REVUE

DES

LANGUES ROMANES

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
Ricateau, Hamelin et Cie.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME HUITIÈME

Octobre 1875

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ETUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS
A LA LIBRAIRIE DE A. FRANCK
(VIEWEG, propriétaire)
67, RUE RICHELIEU, 67

M DCCC LXXV

PC
2
R4
t.8

20516
e

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

DIALECTES ANCIENS

DE LA DATE POSSIBLE DU ROMAN DE « FLAMENCA »

Le roman de *Flamenca*[1], dont M. Paul Meyer a publié en 1865 la première édition, est un poëme d'amour, écrit en provençal et composé dans la première moitié du XIIIe siècle. Telle est du moins l'opinion du savant éditeur, qui paraît disposé à placer la composition de cette œuvre poétique entre 1220 et 1250[2].

Il m'a semblé que cette date approximative, fort plausible du reste, mais qui ne s'appuie sur aucun texte précis, pouvait se vérifier par des preuves positives, tirées du livre même, et ce sont ces preuves que je vais essayer d'établir.

Chacun sait que le roman de *Flamenca* raconte les amours d'une dame de Bourbon, fille du comte Guy de Nemours, avec un beau chevalier, nommé Guillaume de Nevers. Ce qui dis-

[1] *Le Roman de Flamenca, publié d'après le manuscrit unique de Carcassonne, traduit et accompagné d'un glossaire* par Paul Meyer. Paris, librairie A. Franck; Béziers, J. Delpech, imprimeur-éditeur. 1865, 1 vol. in-8°, XLV-427 pages.

[2] Introduction, p. XXI.

tingue cette aventure amoureuse de toutes les histoires semblables, c'est le procédé ingénieux dont se sert l'amant pour attirer l'attention de sa dame, s'entendre ensuite avec elle, et gagner finalement son affection. Archambaud, seigneur de Bourbon, est atrocement jaloux ; il garde sa femme captive dans une tour, dont elle ne sort que pour assister à la messe, et seulement aux jours de grande fête : « *Et adonc que sia granz festa.* » (V. 1319.) Encore la tient-il, pendant l'office, claquemurée dans un angle entre les murailles de l'église et l'épaisse et haute cloison dont il a entouré le banc seigneurial. Flamenca ne peut sortir de ce réduit pour aller à l'offrande : Archambaud y fait venir le prêtre; c'est lui-même qui donne, et il ne permet alors à sa prisonnière ni de se découvrir le visage, ni même d'ôter ses gants. Aussi le curé ne l'a-t-il jamais vue, ni à Pâques, ni aux Rogations.

Anc non la vi le cappellans
A Paschas ni a Roasos. (V. 1452-1453.)

Mais un petit clerc peut arriver jusqu'à la pauvre recluse pour lui porter la paix [1], et celui-là pourrait bien la voir, s'il savait faire.

Aquel la pogra ben vezer
Si n'agues engien ni saber. (V. 1455-1456.)

C'est de cette dernière circonstance que se sert habilement Guillaume pour en venir à ses fins. Il fait croire au curé de Bourbon qu'il est chanoine de Péronne, et lui persuade de le tonsurer et de le recevoir pour son clerc. Sous ce déguisement, il peut, tous les dimanches et tous les jours de fête, pénétrer jusqu'à Flamenca et lui faire connaître et, par suite, partager son amour. Le mot « hélas ! » (*ailas!*), prononcé le premier dimanche par le clerc improvisé, émeut la jeune dame et la fait penser; elle y répond le dimanche suivant par cette brève question : *Que plans?* (de quoi te plains-tu ?), et voilà la conversation engagée. A chaque nouvelle fête, le clerc supposé ou la belle recluse prononce un mot qui est ensuite longuement médité dans l'intervalle d'une fête à l'autre, par celui

[1] On donnait la paix avec une patène ou bien avec une plaque de métal, pendant l'*Agnus Dei;* mais à Bourbon on se servait d'un bréviaire que le clerc portait à baiser. (V. 2563 et suiv.)

des deux qui l'a entendu. L'entretien dure ainsi pendant trois mois, au bout desquels la captive et son ingénieux adorateur tombent complétement d'accord, conviennent d'un rendez-vous, et renouvellent pour le jaloux Archambaud l'éternelle histoire des précautions inutiles.

C'est grâce à ce galant manége, où les fêtes de la liturgie servent les projets et les entreprises de l'amour, que l'on peut, à ce qu'il me semble, préciser exactement la date du roman de *Flamenca*. Il suffit, pour cela, de déterminer l'année liturgique à laquelle correspondent les fêtes successivement énumérées par le troubadour. Essayons donc de trouver cette année.

L'aventure commence le samedi dans l'octave de Pâques et finit à la Saint-André.

Pas de doute pour cette dernière fête : elle est immobile et revient par conséquent toujours à la même date, c'est-à-dire le 30 novembre ; mais il n'en est point ainsi du samedi de Pâques, qui ne se rencontre jamais deux années de suite au même jour du mois, et peut tomber du 28 mars au 1er mai. Il s'agit donc de trouver à quel quantième correspond le samedi pascal dont il est question dans *Flamenca;* et, quand la chose sera faite, rien ne sera plus facile à déterminer que le jour où, cette année-là, s'était rencontrée la fête de Pâques elle-même.

Remarquons tout d'abord que la semaine pascale du poëte est tout à fait tardive : la saison est avancée ; le rossignol chante déjà et accuse de paresse tous ceux qui ne se mettent point en peine d'aimer :

So fol sapte de Pascha clusa
El tems quel rossinols accusa
Tot sels que d'amor non an cura. (V. 2032, 2034.)

C'est donc à la fin d'avril plutôt qu'à la fin de mars qu'il faut chercher ce samedi de *Pâque clause*[1], où Guillaume de Nevers arrive à Bourbon pour commencer ses entreprises amoureuses.

Le lendemain, dimanche de la *Quasimodo*, il se rend à l'église, afin d'apercevoir *Flamenca* qu'il n'a point encore vue. Il ne

[1] Ce nom de *Pâque clause, Pascha clausum,* se donnait plutôt au dimanche de *Quasimodo*, que l'on regardait comme la clôture de l'octave de Pâques et de la quinzaine pascale.

fait que l'entrevoir; mais dès lors il ne se possède plus, et, comme il ne peut tenir en place, il sort le soir pour aller se promener dans un verger. Ici le poëte nous donne une indication qui va nous permettre de nous reconnaître dans sa chronologie. C'était, dit-il, la nuit où l'on plantait les arbres de mai,

Cella nuh las maias giteron. (V. 2673.)

Et, en effet, le lendemain lundi était la fête des deux Apôtres Jacques et Philippe et la joyeuse calende de mai :

Dema sera kalenda maia...
Quar festa er rica en als
De. II. apostols Cardinals. (V. 2798 à 2802.)

Maintenant nous tenons le fil, et, puisque le lundi était le 1er mai, le samedi précédent tombait l'avant-dernier jour d'avril, c'est-à-dire le 29, et par conséquent Pâques, étant arrivé le 23, était bien, comme le remarque le poëte, une Pâques tout à fait tardive (*mout tardiva*). (V. 6873.)

Mais continuons à vérifier l'étrange calendrier liturgique de Guillaume de Nevers.

Après avoir célébré, le lundi, la fête des saints Apôtres Jacques et Philippe, il se baigne le lendemain mardi (c'était le 2 mai), et c'est ensuite qu'il s'avise de se faire couper les cheveux pour devenir le clerc d'*En P. Justis,* le curé de Bourbon. Le dimanche suivant (le deuxième après Pâques et le 7 mai) commence son dialogue avec Flamenca. *H[a]ilas !* (Hélas!) (V. 3954), dit-il d'abord ; huit jours après (troisième dimanche après Pâques et 14 mai), la belle captive lui demande: *Que plains?* (De quoi te plains-tu?) (V. 4349) — *Mor mi* (Je me meurs) (V. 4508), lui répond Guillaume le quatrième dimanche (21 mai). — *De que?* (de quoi?) (V. 4764), reprend ingénument, le cinquième (28 mai), la dame de Bourbon; et le jeudi de l'Ascension ou des Rogations [1] arrive fort heureusement quatre jours après (1er juin) (V. 4795 et 4856), pour permettre à l'impatient chevalier de répondre: *D'amor* (D'amour) (V. 4881) — *Per cui?* Pour qui?) demande Flamenca le dimanche qui suit l'Ascension

[1] *Lo dijous de Roasos.*

(4 juin) (V. 4943). Mais, pour entendre les deux mots qu'elle désire, *per vos* (pour vous) (V. 4971), elle est obligée de languir toute une semaine, jusqu'au jour de la Pentecôte (11 juin). Heureusement le lendemain est encore fête, et la dame, qui ne veut ni dire à l'audacieux soupirant qu'elle l'aime, ni pourtant le désespérer, peut sans long délai lui répondre par cette réponse vague : *Qu'en pucs* ? (Qu'y puis-je ?) (V. 5042). Après le lundi de la Pentecôte (12 juin), il n'y a plus pour Archambault de jour férié jusqu'au dimanche, et Flamenca ne mettra plus le pied hors de sa tour pendant le reste de la semaine. Arrive enfin l'octave de la Pentecôte (V. 5090), et Guillaume pourra donner la réplique au mot ambigu (*mot de balansa*) (V. 5055) que lui a dit sa dame.

Mais, à cet endroit de son récit, le poëte, jusqu'alors si exact, paraît s'embrouiller dans ses indications liturgiques. « A l'octave de la Pentecôte, on fait, dit-il, la fête de l'apôtre » S. Barnabé, petite fête pour laquelle Flamenca n'eût pas » mis le pied hors de sa tour, plus que pour un confesseur » non fêté, si elle n'était pas arrivée le dimanche. »

A l'uctava de Pantacosta
Feiron la festa, mais pauc costa,
De l'apostol San Barnabe,
Quar plus no[n] i gitaral pe.
Flamencha fora de la tor
Per lui que per .I. confessor
De cui hom fes[ta] non feses
S'a dimenegue non avengues. (V. 5086 à 5093.)

Après avoir ainsi placé la Saint-Barnabé à l'octave de la Pentecôte, l'auteur du roman fait venir le samedi suivant (« *Car lo sapte sa festa fon* », V. 5154) la fête de saint Jean. Or chacun sait que la Saint-Barnabé arrive le 11 juin, et la Saint-Jean-Baptiste le 24 : il y a plus d'une semaine entre ces deux fêtes, et notre poëte s'est donc trompé dans ses calculs.

C'est d'autant plus surprenant, observe avec raison M. P. Meyer, que pour la suite ses indications concordent très-exactement entre elles [1].

[1] P. 362, note 2.

Mais est-il bien sûr qu'il se soit trompé? Cette erreur apparente, qu'il n'avait d'ailleurs pas besoin de commettre[1], ne prouve-t-elle pas, au contraire, avec quelle précision toutes ses fêtes correspondent avec celles du calendrier de son temps? La chose, même au point de vue purement liturgique, mérite la peine d'être éclaircie, car elle fait naître un certain nombre de questions dignes d'intérêt.

La Saint-Barnabé est, en effet, dans tous les calendriers, fixée le 11 juin ; mais il ne faut point perdre de vue que, dans l'année ecclésiastique choisie par l'auteur du roman, c'était aussi le 11 juin que se rencontrait la Pentecôte. Aujourd'hui, quand arrive un pareil concours de fêtes, on célèbre la plus grande et l'on renvoie l'autre au premier jour libre[2]. C'est ainsi qu'en 1848, la fête de l'apôtre s'étant également rencontrée avec celle du Saint-Esprit, elle dut être transférée, et, comme tous les autres jours qui venaient après le 11 juin étaient occupés par d'autres fêtes, elle ne put être célébrée à Montpellier que le 4 juillet[3]. Au XIIIe siècle on dut aussi la transporter; et, comme le calendrier n'était naturellement pas aussi chargé que celui de notre temps, l'apôtre saint Barnabé n'eut pas à attendre aussi longtemps qu'en 1848. Mais comment sa fête a-t-elle pu se célébrer le dimanche de l'octave de la Pentecôte ? L'Église n'a-t-elle pas consacré ce jour-là à la Sainte Trinité? Et le dimanche lui-même n'est-il pas privilégié?

Il est vrai que la Sainte Trinité[4] est aujourd'hui fêtée dans tout le monde catholique le dimanche qui suit la Pentecôte ; mais il n'en est ainsi que depuis le pape Jean XXII, qui régna de 1316 à 1334. Auparavant, chaque église était libre de célé-

[1] Rien ne l'obligeait, en effet, à dire que cette année-là on fêtait la Saint-Barnabé le jour de l'octave de la Pentecôte ; il suffisait que cette octave fût un dimanche, pour que Flamenca vînt à l'église.

[2] Festum duplex occurrens in Festo superioris gradus, vel in Dominica, transfertur in proximum diem Festo semiduplici et supra non impeditum. *Rubricæ generales*, cap. XIII, n° 7 (*Breviarium Agathense*, pars verna, Parisiis, M.DCC.LXV, p. xvij).

[3] Voir l'*Ordo* de Montpellier pour l'année 1848. — 1848 est la seule année dans notre siècle où Pâques soit tombé le 23 avril, et la Pentecôte le 11 juin.

[4] Voir sur cette fête Martène, *Tractatus de antiqua disciplina in divinis celebrandis officiis*. Lugduni, Anisson, 1706, in-4°, cap. XXVIII.

brer cette fête à sa guise, ou de ne pas la célébrer du tout. Et, même après Jean XXII, certains diocèses, parmi lesquels était celui de Narbonne, continuèrent à placer la Trinité, non pas au premier, mais au dernier dimanche de la Pentecôte[1]. Il n'est donc point étonnant qu'au XIIIe siècle, l'auteur de *Flamenca* ne fasse aucune mention d'une fête qui n'était point encore universellement adoptée et ne l'était certainement pas dans plusieurs diocèses du Midi.

Mais, avant l'institution de la *Trinité*, le dimanche qui suit la Pentecôte était-il donc un jour libre, où l'on pût placer l'office d'un apôtre? N'était-il pas occupé par l'octave de la fête précédente? Voici qui répondra d'une manière péremptoire à cette objection: « Le dimanche après la Pentecôte, dit le P. Martène, est appelé *dimanche vacant* par un vieux manuscrit de l'église de Tours et par quelques autres : cela veut dire qu'il n'est pas rempli par l'octave de la Pentecôte ; et, en réalité, cette fête n'avait habituellement pas d'octave[2]. »

Ainsi ce dimanche était libre, et faisait alors partie de cette classe que la rubrique appelle encore de nos jours des dimanches communs (*communes et per annum*), et pendant lesquels on célèbre l'office de toutes les fêtes doubles fêtées par le peuple [3].

L'auteur de *Flamenca* ne s'est donc pas trompé dans ses calculs, et, quand il transfère la Saint-Barnabé du 11 au 18 juin, il ne fait que se conformer aux habitudes liturgiques usitées de son temps et dans son église.

Reprenons le dialogue que l'occurrence du dimanche et de la Saint-Barnabé nous a forcé d'interrompre.

A la question *Qu'en pues*, faite à la messe du lundi de la Pen-

[1] Sed tandem Joannes Papa XXI illud solemniter celebrari iussit ubique, tametsi nonnullæ adhuc ecclesiæ officium SS. Trinitatis celebrent Dominica ultima post Pentecostem ut Narbonensis et Cenomanensis. Martène, *ibid.*, cap. XXVIII, n° 22.

[2] Dominica post Pentecostem in vetusto Codice ecclesiæ Turonensis et in quibusdam aliis inscribitur *dominica vacat*, scilicet officio octavæ Pentecostes, quia revera non solebat hoc festum habere octavam. Martène, *ibid.*, pag. 544, cap. XXVIII, n° 22.

[3] Quarta classis continet ceteras anni Dominicas quæ Dominicæ communes et per annum vocantur, et cedunt Festo non solum solemni minori et supra sed et Duplicibus quibuscumque festivatis a populo. *Rubricæ generales*, cap. VI, *de Dominicis*, § 5.

tecôte, Guillaume a répondu, le jour de saint Barnabé (18 juin) : *Garir* (Me guérir) (V. 5099). Le samedi suivant (fête de saint Jean-Baptiste et 24 juin), la dame lui demande : *Consi?* (Comment?) (V. 5158;) et, en prononçant ce mot suave, *mot suavet*, elle effleure légèrement le doigt de l'heureux clerc. La réponse ne se fait pas attendre, car le lendemain est un dimanche (le deuxième après la Pentecôte et le 25 juin), et Guillaume peut dire hardiment : *Per gein* (Par engin) (V. 5202 et suivants). Le jeudi suivant, 29 juin, survient la passion des deux glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul[1] : ce jour-là, Flamenca, quand son amant vient lui présenter la paix, découvre son visage plus qu'à l'ordinaire, le regarde en face plus longtemps aussi, et lui dit avec audace : *Pren-li* (Prends-le) (V. 5233). — *Pres l'ai* (Je l'ai pris) (V. 5312), répond Guillaume, au premier jour qu'il peut parler, c'est-à-dire le dimanche suivant (2 juillet). Une semaine entière se passe pendant laquelle la dame de Bourbon médite sa réponse. *E cal?* (Et lequel?) (V. 5461), peut-elle demander, enfin, le dimanche 9 juillet. *Iretz* (Vous lirez) (V. 5463), lui dit-on huit jours après (16 juillet).

Es on? (Où?) (V. 5468), repart-elle le jour de la Madeleine (samedi 22 juillet); et le lendemain sa curiosité est satisfaite, car le lendemain est un dimanche (23 juillet)[2]. *Als banz* (Aux bains) (V. 5470), lui dit le jeune clerc ; et, comme on fait, le mardi suivant (25 juillet), la belle et bonne fête de saint Jacques de Compostelle (V. 5488), l'impatiente Flamenca pourra, sans trop attendre, demander *C'ora?* (Quand donc?) (V. 5490), et Guillaume, cinq jours après (dimanche 30 juillet), lui répondre : *Jorn breu e gent* (Jour prochain et agréable) (V. 5502), c'est-à-dire bientôt. La dame de Bourbon prend alors ses précautions pour obtenir de son mari la permission d'aller aux bains le mercredi suivant, et, dans l'intervalle, elle se rend à l'église pour la fête que l'on célèbre le 1er août. *Plas mi* (Il me plaît) (V. 5724), dit-elle en touchant de sa main gauche la main de Guillaume; et ce consentement, qui le lendemain achèvera sa délivrance, est donné le jour même où l'Eglise fête la captivité et la délivrance du prince des Apôtres.

[1] V. 5276. *Al jous apres fon passions de dos apostols glorios.*

[2] *E l'endema Guillems respon.* (V. 5469.)

Dimars er festa de San Peire,
Cil qu'es en kalenda [d'a]ost (V. 5519, 5520).

Le dialogue est terminé ; les amants n'ont plus besoin de se rencontrer à l'église, et pourtant c'est encore avec le nom d'un saint que le galant troubadour marque la durée de leur bonheur. Ainsi se passèrent quatre mois, août et tout septembre, tout octobre et tout novembre, jusqu'à la fête de saint André :

Aissi lur estet. III. mes,
So fon Aostz e totz Setembres,
Tots Octovres e totz Novembres,
Tro a la festa Sant Andrieu. (V. 6655 et suiv.).

Ainsi c'est exactement dans l'ordre des fêtes chrétiennes que l'auteur déroule son intrigue amoureuse, et chaque solennité que célèbre l'Église est marquée par un progrès dans la bonne intelligence de Guillaume et de Flamenca. L'imagination à la fois voluptueuse et dévote du troubadour provençal a donc su faire, par un indécent mélange, du calendrier liturgique le calendrier de l'amour profane.

Assurément, quand le poëte inconnu qui trouva cette conception étrange énumérait ainsi les diverses fêtes du martyrologe, il n'avait point en vue une année quelconque, mais une année parfaitement déterminée : autrement la concordance complète des jours chômés par l'Église avec ceux que Guillaume et Flamenca célébraient à leur manière ne saurait s'expliquer ; et, si l'auteur n'avait point eu la précaution de choisir une année liturgique précise, il n'eût jamais pu rencontrer juste.

En effet, dans notre calendrier catholique, le changement annuel d'une seule fête fait changer les fêtes mobiles qui la précèdent ou qui la suivent, et la fête qui règle ainsi toutes les autres est la fête de Pâques, qui peut varier, comme on le sait, du 22 mars au 25 avril.

Dans le roman de *Flamenca*, cette fête tombait, comme nous l'avons vu, le 23 avril ; une fois cette date choisie, l'auteur y reste fidèle, et tous les jours s'enchaînent et concordent dans son récit comme dans le calendrier. Du reste, il a soin lui-même de nous apprendre le secret de son exactitude, en faisant dire par Guillaume de Nevers au clerc Nicolas, dont il a pris la

place : « Ami, n'as-tu dans ton bréviaire ni comput, ni calen-
» drier? car je voudrais savoir quand la Pentecôte vient au
» mois de juin. »

Ha dig suau: « Ha i comtier
Amics, aqui ni calendier?
Quar saber voil per qu'ansim costa
Quant es dins jun la Pantecosta ? (V. 2583-2586.)

On peut conclure de ces vers que le poëte s'est servi d'un comput pour ne pas se tromper dans ses calculs; mais les computs ne fixent pas la date de Pâques : ils fournissent seulement le moyen de trouver le jour de toutes les autres fêtes mobiles, une fois cette date donnée. Pourquoi donc a-t-il pris de préférence une année où Pâques arrivait le 23 avril? Il est bien difficile d'admettre que le choix ait été fait au hasard; il est plus vraisemblable, au contraire, qu'il a été déterminé, ou par l'époque même des événements racontés dans *Flamenca*, ou par la coïncidence de l'année adoptée par le poëte avec le temps où fut composé son poëme.

Mais supposer que les fêtes énumérées dans le roman correspondent à des dates réelles, ce serait croire que le récit a un fondement historique et que les amours de la dame de Bourbon avec Guillaume de Nevers sont une aventure véritable. Il est possible, en effet, que l'auteur anonyme ait voulu, sous des noms supposés toutefois, raconter l'histoire de quelque seigneur jaloux de sa femme ; mais M. Paul Meyer ne le pense pas[1], et je suis disposé comme lui à faire honneur du tout à l'imagination du poëte. Et d'ailleurs, alors même que le roman reposerait sur un fait réellement arrivé, encore aurait-il fallu, pour que le troubadour pût arriver à cette exactitude chronologique, qu'il eût eu sous les yeux un récit exact et détaillé, où les dates auraient été fidèlement enregistrées, ce qui n'est guère vraisemblable.

Au surplus, on trouve dans le poëme un détail qui détermine à peu près l'époque où le troubadour a voulu placer son aventure. Aux fêtes de Pâques qui suivent les amours de Guillaume et de Flamenca, Archambaud donne un tournoi splendide, auquel il convoque tous les seigneurs du royaume. Les

[1] P. VI.

chevaliers accourus pour y prendre part se divisent en deux camps [1]: d'un côté les Flamands, les Bourguignons, les Auvergnats, les Champenois et les Français ; de l'autre, ceux de Poitou, de Saintonge, d'Angoulême, de Bretagne, de Normandie, de Touraine, de Berry, de Limousin, de Périgord, de Quercy et de Guyenne[2]. Qui ne reconnaît dans ce partage (*la parson*) la division même de la France féodale sous Louis le Jeune et pendant la première partie du règne de Philippe-Auguste ? D'un côté sont les vassaux français du roi d'Angleterre, de l'autre les vassaux directs du roi de France. Or cet état politique a sa date: il commence en 1152, par le mariage d'Eléonore de Guyenne avec Henri Plantagenet, et finit en 1205 par le traité qui démembra les possessions anglaises et donna la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou et une grande partie du Berry, à Philippe-Auguste. Il est assez curieux que, durant cet intervalle de cinquante-quatre ans, compris entre 1152 et 1206, il ne se trouve aucune année dans laquelle la fête de Pâques se soit rencontrée le 23 avril, aucune par conséquent dont les dates liturgiques puissent correspondre avec celles de *Flamenca*. La seule qui, dans le courant du XIIe siècle, ait célébré ce jour-là la solennité de la Résurrection est antérieure au mariage de Plantagenet avec l'héritière d'Aquitaine : c'est l'année 1139. Supposons un moment que notre auteur ait commis un anachronisme, en introduisant dans son récit une division féodale postérieure à 1139: il serait encore difficile de placer en cette année l'aventure de Guillaume et de Flamenca. Sans parler des peintures de mœurs qui se rapportent à la société du XIIIe siècle, mais qui peuvent être aussi une erreur du poëte, il n'est aucun des noms historiques mentionnés dans le roman qui se rapporte à la seconde année du règne de Louis le Jeune. Un Aimeri, qualifié duc de Narbonne, figure dans le tournoi de Bourbon : or il n'y avait point en 1139 de vicomte de Narbonne qui portât le nom fameux d'Aimeri. Aimeri II était mort cinq ans auparavant (1134), à la bataille de Fraga, et ce ne fut qu'en 1194 qu'Aimeri III, fils de sa seconde fille Ermesinde, succéda à Pierre de Lara.

[1] V. 7211 et suiv.

[2] *Rosengas e Bedos e Got*, v. 7219

Le comte Alphonse de Toulouse, dont il est aussi question, ne commença à régner, conjointement avec son frère Raymond V, qu'en 1148; et Geoffroy de Lusignan, qui vers la fin du poëme se heurte avec le comte de Flandre, ne commence à jouer un rôle dans l'histoire que sur la fin du règne de Louis VII[1].

Enfin Boniface II, le preux marquis de Montferrat, qui envoie un présent à Archambaud à l'occasion de son tournoi, ne succéda qu'en 1192 à son frère Conrad, assassiné dans Tyr par les émissaires du vieux de la Montagne[2].

Rien donc ne se rapporte, dans les détails accessoires du poëme, à l'année 1139; rien donc, par conséquent, même en tenant compte des erreurs et des anachronismes, n'autorise à penser que les événements racontés dans le roman se soient passés cette année-là.

Reste alors cette autre hypothèse, que l'année dans laquelle la fête de Pâques se rencontrait le 23 avril correspond à l'époque où fut composé l'ouvrage; et cette conjecture nous rapproche singulièrement des termes extrêmes entre lesquels M. Paul Meyer a cru devoir placer cette composition.

En effet, si l'on consulte une table chronologique, on trouve pour le XIIIe siècle deux années dans lesquelles le jour de Pâques tombait le 23 avril: c'est d'abord l'année 1223, puis l'année 1234; toutes les deux peuvent par conséquent convenir. Mais il faut remarquer que, dans *Flamenca*, après l'année qui renferme le long dialogue des deux amants, en vient une autre où la fête de Pâques arrive de bonne heure (*er aboriva*), et cette condition ne se rencontre pas pour 1223. Cette année-là, célèbre dans l'histoire par la mort de Philippe-Auguste, arrivée à Nantes le 14 juillet, fut suivie d'une année où les Pâques tombèrent un peu plus tôt que le 23 avril, mais peuvent néanmoins être aussi considérées comme tardives, puisqu'elles n'eurent lieu que le 14. Celles de 1235, au contraire, furent plus hâtives, puisqu'elles précédèrent de quinze jours les Pâques de 1234 et furent célébrées le 8 avril.

Il est donc probable que c'est aux environs de ces deux années 1234 et 1235 qu'il faut placer la composition de *Fla-*

[1] *Art de vérifier les dates*, t. X, 228.

[2] V. 7180 et suiv. Voir l'introduction de M. Meyer, p. XIX et XX.

menca, et cette date coïncide fort bien avec l'état social dont le poëte provençal a fait la peinture[1].

Une seule chose pourtant contrarie ma conjecture : les indications de l'année lunaire, faites dans le roman, ne peuvent se rapporter à 1234. En effet, Guillaume dit quelque part : C'est demain le neuvième jour de la lune, et ce demain était le 2 mai. Cependant le 2 mai 1234 arrivait, si je ne me trompe dans mon calcul, non pas le neuvième, mais le dernier jour de la lune. Ainsi le calendrier lunaire et le calendrier solaire ne sont pas d'accord, et cette différence semble déranger la preuve que j'ai essayé d'établir : l'année 1234 ne convient donc pas.

Mais, en y regardant de plus près, on ne tarde point à s'apercevoir que cette objection est sans valeur, parce que le poëte, si constamment exact sur le calendrier liturgique, cesse de l'être quand il s'agit des phases lunaires. Le fait est facile à démontrer. Une année dans laquelle le 2 mai se trouverait le neuvième jour de la lune de mai aurait dû avoir pour ses lunes nouvelles le 24 avril, le 23 mai, le 21 juin, et le premier de la lune d'août aurait dû tomber le 20 juillet. En est-il ainsi dans *Flamenca*? La dame de Bourbon, qui désire aller aux bains, en demande la permission à son mari, le dimanche 30 juillet : « Je voudrais me baigner, dit-elle, si vous le voulez, » seigneur, mercredi, jour où la lune est à son dernier quar- » tier. »

E per so bainnar mi volria,
Seiner, dimercres, sius plazia
Quel luna es a recontorn. (V. 5684-5686.)

Ce mercredi arrivait le 2 août, et, pour que la lune entrât ce jour-là dans son dernier quartier, il aurait fallu qu'elle eût commencé le 11 juillet. Et pourtant nous avons vu qu'elle aurait dû commencer seulement le 20, pour que le poëte fût d'accord avec lui-même. Preuve sans réplique et manifeste qu'il n'a pas mis à faire concorder entre elles ses phases lunaires le même soin qu'il a pris pour ne pas se tromper dans son calcul des fêtes.

Au reste, fût-il d'accord avec lui-même pour ses lunaisons, qu'elles ne se rapporteraient pas mieux pour cela à l'année liturgique qu'il a choisie. Une année où la fête de Pâques

[1] Voir sur ce point M. Paul Meyer.

arrive le 23 avril ne peut avoir son terme pascal plus tard que le 16; et, si la pleine lune est le 16, la nouvelle étant le 2 avril, la lunaison ne sera terminée que le 30, et la lune suivante commencera le 1er mai. Comment donc le 1er mai pourrait-il être, ainsi que l'avance l'auteur de *Flamenca*, le neuvième jour de la lune?

Les dates lunaires choisies par le poëte n'ont donc aucune valeur chronologique : il les a prises au hasard, sans se préoccuper en aucune sorte, ni de les faire concorder entre elles, ni de les mettre en harmonie avec les divisions de l'année ecclésiastique adoptées dans son ingénieux ouvrage. S'il les introduit dans son récit, c'est purement pour un but romanesque. Il veut faire servir à sa peinture de mœurs les superstitions populaires qui régnaient alors au sujet des jours où les bains et les autres remèdes étaient utiles à la santé[1].

Ainsi l'on ne saurait tirer aucune conséquence de la contrariété qui existe entre les dates lunaires et les dates liturgiques de *Flamenca*. Ces dernières ont entre elles une concordance parfaite, et leur valeur ne reçoit aucune atteinte de la contradiction des autres, qui sont toutes de fantaisie et manifestement erronées.

C'est donc bien une année dans laquelle la fête de Pâques commençait le 23 avril que notre auteur a choisie pour y placer l'aventure principale de son poëme : et, comme nous croyons avoir prouvé que cette année ne pouvait être que l'année 1234, c'est donc aux environs de cette date qu'il est vraisemblable de rapporter la composition de *Flamenca*.

Toutefois, il faut le dire en finissant, si la chose est vraisemblable, elle n'est pas certaine. Malgré les probabilités contraires, le poëte a bien pu fixer au hasard de sa fantaisie sa fête de Pâques au 23 avril, sauf à calculer, à l'aide d'un comput, la date de toutes les autres fêtes mobiles dont il avait besoin.

Aussi n'est-ce qu'à titre de conjecture, mais de conjecture fort plausible, que nous proposons notre explication.

Ch. Revillout.

Samedi, 1er mai 1875.

[1] Voir, sur ce sujet, l'*Histoire de l'Instruction publique*, de M. Vallet de Viriville, pag. 365.

ETUDES SUR QUELQUES MOTS NOUVEAUX

D'UNE CHARTE LANDAISE DE 1268 OU 1269

M. Paul Meyer vient de publier (*Romania*, octobre 1874, p. 433-442) une charte landaise de l'an 1268 ou 1269, avec d'intéressantes observations sur les particularités que présente la langue de ce document [1]. Cette charte, conservée aux archives du Lot-et-Garonne, a été reproduite il y a quelques années, en fac-simile, pour l'usage de l'École des chartes, et c'est d'après ce fac-simile que M. P. M. l'a copiée. Tout le monde acceptera en pleine confiance la parfaite exactitude de la copie du savant éditeur, mais peut-être n'en est-il pas de même de celle du fac-simile lithographique, et on lirait volontiers *volt* à l'ind. prés. au lieu de *volc* (l. 27), et *Avents* au lieu d'*Avencs* (l. 8), puisqu'on lit *apertenements* (l. 3), *vestiment* (l. 8), et *forment* (l. 18). Il n'est pas toujours facile de distinguer le *c* du *t* dans les anciens mss., et M. P. M. lui-même admet que le mot *canens* (l. 14 et 22) devrait peut-être se lire *cavens*.

Cette question n'a d'ailleurs aucune importance pour ce que j'ai en vue ici, car je n'ai pas d'autre but que de répondre, dans la mesure de mes moyens, à l'appel adressé à ses lecteurs par M. Paul Meyer. « Indépendamment de ses particularités » dialectales, dit-il, notre charte se recommande encore par » le nombre relativement considérable des mots nouveaux » qu'elle renferme. On en trouvera la liste, avec l'aveu de » mon impuissance à les expliquer, dans le petit vocabulaire » qui termine ce mémoire. J'avoue même qu'en publiant ce » document, j'ai été, jusqu'à un certain point, poussé par l'es-

[1] L'éditeur signale plusieurs fois, dans ce document, la finale *— er*, « et une fois *—ier* (*officier*) » (p. 434). Mais le *ci*, qui appartient au corps du mot *officiarius*, s'est conservé pour ce mot dans tous les dialectes romans (*offizier*, *offesier*, *ofezie*), et l'*i* n'aurait pu disparaître que d'une manière tout à fait irrégulière. *Officier* ne présente donc que la finale *— er* dans la charte landaise et ailleurs.

» poir de susciter les explications que je ne suis pas en état » de donner. » Je ne doute point que les érudits de la Gascogne et du Béarn ne soient en mesure de donner satisfaction à M. P. M. sur tous les *desiderata* qu'il signale à leurs recherches; mais, sans prétendre tout élucider, j'ai pensé que les explications que je puis fournir ne seraient pas tout à fait inutiles, et qu'elles pourraient éclairer quelques points incertains et même complétement inconnus du texte de la charte landaise. J'emprunterai mes explications à la langue catalane, dont j'ai déjà signalé les rapports intimes avec le béarnais et les autres dialectes pyrénéens (*Revue des langues romanes*, 1873, p. 517-521), et qui a l'avantage incontesté d'avoir conservé jusqu'à nos jours, mieux qu'aucun autre dialecte des langues romanes, pour les quatre cinquièmes des mots au moins, les formes de la langue primitive, telle qu'elle était au XIIe siècle.

Les formes nouvelles et les mots incertains de la charte de 1269 se trouvent dans un état ou inventaire qui comprend des livres et vêtements d'église, des meubles et ustensiles de ménage et de vaisselle vinaire, des meubles de literie et de cuisine, des instruments d'agriculture et des animaux domestiques.

Il n'y a pas à s'occuper des livres et vêtements ecclésiastiques, car les mots qui s'y rapportent sont connus et expliqués sans difficulté. Cependant la charte donne pour le mot « ha» bit » la leçon *avid*, et M. P. M. observe que Raynouard (IV. 392) ne donne que la leçon *abit*, avec des exemples relativement récents.

Les textes du recueil de Bartch donnent également *l'abites de religio* (col. 232, 29, traduction du *Liber scintillarum* de Bède) et *l'abit de religion* (col. 346, 28, légende de Barlaam et Josaphat). On peut y ajouter un acte du 4 mars 1348 par lequel P. Bessomba se fait « donat » du couvent de Saint-Pierre de la Salvetat-lès-Montdragon, au diocèse de Castres: *E puscats anar en habit de capela e senes habit lo cal los autres fraires reglas porto* (publié dans le *Bulletin monumental*, année 1871, page 394). Ce mot est déjà employé en catalan, au XIIIe siècle, par Bernard Dez Clot: *Era aqui* (dans un monastère) *en habit seglar* (cap. 132, édit. Buchon).

MEUBLES DE CUISINE

Les ustensiles de cuisine de la charte landaise ne comprennent que trois articles : m. *cauderas, e una sartanha, e .i. trepei.* dont un seul offre une leçon nouvelle. « *Sartanha*, dit M. P. M.. » poêle à frire. Rayn. V, 158, *sarta.* » On peut y ajouter une autre leçon, donnée par le tarif des lesdes de Montpellier de 1204, publié par M. A. Montel (*Revue des langues romanes.* t. VI, p. 61) : « saumada de sartans *de ferro.* »

MEUBLES DE LITERIE

La charte de 1269 comprend les objets de literie suivants : *iiij. cosnas, e iiij. capçers, e .v. flaçadas, e .iij. albencs. e .vj. linçols*, dont deux seulement ont été laissés sans interprétation sûre par l'éditeur. Je ne parlerai que des quatre premiers.

« CAPÇER, oreiller. Du Cange, *capserium.* » P. M.

Le *capçer* landais répond exactement au *cap* ou *cabes* provençal cité par Raynouard (Lex. II, 318 et 319), au *capsus* d'un document béarnais de 1370 cité par M. P. M. et au *capsal* catalan ; mais, dans ces quatre cas, ce mot s'applique, non-seulement à un « oreiller », mais encore fort souvent à la partie du bois de lit appelée le « chevet ». M. P. M. a sans doute raison d'adopter le premier sens pour la charte landaise; mais dans d'autres cas, et surtout pour le document de 1370, on ne peut admettre que le second, comme on le verra par un texte cité à l'article suivant.

« COSNA...? Je lis dans un document béarnais de 1370 » (Arch. de la Gironde, XII, 264) : *Une grosse male per portar la* » *cosne e lo capsus de Mossenhor.* » P. M.

La langue catalane possède un mot très-approchant, pour la forme et pour le sens, de la *cosna* landaise. C'est l'*escauna* (vieux cat.), *scona* et *scóni* (roussillonnais moderne), *escò* (en Catalogne), qui désigne encore aujourd'hui, dans les habitations rurales, un banc garni d'un dossier, toujours placé devant le foyer, et sur lequel toute la famille prend place à la veillée. La partie inférieure sert ordinairement de caisse ou d'armoire. Il est facile de transformer l'*escauna* en un lit, et

c'est même l'office qu'elle remplit dans une chanson populaire de la Catalogne :

> La mossa n'es traidora — al escó's va posar,
> Quant son las deu tocadas — ella's posá á roncar[1]

Cependant ce mot n'a jamais été employé en catalan, du moins à ma connaissance, pour désigner un lit, et c'est la *colga de fust* qui, dans tous les anciens textes, désigne la « boiserie du lit », y compris le *capsal* ou *cabes*, c'est-à-dire la *cosna* du document landais. Je me borne à citer un article d'un inventaire fait à Perpignan en 1363, où le *capsal* catalan est exprimé par le *cabes* provençal, et qui me paraît expliquer très-clairement les quatre *cosnas e iiii. capçers* de la charte de 1269, aussi bien que *la cosne e lo capsus* béarnais de 1370 : *Item unam colgnam fusti cum ii. postibus in cabessio.*

« FLAÇADE, couverture de lit. Du Cange, *flassada* et *flaussada*. » P. M.

La *flassada* ou *flaçada* est, en effet, une couverture de lit; mais il y a diverses espèces de couvertures de lit, et chacun des dialectes romans a eu des mots particuliers pour les désigner.

En catalan, depuis les temps les plus reculés et encore de nos jours, la *flassada* est une « couverture de lit commune, en laine ou en bourre. » La *vanoha* était une couverture de lit riche, « en fil ou en laine », ordinairement blanche ou de couleur claire, et souvent garnie de dentelles ou de broderies : ce mot ne s'applique aujourd'hui qu'à des couvertures de lit en coton bleu foncé ou brun [2]. Enfin le *cobertor* désigne une forte et grosse couverture fabriquée avec des lanières ou tresses en laine, en toile ou en poil de chèvre : *de cobertors e de vanoues*, dit Dez Clot (cap. 19). Ces explications ne seront peut-être pas inutiles pour l'interprétation du mot suivant.

« ALBENC, vêtement blanc, aube ? Il y a dans Raynouard, II, » 19, l'adjectif *subalbenc*. » P. M.

[1] *Observaciones sobre la poesia popular* de D. Manuel, Milà y Fontanals. Barcelona, 1853, page 148.

[2] On lit dans une constitution de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille (1216) : *dormietis, lenteamina, ranoas et coopertoria non tenentes.* (Cartul. de Saint-Victor-de-Mars. II, p. 271.)

L'interprétation proposée par M. P. M. pour le mot *albenc*, qui vient dans le texte entre les *flaçadas* et les *linçols*, n'est guère admissible : car, s'il eût désigné un « vêtement blanc », et surtout une « aube », on l'aurait certainement mis à côté du *vestiment complid de missa-cantan*. Ce mot ne peut désigner qu'un objet de literie.

L'*albenc* n'est, à mon avis, qu'une couverture de lit, distincte de la *flaçada* (couverture commune, en laine) et correspondant à l'ancienne *vanoha* catalane, couverture riche et fine, souvent garnie de dentelles (*puntes*) et de broderies. Je trouve dans divers inventaires : *unam vanoam de partibus de Xipre* (1327), *una vanoa prima* (« fine », 1332), *una vanoua de li de* m *teles* (1361), etc.

Le mot *albenc* a-t-il été employé comme synonyme de *vanoha* dans l'ancien catalan ? Je ne peux pas l'affirmer, mais voici des textes qui portent à le croire. L'ancienne *vanoha* avait une couleur spéciale et déterminée, comme l'indique un document de l'an 1354 où l'on trouve une étoffe « de couleur de vanoha » : *pannum coloris de vanoa*, et anciennement, comme je l'ai déjà dit, cette couleur était toujours blanche ou claire. Je me borne à citer sur ce point l'inventaire du magasin d'un marchand mercier de Perpignan en 1363, où l'on trouve un très-grand nombre de *vanohes* qui, toutes, sont désignées comme « blanches » : *duas vanoas panni lini albas, cum puntes* (dentelles); *i. vanoam lini album, de cayro* (à carreaux) : *i. vanoam album, de puntes e de barres*, etc., etc. Mais je dois ajouter que toutes ces mentions appartiennent à des inventaires rédigés en latin, et je n'ai pas trouvé le mot *albench* ou *blanch* appliqué au mot *vanoha* dans un texte catalan, avant 1410, quoique le féminin *albencha* ou *albenga* ait été employé très-anciennement dans cette langue comme nom de femme : *Petrus Albencha* en 1149, *Johannes de Albencha* en 1158, et une porte de Perpignan s'est appelée *portal de N'Albencha* pendant tout le XIIIe siècle.

Quant au masculin *albench* ou *albeny*[1], je n'en connais qu'un

[1] La coexistence et la confusion des finales — *ench* et — *eny*, dans les mêmes mots catalans, datent de loin et persistent encore de nos jours. On dit encore aujourd'hui *soviny* ou *soveny* (souvent) en Roussillon, et *sovenc* à Mayorque.

seul exemple (où le mot est d'ailleurs employé comme substantif), mais il est extrêmement remarquable, et je crois qu'il confirme d'une manière décisive toutes mes explications. Il se trouve dans le compte des dépenses d'armement et autres, faites par les consuls de Vinça en Conflent, lors de l'attaque ou des menaces dont cette ville fut l'objet de la part d'une compagnie de routiers en 1364. On y trouve les frais de construction d'une *badoca* (guérite) établie sur le *cluquer* (clocher), pour observer au loin les mouvements de l'ennemi, et à la suite : *Item pagà, per una corda de camde que posà hom al albeny negre del cluquer, ii. s. vii drs:* et plus loin : *item, per cosir l'albeny negre del cluquer, viii. drs* (Arch. de la commune de Vinça, comptes du consulat, année 1364). Qu'était-ce que cet « *albeny* noir, que l'on fit coudre et qui fut attaché ou suspendu » au clocher au moyen d'une corde de chanvre » ? Je n'y saurais voir autre chose qu'un voile, bannière ou drapeau noir, signal d'alarme arboré sur le clocher dans un moment de détresse. L'*albeny* de Vinça, teint en « noir » pour la circonstance, ne serait donc qu'un voile ou « couverture de lit », de même que l'*albenc* de la charte landaise, et cette interprétation est corroborée par des textes catalans du XIVe siècle, qui appellent *lençol blanch,* « drap de lit blanc », le drapeau ou pennon dont on se servait dans les tours à signaux du Roussillon (chartes du roi Pierre d'Aragon, 1385).

Au reste, l'ancien catalan avait aussi le mot *albahina,* qui me paraît se rattacher à la même origine que l'*albenc* de la charte landaise. On lit dans l'*Istoria de la fylo del rey d'Ungria,* publiée par D. Bartolomé Muntaner (Palma, 1873) : *La nau estech en albayina que no auia uent ne's podie moure* (pag. 77); et l'éditeur ajoute (pag. 87) :

« *Albayina.* C'est un mot peu usité, qui paraît signifier : » calme de la mer. Il provient sans doute du bas-latin *albagia.* » Du Cange parle du sens incertain de ce mot et cite le pas- » sage suivant de la Vie de saint André de Galerannis : *Cum* » *redirent, navis in albagia posita ab octo galeis piratarum inva-* » *ditur;* et il ajoute qu'il a peut-être le même sens que dans le » passage qui termine le chap. III, parag. 16, de la Chronique » du roi Pierre IV d'Aragon (édition de Bofarull, pag. 159) : » *E puix faem donar de rems e a navegar com mes poguem. e*

» *per les albahines que y*[1] *stiguem en mar tro lo diumenge se-* » *guent*. Varron appelle la mer calme *album mare*. »

Ne peut-on pas dire, en effet, que la mer calme ressemble à une « couverture ou drap de lit », et ne dit-on pas tous les jours « une nappe d'eau » ?

VAISSELLE VINAIRE

Outre *ix. arcas paucas e granas* (provençal *archa*, catalan *arca*, Rayn. II, 114), qui ne sont que des coffres ou meubles destinés à contenir les grains, la charte landaise énumère *iiii. toneds, e* III. *cubazs e j. carrejeder*. Le dernier mot seul peut donner lieu à quelques observations, et je rapprocherai de ce texte un passage de l'inventaire des meubles de Bernard Calvo, évêque de Vich en Catalogne (de juillet 1243), où les trois articles de la charte landaise se trouvent, je crois, désignés : *Due bote ligni, una in qua stat nectar et alia in qua stat acetum, et* [*i. bota* ?] *condirecta, et i. cub. esdogad, et* III. *soladors*[2], *et aliud cub parvum, et* I[a] *tinna, et* III. *paria de portatoribus maneris, et* XIII. *tonne* (publié par le chanoine Jacq. Ripoll-Vilamajor ; Vich, 1814).

Les *toneds* (tonneaux) correspondent aux *botes* et *tonne* de l'évêché de Vich, les *cubasz* aux *cubs*. Le sens du troisième mot est donné comme incertain par M. P. M. « *Carrejeder*, dit-il, » tonneau ? Du Cange, *carraterius* 2, *carraria* 4. »

Le *carrejeder* landais, *carrejador* des autres dialectes romans, ne semble pouvoir désigner qu'un petit tonneau ou baril destiné au transport du vin. Les mots provençaux *carregar*, « charrier, transporter », et *charrey*, « charroi, équipage » (Rayn., *Lex.*, II, 337 et 338), sont en catalan *carrejar* et *carrej* ou *carreig : Les adzembles e altres besties de carreig*, dit B. Dez Clot (cap. 137). Le *carrejeder* de la charte de 1269 paraît donc devoir être traduit par « tonneau, barrique, ou baril » destiné au transport du vin », et répondre exactement aux *portatoribus maneris* de 1243. Cette dernière dénomination est remplacée, en catalan, dès le siècle suivant, par *bota de mena*.

[1] Il y a sans doute un mot omis, et l'on pourrait lire : *que-y eren, stiguem*. A.

[2] Les *soladors* sont sans doute les pièces qui servent à étayer et maintenir les tonneaux ; dès le XIVe siècle, on les appelle *pontits* en catalan.

Je trouve en 1346 *duas veyetes sive botes de mena plenas de melhori vino vermilio*, et en 1362, XVIII. *botes de mena vinaderias plenas vini*, et dans les deux cas il s'agit de barriques pour le « transport » du vin. Le catalan possédait d'ailleurs, à la même époque, le *carretell*, qui s'appliquait spécialement à la tonne marine; le sens est sans doute le même que dans le *carrejeder* landais.

INSTRUMENTS D'AGRICULTURE

M. P. M. a donné le sens de quelques-uns des noms d'instruments d'agriculture, énumérés comme il suit dans la charte landaise : *iij. destrans* (coignées), *e duas doladeras* (doloires), *e ij. tareds* (grosses tarières), *e vij. fauquederas*, *e j. bezoi* (bêches, hoyaux), *e ij. sarcs escapoers*, *e una besaguda* (besaigüe), *e i. lambrois*, *e j. dail* (faux), *e iiij. arresteds de fer* (rateaux), *e ix. sarcs e picas*. Il reste donc quatre mots demeurés incertains ou laissés en blanc, sans compter les *picas* dont M. P. M. ne parle pas; ce qui porte à assimiler ce mot à la *picassa* ou *pigassa* (hache) de la plupart des autres dialectes romans, ou bien au *pic* ou *pica*, qui dans divers dialectes désigne un « pic », un « marteau », une « pince. »

Sarc, laissé en blanc par M. P. M., pourrait s'appliquer à une « scie », si on le rapproche du *serrac* ou *sorrac*, grosse scie à deux mains servant à couper les poutres, les troncs d'arbre et le gros bois, en Catalogne et sur divers points du midi de la France, où la *serra* ne désigne aussi qu'une « scie. » Mais ce sens, admissible pour le *sarc* isolé ou joint aux *picas*, ne le paraît plus pour ce même mot joint à *escapoer*, et on serait peut-être plus près du vrai en voyant dans le *sarc* landais un instrument tranchant, comme la faucille.

Escapoer, dont M. P. M. demande l'interprétation, est une forme béarnaise ou gasconne qui équivaut au provençal *escabessar*, « décapiter », ou plutôt *escapsar*, « ôter, couper la tête », donnés l'un et l'autre par Raynouard (*Lex.*, III. 320). Le catalan dit aussi *escapzar* avec le même sens, mais ce mot avait dans l'ancien catalan une forme (*escapiar*) plus rapprochée de la forme landaise. Je lis dans un bail à ferme d'un jardin de 1285 : *Possis escapiare arbores dicti orti quolibet anno, et quod dictum escapiamentum sit tuum;* et dans un document de 1345 : *los quals sauchs* (sureaux) *caseun ayn sien escapiatz e tornatz a*

la dita mesura. Le *sarc escapoer* semble donc être un instrument tranchant dont on se sert pour étêter les haies, couper les branches des arbres, les broussailles, etc. Ce serait donc une forte faucille, qu'un document catalan de 1368 appelle *una faus bosquera*, et que l'on connaît aujourd'hui en Catalogne sous le nom vulgaire de *podall*.

« *Fauquedera*, instrument à faucher? *Falcatoria* se trouve » dans Du Cange, mais en un sens qui ne saurait convenir » ici. » P. M.

C'est bien un instrument à faucher, mais le sens n'est pas suffisamment précisé. La faux, ou instrument à faucher le foin, est désignée plus loin par son nom propre, *dail*. Quant à la *fauquedera*, ce ne peut être que la faucille qui sert à faucher ou, plutôt, à couper le blé ; c'est la *faus* du provençal :

Olivier los abat cum hom fai am faus blat.
(*Roman de Fierabras*, v. 266.)

C'est la *faus de ferr per seguar blat* d'un document catalan de 1369, la *faucilha* prov. de G. de Tudela et du roussillonnais actuel, appelée aujourd'hui *falceta* en Catalagne :

Sembrador, bon sembrador, — vos qu'en sembreu del bon blat,
Tindriau una garbera — pera poder-m'hi amagar ?
— Com voleu tingui garbera, — si ara me'l poso à sembrar ?
Néu a cercar la falceta — y a punt de segá'estara.

(*Romancerillo catalan* de M Milá y Fontanals, p. 131).

Reste le mot *lambrois*, laissé en blanc par M. P. M. et dont je ne puis dire absolument rien.

ANIMAUX DOMESTIQUES

Après les objets de literie, la charte de 1267 énumère : *ij. cars* (chariots), *e xxiij. canens. e ij. pareils de buos. e lx. cabs eissivernads d'aolhas* (brebis) ; et plus loin : *j. pareil de buos. e x*[*l. cabs*] *eissivernads de crabas e d'aolhas. e xv. canens*. Les deux *cars* auraient dû être compris parmi les instruments agricoles. Quant au reste, il n'y a que deux mots, *canens* et *eissivernads*, qui puissent donner lieu à quelques observations.

CANENS (ou peut-être CAVENS) est laissé sans interprétation par M. P. Meyer, qui admet cependant que le *fac-simile*

lithographique peut ne pas être toujours de la dernière exactitude, en proposant de lire *cavens* au lieu de *canens* : leçon pleinement justifiée, car il faut lire *cauens*. La charte landaise mentionnne xxviij. *canens* avec deux paires de bœufs et 60 brebis, et, d'autre part, xv. *canens* avec deux paires de bœufs et 10 chèvres et brebis. Il s'agit d'essaims ou de ruches d'abeilles, désignés encore aujourd'hui par le mot *cauent*, dans le dialecte de l'Armagnac. On lit dans le recueil de M. Bladé[1] : *Quant mouris no persomo dens la maysoun, eau he pourta lou dol ans cauentz e estaca au cap de cadun un mos de telo negro;* et au glossaire (P. 85) : « CAUENT, subs. masc., ruche. »

« *EISSIVERNADS*, moutons ou chèvres qui ont passé un » hiver. S'agit-il de troupeaux transhumants ? » P. M.

L'interprétation est fort juste ; mais le catalan, qui possédait autrefois *exivernar* avec deux sens au moins, ne l'a conservé que sous la forme *ivernar*, que l'on applique aux bestiaux qui ont passé l'hiver.

1° Ce mot se trouve déjà dans B. Dez Clot, au XIIIe siècle, avec le sens de « passer l'hiver, hiverner » : *Per ço com era yvern... e els galiots e'ls hallesters exivernaren alegrament* (cap. 116).

2° *Exivernar* s'applique spécialement aux pacages de la saison d'hiver, distingués de ceux de l'été, qui prennent le nom de *stiuades*. On trouve dans un privilége de Jacques Ier, pour l'abbaye de Ripoll (1264) : *Non exhigamus carnalagium, nisi dictum bestiarium* estivaverit *vel* hiemaverit *in terminis villarum sive locorum nostrorum*. Dans une pièce de 1490 : *Lo bestiar cabru del loch de Junset es entrat en una devesa* xivernal *de Moss. de Jujols* (Arch. des Pyr.-Or., *Manuale curie*, reg. VIII, f° 176). Dans une réclamation de 1498 : *Elles content de pagar per lo toca a son bestiar per lo* exivernar *que ha fet dit son bestiar en la Solana de Querol... Quant es en lo que demana del* stiuar, *preten no esser-hi tengut* (Ibid., *Manuale curie*, reg. XI, f° 35). De même, dans l'acte d'inféodation de la devèse de Bordoll, en 1532 : *Quod possitis facere partem seu partes dictarum montanearum in devesa yvernali*.

Mais, dans ce dernier exemple, le mot s'entend tout aussi

[1] *Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac*. Paris, 1867, in-8°, p. 54

bien des pacages d'hiver que de ceux de l'été comme dans le suivant de l'an 1424 : *Los bestiars tranys peixen les pastures de les dites terres.... e per la dita raho els no poden* exivernar *lurs bestiars en lo dit loch, com altres bestiars lo's mengen les pastures* (Ibid. *Procuracio real,* reg. XXVIII, f° 177, v°).

Je ne connais qu'un seul exemple du mot *exivernat* appliqué à des bestiaux, dans une quittance de droits de pacage du 8 novembre 1501 : *Racione illorum duorum mille D. animalium* exiuernatorum *lanutorum que depascerunt in state proxime lapso in dictis pasqueriis, videlicet dessus la devesa de Valmanya in montibus de Canigo* (Ibid., *Manuale curie,* reg. XII, f° 41). Ici le mot a le même sens que dans la charte landaise : mais on remarquera que ces *exivernats* sont des « bêtes à laine », et qu'il s'agit de pacages d'été (*in state*).

Il y a encore dans la charte landaise quelques formes ou mots nouveaux dont M. P. M. donne l'interprétation.

« *Cabaler*, le possesseur d'un bien quelconque (*capitale.*) » P. M.

Il serait peut-être plus exact de traduire par « principal », le texte *e n'an renunciad a la exception que prumer deu hom domanar al cabaler que a la fizança*, répondant exactement à la formule : *primò conveniendus principalis quam fidejussor.*

« *Ag*, devant une voyelle, *a* devant une consonne, pronom » neutre, « cela »... Ne pourrait-on pas supposer que c'est le » mot qui entre en composition dans *aquest, aquel, aco?* forme » que l'on explique d'une manière peu satisfaisante par l'addi- » tion de *ecce* aux démonstratifs latins (Voy. Diez, *Gram.*, II, » 449). » P. M.

La supposition de M. P. M. semble pleinement justifiée et confirmée par le catalan; car, dans tous les cas où le gascon et le béarnais emploient *ag*, *ac* ou *a*, ce pronom serait exactement traduit en catalan par *ho* ou *o*, dont l'origine latine est incontestable.

« *Aolha*, brebis, bête à laine. *Arch. de la Gironde,* V. 213.— » Rayn., IV, 392, n'a que *ovella, ovelha* ». P. M. — On peut y ajouter *las anlhettes* de la *Noubelle Pastourale bearnese* (1763), citée par M. Noulet (*Revue des langues rom.,* 1874, p. 563).

« *Missa-cantan* (vêtement) qu'on revêt pour dire la messe. » P. M.

Missa-cantan signifie « chantant ou célébrant la messe », comme le prouve clairement l'extrait suivant d'un testament fait à Perpignan le 21 août 1371 : *Lexi al horde dels Prehicadors, lo jorn que la uferta loy hira, a totz los frares qui-y seran missa quantans, a quasqu ï.s, e an aquels que no han missa a quascu i.s; e que aquels qui an missa ajen a cantar aquel jorn per la mia anima, e aquels qui no han missa ajen a dir us set salms... Item al horde dels Frares Menors, lo jorn que la euferta loy hira, a totz los frares que seran del horde missa cantans a quasqu ï.s, e que quanten aquel jorn quasqu iª. missa per la mia anima, e an aquels que no han missa i.s,* etc. (*Notule* d'André Romeu, 1371, f° 15 ; Archiv. des Pyr.-Or., B. 124.)

ALART.

Perpignan, 30 mars 1875.

NOTES CRITIQUES

sur quelques textes provençaux

II. — BLANDIN DE CORNOUAILLES [1]

L'article de M. Alart sur *Blandin de Cornouailles*, inséré dans le 2e fascicule de 1874 de la *Revue des langues romanes*, m'a donné l'occasion de relire cette insipide rapsodie et d'y faire à mon tour quelques observations nouvelles. Je ne reviendrai pas sur la question des influences catalanes supposées par M. Meyer. M. Alart l'a épuisée en démontrant, à mon avis, que les mots et les formes suspectés par l'éditeur de *catalanisme* étaient bien plutôt provençales. Il n'a pu aussi péremptoirement établir que l'auteur était Languedocien ; et, en effet, il n'est guère possible de présenter là-dessus autre chose que des conjectures plus ou moins plausibles. Je suis porté toutefois à croire fondée l'opinion de M. Alart, et plusieurs des notes ci-après la fortifieront, ce me semble, de quelques nouveaux arguments.

Blandin de Cornouailles est, de tous les textes provençaux que je connais, celui où l'influence du parler vulgaire se marque le plus sensiblement. L'auteur était probablement, comme le suppose M. Alart, un homme du Languedoc, peu versé dans la langue classique ou peu soucieux d'en respecter les formes, et y substituant à tout instant celles de son dialecte : de plus, versificateur également très-dégagé de la tradition et rimant, non d'après l'orthographe et les règles, mais d'après la prononciation de son pays, qui était déjà sur bien des points celle d'aujourd'hui. Presque toutes les rimes fausses que M. Meyer a signalées deviennent exactes, sinon riches, si on les prononce à la moderne.

Je suivrai, dans mes notes, l'ordre numérique des vers du poëme.

V. 1. En nom de Dieu commenzeray.

Cette faute (*e* pour *a* au futur de la 1re conjugaison) est à

[1] Publié par M. Paul Meyer dans la *Romania*, II, 170.

peu près constante dans le poëme. Il faut évidemment la mettre sur le compte du copiste, qui était Italien.

V. 7-8. E la un [d'els], se Dieu mi valha.
Ac nom Blandin de Cornoalha.

Ce solécisme, *la un* pour *l'un*, se reproduit à chaque page du poëme ; il est propre au dialecte languedocien. Les exemples en abondent dans les *Leys d'amors* et les *Joyas del gay saber*. Voir aussi *Guillem de la Barra*, le *Breviari d'amor*, etc. Je ne sais s'il est aujourd'hui en usage, mais il l'était encore au commencement du XVIIe siècle.

V. 14. Consi *elos* feron verament.
V. 16. La fe del cor *elos* sy donneron
V. 40. Che s'en venc a *elos* tot drech.
V. 662. Totz *aquelos* que passon lay.

Ces formes sont très-fréquentes dans le poëme. M. Meyer observe qu'elles faussent souvent le vers ; c'est ce qu'on voit dans les deux premiers cités ici ; mais non moins souvent, comme dans les deux derniers, il faut les maintenir. Ce sont des formes vulgaires qui se retrouvent dans des textes contemporains ou un peu plus récents : par exemple, *elos* dans l'*Evangile de l'enfance* (Bartsch, Denkmäler, 286, 2), le *Ludus sancti Jacobi* (vv. 91, 428, 477, 517, 538), l'ancien noël publié par M. Damase-Arbaud (*Chants populaires de la Provence*, II, 219), le Règlement pour les syndics de la Cadière (Meyer, *Recueil*, etc., p. 192) ; *aquelos* dans les Proclamations faites à Assas (*Revue*, I, 104), dans les Coutumes de Remoulins (*ibid.*, IV, 219, 222, 223), et encore dans le *Ludus S. Jacobi*, 274. En Languedoc, où ces formes allongées sont fort en usage, c'est en *es*[1] non en *os* qu'on les termine, au moins généralement, aujourd'hui (*eles, aqueles*).

V. 15-6. *autre : fauta*. Cette rime devient exacte si on prononce d'une part *aute* et de l'autre *faute*. Or l'on sait que la chute de l'*r* après *t* est commune en Languedoc et en Provence[2]. Quant à l'affaiblissement de *a* en *e*, dont il y a d'ail-

[1] En *is* dans plusieurs variétés.

[2] Augier Gaillard, qui écrivait au XVIe s., fait rimer *haste* et *pastre*, *lettros* et *caretos*, *autres* et *maiautes*, *hostes* et *nostres*, *autro* et *fauto*, *mestres* et *honnestes*, etc. On trouve aussi déjà *fenestra* rimant avec *festa*, dans le *Roman de Jaufre*, p. 77 *b*.

leurs dans *Blandin* beaucoup d'exemples certains, on voit par les textes languedociens du XVe siècle, publiés par M. l'abbé Vinas (*Revue des langues romanes,* I, 102) que ce phénomène était très-ordinaire à l'époque et dans le pays où M. Alart suppose que notre roman fut composé. Cf., dans l'*Evangile de l'enfance* (Denkmäler, 273, 2-3), les rimes *terra : querre.*

V. 47-48. Adoncas Blandinet a dich :
Segan lo entro a la nuech.

Ces deux vers sont de ceux qui ont fait supposer à M. Meyer que l'auteur était Catalan, parce que la rime, impossible en provençal, serait très-bonne en catalan (*dit : nit*). M. Alart est, sur ce seul point, de l'avis de M. Meyer; mais il n'en tire pas la même conclusion, à savoir que l'auteur avait dû écrire *dit : nit;* il croit plutôt à une influence française, et par conséquent à une rime primitive telle que *dit : nuit.* Je pense, quant à moi, que le catalan ni le français n'ont rien à voir à ces deux vers, et qu'il n'y a pour rétablir la rime qu'à faire une correction des plus faciles :

Adoncas a dich Blandinet :
Segan lo entro a la nuech.

M. Meyer en a fait une pareille au vers 1098 pour obtenir le même résultat. Quant à la rime *Blandinet : nuech,* son incorrection apparente disparaîtra si l'on substitue à *nuech* la forme également légitime *nuet,* ou, comme faisait peut-être l'auteur, qu'on ne prononce pas les consonnes finales. Cf. v. 60-61, *Guillot : loch;* v. 1525-6, *colp : tolc;* v. 435-6, *amich : Ardit;* v. 439-40, *gauch : saut;* v. 157-8, *amortit : amich;* v. 1187-8, *esbaït : amich;* et les nombreuses rimes en... *it : dich* que l'on rencontre d'un bout à l'autre du poëme.

V. 55-6. E met se dins lo cap primier
Che depuys hom nol poc vezer.

« Rimes impossibles en provençal, dit M. Meyer, mais très-admissibles en catalan. » Elles le sont tout autant en provençal, puisque cette langue a aussi la forme *primer*[1]. D'ailleurs, l'au-

[1] Cf. dans *G. de Rossillon,* v 2226, *azer* (*acier*) rimant avec *ver, poder, parer, aider,* etc.; — v. 3882, *moster* (*mostier*) rimant avec *tazer, remaner, esper,* etc ; — v. 5981, *er* (*erit*) au milieu d'une laisse en *ier* (*cavalier,* etc.); — v. 8650, *aver* en même position (*logier, messatgier, vertadier,* etc)

teur de *Blandin*, qui ne se piquait pas de rimer richement, associait volontiers l'*e* sec à l'*e* mouillé, comme le prouvent les nombreuses rimes *iers : es*[1], que M. Meyer considère également comme fausses, mais qui ne le sont réellement qu'au point de vue classique; car, si l'on prononce à la moderne et comme prononçaient déjà certainement les contemporains de l'auteur[2], c'est-à-dire sans faire sonner l'*r* de *iers*, on a des rimes non point opulentes, mais encore très-sensibles et dont se sont contentés les poëtes des siècles suivants, par exemple Fabre, comme le prouvent celles-ci que je prends dans *le Siége de Cadaroussa:* p. 24, *aves : sesties;* p. 25, *counouissés : papiés;* p. 36, *oubriés : savés;* p. 37, *courdeliés : disés;* p. 45, *courdouniés : après;* p. 52, *premiés : près.*

V. 58 De que fu fort esbaït.
V. 60. Del cau on s'en fu intrat.
V. 135 E levet una gran massa.
V. 169. Levet si e pres corage.
V. 394. Se leve apertament
V. 446. Se levet apertament.

Tous ces vers ont une syllabe de moins qu'il ne faut.

M. Meyer conjecture pour les deux premiers *fora* au lieu de *fu;* pour les quatre autres, *levera* au lieu de *levet*. De pareilles formes au XIVe siècle auraient, ce me semble, lieu d'étonner. Je ne doute pas que, dès lors, n'eussent cours celles qui sont aujourd'hui exclusivement usitées; par exemple, *leveri* ou *levere* = *je levai;* mais la troisième personne du singulier, qui est restée conforme au parfait latin, devait l'être aussi alors. *Levera* et *fora* appartiennent exclusivement, je pense, à la langue archaïque de *G. de Rossillon*. Pour remettre ces vers sur leurs pieds, j'ajouterais aux deux premiers *el* devant

[1] Vv. 917-8, 925-6, 1127-8, 1135-6, 1329-30.

[2] L'ancienneté de cette prononciation est d'ailleurs attestée par les exemples assez fréquents qu'on rencontre, même dans des textes moins récents que *Blandin*, de *ies* pour *iers* et de *ie* pour *ier*. M. Meyer en a lui-même relevé un dans ses Derniers Troubadours de la Provence (*drecburies*, p. 43). En voici quelques autres : *menestries* (version en prose de la Croisade albigeoise, ms. de Paris, dans Meyer, *Recueil*, p. 113.); *desirie* (Vie de sainte Delphine, ibid., p. 148); *Messongies* (Epitre farcie de saint Etienne, texte de 1318, dans Description de la Bibl. d'Aix, p. 298); *al jorn darrie* (Joyas del Gay saber, p. 50); *cloquies* (ibid., p. 144.)

fu et *s'en fu*, ou j'allongerais *fu* en *fuguet*. Pour les deux suivants, j'ajouterais *el* devant *levet* : pour les deux derniers, je mettrais *tot* devant *apertament*.

V. 60, *dal can* ; — v. 547, *dal castel* : — v. 642, *dal negre cavalier*, etc.

Dal pour *del*, forme languedocienne qui reste telle dans plusieurs variétés, et qui dans d'autres vocalise l'*l*. (Montpellier, *dau* : Carcassonne, *dal*.)

V. 62. Veses lo can assi *en loc*.
V. 825-6. Car els volran tantost sercar
En loech si vos poyran trobar.

Cette expression *en loc*, comme elle est employée ici et en d'autres endroits du poëme, appartient au dialecte languedocien. On s'en sert même souvent aujourd'hui, sans la négation, pour dire *nulle part*.

V. 67. Car iou per sert *volle* intrar.

E, dans le poëme, est la finale constante de la première pers. sing. du prés. de l'indicatif, caractère commun à plusieurs dialectes et sous-dialectes de notre langue, entre autres celui du bas Languedoc.

V. 95. *Desot* un bel pomer florit.

Desot et *sot* sont les formes constantes de ce texte. Étaient-elles particulières au dialecte languedocien ? Toujours est-il qu'on les y constate encore aujourd'hui, tandis que d'autres dialectes, le limousin par ex., ne les connaissent pas. Exemples tirés de Favre (*lou Siege de Cadaroussa*[1]) : *Met l'autre sout el*, pag. 75 ; — *demouret sout soun drapeu*, p. 80 ; — *sout un peché*, p. 87.

V. 99-100. Aneron venir doas donsellas,
Mot belas a grans meravelhas.

Cette rime se reproduit assez fréquemment dans le poëme. M. Meyer la juge impossible en provençal. Je crois qu'il a tort. A côté de la forme mouillée *meravelhu*, le dialecte langue-

[1] Je cite d'après l'édition de Roumanille. Avignon, 1868.

docien a fort bien pu admettre une forme sèche *meravela*, d'autant plus que, dans ce dialecte, l'*l* mouillée masculine s'assèche toujours. (Voy. ci-après la note sur le v. 575.) On trouve, d'ailleurs, le verbe *meravelar*. Voy. dans Raynouard, IV, 240, un exemple de Bertrand d'Alamanon : *nuls hom non deu esser meravelaz*, et cf. *milor (= meliorem)*, *milurar (meliorare)*, *vilor (vieillesse)*, *fila (filia)*, dans le *Livre de Sénèque* (Raynouard, Lex. R., I, 544, 546) ; *travala* rimant avec *sala* dans *Flamenca*, v. 2655[1].

V. 104. Car si nos *podie* conquistar.
V. 111. Car certas el vos *ausirie*.

Ces formes vulgaires d'imparfait et de conditionnel (*ie* pour *ia*) sont constantes dans le poëme. Elles sont propres aujourd'hui aux dialectes de la Provence et du bas Languedoc.

V. 127 Qual *sies*-tu desastrat?

Cette forme vulgaire, qui est la seule usitée dans le poëme, peut être un nouvel indice du dialecte de l'auteur. Elle appartient au languedocien et au provençal.

V. 131. *Chi* sui vengut per conquistar.
V. 1140. E *chi* senhor mort lo meteron.

Cette forme apocopée de *ayui* manque à Raynouard. M. Meyer aurait pu la relever dans son vocabulaire. Il a pareillement omis d'y mentionner *ci* (=*aissi*, fr. *ici*), qui se lit aux vv. 1362 (*com tant avant n'es si entrat*) et 1362 (*intrem nos ci dins lo castel*) et que Raynouard ne mentionne pas non plus. Cet adverbe se rencontre plusieurs fois dans *Flamenca* et ailleurs encore.

V. 152. E achi s'anet *esmortir*.

[1] Augier Gaillard (XVIe siècle) fait rimer ensemble *pd* et *filho*, *vielho* et *apelo*, *pareillo* et *elo*, etc. La rime *meravelha : donzela*, fallût-il la maintenir telle, ne prouverait donc rien contre l'origine provençale de *Blandin*. Il en faudrait seulement conclure que l'auteur n'était pas plus difficile en fait de rimes que d'autres ne le furent plus tard et ne l'étaient peut être aussi de son temps; conclusion qu'autorisent d'ailleurs, comme on l'a déjà vu et comme on le verra encore plus loin, beaucoup d'autres vers de ce poëme. — Cf. dans G. Riquier (p. 217, 303-4) *aurelhas : selas* ; dans *Ste Enimie* (Denkmäler, 228,3), *montanhas: fontanas*.

M. Meyer veut que ce soit là un mot catalan; M. Alart croit à une faute du copiste, qui aurait écrit *esm.* pour *amortir*. Il n'y a point eu de faute, et le mot n'appartient pas plus au catalan qu'à la langue d'oc, puisque cette dernière langue le possède encore (limousin *eimourti* = *éteindre*)[1].

V. 175 6. E las donzellas gran gauch agron
Quan lo jayan achi mort viron.
V. 603-4. Ploran planhen se despartiron
Lo cadaun de dol che agron.

Note de l'éditeur : « Rimes fautives. On pourrait diminuer le vers d'une syllabe et corriger *agron* en *agueron*, puis au v. suivant *viron* en *veron*, la forme *veron* semblant autorisée par le v. 251 ; mais les rimes 603-4 paraissent exiger *aguiron*. » — C'est aussi *aguiron* qu'il faut dans le premier cas, la forme *veron* n'étant nullement assurée par le vers 251, puisque ce vers est précisément trop court d'une syllabe que lui restitue la substitution à *veron* de la forme allongée et faible *vigueron*. Quant à *aguiron* (ou son équivalent *aguiren*) pour *agueron*, c'est une forme qu'on retrouve ailleurs, par exemple dans un texte, également languedocien, de 1451. Voy. *Joyas del gay saber*, p. 30. — Cf. dans *G. de Rossillon*, v. 4968, *aguissatz* ; v. 5025, *aguisset*.

V. 203. E dis *lo* : « tres che ben vengut
Sias vos. »
V. 718. E tan gran colp *lo* va ferir.
V. 866. E de noves *lo* demandet.

Lo, dans ces trois exemples, doit se traduire par le datif (*lui*). *Le*, qui est la forme toulousaine de *lo*, a souvent, comme

[1] Voici qui achève la démonstration : j'ai retrouvé ce mot, passablement défiguré, il est vrai, mais pourtant reconnaissable, dans une pièce de Peirol, publiée par M. Delius d'après le ms. Douce (*Ungedruckte provenzalische Lieder*, p. 53) :

Mas la fiam' esconduda
Es greu a *esmurztr*.

Le ms. de Paris, suivi par M. Mahn (Werke, II, 26), donne ainsi ces deux vers :

Mas la fiam' acenduda
Es grieu per *amortir*.

en espagnol, la même signification dans les *Joyas del gay saber*. p. ex.: p. 58, *le demonstran claramen son abus; en le donan franqueza*. Dans le même recueil. *les* a pareillement, en plusieurs passages, comme en espagnol encore, le sens de *leur (à eux)*. Ex.: p. 262, *Dieus les ne mostret doctrina;* p. 180, *Scandals trop cruzels les survendran*. Tel est aussi probablement le sens de *los*[1] dans le dernier de ces trois vers de Blandin (2142-4):

E tant gran colps si van donar
De la spassa sus l[os] escutz
Quels [en]brasses *los* an romputz.

Lo et *los*, ainsi employés, appartiennent surtout à la région pyrénéenne. Voir dans le *Recueil* de M. Meyer les extraits des *fors* de Béarn. L'auteur du poëme de la *Guerre de Navarre* en use très-fréquemment, concurremment avec *le, les*. Je trouve encore *le*, au sens de *à lui*, dans *l'essenhamen del garso* par Lunel de Montech (Denkmäler, 114, 28; 115, 20; 122, 31), et *les* ou *los*, sous la forme contracte, au sens de *à eux*, dans la nouvelle d'Arnaut de Carcasses, v. 369 (*Rivista di filologia romanza*, I, 38) et dans celle de Raimon Vidal qu'a publiée M. Bartsch dans ses *Denkmäler* (172, 32; 173, 4). M. Bartsch croit cet idiotisme propre à ce dernier poëte, en quoi il se trompe, comme on vient de voir.

V. 216. E mes l'a si devant la sella.

Il faut plutôt *la si*. Cf. le vers suivant et le précédent.

V. 241-2. Car iou ay vist la un castel
Che jamais no *lo* vi plus bel.

Remarquez cet emploi de *lo* (= *en*), tout à fait conforme à l'usage espagnol. J'ai relevé ci-dessus deux autres exemples probables du même idiotisme dans les *Troubadours de Béziers*.

[1] Cf. *lous* dans ces vers d'Augier Gaillard:

Lou rey als pouetos douno aquo qu'on ii demando.
Non *lous* deurio pas da uno causo trop grando.

Aujourd'hui, dans l'Agenais et sans doute aussi en d'autres contrées, on ajoute à *lous* ainsi employé le pronom *y* (*lous y douna* = *leur donner*). Je ne sais si cet usage est ancien.

On en trouvera une autre dans *Jaufre*, p. 160 *b*: *O ab sa mo-ther, si el l'a.*

V. 251-2. E las donsellas quant vircn
Lo castel, elas ploreron.

V. la note sur les vv. 175-6. Je corrigerais :

E las donsellas quand vigueron (*ou* vegueron)
Lo castel elas [se] ploreron.

Cf. v. 236, *vigra;* v. 416, *vigras;* v. 1918, où il faut certainement lire *viguem* (ou *veguem*, comme M. Meyer), au lieu de *vim*. La forme de parfait *vigui* est d'ailleurs attestée par les *Leys d'amors* (II, 386).

V. 261-2. *Nostre : forza.*
V. 859-60. *Negre : brega.*
V. 1033-4. *Taula : sausse.*

Peut-être y a-t-il dans ces trois endroits, entre chaque vers, une lacune de deux vers [1], bien que le sens n'en laisse pas apparaître. S'il n'y en a pas, il faut croire que l'auteur s'était contenté là de simples assonances, et, pour qu'elles soient exactes, affaiblir en *e* l'*a* de *forza*, de *brega* et de *taula*. Cf. ci-dessus, sur le v. 15 [2].

V. 287. Passerem nos
Alegremen, parlerem nos d'amors.

Cette rime fausse (*os : ors*) se reproduit fréquemment dans le poëme. On la rend exacte en supprimant l'*r*, conformément à la prononciation languedocienne actuelle, prononciation dont l'ancienneté est attestée par de très-nombreux exemples [3]. En voici quelques-uns : *seinhos* (Dern. Troubadours de la Provence, p. 24); *prezicados* (ib., p. 124); *flors* (ibid., p. 124) rimant avec *bos;* — *Flos de cavallaria* (Flamenca, v. 7737); — *servidos* (Elucidari, dans Bartsch, Chrest., 362, 19); *truffados, escarnidos* (Evangile de l'enfance, ibid., 382, 15); *pastos, amos,*

[1] Des lacunes d'un vers au moins se font remarquer après les vv. 804, 1211, 1297, 1320, 1426.

[2] Cf., dans Augier Gaillard, les rimes suivantes : *bralles : diables, causo : taulo, poulardos : brabados.*

[3] Cf. ci-dessus la note sur le v. 55, pour *iers* réduit à *es*.

flos, *honos*, etc. (*Joyas del gay saber*, pp. 93, 208, 235). On trouve déjà dans G. de Rossillon, au milieu d'une laisse en *os* (v. 8948-8969), *plors*, *priors* et même, sans *r*, *pluros* (= *pluriores*).

V. 317. E Guilloth comme vailen

Corr. *com* [*o*]*me valen*, et de même au vers 337.

V. 350. Per res *dou* mond(e) che poges far.

Seul exemple dans le poëme de cette forme vulgaire *dou*, affaiblissement de *dau* = *dal* (noté plus haut, v. 60), et qui est aujourd'hui celle de la Provence et de quelques parties du bas Languedoc.

V. 372. E an sa lansa ben *broden*
V. 397. An la spassa ben *brondent*.

M. Meyer marque ce mot d'un ? sans proposer aucune explication. Il me semble hors de doute que c'est le participe présent du verbe *bordir* (= fr. *béhourder*), par métathèse *brodir*, comme *frem* (v. 1469) pour *ferm*. Le v. 2040 offre un exemple (*pordom*) de la métathèse inverse.

V. 427. *Am* los brasses tan fort tiret.
V. 1463. E venc *an* gran gola badada.

Le ms., dans ces deux vers, porte *en* au lieu de *an*, de même qu'au vers 1236 (*Et en lo scut lo paret*), où M. Meyer conserve l'*e*. Cette forme est aujourd'hui commune dans plusieurs de nos dialectes, entre autres celui du bas Languedoc. Ex. (*Siége de Cadaroussa*, p. 74) :

Per la barba, *em* tant de coulera,
Rebalava un reverend pèra. .

De même *end* (*ibid.*, 64, 79, 105) et *embé* (*ibid.*, 71, 100).

V. 510. E si vos (*lis.* sius) plays, senhors, en sares.

Effacez la seconde virgule.

V. 515. Nos *sem* cavaliers d'Orien.
V. 1186. Et per tot quant *ses* non isteray.
V. 1705. Vos *ses* tot trebalhat.

Au vers 1186, M. Meyer écrit, à tort certainement, *(s)es.* Ce sont là des formes vulgaires, usitées aujourd'hui dans le dialecte languedocien[1], de la 1re et de la 2e personne du pluriel de l'indicatif présent de *esser*. On les retrouve dans d'autres textes anciens.

V. 545-6. *Avantura : venguda.* Rime qui devient exacte si l'on prononce *avantuda,* selon l'usage de plusieurs contrées du bas Languedoc, usage qui, sans doute, doit être ancien. (Voy. *Revue des langues romanes*, I, 123.)

V. 575-6. Ayssi conven ayan conselh
De so che nos a dich l'ausel.

Cette rime fausse (*elh : el*) se reproduit très-fréquemment dans le poëme, par ex. : v. 1915-6, 2287-8, 2239-40. Elle devient régulière si l'on assèche l'*l* de *elh*, c'est-à-dire si l'on prononce cette finale comme on la prononce aujourd'hui en Languedoc et comme on l'y a probablement prononcée toujours, car les exemples de *consel,* pour *conselh*, abondent dès le XIIe siècle dans les textes languedociens. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir recours au catalan, comme M. Meyer est porté à le faire, pour rendre exacte la rime en question. Il suffit d'écrire *consel*, comme le faisaient Goudouli et Fabre et, longtemps avant eux, les rédacteurs des chartes dont M. Meyer a lui-même publié quelques-unes dans son précieux *Recueil d'anciens textes* (par ex., p. 164, 166[2]).

V. 662. Che per ren non *vogeses* annar.

Lisez *vogses*.

V. 697. Per sert iou te trayray lo(s) feges.

Pourquoi *lo(s)* en laissant *feges?* Peut-être M. Meyer voulait-il qu'on imprimât aussi *fege(s)*. C'eût été une correction regrettable, car *fege* s'emploie, dans le langage populaire, plus souvent au pluriel qu'au singulier, et il en était sans doute déjà probablement ainsi au temps de l'auteur de Blan-

[1] On dit aussi *sies* en divers lieux. *Siam* et *sias* sont de la Provence.

[2] Ce mot, comme beaucoup d'autres mots en *elh*, figure dans plusieurs raisses de *G. de Rossillon* avec des mots en *el*, tels que *donzel, fel, el*, et il y est écrit tantôt *conselh*, tantôt *consell*.

din. *Tu deviâ vei,* dit le chien au loup, dans une des meilleures fables du Limousin Foucaud :

Tu deviâ vei a tou moumen
Toû fejei dî l'oli bulien.

V. 699-700. E te faray mangar a cans
A mos matins et a mos *alans.*

M. Meyer, qui proposait d'abord de corriger *albans* (sorte d'oiseau de proie), revient sur ce mot dans un *errata* (*Romania*, II, 384) : « C'est, dit-il, l'espagnol *alano*, qui maintenant signifie dogue ; cf. Du Cange, *alanus*. Ce mot apporte donc une preuve nouvelle de l'origine catalane du roman de *Blandin.* » Ce ne serait point là, ce me semble, une preuve ; du reste, le mot est également italien (*alano* = *dogue*). On le trouve aussi, à ce qu'il paraît, en français (voir Roquefort, *alan*), mais sous une forme qui trahit un emprunt à une des langues du Midi.

V. 729-30. Li un de sa l'autre de la
Cambas enversas s'en vira.

Si, comme le suppose, avec raison je crois, M. Meyer, *s'en vira* est pour *sens virar*, on aurait là un témoignage de l'ancienneté de la prononciation actuelle des infinitifs en *ar*. Cette prononciation est, du reste, attestée par d'autres textes dès le XVe siècle (Voy. *Joyas del gay saber*, p. 258, 279, etc.).

V. 758, *senza*, v. 802, *sensa*, fréquents l'un et l'autre. C'est la forme actuelle de la préposition *sens* (*sine*), en Languedoc et en Provence (*senso*). On voit qu'elle y remonte, dans le langage populaire, au moins au XIVe siècle.

Vv. 771. 771. Enmeutre *d'aigu* li donava
Vv. 866, 1118, 2094. *De noras* li demandet.

Ce sont là encore des emprunts au parler populaire. Cet emploi de la préposition *de*, sans l'article et sans adjectif, qu'on peut dire étranger à la langue classique, est propre aux dialectes du Midi, provençal, languedocien, etc. Le limousin ne le connaît pas[1]. En voici un exemple tiré, entre plusieurs.

[1] Aussi y a-t-il doublement lieu d'être surpris d'en trouver deux exemples dans une chanson de G. de Bornelh (Mahn, *Werke*, I, 202) : « Que solia menar De Companhos, e no sai dire quans » ; « E vi per cortz anar De joglaretz petitz. » La pièce se trouve dans un grand nombre de mss. Donnent-ils tous ces mêmes leçons ?

du *Ludus sancti Jacobi*, texte provençal plus récent que *Blandin* et qui n'a plus rien de classique : *Anas quere de menta* (v. 523). Il y en a un dans *Flamenca*, v. 502. Voy. encore *Jaufre*, p. 75 *a* (*aportar d'aiga*), le poëme de *la Guerre de Navarre* (2177. 3201), *l'Evangile de l'enfance* (Denkmäler, 299, 15 : l'*Effan Jhesus de mantement D'argila e de terra amasset)* ; et, dans le même recueil, les *coblas* de B. Carbonel et de G. del Olivier, où les expressions *d'omes trobi* et *d'omes vey* reviennent assez fréquemment.

V. 836. E *faich* viandes leu comparar.

Cette forme *faich* (=*faitz*), qui se retrouve encore plus loin (vv. 1147 et 1156), offre l'exemple le plus ancien que j'aie remarqué d'une notation orthographique, correspondant certainement à une prononciation particulière, qui est assez commune dans les ouvrages composés depuis deux siècles dans les dialectes du Languedoc et du Quercy. Je la trouve employée à Carcassonne, dans le Gévaudan, dans le Rouergue, à Montauban, à Sarlat, etc. Ainsi *crouch, pach*[1]; *rachs (rats), muchs (muets)*[2]; *pequoirich, vous vous trufach*[3]; *bouch, alabech*[4].

V. 897. (A)donch lo cavallier de contrent (?)
(Si) tombet de caval trestot freit.

Je propose la correction *de contreit* (=*par force*), du verbe *contrenher*. J'ai vu ailleurs une formation semblable avec un autre participe; mais je ne puis retrouver l'endroit. Cf. *de plan, de leu, de segur*, etc.

V. 970 E pres lo fort *atros* de bras.

M. Meyer propose *atras*. Je pense qu'il faut corriger *a tors*. Cf. plus haut v. 372, *broden* pour *borden*.

V. 1182. Non vol ma lansa ni mon escut.

Corr. *la lansa ni l'escut*.

V. 1186. E per tot quan ses non isteray.

[1] *Irmana prouvençau*, dans une pièce datée de Carcassonne.

[2] Glanes gévaudanaises, par l'abbé Baldit (Mende). L'*s* que l'auteur ajoute à *ch* n'a aucune valeur phonique.

[3] Œuvres de Rousset.

[4] Castela, *Mous farinals* (Montauban).

Corr. *n'isteray*. Cf. v. 265, *ne vos plores*. Cette forme *ne*, que M. Alart (*Revue*, V, 290) paraît croire empruntée au français, se remarque ailleurs (*G. de Rossillon*, 3905 : *ne vos ment era ;* — Arnaut de Mareuil, dans Mahn, *die Werke*, p. 152 : *que huelh no vezo cors ne dol*). C'est aujourd'hui celle du Limousin, au moins du haut Limousin et de la partie septentrionale du Périgord.

V. 1190-2 : Lo va ferir
D'una destral sul bassinet
Che fuoch e flamma en salit.

La correction, que M. Alart (*Revue*, V, 286) n'a pas aperçue, est toute indiquée par les vers 2145-8 :

Un tan gran colp li donet el
De la spassa sul bassinet
Che fuoc e flamma en gitet.

V. 1329. E *va* layssar .x. cavaliers.
V. 1961-4. El atrobet per aital astre
Aquel bon prodome de pastre
An qui Guilhot se *va* disnar
Aquel jort che i *va* passar.

Va, dans ces deux passages, est employé comme auxiliaire au sens du prétérit. M. Meyer, qui en fait la remarque, croit voir là un catalanisme. M. Alart le conteste, et sans doute avec raison, car on trouve d'autres exemples de cet emploi de *va* dans des textes dont l'origine provençale est certaine, par ex. : *Vie de sainte Douceline* (dans le *Recueil d'anciens textes* de M. Meyer, p. 146) : «... *don le reis fon tan treballat e tant ac de dolor quel cor li* VA *partir, e morí dezeretatz...* » Voyez aussi l'*Évangile de l'enfance* (Denkmäler, 284, 9) et la *cantinella in natali Domini* publiée au tome II p. 216 des *Chants populaires de la Provence*. J'en ai compté huit dans cette dernière pièce [1].

[1] J'en rencontre d'autres en assez grand nombre dans la *Vie de St Honorat*. *Vay* et l'infinitif y représentent souvent, non pas seulement le parfait, mais le plus-que-parfait. En voici deux : p. 179 : *Mas cant venc lo matin, Mabilia requeria Un mot bel veyll de seda de que son cap cubria: Gualbors, fylla de l'osta, lo ser lo vay emblar*. (Gualbors avait dérobé ce voile la veille au soir). P. 162. *Vi lo devandayll el terzor que pendian de sobre l'autar, Que Castellans vay aportar*. (Il y avait plusieurs mois que Castellans avait pendu là ce tablier et cette serviette).

V. 1431-4. E prenes lo apertament,
Car far lo *podes* segurament.
Tot aysso vo convent a far
Si ma sorre *voles* deslieurar

M. Meyer veut qu'on corrige *pos* et *vos*. Il vaut assurément beaucoup mieux conserver les formes correctes du ms. et, pour rétablir les vers sur leurs pieds, supprimer *car* dans le premier et, dans le second, substituer *sor* à *sorre*.

V. 1465. Mais che Blandinet s'avisset.

Mais che, dans ce vers et dans beaucoup d'autres du poëme, a exactement le même sens que *mais* (ou *mas*) seul, celui de notre conjonction *mais*. Les exemples de cette locution sont assez clairsemés dans les autres textes anciens [1]. C'était sans doute une expression vulgaire contre laquelle se tenaient en garde les bons écrivains. Je ne sais si elle est encore en usage dans le Languedoc, mais elle se rencontre dans les œuvres d'Augier Gaillard avec une extrême fréquence et aussi, quoique beaucoup plus rarement, dans celles de Goudouli.

V 1537. E recordet li del *coltel*
Che li ac donat lo donzel.

Coltel est un lapsus évident du scribe. Il faut *consel*. Cf. v. 1421-1428.

V. 1543. Adonc lo sarraxin *sanglent*.

Ce mot, qui manque à Raynouard et à Rochegude, n'a pas été relevé par M. Meyer dans son vocabulaire. On le trouve aussi dans *G. de Rossillon* (v. 1916).

V. 1599-1600. *Donzel : hostel*. — *Hostel* est un lapsus du scribe. Il y faut substituer *auzel*, comme le remarque justement M. Meyer. Inutile, par conséquent, de faire intervenir ici l'influence française, comme l'a fait M. Alart. (*Revue*, V,

[1] Voici l'indication de quelques-uns de ceux que j'ai remarqués : *G. de Rossillon*, v. 4855; — P. Vidal, p. 134, v. 34 (dans une pièce d'attribution douteuse); — G. Riquier, p. 224, v. 612; — Vincent Ferrier, *sermon sur la Passion*, dans les *Rapports* de M. Meyer, p. 263, lig. 9; — *Évangile de l'enfance* (Denkmäler, 294, 25 et 295, 33).

p. 303). Cette influence se marque du reste, avec évidence, en d'autres endroits du poëme ; mais c'est probablement le copiste, non l'auteur, qui la subissait [1].

V. 1632-3. Ve vos un cavallier humil,
Che vos (*lis.* cheus) es venguda desliurar.
V. 1653-4. E per so che iou puesca (re)contar,
Chi m'es venguda desliurar.

Remarquez ce solécisme *venguda*. C'est encore là une trace du langage populaire. On parle ainsi aujourd'hui de Limoges jusqu'à Marseille. Ex. : *Moun frai m'ei vengudo veire ; la s'ei facho un bouné ; i ai eitado malaudo* (Limousin); — *vous sias pas facho mau* (Avignon) ; — *quan tu m'â tournado veire* (Auvergne) ; — *las nous a calgudos jeta* (Montauban).

V. 1736. E bonnes viandes aparelhades.

La correction est indiquée par le v. 2266 : *E viandas apparelhades*.

V. 1797-9. Adonc Blandin[et] va parlar,
E dis : Donzella, che porrien far
De questos malastrucz cavaliers?....

Au second vers, je supprimerais *e dis*. Au troisième, M. Meyer propose la correction *d'aquestz*. On pourrait aussi corriger *d'estos*. Cf., dans les Troubadours de Béziers, pag. 64, *ab esto mal* (J. Estève) ; dans les Archives de Tarascon (1454), *aquestos capitols* (Meyer, *Recueil*, pag. 184) ; dans l'*Histoire abrégée de la Bible* (Bartsch, *Chrest.*, 386, 28), *aquestos* = *ceux-ci*. Voir aussi la note sur *elos, aquelos* (ci-dessus, v. 14).

V. 1798. Che anc Guillot *gis* non tornet.

Gis pour *ges*, forme languedocienne et provençale. Cf. Favre, *Cadaroussa*, pag. 101 : *Mai de ventre n'avié pas gis ;* — Saboly : *Ami N'en troubara pas gi.*

[1] Par exemple, dans les cas très-nombreux de substitution de *on* (= fr. *ons*) à la flexion provençale de la première personne du pluriel. Voir, entre autres, les vers 49, 196, 232, 268

V. 2073-4. Adons d'aqui els se *partiron*.
E al castel andos anneron.

Corr. *parteron*. Cette forme, quoique anomale, existe, a pu exister dès lors dans le langage courant. Même en Limousin, on l'emploie quelquefois (*parteren*), concurremment avec la forme régulière, d'ailleurs plus usitée. — On a dans l'ancienne langue d'autres exemples de verbes de la deuxième conjugaison (*ir*) conjugués au prétérit comme ceux de la troisième (*er* ou *re*).

V. 2273. Tot home se pens(e) de colcar.

J'aimerais mieux *tot hom(e) se pense*.

Camille CHABANEAU.

(*A suivre*.)

DOCUMENTS SUR LA LANGUE CATALANE

DES ANCIENS COMTÉS DE ROUSSILLON ET DE CERDAGNE

(Suite)

Ordonament que hom no gaus comprar en i.ayn cor M. velers de lana, eque hom no puscha trer de la terra del S. R. a[n]yns e lana estra[n]ya, aixi com aval se seguexs.

Xvii. kls januarii anno dni m. ccc. vii.

Manen lo veguer e'l batlle del S. Rey als dins e als de fora, que nul hom no gaus comprar en j. ayn oltre M. velers de lana d'aquestes terres, en los quals sia comptada tota lana d'anyis e de bodrons e de remes e tota altra lana, en aixi que entre tota no passa la soma o la quantitat de M. velers.

E qui contre fara perdra la lana tota, de qualque condicio sia o con que sia apelada, que li seria trobada ni saubuda per j.ayn, part los dits M. velers o la quantitat d'aquels. E d'ayso aura lo denunciador lo terts [1].

Item manen que nul hom estrayn ni privat no gaus de la terra del S. Rey trer lana alcuna : mes empero aynins e bodrons e remes, mercaders de la terra del senyor Rey tant solament, e no altres, hic pusquen trer, ab que sia sert que sien estades comprades e portades de fora la terra del S. Rey. E d'ayso se n'a a fer fe per letra del batlle d'aquel loch de la terra del S. Rey qui sera pus prop de les en contrades d'aqueles partides, con fora la terra del S. Rey seran portats los a[n]yins e bodrons e remes : la qual letra per aquel batlle sia remesa a'N P. Arbussols, tixedor de Perpenya, qui ad asso es establit. E pus que ad eyl, o a son successor a'n aquel ofic ; per ladita letra sera ferm que sia portat fora la terra del S. Rey, fassa letra de licencia que per mercader de la terra del S. Rey puscha esser treyta fora la terra.

E si alcu per altra manera, sino per aquesta, alcuna lana o peyls ab lana assaiava de trer fora la terra del S. Rey, que perdria tota aquela lana e seria comesa a la cort, exceptada la terssa part, de la qual aura lo dit P. Erbussols la mitat, e l'autra mitat aura lo denunciador.

[1] Cet article fut aboli par les consuls de Perpignan, le 19 avril 1379.

Item manen que nul hom no gaus bestiar ab lana per tondre trer de la terra del S. Rey, ni ad alcuna persona estra[n]ya o fora la terra del S. Rey vendre, ni trensportar[1] per neguna manera lana de bestiar qui estie ni pasture en la terra del S. Rey. E qui contre fara, perdra tota aquela lana e'l preu e la valor d'aquela, e d'ayso aura lo denunciador la terssa part.

(*Ordinacions*, I, f° 17, v°.)

XXIX

1308

(*Albara* ou criée et mise en vente des biens et revenus de feu Pierre Lauret, achetés par le domaine royal de Majorque, le 6 des calendes d'avril 1308.)

Entenen a vendra[2] los manomessors del testament d'En P. Lauret, la sisena part del deuma d'Orbayña[3], aixi co es de blat de qualque liyatge sia, de vi, de lana, de carnalatge, de pols, e de porcels, e d'ayels, e de cabritz, e de totes autres causes de que sia donat deuma en la vila e als termes d'Orbanya.

Item entenen a vendra la terssa part dels agrers de blat e de vi, de la pastura que es apelada Belurtz que es al termenal de Orbanya, la qual lo dit P. Lauret en aquel loch, en temps que vivia, prenia e recebia.

Item lo cens que'N Bñ Torrent d'Orbanya fasia al d'avant dit P. Lauret, so es assaber I. quarton de civada a mesura venal per cascun ayn, e miga gallina: lo qual Bñ Torrent era home propi del d'avant dit P. Lauret ; — lo cens que'N Johan de Reixach... fasia, II. s et I. dr censsals per cascun ayñ, e la terssa part de mig quarton de segla que fa ensems ab En Johan so nebot....: — lo cens que' N R. Paleres fasia, la terssa

[1] Lisez *transportar*.

[2] Les extraits de cette « affiche », écrite à la Cour du roi de Majorque, donnent l'orthographe officielle de l'époque. On remarquera, entre autres, les mots *vendra* et *molra* (à l'infinitif), écrits toujours pour *vendre* et *molre;* ce qui prouve que, de tout temps, l'*a* final féminin catalan n'a été qu'un *e* muet français.

[3] Le lieu d'Orbanya et celui de Nohèdes, dont il est question plus bas, sont situés dans la vallée de Conat, en Conflent, dont la seigneurie appartenait alors au roi de Majorque.

part de v. migeres d'ordi, e la terssa part de miga gallina, e la terssa part del forescapi de vendes, si neguna lo'n fasia de ses possessions ; e'l dit P. Lauret avia la terssa part al dit R. Paleres, e deu molra al moli d'En P. Lauret, en que lo dit P. Lauret avia lo tertz.

Item lo cens que Na Boneta Urgela fasia.. I. gallina e forescapi de la terra per que fa la gallina ; — lo cens que' N R. del Prat, fil de Na Stephania Cosina, fasia....;—lo cens que'N P. Rocha fasia... II. quartons d'ordi a mesura censal.... e II. foguasses, lo qual P. Rocha era home propi del dit P. Lauret ; — lo cens que Na Bra (Berenguera) Beleixa fasia.... la terssa part de VIII. cesters d'ordi a mesura censal.... e deu molra al dit moli ; —lo cens que'N Jacme Beleixa fasia... e'l dit P. Lauret avia la terssa part en el.....

Item lo cens que'N P. Comte, fil de'N Perpenya Comte, de Nosedes, fasia.... I. miger de segla per lo camp de la Moschatoza, lo qual cens es tengut de fer en temps que ha esplet al dit camp : — lo cens que' N Jacme Bosser fasia... e lo cens que' N R. Auleseyñ[1] fasia... — lo cens que' N P. Comta fasia... I. cester de segla del cortal de la Moscatosa quan hi a explet.

Item entenen a vendra lo ditz manomessors la terssa part del moli e de la moltura d'aquel, e de l'ort, e dels ferraginals, e del pati, e de les cazes que'l dit P. Lauret avia per endivis ab En R. de Canaveles en la vila d'Orbanya.

Les quals causes d'amont dites, los ditz manomessors entenen a vendra aixi quant es contengut en aquest albara, e en aixi qo'l dit P. Lauret ho prenia ni u avia pres entro'l dia d'uy.

Excepten d'aquesta venda tot lo cens d'aquest ayn present tro a la festa de Martror.

(Original, — annexé à l'acte de vente dans le registre intitulé : *Procuracio real de Mallorca, B,* fol. 2. — Archives dép., B. 22.)

Sexto idus junii anno dni m. ccc. viii.

Gm Fferran, batle de Perpenya, mana de part del S. Rey a'N P. Ciffre, Brg Barres, Perpenya Pedrolo, Brg Pecoil, P. Cadayn, Brg Pelicer, parayres, e a'N Bonet Ysern e a'N Ber-

[1] Ce nom, tel qu'il est écrit, ne peut être lu qu'*Auleseynn ;* l'acte de vente, rédigé en latin, écrit *Auleseyn.* On ne pourrait écrire qu'*Auleseny* dans le catalan actuel.

thomeu Terrats, que els no teng[u]en negu dexeble ni altra persona d'aixi[1] anant que port corona, e ayso que manifestassen als altres parayres. E qui contre fara pagara de pena c. s.

Item fo manat a'N Johan Baso especiayre, e a'N G. Capcir ganter, sobrepausats dels ganters e dels especiayres, e a'N R. Talo especiayre, e a'N R. Barrera, e a'N P. Molera, e a'N Bñ Borges, ganters, que no tengen negu deixeble ni donen a nul hom a gasanyar qui port corona, — sotz pena de c. s per cascuna vegada. E ffo lur manifestat que acsso degessen dir e manifestar als altres prohomes de lus (*sic*) mesters.

Item, lo dit dia et ayn, fo manat per dit batlle e de part del S. Rey a'N Jacme Oler e a'N Nicholau Johan, sabaters, sobrepausats dels sabaters, sots la forma e la pena d'amont dita.

(Le reste de l'acte, rédigé en latin, contient la même notification faite, les jour et an susdits, aux préposés *ministerii sartorie, macellariis, pelliparüis, fusteriis, textoribus, et supraposito arqueiadoriorum.* (*Ordinacions*, I. f° 34, r°.)

Tercio nonas julii anno dni m. ccc. viii.

Ffo adordonat que negu no gaus vendre banes[2] a nul hom estrayn qui les trasca fora la terra del senyor Rey. E qui contre fara, que perdra les banes. (*Ordin.* I, f° 30, r°.)

Dilus ii dies de setembre en l'ayn de m. ccc. viii.

Fo adordonat per manament del senyor Rey de Malorches, que totz los homens de Querol e de Quers e de Cort Vassil, aquels empero qui son homens propis del senyor Rey, qui an us de talar lenyes e fusta en lo bosch de Camp Cardos[3] o als termes d'aquel, que de tota lenya que'n prenen e talen per vendre, en lo dit bosch e als ditz termes, sia que la venen dins lo bosch o fora lo dit bosch, paguen e agen a paguar per cascuna somada que-y talaran e'n penran per vendre, I. dr.

Item cascun dels ditz homens qui trascha ni prena aladrigues del dit bosch o termes del dit bosch, paguen e agen a

[1] Lisez *aci*.

[2] Cornes.

[3] Les droits de pacage, usage des eaux et boisage, dans la forêt de Camp-Cardos, avaient été déjà comfirmés aux habitants des lieux de Querol, Quers et Cort-Vassil (dans la vallée de Querol), en 1242, par Jacques Ier, roi d'Aragon.

paguar, de I. aladrigua obl, e aixi segons mes e segons meyns. E per cascun dental que trayran e penran dels ditz bosch e termes, de II dentals obl, e aixi segons mes e segons meyns.

Item cascun dels ditz homens qui tal[1] ni prena e trasca del dit bosch o dels termes, per vendre, cabirons, monals, o cayratz, o pertxes, paguen e agen a paguar per cascuna somada que penran del dit bosch per vendre, IIc[n] dr per cascuna somada.

Item cascun dels ditz homens qui prena e trascha herba del dit bosch e termes del dit bosch, pach e aga a paguar per cascuna somada que'n trayran e'n penran, IIIc[a] dr per cascuna somada.

Item fo adordonat per manament del dit senyor Rey que tot altre hom de la Vayl de Querol qui aga us en lo dit bòsch e als ditz termes del dit bosch, qui talen e prenen e trasquen del dit bosch o termes d'aquel alcuna causa de les causes d'amont dites per vendre, paguen e agen a paguar doblen forestage per cascuna causa que'n trayran.

Item fo adordonat per manament del senyor Rey que tot hom qui fassa e trascha e prena selcles del dit bosch o dels ditz termes, agen a paguar e paguen per cascuna somada de selcles que'n trayran, VIc[n] sol. per somada.

E qui contre ayso fara paguara de pena per cascuna vegada L. sol. de la qual pena aura lo denunciador la IIIa part.

(*Procuracio real*, reg. XVII, f° I, r°. — Arch. dép., B. 94.)

Quarto idus septembris anno dni m. ccc. viii.

Ffo adordonat e cridat als dins e als de fora de part del veguer e del batle, que tot masaler e altra (*sic*) hom agen a pesar e a vendre totes les esquenes fresques ab los coyls[2], e'ls lenga[r]s meyns de les leng[u]es, e tots los peus freschs meyns de les ungles, al pes e al for que porch fresch se vendra. E que no gausen trencar los peus per donar a tornes.

Item que agen a vendre e a pesar totes les esquenes ab los coyls[3].— *Item*, los lengars meyns de les lenges salats, al pes e al for que porch salat se vendra.

[1] Subjonctif de *talar* ou *tallar*, « couper. »
[2] Mns. *colps*.
[3] Mns. *corps*.

Item que negun masaler ni altre hom qui vena les dites carns no gaus livar negun greix, ni apartar[1] per si ni per altre, del ro[n]yonal ni d'altre loch, en neguna guisa, per requesta que hom li'n fassa, de neguna bestia, sino de porch aixi con es acostumat, sots pena de x. s.

Item que negun masaler no gaus carn triar ni apartar per venuda a negun Crestian ni Juseu, si dons (*sic*) lo comprador no-y era present, e que anans l'ages pagar : e tantost con sera venuda, vasa fora del masel.

E qui contre fara, pagara per pena x. s.

(*Ordinacions*, 1, f° 39, v°)

Ordonament del vestir de dol, ni quals persones se'n deuen vestir.

Xii kls nouembr. anno dni m. ccc. viii.

Ordona lo senyor Rey que nul hom no's vestia de dol, sino per aqueyles persones qui's segueixen.

Primo per lo Princep. E si hi roman fiyl o net o altre decendent que sia de etat al mes de xv. ayns, que no port lo vestir cor i. mes : e si era menor de xv. ayñs, que'ls puscha portar iii. meses tant solament. E ayso meteys s'en seguescha d'aquels qui seran vestits per lo Princep.

Item si fiyl de Princep mor, viuent lo pare, que no s'en vestia negun, sal los fraes e les sors e sa compaya propria, e que porten los vestirs xv. dies tant solament.

Item per baros, que se'n puschen vestir fiyls dessendents d'ell e fraes e sors e sa compaya propria dels baros, e no'ls porten cor i. mes ; e per fiyl de baros, se vesten fraes e sors e sa compaya propria del fiyl, e que'ls porten xv. dies.

Item que tot hom se puscha vestir per pare e per mare, e per fraes e per sors, e per hom qui'l ages feyt hereter universal : e que port los vestirs i. mes tant solament.

Item les dones qui perden lurs marits, fassen aixi quant es acostumat.

Item per negu altre parent ni per altre hom de qualqũe condicio sia, no se'n vesta negun, sal que puga portar gramasia viii. dies.

E qui contre aquesta ordinacio fara, lo senyor Rey lo punira aixi con semblant li sera. (*Ordinac.*, I, f° 27, v°.)

[1] Ni « mettre de côté » ladite viande, comme déjà vendue.

Dimartz XVII. dies del mes de dehembre en l'ayn de M. CCC. VIII.

Ffo adordonat per lo senyor Rey que tot Juseu de la vila de Perpenya dega molre als molis del senyor Rey qui son en la vila de Perpenya.

E aquel o aquela qui contre asso faria, que pach per cascuna vegada XX.S de pena, e perdra tot lo forment, e'l denunciador aura'n la tertsa part del dit forment o de tot altre blat que mola [1]. (*Procuracio real*, reg. XVII, f° 2, r°.)

Tercio kls febroarii anno dni m. ccc. viii.

Mana lo batle del S. Rey a tots los masalers que no gausen aver ni tener, ad us de pesar les carns que vendran, pes qui pese mes de XII. lbrs, o de III. lbrs, o de I. lbr, o de miga lbr, e d'aqui en jos : e d'aquests pes[es] d'amont dits degen usar tan solament, e no d'altres ; — e que si negun masaler venia carn oltre lo for qui establit sera, que pagara de pena L. S, e'l comprador altres L. S, e aquels o aqueles qui o sabran e no denunciaran, pagaran altres L. S.

E si alcun masaler sera trobat que aja pesada la carn que aura venuda a alcun, e la carn pesada sera trobada mirme de mes de I. quarto, que pach per cascuna vegada C. S, e si era trobada mirme de I quarto, que pach per cascuna vegada [2] X. S.

Item mana que negun mesaler qui fassa carn a masel del Puig, no gaus comprar carn ni bestiar viu de negun altre masaler; ni negun altre masaler, ni hom per els, no gaus vendre a negun masaler qui fassa carn al masel del Puig, ni [a] altre hom per eyl, carn ni bestiar viu, — sots pena de L. S.

Ffo adordonat per lo dit batle ab volentat dels cossols, que degun masaler Crestia ni Juseu que fassa carns al maseyl del Puig, qui aga III. besties grosses, que no'n gos vendre cor I[a] al maseyl del Puig, e les miylors II. vena al masel de la vila : — e si no'n avia cor II. besties, aucisa la miylor al maseyl de la vila, e l'autre puga aucir al maseyl del Puig; — e si no'n avia cor I[a], que la aja aucir al maseyl de la vila, si [3] donchs no'u fasia

[1] Le livre Ier des *Ordinacions* (fol. 7) porte aussi en catalan et dans les mêmes termes les criées faites par le bailli de Perpignan, le 10 des cal. de janvier 1309, en conséquence de cette ordonnance royale

[2] Mns. *ragada*.

[3] Le mns. porte *e si*; *e* doit être supprimé

ab volentat del batle e dels conssols de Perpenya. E ayso meteix s'enten de vedeyls.

Item que tota carn qúe sia arsura, que's vena a les taules del maseyl de la Plassa Nova axi com es acostumat, e que's vena la lbr meyns I. dr.

E qui contre aquestes causes fara ho alcuna d'aquestes, pagara de pena X. s, de la qual aura lo denonciador lo tertz, e les romanens II. partz la cort del S. Rey.

(*Ordinacions,* I, f° 39, v°—40, r°.)

Dissapte XX. dies del mes de febrer en l'ayn de M. CCC. VIII.

Fo adhordonat per los senyors En P. de Bardoyl e'N P. Matfre, procuradors del molt alt senyor Rey de Malorches, que'l exaugador d'amont, qui es al rech dels molis de Sent Esteve[1], de jos los molis d'En Maucha, dega hom livar a nuyt aquesta; e que'N Jacme Auriol hi aga III. homens é'N Maucha II. homens, per moure lo sail e'l rasum qui es de intre, lo rech.

E que, de vuy ad[2] VIII jorns, degen livar lo dit exaugador e que l'aygua corre per lo dit exaugador lo dissapte e'l dimenge e'l dilus tot dia, per so que puscha tirar lo sayl e'l rasum; e d'aqui en ant, que'l dit exaugador degen livar de XV. en XV. dies. E que-y aga II. homens dels molis bladers de Sent Esteve, e altres II. homes del molis de'N Jacme Auriol, e dels molis de'N Maucha I. home; e que'l dit Jac. Auriol ho dega fer saber a'N Maucha o al moner qui-y sera per el als molis, tota hora que livaran lo dit exaugador.

Item fo adhordonat que[3] l'altre exaugador qui es desus los molis drapers que te En Jacme Auriol, se dega livar de XV. en XV. dies, lo qual exaugador aga a livar En Jac. Auriol per tota hora tant solament.

E quis que falia en aquest adhordonament paguara per cascun home, per cascuna veu que y falira, II. s al senyor Rey.

Item fo adhordonat que, apres ayso, que sia mesa l'aygua, e

[1] Cette ordonnance se rapporte aux *exaugadors* (déversoirs) du ruisseau des moulins possédés par En Maucha et Jacq. Auriol à Saint-Estève-del-Monestir, au N.-O. de Perpignan.

[2] *Ad* pour *a*. Le *d* prouve que, en 1309, on prononçait *uyt* (huit), au lieu de *vuyt* du catalan actuel du Roussillon.

[3] *Quel laltre*, dans le mns.

que vega hom si'ls molis de'N Maucha en gorgaran, en aixi que l'aygua mont sobre'l senyal qui es feyt al canto del dit moli. E si'l dit senyal era cubert, lo dit Jac. Auriol aga abaixar les canals dels seus molis a coneguda de'N Ar. Garius e de'N Ar. G. e de'N Cabestayn.

Item adordonaren que, apres ayso, cant l'aygua sia mesa a son punt, sia feyt senyal a la paret dels molis del dit Jac. Auriol, per tal que d'aqui avant no sia contrast ni que el dit Jacme no pusca muntar les canals oltre'l dit senyal.

Item que'l dit Jacme Auriol no pusca girar l'aygua del rech per botament en altra part, mes que tota hora aga a venir als molis bladers de Sent Esteve.

(*Procuracio real*, reg. XVII, f° 2. v°.)

XXX

(1309)

Hordonacio en qual manera deuen esser meses banders en la terra de Rosselo per los balles del senyor Rey.

De nos, En P. de Bardoyl e'N P. Matfre, procuradors del molt alt señyor Rey de Mayorches, — a totz e a quasqun dels balles de la terra de Rosselo per lo dit señyor Rey als quals les presentz letres perve[n]ran ho a lur loc tenent, — salutz e amors.

Con d'avant lo dit señyor Rey sia estat prepausat que alquns prohomes dels locs de la terra de Rosselo meten banders per gardar lurs possessions, e en aysso se'n seguis moltes veus frau e falcia; ad esquivar lo frau d'amunt dit, emperamor d'aysso, vos disem e'us manam de part del dit señyor Rey, que en continent, vista aquesta letra, metatz banders qui hagen a jurar en poder de quasqun de vosaltres, aixi quant a vosaltres es en destret: e que d'aqui enant tot bander qui-y intre s'i haga a metre per ma del balle qui-y sera per lo señyor Rey.

E metez aquel ban, al bestiar menut, qui es acustumat en loc del destret de quasqun de vosaltres. Pero, si'l ban era menys de I. dr per quasquna bestia, posatz-hi ban de I. dr per bestia menuda: e en aquesta pena entenem porchs. De tot altre bestiar gros qui sia trobat en ban, haga a pagar per quasquna bestia grossa III. dr.

Item vos disem e'us manam que tota erbacera que cula erba per possessions d'altres, haga ad arrancar la herba e no la dega segar. Pero, si alqu ho alquns volien deffenssar alquns camps seus, fets-los cridar, per deffenssar, si deguda causa es, que hom pusques dar dampnage per lo blat que-y seria ; e posatz aquel ban que acustumat es de pausar en tals deffencions. Pero, pagat lo ban, no contrastan aquel, hagen a pagar la tala, si gens n'i fan. E ayso fetz tenir e servar entro altre manament hagatz de nos.

Dades a Perpenya dimartz VIII. dies d'abril en l'ayn de M. CCC. VIIII.

Retetz la letra al portador, presa copia a vos d'aquela.

(*Procuracio real*, reg. XVII, f° 14, v°.)

Dilus VII. dies del mes d'abril en layn de m.ccc.viiii.[1] fesem mercat ab En Bn Monera fabre, de Sent Steve, que eyl tendra condrets VI. molins de Sent Steve de fferra e de tota fferramenta, de lantesat[2] e de tota altra fferramenta als dits VI. molins necessaria, exceptada obra nova ; e deu haver dels dits VI. molins VIII. eymines d'ordi e miga raseres, e si tan sera que fossen VII. molins molens o VIII, que n'aga X. aymines raseres.

Dijous a XV. dies del mes de mag, pagam[3] a'N P. Corregs, per guardar lo cami de Tautahull que no'n ischa blat ni pa, ab V. s e X. drs que havia hauts de pa que havi[a] pres de ban que havia venut, XVIII. s.

Item ne resebech[4] del blat que'n exia de la terra, per la part que'n tany al senyor Rey, II. s X. d.

Item li pagua, que li donem nombrantz, de mig mes de ffebrer que fo guarda entro a VIII. dies del mes d'ahost, que son V. meses III. setmanes, a for de IIII. drs per jorn, — part ço que'n havia haut, — I. lbr XVI. s. V. d.

(*Procuracio real*, reg. XVII, f° 99, r°.)

[1] « Nous fîmes » : ce sont les procureurs royaux qui parlent. Le registre XVII de la *Procuracio real* contient la transcription d'un certain nombre de chartes et provisions du roi de Majorque (en latin), et, en outre, une infinité de sommaires et analyses d'ordonnances royales, d'actes, d'observations et de notes des deux procureurs royaux, le tout en catalan et transcrit à la date des documents.

[2] Le mot *lantesat* ou *lancesat* désigne les lampes et autres objets servant à l'éclairage.

[3] « Il en reçut. » — [4] « Nous payâmes. »

So que'l comanador del hospital dels pobres deu jurar en lo seu ent[ra]ment [1]

Aquestes son les causes les quals lo Comenador del hospital dels paubres de Perpenya deu jurar en poder dels consols de la vila de Perpenya de tener e d'observar aqueyles.

Primerament que tenga la regla del orde aysi con es escrita e la fassa tener e servar als frares e a les sors.

Item que sia diligent e curos dels malautes e paubres de Ihu xst per los quals l'ospital es hedificat, e per aquels a servir especialment comenador intra aqui e totz los altres frares e sors.

Item que defena e garde totz los bens del hospital de tot son poder, de tota sa vida, ab justicia lialment.

Item que no reeba frare ni sor ni donat ni donada, senes licencia e volentat dels consols de la vila de Perpenya.

Item que tota hora que'ls consols de la vila de Perpenya li demanarien comde dels bens del hospital, que el los lo aga a redre [2] senes tot diffugi axi con a senyors e patrons del dit hospital.

Item que no dega donar ad acapte ni re alienar dels bens del dit hospital, sens licencia e lausisme dels ditz consols.

Item que dega metre en enventari, so es en aquel que'ls consols an comensat, totz los bens que'l [3] hospital ha fora los termes de Perpenya, aytambe mobles co no mobles, on que sien, aquels empero que no son escritz en lo dit enventari comensat per los ditz consols.

Item que negun temps no fassa division o part contre'ls consols e'ls prohomes de la vila de Perpenya, mes tost temps sia uns [4] ab els, e obedient a lur volentat axi con a patrons del dit ospital.

(Archiv. commun. de Perpignan, — *Livre vert mineur*, f° 92, r°.)

---

[1] Cette formule du serment du commandeur de l'hôpital des pauvres de Perpignan remonte certainement plus loin que la date que nous lui donnons ici, uniquement à cause de la place où il est transcrit dans le *Livre vert mineur*.

[2] La forme *redre* est bien plus ancienne et plus rapprochée de l'étymologie (*reddere*) que celle de *retre*, déjà la seule employée à la fin du XIIIe siècle.

[3] Mns. *del*. — [4] Autre forme archaïque.

De nos, En P. de Bardoyl e'N P. Matfre, procuradors del molt alt senyor Rey de Mayorches,—al amat En Ramon Roig, batle de Prats, salutz.

Fem-vos saber que'N J. Sala es vengut d'avant nos, e a soplegat al seyor rey que fos sa merçe que cantitat sabuda deg[u]es intrar en la pastura del Tec, per so que'ls homes de la Val no sien greuyatz per aquels qui an comprada la dita pastura de nos. Per que'us disem de part del dit seyor Rey, que vos que'ls digatz que els no-y dejen metre cor M.M.M. besties, de maiors, meyns dels a[n]yels, los quals a[n]yels entenem que sien ab lurs mares. E d'ayzo disem-vos que puscatz pendre sagrament dels pastors, per so que siatz sert si n'i aura mes oltre la [dita] cantitat.

Encara mes, vos disem que nos, que venem la pastura que'l Temple[1] a en la Val de Prats [ad I. hom] qui a nom Avyacoles, en la qual deu metre quatre milia besties, meyns dels a[n]yels. los quals entenem ab lurs mares; e si n'i avia mes dels nombres d'amont ditz, fetz-los ne gitar.

Dades a perpenya, a tretze dies de maig en l'ayn de m. ccc. e viiii. E en aquest bestiar no entenem aquels del Temple.

(Archives de la commune de Prats-de-Mollo, *Livre vert*, f° 22, r°.)

Ordonament que'ls pelosers dejen secar los curs fora el mur.

Idus madii anno dni m. ccc. viiii. Ffuit mandatum per Guillemum Ferrandi bajulum curie bajuli Perpiniani, etc.

(*Ordinac.* I, f° 22, r°.)

Diyous XXII. de maig en layn de m. ccc. viiii.

Fo feyt ahordonament per mosseyer lo Rey e per son cossel, lo qual ahordonament nos[2] donaren En P. de Bardoyl e'N P. Matffre, e'ns feren manament que hom donas a'N G. Fa-

[1] Des droits de pacage avaient été vendus aux Templiers par Jacques Ier d'Aragon, dans le quartier appelé *Comalada* (vallée de Prats-de-Mollo). Les Templiers du Roussillon ayant été arrêtés en septembre 1307, leurs biens furent mis sous séquestre et administrés provisoirement par les procureurs royaux, comme on le voit par cette lettre.

[2] C'est une note des consuls de Perpignan sur le salaire dû, d'après les ordres du roi, à divers employés, commissionnaires et agents de la ville.

bre e a'N Malol Cadayn e als autres qui anaren ni yran d'aysi avant per la vila de Perpenya comprar blat fora la terra de Rosseylo, per casqu dia xx. drs per lur selari, tro sien tornatz en la dita vila de Perpenya : e que la vila pag les messions que faran per lur menyar e de lurs besties, e per lo log[u]er de les besties, e altres semblans d'aquestz qui yran per la dita vila.

Item que hom donas a'N G. Simon e'N Vidal R. per so que anaren comprar blat fora la terra de Rosseylo, per lur celari, xvi. dr per casqu die, e que la vila pag les messions que faran per lur menyar e de les besties, e als autres semblans d'aquestz qui yran per la dita vila.

Item as els o altres qui auran servit o serviran la vila de Perpenya e seran anatz o yran dins la terra de Rosseylo, que hom lur don per lur celari, per casqu die, tro sien tornatz en la dita vila, xii. dr e la messio. Pero, si no exien de la vila de Perpenya, fasen lo servezi de la dita vila, liuran blat o reeben, o fasen altre servezi per la dita vila, agen per salari casqu, per casqu die fasener que fara lo dit servezi per la dita vila, xiiii. dr, sens autre messio.

Item a'N G. Ruschet e a'N Huch de Cantagril, per so que an estat dins la vila de Perp. liuran[1] blat per la dita vila, agen casqu per casqu die, fasen lo dit servezi, xviii. dr, sens autre messio, e as altres semblans d'aquestz.

Item a son fil de'N Perpenya Sartre, e als massips qui an escrit per lo dit blat o servit en altre manera dins la dita vila, agen casqu per casqu die fasener que faran lo dit servezi, xii. dr sens altre messio. Pero, si exien fora la vila de Perpenya, que anassen en calque vila o casteyl de la terra de Rosseylo, o en altres locs, ayen los ditz xii. de lur obs casqu per casqu die.

Aquest ahordonament vol mosseyer lo Rey que sia tengut e servat ara e d'aqui avant per aquels qui an feyt alcun servezi per la dita vila de Perpenya e per aquels qui'l faran d'aqui avant : lo qual d'amon[t] dit ahordonament En P. de Bardoyl e'N P. Matffre, de manament de mosseyer lo Rey, donaren a'N Bn Fabre e a'N P. de Corneyla, que els deyen comtar ab totz aquels que an feyt servezi per la dita vila e que'ls fassen pagar per aytans dies co auran servit per la dita vila, segons la forma desus dita. E si negu n'i ha que aya mes ahut, part

[1] *Liurar* signifie ici « débiter, vendre. »

la dita forma, per tatxament de cossols o d'altre hom, que de continent o ayen a retre e a tornar.

(Archives commun. de Perpignan, *Livre vert mineur*, f° 93, r°.)

Dilus VIIII. dies del mes de juyn en l'ayn de M. CCC. VIIII. oren comanatz, per procurar e regir, los salis de Canet[1] e de Sent Laurens, a'N Bñ Jaubert, de Torreles, qui jura en poder dels senyors procuradors que be e lialment procurara e regira los ditz salis, e retra bon comde e lial de so que'n rehebra e'n pagara : e deu aver de selari per cascun ayn x. lb.

(*Procuracio real,* reg. XVII, f° 3, v°.)

Fo adordonat de volentat e per manament del senyor Rey, que la obra de Perdines[2] se fassa aixi cant es dictada, e que tota la Vayl de Ribes generalment hi done I. reredelme aixi con lo donaren al senyor Rey ; e, part aquest reredelme general, que'ls homens de Perdines donen a la dita obra II. reredelmes.

Item fo adordonat que, apres lo dit reredelme general, se fassa fortssa a Campeles, aquela e en aquel loch que hom hi adordonara, a la qual tota la Val de Ribes generalment done mig reredelme, exceptatz homens de Perdines, qui sien esperatz tro que agen paguatz los ditz reredelmes que donar deuen, e, aquels paguatz, que paguen lo mig reredelme a la obra de Campeles. E apres aquest ayn que's dona lo mig reredelme generalment, que'ls homens de Campeles II. ayns seguentz donen lo reredelme entir a la dita obra.

(*Procuracio real,* reg. XVII, f° 3, r°.)

Xi. kls julii anno dni m. ccc. nono.

Ffo adordonat de volentat de'N Serena e de'N P. Marti e de'N Jacme Ademar e de'N G. Colomer et de'N Ar. Colomer e de'N Miquel Bianya e de'N Bñ de Codalet, pelers, per nom

[1] Canet, Saint-Laurent-de-la-Salanca et Torrelles, situés près de la mer, à l'E. et au N.-E. de Perpignan. Saint-Laurent seul appartenait au domaine royal, à cette époque.

[2] Cette ordonnance concerne les impositions extraordinaires pour les travaux (*la obra*) de fortification du lieu de Perdines et de la *força* ou enceinte fortifiée de Campelles. Ces deux villages sont dans la vallée de Ribes, dépendance de la viguerie de Cerdagne.

lur e de tots los autres pelers de Perpenya, e de volentat de'N Ar. Vola tenent loc del batle, que d'aqui anant negu peler no gaus fer ni vendre negunes causses de drap que sien reparades, de neguna ley, dins la terra de Rosseylo. E qui contre fara pagara de pena per cascuna vegada x.s, de la qual lo denunciador aura la terssa part. (*Ordinacions*, I, f° 22, r°.)

Xii. kls octobr. anno dni m. ccc. nono.

Mana lo seyor Rey al balle, en presencia de'N Ar. Trauer, que d'aqui avant, de[1] feries de maixons ni de venimies, sien preses a la Cort clams e rereclams, e que se'n pac justesia : empero, [que] no fos menat a exequcio entro que fossen passades feries.

(*A la suite*)

Ordonament de les barbes

Ffo adordonat que negu barber no gaus reyre ab lum en le festes d'aval escrites, so es assaber, en la festa de Nadal, ni de de Sant Esteve, ni de Sant Johan apostol, ni de Circumcisio[2] de Nostre Senyor, ni de Apparissi, ni en les IIII. festes de Sca Maria, ni en les festes de Pascha, ni de Pentacosta, ni de Sencio, ni en les festes de Sant Johan Babtiste ni de Sant P. ni de Sant Paul (*sic*) de juyn, ni de Sant Miquel de setembre, e de Tots Sants, ni de Sants Apostols. Exceptam persona malauta, frae d'orde, novissi, e tots aquels qui seran de la casa e de la companya del senyor Rey, e curials e officials d'aquel mateys senyor Rey, e officials de la cort de Perpenya.

E si per aventura alcu contre les d'amont dites causes fara, caia en pena de x. s, de la qual pena lo denunciador aura la tersa part. (*Ordinacions*, I, f° 36.)

En lo mes de setembre l'ayn de M. CCC. VIIII.

Fo adordonat per lo seyñor Rey, que tot pastor qui estia ab seynor pusca tener XXX. besties ab lo seynor, de les quals no pach pascher, e aixi vol que sia per tota sa terra. E de tot l'altre bestiar que aura lo pastor o'ls pastors, que agen a pa-

[1] *De* a ici le sens de *pendant* : « Pendant les féries ou vacances des mois-» sons et des vendanges. »

[2] Le mns. porte *Circumcisio, ni de Nostre Senyor*.

guar lo pascher en aixi co's acostuma de pagar en cascun loch. E ayso enten-se si'l seynor sera franc de paguar pascher.

(*Procuracio real,* reg. XVII, f° 1, v°.)

Dimecres a XXII. dies d'utubri M. CCC. VIII. aguem manament[1], per en R. Plasensa, del seyñor Rey, que paguem per manament del seynor En Brg Oliba, excecudor del testament de ma dona Helisabet fila del dit seyñor Rey saentras, les C.L. lbrs que romanen a paguar de les leixes que fe en son testament, en aquela manera que'l dit senyor En Brg Oliba manara, — les quals C.L. lbrs avia laixades en son testament la dita madona Helisabet al senyor frare Jacme, frare seu, — e que'n agam carta de regoneixement dels Frares Menors en qui se deuen paguar.

Item fe manament ayxi con desus es dit, que hom pac L.S que la dita madona Helisabet laixec[2] en son testament cascun ayn al dit senyor frare Jacme, que li fossen donatz *en adjutori de son vestir, e, apres fin d'el, que la maitat sien donatz cas cun ayn enpertotztemps als Frares Menors de Perpenya, e l'autra maitat al couent de les dones de Senta Clara de Perpenya, e que a cascu dels ditz couens sien tengutz de cantar cascun ayn una veguada per aynima sua e dels seus;* e aquestz L.S, que son sessatz de paguar del die ensa que madona Elisabet passa d'aquesta vida, sien paguatz totz, d'aquel die entro al die desus dit, la on dira lo dit Br Oliba, e d'aqui avant mentre viua lo dit senyor frare Jacme.

E de mantenent, ha aordenat lo dit Br Oliba que sien donatz, a la festa de Totz Sans cascun ayn, als frares qui serv[i]ran lo dit senyor frare Jacme, qui son II. frares aordenatz a servir el, per vestir, los ditz L.S ;

Item que de les C. L. lb sien dades C. lb en obres pus neces-

[1] Cette note des procureurs royaux donne quelques renseignements intéressants pour l'histoire de la famille royale de Majorque. On y trouve la date du décès de la princesse Helisabet ou Hisabel, fille de Jacques Ier de Majorque, et ses dispositions testamentaires à l'égard du fils aîné du même roi, frère Jacques de Majorque, qui était entré dans l'ordre des Frères Mineurs et vivait encore, en 1309, dans le couvent de Saint-François, de Perpignan.

[2] « Laissa », forme particulière des dialectes pyrénéens pour la troisième pers. sing. du prétérit ; le catalan grammatical aurait dit *laixà.*

saries al monestir, en aixi con s'i metran, a poc a poc : e les remanens L.lb sien dades a la obra del verger e de la casa on esta lo senyor frare Jacme ;

E d'autra part, los L. s, d'aitant de temps co an vaguat tro al die de vuy desus escrit, — que no'ls ha hom paguatz per cascun ayn de pus ensa que la dita Ma dona Hisabel passa d'esta vida, — los ditz L. s, trobem, segons lo translat de testament, que tro al die de Nadal que hom comtava M CCC VIIII. avien vaguat VIII. ayns, per so que madona Ysabel passa d'esta vida l'endema de Nadal l'ayn de M CCC j. E dels ditz VIII. ayns avem-ne paguatz als II. frares Menors qui serveixen lo dit senyor frare Jacme, l'ayn de M CCC VIIII. en festa de Totz Sans, II. lbrs X. s ; e aixi resta que auria homa metre a la obra del verger, part les L. lbrs desus dites, XVII. lbr V. s.

Fo hordenat per manament del senyor Rey que'ls L. s delay[1] escritz, los quals se donen quascun ayn en festa de Totz Santz als II. frares Menors qui servexen a ffrare Jacme, fil del senyor Rey, en ajuda de lur vestir, que, apres la fin del dit frare Jacme, sien datz totz temps quascun ayn, so es saber, la maytat al cohent dels Frares Menors de Perpenya quascun ayn en la dita festa, e l'altre mitat al cohent de les Sors de Sancta Clara del dit loc, e que quascun ayn los ditz coens degen celebrar quascu en son monastir messes e altres divinals ufficis per l'anima de la dona Ysabel sa entras fila del dit senyor Rey. E ayso a manatz (*sic*) lo senyor Rey que's seguesca per totz temps.

(*Procuracio real,* reg. XVII, f° 4.)

Anno dni m° ccc° viiii°.

Adhordona[2] lo senyor Rey que hom pac a quascu d'aquels qui per lurs cavals penran civada, XVII lbr X. s l'ayn ; e que

[1] *Delay*, « ci-devant, au delà, en arrière », c'est-à-dire de l'autre côté de la feuille, dont le *verso* commence aux mots *fo hordenat*. Cette partie de la note, quoique de la même main que ce qui précède, a dû être écrite postérieurement ; l'orthographe de certains mots n'est plus la même.

[2] La rubrique mise, à la fin du XIV° siècle, en tête de cette ordonnance, porte : *Ordinacions feles per lo S. Rey, per aquells qui tenen cavalls*. Il s'agit de la cavalerie, dont l'entretien (*en civada*, ou la solde (*en sou*) était à la charge du roi de Majorque, en dehors des chevaux dus pour le service féodal.

no'ls sia hom tengut d'esmena, si donchs no'l perdien ab armes faen lur honor, serven lo senyor, la qual esmena en aquest quas sia tota paguada per el, segons que sera estat estimat. E si altres (*sic*) quas s'e[n]devenia, en que paregues al senyor Rey que fos bo de fer esmena, aixi con per gran trebayl que agues deffalir en servesi seu, que fos feyta aixi : que'l senyor Rey paguas la maytat, e l'altra maytat entre totz los altres de les terres qui per lurs cavals pendrien civada. O si es mort [lo dit caval enans] que n'agen rehebuda alcuna esmena, lo preu del qual o la esmena la cort tengua entro que l'altre agen comprat. Empero, si, per comprar aquel, avien anar fora la terra, los diners los fossen liuratz, ab fermanses que donen, que si caval no compraven, que'ls diners tornassen en poder de la cort.

Enquara, que en qualque altra guisa que'l perda, que la maytat del preu que sera estimat li sia esmenat per aquels qui per cavals pendran civada, so es saber, de Mayorcha e de les yles per si, e de Rosselo e de Cerdanya a altra part, ab que no'n fos colpa: ans, si'u era, ne fos punit segons que faria a ffer.

Encara, que totz los cavals que hom metra en civada sien estimatz per lo Loc tenent del senyor Rey ab conseyl dels Procuradors, e que negun caval no sia reebut ni estimat si no avia III. ayns e que valgues XXX. lbr al meyns; e per molt que valgues d'aqui ensus, no sia estimat de LX. lbrs amunt.

Encara, que aquels de qui seran los cavals los pusquen vendre ab licencia dels ditz Procuradors, — qui'u autreyen ab volentat del senyor Rey o de son Loc tenent, si el no era present en la terra, — empero en aixi que, enfre II. meses, n'agen comprat altre qui vala al meyns aytant co era estimat aquel que venut auran : e si no['l] havien, que'ls costas c. s, e d'aqui avant, per quascu mes que'n estarien, altres c. s. Empero no's tayn que pagua prenen d'aytant con serien estatz no sofficiens.

Encara, que sien paguatz de II. en II. meses, e que, enans que pagua prenen, fassen mostra dels ditz cavals al Loc tenent o ad aquel que el hi deputara e als Procuradors, qui's prenen garda si son sufficiens; e, si no eren, que manen que entre II. meses n'agen comprat qui sia sufficient.

Enquara, que quan pendran sol. per caval, agen altra bes[tia] part caval.

[En]quare es entes que no prenen civada aytant con pendran sol.

E enten lo senyor Rey que per aquest ordonament no sien escusatz de fer lo servisi aquels qui'l deuen fer per raho d'alcun feu; ans, part ayso, sien tengutz [fer] so a que son obligatz.

Item hordona lo senyor Rey que negun qui prena civada d'el no vayla a nuyl hom de guerra sens licencia del senyor Rey.

Item que, mentre que vaylen a negun, que no prenguen sivada ni sien en rescon[1].

Item que quant tornen de la guerra, que tornen fer mostra de lurs cavals ab que hauran garregat, per so que hom pusca veser si seran affolatz per raho de la guerra, ho si seran affolatz de la estimacio a que seran [2] estimatz.

Item que si'l señyor Rey trametia homes ab armes en les establides, que'ls ditz homes ab armes pusquen servir lo primer mes ab bestia d'escuder, de loguer o de prestec; e si passava 1. mes, que la bestia deja esser lur propria.

Item que si hom donava comjat als ditz homes dins 1. mes ho al mes complit, que hom dega quitar[3], de Fonoledes e de Conflent e de Cerdanya per 1. die de tornar; esters, si havien presa quitacio d'un mes continuadement, que hom no'ls sia tengut de donar al tornar. E en ayso no entenem cavalers de Rosselon.

Item es acustumat que quan los cavalers van en loc per lo señyor Rey ab armes, que'l señyor Rey lor deu haver, entre dos e dos, 1. saumer per portar lurs armes tro al loc on lo señyor rey los enviara, lo qual saumer deu pagar lo señyor Rey a sa propria messio.

Item ahordena lo seynor Rey que cant alcun d'aquels qui auran cavayl en civada que no sia sufficient, que hom que'ls man que'n degen comprar altre, en aixi que, del die que hom

[1] Ce mot peut aussi être lu *rescou*.

[2] *S'eren?*

[3] *Quitar* signifie « payer, faire quittance» ; il s'agit de la solde de route en cas de congés. On voit que le roi de Majorque avait aussi à sa solde des cavaliers du pays de Fonollet, compris dans la province de Languedoc

lur fara manament que venen aquel que auran d'abans, entro I. mes apres, que'ls dega hom quitar de la civada al cap de dit mes ; e d'aqui avant, tro que agen comprat altre caval, no lor dega hom res donar per civada.

(*Procuracio real*, reg. XVII, f° 5.)

Dilus II. dies de noembre en l'ayn de M. CCC. VIIII.

Fo adordonat a Cocliure per lo senyor Rey, que tot mercader o altre hom qui pas moneda per lo pas del Volo o de Cocliure, si porta C. lb en diner o meyns quantitat, sia quiti que no pac res de leuda : mes si porta mes diner que sien les C. lb, cant que port mes en diner, pac leuda de les C. lb e de tota l'altra moneda que portara, so's assaber per cascuna lbr mesala. (*Alia manu :* Ayso fon revocat.)

(*Procuracio real*, reg. XVII, f° 6, r°.)

Ordonament del quint dels motos.

Anno domini M. CCC. nono.

Primerament fo adordonat que tot hom de la terra del S. Rey de Malorcha qui aya motons, aja a vendre lo quint per cascun ayn en los termes d'aval scrits, so's assaber, que la terssa part del quint degen vendre e liurar de la festa de Rampalm entro a la festa de sent P. e Sent Feliu, e l'altre terssa part de ladita festa de Sent P. e Sent Feliu a la seguent festa de Tots Sants, e l'altre terssa part de la festa de Tots Santz tro al dimenga de Carnestoltes.

Item que quis que[1] sia de la dita terra del S. Rey qui aja motons o aquels tenga, que'l dit quint deja aver dins la terra del dit S. Rey, en tal guisa que hom, sens contrasth d'altra senyoria, los puscha hom aver e pendre enfre lo dit temps : e, totes vegades que'ls liuren, dejen-o ffer ab saubuda del batle del dit loch hon seran.

Item que si aquels de qui[2] seran los motons volien vendre tot lo dit quint en lo primer terme d'amont adordonat, que ho puschen fer ; e si volien vendre la segona part e la terssa part del dit quint en lo segon temps d'amont adordonat, que ho pusquen fer.

[1] Mns. *qua*.
[2] Mns *daqui*.

Item que dels dits motons qui seran liurats per lo dit quint, lo deze moton sia de II. den[t]s; e, si no n'i avia de II. dents, sia de III. dents.

Item que aquels de qui seran los dits motos no'ls gausen vendre sino a maselers de la terra del dit S. Rey. Empero, si'ls venedors no's podien avenir del preu dels dits motons, los maselers dejen aquels recebre e aucir, e pagar totes les messions qui's faran, qui [1] per menar [2] del loch hon seran tro a la vila de Perpenya, qui per cises e per taules e leudes e altres messions, quals que sien. E'l maseler aja'n per son trebayl e per totes les d'amont dites messions, so es asaber: dels motons qui seran menats a Perpenya, de la terra de Cerdanya e de la Vall de Ribes e de Capcir, I. Tornes d'argent tan solament per cascun moton; e d'aquels que menaran de la terra de Conflent e de la Vayl de Prats a Perpenya, lo maseler aja per son trebayl e per totes les altres messions d'amont dites XIII. drs per cascun moton d'aquels; e d'aquels que menaran d'Arles aval, e del Coyl de Terrenera [3] aval, tro a Perpenya, e de les altres partides de la terra de Rosseylon, lo maseler aja, per son trebayl e per totes les altres d'amont dites messions, XII drs per cascun moton d'aquels.

Item que si per aventura aquel de qui los motons seran no volia liurar los motos als maselers que'ls venes segons la forma desus dita, o no se'n avenien ab eyl del preu, que'ls maselers los agen a comprar a coneguda del batle del loch o de dos prohomes jurats que no fassen part.

Item que si'ls maselers fora la vila de Perpenya, de qualque loch que sien, no's podien avenir del preu ab aquels de qui seran e'ls aucisen al loch d'on seran los motons, lo maseler aja per son trebayl e per les altres messions aixi com lo batle ab II. prohomes dignes de fe d'aquel loch coneixeran.

Item que'ls maselers qui usaran de les dites condicions, abans que res ne usen, dejen jurar que ben e lialment ho

[1] *Qui* doit être traduit par « soit », ici et plus loin dans le passage *qui per cises*. *Cises*, impositions communales extraordinaires sur les objets de consommation, correspondant aux octrois actuels.

[2] Mns. *manar*.

[3] Le col de Terranera (*terra nigra*), aujourd'hui Ternera, forme la séparation du Roussillon et du Conflent.

fassen, e dejen retre lial comte dels motons que auciran, que no seran lurs, a'n aquel de qui seran los motons.

Item que'ls maselers no dejen vendre los motons que compraran sino a masel.

Item que si nuyl hom ha en son bestiar motons de compaynes o de nuyl parier[1], que aquel qui tenra lo dit bestiar aja a liurar al maseler lo quint de tots los motons qui seran trobats en lo seu bestiar qui seran de les dites companyes e dels dits pariers, aixi ben con del seu.

(*Ordinacions,* I, f° 41, v°; 42, r°.)

(A la suite du règlement sur les *paradures de les dones e donzeles*, de 1306)

Apres ayso, XIII. *dies del mes de desembre en l'ayn de m. ccc. viii*[*i*].

En Brg de Sant Paul, batle de Perpenya, dixs que'l senyor Rey volia que tota novia se pog[u]es vestir de precet vermeyl de nichola (*sic*) de Fransa, o de qual se vula.

(*Ordin.* I, f° 27, r°.)

Diluns XXII. dies de noembre en l'ayn de M. CCC. VIII. fesem mercat ab En R. Castla e ab En P. Capell, saig, e ab En Ramon de Bassagoda, que poguessen talar e fer obra de torn de tot arbre que no fos bo a selcles al bosch de Querensa[2] : e deuen donar per cascuna somade grossa que'n trayran VII[e] s.

Item, apres, l'endema, fo adhordonat ab En Castla, que calmes a mes pagues; per cascuna dotzena grossa que'n trayria pagas XII[e] dr o VII. s per somada.

Item fesem mercat, dijous a XI. de deembre, ab En R. Vidal, de Mosset, que eyl pusca talar e fer conches e morters en lo dit bosch de Querenssa de tota la rabassa de fust, [e] que no'n tallen aybre negun qui fos bo a selcles: per preu, de cascuna somada, III. s.

Diluns XI. de gener, Jacme Tatzo fo elegit e confermat ban

[1] *Parier* ou *parcer*.

[2] La forêt de Querença, située au-dessus de Thuès, en Conflent, était en pariage entre le roi et l'abbé de Cuxa.

[3] Ce passage paraît devoir être traduit : « Qu'il faut de mois en mois » (faire les) payements ? »

der de Sent Steve[1], e promes esser bos e lials en son uffici, e procurar profit al senyor Rey, e promes star a causiment del S. Rey si forfasia en son offici; e dona per aysso e stabli fermanssa En Ffabre de Perpenya, lo qual se obliga per lo dit Jacme per totes les dites coses promes[es] per el dit Jacme.

Dimercres a xviii. dies de ffebrer, En Bñ Morer, de Milars, jura en poder dels senyors Procuradors que eyl be e fiselment guardara que nuyl hom no trayra blat de la terra del S. Rey per lo pas de Nafiach ni de Milars[2], e deu haver la meytat de la pena.

Bñ Moner, de Yla, jura les coses d'amunt dites per guardar lo pas de Yla, e deu haver cascun die iiii. dr e la meytat de la pena. (*Procuracio real,* reg. xvii, f° 98, v°.)

Dissapte. xxxi. *dia de gener l'ayn de m.ccc. viiii.*

Fo hordonat per los Procuradors del S. Rey, que tota la messio que's fassa per los ii. exaugadors qui son entre'ls molins de'N Maucha e'ls molins del senyor Rey, de Sent Esteve, aixi quant es en posts e en pals e eixermens e manobra per redressar los ditz exaugadors, que aga a pagar la meytat aquel qui tenra los molins drapers del senyor Rey, e l'altra maytat aquel qui tenra los molins drapers que'l senyor Rey ha a Sant Esteve. (*Procuracio real,* reg. xvii, f° 2, v°.)

(A suivre.) Alart.

[1] Saint-Estève-del-Monestir, en Roussillon.

[2] Les lieux de Millas, Nefiach et Ille, situés en Roussillon, sur la frontière du pays de Fonollet, qui dépendait du Languedoc.

DIALECTES MODERNES

LETTRES A GRÉGOIRE
SUR LES PATOIS DE FRANCE

2

VOCABULAIRE FRANÇAIS ET PATOIS, ROUERGAS OU AVEYRONNAIS,
AVEC L'ÉTYMOLOGIE
DES MOTS DE CETTE LANGUE VULGAIRE

(*De la main de Grégoire.*: Envoyé par M. Chabot, de St-Geniès.

Toutes les lettres se prononcent en patois, et, dans ce vocabulaire, nous avons eu soin de conformer l'orthographe à la prononciation. Le *c* se prononce toujours comme le *k*, soit qu'il se trouve devant l'*e* et l'*i*, soit qu'il se trouve devant *a*, *o*, *u*. Le *s* a toujours une prononciation forte comme celle de *deux* [1], et, quand elle doit être adoucie, nous mettons à sa place un *z*. Le *g* a toujours la prononciation forte, devant l'*e* et l'*i* comme devant l'*a*, l'*o* et l'*u*. Le *t* a toujours une forte prononciation ; l'*u* se prononce comme en français ou comme l'*u* des Grecs.

Notre patois a deux espèces d'*é* : l'*é* fermé et l'*é* ouvert. Le dernier a la même prononciation qu'en français ; quant à l'*é* fermé patois, sa prononciation tient le milieu entre l'*é* fermé et l'*e* muet des Français. Il faudrait une longue habitude à un Parisien pour bien prononcer cette lettre.

Je ne me sers que du diphthongue (*sic*) *ou*, qui se prononce comme en français ; cependant, pour faciliter aux habitants d'au delà de la Loire la lecture de notre patois, je mets toujours

[1] Évidemment Chabot prononçait *deusse*.

deux points sur l'*i* quand il est joint à une autre voyelle. Je mets aussi deux points sur l'*o* quand il a une prononciation distincte des voyelles et du diphthongue *ou* qui le précède ou le suit. Ainsi dans ce mot : *un ouömé, un homme,* il faut prononcer *un ou-o-mé*.

Observez que nous prononçons le grec selon les principes de Port-Royal, et l'hébreu sans points. L'*aleph* est toujours un *a* dans notre prononciation[1]... Le *jod* et le *vau* sont tantôt voyelles, tantôt consonnes, et répondent à l'*i* et à l'*u* français. Lorsque deux ou trois consonnes se trouvent de suite sans interposition de voyelles, nous supposons toujours à la suite de chaque consonne la voyelle qui sert à la prononciation dans l'alphabet hébraïque; ainsi, nous prononçons *nubech*.

Presque tous les mots patois dérivent du français. Les *a* se changent assez régulièrement en *o;* les *er* de l'infinitif français en *a,* les *ir* en *i,* les *o* en *ou,* ou bien *ouo*. Les autres changements seront aisément aperçus dans ce vocabulaire.

A patois se prononce comme en français. Il en est de même de toutes les autres voyelles et consonnes. Mais ces dernières ont toujours une forte prononciation, devant quelque voyelle qu'elles se trouvent, comme nous l'avons observé. L'*é* fermé patois tient plus de l'*e* muet que de l'*é* fermé français. D'ailleurs, toutes les lettres patoises se prononcent comme elles sont écrites. L'*i* devant *ll* se prononce, quand il n'est point précédé d'une autre voyelle ; dans tous les cas, il mouille les deux *l*.

Abaisser.... . *obëïsat* (du français[2]),
Abaissement.. *obëïsomen.*
Abandon..... *obondou.*
Abandonner... *obondouna.*
Abâtardir..... *obostordi.*
Abatis..... *obotis.*
Abattement... *obotomen.*
Abattre..... *obatré.*
Abbaye..... *obodio.*
Abbé ..... *obat.*
Abbequer *ou* abbecher..... *obécoda.*
Abbesse .... . *obéso.*

[1] Ici Chabot faisait montre d'érudition; nous n'avons pas cru devoir conserver les quelques mots hébreux qui se trouvent dans son ms.

[2] A moins d'indication contraire, tous les mots qui suivent doivent être considérés, d'après Chabot, comme dérivés du français. On verra que ses connaissances, en fait d'étymologies, n'étaient pas fort étendues.

Abcd..... *obcd.*
Abcès..... *obcès.*
Abdication.... *obdicosiou.*
Abdiquer..... *obdica.*
Abeille..... *obéillo.*
Abêtir..... *obesti.*
Abhorrer..... *obourra.*
Abject..... deest.
Abjuration.... *objurosiou.*
Abjurer..... *objura.*
Ablution..... *oblusiou.*
Abnégation.... *obnégosiou*
Abois..... deest.
Abolir..... *obouli.*
Abolissement.. deest.
Abolition..... *aboulisiou.*
Abominable.. *obouminablé*
Abominablement..... *obouminablomén.*
Abomination.. *obouminosiou.*
Abondamment. *oboundomén.*
Abondance.... *oboundonsio*
Abonder..... *obounda.*
Abord..... *obouort.*
d'Abord..... *d'obuort.*
Aborder..... *obourda.*
s'Aboucher... *s'obouca.*
Aboi *et* aboiement..... deest (*jopodis*, du vieux mot *japper.*)
Aboyer..... *jopa*, du même.
Aboyeur..... *jopaïré*, du même
Abréger..... *obréja.*
Abrégé..... *obréjat.*
Abréviateur... *obréjaïré.*
Abréviation... *abréjosion.*
Abreuver..... *obïoura.*
Abreuvoir..... *obïourodou.*
Abri..... *obric.*
Abricot..... *o-oubricot.*
Abricotier..... *o-oubricotié.*
Abrogation.. *obrougosiou.*
Abroger..... *obrouja.*
Abrutir..... *obruti.*
Abrutissement. *obrutissomén.*
Absence..... *obsenso*
Absent..... *obsént.*
s'Absenter.... *s'obsénta.*
Absinthe..... *obsinto.*
Absolu..... *obsoulgut.*
Absolument... *obsoulgudomén.*
Absolution.... *obsolusiou.*
Absolutoire.... *obsolutouori.*
Absorber..... *obsourba.*
Absoudre..... *obsouolbré.*
Absous..... *obsoulgut.*
s'Abstenir..... *s'osténé.*
Abstersif..... *obstersif.*
Abstinence.... *obstinénso.*
Abstinent..... *obstinent.*
Abstrait..... *obstrèt.*
Abstrus..... caret, *obstrus.*
Absurde..... *obsurdé.*
Absurdité..... *obsurdital.*
Abus..... *obus.*
Abuser..... *obuza.*
Abusif..... *obuzif.*
Abusivement.. *per obus.*
s'Abuser..... *s'obuza.*
Abîme..... *obîmé.*
Abîmé..... *obîmat.*
Abîmer..... *obîma.*
Acacia..... *acacia.*
Académique... *ocodémicé.*
Académiste.... *ocodémisto.*
Acanthe..... *oconto.*
Acariâtre..... *ocoriâtré.*
Accablant..... *occoblent.*
Accablé..... *occoblat.*
Accablement.. *occoblomen.*
Accabler..... *occobla.*
Accent..... *otsént.*
Accentuer..... *otséntua.*
Acceptation... *otsétosiou.*
Accepté..... *otsetat.*
Accepter..... *otsétta.*

Acception..... *otsétsiou.*
Accès..... *otsès.*
Accessible..... *otsésiblé.*
Accessoire..... *otsésouori.*
Accident..... *occidént* (sic).
Accidentel..... *otsidental.*
Accidentellement..... *per otsidén.*
Acclamation.. *oclomosiou.*
Accolade..... *émbrassado.*
Accommodant. *ocoumoudaïré.*
Accommodé... *ocoumoudat.*
Accommodement..... *ocoumoudomén.*
Accommoder.. *ocoumouda.*
Accompagné.. *ocoumpagna.*
Accompagnement..... *ocoumpognamén.*
Accompagner. *ocoumpogna.*
Accompli..... *ocoumplit.*
Accomplir..... *ocoumpli.*
Accomplissement..... *ocoumplissomén.*
Accoquiner (*sic*). *ogourri* (sans étymologie, à moins qu'il ne vienne du grec ἀγρυρία, de γρυ, rien).
Accord..... *ocouordi.*
Accordant..... *d'ocouordi.*
Accordé..... *ocourdat.*
Accorder..... *ocourda.*
Accostable..... *obourdablé.*
s'Accoster..... *s'ocousta.*
Accouchée..... *ocouchado.*
Accouchement. *ocouchomén.*
Accoucher..... *ocoucha.*
Accoucheuse.. *satjo fénno.*
Accoudé..... *ocouïdat.*
s'Accouder..... *s'ocouïda.*
Accoudoir..... *ocoudouèr.*
Accouplé..... *ocoupplal* (sic).
Accoupler..... *ocoupla.*
Accourci..... *rocoursil.* *rocoursi.*
Accourcissement..... *courcho* (de l'hébreu *cotzar*, ou, mieux, de l'allemand *kurtzen*, ou de l'espagnol *accortar*, et de l'italien *accortare*).
Accourir..... *boula* (du fr. voler).
Accoutumance. deest.
Accoutumé..... *ocoustumat.*
à l'Accoutumée *o l'ocoustumado.*
Accoutumé..... *ocoustuma.*
Accrédité..... *ocrédital.*
Accréditer..... *ocrédita.*
Accroc..... *ocrouoc.*
Accroché..... *ocrouchat.*
Accrocher..... *ocroucha.*
Accroire..... *impoouza* (du fr. *imposer*).
s'en faire Accroire..... *s'én boulé fa créïré.*
Accroissement. *créïs.*
s'Accroître..... *créïssé.*
Accroître..... *augménta.*
Accroupir..... *ocroupil.*
s'Accroupir..... *s'ocroupi.*
Accueil..... *occul.*
Accueillir..... *ocuilli.*
Acculé..... *ocioulat.*
Acculer..... *ocioula.*
Accumulation. *ocumulosiou.*
Accumuler..... *ocumula.*
Accusateur..... *ocuzaïré.*
Accusation..... *ocuzosiou.* *ocuzaïro.*
Accusé..... *ocuzat.*

Accuser ..... *ocuza.*
Acéré..... *ozugât* (du fr. aiguisé).
Achalandé .. . deest (excepté qu'on traduise *renoumat*, *ocrédital.*
Acharné..... *oubstinat.*
Acharner ..... *oubstina.*
Achat ..... *ochat.*
Acheminement *ocominomén.*
Acheminer.. . *ocomina.*
Acheter..... *otcheta*, du fr., ou *croumpa ;* de l'espagnol *comprar* et de l'italien *compraro.*
Acheteur.. ... *croumpaïré* (esp. *coumprador*).
Achevé ..... *ocabat.*
Achèvement... *fi* (du fr. *fin*).
Achever ..... *ocoba.*
Achoppement. deest, ou *ochoupomén*, patoisé.
Acide..... *agré* (de l'ital. *agro*).
Acidité... .... deest.
Acier..... *osier.*
Acquéreur .... *océrou.*
Acquiescement *océri.*
Acquiescer.... deest.
Acquis..... *ocourda. ocis.*
Acquisition.... *ocizisiou.*
Acquit..... *ocit.*
Acquitter. .... *ocita.*
Acreté et acrimonie ..... deest.
Acte..... *acté* (sic).
Acteur..... *octou.*
Actrice ..... *octrise.*
Actif ..... *octif.*
Action..... *ocsiou.*
Activité..... *octivitat.*
Actuel..... *octuel.*
Actuellement.. *octuelemén.*
Adapter..... *ojusta.*
Addition..... *oddisiou.*
Adonné..... *odounat.*
s'Adonner. ... *s'odouna.*
Adouci ..... *odousit.*
Adoucir..... *odousi.*
Adoucissant... *odousissént.*
Adoucissement *odousissomén.*
Adhérent ..... *odérént.*
Adhérer ..... *odéra.*
Adjacente (*terre*)..... *lous counfrounts* (du fr. *confront*)
Adjacent..... *odjosént.*
Adjectif..... *odjectif.*
Adieu ..... *odiou.*
Aiguiller..... *estuit d'oguïllos.*
Aiguillon..... *guïllou.*
Aiguisé..... *ozugat.*
Aiguiser..... *ozuga.*
Ail ..... *al.*
Aile ..... *alo.*
Aileron ..... deest.
Ailleurs..... *oïllurs.*
Aimable ..... *eïmable.*
Aimant..... deest.
Aimanté ..... deest.
Aimanter..... deest.
Aimantin ..... deest.
Aimé..... *oïmat, ado.*
Aimer..... *oïma.*
Aine ..... *bas-béntre* (du fr.).
Ainesse..... *einéso.*
Ainsi..... *ensi.*
Ajournement.. *ojournomén.*
Ajourner..... *ojourna.*
Ajouté, ée..... *ojustat, ado.*
Ajouter..... *ojusta.*

Air..... *aïré.*
Airain..... *eron.*
Airelle (*arbre*). *souol.*
Airer..... deest.
Ais..... *aïs.*
Aisance..... *ëïzénso.*
Aisances..... *lotrinos.*
Aise..... *aïzé.*
Aisé, ée..... *eizat, ado.*
Aisément..... *ëïzadomen.*
Aisselle..... *ëïsélo.*
Ajuger (*sic*).... *odjutja.*
Ajusté, ée..... *ojustat, ado.*
Ajustement... *ojustomen.*
Ajuster..... *ojusta.*
Alambic..... *olombic.*
Alambiqué, ée. *olombicat, ado.*
Alambiquer... *olombica.*
Alan (*chien*)... »
Alarmé, ée.... *olormat, ado.*
Alarmer..... *olorma.*
s'Alarmer..... *s'olorma.*
Alaterne (*arbre*) »
Albâtre..... *olbastré*
Alberge..... *oouberjo.*
Albergier..... *oouberjié.*
Albigeois..... *Olbijés.*
Alcakence (*herbe*) »
Alchimie..... deest
Alchimiste.... deest
Alcôve..... *olcobo*
Alcyon (*oiseau*) »
Alègre (*sic*)... *ollégré.*
Alégrement... *ollégromén.*
Alégresse..... *ollégréso.*
Alène..... *lezina* (de l'it. *lezina*).
Alentir..... deest.
s'Alentir..... deest.
Alentour..... *oléntour.*
Alerte (*adj.*)... *olerto.*
Algarade..... *olgorado.*
Algue (*herbe*).. »
Alibi..... *olibi.*
Alibiforain.... *olibiforén.*
Aliénation.... *olienosiou.*
Aliéné, ée..... *oliénat, ado.*
Aliéner..... *oliéna.*
s'Aliéner..... *s'oliéna.*
Aliment..... *olimén.*
Alimentaire.... *oliméntari.*
Alise (*fruit*)... »
Alisier (*arbre*). »
Alité, ée..... *olitat, ado.*
s'Aliter..... *s'olita.*
Alkermes..... deest.
Allaité, ée.... *olétat, ado.*
Allaiter..... *oléta.*
Alléché..... deest.
Allèchement... deest.
Allécher..... deest.
Allée..... *oléo.*
Allégation..... *ollégosiou.*
Allégé..... deest.
Allégement.... deest.
Alléger..... deest.
Allégorie..... deest.
Allégorique.... deest.
Allégoriquement deest.
Allégué, ée.... *ollegat, ado.*
Alléguer..... *ollega.*
Alleluia..... *olléluya.*
Allemagne..... *Olémagno.*
Allemand..... *Oléman.*
Aller..... »
Alliage..... *olialjé.*
Alliance..... *oliénso.*
Allié, ée..... *oliat, ado.*
Allier..... *olia.*
Alligné (*sic*).... *olignat, ado.*
Allignement... *olignomén.*
Alligner..... *oligna.*
Allongé, ée.... *oloungat, ado.*
Allongement... *olongomén.*
Allonger..... *olounga.*
s'Allonger..... *s'olounga.*

Allumé. ..... *olucat, ado.*
s'Allumer. .... *s'oluca* (du latin *lux*).
Allumette... . *oluméto, lucéto.*
Allure. ..... *oluro.*
Allusion. ..... *olluziou.*
Almanach..... *olmonac.*
Aloès (*plante*). »
Alopécie..... deest.
Alors. ..... *ollaro* (de l'it. *allhora*).
Alose (*poisson*). »
Alouette..... *olôouzeto.*
Aloy (*sic*)..... deest.
Aloyau. ..... *nouzél* (du latin *nux*).
Alphabet..... *olfobét.*
Alphabétique.. deest.
Alphanet..... deest.
Alte..... *alto.*
Altération..... *olterosiou.*
Altercation.... *olterrcosiou.*
Altéré, ée..... *olterat, ado.*
s'Altérer..... *s'olteéra.*
Altérer..... *olteéra.*
Alternatif, ive. *olternatif, ibo.*
Alternativement *olternatibomen.*
Altesse. ..... *olteéso.*
Altier, ière.... *olteié, ieizo.*
Alouin (*poisson*) »
Aluine (*herbe*). »
Aluiner..... deest.
Alumelle..... deest.
Alun. ..... *olun.*
Alumineux. .. deest.
Amabilité..... *omobilitat.*
Amadouer..... *omodoua.*
Amaigrir..... *mogri.*
Amaigrissement deest.
Amande ..... *omello* (du gr. ἀμυγδαλα.)
Amandement deest.
Amander (*sic*).. *courréja* (du fr. *corriger*).
s'Amander.... *se courréja.*
Amandier..... *omellié*, du grec.
Amant..... *omourous.*
Amante. ..... *mestréso.*
Amas..... *omas.*
Amassé, ée.... *omosat, ado.*
Amasser..... *omosa.*
s'Amasser..... *s'omosa.*
Amateur..... deest.
Amazone ..... *omozouno.*
Ambassade.... *émbasado.*
Ambassadeur.. *émbosodou.*
Ambassadrice . deest.
Ambidextre. .. deest.
Ambigu, ue... *doutous, ouze.*
Ambigu (*subst*). *ombigu.*
Ambiguité..... deest.
Ambigument.. deest.
Ambitieusement *ombisiouzomén.*
Ambitieux..... *ombisious.*
Ambition..... *ombisiou.*
Ambitionné. .. *émbisiounat, ado.*
Ambitionner... *émbisiounat.*
Amble..... deest.
Ambre..... *ambré.*
Ambré, ée .... deest.
Ambrer..... deest.
Ambrette (fleur) »
Ambroisie..... deest.
Ambulant..... deest.
Ambulatoire .. deest.
Ame ..... *amo.*
Amélioration.. *oméliourosiou.*
Amélioré. .... *omélioura.*
Amené, ée.... *omenat, ado.*
Amener ..... *omena.*
Amenuiser.... deest.
Amer, ère..... *omar, aro.*
Amèrement... *omaroméu.*
Américain .... *Américén.*

Amérique..... *Américo.*
Amertume .... *omertumé.*
Améthyste(pierre). ..... »
Ameublement.. *omoublémén.*
Ameubler..... *moubla.*
Ameuter..... *omuta.*
Ami..... *omic.*
à l'Amiable ... *o l'omiablé.*
Amiablement.. *omiablomén.*
Amidon.... *omidou.*
Amie..... *omigo.*
Amiral..... *omiral.*
Amirauté..... *omirooutat.*
Amit (?)..... *omit.*
Amitié..... *omistat.*
Amnistie.. ... deest.
Amodiateur ... *fermié* (du fr. *fermier*).
Amodiation ... *ofermé.*
Amodier..... *oferma.*
Amoindrir .... deest.
Amoindrissement ..... deest.
Amolli, ie..... *omoulit, ido.*
Amollir..... *omouli.*
s'Amollir..... *s'omouli.*
Amollissement. deest.
Amome (*fruit*). »
Amoncelé ..... *omounsélat, ado.*
Amonceler.... *omounséla.*
Amorce..... *omoüorso.*
Amorcer..... *omoursa.*
Amorti, ie .... *omourtil, ido.*
Amortir..... *omourti.*
s'Amortir ..... *s'omourti.*
Amortissement *omourtisomén.*
Amovible ..... *omoubiblé.*
Amour ..... *omour.*
Aimer..... *eïma.*
s'Amouracher . *s'omourotcha.*
Amourette .... *omoureto.*
Amoureusement *omourouzomén.*
Amoureux .... *omouroux.*
Amphibie..... *onfibio.*
Amphithéâtre.. *onfitéatré.*
Ample..... *omplé.*
Amplement... *omplomén.*
Amplificateur . *omplificotur.*
Amplification.. *omplificosiou.*
Amplifier .... *omplifia.*
Ampoule..... *empoulo.*
Ampoulé, ée.. *empoulat, ado.*
Amusement... *omuzomén.*
Amuser..... *omuza.*
s'Amuser..... *s'omuza.*
Amygdales.... *omiddales.*
An..... *on.*
Anachorète ... deest.
Anagramme... deest.

(Le reste manque dans le ms.)

3

RÉPONSE AUX DEUX PRINCIPALES QUESTIONS PROPOSÉES PAR M. GRÉGOIRE, LE 13 AOÛT 1790 : *Quelle serait l'importance religieuse et politique de détruire entièrement le patois du département de l'Aveyron, et quels en seraient les moyens?*

Telles sont les questions qui occupent dans ce moment les vrais amis de la Constitution. L'immortel Grégoire, curé d'Emberménil, député à l'Assemblée nationale, ce vrai successeur des apôtres, dont les vertus civiles et religieuses devraient

faire rougir les pasteurs antirévolutionnaires de leur égoïsme; Grégoire, cet ami de l'humanité, ce zélé défenseur des droits imprescriptibles de tous les hommes; Grégoire, occupé sans cesse du bonheur de ses semblables et de la propagation des vrais principes, veut partager avec tous les bons citoyens la gloire d'être utile à sa patrie. Notre zèle pourra peut-être suppléer nos talents; tâchons seulement de répondre aux vues vraiment patriotiques de cet illustre député, ou plutôt de l'Assemblée nationale, dont il est le digne organe.

Si les langues vulgaires avaient des principes invariables, il serait peut-être moins nécessaire d'en abolir l'usage que de le perfectionner. Les législateurs pourraient se contenter de faire traduire leurs décrets dans ces différents idiomes, et d'en établir des professeurs dans les principales villes pour faciliter les opérations du commerce. Mais la multiplicité des idiomes, leurs variations d'un quart de lieue à l'autre, rendent ces établissements moralement impossibles; il faut donc en revenir à l'unité de langage.

La multiplicité des idiomes pouvait être utile dans le IXe siècle et sous le trop long règne de la féodalité. Les ci-devant vassaux renonçaient à la satisfaction de changer de maître par la crainte d'être obligés de changer de jargon. Mais, aujourd'hui que nous avons tous la même loi pour maître, aujourd'hui que nous ne sommes plus ni Rouergas, ni Bourguignons, etc., que nous sommes tous Français, nous ne devons avoir qu'une même langue, comme nous n'avons tous qu'un même cœur.

L'Assemblée nationale appelle tous les Français à l'auguste fonction de législateur, sans autre distinction que celle des talents et des vertus; car nous osons espérer que le décret du marc d'argent[1] sera dans peu modifié, pour ne pas contraster si ouvertement avec la déclaration des droits. Le génie seul et les vertus civiles mériteront la confiance des citoyens. Or le génie et la vertu sont le partage des hommes de tous les rangs, et peut-être serait-il plus avantageux à notre immortelle Constitution que la législature suivante fût composée d'un

[1] Pour être éligible à l'Assemblée nationale, on devait, entre autres conditions, payer une contribution directe d'au moins un *marc* d'argent (5¼ fr. environ). Il en fut de même juqu'au 10 août 1792.

très-grand nombre de paysans et d'artisans incorruptibles que de ci-devant nobles et hommes de loi de nos départements, qui, pour le plus grand nombre, affichent encore l'incivisme le plus révoltant.

Supposons donc une Assemblée nationale composée selon le désir de tous les bons patriotes, comment pourront-ils s'entendre, s'ils ne parlent le même langage ? Notre code, semblable à la tour de Babel, resterait imparfait, et les despotes, profitant de la mésintelligence de nos représentants, envahiraient de nouveau le pouvoir législatif. Nous rentrerions dans les fers que nous avons brisés. Si, par le contraire, ceux qui, dans nos départements, savent seuls parler français parviennent, par leurs intrigues, à capter le suffrage de nos concitoyens, comme ils n'y ont que trop réussi pour la formation de nos assemblées administratives et municipales, tremblez, amis de la Constitution, elle va périr sous les coups qu'ils lui porteront. Ils ne respirent que vengeance contre les réformateurs des abus. Ils vont les rétablir et les faire renaître du sang de tous les bons patriotes. Quand même leur égoïsme ne serait pas incurable, ou que la Constitution serait (*sic*) à couvert de leurs entreprises, que le patriotisme des Parisiens et de leurs députés pourrait parvenir à déjouer leurs manœuvres, l'unité du langage serait au moins nécessaire pour ôter aux administrateurs et municipaux antirévolutionnaires les moyens de séduire leurs collègues qui n'entendent pas le français, seule langue cependant dont ils se servent dans leurs délibérations et discussions trop généralement clandestines. Si l'éducation nationale avait pu sans inconvénient précéder la Constitution, celle-ci n'en eût été que plus inébranlable. Mais il était bon de ne pas laisser voir aux despotes tout le bien que l'Assemblée nationale voulait faire au peuple français ; il ne fallait pas leur laisser le temps de dresser leurs batteries et d'étouffer notre immortelle Constitution avant son heureuse naissance. Il y a, d'ailleurs, un remède au mal que peut produire la marche rétrograde de nos illustres régénérateurs : c'est de ne se séparer qu'après que le peuple sera suffisamment instruit de ses droits, de ses intérêts et des moyens de les défendre [1]....

[1] Le passage qui suit n'a rien à voir avec la philologie, mais on jugera

L'unité de langage n'est pas seulement utile pour les assemblées des citoyens ; la sûreté des actes publics, l'exécution des lois, l'unité de régime, tout semble demander cette réforme. Les contrats de vente, de donation, de mariage, ne peuvent être passés qu'en une langue commune aux contractants, de quelque département qu'ils soient originaires ; or la fraude ou l'impéritie de la plupart des tabellions exige que le langage des actes soit entendu de tous les contractants ; il est donc nécessaire qu'il devienne général.

L'Assemblée nationale avait décrété que tous ses décrets seraient traduits en langue vulgaire, pour être entendus de tous les habitants du royaume : nous ignorons la cause de l'inexécution de cet ancien décret. Mais quand le pouvoir exécutif, ou plutôt ses agents, seraient plus dociles à la voix de la nation, le but que s'est proposé l'Assemblée pourrait être éludé par la malveillance des traducteurs, et les ministres ne choisiront jamais les mieux intentionnés. Un mot insidieusement traduit peut changer totalement le sens d'une loi. Tôt ou tard elle perdrait cette uniformité si désirée par la nation entière, et dont l'Assemblée nationale s'occupe avec tant de

sans doute que cette mauvaise imitation de J.-J. Rousseau est trop curieuse pour n'être pas conservée.

« O vous, généreux libérateurs de la France! ne vous lassez pas de combattre pour notre bonheur. Vos femmes, vos enfants, trouvent dans les acclamations publiques un juste dédommagement de votre longue absence. Nous partageons tous leurs privations (*sic*), et à leur tour ils sont heureux de la félicité publique. Nous labourerons vos champs, nous gérerons vos affaires, nous élèverons vos enfants, et les couronnes civiques seront décernées à tous ceux qui sauront généreusement sacrifier leurs tendres sentiments pour vous et leurs plus chers intérêts au salut de notre commune patrie. Pensez que vous seriez les premières victimes que la rage aristocratique immolerait au dégoût que vous pourriez avoir pour vos nobles travaux. Si la Providence ne veut pas permettre que vous en recueilliez les fruits, n'enviez pas au moins le bonheur de vos concitoyens et de votre propre postérité ; mourez les armes à la main, vous n'aurez pas au moins le remords d'avoir abandonné un peuple qui vous chérit à la dent meurtrière de ses ennemis et des vôtres. Prêts à vous sacrifier nos biens et nos vies, ne nous refusez point la douce satisfaction de ne devoir qu'à vous notre liberté, que vous seuls nous avez conquise et que vous seuls pouvez encore défendre. Un an suffit pour instruire le peuple et libérer l'Etat ; ne partagez pas votre gloire avec des hommes qui pourraient en trahir les intérêts. »

succès. Tôt ou tard nous verrions reparaître cette bizarre multiplicité de coutumes qui seraient au moins aussi nombreuses que les départements. Cette fille de la Féodalité ne doit pas survivre à ce régime destructeur, dont l'Assemblée nationale nous a délivrés.

La nouvelle division du royaume commande encore plus fortement la confusion des langues; le Basque et le Béarnais sont devenus frères et comprovinciaux ou plutôt concitoyens, par cette immortelle conception du génie de nos augustes représentants; cependant ils sont étrangers l'un à l'autre par leur langage. Fera-t-on quitter au Béarnais l'usage de la langue qu'il a apprise à la mamelle pour le forcer à parler le basque, c'est-à-dire la langue la plus difficile de l'Europe après le bas-breton? Ou bien fera-t-on faire au Basque le sacrifice d'une langue qui est très-énergique à un patois qui l'est moins? N'est-il pas plus simple que tous les habitants des Hautes et Basses-Pyrénées apprennent la langue commune de leur mère-patrie?

Cette langue commune multiplierait les rapports commerciaux d'une province à l'autre. L'Assemblée nationale s'occupe de l'unité de poids et de mesure pour bannir la fraude de tout l'empire du commerce: ne serait-il pas à propos qu'elle étendît sa prévoyance sur l'abus que l'on peut faire d'une langue que l'on connaît en traitant avec un homme qui ne la connaît pas?

L'Assemblée nationale sentira probablement que la langue française est aussi propre qu'un mauvais latin pour attirer l'attention de l'Être suprême, et qu'il est enfin temps de nous rapprocher en cela des non-catholiques, qui ne se seraient jamais séparés de nous si la cour de Rome ne s'était point obstinée à mépriser leurs réclamations les plus justes. Quand les abus sont montés à leur comble, il faut les corriger tous ou s'exposer à un bouleversement universel; et lorsque tous les ressorts sont brisés, les réformateurs vont toujours au delà du but par le seul désir de l'atteindre. Si leur parti devient redoutable, il protége les réformes les plus outrées, et finit par pécher par des excès contraires et pires que ceux qu'il voulait réformer. Alors l'esprit de parti aigrit les citoyens du même empire, les arme les uns contre les autres; le plus fort finit pas être intolérable, et les plus faibles sont dans la cruelle alternative

d'adopter les erreurs des plus forts par une hypocrisie que la faiblesse ne saurait excuser, ou de souffrir une persécution que les erreurs contraires semblent justifier.

Telle est l'histoire des guerres de religion qui ternissent la gloire des trois siècles précédents. Luther, le plus savant homme de son siècle, est révolté de l'abus que l'Église romaine faisait des indulgences et de son commerce infâme des choses les plus saintes ; il croit avec raison que les prêtres ont abusé de l'ignorance du peuple pour tromper sa crédulité. Il tonne contre les abus les plus criants ; le despotisme de la cour de Rome s'aigrit des réclamations de Luther, et, au lieu d'apercevoir que la Providence voulait mettre par là un terme aux abus qui n'avaient que trop longtemps déshonoré l'Église, elle emploie les moyens les plus révoltants pour se maintenir dans ses usurpations. Elle ne répond aux justes réclamations de Luther que par des anathèmes, contre lesquels il s'élève avec force. L'asservissement des princes séculiers au joug de la cour romaine augmenta son orgueil. Cependant le peuple, jaloux d'une liberté fondée sur l'Évangile, prit parti pour celui qui en défendait les droits. La guerre s'alluma entre les esclaves fanatiques de la cour de Rome et les hommes éclairés qui dévoilèrent ses erreurs. L'orgueil porta les uns et les autres à une très-grande distance de la vérité, qui seule pouvait les réunir ; et, lorsque les plus grands génies du siècle de Louis XIV ont tenté la réunion des réformés et de ceux qui avaient besoin de l'être, ils ont rougi des obstacles invincibles que les chefs des deux partis avaient multipliés dans l'origine de la division. Nous n'avons garde de nous promettre d'en renverser tous les murs; mais l'invraisemblance d'une victoire complète ne nous ôte point le courage de tenter des attaques partielles. Il n'est point de bon citoyen, point de vrai disciple du Christ, qui ne doive désirer le rapprochement des diverses communions établies dans le même empire ; or l'article qui révolte le plus les non-catholiques de la classe du peuple, ce sont nos prières en un latin barbare qu'il ne comprend pas et que nos ennemis peuvent d'autant plus facilement calomnier. Il faut donc espérer que l'Assemblée nationale, dont l'attachement pour la religion catholique ne saurait être équivoque, ne négligera rien pour en multiplier les prosélytes. Il y va de l'in-

térêt de notre Constitution, et peut-être de la tranquillité publique, que tous les citoyens professent la même religion, comme ils sont soumis à la même loi.

Dans un gouvernement parfaitement démocratique, il n'y a nul danger à la multiplicité des cultes, pourvu que la loi les protége tous également. Mais, lorsque le pouvoir exécutif est héréditaire, il est toujours à craindre que ses préjugés en matière de religion ne soient tôt ou tard plus favorables à celle qu'il ſprofesse, et que les ministres de celle-ci n'abusent de leur influence à la cour pour écraser les partisans des autres sectes. Quoique les principes de toutes les religions doivent être fondés sur la charité, c'est-à-dire sur l'amour de tous les hommes, l'expérience de tous les siècles doit nous avoir appris tout le mal que peut produire l'esprit de prosélytisme. La guerre civile a toujours été le fruit amer d'un zèle toujours aveugle quand il peut mettre la force publique de son côté. Les ministres de toutes les religions ont toujours cherché à mettre les grands dans leur parti. L'orgueil de l'homme ne s'accommode pas du mépris de ses semblables, et chacun s'identifie aisément avec ses opinions. Plus il les croit fondées en raison, et plus il s'aigrit contre ceux qui les combattent. On ne fait pas attention que c'est toujours sa faute de ne pas les mettre dans tout leur jour, et que, quand même le préjugé de nos adversaires les rendrait moins propres à en saisir toute la force, leur obstination serait plus digne de pitié que de haine. On substitue, quand on peut, la force à des raisons qu'on n'a pu rendre victorieuses, et voilà la source de l'intolérantisme de la plupart des prêtres. Nous devons en craindre les effets ; et c'est à l'Assemblée nationale à les prévenir, en facilitant par des moyens doux la réunion de toutes les sectes. L'espoir de la conversion de tous les prétendus hérétiques modérera le zèle de ceux qui pourraient se laisser emporter au delà des bornes d'une tolérance si conforme aux maximes du Christ et si nécessaire chez un peuple libre. Cette réunion des théistes de tous les cultes, quoique difficile, ne paraît pas impossible, et leur rapprochement, d'ailleurs si aisé, peut en augmenter la probabilité. Or la liturgie dans une même langue lèvera un obstacle de plus.

L'Assemblée nationale usera donc de ses droits pour nous

faire tous prier l'Être suprême dans une langue que nous entendions. La surveillance qu'elle a accordée aux administrations sur tout ce qui regarde le culte rend cette opération indispensable. Il est plus d'un administrateur incapable d'exercer cette fonction publique tant que la liturgie sera dans une langue morte. Nos évêques antirévolutionnaires pourraient impunément canoniser l'abus du pouvoir ecclésiastique dans une légende de Clément XIII, comme ils l'avaient fait au commencement de ce siècle dans celle de Grégoire IX. Il est donc essentiel d'adopter une langue vivante pour émousser dans le besoin cette arme, qui peut devenir dangereuse à la Constitution entre les mains de nos ennemis. Si l'on faisait traduire nos livres liturgiques en langue vulgaire de chaque département, un voyageur aurait besoin d'entendre toutes les langues et de porter avec lui une bibliothèque liturgique pour assister aux offices de l'Église. Ajoutez à cet inconvénient les dépenses nécessaires pour les différentes traductions. Le français est donc la seule langue que l'on puisse adopter pour toutes les liturgies françaises, comme pour tous les livres de religion.

Si, selon les vœux de tous les bons citoyens, la France devient jamais le centre de réunion de tous les peuples libres; s'ils adoptent un jour sa Constitution, ils adopteront probablement aussi sa langue. Il importe donc à la gloire du nom français de la rendre générale, au moins à tous les habitants de l'empire. L'Espagnol et l'Italien, voisins de nos frontières, seront forcés de l'apprendre pour entretenir leurs relations avec nous. L'analogie de notre patois avec ces deux langues les dispense presque jusqu'à ce jour d'apprendre le français, parce que leurs relations ne s'étendent guère au delà de la Loire.

Si l'on adoptait le plan selon lequel le français deviendrait la seule langue du royaume, et le latin, comme toutes les autres langues mortes, l'étude des savants, il serait aisé de rendre l'éducation publique plus générale et moins coûteuse. Dans peu, le peuple serait instruit; il ne serait plus la dupe du charlatanisme des prêtres ni de l'ambition des despotes. Tous les hommes liraient, dans peu, les livres des lois civiles et religieuses; ils seraient religieux comme il convient de l'être,

sans fanatisme et sans superstition, et surtout ils seraient tous excellents citoyens.

Tout concourt donc à démontrer l'importance de bannir le patois pour généraliser l'usage du français. Les moyens en seraient faciles ; à l'exception du basque et du bas-breton, tous les patois des provinces méridionales se rapprochent plus ou moins de la langue française. La plus grande difficulté que les régnicoles et les étrangers trouvent à l'apprendre vient du peu d'analogie qu'il y a entre l'orthographe et la prononciation française. Les Anglais eux-mêmes, dont la langue a le même défaut que la nôtre, sont arrêtés par cette difficulté lorsqu'ils apprennent le français ; et ils verraient avec plaisir que nous leur facilitions l'étude de notre langue en l'écrivant comme nous la prononçons, et que nous leur donnassions l'exemple d'une réforme qui leur est aussi nécessaire qu'à nous. Tous les autres peuples de l'Europe seraient flattés de nous avoir servi de modèle sur cet article et en deviendraient plus amoureux de notre langue. Les provinciaux l'apprendraient plus aisément et se rapprocheraient plus de la prononciation des habitants de la capitale ; leur patois s'écrit comme il se prononce.

Il faudrait, en outre, charger les prêtres des villes et des campagnes de faire leurs instructions en patois et en français, afin d'accoutumer le peuple à entendre les mêmes vérités dans les deux langues ; dans deux ou trois ans, ils pourraient faire leurs prônes simplement en français, et ils seraient entendus de tout le monde. Ils pourraient encore être chargés d'apprendre au peuple les différents termes des arts et de l'agriculture. Le gouvernement n'aurait besoin que de leur fournir un vocabulaire dans les deux langues, et de les encourager par des récompenses distribuées à propos à ceux dont les paroissiens auraient fait le plus de progrès, au jugement des administrations de district et des départements.

Dans peu, les pères ne parleraient pas d'autre langue à leurs enfants, et quelques encouragements accordés aux curés et aux vicaires les décideraient à apprendre à lire aux enfants l'impérissable livre de la Déclaration des droits et de la Constitution. Il faudrait encore borner les établissements publics à l'instruction de la classe la plus indigente des citoyens : les

autres pourront toujours facilement se procurer des maîtres pour les sciences utiles et les arts agréables.

Mais c'est de l'instruction du peuple que dépend le sort de la Constitution. Son ignorance peut le rendre le jouet de l'aristocratie et du despotisme. Or, pour l'instruire efficacement, il est nécessaire de lui apprendre la langue dans laquelle sont écrites les lois, et le moyen le plus simple est de lui apprendre cette langue par l'usage, et de le mettre à portée de lire en cette langue les ouvrages qui doivent lui être les plus familiers, comme les livres de religion et les décrets de l'Assemblée nationale.

(*De la main de Chabot :*)

Digne et généreux ami de l'humanité,

Voilà quelques réflexions que j'ai dictées à un enfant de quatorze ans, qui a bien voulu me servir de secrétaire. Elles peuvent se ressentir du désordre qui naît toujours de la multiplicité des faces sous lesquelles se présentent toutes les questions problématiques. Si je traitais ce sujet pour l'instruction immédiate de mes concitoyens, je relirais au moins ce que j'ai dicté très-rapidement, sans avoir même écrit des notes, sur une question susceptible des plus grands développements. Mais ces idées naturelles prendront la trempe de votre plume éloquente; j'ai moins consulté mon amour-propre que l'utilité générale, en pressant un envoi dont je devrais peut-être rougir si je l'adressais à tout autre qu'au curé d'Emberménil, dont je suis pour la vie le plus reconnaissant concitoyen.

François Chabot.

Saint-Geniès, le 8 septembre l'an IIe de la liberté.
(Département de l'Aveyron.)

IV

Languedoc

La réponse suivante a été faite à la hâte, sur les marges de la circulaire imprimée de Grégoire, par un inconnu qui n'avait sans doute pas le loisir de faire de longues dissertations. Ses phrases se réduisent le plus souvent aux monosyllabes *oui* ou *non*, et nous avons dû les compléter pour les rendre intelligi-

bles; le vague de ses renseignements est même tel, qu'on ne saurait dire avec certitude quel est le dialecte dont il s'agit. Lorsque Grégoire a classé, pour les faire relier, les différentes lettres qu'on lui avait adressées sur les patois, il a écrit: *Provence* en tête de celle-ci; mais nous ne saurions partager cette opinion: l'affinité du patois en question avec l'espagnol, l'aragonais, et surtout le catalan, semble montrer que cette réponse, tout à fait insuffisante, n'a pu venir que du bas Languedoc, du Roussillon ou de la Cerdagne française [1].

1. — L'usage de la langue française n'est pas universel dans notre contrée; on y parle un même patois, qui diffère par le son, l'inflexion du gosier, la rudesse de l'expression, l'abréviation ou l'allongement des mots.

2. — L'origine du patois actuel remonte à peu près vers le Xe siècle.

3. — Il y a peu de termes radicaux, beaucoup de composés.

4. — On y trouve beaucoup de mots dérivés du celtique, du grec, du latin, même des mots arabes, sarrasins, turcs, de ce siècle.

5. — Le patois a une affinité sensible surtout avec l'espagnol, l'aragonais, le catalan, celui-ci principalement.

[1] La réponse faite aux n°s 13 et 14 de la circulaire n'autoriserait-elle pas à croire que l'attribution de cette lettre à la Provence est fondée? Le n° 21 parle, en outre, de grammaires et de dictionnaires. Or, à l'époque où le correspondant de Grégoire s'exprimait ainsi, les Provençaux avaient deux dictionnaires très-considérables : celui de Pellas et celui d'Achard. Le premier (in-4°) parut en 1723, le deuxième (2 v. in-4°) en 1785. Il en existait plusieurs autres en manuscrit par M. de Montvallon, le poëte Germain, le P. Puget, etc. Au contraire, à part celui de Sauvages, dont la première édition est de 1756, le Languedoc ne possédait que quelques essais de peu de valeur. Il ne faut pas oublier également que la Provence, de tout temps fort attachée à son dialecte propre, conserva plus que le Languedoc le sentiment des affinités qui relient les idiomes du midi de la France à ceux de la Catalogne. Quoique ceci soit étranger au point spécial qui nous occupe, remarquons enfin que les *félibres* de la Provence actuelle n'auraient pas désavoué la spirituelle réponse du n° 30.

Le correspondant avait bien saisi, du reste, le vice des éclaircissements que sollicitait Grégoire, et son appréciation est singulièrement juste à leur endroit.

(Alph Roque-Ferrier.)

6. — Il faudrait, pour dire en quoi il s'éloigne le plus de l'idiome national, une dissertation particulière, et elle serait même très-longue.

7. — On y trouve fréquemment des termes synonymes.

8. — Notre patois est très-abondant, surtout pour exprimer les passions fortes : le plaisir, l'amour, la colère, la haine, etc.

9. — A-t-il beaucoup de mots abstraits ? — Je n'ai pas poussé mes observations bien loin sur cet objet.

10. — Il a plusieurs mots contraires à la pudeur. On n'en doit rien inférer de plus que dans les autres pays de France.

11. — Il a beaucoup de jurements et d'expressions particulières aux grands mouvements de colère.

12. — On y trouve des termes très-énergiques, et même qui manquent au français.

13. — Les finales sont plus communément voyelles que consonnes, fortement prononcées en ouvrant beaucoup la bouche.

14. — La prononciation est accentuée rudement.

15. — L'écriture est la même que pour le français.

16. — Le patois varie, mais peu, de village à village.

17. — Dans les villes, il est d'une façon; dans les villages, il est d'une autre.

18. — Il est usité partout.

19. — Les campagnards ne savent pas s'énoncer en français.

20. — L'usage de prêcher en patois était général ; en certains endroits, il est encore suivi.

21. — On a des grammaires et des dictionnaires de ce dialecte.

22. — On trouve des inscriptions patoises dans les églises, cimetières, etc.

23. — On a des ouvrages patois.

24. — Ces ouvrages ont beaucoup de naïveté, des expressions originales, vives, charmantes.

25. — On peut les avoir facilement.

26. — Il y a beaucoup de proverbes patois particuliers à notre contrée.

27. — Quelle est l'influence du patois sur les mœurs, et réciproquement ? — Ceci exigerait une bien longue réponse.

28. — Le patois se rapproche insensiblement du français, surtout depuis quarante ans.

29. — L'importance religieuse et politique de détruire ce patois est nulle.

30. — Pour le détruire, il faudrait détruire le soleil, la fraîcheur des nuits, le genre d'aliments, la qualité des eaux, l'homme tout entier.

31. — Dans les écoles de campagne, l'enseignement se fait en français ; les livres sont uniformes.

32. — Il y a des maîtres et maîtresses d'école presque partout.

33. — On n'enseigne dans les écoles que l'art de lire, d'écrire, de chiffrer, et le catéchisme.

34. — Elles sont assez assidûment surveillées par les curés et vicaires.

35. — Peu, bien peu d'entre eux, ont des livres, et ils les gardent soigneusement.

36. — Les gens de la campagne n'ont pas le goût de la lecture.

37. — On trouve plus communément chez eux l'*Almanach de Liége*, de *Larrivay*, le *Messager boiteux*, etc.

38. — Ont-ils beaucoup de préjugés? — Oui ou non ne diraient rien ici.

39. — Ils sont plus éclairés depuis une vingtaine d'années; leurs mœurs sont plus dépravées, leurs principes religieux sont affaiblis.

40. — Le remède à ces maux serait le bon exemple de la part de ceux qu'on appelle *honnêtes gens*.

41, 42. — Je ne sais quels effets moraux produit chez eux la révolution actuelle, et si l'on trouve chez eux du patriotisme.

43. — Les ecclésiastiques et les ci-devant nobles sont traités ici comme ailleurs, à ce que je crois.

Je ferai observer à l'auteur que sa série de questions ne pourra être remplie que difficilement, et qu'il ne recevra des autres provinces que des solutions vagues, incertaines ou fausses.

V

Monsieur,

Personne ne peut mieux que M. le chevalier de Méja, logé vis-à-vis les Minimes, à Toulouse, vous donner les renseignements que vous demandez relativement au patois et aux mœurs des gens de la campagne. Il a tous les ouvrages écrits en ce dialecte, dont il a fait une étude suivie et très-approfondie; il est naturellement obligeant, et, vos questions à ce sujet ayant un but d'utilité publique, il n'en sera que plus empressé à vous donner tous les renseignements qui dépendront de lui, si vous lui faites passer à lui directement la lettre circulaire que je viens de lire dans le journal politique qui s'imprime à Toulouse (nº 245). Pour moi, Monsieur, je suis bien fâché de n'avoir à vous donner, de mon chef, aucun autre renseignement, sinon que vous trouverez dans un ouvrage intitulé *Origines de Toulouse, in*-8°, *par M. l'abbé Audibert,* une série de mots patois toulousains, non-seulement dérivés du grec, mais même exactement grecs.

J'ai l'honneur, etc.

SENARD.

Toulouse, 1er septembre 1790.

VI

Guyenne et Gascogne

Les Gascons de 1790 mirent encore plus d'empressement que les Languedociens pour répondre aux questions de Grégoire, et le *Recueil sur les patois* ne contient pas moins de huit ou dix grandes lettres sur l'état de ces provinces au début de la Révolution. Nous donnerons successivement ces lettres, en commençant par celles qui vinrent de la Gascogne orientale, pour mieux marquer l'étroite parenté des dialectes languedocien et gascon. La parfaite clarté des réponses qu'on va lire dispense presque de toute annotation et de tout commentaire, et je ne vois guère qu'une chose à noter ici, c'est la sagesse et la modération de ces populations du Midi que l'on s'est plu à représenter sous des couleurs si sombres. Bourgeois et pay-

sans, gens de robe et gens d'épée, tout le monde saluait avec enthousiasme l'ère de la liberté, tout le monde souhaitait des réformes, mais sans tumulte et sans impatience, car on avait confiance en l'Assemblée nationale, et la grande passion de cette époque était, comme on l'a dit, le culte de la Loi.

1° SOUS DIALECTE DE L'ARMAGNAC

(Département du Gers)

Les *Amis de la Constitution* d'Auch firent parvenir à Grégoire deux réponses qui ne sont pas signées ; c'est grand dommage, au moins pour la première, car on aimerait à connaître l'homme intelligent et aimable qui, à part quelques déclamations à peu près inévitables, l'a composée avec tant de finesse et d'entrain. Tout ce qu'on peut inférer de certains passages du manuscrit, c'est que l'auteur avait été militaire et qu'il avait beaucoup voyagé; c'était probablement un officier retraité. Militaire ou non, c'était un homme d'un grand sens et d'un patriotisme aussi ardent qu'éclairé, dont le Mémoire se lit avec plaisir. La France eût été bien heureuse de n'avoir alors que de pareils enfants.

RÉPONSE AUX QUESTIONS SUR LE PATOIS, PROPOSÉES PAR M. GRÉGOIRE

Département du Gers

Presque partout la Nature refuse moins aux hommes que les hommes à la Nature. Elle a tout accordé à ce canton, et nous lui avons tout refusé, parce que tel a été l'intérêt et la volonté de nos tyrans couronnés, chamarrés, mitrés et tonsurés.

1. — L'usage de la langue française n'est non-seulement pas universel [dans notre contrée], mais encore il est fort rare de voir terminer une conversation, même entre les gens du meilleur ton et les plus instruits, qu'il ne s'y soit glissé un peu de patois. Les natifs y sont tellement habitués, qu'ils n'hésitent pas à s'en servir, même devant les étrangers qui ne peuvent les entendre. Or, si l'on préfère le patois dans les villes, dans les cercles les mieux choisis, l'on concevra aisé-

ment ce qu'il doit être à la campagne. Le paysan, soit riche, soit pauvre; l'avocat, le notaire, le monsieur, le ci-devant noble, le curé lui-même, tout le monde parle patois. Ces gens-là ont bien tous un peu plus ou moins d'usage de la langue française, mais ils se sentent gênés en la parlant; ils ont plus de facilité à s'exprimer en patois. Le paysan qui sait ou croit savoir lire parlerait volontiers français, mais il l'estropie si cruellement, qu'on est trop heureux de pouvoir le ramener bien vite à son patois.

L'on n'en connaît qu'un; il est précisément le même à Lectoure, à Vic-Fezensac, à Gimont et à Mauvesin, qui sont les quatre points cardinaux du cercle dont Auch est le centre.

Partout l'air est vif et les gens sont assez prompts à s'enflammer; cependant le patois est extrêmement lent, dur et désagréable. Les finales sont si traînantes qu'on en prend de l'humeur. Les mots, les tournures des phrases, sont à peu près les mêmes que chez nos voisins les Languedociens. Ceux-ci sont encore plus près du soleil; ils devraient être moins vifs et plus paresseux; néanmoins l'oreille d'un Iroquois ne pourrait qu'être flattée de leur jargon, parce qu'ils l'ont singulièrement radouci et qu'ils parlent vite. Le Hollandais le plus apathique ne serait pas le maître de ne pas se fâcher en entendant le nôtre, parce que nous le parlons grossièrement et avec une lenteur assommante. Le Languedocien a été plus secoué par les grands événements; il a plus souvent changé de maîtres; il a eu plus d'étrangers, plus d'occasions de sortir de son ignorance; il est encore aujourd'hui plus à portée des lumières. Il voit, il entend, il commerce davantage. Leurs prêtres ne tiennent pas autant aux vieux préjugés; peut-être qu'ils ne sont pas aussi ignares ou qu'ils croient devoir les mieux instruire. Les évêques n'y étaient vraisemblablement pas aussi dieux que l'était l'archevêque d'Auch, devant qui tout se prosternait indistinctement. En Languedoc, le cultivateur se sert de mules, de chevaux; il a bien aussi des bœufs, mais il est moins identifié avec eux, il passe moins de temps avec eux. Les terres sont légères; les nôtres sont argileuses, difficiles à travailler. Notre paysan laboure lentement; il vit de soupe et de pain; s'il boit du vin, c'est tout au plus la moitié de l'année. Le Languedocien se nourrit mieux; il a du

bon vin et ne boit jamais d'eau ; il est mieux vêtu, mieux logé. Le pain épaissit le sang, et alors il est difficile de ne pas être indolent et paresseux ; cependant le paysan qui a un bien à lui est toujours travailleur infatigable. Depuis que les Anglais ne sont plus maîtres de ces contrées, il ne s'y est rien passé qui pût électriser le colon. On croirait qu'il vient d'être créé comme l'est un âne ou un veau. Cependant il n'est pas sot ; il a de l'intelligence, de la finesse, et naît avec de l'esprit. Il est surtout fort vain, et c'est par vanité qu'il veut parler français, quoiqu'il n'en sache pas un mot. Avec cette prétention, il est susceptible d'instruction ; et quand nos prêtres ne nous instruiront plus qu'en français, quand on nous donnera une éducation nationale, nous en profiterons mieux que tout autre. Si nous ne savons rien, si nous sommes de vrais ânes, la faute en est d'abord à nos prêtres, à la constitution du pays et au gouvernement, dont le régime était tel, qu'au lieu de lâcher peu à peu nos chaînes, il les serrait et les rivait davantage. Notre ignorance est extrême, notre éducation nulle ; nous sommes les hommes de la nature, et, comme eux, hardis et impétueux.

2. — Notre patois date de la conquête par les Romains et de leur séjour dans cette contrée. Son origine est la même que celle de la langue française, et elle est tout aussi connue.

3. — C'est la langue française encore brute. Il reste au patois tout ce dont la langue française s'est déchargée ; il n'a rien de ce dont elle s'est enrichie.

4. — Il a avec le celtique les mêmes rapports que la langue française, et, comme elle, les mêmes mots grecs pour la médecine, la chirurgie, l'astronomie et les arts en général. Il a encore plus d'affinité avec le latin que n'en a le français ; il se rapproche plus de l'italien que de l'espagnol, à qui nous ressemblons bien davantage par nos mœurs. L'on trouve dans notre patois assez de mots anglais pour s'apercevoir qu'il y a eu un certain rapprochement entre ces deux peuples, aujourd'hui si différents. Il y a certainement aussi loin pour le moral d'un paysan anglais à un paysan de cette contrée que de Barnave à un mulet. La comparaison paraîtra forte ; elle n'est pourtant que trop vraie. Je n'ai parlé que du moral, j'aurais bien pu ne pas laisser de côté le physique. Le paysan

anglais est mieux logé, mieux vêtu, mieux nourri, non-seulement que nos paysans, mais encore que la plupart de nos ci-devant maîtres. Il est bien plus robuste et bien plus fort, et de corps et de raison. Liberté, voilà ton ouvrage !

5. — Le patois de cette contrée est aujourd'hui ce qu'était dans son principe la langue française ; c'est une vérité que je ne répéterai plus. Les dialectes voisins sont ses frères, avec cette différence que notre patois est resté dans sa pauvreté primitive, et que les voisins ont suivi les progrès de la langue française et ont civilisé leur patois à proportion. Le nôtre n'a rien gagné; au contraire, il semble qu'il soit devenu plus dur et plus lent.

Dans notre tour d'Europe, nous avons trouvé dans le voisinage de Hanau, près Francfort, un village tout entier dont les habitants, à peu de chose près, m'ont paru parler le même patois que dans ce canton. Ils y sont depuis la fatale révolution[1]. Ils ne sont pas curieux d'apprendre l'allemand ; il leur suffit d'avoir un ou deux des leurs qui l'entendent, pour leur expliquer les lois et les nouvelles de France, à laquelle ils m'ont paru fort attachés. La Prusse fourmille de gens qui savent plus de patois que de français, mais ils parlent tous allemand.

6. — Il s'éloigne plus particulièrement du français par le changement des *f* en *h*, par celui des *b* en *v* et des *v* en *b*, par les gutturales et par les finales. Les noms des plantes, des maladies, ceux des arts et des métiers, des instruments aratoires, des diverses espèces de grains et du commerce, sont à peu près les mêmes que dans la langue française. Il n'est pas possible de ne pas voir que le français et notre patois viennent de la même source. Nous dirons bien plus, c'est qu'il nous paraît incontestable que toutes les langues ont une grande analogie entre elles ; nous en parlons quelques-unes, et nous ne donnons notre avis qu'après des réflexions et des comparaisons.

EXEMPLES

1° *Plantes*

Patois	Français	Anglais
Caoulet.....	Chou.....	Cabbage.
Laïtuguo.....	Laitue.....	Lettice.

[1] C'est évidemment *révocation* qu'il faut lire, depuis la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, en 1685.

Patois	Français	Anglais
Hén.....	Foin.....	Hay.
Sérillé.....	Cerisier.....	Chery-tree.
Bioulé ou *pibou*.....	Peuplier.....	Poplar-tree.

2° *Maladies*

Rhoumé.....	Rhume.....	Cougts.
Sannio.....	Saignée.....	Blec ding.
Purgo.....	Médecine.....	A phisick.
Picoto.....	Petite vérole.....	Small pox.
Saranpin.....	Rougeole.....	The flying pox.
Malaou.....	Malade.....	Sick.

3° *Arts et métiers*

Peyré.....	Maçon.....	Amacou.
Payroulé.....	Chaudronnier.....	A brazier.
Pintré.....	Peintre.....	A painter.
Sounairé de biolon.....	Joueur de violon...	A fiddle playen.
Moulié.....	Meunier.....	Miller.
Trouillé.....	Presseur d'huile....	An oil-man.
Escloupé.....	Sabotier.....	An wooden, shoe-maken.
Tichané.....	Tisserand.....	A weaven.

1° *Instruments aratoires*

Patois	Français
Lou jué d'éous buous.....	Le joug des bœufs.
L'arai.....	La charrue.
La haus.....	La faux.
La manego.....	Le bois tenant la charrue, le manche.

5° *Grains*

Lou blat.....	Le blé ou froment.
La garbo.....	La gerbe.
La spento.....	L'épautre.
L'ors.....	L'orge.
La cionazo.....	L'avoine.

6° *Commerce*

Un omé que hé lou négos...	Un homme qui fait le commerce.
Marchand de blad.....	Marchand de blé.
— *de bin*.....	— de vin.
— *d'aigo de bido*..	— d'eau-de-vie.

Patois	Français
Un pourcaté.....	Marchand de cochons.
Un moutoué.....	— de moutons.

7. — Oui, l'on trouve fréquemment plusieurs mots pour exprimer la même chose. Le patois parlé par un homme d'esprit et un peu instruit (le premier comme le second sont rares) le patois est assez riche : par là, nous voulons dire expressif. Il l'est au point que nous avons remarqué que ces docteurs en patois parlent peu et sont parfaitement entendus. La variété des mots n'existe pas pour le commun, elle n'est que pour eux. Ils les créent, et, s'ils n'étaient pas entendus au premier, ils en créeraient d'autres.

8. — Le patois de ces contrées n'est riche que pour les bestiaux et l'agriculture. Jusqu'ici, elle est la même que sous saint Louis. Il faut croire que la liberté va nous rendre aussi bons agriculteurs que les Allemands et les Anglais. Il ne tiendra qu'à nous d'être plus riches; car les pays méridionaux, si jamais ils sont vraiment libres, doivent être les premiers de l'univers, et pour les richesses de tout genre, et pour les agréments de la vie. — Les arts et les métiers de luxe nous sont si étrangers, que nous n'en connaissons pas seulement la nomenclature. Nous ne faisons plus de chansons ; celles que nous avons sont vieilles. Il s'en trouve quelqu'une de bonne ; les airs en sont toujours extrêmement lents et langoureux, ce qui prouverait que cette contrée n'a jamais été fort heureuse. La misère[1], l'oppression, ont étouffé la gaieté qu'inspire le climat.

9. — Le paysan qui n'a pas de bien à lui, et c'est le plus grand nombre, étant aussi paresseux que les bœufs avec lesquels il travaille et passe sa vie, ne pense guère qu'à ce qu'il voit [et à] ce qu'il touche. Il cherche à s'étourdir sur sa cruelle situation : elle est véritablement si horrible que, quoiqu'il ne passe pas de jours sans travailler, il est la moitié de sa vie sans pain. S'il lui vient une idée, rien ne l'engage à la suivre, à la travailler: il aime bien mieux n'être que machine.

[1] Le département du Gers est aujourd'hui l'un des plus heureux de France ; on n'y compte guère, en moyenne, que trois ou quatre indigents sur 1000 habitants.

Il l'est bien dans toute la force du terme ; la liberté fera de lui au moins ce qu'elle a fait de l'Anglais.

10. — Notre patois n'a presque pas de termes contraires à la pudeur. Le peu de routes, d'embranchements, notre éloignement de tout le monde, notre vie isolée, nous ont conservé nos mœurs primitives. L'épizootie nous a fait grand mal; les troupes ne nous en ont pas fait moins ; elles n'ont pas corrompu nos mœurs ; elles sont encore bonnes, mais elles ne sont pas douces.

11.—Le paysan ne jure que depuis quelques années ; à la vérité il s'y prend joliment, surtout depuis la Révolution. Les femmes ne laissent pas que de s'en mêler. Avec tout cela, nous ne leur connaissons guère que deux jurements, le B... et l'F... Le patois n'y paraît pas propre ; il n'est bon que pour piétiser ou pour prier. Le paysan exprime ses accès de colère d'une manière plus énergique que toutes les langues. Communément il tombe sans réfléchir et comme un faucon sur son antagoniste, ce qui prouverait qu'il est bien près de la nature.

12.—Il n'existe presque pas de locutions énergiques. La langue des esclaves ne doit et ne peut pas être énergique. Notre patois ne peut rien fournir au français ; il est plutôt fait pour fournir à nos voisins les Espagnols.

13. — On connaît quelques finales consonnes, mais elles sont plus communément voyelles.

14. — La prononciation est dure, lourde ; elle remplit la bouche de telle manière que l'on croirait que celui qui parle est fâché de ne pas l'avoir plus grande. Ce patois est, en un mot, tel qu'on ne peut le parler sans élever la voix, bien plus que ne font les mêmes personnes lorsqu'elles veulent parler français. L'accent en est fort et désagréable; il est guttural et point du tout sifflant.

15.—Personne n'écrit en patois, à moins que ce ne soit quelque curé ou plutôt quelque moine missionnaire. Le patois a les mêmes traits et les mêmes caractères que le français.

16.—Le patois est absolument le même à une certaine distance d'Auch, laquelle distance s'allonge ou se raccourcit suivant qu'on fait plus ou moins de commerce et qu'on est plus ou moins riche. Lombez est fort loin d'Auch; le patois est le même, et dans cette petite ville et dans son territoire, parce

qu'il n'y a pas de commerce. Partout où il ne s'est pas établi quelquepetite communication avec les voisins, le patois règne presque seul, et toujours le même.

17.—On parle patois dans les villes, et beaucoup plus que l'on ne parle français. Cependant nous sommes forcé d'avouer que, depuis trente ans, on a fait beaucoup de progrès dans cette langue ; non-seulement on la parle bien, mais il y a des gens, surtout à Auch, qui l'écrivent parfaitement.

18.—A Condom, le patois commence à changer, mais fort peu. A Nérac, on s'aperçoit d'une grosse différence. A l'Isle-en-Jourdain, on voit quelque altération ; à Toulouse, c'est tout autre chose. A Beaumont, on entend et on est entendu parfaitement ; à Montauban, ce n'est plus si aisé. Il est le même en partant d'Auch, passant par Fleurence et Saint-Clair, jusqu'à Hautevilla-sur-Garonne, mais les bateliers ne nous entendent plus.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il est parfaitement le même dans tout l'Armagnac, y compris Vic-Fézensac et Lectoure. Le paysan y est partout plus propriétaire et, par conséquent, plus industrieux. Il fait même un certain commerce; mais, comme c'est particulièrement en eaux-de-vie, l'on vient les lui acheter chez lui. Ne se déplaçant pas, il n'a pas d'occasion de varier son langage. Du côté des Pyrénées, il est à peu près le même jusqu'aux montagnes, y compris Mirande, Tarbes, Baréges, Bagnères et toutes les eaux. D'Auch à Pau, il y a fort peu de différence jusque chez les Basques, qui parlent l'ancien [1] celtique.

19.—Nos campagnards sont enchantés de parler français, mais non entre eux : il leur faut un étranger ou un monsieur; alors la vanité les fait facilement se mettre en frais ; mais ils le parlent ridiculement. Et comment le parleraient-ils ? [ils] ne le comprennent pas plus qu'ils ne l'entendent, et ils ne l'entendent qu'autant qu'on leur parle très-doucement.

20.—On n'a prêché et on ne prêche qu'en patois. Il serait bien temps que l'on prêchât en français, et la langue de la raison.

21.—Il n'y a de ce dialecte ni grammaire ni dictionnaire.

22.—Les églises des campagnes, les cimetières, les places

[1] Il y a dans le texte l'*arien* : c'est un lapsus.

publiques, offrent très-rarement aucune espèce d'inscription, soit en latin, soit en français, à moins forte raison en patois. Le paysan est encore bien loin de ce genre de luxe.

23.—Nous ne connaissons d'ouvrages imprimés dans notre patois que les *Quatre Saisons* et une *Discussion entre les quatre éléments*, de Dastros, né à Marsolan, près Lectoure. Sa famille, qui existe encore, assure avoir trouvé et gardé longtemps plusieurs manuscrits de ce charmant auteur, que le sieur Noé, ci-devant évêque de Lascar, était parvenu à leur arracher sous prétexte de les faire imprimer et de leur en remettre le profit. On a eu beau pousser ledit sieur Noé de remplir ses engagements vis-à-vis cette famille pauvre : il possédait les manuscrits de Dastros, et c'est tout ce qu'il voulait.

Le nommé *Gay*, né à Lavardens, a aussi écrit; mais ses ouvrages n'ont pas été imprimés, et c'est un meurtre, du moins si l'on en juge par quelques morceaux que les gens qui vivaient de son temps récitent encore avec délices pour eux et pour leurs auditeurs. Dastros vivait il y a cinquante ans: Gay est mort il n'y en a pas trente. Il était plein de grâce, mais c'est tout ce qu'il avait. Il n'a pas été plus loin que Toulouse, et alors les imprimeurs de cette ville ne travaillaient que pour Messeigneurs du Parlement : Mgr l'archevêque, Mgr l'intendant, Mgrs des Fermes, Mgrs de l'Agiot, etc. On dit encore que le sus-mentionné évêque de Noé, fort amateur sans doute, avait trouvé le moyen de se procurer tous les manuscrits du poëte Gay.

Les droits coutumiers sont presque tous en latin de cuisine, ainsi que les actes publics. Pour les chroniques, il n'en existe point ; le plus célèbre de nos paysans serait bien embarrassé pour deviner ce que signifie ce mot. Quant aux prières, nous n'en connaissons d'imprimées que celles qui se trouvent dans les livres des missionnaires. Ces livres sont bien en patois ; ils contiennent plus de cantiques que de prières.

Nos prêtres nous traduisent le français en patois avec une grande facilité. Quant aux sermons, nous doutons que nos curés se donnassent la peine d'en écrire dans aucune langue, mais encore moins en patois. Les missionnaires de Garaison eux-mêmes, qui passaient leur vie à donner des missions en patois ; qui étaient regardés comme des divinités, quoiqu'ils

fissent plus de mal que de bien, ces missionnaires ont toujours eu trop d'amour-propre pour rien faire imprimer. Il n'y a pas d'autres livres ascétiques que ceux des missionnaires, entre lesquels les capucins jouent un grand rôle. Nous étions inondés de cantiques. Le père capucin N.., ayant grand soin de s'intituler noble, en a beaucoup imprimé; il y en a moins qui sont bien faits. Il n'y a pas longtemps que ce noble capucin est mort. Nous connaissons beaucoup de chansons ; nous ne chantons presque plus. Les modernes sont en petit nombre et ne valent pas les anciennes. Pour les almanachs, il n'en exista jamais en patois; du moins il n'y en a pas eu d'imprimé. En fait de poésie, Goudouli a fait honneur au patois languedocien, et Dastros à celui des Gascons. Nous ne connaissons d'autres traductions que celles que nous font nos prêtres de l'Évangile, et aujourd'hui des décrets.

24. — Nous avons déjà dit quel est le mérite de ces divers ouvrages. Dastros a écrit supérieurement. Les éditions qui nous en restent sont de son temps, mais nous ne croyons pas qu'il soit difficile de s'en procurer. Nous avons nous-même possédé cet élégant poëte, que nous lisions avec le plus grand plaisir. Il nous a été volé. Quelque chose de singulier, c'est que nos paysans ne connaissent guère Dastros, et ceux d'entre eux qui lisent le moins mal ne peuvent absolument pas le lire. Il n'en est pas de même des cantiques, quelque bêtes qu'ils soient, et vraiment il y en a beaucoup où il n'y a pas l'ombre du sens commun. Beaucoup de paysans les savent par cœur sans y rien comprendre. En les chantant ils crient à tue-tête, mais ils ne les ont pas appris d'eux-mêmes: c'est aux veillées d'hiver où quelque ci-devant a eu la bonté de les leur chanter ou de les lire. Cependant on voit que nos paysans ont moins de peine à lire dans leur patois tout ce qui entretient leur pécorisme et leurs fausses idées sur la religion. Il n'y en a peut-être pas une douzaine qui ne sachent par cœur et ne chantent fréquemment l'hymne de l'Enfer; plus les cantiques sont effrayants, plus ils s'y attachent.

25. — Il serait facile de se procurer ces ouvrages. Dastros, sans être précisément commun, se trouve chez beaucoup de personnes riches de la campagne. Pour les cantiques, on les trouve partout, mais particulièrement dans les cuisines.

26.— Il ne laisse pas que d'y avoir des proverbes particuliers à notre contrée, et même beaucoup, qui, ainsi que partout ailleurs, forment des sentences ou des maximes. Ex. : *La pou gouaito la bigno ;* La peur garde la vigne.—*Brut de hennos, brut de cu ;* Bruit de femmes, bruit de cul. — *Qui trabaillo mingeo la paillo, qui nou hé arren mingeo lou hén ;* Celui qui travaille mange la paille, celui qui ne fait rien mange le foin. Nos paysans, quand ils sont parvenus à un certain âge, en ont pour l'ordinaire le ventre aussi plein que Sancho Pança ; ils prennent, en les prononçant, un ton doctoral, qui, joint à la teinte qu'a imprimée en eux, non la religion, mais la peur de l'enfer, est assez pittoresque pour un observateur.

27. — Il serait aisé de démontrer qu'il n'est pas de patois plus borné que le nôtre ; ni le patois, ni ceux qui le parlent, ne sont savants. Nos mœurs sont pures et simples ; si elles ne sont pas douces, c'est que nous n'avons pas d'éducation. Nous remarquons que nos meilleurs sujets aux champs ne sont pas toujours ceux qui sont sortis de leur village et ont été en service. Ceux qui ont servi l'État deux ou trois campagnes sont toujours nos bien-aimés. Ils ont été à la guerre et ont mangé de la vache enragée ; ils ont tant tué d'hommes ! ils ont été si loin, si loin ! D'ailleurs, ils savent presque tous lire. Ils chantent à vêpres ; ils nous enseignent à chanter nos cantiques ; ils ne nous enseignent que de bonnes choses. Nous les aimons autant que nous les admirons. Ce ne sera jamais les anciens soldats qui corrompront les mœurs ; au contraire, ils deviennent bientôt après leur retour l'édification de leur canton. Il ne nous paraît pas que le patois puisse faire de grands progrès; ce serait un mal que de le désirer. Quoiqu'il y ait à craindre que nous nous corrompions à mesure que nous sortirons de l'ignorance et que nous nous instruirons, nous désirons fort, nous faisons les vœux les plus ardents pour qu'il paraisse incessamment quelque décret sur l'éducation nationale, sur l'éducation des pauvres cultivateurs, et particulièrement ceux de ce canton.

Le grand Frédéric nous a laissé un bel exemple ! Il a tant colonisé et avec tant de succès ! C'est ce grand roi qui véritablement a bien agrandi le cercle des connaissances humaines, particulièrement dans la classe des cultivateurs. A la

vérité, on dit qu'il a été singulièrement aidé dans cette tâche, digne d'un roi philosophe, par ses ministres, qu'il avait l'art de bien choisir, mais surtout par M. de Rochou, homme fort riche, qui toute sa vie a fait son occupation favorite de l'instruction des paysans de ses terres. Il leur choisissait lui-même des maîtres d'école auxquels il commençait par enseigner la bonne manière d'instruire. Ce M. de Rochou a écrit sur cet intéressant sujet un excellent livre élémentaire. Ses soins ont eu une digne et douce récompense : tous ses paysans sont des modèles de sens, d'industrie, de sage conduite et de bonnes mœurs. Ils n'ont point de patois ; ils ne connaissent que le haut allemand, qu'ils parlent bien mieux que la plupart de nos ci-devant ne parlaient le français. Nous nous faisons un plaisir de nommer M. de Rochou, que nous avons connu. Il a donné un si respectable exemple, que son nom est bien fait pour figurer auprès de celui d'un très-grand homme. Si l'espèce humaine doit de l'admiration à ses héros, qu'elle montre du moins une tendre vénération à ses bienfaiteurs.

28. — Le patois de cette contrée n'est ni l'ancien celtique, ni l'ancien gaulois. Il s'est formé de la langue que nous ont apportée les Romains. Il se rapprochait jadis bien plus qu'aujourd'hui de l'idiome français ; plus celui-ci se perfectionne, plus le patois s'en éloigne. Cependant c'est dans ce patois que se trouve, non-seulement la racine des mots français, mais encore l'ancienne orthographe de ces mots qui, dans le patois, sont prononcés dans leur entier, sans qu'il soit jamais fait grâce à une seule lettre. Nous ne voyons pas que le patois ait perdu des mots, encore moins qu'il en ait acquis.

29. — Nous ne voyons pas qu'il y ait le plus petit inconvénient à détruire notre patois. Ce ne peut être qu'infiniment avantageux. La France, ne composant plus qu'une même famille de frères ou d'égaux (ces deux termes sont synonymes), sera sans doute bien aise qu'on ne parle plus qu'une seule et même langue. Nous ne tenons pas du tout à notre patois ; on peut, quand on voudra, nous l'enlever : nous ne sourcillerons pas. Il nous semble que la langue française est plus faite pour prier le Créateur suprême et chanter ses louanges. Nous sentons que notre patois est trop lourd, trop grossier, trop ignoré ; il n'est pas digne de Dieu. Il nous paraît trop favo-

riser la paresse, le monachisme, la superstition et l'inquisition. La destruction de notre patois ne peut être qu'agréable à Dieu ; elle le sera beaucoup à nous, et la politique ne saurait y perdre.

30. — Jusqu'à la Révolution, nous sommes bien persuadés que toutes les tentatives qu'on eût pu faire pour détruire le patois eussent été inutiles ; nos prêtres étaient nos dieux et nos vrais maîtres, et il s'en faut bien qu'ils eussent été de cet avis. Nous savons particulièrement que M. d'Apchon a fait ce qu'il a pu pour que la doctrine se fît en français dans tout son diocèse d'Auch. Quand ce grand et vénérable prélat y a échoué, on sera peu surpris du peu de succès du sieur La Tour du Pin-Montauban, qui semble avoir en cela, seul, voulu imiter son illustre prédécesseur. Ce qu'il y a de positif, c'est que MM. les Curés l'ont refusé de tous les temps. L'instruction en patois les dispensait de tout travail. L'ignorance dans laquelle ils nous trouvaient et nous laissaient constamment leur était un garant assuré de régner parfaitement, et de ne jamais manquer, du moins, de ce que nous aurions. Nous ne sommes ignorants et grossiers que parce qu'on ne nous instruisait pas. Que nos nouveaux prêtres constitutionnels mettent tout leur bonheur à propager la lumière qu'ils ont vue ; qu'ils nous instruisent, et que ce soit en français ; nous dévorerons tout ce qu'ils voudront bien nous enseigner, et, s'ils continuent à être nos idoles, du moins ils l'auront mérité.

31. — Dans nos écoles de campagne, l'enseignement ne se fait ni en patois, ni en français. Les curés, qui en sont chargés presque partout, parce qu'à titre de régents ils jouissent toujours de quelque métairie, ou tout au moins de quelque grande pièce de terre qui suffirait au maintien d'une famille honnête ; ces MM. les Curés font mine de faire dire la leçon à tous les enfants qui se présentent, et, dans le fait, ils se bornent à enseigner à un ou à deux à servir la messe. Ces pauvres petits enfants, qui déjà sont utiles à leurs parents, ont la constance de revenir tous les jours chez leur curé, durant quatre, cinq et quelquefois six ans, et jamais ils ne savent lire. Les livres dont ils se servent ne sont uniformes qu'autant que leurs parents sont assez aisés pour pouvoir acheter les *Heures* du diocèse.

32. — Il n'y a peut-être pas une seule maîtresse d'école dans tous les villages du département du Gers ; il y en a peu où il y ait des maîtres, et, s'il y en a, ce sont toujours les prêtres fonctionnaires publics, lesquels avaient trop d'intérêt à favoriser et perpétuer l'ignorance pour se croire obligés à remplir leurs obligations. Le nouvel ordre de choses amènera sans doute un changement.

33. — Dans nos campagnes, nous ne connaissons pas d'école fondée ou gratuite où l'on enseigne à lire, à écrire et à chiffrer[1]. Quelque magnifiques que soient les fondations, et quelque bien motivées et expliquées que soient les intentions des fondateurs, l'objet n'est jamais rempli, ou ne l'a pas été jusqu'ici. Les curés étaient trop maîtres ; le seigneur lui-même n'eût osé les attaquer sur cet article. Quant à MM. les Officiers municipaux, on ne l'était qu'autant qu'il plaisait à M. le Curé ; et quel est le consul qui eût osé ne pas respecter son curé, ne pas le regarder comme infaillible et le craindre d'une sainte frayeur ? S'il y a quelque village dans le département où il soit enseigné à lire, à écrire et à chiffrer, à coup sûr les écoliers payent.

Quant au catéchisme, les curés l'ont toujours enseigné fort exactement dans leurs églises ; c'était là leur fort, en quoi nous les avons loués. Nous n'avons pas besoin de dire qu'ils le faisaient en patois. Le paysan n'y comprend pas davantage, mais du moins il le savait par cœur. Nous ne voyons pas qu'on ait enseigné autre chose dans nos écoles.

34. — Elles n'ont été que trop assidûment surveillées par MM. les Curés et Vicaires. Les curés qui ont trouvé des maîtres ont voulu jouir du bien ou du traitement alloué à ces maîtres, et ont si bien fait qu'il n'en reste plus. A la vérité, il n'y avait pas surabondance de cette espèce d'hommes, du moins dans le pays. Si l'on prend le parti d'en constituer de nouveaux, nous espérons que MM. les Curés n'y seront pour rien et qu'ils n'auront pas même la surveillance de ces écoles. S'ils sont jaloux de bien remplir leurs fonctions, ils sont assez occupés. Peu à peu ils feraient comme par le passé, et de la surveillance ils passeraient à la régence et au lucre qui y serait at-

[1] On compte aujourd'hui 773 écoles primaires dans le département du Gers, et 120,000 habitants sur 300,000 savent lire et écrire.

taché. Nous ne sommes pas d'avis que cette surveillance soit donnée aux municipalités; celles de nos campagnes ne sont pas encore assez instruites. Il nous semble qu'on pourrait en charger MM. les Juges de paix, chacun dans son arrondissement. On pourrait en exiger un détail tous les six mois, qui serait envoyé par le directoire de chaque département au Corps législatif, qui garderait devers lui cette partie d'autant plus intéressante, qu'il est bien et dûment prouvé que le cercle du bonheur est toujours proportionné à celui des connaissances.

35. — [*Les curés et vicaires ont-ils un assortiment de livres pour prêter à leurs paroissiens?*] Cette question ne peut provenir que d'un philosophe assez ami de l'humanité pour avoir déjà mis lui-même en pratique un usage ou une mode qu'il voudrait voir s'établir dans tout l'Empire. Nous-même nous avons été si choqué de l'ignorance de certains curés et du peu de livres que nous avons remarqués chez eux, que nous avons formé le projet de les pourvoir tous d'une certaine quantité de livres. Notre projet ne s'étendait que sur les curés et non sur leurs paroissiens: nous voulions qu'il fût fait un abrégé des Pères, des Conciles, etc., aux dépens du clergé. Nous avons fait proposer notre plan à l'Assemblée générale, et il fut rejeté.

En total, nos cures n'étaient pas bonnes; s'il y en avait quelqu'une, c'était de loin en loin. Ces bonnes étaient données au crédit et à des nobles qui avaient bien autre chose à faire, et savaient bien dépenser leur revenu sans acheter des livres. Généralement parlant, nos prêtres ne lisaient plus et n'étudiaient plus dès qu'ils étaient pourvus, quelquefois même dès qu'ils étaient sortis du séminaire. S'ils avaient besoin de quelque livre et s'ils en avaient, c'étaient à coup sûr des livres de chicane ; d'autres livres leur eussent été parfaitement inutiles pour leurs paroissiens, qui n'auraient pu ni su s'en servir, et pour eux-mêmes, parce que, quand ils auraient eu dans la tête la science de toute la Sorbonne, cela ne les aurait menés ni à une abbaye, ni à une dignité dans leur chapitre, ni à une meilleure cure. Il y a plus, c'est que le titre de curé était une exclusion à toute espèce de grade, surtout de la part de la cour. Nous-même nous avons obtenu, dans notre temps, une assez forte pension sur l'archevêché d'Auch, pour un de nos frères

qui était curé. Nous nous donnâmes bien de garde de nous en vanter; car si le ministre de la feuille, le cardinal de la Roche Aimond, l'eût su, jamais nous n'eussions rien obtenu.

36. — On assure hautement que les gens de la campagne ont dans l'âme le goût de la lecture, et qu'ils ne désirent rien tant que de s'instruire. Le jeune homme allant à l'école chez le curé, qui le faisait lire une fois par mois au plus, quoique les pauvres parents se privassent journellement des petits services que leur aurait rendus leur enfant ; ce jeune homme, disons-nous, n'était pas plus tôt parvenu à la possession des *Heures* du diocèse, qu'il les avait constamment dans sa poche au travail, et dans les mains au moment du repos. Il lisait toute sa vie, et mourait sans avoir jamais su lire.

37. — Ils n'en ont d'aucune espèce, à moins que ce ne soient les *Heures* du diocèse, le catéchisme et les cantiques de quelques missionnaires, avec ceux des Pélerins de saint Jacques, de saint Roch et de son chien, ou de saint Alexis sous son escalier.

38. — [*Ont-ils beaucoup de préjugés?*] Pour répondre à cette importante question, il faudrait un volume. Indépendamment de ce que l'on ne nous a pas donné le loisir, ce n'est pas notre projet. Notre paysan est cousu de préjugés, et du genre le plus absurde : il croit aux revenants, aux sorciers, mais surtout aux sorcières. Il croit à la possibilité de donner tel ou tel mal. Nous sommes né à la campagne. Depuis que nous sommes retiré du service, nous l'avons habitée dix ans. Nous n'avons pas été témoin oculaire de toutes les bêtises auxquelles on croit dans notre village, mais nous en avons su assez pour avoir gémi bien souvent de l'inutilité des efforts répétés que nous avons faits pour y mettre ordre. Il y a six ans que nous habitons cette ville ; les paysans de notre village ne viennent guère à la ville sans venir nous voir. Il y en a un, entre autres, qui est à peu près de notre âge, lisant assez bien parce que c'est nous-même qui lui avons servi de maître, qui est venu ici plusieurs fois chercher à prix d'argent, chez une fille ou une femme qu'il nous serait aisé d'indiquer, des remèdes contre un mal qu'il assure lui avoir été donné. Cet honnête paysan est notre ami ; il a toujours place à notre feu et à notre table : jamais nous n'avons pu lui faire entendre raison ; et

c'est le docteur de tout le canton ! Nos paysans sont encore très-forts pour les missions, surtout pour les prédications avant le jour, pour les processions ; entre autres, pour celles des fêtes de la Vierge. Ils ont une grande foi aux petits bouts de bougie brûlés devant l'image de tel saint, aux évangiles dits par tel ou tel curé, le jour de la fête locale de la paroisse dudit curé. Nous ne voyons pas pourquoi ils n'ont pas beaucoup de reliques : les curés n'ont sans doute pas osé se permettre de leur en distribuer. Mais ils ont beaucoup de chapelets, et il y en a de telle *capelle*, comme de Garaison et de Bétarrain, auxquels ils tiennent si fort qu'ils préféreraient qu'on leur arrachât la vie plutôt que leur saint chapelet : ce qui nous étonne d'autant plus, qu'ils n'ont pas la plus légère notion de religion ; ce qu'ils en savent, c'est comme des perroquets ; en un mot, ils craignent plus l'enfer qu'ils n'aiment Dieu. La raison en est toute simple : nous avons été témoins que nos curés, dans toutes leurs homélies, leurs prônes et leurs sermons, montrent toujours Dieu comme prêt à frapper. Ils sont toujours à cheval sur l'enfer.

Il nous paraît qu'il faut bien du temps, et un grand faisceau de lumières, qu'il est dangereux que ces braves gens ne puissent porter, avant de pouvoir se flatter de pouvoir les guérir de tous leurs préjugés.

39. Depuis une vingtaine d'années, ils font mieux leurs affaires ; c'est-à-dire que ceux qui ont du bien à eux le travaillent mieux, quoiqu'il s'en faut (*sic*) de tout qu'ils soient agriculteurs. Au lieu de vendre leurs denrées chez eux, à des voisins riches qui en savent plus qu'eux, ils fréquentent maintenant les foires et les marchés. On ne peut pas les appeler commerçants ; cependant il y en a peu qui n'agiotent sur les bestiaux, sur les bois, sur les cochons.

Quant à la religion, ils ne la connaissent pas plus, même à présent, que sous Henri IV. Leurs principes religieux ne nous paraissent guère susceptibles d'augmentation ni de diminution. Nous faisons des vœux bien ardents pour les voir prenant une direction plus utile. Pour leurs mœurs, elles sont absolument les mêmes.

40.—*Quelles sont les causes et quels seraient les remèdes à ces maux ?*] Nos réponses antérieures pourraient bien servir à

ces questions. Il nous en coûte d'autant plus de nous répéter que nous sommes pressé ; mais nous aimons à nous persuader qu'il n'est pas possible que la régénération ne s'étende aussi sur cette petite partie de l'Empire, si intéressante à tant de titres. Le paysan, nous l'avouons, est plein de préjugés les plus absurdes : il est bigot, superstitieux, fanatique et surtout ignorant et vain; mais il est sage, il est chaste, il est peu jureur, point ivrogne, sobre, honnête homme, avide de s'instruire. Nous pensons que, pour remédier à tous ces maux, il faudrait, non-seulement renouveler les prêtres en changeant totalement leur esprit, mais *leur assigner, leur décréter une autre éducation*. Il faudrait les constituer dans leur église, de manière qu'au lieu de balbutier en latin, qu'ils n'entendent guère, des prières que le paysan entend sans doute bien moins, toutes les prières, instructions, catéchismes et service d'église, ou y tenant sous toutes les dénominations possibles, soient dorénavant faits en français. Que, par chaque municipalité ou cure, d'après la nouvelle circonscription, il y ait un clerc d'église qui sera en même temps chantre et maître d'école. Si ce maître est étranger, ainsi qu'il nous paraît inévitable, qu'on lui donne cent écus, avec la jouissance d'une maison et d'un jardin, et il est bien payé. S'il est de la municipalité même ou du voisinage, on pourra lui donner moins. Nous voudrions qu'avant d'être mis en place, ce maître d'école fût examiné sur ses talents par le juge de paix, sur des ordres donnés à celui-ci *ad hoc* par le directoire du département ; qu'une fois en place, il fût surveillé par ledit juge de paix, qui serait tenu de rendre compte de la conduite dudit maître, ainsi que du nombre d'écoliers. Nous désirerons encore que les dimanches et jours de fête, si toutefois l'on en conserve, et ce n'est pas notre avis [1], ledit maître fût tenu de faire réellement

[1] Au sujet des fêtes, il règne dans le département du Gers, et sans doute ce n'est pas dans le seul, un genre d'abus qu'il serait très-important de détruire. Chaque paroisse a sa fête locale en particulier, suivant le jour auquel se trouve le saint qui en est le patron. Le jour de la fête patronale, les paysans se rassemblent de toutes parts sur le lieu où se fait la célébration ; ce n'est jamais par piété ni pour honorer le saint du lieu, c'est bien plutôt par rendez-vous pour toutes sortes d'affaires, et fréquemment pour *toutes sortes d'abomination*. C'est, pour l'ordinaire, la *foire des domestiques*. S'il règne la moindre rancune entre ces gens, après s'être

réellement les fonctions de clerc et de chantre, et d'avoir à cet effet, et seulement dans ces occasions et dans l'église, un costume particulier à peu près pareil à celui de M. le curé. Bien entendu que cet homme, maître clerc et chantre, sera, non-seulement libre de se marier, mais encore qu'à mérite égal, la préférence sera toujours donnée à celui qui sera marié.

Sans doute, il serait fort avantageux que le plan d'éducation fût le même, ainsi que les livres qui y seraient destinés; cependant ce canton est bien neuf, et il y en a pour quelques années avant qu'il ne puisse aller de même pied que les autres : il résultera de l'égalité dans le plan, de l'émulation entre les maîtres. Pour mieux l'exciter, on pourrait confier à MM. les Juges de paix une petite somme, dont il serait disposé le 14 juillet, la fête de la nation, en faveur du meilleur maître. Le même juge pourrait aussi avoir un petit fonds pour distribuer des livres aux jeunes gens paysans qui se seraient distingués dans l'école. Enfin, sans en dire davantage, l'on sent et l'on devine tout le bien qu'il y aurait à faire. Quant aux maîtresses d'école, qu'on ne s'en occupe pas : les femmes suivront toujours les hommes. Dans ce canton, elles sont extrêmement laborieuses; elles ont plus d'esprit que les hommes; en tout elles valent mieux, quoique encore plus bêtifiées par le piétisme.

41.—Il est très-possible que les paysans ne sachent pas pourquoi, mais ils voient la Révolution avec plaisir. Ils sont bonnes gens; l'espèce en est excellente : il ne s'agit que de les débêtiser dans ce moment, et c'est leur faire trop d'honneur que de les croire susceptibles d'effets moraux. Nous doutons très-fort que la religion elle-même ait jamais eu sur eux cet avantage. Ils ne sont que matière ; ils n'y mettent pas de malice, mais ils ne voient et ne connaissent que le présent et la matière, et, s'ils croient à Dieu et à l'immortalité de l'âme, ils n'y croient que matériellement et machinalement.

échauffés par la danse et le vin, ils ne se retirent guère sans s'être battus et même sans avoir versé le sang. C'est ce qui vient d'arriver la semaine dernière dans le district de Nogaro. — Nous pensons que, pour détruire ces occasions de scandale, il serait à propos que les fêtes locales et patronales de toutes les paroisses se célébrassent à la fois, un même jour de l'année, dans tout l'Empire. (*Note du manuscrit.*)

42.—[*Trouve-t-on chez eux du patriotisme?*] Voici encore une question qui serait susceptible d'une fort longue discussion; mais nous avons aperçu le but où nous nous sommes engagé d'arriver, nous nous hâtons de suivre la ligne la plus droite pour l'atteindre. Notre paysan ne peut pas être patriote, il est trop ignorant; il ne connaîtra le sens de ce mot que quand il en aura savouré les avantages : c'est la marche des bêtes; nous pensons même qu'il lui faut plus de temps qu'à tout autre. Cette précieuse plante est de retour en France depuis trop peu de temps ; elle en avait été bannie depuis tant de siècles! Il n'est pas possible que le paysan la connaisse, puisque les gens éclairés ont bien de la peine à fixer leurs idées sur ce sujet. Il en est du patriotisme comme de l'amitié, à notre avis. L'un et l'autre sont deux sentiments bien nobles, bien distingués, mais ils ne commandent pas. On ne se réveille pas patriote comme on se réveillait évêque sous l'ancien régime. Pour devenir patriote, nous prétendons qu'il faut du temps. Cependant nous voyons avec plaisir que notre paysan n'a pas laissé que d'en montrer. On a travaillé à le séduire ; il a eu la force de résister : on peut beaucoup en attendre. Il a entendu le cri de la liberté ; il ne sait vraiment pas où cela peut le mener, et nous pensons qu'il ne s'en inquiète guère ; nous sommes sûrs que jamais il ne se laissera dominer comme par le passé.

Notre paysan n'est pas cruel, il n'est pas malfaisant, mais il devient facilement furieux ; il est à craindre que l'on ne l'égare, et alors il pourrait faire beaucoup de mal. Si l'on n'y a pas réussi jusqu'à présent, il faut espérer qu'on y réussira encore moins, parce qu'il n'est pas possible que le paysan, tout borné qu'il est, ne s'instruise pas. Naturellement il n'aime pas la guerre ; il aime fort son pays, et réellement ce pays le mérite. Il sera le premier de l'Europe si jamais une bonne agriculture y est connue. Le paysan est attaché à ses parents et aux siens. Les vieillards sont respectés, et, s'ils étaient riches, ils joueraient un beau rôle sur leurs foyers. Notre paysan craint fort le tirage de la milice ; il versait bien des pleurs avant de quitter sa pauvre chaumière; mais, une fois arraché à sa chère famille, il était au moins aussi bon soldat qu'un autre, et presque toujours plus accoutumé à la fatigue, ce qui constitue le bon soldat.

Avec mille de nos paysans, pris depuis vingt-cinq jusqu'à trente ans, pourvu que nous les eussions à cent lieues de chez eux seulement durant six mois, nous ne serions pas embarrassés pour battre deux mille Impériaux ou ennemis quelconques, soit Royalistes, Condistes ou Bouillistes[1]; mais nous aimons mieux voir nos lauriers se dessécher et périr que de voir diminuer, et nos moissons, et nos pères nourriciers.

Quant à l'intérêt personnel, nous sommes forcés de convenir que c'est le dieu que nos paysans révèrent le plus. Étrangers aux douceurs de la fortune, ils l'adorent parce qu'ils n'en ont point, et qu'ils ne croient heureux que ceux à qui elle sourit. Malheureusement le paysan n'est pas le seul qui pense ainsi. Faites brûler le feu sacré de l'amour de la patrie près de sa chaumière, et ne craignez pas que bientôt il ne vienne s'y réchauffer.

43. — Nos paysans avaient pour leurs prêtres un respect au-dessus de toute expression. Leurs curés étaient leurs dieux. Ils ne pouvaient pas se persuader que la noblesse ne fût une espèce tout à fait différente de la leur: il n'y en a même peut-être que trop qui sont encore dans cette erreur. Ils portaient le joug du clergé et de la noblesse depuis trop de siècles et y étaient trop accoutumés. Ils avaient trop de peur de l'enfer et de la corde pour que jamais ils se fussent permis seulement une invective, s'ils n'eussent été poussés, stimulés et vivement encouragés.

Nous ne voyons pas que les paysans du département du Gers aient fourni beaucoup d'exemples d'insurrection ou d'outrages à leurs curés ou leurs ci-devant seigneurs; s'il y en a, il y a grandement à croire que ces messieurs les avaient bien mérités. Car, encore une fois, le paysan est bon et animal d'habitude ; il ressemble assez à ses bœufs. Comme eux, il se meut difficilement; s'il lui arrive de regimber contre l'aiguillon et de tirer quelque ruade, ce n'est que parce qu'on a abusé de la permission de le charger. Mais il ne se sert de ses cornes que quand on l'a cruellement maltraité et qu'il voit son sang par terre. Les ci-devant abusaient tous les jours de leurs avantages, et

[1] Les maréchaux Lannes et Canrobert, de même que l'amiral Villaret-Joyeuse, sont originaires du département du Gers.

les prêtres de la confiance. Nous n'avons pas hésité de dire combien elle était en général peu méritée. Nous avouons toutefois, avec plaisir, que maintes fois nous avons été forcé de faire exception à la règle, et que nous avons connu des curés qui méritaient, et la confiance de leurs paroissiens, et le respect du monde entier. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce sont ceux-là mêmes qui ont prêté le serment, et qui, après avoir édifié leur patrie par leurs bons exemples, vont contribuer à la sauver et à la brillanter par leur courage et leurs lumières. Quant aux maires et aux municipalités, nous ne sommes guère compétent pour répondre à cette question. Nous menons une vie trop sédentaire, nous sommes trop retiré du monde. En total, nous savons qu'à moins de prendre la municipalité dans les docteurs de village, tels que des demi-avocats, notaires, arpenteurs et experts, tout le reste ne sait rien de rien.

Nous croyons fermement que la Révolution, en ôtant aux paysans leur ci-devant seigneur et en aliénant la confiance de leur curé, ne leur a ôté que deux tyrans, et qu'en leur donnant une municipalité aussi puissante, elle leur a donné autant de tyrans que d'officiers municipaux. Ce despotisme ne pèsera-t-il pas autant et même plus que le premier? Et comment y remédier? S'il faut qu'un municipal sache lire et écrire, ce n'est pas encore aisé.

Il reste encore des questions fort importantes sur les chirurgiens, les accoucheuses, les médecins d'hommes et les médecins vétérinaires, et sur l'agriculture.

— Ce pays, destiné par la Providence à être riche et opulent, a été jusqu'ici la victime des tyrans et de l'ignorance. Il est livré à la nature, et l'on ne s'occupe qu'à la contrarier.

LAS NOÇAS DE JAUSELOU ROUBI

Par Moussu RICHARD

La *Société pour l'étude des langues romanes* doit la communication de cette comédie dauphinoise à l'obligeance du fils de l'auteur, M. Edmond Richard-Bérenger, officier de la Légion d'honneur et membre du Conseil général de l'Isère pour le canton de Mens.

M. Richard père, ayant terminé ses études à Grenoble et à Paris, revint dans son pays pour s'y fixer ; y fut, après 1830, juge de paix pendant quelques années, et y mourut en 1854. C'est vers 1816, quelque temps après son retour, qu'il composa cette suite de scènes, dans lesquelles il reproduisit, avec une verve spirituelle, le langage et les mœurs de ses compatriotes. La fidélité de cette peinture alla même jusqu'à y faire figurer des originaux, alors fort connus à Mens, comme *Gustou,* l'auteur de la chanson contre *Madelou,* et cette longue liste de personnages aux sobriquets grotesques, invités à prendre part au plantureux festin de noces, entièrement composé de mets du pays.

Mens, où se passe cette amusante comédie, est une petite ville de l'Isère dont les habitants, au commencement de ce siècle, exerçaient pour la plupart le métier de tisserands. Elle est située à l'extrémité méridionale du département, à 56 kilomètres de Grenoble et à 15 de la route nationale de Grenoble à Marseille.

Cette bourgade, d'à peu près 1800 âmes, était autrefois le chef-lieu d'un petit pays nommé Trièves, et qui contenait, avec le canton actuel de Mens, ceux du Monestier-de-Clermont et de Clelles, dans l'Isère, et probablement la vallée de Luz-la-Croix-Haute, dans la Drôme.

Le Trièves, entouré de tous côtés par de hautes montagnes ou par les ravins profonds du Drac, torrent qui descend des Hautes-Alpes et va se jeter dans l'Isère au-dessous de Grenoble, était d'un accès fort difficile et formait comme un petit monde à part. Quoiqu'il ressortît du baillage de Graisivaudan,

dont le siége était à Grenoble, ses principales relations étaient peut-être avec le Dauphiné méridional et la Provence. Cela s'explique facilement par sa situation entre les montagnes de la Drôme et des Hautes-Alpes et par ce que l'on sait de son histoire. Il avait originairement fait partie du territoire des *Voconces*, importante tribu gauloise, dont les villes principales étaient Luc et Die dans la Drôme, et Vaison dans Vaucluse. C'est pour cela qu'il appartenait à l'ancien diocèse de Die, dont il forma jusqu'en 1791 un des cinq archiprêtrés. Le passage de la Croix-Haute le mettait en communication directe avec la Provence et Marseille ; c'est même encore aujourd'hui dans cette dernière ville que se rendent généralement ceux de ses habitants qui vont chercher fortune dans les grands centres.

Ces affinités d'origine et ces relations expliquent facilement pourquoi les variétés du patois parlé dans ce pays se rapprochent beaucoup plus du bas dauphinois et du provençal que des dialectes en usage aux environs de Grenoble.

La comédie de M. Richard est écrite dans ce patois, et, quoiqu'elle accuse manifestement l'invasion et l'influence fâcheuse des mots et même des formes françaises sur l'idiome indigène, elle offre pourtant un curieux spécimen, qui rentrait naturellement dans la spécialité de la *Revue des langues romanes*. C'est, de plus, une étude de mœurs locales faite avec autant d'esprit que de fidélité. A ce double titre, elle ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs. Malheureusement elle est restée inachevée et ne se compose que de scènes détachées.

Quoi qu'il en soit, M. Richard-Bérenger, en nous autorisant à publier cette œuvre de son père, a bien mérité des romanistes, en même temps qu'il a donné une nouvelle preuve de son amour pour son pays natal; ce pays au service duquel il consacre généreusement, bien qu'il réside à Paris, une large part de son temps, de ses revenus et de son intelligente activité.

Ch. Revillout.

Nous reproduisons avec toutes ses irrégularités l'orthographe de M. Richard, qui avait écrit son œuvre bien plutôt pour la lire lui-même que pour la faire lire. On remarquera que les infinitifs et les secondes personnes des verbes sont écrits tantôt avec un *s*, tantôt avec un *z*, et souvent sans aucune consonne finale : ce qui prouve que ces consonnes ne se prononcent que devant les voyelles et ont un caractère purement euphonique.

LAS NOÇAS DE JAUSELOU ROUBI

Ate proumier

SENO Iro. — Mariano, souretto

Mar. Enfin dedin ma vio farei faz un mariage.
Oh! li reussirai ; ma fe, sario damage
Qu'acau paure Roubi venguesse à s'attrapa.
Oh! que me fâchario! Mez s'attraparet pas.
Conneissou Madelou ; ei pas laido, ei bien facho,
Toujour de memo humour, jamais aco se fâcho.
Sa fa las teéras et mai que lia bien d'éinavan :
Passo pas jour sen que n'en fasse sous trei rans.
E pei... pâto tres bien, sa bouta caucas pessas.
La semano passâ m'adoubet douaz junessas ;
Fournisset tout, et pei, quand vouguei la paya,
Me disset : Vorou[1] ren, Mariana, badina !
Mez pei, lou lendeman que sei fasio d'eiporas,
Séi la fazei dina qu'aviou fa de revuoras.
Enfin iou l'amou bien, et Jauselou Roubi
Pouo pas, à moun avis, mech s'adreissa qu'aqui.

SENO II. — Mariano, Piarrot (soun home)

Mar. — Anen, deipacha vous, ana vez Nicoulas.
Vous souventare bien coumo li fau parlas :
Vous fau pas tou d'un co li parla de sa fillo;
Vous fau veni de len.

Piar. — Vai, siaz uno imbecillo!
Que diable! ai moun bouon sen ; din aquelous afas
Savou ça que fau dire et tout ça que fau fas.
Pei, d'ailleur, moun nebou trouvario prou qui prendre;
Ei bien din sous affas. Me disseroun, divendre,
Qu'avio mai de cent frans plaças aux intérêts.

[1] *Vorou*. On dit *varou* et *vorou* suivant les localités. A Mens, c'est *varou*.

Jauselou n'ei pas beau, mez ei un bouon sujet.
Tout aco couonto, pei, quan s'agit d'au mariage;
Senz aco doux eipoux fan un marri meinage :
E quan non ei maria, n'ei pei pas per un jour.

MAR.— Aco ei mai prou verai. Me souventou toujours
Que ma mère pouvio vous auvi ni vous veire:
Vous auriou jamais prei, si l'aviou vougu creire.
Cre-me, me disio pei, laisso toun Piarroutou :
Que vore faz d'aco? Vei, n'ei qu'un mijo-tou ;
N'aurez jamais plaze. Leissei dire, ma mère
Nous leisset pei maria.

P.— T'en repente?

M. — Au countrere :

Ei bien rare qu'aven cauco querello ensen :
Auriou beau me fâcha, que disa jamais ren.
Lou mouyen d'être pas de bouono intelligenço?
Si de feis, per hazard, vous, perdas patiencio,
Per me reipoundre pas vous en anas d'eici,
E lou vêpre fasen la paix sus lou cussi.
Ah! disoun periou prou dedin lou vesinage
Que viven bien ensen et fasen bouon meinage.
Anen, qu'era mai prou l'home que me fario.

PIAR.—Mez, quan me facheriou, de que me servirio?
Criariaz enca mai, insi, quand as la moucho,
Ai dez cos plutuet fa de pas drubi la boucho.
Perça que passariou tou lou jour à cria
Que si v'a bouta aqui, n'en deimourdrez mai pas;
Ai doun plus vite fa que de te countredire.
Mez leissen tout aco.

MAR. – Diaz-me coumo vas dire
Au père Nicoulas?

PIAR.— Li direi que, si vau
Eitabli soun efan à pau près coumo fau,
Li savou un bouon parti, que fario per sa fillo
Et que desirario d'intra din sa famillo.
Parlarei de soun ben.

MAR.— Aco lou fâcharet.

PIAR.—Au countrere, ei-z-aco que lou déicidaret;
Per qui vau s'eitabli, la proumeiro ressourço

Ei et saret toujour de fa tinta sa bourso.
Vai, Mariano, cre-me, din d'afas coum'aco,
Ei lous saus que fan tou; lou resto ven si pouo.
Ah ! tout a bien chanja : avuro lou mariage
N'ei gaire qu'un marcha, n'ei plus qu'un broucantage.
Aco n'ei, ma fe, plus ça qu'ero de moun ten:
L'on se mariavo alors; avuro l'on se ven.
L'on s'achato, ma fe; et lou men que marchando
Ei toujour bien vungu à faz uno demando.
Uno fillo qu'aurio cen bouonas qualitas,
Ma fe, si n'a qu'aco, ò ! s'eitabliret pas.
Si ei bravo, per hazard se mariaret encaro :
Aco se ve de feis, mez ei chauso bien raro:
Tandis qu'aquelo qu'a de louidors bien counta,
Trouvaret tous lous jours embe qui se maria.
Aurio tous lous defauts: sario bouarglio, boussuo,
Manchotto, sourdo et pei, vieillio, gambio, tourtuo,
Groumando, pau-de-sen, fénéanto, eiffrountâ,
Maucoucento[1], franrou, proudiguo, levo-naz ;
Sario pinguo[2], revêcho, insoulento et mouyardo,
Perdessus tout aco fantasco, babillardo,
Qu'aco signifio ren, vous disou, et si a d'argent,
Tous aquelous defauts saren counta per ren.

Mar.— La fillo d'autras feis, que sounjavo au mariage,
Avio souin de chausi un garçou renja, sage ;
Amavo mech trouvaz de bouonas qualitas,
Et lou ben tout souret la countentavo pas.
Ero bien rare alors de trouvaz un meinage
Voun l'on pouguesse auvi lou plus pucho tapage.
Chacu ero bien counten, tout ero bien d'acouor :
L'amitié finissio qu'au moumen de la mouor.
Avuro ei plus aco... la fillo que se mario
Fai, ma fé, que se vendre, en acau que la payo;
Si n'ava pas de saus, vous eipousaren pas.
Periou se marioun plus, se fan que degoula[3]:
Mez lous merito bien.

[1] *Maucoucento*, mal cossue, sale, malhonnête.—*Franrou* échontée.
[2] *Pinguo*, grincheuse.— *Mouyardo*, capricieuse, lunatique
[3] *Degoula*, dégringoler.

— Piar. N'ai pas de ten de resto.
Cinq ouras an souna, me fau prendre ma vesto,
Epeisso irei parláz au pere Nicoulas.
Mar.—Anen deipacha-vous, vous lei arresta pas:
Iou vous attendou eici.

SENO III. — Mariano, souretto.

Mar.— Me va ta qui tranquillo.
Aco reussiret. Mez vounte ei ma baubillo[1]?
Ero sous peraqui. Mez vounte l'ai boutâ?....
Saret din moun panié... non, li la trovou pas;
Epei.. qu'ei devenguo? Saret beleau per terro.
Tena, lia pas aqui deque vous fa coulero,
Aquelo couonto, anen... maudeipi d'au travail
L'aurei beleau boutâ arrando acau mirail.

(En cherchan la baubillo, lou mirail chait et se roumpt.)

Mancavo plus qu'aco, sâcrebiou ! lou lai signe !
Et peisso voura pas qu'uno feno trepigne :
Un mirail que se roumpt !... lia ren de si marri.
Me farei expliqua-z-aco deman mati
Situet en me levant; bien sûr que prendrei gardo
De n'être pas vuguo. Farei veni la Fiardo,
Et, per dous ou trei saus, me farei expliqua
Lou pantaï que fazei la semano passâ.
Siou suro, quan direi que moun mirail per terro
S'ei bouta per mourceaux, que me diret : « Ma chero,
« Crea bien qu'aco announço, à n'en pouvez douta,
» Qu'ei questiou d'uu proujet que s'accompliret pas. »
Vai, paure Jauselou, veirez qu'à toun mariage
Liauret mai, aco ei sûr, caucu patricoutage:
L'on pouo counta sus ren. Iou, creiou tou fini.
Et avuro ai bien po qu'aco vene a fa chi[2].

SENO IV. — Mariano, Toineto

Mar.— Qui barrounto eilaval? Qui ei-z-à vau? Que vouraz?
Toin.—Mariano ana qu'ei mi, anen, deisenda pas.

[1] *Baubillo*, bobine
[2] *Fa chi*, faire chien, rater, ne pas réussir.

MAR.— Qui diable ei mai aco? vous fan vira la teto.
Que vouraz? Que vous fau?.. Ala qu'ei vous, Toineto.
T. — Oi, toujours fiaras?
MAR. — Anavou devouida.
T. — Coumo vous vai?
MAR. — Pas bien, ai la mère eimoudâ.
T. — Fau prendre caucoren.
MAR. — Asseta-vous, vesino.
T. — Mez, qu'ei que vous sentas?
MAR. — De vens dedin l'eichino:
Ai la teto, lous bras, lou ventre et l'estouma,
Lous rens et lous pourpis ples de laisso m'ita [1].
Mez aco passaret embe un pau de patiencio.
T. — Damage d'en parla, aqu'ei-z-uno seguencio [2].
Vous fau bien habilla, vous garanti d'au frei:
Prena dous coutilloux.
MAR. — Pauro feno, n'ai trei.
T. — Travailla periou trop, laissas vatras eiporas [3]:
Buva un pau de bouon vi, fasa caucas chichoras [4].
Crea-me, lia toujour mai de ben que de viò:
Sougna-vous coumo fau d'aqui que sia gariò.
MAR. — Sava pas lou ditou que courre las chareiras?
Que tous lous viez cuberts an toujour de gouteiras.
Tena, voura uno preso.
T. — Ava de bouon taba?
MAR.— Oh! l'amou pas cheitiou, lou prendriou, ma fe, pas:
Si sei n'a gi de bouon, vaqui moun naz que juno.
Gara, me parla pas d'acau taba de luno:
An beau dire, lia gi de pouisou coum'aco.
Fau pei ren aure faz que surti soun moucho!
Lou bouon taba, per mi, ei uno gronmandiso.
Periousso sian ensen coumo chou et chamiso:
Si n'aviou pas d'au bouon, moun naz que devendrio?
T. — Ei verai que se prend plus que de vilanio.
MAR.— Anen, que fau n'avez uno enveo bien grando,

[1] *Laisso m'ita*, laisse-moi être, laisse-moi tranquille.
[2] *Seguencio*, maladie qui court.
[3] *Eiporas*, canettes, bobines qui se mettent dans la navette du tisserand.
[4] Faites tremper du pain dans du vin.

Per ausas achata d'acau de countrobando;
Fau vouillez se fa mau, fau vouillez s'estroupia:
Et, d'ailleur, que plaze se trovo à lou nifla ?
N'aviou prei l'autre jour avau vez la Roussino,
Mez avio, per ma fe, lou gou de la plus fino.
N'en prena pau, fai ren, mai sieze un pau plus char.

T. — Coumo n'en prenou pau, uiilou coumo vanard,
Patetto badina ? Li auret vuit jours divendre
Qu'aviou fini lou miou; n'aviou plus, n'anei prendre
Uno liouro et demi; n'ai, ma fe, plus qu'un pau.
Oh ! n'en prenou beauco.

Mar. — Mez, Toinetto, a prepau !
Sava pas tout de bouon qu'ei questiou d'un mariage
Mez dungu n'en sa ren dedin lou vesinage.
Savou que parla pas, que manqua pas de sen;
Vous disou acau secret: lou disa pas, au men !

T. — Certo, n'ava pas po, siou pas uno berjako :
Me conneissa doun pas, siou pas uno patraco.
Li a dungu coumo mi per gardaz un secret :
Me fariou eitela [1], me fariou tua plutuet.
Oh ! m'ava be trouvà ! Et qui ei lou calignaire ?

Mar. — Ei Jauselou Roubi ?

T. — Conneissiou prou lou paire
Creou lou veire enca: eran quasi d'un ten:
Avian tous doux aprei notre abeicei ensen :
Un mice... pas tant grand... uno figuro pleno,
Que se mariet vez Quet [2] et dessus ben de feno.
Lou metre lia beila de beaux cos sus lou choux;
Quand lou fouitavo pas, lou boutavo à janoux;
Nous fario peisso auvi-z-en anan à l'eicoro,
Coumo criavan tous : *Mon paure choux tremouoro.*
Lou metre, que l'auvio arribas en plurant,
Arrapavo suau co sa tarocho à la man.
Roubi ero si sûr que l'anavoun mai batre,
Que las douas peau d'au choux li fasian trento-quatre.
Quan lia de ten qu'ei mouort ?

M. — Li auret bientuet treis ans,

[1] *Eitela*, mettre en morceaux, en ételles.
[2] Quet-en-Beaumont, canton de Corps.

Creo ben que muret un mei davan Toussan.
Marateet lou ten; avio uno cacarucho:
Avio prei chau et frei en juan à punpunchuco:
Peisso aco l'emmenet. Lou novi ei soun garçou.

T. — Et qui ven eipousa ?

MAR. — Devina?

T. — Madelou.

MAR. — Lou diable vous devine; creiou que la nouvelo
Ero pas eibandio; mez aquelo eicarcelo [1]
De Babichou Lulu v'auret pourtà pertout.
Ello vous au a dit.

T. — M'au disset vez lou pou.

MAR. — Li au dissei au mouri, enca sous la proumesso
Que n'en parlario pas, peisso aquelo bougresso
Vou charrounto pertou.

T. — Et fiançaren bientuet?

MAR. — Oh! fau parlaz d'afas ; lou meillour ei plutuet.
Fau pas douna lou ten de fa de bavardages ;
Sava que lia toujour caucu patricoutage ;
Sava ça que se dit : au mariage, à la mouor,
Lou diable, tan que puo, fai toujour sous eifouorts.
Mez, mez, per Babichou, n'en fai aqui de belas :
Mez avuro, periou, saudriou trento nouvelas
Que coumo din mous eis, n'en diriou ma fé gi.

TOIN. — Ana, n'a pas leissa la linguo suau cussi ;
Si n'avio di qu'aco, sario uno bagatelo.

MAR. — Que vous auret mai dit aquelo mandiguelo [2] ?

TOIN. — Vous au vau dire, mez v'ana pas repeta.

MAR. — Gara! n'ava pas po que n'en bouffarei pas.

TOIN. — Après m'avez aprei doun tout acau mariage,
Me disset : « Madelou ei certo prou din l'âge
» De n'attrapa caucun : friso las quatre croux.
» Aco se mario enca!... Qui ei lou paure garçou
» Que vai per sous pechaz la prendre per sa feno?
» Sa pas boutaz un poun et peisso toujour reno [3] ;
» Ei feneanto... Ah!... vou creiria, ma fe, pas :

[1] *Eicarcello*, escarcelle, longue, maigre et sèche.
[2] *Mandiguelo*, traînée.
[3] *Reno*, grogn-

» Sa fa dedin lou jour que sous quatre repas.
» Digéro, vai et ven, et pei baillo, pei s'eitiro ;
» A qu'ei grouman, grouman..! ma fé, coum'uno miro[1].
» Sava pas la chansou que Gustou li avio fâ ?
» N'en savou ren, dissei.. — Mais vous la vau chanta. »

Non, li a dungu de si pantragno[2] ;
Ei aussi secho qu'un briquet,
Miço, lonjo coum'uno dagno[3] ;
Maigro coum un cen de brouquets.
Toujour crio, toujours remouiro ;
Ei pleno de laisso-m'ita,
A peisso toujour pet a fouiro,
A toujour la mère eimouda.

Per aprendre cauco nouvelo,
Li a tout au plus sept ou huit jours,
Qu'aquelo grando mandiguelo
Vouret mai vite vez lou four.
Partet ; anen la fario veire,
Courrio, courrio coumo lou vent ;
Mez su soun naz se leisset cheire
Et perdet sa dareiro dent.

Mar. — Leissa, nia prou de di ! Ah ! v'eissubliarei pas !
Cheitiou, puou revungu, bougro de mau pata,
Carrogno, levo-naz, laido betio, matino,
Mandiguelo, tourchou, fraurou, vieillo guenillo,
Bavardo, pau-de-sen, bouamo, vilain gueipié,
Salopo, foumoura[4], bâtou de jarinié !
La farei repenti de tous sous bavardages ;
Li aprendrai à lous fa tous sous patricoutages.
Ah ! li direi soun fait, situet que la verei :
Si la trouvavou aqui, li vourariou aux eis.

Toin. — Au men me nouma pas, vé, sia feno prudento ;
Me juario caucu tour ; sava qu'ei bien vioulanto,
Beleau m'avuglario ! Mez vau bouta moum ouro :

[1] *Miro*, chatte.
[2] *Pantragno*, décontenancée.
[3] *Dagno*, tige de chanvre.
[4] *Foumoura*, fumier

Ei seis ouras bientuet.

Mar.— Coumo le ten s'eicouro.

Toin.— Anen, bien lou bonsoir; sei tournarei deman.

SENO V. — Nicoulas, Piarrot

Nic. — Bonjour! vezi Piarrot.

Piar. — Adioussias! Nicoulas.

Nic. — Assetas-vous aqui.

P. — Oh! vous deirenjas pas.
Vous pourtas toujour bien, insi que vatro feno?

Nic. — Oh! se pouorto prou ben; ei mai amoun que reno :
Puo pas passas un jour senz avez à renas;
Mez ei mai coum'aco et la chanjaria pas.
Que miracle, vezi, de vous veire à queit' ouro?

Piar.—Ma feno fai lou fuo; vai fa bulli son ouro.
Iou ai fini moun auno, et, davan que dina,
Ai sounja de veni veire ça que fazia.

Nic. — Gramarci! sia be bouon.

P. —Et vount' ei vatro fillo?
Faret un bouon sujet: ei diligento, ei vivo,
A de gaubi, ei renjà, n'ei pas un levo-naz;
Vous dounaret plaze; ana, leissa l'ana.

Nic. — Diou vou fasse, vezi! Et coumo van las teeras?

Piar.— Gara, se fau viraz de toutas las manieras
Per n'en vendre un coupou. Embe lou prez d'au fiou.
Que vouraz que se gagne? Vou véou prou per iou.
N'en vendai l'autre jour trei pessas de coumunas.
Ei gagnei, ma fé, pas de qu'achataz de prunas;
N'en fesei per moun chaz[1], pei travailla embe goù.
Vatro fillo n'en fai?

N.— N'en fai caucu coupou;
Dedin aquei moument bouliguo sa navetto:
L'entendaz pas pichaz avau touto souretto?
Chanto pei coum'un orgue; sa toutas las chansous.
Chanto paniou[2] faut mau, per ma fe, crea vou.

[1] *Chaz*, colle que le tisserand étend sur sa toile.
[2] *Paniou*, pas même.

PIAR. — Aco eiz un bouon sujet, faret bien en meinage ;
Mez creou be qu'ei d'age à sounjas au mariage ?
Duou be bientuet avez quasi trento-nauv ans ?
NIC. — Oh ! lous a pas enca : l'intraret per Toussan.
Ei prou jouve et puo bien encaro un pau attendre.
Mez, parlen plus puchot ; si venio nous entendre,
Mountario coumo un lou per sei veni brama.
La semano passa manquet de m'avuglas,
Perça que li dissei que fario resta fillo ;
Que vario mech restaz au mei de sa famillo,
Plùtuet que d'eipousa qui non conneissio pas,
D'aquelous eitrangiés que de len soun dauras,
Que tant que fan lour cour fan bien souna lour bourso,
E pei, quand soun marias, n'an plus gi de ressourço.
N'an ni maillo, ni car ; soun brutaux, deirenjas ;
Si eipousoun uno feno, ei per la querelas,
Per la battre de feis et per mija lour doto,
En juan à lomescar [1], en buvan lour picouoto,
Avau vez la Bachasso ou ben vez Jan Bourel :
« Queza vous ? me fai pei, lingo de baritel [2] :
» Vous siaz be maria, vous, en eipousan ma mère !
» Quand aneraz passa l'ate vez lou noutère,
» Ah ! li dissera pas ça que me diza aqui ;
» Autramen sus lou cot vous aurio planta aqui :
» Auriaz resta para... » Oh ! sa prou se deifendre.
A pei toujour rasou ; sa si bien se li prendre
Que fai peisso toujour tout ça que vau de mi.
PIAR. — Si la vouras mariaz, li savou un bouon parti.
Oh ! la boutaria bien ! uno bravo famillo ;
Creou qu'acau parti fario per vatro fillo.
NIC. — Li faza be d'onnour, et qui ei-z-acau, vezi ?
PIAR. — Ei un brave garçou : ei Jauselou Roubi.
Moun nebou ; bouon efan, ei doux, bienfasen, sage ;
Rendret sa feno urouso et faren buouon meinage.
Auret be cauco reu : a mai de doux cents frans
Plaças aux interêts. Bien d'autres n'an pas tant ;
Sen counta qu'outre aco a encaro un vieil ouncle

[1] *Lomescar*, écarté.

[2] *Baritel*, instrument dont on se sert au moulin pour séparer la farine du son.

Quei din sou setanto ans, marate d'un fourouncle
Qu'avio preiz à la queisso; pouo pas vioure loungtemps,
Lou faret eiritier, li laissaret soun ben
Que siret pas pucho. Amoun d'au laz dez Nanto [1],
Arrando lou Beaumount [2], a periousso uno tanto
Que l'amo connoussai [3]. En renjan sous affas,
Pouva creire, vési, que l'eissubliaret pas.
Viourian tranquilles, uroux et dedin l'aboundanço:
Pouirian mija de pan et avez de pidanzo.
Veas, examinas, consultas Madelou.

Nic. — Si Madelou lou vau, iou li counsentou prou.

SENO VI. — Froisino, Catinou.

Frois.— Save pas, Catinou ?

Cat. — Non, et qu'ei-z-arriba ?

Frois.— Un beau parti roulan.

Cat.—Et qui veu eipousa ?

Frois.— Vou devinarias pas?

C.— Dia-m'au vite, ma belo,
D'ount ei ? Voun vai ? Fai leou, coumo s'appelo?
L'a vugu?... Lia parla?... Que t'a dit?... Coum'ei fa ?.
Ei de prez?... Ei de len?... Ei bien ou mau bouta ?..
A l'air un pau moussu?... Ei bien fa?... lai?... Ei [brave?]
Ei jouve?.. aja ?.. puchot! Diaz me doun ça que save.
De quein laz ei vengu ?... Vount'ei, qu'ei deibarqua?
Sias bien sûro que sieze un visage a countra ?
Coumo, parlarez pas ?

F.— Attendou que finisse.
Que linguo de petas! ô ma fé! m'eibaïsses;
T'aviou jamais auvi parla tant à la co.

Cat. — Avuro direz ren, sias toujours coum' aco!
Semblo, quan vas parlaz, qu'as de secrets à dire.
E peisso dises ren, lou tou per countredire
E per te fa pria; varou plus ren savez.

Frois. — Oh ben ! te direi ren. Voudrias pourtant avez

[1] Nantes-en-Ratier, canton de la Mure.
[2] Le Beaumont fait partie du canton de Corps.
[3] *Connoussai*, comme on ne sait pas, comme on ne saurait pas dire.

La clau de tout aco.

C. —Vou saudrei de ma tanto,
Car ti m'au diria pas.

F. — Siou trop countrarianto.

Cat. — Vai, m'en souventarei, quand saudrai cauco reu,
Farei ça que me fas, te direi periou ren.

Frois. — Vore pas vou save.

Cat.— Perque sia jamais presto.
Vore vou dire? Anen, n'ai pas de ten de resto;
Per attendre lou tour, fau qu'ane vez lou four.
Duvou couire deman à la pauncho d'au jour
Et fau qu'ane ajouta per etre à la proumeiro [1].

Frois. — Couoiou periou deman, mez siou qu'à la dareiro.

Cat. — Eh ben! adiou, m'en vau, d'abord que parlez pas.

Frois. — Anen, vai, veni eici, te vau tou racounta,
Tou de fiou en coureau : d'abor lou calignaire
Ei grau, lai coum'un piou, a la têto de caïre,
Lous cheveux rouis embe un grand catogan,
Vei grau coumo moun bra, que li vai deisendan,
Per ma fe, d'aqui au chou : sa vesto embe sas brayas
Soun fachàs toutas douas d'uno coutono a rayas
Qu'eroun beleau de mouodo au ten de Dagouber.
Ei berchu perdavan, regardo de travers.
Ei pâle, veiroura, embe ben de rousseiras ;
Diriaz que soun visage ei ple de chiaz de neiras.
A douas chambas que soun douas aguillas de bas,
Car n'an gi de pourpi.

Cat. — Mez qui ven eipousa ?
Jour de Diou ! qu'Ostrogo, e qui ei la pauro fillo
Que voudret s'emplâtra d'u no taro gueuillo?
Oh! certo, n'ei pas mi ; lou varou un pau me fa.

Frois. — Quan sario cousu d'or, lou prendriou, ma fé, pas.
Et que fariou d'aco ? Oi ! que caricaturo !
Me fario po-z-embe sa vilaino tournuro.

Cat.— Fau ben qu'ave pourtant cauco fillo en vuguo.

Frois. — Disoun qu'ei Madelou.

[1] *Aprèla.* Pour avoir son tour au four, il fallait aller s'inscrire chez le fournier.

C. — Prou ben, l'amour la tuo.

Frois. — Puchaire, a prou rasou, lia prou de ten qu'ei d'âge,
Si sounjo à s'eitabliz, à faz un mariage.
Ei vieillo fillo, avuro, et pouo pas espera
De pouvez s'eitabliz aussi bien que nous douas.

Cat. —Ei verai, trove pas qu'ei plus freicho coum'ero.

Frois. — Be taromen aco li fai uno coulero
Que n'ei ren de vous dire. Oh! n'a plus sa freichour.
Lia peisso un ten per tout ; an passa, sous beaux jours !

Cat. — Dins un ten ero bien; trouvou qu'avuro loucho.

Frois. — Quan m'au parei periou.

C. — A remarqua sa boucho ?
A qui de chaque laz commenço à se rida.

Frois. — Oh ! n'ei plus aussi bien, s'ei beauco deigençâ.
Non la reconnei plus.

Cat. — Sa cousino Suzetto
Se counservo mai pas; s'ei bouta dins la tèto
Que chacu que la vei n'en deven amouiroux :
Aco vau mai peta mai plus haut que lou choux
E fa mai que non pouo.

Frois. — Aco ei mai uno sotto;
En la vean diria qu'a cent eicus de doto.
Li fau, per se para, ça que lia de plus beau,
Tout aco couoto peisso et lours saus lei soun leau.
Boutet mai l'autre jour dez saus à de dentelas ;
Aco li counven pas : ei verai qu'eroun belas.
Prenguet peisso un habit de brave buratin :
Creou que n'avio un.

Cat. — Non, l'autre ei de satin.
L'achatet din l'hiver, avau vez la Roussino ;
lou lei prenguei periou de manjas de ratino.
Te troumpe, n'a cacau.

Fr. — Trove pas que Louisou
Se counserve mai pas.

C. — O ! qu'oi chanjo un brisou.
Mez sa seu Mariounchou, per aquelo, ei charmanto!
Qu'amou aquelo figuro !

Frois. — N'ei pas indifferanto ;
Mez n'a ni gou, ni gracio ; aco di jamais ren :

Ei freido coum'un gla, et pei n'a gi de sen.
Insi, per ello, n'a que sa bravo figuro ;
Non pouo pas dire qu'ave une bravo tournuro.
Mez, dias-me, Catinou.., trove pas que nous douas
Aven un sau-pas-que que las autras n'an pas ?
Aqui un certain air, caucoren d'agréable
Que fai que l'on reven, que l'on parei aimable ;
Aqui un air coumo fau et de bouono meisou ?

CAT.— O vai ! badinez pas ; aco se ve mai prou.
Dimenjo qu'aviaz fach un brisou de toileto
Et qu'aviaz toun habit d'aquelo mignouneto
Foun blan, embé uno rayo et de puchos bouquez,
Eres bello, ma fe. Chacu embe plaze
Te veio permena : Vea, se disian pei, regarda aquelo fillo!
N'on dirio qu'a toujour habita din la villo :
Coum'aco se ten bien; coum'aco ei deigaja !
Regarda soun fichou coum'ei bien arrenja ?
Examina doupei sous pez daquio sa têto,
Coum'ei bien aliscas ? Acau bou de toileto
Li douono, per ma fe, uno gracio enchantas.

FROIS.— Ei de ti, Madelou, que fau auvi parlas !
Tou lou mounde ei d'acouor sus ta bravo figuro :
Poua periou te vanta d'avez bouono tournuro.
Quand danses, sias luougeiro autan qu'un papillou ;
Dungu sat aussi bien que ti faz lou penou [1].
Periousso quant arribe aqui vounte se danso,
Sias toujours retenguo trei rigoudoux d'avanço :
Chacu garçou vau, pei, li anaz embe ti.

CAT. — Vai, vai, que quand voudres, trouvares de partis.
Mez, nous eitrassen[2] pas, sian prou jouves encaro :
N'ai que vinto-vuit ans.

F. — Vinto-vuit ans !.... Vai, garo,
T'en beilarian pas mai, ma fe, de vinto-dous.
Iou, n'ai que vingto-cinq.

CAT. — Encaro l'intressous,
Ah ! certo, pouven bien encaz un pau attendre ;

[1] *Penou*, figure du rigodon.

[2] *Eitrassen*, ne nous gâtons pas, ne nous déprécions pas.

Fau pas se degoula.

FOIS. — Nia tant qu'an attendu
Et qu'attendoun enca, qu'ai pei po que nous autras
Siezan pei aublija de fas coumo las autras
Et d'attendre periou ; et pei pouot arriba
Que resten viellas fillaset que nous marien pas.

NANETO. LOUISOU

.....

Li auret un beau repas ?

N. — O ! sugu, siret beau.

LOUIS. — Qui l'ei ven cusina ?

NAN. — La Catin d'aux tourteaux
An fa las prouvisious, van roula las reisoras.
Li auret trei cassouras, sei croutas de revuoras :
De buou en dobo, un jau, sei teitoux de chabri,
De jaillas, de boudin, embe de veau rauti,
De limaças, d'uous durs, de doublas, d'aumeletas,
Un pla de peis, d'ugnoux, de rabas, de bouletas.

LOUIS. — Troun de l'er ! fini plus ! se van ben empiffra,
Ei verai qu'acau mounde amoun tan gûleta.
Soun tant accoûtumas à lour soupo de pouores,
Que quant an de fricot...

NAN. — Toutas bouchas soun sorres:
Vivou pas de poulas, vou savas coumo mi.
Mez, quan poui mija bouon, vou traiou pas au chi.

LOUIS. — An bien counvia de mounde ? Oh ! sugu lia la tanto,
Qu'a prou de vanita ; l'i auret feto brillanto.
Quan li soun ? Savas pas ?

NAN. — Per lou men trento-dous.

LOUIS. — Et qui ei tout acau mounde ?

N. — Ei Francillou Pernou,
Lou grand Jausé Lanlé, Liaudichou Pounpounchucho,
Sandrou des lou mouri, la Litou Cacarucho,
La Babo d'aux Patous, la Lili Tubano,
Jacou de l'Eitrouncha, la Netou Champreno,
La Mariano Tau-Taun, la Janetou Biqueto,
Lou grand Poulou Lulu et sa feno Janeto,

Piarrot dau manechau, sa fillo, soun garçou,
La Neno Pet-en-l'Air, la Babo Pousso-Choux,
La Lili Tussillou, Fifi de las berolas,
Saramoun Couinillou, Jacou de las leissoras,
La Pouo Croupillou, Drelichou Baritel,
Bruno Patin-Pata, Liaudou dau Carcavel,
La Guito d'aux Pantais, Madelichou Pantouflo,
Toineto Petarel, Piarrouto Cancarouflo,
La Goutonno Pounchu, la Babichou Mouti,
Froisino Poussa-ei-lai, Sandrou Caqueriqui,
Liaudou Vavalotou, sa bello-seu Catino,
Toutou d'au Tenchurier, Madelou Peiturino,
La Toutou Saligo, la Neno Toulichai,
Louis d'au Vermenoux, la Quiquo Trai-vei-lai,
La Dondo Licho vou.

LOUIS. —Et qui la vai mena ?
Coumo l'an invità ?... N'en siou bien eitounà !
La Dondo Licho vou... ! De noças... ! ma Naneto,
Si vous conneissiou pas, diriou que vatro tèto
Li ei, per ma fe, pas bien : voura qu'acau tourchou
Sieze aqui de soun long?

N. —Ana li ei, ma fe, prou :
Iou m'eitouno periou, mais la chauso ei bien sûro :
Li an beila per coupère un certain Counfituro,
Lou nebou de Piarrot, d'amou dez lous Gautiers[1],
Sale coum'un bâtou de vatre jarinier,
Qu'a tabaza pertout per trouvaz uno feno.

LOUIS.— Vount an preis lous habits ?

N. —Avau vez la Roussino.

LOUIS. —L'ei an bien prei d'affas? Que robo an prei ?

N.— Devino.

LOUIS.— Beleau de buratin : an tant de vanita,
Que Catinou voudret mai se fa distingua.

NAN. — Siou suro que Roubi, si l'avio vougu creire,
Aurio prei ça plus beau ; lia fougu tout fa veire.
Ma tanto Patichou, que s'ei trouvaz aqui
Perça que l'an mena per chausi lous habits,

[1] Les Gautiers, hameau de la commune de Cordéac, canton de Mens.

M'a dit qu'an fournela toutas las citageiras.
Louis.— Anen ! an fa tout un coumo Fifi Beysseiras,
Qu'anet tout marchandan sen pouvez ren chausi.
Va-t-aqui be taus airs ! E pei, per n'en fini,
Qu'a pei prei Madelou ?
Nan.— Aurio tout prei, ma chèro !
Roubi fasio la trougno, ero casi en coulero.
Alors, quand Madelou a vugu tout aco,
Lia dit : «Chausissa, vous» ; et Roubi, su lou co,
A prei un pet-en-l'air de brave popelino,
Uno robo d'indieno : et peisso la Roussino
Lia fa prendre un fichou de brave cambresis.
Un faudiou de Limoge, dous pareis de bas gris:
Lia douna, per dessus, un paret de jartieras,
Un pingourier de boui.
Louis.— Aquelas douas lauzieras.
Sa tanto Menicou, sa cousino Videau,
Se siren, aco ei sùr, fa fa caucu cadeau.
Nan. — Vou creou, ben, Roubi las a trés-bien tratas :
Un brave carraco, et dous pareis de bas.
Per el, Roubi prenguet un vestou de ratino,
Un vesti roui doubla de bouono castourino,
De guettas, dous mouchos, un fichou carouna
Per se boutas au couol.
Louis.— De quei ?... de taffeta ?
Nan. — Non, ei soie et coutou, mez semblo de tridaino ;
N'a, ma fé, que lou fun ; ei coum acau que traino,
Doupei mai de treis ans, la Babichou Lulu,
Et que li avio douna sa tanto de vez Luz [1].
Louis. — Vai, si vare dau bouon, vas pas vez la Roussino :
Cre-me, tout lei vau ren, ni drap, ni mousselino.
Per achataz pas ren, fau beila de bouons saus :
Sa se deibarrassaz de sous vié roussignaux
Qu'au men doupei dez ans chantoun dins sa boutiquo.
Me souventou toujour que ma cousino Quiquo
Lei prenguet un faudiou, foun blanc, barra de ver :

[1] Luz, commune sur la route de la Croix-Haute, canton de Châtillon, département de la Drôme. Luz faisait autrefois partie du Trièves.

L'achetet per Toussan, li passet pas l'hiver.
Iou lei prenou plus ren, lei i la fouon que brulo;
Ma bello-seu Toutou, aquelo que barulo
D'eici, d'alai, quand vau achata cauco ren,
Se lei sier periou plus, lia dejo be de ten.

NAN. — La Pauno Melichou, que n'ei pourtant pas necio.
La Rousou, la Marcou, las fillas de la Lessio,
Lei van pourtant toujour. Si tout lei vario ren,
Se lei servirian pas ; an toutas de bouon sen!
Vont s'habilloun Nani, la Louisou d'au Remedi?
Van jamais prendre ailleurs.

LOUIS.— Perça que lous fan crédi.
Pauro betio que siaz, save pas tout aco?
Conneisse pas lour juo.

NAN.— Per que siaz coum'aco?
Vas toujours critiquan. Vai, siaz a bouono eicoro:
Toun cousi, qu'ei jaloux coumo uno vieillo muoro,
T'a chanta tout aco, lou tout per jalousio,
Perça que vend periou cauco barountario.

SCENO . — NANI, GOUTOUNO

NANI.— Oi, que temps! que chamis! diriaz que soun de veire!
Periou, creou toujour que me vau laissaz chéire.

GOUT. — Iou, me siou pas enca cheito d'aqueit hiver.

NANI. — Oh! vous chayas jamais; perça que, troun de l'er.
Graissante coumo siaz, embe un si grau saï,
Si jamais vous chayiaz, restarias suou chamis;
Car qui vous levario?

GOUT. —A l'âge de vint ans,
N'erou pas coum'aco ; tous anavoun vantan
Ma taillo deigageâ et ma bouono tournuro,
Moun air bien allura et ma bravo figuro.
Devez t'en souventaz, qu'eran toujours ensen ;
Vai, qu'érou, ma fé, prou, la plus bello des Mens;
Periou, de tous lous laz venio de calignaires.
Te souventes de Puot, de Jauselou Gagnaire,
Que me disio toujours: « D'abord que m'ama pas,
« Finirai tuet ou tard per ana me neaz. »
Te souvente de Bec, que n'en perdio la têto,

Que pouviou pas souffriz, aquelo pauro bétio ;
Prei per lou desespoir, muret un beau mati,
Lous uns disoun d'amour, d'autres d'un plurezi [1].
Ai prou agu moun ten : n'avian d'eis que per mi ;
M'en arribavo vingt, et jamais gi per ti.
Ah ! si, t'en venguet un : Liaudou de vez Chalano [2],
Que te plantet aqui per Rousou Merdousano.

NANI (piquâ). — Oi, tena, jamais n'ai agu d'amouiroux?
Et qui vous au a dit ? N'ai mai agu que vous,
Marrio linguo que siaz ! Sandrou de las nachoras [3],
Ei per vous ou per mi que venio faz d'eiporas ?
Quand venio, dessus mi garavo pas lous eis,
Et, quand tenio ma man, me toussio lous cinq deis.
Et Bruno des Avers [4], et Poulite des Casso [5],
Venian beleau per ti, deigoutante carcasso !
Quand n'ia que m'an blussi, que man chaucha lou pe !
Te souventez mai pas de Jean Baup devez Clé [6],
Et de Piarrou Picard, d'alai des Bounicheyras [7],
Que me courrian toujours après din las charreiras.
Qui me prenio toujours per faz un rigaudou ?
Ero pas Nano Bard ou Louis des Voussou [8] ?
Te rappellez mai pas Jacou des Guichardeyras [9],
Louis dez lou mouri, Touino des Araudeyras [10].
Que, quand anavou querre un peu d'aigo au Peirou [11],
Pouvian pas de lours mans gara moun coutillou?
Questé doun, vai, questé, ma lingo de vipère !

[1] M. Richard paraît avoir écrit *plavez*..

[2] *Chalano*, Chalanne, commune de Cordéac, canton de Mens.

[3] *Nachoras*, les chouettes.

[4] *Avert*, commune de Lalley, canton de Clelles.

[5] Les Casses, commune de Saint-Sébastien, canton de Mens.

[6] *Clé*, Claix, commune du canton de Vif.

[7] *Bounicheyras*, Bonnicheires, commune de St-Baudille et Pipet, canton de Mens.

[8] *Voussou*, Vulson, hameau de St-Jean-d'Hérans, d'où est sortie la famille de Vulson de la Colombière.

[9] Guichar leires, hameau de la commune de St-Baudile.

[10] Alaudeires, commune de Saint-Génis, canton de Mens

[11] *Peirou*, fontaine au bas de Mens.

Tout lou mounde sa prou que tire dez toun père;
Que si doupei seis ans n'éro pas enterra,
Muririo pas, enquei, sens être pendoura.

SENO . — Nicoulas, souret

Oh! que siou malhuroux! n'avez qu'un trot de fillo,
La perlio daus efans, bouono, douço, gentillo,
Sen maliço, moudesto, sans defaus, sen fierta,
Douço coum'un agnel et gi de vanita.
Mais, doupei que l'amour li a fâ vira la têto,
La reconneissou plus, et toujour me repeto
Que fau faz uno fi, qu'ei d'age a se maria.
Que lou ten presso et qu'ei bien ten de li sounja.
N'a plus que vanita, que fanfrelucho en têto;
Sounjo plus qu'aux galans, sounjo qu'à sa toileto;
L'habit de sas dimenjas, avuro, siert tous jours :
A fâ fas un paret de souliers de velours.
Deipenso tous sous saus, laisso ren din ma bourso,
Et bientuet me veirei sans aucuno ressourço;
Et, si tenou pas bien, certo, manquarei pas
De me veire bientuet que lous eis per plura.
Mez va-t-aqui lou sort de tous lous paures pères
Qu'an qu'un éfan souret, et que n'a gi de mère:
S'eilevoun toujours mau et soun toujours gata.
Non vau pas lous puni quand van bien mérita;
Au lieu de lous criaz, ou tira las aureillas,
Quand remouiroun ou que fan certainas peccadillas,
Ou ben de lous fouitaz emb'un patou bagna,
Non lous dit ren, et touornoun commençaz :
S'eilevoun pau à pau à la feneantiso.
Que disou? Bien souvent, après uno soutiso,
Non lou douono de pan, de toumo, un pau de lard.
Ça que lous rend que mai groumands et galavards;
Et peisso quand soun grand. . .

SENO . — Pardavant, noutere ; Nicoulas, Piarrot.

Nic. — Moussu Pardavant-nous, vou ai dejo parla ;
Eh ben! venen eici per passa lou countra.
Pard. — Anen bien, mous efans, crea qu'acau mariage

Me fai un grand plaze ; Madelou ei din l'age
De prendre soun parti.

MADELOU (de mario humour :) Sava pas l'age qu'ai
NIC. — Madelou, queste doun ? anen, commences mai!
MAD. — Moun extrait de baptème se trovo vez lou maire
Et Moussu Pardavant n'a pas moun batistere.
PARD.— Ei verai; mais, coumo sian à pau près d'un ten,
Qu'aven, etant marris, galoupinas ensen,
Poui, savez aisament din que ten te siaz facho.
NIC. — Moussu, nin parlaz plus, aco toujours la facho :
Ei teituo coum'un aze; ana, laissa-lo ita.
PARD. — Si parlou de son age, ei pas per la facha :
Vouriou que badina. Savou que la coumero
Ei retouorso et saudrio fa queza père et mère,
Si ai parla de soun age... Anen! parlen d'afa,
Car si sia tous eici per passa lou countra.
Ei ten de commençaz. Vena eici, vous père,
Que couvenas douna ?
NIC.— Per fa moun inventere
Et li bouta dessus ça qu'ai et ça que poui,
Me foudrio tout-eichaz une feuillo de boui.
Insi, ça que poui fa n'ei qu'uno bagatelo.
PIARR.—Oh ! vous fau deicida à vouida l'eicarcelo;
Pouva pas eitabli uno fillo embe ren.
NIC. — Disiaz que Jauselou charchavo pas lou ben.
MAD. — Vous faut avez un cœur aussi dur qu'uno peiro,
Per vouilli m'eitablis sen me fa de vercheiro ;
Voura doun me trata coum'un efan batard ?
Me surti de vez vous sen me beilaz un car ?
Eh ben ! me mariou plus, restarei vieillo fillo;
Farei caucu coupou, farei cauco baubillo;
Mais periou, tous lous jours, saudrai vous reproucha
Qu'ei vous que siaz l'auteur que me siou pas mariâ.
JAUSEL.— Mez, père Nicoulas, duouriaz pourtant comprendre
Que si voura ren faz, iou pouiriou pas la prendre.
Ça qu'ai ei pau de fa : si li bailou à dina,
Ei juste, per lou men, que me baile à soupa.
Sava tout ça que fau per intra en meinage :
Fau de meubles, de linge et tout lou barountage,

De marmitas, d'ouroux, de sietas, de culiers ;
Fau de sargo, de drap, de couiffas, de souliers.
Siren d'abord que dous; mais, d'avant que l'an passe.
Siren trei, beleau quatre; et que vouras que fasse
Un paure homme qu'a pei quatre efans sus lous bras ?

Nic. — Troun de l'er! et n'aurez be taro poutagna [1].
Si l'ei va d'acau trin ! que pataqua d'efans !
Siou déjo eipouvanta de me veire lour gran.

Mad. — Pau ou prou, fau mija.

Pard.— Fau être rasounable.
Trouva per vatro fillo un parti couvenable,
Et me semblo periou que duvas, Nicoulas,
Lou beila ça que fau sen trop vous deirenja.

Nic. — Eh ben ! lous fau, cent francs.

M. — Ai, mama, que vercheiro !

Nic. — Save que siou pas riche.

Mad. —Voui, plagna-vous de drueiro [2].

Pard.— Nicoulas, n'y a pas prou: fau beila doux cent francs.

Nic. — Vourou bien.

M.—Mais, au men, iou lous varou countan :
Varou ma coujo, un cussi, la pousseiro,
La cuberto de lano emb'uno barro neiro ;
Iou varou lou peyrau, lou taurier, l'eichaufo;
Et, quand me beilaria per dessus lou soufflo,
Li aurio pas un grand mau.

N. — Prend d'aqui au sabouraire [3],
Garo-me tout ça qu'ai ; laisse ren à toun paire
Que ça que vau plus ren, que ça quei eiguira [4] !
Ah ! vare me laissa que lous eis per plura !
Mez te veirei veni.

Jaus. — Eh ben! gi de mariage!
Mez, sava que quand fau se boutaz en meinage,
Ei buon. taut que se pouo, d'avez un pau de tout.

[1] *Poutagna*, monceau.

[2] *Drueiro*. engrais: — plaignez-vous du trop-plein.

[3] *Sabouraire*. On nomme ainsi la mâchoire inférieure du porc quand il n'y a plus que l'os, et on la met de côté pour servir à l'écoulement de la lessive dans le cuvier.

[4] *Eiguira*. déchiré.

Nic. — Eh ben ! fai coumo mi, mon cher, achato-vou,
Car iou me souciou pas de me tourna mubla.
Travaillo ; d'aqui eici n'a fa que gougigna.
Fau savez travaillas, per nourriz sa famillo.

SENO VIII. — Piarrot (que passo), Catinou.

Cat. — Piarrot, Piarrot ! voudriou vou dire un pucho mou ;
Vous arrestaré pas?
Piar.— E qu'ei, ma Catinou?
Cat. — Voudriou... sava.. ai po.
P.— Que lia per toun service?
Cat. — Si n'en surtio caucun.. faudrio.
P. — Mez m'eibasses,
Tremblez coumo uno feuillo!
C. — Eh ben! vau franchamen
Vous dire ça que n'ei ; n'en parlaz pas, au men!
Ai saupu que venias de tratas un mariage,
Que mariaz Madelou. Iou siou dejo d'un âge
A li sounjas un co, si varou m'eitabli.
N'ai pas enca pougu, veou gi de partis.
Si n'en venio caucun, parla n'en qu'à moun paire ;
Fasa-me acau plaze, disa ren à ma maire.
L'ou voudriou pas tant vieil, per aqui de trente ans.
Sonja-li, si vous plait, li ava trop boueno man.
Piar. — Embé bien de plaze; vai, m'en aucuparei.
Si m'arribo caucu, iou te lou gardarei.
Cat. — Voui, ana, si vous plait, Piarrot, faza m'au dire.
Piar. — T'au proumettou. Vai ! vai! farei ça que desire !
Si din un mei d'eici, din doux mei, din un an,
Se presento caucu, vou saudrez, moun efan
T'en farei part d'abord, vou direi à toun paire.
Si m'arribo caucu, te lou bouotou de caire.
Cat. — De caire....! Que disas? Leissa-me lou tau qu'ei ;
Iou lou varou tou drech.
Piar. —Vai, te lou chausirei :
Auret tout ça que fau.

LETTRES ET POÉSIES INÉDITES

DE L'ABBÉ NÉRIE

Je préparais la publication de quatre pièces inédites de M. Nérie, lorsque j'ai pu découvrir à Alzonne, par l'intermédiaire de M. Roques, curé actuel de cette ville, et de M. Prax, instituteur, des manuscrits autographes de ce poëte languedocien. La famille Marty-Redon, qui possède ces manuscrits, a bien voulu les mettre à ma disposition; je suis heureux de la remercier ici publiquement. Je remercie également M. l'abbé Roques et M. Prax de leur bienveillant concours.

Outre les pièces que je possède[1] et que j'ai retrouvées avec des variantes dans les manuscrits Marty-Redon, j'en ai choisi un certain nombre d'autres que je crois inédites et dont je commence aujourd'hui la publication.

Antoine Nérie, fils de Jean Nérie, chirurgien, et de Marguerite Monceret, naquit à Saint-Couat-Rives-d'Aude, le 4 décembre 1745. Il mourut curé d'Alzonne, le 28 février 1824, après avoir administré cette paroisse pendant quarante et un ans.

Les recherches que j'ai faites pour connaître la vie de l'ancien curé d'Alzonne n'ont pu me fournir des renseignements suffisants pour me permettre de faire ici une étude biographique. Je dirai seulement que M. Nérie avait un excellent cœur, des mœurs simples et un caractère fort enjoué. Dans ses conversations avec les personnes de son entourage, il badinait sans cesse, et il se faisait remarquer par des réparties piquantes et spirituelles. Il était l'idole ses paroissiens. Il avait été obligé de quitter Alzonne et de se retirer dans sa famille au commencement de 1793, après avoir prêté serment. Il ne revint dans sa paroisse qu'après sa rétractation, en 1803.

L'abbé Nérie a publié en 1820 la première édition de ses *Chants*

[1] Ces pièces sont celles numérotées XII, XVII, XVIII et XXIV; je les publie avec les variantes des manuscrits Marty-Redon.

La pièce n° XVII m'a été gracieusement offerte par notre vénérable confrère, M. l'abbé Revel, curé de Villemagne, auteur lui-même d'un recueil très-intéressant de poésies languedociennes : *Recreatious de moussu l'Ribon et de las brabos gens*. Toulouse, imp. de Labouisse-Roche fort, 1845, in-8° de 375 pag., avec portrait.

d'église[1], qui, malgré les difficultés de la traduction, à laquelle il a voulu conserver la notation musicale du latin, se font cependant remarquer par la simplicité naturelle qu'il a mise à écrire la langue d'oc.

Quant aux poésies légères ou badines, toutes inédites, que je publie aujourd'hui[2], elles placent le curé d'Alzonne au premier rang de nos poëtes méridionaux, en nous montrant sous leur véritable jour toute la souplesse et l'originalité de son talent.

Je fais précéder ces poésies d'une *Observation* de l'auteur *sur l'emploi du* B *pour le* V *dans l'idiome patois*, et de *Lettres* et *Discours* qui nous font connaître, sous une forme différente, l'esprit et les qualités de cœur de l'abbé Nérie.

S. Léotard

I

OBSERVATION

Sur l'emploi du *B* pour le *V* dans l'idiome patois

L'emploi du *B* pour le *V* est un véritable tourment pour celui qui écrit en patois, sans profit pour le lecteur. Le *B* sera plus goûté dans les cantons qui avoisinent l'Ariége et le Tarn, et on s'accommodera mieux du *V* dans la partie basse de l'arrondissement de Narbonne, qui touche au département de l'Hérault. Ainsi on n'obtiendra jamais l'assentiment général, de quelque manière qu'on en use. Notre patois languedocien, le même quant au fond, varie d'un canton à l'autre, souvent d'une commune à l'autre. L'homme lettré le parlera autrement que l'homme du peuple ; celui qui n'aura pas vécu sédentaire dans son païs y mêlera quelques nuances qui se ressen-

[1] 1° *Recueil de divers chants d'église* en vers patois, dédiés à Mgr l'évêque de Carcassonne. Carcassonne, Labau, 1820; in-18 de 58 pag. — 2° *Idem*, 2e édit., rev. et consid. augm. Carcassonne, Arnaud, 1821; in-18 de 92 pag. — *Hymnes et cantiques à ajouter au Recueil de divers chants d'église*, en vers patois Carcassonne, Labau; in-18 de 47 pag. — 3° *Idem*, 3e édit., soigneusement rev. et consid. augm. Carcassonne, Labau, 1822; in-12 de VIII-182 pag. et 2 f. — 4° *Idem*, nouv. édit., rev. et augm. des hymnes de saint Nazaire, de sainte Magdelaine, etc. Carcassonne, Labau, 1827; in-8° de.....

[2] M. Noulet a déjà publié dans cette *Revue*, n° d'octobre 1874, une *lettre en vers* qui se trouve également dans les ms. autographes.

tiront des lieux où il aura fait quelque séjour; ce qui amènera nécessairement quelques différences dans l'orthographe.

Pour éviter les inconvéniens qui peuvent en résulter pour l'intelligence de certains mots, j'ai cru devoir les orthographier comme ils le sont en français dans ce qui concerne le *V*. sauf quelques exceptions particulières où l'intérêt de la prononciation semble appeler le *B*, comme dans les exemples qui suivent : *én* BOUS *moustran* — *énBious* — *énBèrs* — *espertax*-BOUS — *trouvaréx* BOSTRO *glorio* —*quand* BOL *quicon* — *ount* BAS — *lé mém-ésprit* BOUS *réunix* — *jusqu'a soun noum* BÉN *dal cèl* — *aquèlo Roumo tant* BANTADO, *etc.* Les lettres *n, nd, nt, m, x,* sont articulées trop fortement en patois pour que le *V* puisse se montrer à leur suite sans blesser l'oreille.

Ces cas exceptés, j'ai employé le *V*, comme dans les mots français, convaincu par l'expérience que j'ai été à portée d'en faire qu'il conservera une assés forte teinte du *B* dans la bouche de ceux qui parlent habituellement patois. Si je me trompe, mon erreur ne saurait tirer à conséquence. Chacun sera toujours le maître de prononcer comme il voudra.

II

UNE DÉPUTATION DE JEUNES FILLES

A Son Altesse Royale Madame, duchesse d'Angoulême, à son passage à Alzonne, le 5 mai 1823

MADAME,

Tout ce qu'on raconte de votre extrême bonté nous a encouragées à venir mettre aux pieds de Votre Altesse Royale l'hommage de notre profond respect, de notre vénération et de notre amour. Notre position nous sera désormais plus chère, puisque nous lui serons redevables d'un bonheur que nous appelions de tous nos desirs. Si la jouissance est courte, le souvenir en sera durable.

Vive le Roi !

Vive Madame! Vivent les Bourbons à jamais !

III

DISCOURS

Adressé à Mgr l'évêque de Carcassonne [1], le jour de sa visite pastorale à Alzonne, le 20 mai 1817, par M. N[érie], curé de la paroisse.....

MONSEIGNEUR,

Je viens au nom de la paroisse que vous m'avés fait l'honneur de me confier mettre aux pieds de Votre Grandeur le respectueux hommage de sa gratitude pour la faveur que vous avés bien voulu lui accorder.

Si les biens qui nous arrivent tirent un nouveau prix des obstacles qui en ont retardé la jouissance, votre visite pastorale ne pouvait avoir lieu dans une circonstance plus favorable. Annoncée avec le Carême de 1815, elle alla grossir alors la masse de tant d'espérances trompées à cette époque de douloureuse mémoire; et nous vous devions, Monseigneur, de ne pas vous attirer ici avant d'y avoir vu retabli le calme que le règne des Cent-Jours semblait en avoir éloigné pour longtems. Honneur en soit aux autorités locales. Le zèle, le bon esprit, la sagesse, qui ont dirigé tous les actes de leur administration, ont, il serait trop heureux de pouvoir dire entièrement effacé, mais rendues infiniment moins saillantes les traces de ce malheureux évènement. Nous avons sans doute encore des améliorations à désirer; elles sont l'objet de nos vœux les plus ardens. Dieu sait quel en sera le succès.... S'il ne nous est pas donné de purifier un torrent qui s'est corrompu dans son cours, nous nous attacherons à rétablir la pureté de sa source; et, tandis que les eaux bourbeuses achèveront de s'ecouler pour aller se perdre dans l'abîme des tems, nous redoublerons de soins auprès de la génération naissante pour la rendre digne des heureuses destinées qui l'attendent.

Ne retardons pas davantage une cérémonie desirée avec tant d'ardeur. Venés, Monseigneur, venés combler les vœux des habitans d'Alzonne, en vous montrant dans leur église, et répondre aux pieux desirs des néophytes qui y sont accourus

[1] Arnaud-Ferdinand, baron de Laporte, évêque de Carcassonne de 1802 à 1825.

de divers points du canton, en faisant descendre sur eux les dons célestes dont la dispensation est réservée à la prééminence de votre ordre.

IV.

DISCOURS

Adressé à Monseigneur l'Évêque de Carcassonne, le jour de sa visite pastorale à Alzonne, le 5 juin 1821, par M. N[ÉRIE], curé de la paroisse

MONSEIGNEUR,

La marque de bonté que vous voulés bien donner aujourd'hui à la parroisse d'Alzonne y est aussi vivement sentie qu'elle était ardemment désirée. La joye remplit tous les cœurs : elle est écrite sur tous les fronts. Si j'osais le dire à Votre Grandeur, je suis le seul ici dont la jouissance ne soit pas entière. Mais la part que m'en a dérobée M. le Maire ne m'empêchera pas de vous dire que je l'ai toujours trouvé disposé à entrer dans mes vues, lorsqu'il s'est agi des intérêts de la religion. Je me plais à lui exprimer en votre présence les sentimens de ma gratitude, moins pour stimuler son zèle dont il m'a donné assès de preuves, que pour lui faire trouver, dans un mot venu de vous, la juste récompense qui lui est due.

Si je n'ai pas la satisfaction de vous dire que l'ivraïe a entièrement disparu du champ du père de famille, je puis du moins vous offrir quelques consolations dans le compte que j'ai à vous rendre de l'état de la parroisse, depuis votre dernière visite. Nous avons à nous féliciter de quelques améliorations. Les offices du dimanche attirent des réunions plus nombreuses ; la table sainte est plus fréquentée ; les instructions plus suivies. Celles du Carême, ouvertes par votre Mandement qui commença de faire brèche, ont reveillé quelques consciences. Vous verrés les rangs des néophytes qui sont l'objet principal de votre visite pastorale grossis par quelques nouvelles conquêtes. Je serais trop heureux de pouvoir ajouter que les traces du désordre que nous devons au tems de déplorable mémoire que nous avons traversé s'effacent insensiblement. Le concours de deux volontés nécessaire pour

[1] M. le Maire avait obtenu du prélat qu'il accepterait son dîner.

arriver à ce bien nous fait éprouver des temporisations. Mais elles auront un terme, si Dieu continue à bénir vos efforts.

Veuillés, Monseigneur, je parle tant en mon nom qu'au nom du digne collaborateur que vous m'avés associé, veuillés être convaincu que nous ne nous épargnerons pas pour seconder vos vues. Jaloux de mériter la continuation de vos bontés, nous tâcherons d'obtenir cet avantage par le seul moyen qui puisse nous y conduire : en remplissant avec un nouveau zèle la mission que vous nous avés confiée.

V.

A Madame,
Madame Marti, née Mignard, au domaine de Saint-Marcel terroir de Pepieux.

Alzonne, 29 décembre 1819.

Madame,

Sensible comme tout l'annonce en vous, votre situation doit être bien pénible. Perdre une sœur à laquelle vous teniés tant et avec tant de raison ; en voir une autre qui n'a obtenu de l'opération la plus cruelle qu'un soulagement empoisonné par des craintes malheureusement trop fondées; vous trouver auprès d'une mère souffrante, et forcée en quelque sorte de vous oublier vous même pour lui porter des consolations qui n'atteignent pas toujours leur but dans de certains momens : c'est une position à laquelle il ne manque rien pour déchirer l'âme. Je me fais un devoir de vous témoigner la part que j'y prends; bien faché de n'être pas à portée de le faire de vive voix.

Ce n'est que d'hier au soir, Madame, que je suis informé du malheureux événement qui fait le sujet de ma lettre. Comme je connais l'insuffisance des consolations qui nous viennent de nos amis, je vous exhorte à recourir à celles que la Religion seule est capable de donner. Je vous connais des sentimens trop chrétiens pour n'être pas persuadé que vous n'avés besoin d'aucun moniteur à ce sujet. La soumission à la volonté du Ciel est le seul remède qui puisse adoucir votre peine. Veuillés témoigner à madame votre mère la part que je prends à son affliction. Il me tardera d'apprendre où en est votre

santé, qui ne peut qu'avoir souffert un petit échec dans cette occasion. Dédommagés nous de votre absence en vous soignant le mieux possible. Je me plais à croire que vous ne doutés pas de l'intérêt que je prends aux biens et aux maux qui peuvent vous arriver.

Je suis sans aucune restriction, Madame, votre tout dévoüé serviteur.

NÉRIE.

VI

LETTRE [1]

de M. N[ÉRIE], c[uré] d'[Alzonne], à Mgr. l'évêque de Cambrai [2]

MONSEIGNEUR.

S'il y a des momens pénibles dans la vie, il y a des jouissances qui valent bien leur prix. Celle que je dois aux soins obligeans de M. Algan est de ce nombre. Il vous a fait parvenir des cantiques écrits dans un idiome qui semblait les condamner à mourir dans le département de l'Aude.

Ce qu'il m'a dit de l'accueil qu'ils ont reçu à Cambrai double le regret que j'éprouve de n'avoir pas obéi à une sorte d'instinct qui me poussait à en faire hommage à Votre Grandeur dans les premiers momens qu'ils parurent. Mais, soit que cette pensée me semblât un peu ambitieuse, soit que je n'osasse pas me flatter qu'un nom qui n'a peut-être pas été prononcé devant vous depuis un quart de siècle ne fut pas entièrement effacé de votre mémoire, je renonçai à ce projet sans me douter que ma bonne fortune allait m'applanir la voye et me dédommager de la privation que me valut mon premier calcul.

Tout me dit aujourd'hui, Monseigneur, que vous ne désapprouverés pas la liberté que je prens de vous adresser quelques nouvelles pièces qui ne sont pas arrivées assés tôt pour entrer dans le recueil qui est sous vos yeux, et qui sont des-

[1] Écrite de 1820 à 1821.

[2] Louis Belmas, né à Montréal le 11 août 1757, mort évêque de Cambrai le 21 juillet 1841. Il avait été d'abord curé de Carlipa et évêque constitutionnel de l'Aude.

tinées à remplir les lacunes qu'il laisse remarquer. Heureux de trouver une occasion si favorable de mettre à vos pieds mes très humbles salutations, et de vous dire que de tous les ecclésiastiques que vous avés laissés dans le diocèse de Carcassonne, il n'en est aucun qui ait pris plus d'intérêt que moi à votre élévation et aux succès toujours croissans qui l'ont si bien justifiée.

Veuillés agréer, Monseigneur, que je mêle l'expression de ma gratitude pour la marque de bonté que vous avés bien voulu me donner à l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et très obeissant serviteur.

VII.

A Monsieur Bruguière

Chanoine honoraire, professeur de théologie au séminaire, à Carcassonne[1].

Monsieur,

Je dois aux bontés que vous m'avés témoignées pendant la retraite d'en être sorti sans y laisser la peau de mes genoux. Tout ce que je pourrais vous dire pour vous exprimer ma gratitude serait au-dessous du sentiment que m'ont inspiré vos prévenantes attentions et la grâce dont vous les avés accompagnées. Croyés, Monsieur, que je tiendrai à bonheur de trouver l'occasion de vous être bon à quelque chose.

Je me fais un plaisir de vous adresser le supplément que je viens d'ajouter au recueil de mes vers patois. Vous avés trop bien accueilli les ainés pour que je n'espère pas la même faveur pour les cadets. Je sais que votre charité me tiendra compte du but que je me suis proposé dans ce travail ; ce qui vous fera couler plus légèrement sur l'exécution ; ne doutant pas que vous ne soyés convaincu que mieux j'aurais fait si mieux j'avais su faire.

Agréés, Monsieur, l'hommage des sentimens aussi affectionnés que respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

[1] Écrite en 1821.

VIII.

A Monsieur

Monsieur Belmas, curé, à Peyriac-de-Mer.

Alzonne, 6 décembre 1821.

Tranquilise toi, mon cher Belmas, ta musique est arrivée à bon port ; mes chantres en ont fait leur profit, et notre fête patronale s'en est ressentie. Mon silence à cet égard a pu te faire dire quelquefois en pensant à moi : *cet homme, assurément, n'aime pas la musique;* et, si cela est ainsi, tu pourrais avoir tort : je sais, grâces à Dieu, sentir tout ce qui est bien, surtout quand cela m'arrive de bon lieu. Le cœur supplée alors au talent. Ton air m'a électrisé. J'étais crispé quand on ne faisait pas assès sentir les points d'orgue. Et je crois avoir contribué par mon zèle à l'exécution de ton œuvre. Je m'appliquais avec une sorte de fierté ce vers d'Horace, qui m'a consolé plus d'une fois de ce que la nature m'a refusé du côté de l'organe :

fungar vice cotis acutum
reddere quæ ferrum valet exsors ipsa secandi.

En voilà assés pour cet article.

Toujours sensible à ce que tu veux bien me dire d'obligeant au sujet de mes chants patois, je me fais un plaisir de joindre à ma lettre deux pièces nouvellement arrivées dont la saison avait fait remarquer l'absence. Tu les communiqueras à M. Tarbouriech, que tu remercieras de ma part de l'intérêt qu'il me témoigne. Il me tardera que le tems de la retraite arrive : ne doutant pas que vous ne vous empressiés de venir tâter de cette friandise, ce qui me donne l'espoir que vous ne me fairés pas le tort de venir si près de moi sans me donner le plaisir de vous embrasser et de vous assurer de vive voix l'un et l'autre que je vous rends avec usure les sentimens que vous me témoignés. Je t'embrasse de loin en attendant mieux.

Nérie.

IX

[1] Mon cher M. Jérome, je vous félicite du parti sage que vous avés pris. Arrivé à une place qui semble remplir votre

[1] Billet écrit en 1821.

ambition, puisque vous ne la troqueriés pas contre un emploi supérieur qui ne vous laisserait pas sédentaire, la vie de garçon ne vous convenait plus; et la Providence tire aussitôt de sa réserve la compagne qu'elle vous destinait. Vous êtes né vêtu, M. Jérome. Croyés que personne ne voit avec plus d'intérêt que moi l'heureux avenir qui se prépare pour vous. C'est une suite des sentimens d'estime et d'affection avec lesquels je suis votre tout dévoüé serviteur.

X

Alzonne, 11 octobre 1821.

Mon cher Monsieur Fourcade, voici le supplément que vous connaissés déjà par quelques échantillons. Je l'ai fait relier avec le recueil principal en faveur d'un petit nombre de pratiques privilégiées. C'est dire que je vous en destinais un exemplaire. Recevés le comme une marque de ma gratitude pour les choses agréables que m'ont valu de votre part les envois partiels qui ont précédé celui-ci.

La retraite m'a procuré l'avantage de faire connaissance avec M. Dulignon. C'est un brave que je n'ai pu suivre que de loin. Je me consolais en pensant qu'il ne m'aurait pas laissé à une si grande distance il y a quarante ans. La vieillesse est si importune qu'il doit être permis de s'en prévaloir dans les occasions si rares où elle peut nous être bonne à quelque chose, au risque de trouver des incrédules.

Nous avons été prêchés par un homme qui sait son métier. Sa tête est un véritable dictionnaire de tous les péchés de notre état. Il ne nous a fait grâce d'aucun; mais, avec les égards dus à un auditoire composé de ses pairs, il a su faire patte de velours et dorer la pilule. Il n'a pas volé notre argent.

Tres cops salut, moussu Jiroumo!
Quand aniriox de Paris jusqu'à Roumo,
Troubaréx pas digus qué bous sio dévouat
Coumo lé Ritou Cussounat.

XI

1er janvier 1822.

Votre lettre me portera bonheur, mon cher Monsieur F[ourcade]; elle m'a été rendue au saut du lit. Je vois avec plaisir que les grosses affaires n'appesantissent pas votre style. Il est toujours gentil, naturel et coulant. Vous n'avés pas à chercher loin le coloris qui me le rend si agréable. L'esprit et le cœur se disputent l'avantage de vous le fournir et chacun d'eux remplit parfaitement sa tache. Un bruit qui semblait s'accréditer me faisait presque croire que je vous devrais, au commencement de 1822, quelque chose de plus qu'un compliment de bonne année. J'aurais quelque regret d'emporter à l'autre monde celui qui vous reviendra de ma part quand ce qui n'a été qu'un bruit se réalisera tout de bon. Recevés en attendant l'assurance que tout ce qui vous arrivera d'heureux sera une bonne fortune pour moi. C'est une suite des sentimens que vous avés su si bien m'inspirer. Ils ont un fondement trop solide pour éprouver de variation.

Dious dé boun jour, Moussu Fourcado.
Maï que passéx aquést-annado
Séloun lés soïts que faou pér bous
Ah ! pèl ségur saréx hurous.

XII

A M. de La Bouisse, à son domaine de Villefloure

Alzonne, 12 décembre 1823.

Monsieur,

Je suis aussi flatté que reconnaissant des choses agréables que vous voulés bien me dire et de la gracieuse attention que vous avez eue de me faire passer les deux derniers nos de votre journal, d'abord pour eux-mêmes et ensuite pour l'intéressante notice qu'ils contiennent. Il n'est plus en mon pouvoir de charger M. Abadie de la nouvelle édition de mes œuvres patoises. Je suis déjà engagé avec un imprimeur de Carcassonne qui est familiarisé avec mon jargon. Votre lettre, Monsieur, double le désir que j'ai depuis longtems de faire

connaissance avec [vous]. Je saisirai avec empressement la première occasion qui s'en présentera.

Agréez en attendant, Monsieur, avec l'expression de ma gratitude pour votre obligeante attention, l'assurance de tous les sentimens que vous savez si bien inspirer, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et dévoué serviteur,

Nérie, curé d'Alzonne.

XIII

LETTRE

De M. N[érie] c[uré] d'[Alzonne], à M. et à Mme Tesseire, au sujet de leur mariage

Monsieur et Madame,

Excuserés-vous un vieillard qui vous doit des félicitations au sujet de votre mariage, de s'acquitter par une lettre. Je sais que l'usage, en cela d'accord avec mon inclination, exigerait une visite. Mais l'âge et les infirmités qui en sont la suite ont des droits trop chèrement acquis pour que je ne doive pas compter sur votre indulgence. Je me plais à croire, Monsieur, que je vous trouverai disposé à me plaindre de la privation que j'éprouve ; et Madame nous vient d'une famille trop connue par sa bonté, pour que je n'espère pas d'en obtenir le même sentiment.

Veuillés, Monsieur et Madame, croire à la sincérité et à l'étendue des vœux que fait pour votre bonheur commun un de vos plus empressés serviteurs.

XIV

A Monsieur Vallette, procureur du roi près le tribunal civil à Carcassonne

Monsieur,

Le nommé...., habitant d'Alzonne, vient d'être condamné par le tribunal de police correctionnelle à deux années d'emprisonnement pour un délit que vous connaissés. Il s'attend à aller subir cette peine dans les prisons de la cour royale ; ce

qui le met au désespoir, attendu qu'il est dénué de toute ressource, et que l'éloignement le privera des petits adoucissemens que ses parens, quoique pauvres, pourraient lui fournir dans une ville plus rapprochée de leur résidence. C'est vous dire, Monsieur, qu'il voudrait rester dans les prisons de Carcassonne. Je ne sais jusqu'où s'étend la rigueur de la loi à cet égard : si je l'en crois, d'autres condamnés ont obtenu la faveur qu'il sollicite. Si la chose était ainsi, et qu'il y eut possibilité de condescendre à son désir, vous m'obligeriés de ne pas vous y refuser.

J'aurai toujours gagné, en m'intéressant auprès de vous pour un malheureux dont je plains le sort, l'avantage de vous dire une fois de plus qu'il n'y a rien à ajouter aux sentimens de respect et de bien sincère affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

XV

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DE LA COMMUNE D'ALZONNE

dressé le 1er *mai* 1821

Couplets chantés à Alzonne, chef-lieu de canton, le 1er mai 1821 jour du baptême de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux (par M. l'abbé Nérie)

Ambé-l cel aben faït la pax;
Aco-s finit, n'aben un gaché:
Henric nous a rébiscoulats;
Sa naichenso-s d'un boun présaché.
Vivo, vivo lé Bourdèlés!
Disoun qué semblo-l Bearnés.

Y-an attroubat un poulit noum;
Aco reveïllo l'espérança :
D'al Béarnés aoura-l rénoum,
Sara lé bounheur de la França.
Vivo, vivo lé Bourdèlés!
Disoun qué semblo-l Bearnés.

Brico nou rafiguet les pots,
Quand, d'un gra d'al, y lés frétèroun:

Al Jurançou tournet dous cops
E se fachet quand y-l prenguèroun.
Vivo, vivo lé Bourdèlés!
Disoun qué semblo-l Bearnés.

Daïchats qué bengo-n bricou grand,
Beïréx qu'anira d'un boun aïré :
Toutis les partits toumbaran,
Toutis bouldran l'abé pèr païré.
Vivo, vivo lé Bourdèlés !
Disoun qué semblo-l Bearnés.

S'aben qu'és éntré bounos mas :
Couneïchen le cor dé sa maïré.
Le Réï lé débrumbara pas;
Y-énségnara soun sabé faïré.
Vivo, vivo lé Bourdèlés!
Disoun qué semblo-l Bearnés.

XVI

CHANT JOYEUX

Exécuté à Alzonne le 5 juin 1821, jour de la visite pastorale de Monseigneur l'Evêque

Dious sio louat, Dious sio louat, Dious sio louat.

Anfin, anfin és arribat;
L'abèn aïchi nostré prélat :
Canténs-y milo cops vivat.
Dious sio louat.

Ah ! fasquéns-y pla las ounous,
Al païre que bén parmi nous
Las mas ramplidos de fabous.
Dious sio louat.

Nous an faït lima prou dé téms ;
Per tout y-a quaouqué countro téms :
Pér pago, beï sion pla counténs.
Dious sio louat.

Es estat dit qu'un councourdat

Qu'en naïchen fouguèt ajournat,
Y dounabo-n archébéscat.
Dious sio louat.

Aro ba tournoun murmura ;
Sé Dious ba bol quicon béndra
Qué pér nous ba rétardara.
Dious sio louat.

Coum-aco-s pér nostré proufit,
A Mounseignur b'aurion pas dit
S'abion crégut y fa déspit.
Dious sio louat.

Mais sabèn qué n'és counsoulat :
Qué jamaï nou sé nés jaoutat ;
Qu'à rést-aïchi-s pla dispaousat.
Dious sio louat.

En rétour de tant d'amistat,
Qu'à soun dioucès-a témoignat
Nostré cor y-és tout dévouat.
Dious sio louat.

Anén moustréns-y-n aïré gaï :
L'aïmabén pla, l'aïmarén maï,
Lé débrumbarén pas jamaï.
Dious sio louat.

Sé nou saboun [pas] pla parla,
Lés campagnards s'aboun aïma ;
Lé serbirion dé touto ma.
Dious sio louat.

Moussu-l ritou pot éspéra
Qué farén tout ço que bouldra,
Sé dix : Mounseignur ba saoura.
Dious sio louat.

Aqueïs mots baldran un sermou ;
E pér nous mettr-à la rasou,
Nou-n pot pas faïre de millou.
Dious sio louat.

Dious sio louat, Dious sio louat, Dious sio louat.

XVII

VERS ADRESSÉS A MADAME LA VICOMTESSE DE PINS

Pour excuser l'envoi d'un cantique de sainte Magdeleine en vers patois, que ladite Madame avait demandé en français [1]

Aro ba créirèï sans péno
Qu'on fa pas tout ço qu'on boï :
Paouro santo Magdaléno [2],
M'abex balgudo-n [3] éstréno
Qué m'a faït coupa lé col.
Un jour qué mé crésio-n béno,
M'èri pla més én haléno
Pèr la canta sul [4] boun toun.
Eri fièrot : m'assemblabo
Qué ma plumo s'én anabo
Coumo la dé Bachaumoun,
Mais qu'un *réviro Marioun!*
Débéni frét [5] coumo glaço
D'énténdré Mèstr-Appoulloun,
Qu'ambé-l pung [6] junt mé ménaço
Dé mé cassa dal Parnasso,
Sé m'éscarti dé la traço
Qu'un cop èro m'indiquèt.
Aïchi sario-l cas dé diré
Coussi l'affa m'arribèt [7];
Mais n'éï pas pla ban dé riré,
Bal maï garda moun sécrèt.
Béirex [8], al toun qué prénguèt,
Qu'aquel jour pla s'en mancabo
Que fouguès dé boun-himou.
Sa mino sé réfrougnabo,
É, pèr *oui*, respoundio *nou.*
Yeou pérdio pas espéranço :

[1] Variantes du ms. Marty-Redon.

Vers adressés à Mme D. P., pour excuser l'envoi d'un cantique de sainte Madeleine en vers patois, quoiqu'elle eût fait connaître qu'il lui serait plus agréable en français.

[2] *Maddaleno.* — [3] *Balgut un-.* — [4] *Su-l.* — [5] *Frech.* — [6] *Punt.* — [7] *M'arrivet* — [8] *Sé béx.*

Sémblabi-n mèstré de danso
Qué s'acato, qué s'élanço,
Quand ensign-à fa-l salut.
Mais, pèr tant qué m'acatèssi,
Pèr tant qué lé trés humblèssi
Réspoundèt pas maï qu'un mut.
Daïs autris fa mal dépéndré,
É, quand boloun pas énténdré,
Lé pus court és dé fa *chut*.
Aco-s atal qué faguèri [1],
É pla léou qué mé caillèri.
Lés pus forts an faït la lé :
Ço qué boloun cal boulé.
Mais lassi bostro patiénço,
Arribén à la sénténço :
Ès ouro qué finisquén.
Pér tant qué mé déspitessi
É pér tant qué mé fachéssi,
Nou-n sario pas aoutromén.
Remarquax lé coumplimén ;
Éncaro m'estréméntissi,
È m'assémblo qué l'aousissi
Mé diré brutalomen :
« Baïtén, rimur dé villaché ;
» Daïcho-qui [2] lé bél léngaché ;
» Cadun cal parla lé séou.
» Quand mé caldra-n fort oubraché,
» Tu nou faras pas lé méou.
» Gardo tous cants pèl [3] campèstré ;
» Podés estr-un [4] paouc grivois ;
» Mais n'aouras brévét de Mèstré

[1] Le ms. Marty-Redon modifie ainsi ce vers et les treize qui le suivent:

Aro cal préné patiénço ;
Mais l'affa n'ès pas finit.
Né pouïreï préné véngénço
Quand lé juri sio-stablit.
Garats aïchi la sénténço
Qué mé fa pas trop d'ounou ;
Mais d'aquelo malboulenço,
Lé témis me fara rasou.
Cadun à soun tour, mousseigné :
Tal qué beï sé sap fa crégné,
Un jour parlar-autromén.
Garats aïchi-l juchomén ;
L'escribi pas én risén.

[2] *Daïch-aqui.*— [3] *Pe-l.*— [4] *Ess-un.*

» Qué pèr parla toun patois. »
És pas pla marcandéjaïré;
Sir [1]-Appoulloun, quand s'y mét,
Jà sap parla séc è nét :
Un mot bal un cop dé foüét.
Aco-s agré; mais qué [2] faïré?
Parlaréï coumo ma maïré :
Boli garda moun brévét.

XVIII

LE CURÉ D'[ALZONNE]

A M. le curé de Montréal, en lui adréssant une pacotille de vers patois [3].

Mannat e tant [4] dinné pastou,
Qu'èx mountat [5] al naout éscalou,
E qué semblax [6] un mérillou [7]
Quand préchax [8] ambé-l rouquétou ;
Vous doutax [9] pas qu'un mièch ritou [10]
Gaïrébé mangeat pél cussou ,
Qu'avex [11] tratat coumo-n poupou [12],
E que n'es pas brico gascou,
Vous jogu'un tour dé sa faïchou.
Atal né va [13] dé la grandou:
A pla souven [14] soun escousou,
E toujour sé pago-n bricou.
Sans usa de maï de loungou,
Vous [15] direï qué vous [16] faou patrou
D'un récueil tant michant qué bou
Qu'a pla bésoun d'un proutéctou.

[1] *Mestr.* — [2] *Qu'y.*

[3] Variantes du ms.: Marty-Redon

Le curé d'Alzonne à M. Albigès, chanoine honoraire, curé du canton de Montréal, en lui envoyant un recueil de vers patois.

[4] *Pla.* — [5] *Québrillats.* — [6] *Semblats.* — [7] Raisin rouge. — [8] *Préchats.* — [9] *Bous doutats.* — [10] Succursaliste. — [11] *Qu'abex.*

[12] Le ms. Marty-Redon intercale entre ce vers et le suivant: *Qu'és proutégeat de bostr-Annou.* — [13] *Ba.* — [14] *Souben.* — [15] *Bous.* — [16] *Bous.*

Sé vous [1] lé préniox én favou,
Pla dé géns y farion l'hounou [2]
Dé-l trouva-n [3] bricounot millou :
Un poul passorio pér capou,
Uno coujo pér un mélou,
A la taoulo d'un grand ségnou [4].
Sé vous trouvabo [5] pas d'himou
Dé l'establi dins un cartou,
Lé poudéx mettr-an un cantou,
E lés rats vou-n [6] faran rasou.
Sans coumpta qu'aquel paquétou [7]
Pot avé [8] per vous [9] sa valou
Foro lé téms dé la calou.
Quand sentirex trop la malou
D'aquél tant haïssablé garrou [10]
Qué vous [11] fa mangea-n moucadou,
E saouta coumo-n foussoulou [12],
Pér estourdi vostro [13] doulou
Vous valdra [14] -n ban dé la Malou
Pér vous [15] fa véni la suzou.
S'en siox embarrassat, livrax l-à vostr-Annou [16],
Né véstira lé lard qué mé al flambadou.
N'éstroupara lé cambajou
Pér lé garda dal mouscaillou ;
Né fara quaouqué saquétou
Pér éstutcha las pèïros de savou.
Vous dira pas jamaï dé nou,
Quand lé métriox al fougaïrou
Qué lé jour dé Sant Jean sé fa su l'Espérou.
Mais daïchén las rimos en *ou* :
Vous [17] fario gaïrébé-n [18] sermou.
Gracios à Dious n'avèn [19] pla prou,

[1] *Bous.* — [2] *L'ounou.* — [3] *Trouba-n.* — [4] *Seignou* — [5] *Bous troubabo.* — [6] *Bou-n.* — [7] Le recueil de vers envoyé par M. Nérie. — [8] *Abé.* — [9] *Bous.* — [10] Allusion à une douleur au poignet dont souffrait M. Albigès. — [11] *Bous.* — [12] Frelon; sorte de grosse mouche-guêpe. — [13] *Bostro.* — [14] *Bous baldra.* — [15] *Bous.* — [16] Gouvernantechez M. Albigès. Ce vers et les huit suivants ne se trouvent pas dans le ms. Marty-Redon. — [17] *Bous.* — [18] *Gaïréb-un.* — [19] *N'aben.*

N'énténdèn dé touto coulou :
Mé fan béni le croucouso ;
Les aïmi coumo la pouïsou [1].
Adissiax, moussu-l précéntou [2] ;
Sé vous èï counturbat, vous-n démandi perdou.
Praco, pas méns toujours ambé la même-ardou,
Sarèï vostr-émpréssat é fidèl sèrvitou [3].

[1] Ce vers et celui qui le précède ont été intervertis dans le ms Marty-Redon

[2] M. Albigés avait été précenteur du chapitre de Montréal.

[3] En place des trois derniers vers le ms. Marty-Redon donne :

Qué sio rimaïr-ou prousatou,
Soun toujour bostré servitou.

(*A suivre.*)

GRAMMAIRE LIMOUSINE

LIVRE TROISIÈME

MOTS INVARIABLES OU PARTICULES

Beaucoup de particules ont péri dans le passage du latin à la langue d'oc, comme aux autres langues romanes, probablement parce que, munies pour la plupart de suffixes atones, elles parurent trop peu significatives. De celles qui survécurent ou que l'on créa pour remplacer celles qui disparaissaient, un assez grand nombre sont aujourd'hui hors d'usage, et les acquisitions nouvelles n'ont pas toujours compensé les pertes.

J'examinerai séparément l'adverbe, la préposition et la conjonction ; mais il convient de rappeler que beaucoup de particules n'appartiennent exclusivement à aucune de ces trois classes, l'adverbe devenant souvent préposition, et réciproquement, et l'un ou l'autre pouvant, uni à *que,* ou même sans cette union, former une conjonction.

Je comprendrai dans les listes qui vont suivre, non-seulement les véritables particules, je veux dire les mots de ce genre qui sont simples ou qui paraissent l'être, le sentiment de leur complexité s'étant effacé, mais encore les locutions adverbiales, prépositives et conjonctives, dont les éléments sont restés distincts et obéissent séparément aux lois de la syntaxe.

CHAPITRE PREMIER

ADVERBE

L'adverbe est, de toutes les particules, celle qui a fait, du latin à la langue d'oc et de l'ancienne langue à la nouvelle, les pertes les plus nombreuses. Les premières ont été toujours, et souvent abondamment, compensées par des créations ou des compositions nouvelles. Les secondes ne l'ont été que

rarement, par des emprunts au français ou des périphrases.

J'étudierai successivement les adverbes de lieu, de temps, de manière, de quantité, et ceux qui expriment l'affirmation, la négation ou le doute.

I. — Lieu

1. *Eici (ecce hic)* = fr. *ici,* dans l'ancienne langue *aici,* qui est ainsi revenu chez nous, par suite de l'affaiblissement normal de l'*ai* protonique en *ei,* à la forme qu'il a dû avoir en premier lieu, et que l'on trouve en effet, si je ne m'abuse, dans le fragment de l'ancienne traduction de l'Évangile de saint Jean[1], que j'ai déjà cité plusieurs fois comme un des plus anciens monuments du dialecte limousin.

2. *Aqui (eccum hic),* à Tulle *oti* = fr. *ici* (le lieu même où l'on se trouve). Cet adverbe, d'une signification beaucoup plus étroite, au moins dans l'usage actuel, que *eici,* perd souvent son *a* initial. Il y a quelques exemples de cette aphérèse dans les textes anciens : *qui lhi venguo doi clergue ric e letrat* (G. de Rossillon, 7750) ; *car prop es de qui* (Vie de G. de Cabestaing (Mahn, *Werke,* I, 107); *e chi mort lo meteron* (Blandin, 1140). A *qui* se rattache *veiqui* = fr. *voici*[2], dont le premier élément est le *vec* de l'ancienne langue, qui résulte lui-même de l'union de *ve* (= *vide*) avec *ec* (*ecce*)[3]. On introduit souvent entre *vei* et *qui* le pronom personnel : *vei te qui, vei loû qui,* ce qui n'est pas sans exemple dans les anciens textes : *vec te qui soy ieu la sirventa Dieu*[4] (Bartsch, *Denkmäler,* 65, 28). Un autre équivalent de *ecce,* plus voisin du français *voici,* était *veci,* que nous n'avons pas[5]. Ex. : *vesi vostr'esposa* (*Flamenca,* v. 269), et,

[1] V. Chrestomathie prov. 12, 7 : *annem de ici.* Je pense qu'il fallait écrire *d'eici.* Plus loin, 14, 12, on trouve *petit e ici,* qui peut prêter au doute, parce que le sens, comme le texte latin, exige la conjonction *et.* Mais on peut ou suppléer *e,* ou admettre une contraction de la conjonction avec l'adverbe.

[2] L'équivalent de *voilà* nous manque; *veiqui* sert pour les deux.

[3] *Ec* se rencontre rarement seul. On le trouve plusieurs fois dans la traduction de l'Évangile de saint Jean et dans *Boëce.* Je ne me rappelle pas l'avoir vu ailleurs.

[4] M Bartsch place, à tort, selon moi, une virgule après *te.*

Ci se rencontre pourtant quelquefois dans les textes limousins des

avec intercalation de pronoms : *vel vos ci bel e clar* (*ibid.*, 3078). De même avec *aici* : *ve vos ayssi* (*Blandin*, v. 197). Mais plus ordinairement on employait seulement *vec* ou *ve* avec le pronom : *vec vos, veus.* On trouve aussi quelquefois, surtout dans les textes récents, l'idée de *ecce* rendue par *aici* ou *aqui* seul : *e aqui de las soas chansos* (Vie de B. de Ventadour) ; *ayssi ben* (*Joyas*, 182). Cet usage se retrouve aujourd'hui dans quelques dialectes voisins du nôtre, par exemple ceux du Quercy et du Rouergue. Ex. : *olerto, oici Sent Jan !* (Peyrot.)

Composés de *eici* et de *aqui* : *d'eici, d'aqui (hinc) ; per eici, per aqui (hac) ; enperaqui* (fr. *par ici*, au sens de *aux environs*).

3. *Çai*[1] (*ecce hac*), affaibli en *cei* en plusieurs lieux (p. ex. Tulle). Cet adverbe est rarement employé seul, mais il l'est fréquemment dans ses composés *en çai, de çai* = *vers ici, de ce côté-ci.* — *Çai* combiné avec *intz (intus)* forma *saintz*, qui nous reste contracté en *cen*. Ex.: *Dî sio cen (Dieu soit céans)*, formule de salutation quand on entre dans une maison. *Cen*, à son tour, uni à *de*, a formé *decen* = *ici* (l'endroit, particulièrement la chambre, où l'on est), non usité à Nontron, mais qui l'est ailleurs[2].

Un doublet de *çai* est *çau*, produit soit par une mutation directe de *ac* en *au*, soit par une modification de *ai*. Cette forme est usitée en haut Limousin, mais non pas à Nontron.

4. *Lai (illac)* = fr. *là*, mais indiquant en général un plus grand éloignement. Composés : *alai, de lai, en lai, d'en lai, per en lai.* A côté de *lai*, nous avons *lóu*, affaiblissement de *lau* (cf. ci-dessus *çau*), fort usité à Nontron. Il marque un éloignement plus grand que *lai*. Composés: *en lóu, d'en lóu.* — Comme *çai* en *cei*, le bas-limousin affaiblit *lai* en *lei*, ce qui a lieu quelquefois aussi en haut-limousin. Ex. du XVIe siècle (1511) : *per ley anar* (Registres consulaires de Limoges, p. 30). Cf. dans les *Joyas del gay saber*, p. 90 : *ley vay*.

XIVe-XVe siècles. Cette forme est assez fréquente dans les œuvres littéraires du XIVe siècle et de la fin du XIIIe (*Flamenca. Jaufre, St-Honorat. Blandin de Cornouailles*).

[1] J'adopte ici le ç comme plus étymologique ; mais l'ancienne orthographe employait plus souvent l'*s* : *sai, saintz*. On trouve aussi *sa* (*ça*) dans quelques textes, et pareillement *la* pour *lai*.

[2] On trouve déjà *desains* = *ici* (et non *d'ici*) dans *Jaufre*, 151 *b*.

Çai e lai est un adverbe composé moins usité que le *çà et là* français. Une autre locution adverbiale formée des mêmes éléments est *que de çai que de lai (de tous côtés)*, fort ancienne dans la langue. Voir p. ex. *G. de Rossillon*, v. 8952, et ailleurs. Cette locution, réduite du *que de* initial, est encore en usage ; mais elle n'a plus, à ma connaissance du moins, de signification locale ; elle veut dire *tout de même, pourtant, enfin* [1]. Ex. : *Vou sê vengu çai-que-de-lai = Vous voilà venu enfin!* Pour exprimer *de tous côtés*, nous disons *de çai de lai*.

Combiné avec *intz, lai* forma *laintz*, aujourd'hui *len*, plus usité en composition avec *a, de* et *en : alen, delen, enlen*. *Delen* n'a plus, malgré *de*, d'autre signification que celle de *alen : l'ei delen = elle est là-dedans*, (p. ex. dans la chambre à côté). Pour exprimer *de là-dedans*, il faudrait dire *de delen*. *De laintz* se trouve déjà accidentellement avec cette signification dans quelques textes anciens. Ainsi *Sainte Agnès*, 737 : *Quant ar fom de lainz ; St Honorat*, p. 118 : *Et intret de lainz*.

5. *Î (ibi)*. Cet adverbe se présente plus souvent, en haut et bas Limousin, sous la forme *li*, qui appartient aussi aux dialectes du Languedoc et de la Provence. On en trouve déjà quelques exemples dès le XIVe siècle. Voy. Bartsch *Denkmäler*, 240, 13 (*Ste Enimie*) ; 301, 26 (*Evangile de l'Enfance*) ; *la Guerre de Navarre*, v. 1233. Le suivant est tiré d'un texte limousin de 1436 : *a ceus que li siran* (*Limousin historique*, p. 413).

Li n'est pas usité à Nontron ; mais à sa place, comme du reste souvent aussi en haut Limousin, on emploie *ni* devant le verbe *avei* (à toutes ses formes) ou devant *en (inde) : ni avio de la gen ; ni en o*. Dans les deux cas, *ni* se contracte en un seul mot avec le verbe ou l'abverbe suivant. On s'en sert aussi devant les formes de *avei* qui ont subi l'aphérèse de l'*a* [2].

I, outre son rôle normal d'abverbe de lieu, joue quelque-

[1] Il en est de même dans le Rouergue, dans l'Agenais, où cette locution est devenue *saquela* (comme écrit Jasmin), et sans doute ailleurs.

[2] Je trouve un exemple de ce *ni* (que connaît aussi le dialecte provençal : *Fichas ni en que ni ague!* (*Arm. provenç.* de 1874), dans un texte limousin de 1514 : *Et aussi ny avio d'autres monediers* (Registres consulaires, p. 72.)

fois le rôle de pronom personnel, datif singulier, non-seulement au neutre, comme dans le français *j'y pense*, mais encore au masculin et au féminin. Ex.: *Z'î ai dit* = *je le lui ai dit*; — *si tu ne l'eimō pâ, pergué t'î maridā-tu?* = *si tu ne l'aimes pas, pourquoi te maries-tu avec (à) lui (*ou *elle)*. Cet emploi de l'adverbe *i* était, comme on sait, connu de l'ancienne langue; mais dans les monuments de l'âge classique on ne le trouve guère qu'uni en diphthongue à *lo* ou *la*, ce qui a porté M. Diez, et d'autres après lui, à le considérer comme une forme, abrégée par euphonie, du pronom *li*. Mais des exemples tels que les suivants prouvent qu'ils se trompent: *cel i respondero* = *ceux-ci lui répondirent* (*Croisade albigeoise*, dans Raynouard, *Lex. rom* I, 251): *et om portet las y* = *et on les lui porta* (*Guerre de Navarre*, v. 588); *car yeu m'i puisc fiar* = *car je puis me fier à lui* (*ibid.*, 1403); *si alguna mi cossen qu'ieu y jassa per mon argen* (Bertran Carbonel, dans les *Denkmäler* de M. Bartsch, 19, 19) = ... *que je couche avec elle*...

Aujourd'hui *i* (*ie*) sert en Provence, comme pronom, beaucoup plus généralement que chez nous, où on ne l'emploie qu'après les pronoms personnels à l'accusatif, et seulement moyennant élision de la voyelle de ces derniers (*z'i, m'i, t'i, s'i, l'i, v'i;* mais jamais *noû i, loû i, là i*). Dans le dialecte de cette province, comme dans la partie voisine du Languedoc, il remplace même le pronom *leur*.

Cet emploi de *i* (*ibi*) pour *li* (*illi*) explique la confusion qui s'est faite de ces deux mots et comment *li* a pu prendre à son tour la place de *i*, ainsi qu'on l'a vu au début de cet article.

6. *En* (*inde*), primitivement *ent* (*Boëce*). Une autre forme était *ne*. Des deux réunies nous avons fait *nen*, qui est la plus commune aujourd'hui. *Ne* sert seulement devant les voyelles et élide son *e* (*n'ai vu dié* = *j'en ai vu dix*); *en* après les pronoms personnels dont la voyelle, quand il y a lieu, s'élide ou se contracte avec l'*e*: *dounâ m'en; dounâ li en* (prononcez *lhen*). Partout ailleurs on emploie *nen*: *prenê nen; dounâ nen a Piêre; nen vêne*.

Les plus anciens exemples de *nen* que j'aie remarqués sont les deux suivants, dont le dernier appartient à la Provence: *Quant nen son requerit* (*Coutumes de Limoges*, p. 586); *en ton hostal or nen a un.* (*Ludus sancti Jacobi*, 591).

En se contractait avec *nos, vos,* en *non, von.* Le second seul nous est resté (*voun*); mais il n'est pas usité à Nontron. Là on dit seulement *ven.* où c'est *vou*, non *en,* qui perd sa voyelle. Il se contracte encore, à Nontron comme à Limoges, avec *li : lin,* aussi *lhen = li en.*

Cet adverbe, outre son emploi normal avec les verbes de mouvement (*óu s'en ané = il s'en alla ; lou san nen sor = le sang en sort*), joue encore et bien plus fréquemment le rôle d'un pronom personnel à l'ablatif. Dans ce cas il sert, non-seulement comme neutre, mais encore comme masculin ou féminin (*nen vole = j'en veux* (*de cela*) ; *nen ourai souen* (*de lui ou d'elle*), ce qui avait lieu déjà dans l'ancienne langue, même avec la signification du génitif (p. ex. dans *Boëce,* v. 181, où *en = ejus,* c'est-à-dire *hominis*[4]).

7. *Ounte* (*unde*), dans l'ancienne langue *ont, on*[2]. L'*e* dans *ounte* est paragogique comme dans *quante* (pour *quant = quando*). Cet adverbe n'a pas conservé sa signification étymologique, qu'il paraît du reste avoir perdue dès le principe. Il traduit exactement *ubi.*[3] Pour rendre le latin *unde,* il faut lui adjoindre la préposition *de : dounte* (anc. *dont.*) *Qua* se traduit par *per ounte.*

Au lieu de *ounte,* nous disons ordinairement *ente.* Y a-t-il là quelque confusion de *ont* avec *ent,* ou n'y faut-il voir qu'un accident phonique? C'est sur quoi je ne saurais me prononcer.

Don, dans notre ancienne langue comme en français, outre son rôle normal d'adverbe, jouait aussi celui de pronom relatif des trois genres et des deux nombres, au génitif et à l'ablatif. Ex. : *e la boca don tan gen vos vey rir* (P. Raimon). Dans cette acception qu'il a conservée (ex.*: l'ôme doun t'ai parlá*),

[1] Cf. dans *Flamenca,* v. 645-6: *L'us diz de Samson con dormi Quan Dalidan* (*Dalida ne? liet lo cri.*

[2] Au lieu de *on,* on trouve très-fréquemment *or* dans le poëme de la *Guerre de Navarre.* On remarque la même forme (à la rime), dans une pièce de Giraud de Borneil (Mahn, *die Werke der Troubadours,* I, 186 : *no sai ves or.*)

[3] *Ubi* avait aussi donné un dérivé *o* (*ou*), qui existait encore dans notre dialecte au XVIIe siècle. C'est le seul qu'emploie l'auteur de *Ste Valérie.* Il est possible qu'il survive encore dans quelques localités.

il ne prend jamais chez nous l'*e* paragogique, ni ne change son *on* en *e*, ce qui permet de distinguer toujours sûrement l'adverbe (*dounte* ou *dente*) du pseudo-pronom (*doun*).

8. *Dedin*, ancien *dedintz*, *dedins* = fr. *dedans* (sans mouvement vers l'extérieur). Pour exprimer un pareil mouvement, il faut ajouter *de : de dedin*, ce qui étymologiquement correspond à *de de de intus*[1]. Cf. ci-dessus *delen*. Autres composés : *en dedin*, *per dedin*.

9. *Deforo* (*de foras*). Le simple *foras*, *fors*, n'est plus usité. L'*a* ici passe à l'*o*, contrairement à la règle générale de l'*a* long. S'unit comme *dedin* avec les propositions *de*, *en*, *per*.

10. *Sû* (= *susum* pour *sursum*), anc. *sus*. Composés : *la-sû*, *en-sû*. Les trois ont le même sens (fr. *là-haut*), et le dernier peut s'unir avec les prépositions *de* et *per*. Ils ont pour synonyme *amoun* (*ad montem*), connu aussi de l'ancienne langue (*amon*) et qui, uni à *en*, forme *en-amoun*, d'où *d'en-amoun*, *per en-amoun*, à côté de *d'amoun*, *per amoun*. On dit aussi *en-nau* (= fr. *en-haut*)[2]. — Au français *dessus* correspond *dessur*[3], qui est aussi, et surtout, préposition.

11. *Dessoû* (*de subtus*), anc. *desotz* et *dejoû* (*de *jusum* = *de deorsum*), anc. *de jos*. Tous deux ont la signification du français *dessous*. Ils peuvent s'unir aux prépositions *de*, *en*, *per*. Les simples ne sont pas usités comme adverbes.

12. *Davan*. Le simple *avan* (*ab ante*) ne sert que très-rarement comme adverbe. Avec les prépositions : *de davan*, *per davan ;* mais seulement *en avan*.

13. *Darei* (*de retro*), anc. *dereire*. On dit aussi *darié* (anc. *derrier*). S'unissent aux prépositions *de* et *per*. Mais avec *en*,

[1] On a là un exemple remarquable de la manière dont la signification des éléments les moins importants des mots composés s'oblitère, à mesure que s'efface la conscience de leur composition.

[2] A *en nau* s'oppose *en bâ*. Ces locutions désignent spécialement la partie supérieure et la partie inférieure d'une maison, par rapport à celle où l'on se trouve. *Amoun* a pour contraire *aval*, que possède le bas-limousin, mais que la variété nontronaise ni, je crois, le haut-limousin ne connaissent.

[3] Anc. *dessus*. Dans *Flamenca* (v. 816) on trouve *de dessus* avec la signification pure et simple de *dessus*, à l'imitation de *dedins*.

on emploie *arei*[1] ou *arié*. Un synonyme est *detrâ* (*de trans*), anc. *detras*, qui ne s'unit guère avec d'autre préposition que *per* : *per davan mai per detrâ*.

14. *Outour*. C'est le français *autour* remplaçant *entorn*, qui persiste dans la locution *à l'entour*. On dit aussi *a t'enviroun*. Mentionnons ici *a drecho* (ou *a dre*), *a gaucho*, sous-entendu *mo* (*main*) que souvent même on exprime. — *A côté* se rend par *de countre*.

15. *Alhour* (*aliorsum*), anc. *alhors*[2] = fr. *ailleurs*. — *Alicubi* et *nusquam* se rendent par les locutions *en quauque lio*, *en degunlio*[3] : *ubique* a été, comme en français, remplacé par *per totum*, *pertout* (anc. *pertot*).

16. *Prè* (*pressum*), anc. *pres*, plus usité dans les composés *auprè*, *tou-prè*. *Prop* (*prope*), que possédait aussi l'ancienne langue, est aujourd'hui inusité chez nous. Il persiste dans le Languedoc sous la forme *prep*, qui ailleurs, par ex. en Agenais, est devenue *pret*, par suite de la mutation en *t* que subit habituellement dans cette contrée le *p* final (cf. *cat*, *cot*, = *cap*, *cop*).

17. *Louen* (*longe*), anc. *lonh*, *luenh*, *loing*, ne peut s'unir, comme *prè*, qu'à la proposition *de*. La vieille langue avait aussi *por* (de *porro*) = *loin*, avec mouvement. Cet adverbe se rencontre fréquemment dans *G. de Rossillon*, dans *Jaufre*, et ailleurs.

II. — Temps

1. *Quan*, *quante* (*quando*), anc. *quan* et *quant*, plus fréquemment écrits par *c*. L'*e* de *quante* est paragogique comme celui de *ounte*. *Quando* interrogatif se traduit mieux par *couro*,

[1] *Arei* et *areire*, employés seuls, ont le sens de *aussi*, *encore*, *derechef*, qui a dû se développer de l'idée de *retour*, naturellement liée à celle de *retro*.

[2] Un synonyme bien moins usité était *alhòns* (de *aliunde*), que le béarnais possède encore.

[3] Dans cette dernière locution, les trois parties qui la composent se sont si intimement unies que *lio* a perdu son accent. Prononcez *endegúnlho* — Pour *a'icubi*, le bas-limousin a aussi *endocom;* pour *nusquam*, cette variété de notre dialecte emploie souvent, avec la négation exprimée ou sous-entendue, à l'exemple du languedocien, *en lé* (= *in* (*nullo*) *loco*).

courā (anc. *cora, coras*), qui représente *qua* (ou, selon M. Diez, *que*) *hora*.

2. *Uei, vuei* (*hodie*), anc. *oi* et *uei*. On dit aussi, avec la prép. *a, avuei*. En composition avec *mati, uei* se réduit à *ei*, usité d'ailleurs isolément en quelques lieux : *ei-muti* = fr. *ce matin*. —Un synonyme de *uei* est *ané*[1] (fr. *anuit*), composition connue aussi de l'ancienne langue avec ce sens (*Jaufre*, 86 *b*, etc.).

3. *Yer* (*heri*), avec la prép. *a, ayer*. Forme plus rustique : *yar*. *Hier soir* se dit *arsei* (anc. *arser*). — *Avant-hier* se dit (*a*)*vax-t-yer, passa-t-yer, par-t-yer*, locutions dans lesquelles le *t*, malgré son apparence étymologique dans les deux premières[2], doit être considéré partout comme euphonique. L'*a* d'*avan-t, yer* (plusieurs disent *avan-z-yer*) subit souvent l'aphérèse. *Par*, dans *par-t-yer*[3], est la préposition *per*, au sens du superlatif, comme dans le fr. *à la parfin*, etc. Cf. *tres hier* de l'ancienne langue, qui a le même sens.

4. *Demo* (**de mane* pour *cras*), aussi *doumo ;* anc. *dema, deman*. On trouve aussi *doma*, auquel correspond notre *doumo* (p. ex. *Blandin*, v. 2275). On dit, en un seul mot, *demóusei* (*dema al ser*), ou *demanosei* (= *deman a ser*[4]) ; mais dans *demo mati*, les deux composants restent distincts. *Après-demain* (lat. *perindie*) se dit, comme en français, *aprè-demo*, ou mieux, *passa-demo*.

Les idées de *pridie* et de *postridie* se rendent, comme en français, par des substantifs au cas absolu : *la velho, l'endemó* (ou *lou lendemó*), et de même l'*avan-velho* ou la *sur-velho, lou surlendemó*. C'est aussi par des substantifs, avec l'article et sans préposition, que nous traduisons, comme en français, *mane, vespere, interdiu, noctu : lou mati, lou sei* (mieux *l'ensei*, qui n'est jamais employé que comme adverbe), *lou jour, la né*. S'il s'agit de la soirée du jour où l'on est, on dit *desei* (= fr. *ce soir*), composition que connaît aussi avec ce sens spécial le

[1] On dit aussi *óu sei d'ané* (littéralement : *au soir de cette nuit*,, et cette expression n'a pas d'autre sens que *hodie*.

[2] On dit, du reste, aussi *avan-yer*.

[3] Je trouve un exemple de la même locution dans une pièce française d'Augier Gaillard, de Rabastens, qui écrivait dans la seconde moitié du XVIe s. : *Je receus la votre par hier* (édit. Clausade, p. 138).

[4] Ou peut-être *deman au ser* (qui est dans *G. de Rossillon*. v. 3515)

dialecte poitevin (*de soir*), et qui a été formée exactement comme *deman*. On peut ajouter ici les locutions *a mieïjour* (*à midi*), *a miané* (anc. *mieia nuech*) = *à minuit*.

5. *Ujan* (*hoc anno*), anc. aussi *ogan, ojan* (*G. de Ross.*, 3161, etc.). D'autres dialectes disent *oungan*, forme nasalisée qui n'est pas sans exemple dans les anciens textes (p. ex., *Denkmäler*, 12,9). — Ont été formés de même avec *annus, antan*[1], commun au vieux fr. et au provençal, et *dueinan* (en quelques lieux *deinan*) = *de uei en* (*un*) *an*, c'est-à-dire l'*année prochaine*. On dit aussi, et plus souvent, avec *en* préposé, *endueinan*. Je n'ai pas d'ancien exemple de cette locution.

6. *Ouro*, aussi *óure*, anc. *aora* (*ad horam* ou *hac hora*), traduit seul le latin *nunc*. L'accent s'est porté et se tient maintenant avec assez de fixité sur la voyelle finale. Composés : *d'óuro, per óuro* = fr. *pour à présent, quant à présent*. Le second élément de cette locution était employé seul par l'ancienne langue au même usage, soit pur, soit sous les formes abrégées ou modifiées, *or, ara, ar*[2], *era, er*. Composés : *lora, alara*, que nous n'avons pas. Nous disons, comme en français, *alor*, et plus souvent *per lor* ou *par lor* (fr. *pour lors*). — D'autres composés de *ora* sont : 1° *abora*, dont le premier élément doit être *a be* (cf. dans *Boëce*, v. 133 : *lo be ma*), et qui n'est plus usité chez nous qu'en composition avec *de* (*dabouro*[3] = fr. *de bonne heure*) ; 2° *enquêro, enguêro, enquêrā, enguêrā* = fr. *encore* (lat. *hanc horam*). *Enguera*, et la forme plus étymologique *angera* (ou *g* doit être dur, se montrent déjà dans les plus anciens monuments de notre dialecte. Aujourd'hui nous préposons habituellement *de* ; *denguêro, denguêrā*. Pour l'ancienne langue, voy. d'autres formes dans le Lexique roman, II, 540.

7. *Doun*, anc. *donc* (lat. *tunc*). Cet adverbe n'est plus em-

[1] Un synonyme de *antan* est *arunan*, usité p. ex. en Agenais. Cf. dans *Flamenca*, v. 4818 : ques agras fag *ara dos ans* ?

[2] Composé avec *ad* : *adars* (Gir. Riquier, p. 168), usité en Gascogne (*adare*).

[3] C'est à tort que, trompé par la locution française à laquelle il correspond, j'ai expliqué ci-dessus (t. IV, p. 656) ce mot par *de bona hora*. Il faut l'effacer des exemples de contraction allégués à cet endroit. — En Provence et ailleurs, *douro* seul signifie la même chose que notre *dabouro*.

ployé isolément, comme dans la vieille langue, avec sa signification étymologique; mais il la conserve dans le composé *leidoun* (aussi *aleidoun*), dont le premier élément est l'adverbe de lieu *lai* (*alai*), et qui signifie simplement *alors*. Des textes des XIIIe et XIVe siècles, offrent déjà cet adverbe composé sous les formes *ladonc, aladonc*[1]. Le haut limousin emploie aussi *tan* (*tantum*) au même usage. Ainsi, dans Foucaud : *ce li dissé tan lou che = lui dit alors le chien*. C'est l'ancien *abtant*. Cf. le v. fr. *atant*, et l'it. *intanto*.

8. *Deija*. C'est le français *déjà*. Le simple *ja* (lat. *jam*) n'est plus usité que comme interjection. Nous le retrouvons dans *jamai*, identique au français *jamais*. — L'anc. langue avait encore *ancmais* et *onca* (*unquam*), *nonca* ou *noca* (*nunquam*).

9. *Tô* (anc. *tost*) répond à *mox*. Il est usité principalement dans *bientô*, emprunté au français ou modifié par son influence. L'anc. langue avait *ben leu*, conservé avec cette signification en bas-limousin (*bien léu*), mais qui chez nous n'a plus que celle de *peut-être*, qui lui était commune avec l'autre. — Autre composé de *tost : óussitô*[2] (*immédiatement*). — L'opposé de *tô* est *tar*, comme dans l'ancienne langue (*tart*) et comme en français.

10. Les idées de *nuper, pridem, jampridem*, se traduisent, comme en français, par *dernièromen* (ancienn. *l'autr'ier*), *deipuei lountem*. *Olim* se rend par *autre ten* et par *autrei co*, locution dans laquelle *co* (= *colps*) remplace *vetz*, usité dans l'ancienne langue en de pareilles compositions[3]. On dit aussi *autrei*

[1] Un synonyme qui commence à se montrer vers la même époque, mais qui est propre aux dialectes plus méridionaux, est *alavetz, lavetz* (*alabetz* à Toulouse et dans le pays circonvoisin); littéralement : *à cette fois*.

[2] Synonymes : *dabor, tout óuro, tanquetan*. D'autres formes, plus méridionales, de cette dernière locution, sont *tant e quan* et *quantequan* (aussi *quatequan*). On trouve aussi *canquecan* dans des textes anciens. — Mentionnons encore ici *co sé* (proprement *coup sec*), locution que possèdent aussi d'autres dialectes et qui peut traduire également *statim* et *subito*. Dans le même ordre d'idées, la vieille langue avait *manes, mantenen*, dont le dernier seul nous reste, mais avec la même signification qu'en français moderne.

[3] *Cop* est déjà très-fréquemment employé pour *vetz*, etc., dans la version en prose de la *Croisade albigeoise*.

viagei. Et de même, pour traduire *aliquando : quauquei co* ou *quauquei viagei*, et aussi au singulier : *quauque co*, etc. Dans ce dernier cas, le haut limousin emploie encore *vé (vetz) : cauco ve, cauca vé*, et enfin *cauca de vé*, où l'on voit le seul exemple qui nous reste d'une particularité syntaxique assez fréquente dans les anciens textes.

11. *Souven (subinde)*, anc. *soven, soen*[1], traduit comme en franç. le latin *sæpe*. — *Quotidie* et *quotannis* se rendent par des périphrases : *toû loû jour, toû loû an*. L'ancienne langue disait *cada jorn, cad'an*.— Pour *tandem* on a *a la fi, a lû fî*, ou *enfin*, que l'on prononce à la française. *Sai que delai*, déjà mentionné, sert aussi à rendre la même idée.

12. *Ensemble (in simul)*, même sens qu'en français; dans l'ancienne langue aussi *ensems*.

13. *Avan (ab ante)* traduit *antea*. L'ancienne langue avait, avec le simple *anz, abans, abansas* et aussi *anceis*. L'idée contraire se rend par *aprê* (anc. *apres*) et, mieux, par *peiprê*, anc. *pueis apres* = *ensuite*, et *deipuei* (anc. *depois*). *Puei* ni *pei* (anc. *pois, pueis*, etc.) n'est plus guère employé chez nous isolément. *Postea* avait donné à l'ancienne langue *poisas*, que nous n'avons plus. — Plaçons ici les locutions évidemment empruntées au français *dorenavan*[2], *en attenden, quauque tem (aliquandiu)*.

14. *Lountem*, comme en français, traduit seul le latin *diu*. Cette locution se trouve déjà dans l'ancienne langue. *Diu* nous reste seulement dans le composé *tandî*, plus souvent usité dans la nouvelle composition *entretandî*, qui signifie *cependant, pendant ce temps-là*[3]. Nous avons aussi *cependen*, probablement pris au français; mais il sert surtout comme conjonction.

15. *Toujour*. C'est notre seul équivalent de *semper*[4]. L'an-

[1] On trouve *sovendet*, qui est un exemple curieux d'adverbe à forme diminutive. J'en ai rencontré un analogue (*douçomentet*) dans un poëte toulousain contemporain.

[2] Forme correspondantes dans l'ancienne langue : *derenan, de lor en say, oimais, mais oi, d'aras en avant*, etc.

[3] Synonyme *entremiá* : litt., *inter medias (res)*.

[4] *Semper* était resté dans l'ancienne langue (*sempre*, composé *sempreras*) avec la signification de *statim*. Uni aux prépositions *de* et *en*, il

cienne langue l'avait aussi (*totz jorns*), et, de plus, *totz temps*, *jasse* = *ja sempre* et *ades* (*adipsum*), qui signifiait encore, et plus étymologiquement, *aussitôt, à l'instant.*

III. — Manière

Les adverbes de manière se formaient pour la plupart, en latin, des adjectifs et des participes, au moyen des terminaisons *e* et *ter*. D'autres n'étaient que des adjectifs à l'un des cas obliques du singulier.

Nous avons conservé quelques-uns des plus usités parmi les anciens adverbes en *e*[1]; nous employons aussi comme adverbes des adjectifs; mais généralement, et ceci est commun à toutes les langues romanes, nous avons formé de nouveaux adverbes de manière en ajoutant aux adjectifs la terminaison *men(t)*, qui n'est autre que l'ablatif du substantif latin *mens*[2]. Un autre mode de remplacement des anciens adverbes latins a été de former des locutions composées avec des prépositions et des noms (substantifs ou adjectifs) ou des participes.

A. — Anciens adverbes conservés et adjectifs pris adverbialement[3]

Coumo, anc. *comu, com (con)*, de *quomodo*. Ex.: *Coumo vait-eü? — Ne sâbe coumo fâ.*

Be (bene). Nous employons aussi cet adverbe sous la forme

avait formé *desempre*, plus souvent abrégé en *dese* (cf. *ta* = *tantum*), *endesen*, *endese*, qui ont le même sens. Avec *anc* il donna *ancse* (*jadis*). La signification étymologique persista dans *jasse*.

[1] On a déjà vu ci-dessus (pag. 165), parmi les adverbes de lieu, *au* (*nau*) de *alte* et *louen* de *longe*.

[2] Sur cette formation, voy., entre autres, Littré, *Preface du Dict.*, pag. XLI *b*, et *Hist. de la langue française*, I, 8.

[3] Je n'en fais pas deux divisions, parce qu'il est souvent difficile de distinguer si l'on a affaire à un adverbe tel d'origine ou à un adjectif pris adverbialement. *Suau*, par exemple, et *segur*, peuvent représenter aussi bien *suavem* et *securum*, que *suave* et *secure*.

française *bien*[1]. Il est alors plus expressif. Notre *be* n'a guère aujourd'hui plus de force qu'une simple particule explétive. Aussi le plaçons-nous souvent devant *bien* lui-même : *b'ei-t-eü fa!* = fr. *qu'il est sot! — Qu'ei be bien fai* = *c'est bien fait.* Nous retrouvons *be* en composition dans *beleü (peut-être)* et probablement aussi dans *dabouro (de bonne heure)*[2].

Plo (plane), anc. *pla* ou *plan*. Plus expressif que *be,* dont il a d'ailleurs à peu près la signification : *ço que Diu gardo ei plo garda* = *ce que Dieu garde est bien gardé* (*Sainte Valérie,* 1641). Depuis cette époque, *plo* a perdu, toutefois, un peu de sa force : *qu'ei plo vrai* n'affirme pas avec autant d'assurance que *qu'ei bien vrai.*

Mau (male), et *mal* dans la région sud du dialecte.

Suau et *souau (suave)*, fr. *doucement*, au sens de *paisiblement, sans bruit.* L'acception primitive (*agréablement*) est aujourd'hui, chez nous du moins, tout à fait perdue, ce qui est probablement la conséquence de la perte de *suau* lui-même en tant qu'adjectif.

For, anc. *fort.* Ici on est sûr d'avoir l'adjectif *fortis,* pris adverbialement. Ex.: *parlâ for : tûtâ (tustar) for. — Dur (dure* ou *durum).* Moins employé qu'en français.

Dré, anc. *dret (drech, dreit*, etc.) : *marchâ dré.*

Rede (rigide ou *rigidum).* Cet adverbe est surtout usité pour rendre les idées de *vivacité, promptitude, vitesse*[3]. Il traduit exactement l'ancien *viatz (vivacem),* que nous n'avons plus. Nous l'employons aussi dans le sens de *avec vigueur*, mais plus rarement.

Eipei (spisse) : la nevio toumbo eipei. Cf. dans *Jaufre,* p. 103 *b.*: *tendas tendudas mout espes.*

Segur (secure) : v'ou dise segur = *je vous le dis sûrement.* Cf., dans *Jaufre* encore, *esta segur* (pag. 81 *b*). Il s'agit d'une femme.

Nete (anc. *net*). Ex.: *refusen nete de marchâ* (Foucaud). Je pense que c'est à l'influence française qu'est dû cet emploi

[1] *Bien* remplace déjà *be* trop affaibli, dans les textes limousins du XVIIe siècle.

[2] Voy. ci-dessus, pag. 168

[3] En tant qu'adjectif, *rede* n'a d'autre sens que celui de *roide.*

de *nete* comme adverbe. Je n'en connais pas d'exemple ancien.

La liste ci-dessus ne comprend pas sans doute tous les adjectifs employés adverbialement dans notre dialecte[1]; mais il n'y en a pas, je crois, un bien plus grand nombre. Déjà assez rare dans l'ancienne langue, cet emploi des adjectifs l'est encore beaucoup plus dans la nouvelle[2], et il parait tendre à le devenir de jour en jour davantage.

B. — Adverbes formés avec le suffixe *men*

Ce suffixe *men(t)* n'étant autre chose, comme je l'ai déjà rappelé, que l'ablatif du substantif féminin *mens*[3], il était nécessaire que l'adjectif prît pour s'y adjoindre la forme féminine. Ex. : *tenramen, caramen*. Cette règle est encore rigoureusement appliquée, en sorte que les adverbes, dérivés d'adjectifs dans lesquels l'ancienne langue ne distinguait pas les genres (par ex. *fort*), au lieu de conserver leur forme ancienne (*fortment*), l'ont, comme en français, modifiée en donnant à l'adjectif la flexion féminine (*fortomen*)[4].

Il est essentiel de remarquer que ce qui précède *men* se comporte comme s'il en restait séparé ; ainsi à Nontron et dans les autres localités où l'*a* prétonique reste pur, l'on affaiblit néanmoins en *o* celui de ces adverbes. Cela s'ajoute au fait précédent pour prouver que la conscience de la complexité de

[1] On en a déjà vu quelques autres dans les sections précédentes, et on en trouvera encore deux ou trois dans les suivantes.

[2] Mentionnons ici pour mémoire quelques autres adverbes-adjectifs relevés dans les anciens textes et dont ceux qui existent encore ne servent plus que comme adjectifs : *pur* (*Flamenca*, 3789, etc.); *onest e mun* (Bartsch *Denkmaler*, 22,6); *gen(t)*; *len t*) : *estreit*: *privat e pales* (*Saint Honorat*, 154 *b*., etc.), *coren(t)* : *m'auriatz conquis plus corentz* (*Jaufre*, 87 *b*.).

[3] Ce substantif avait d'ailleurs conservé, dans la langue, une existence indépendante : *E vilas e castels que eu non ay en ment* (*Guerre de Navarre*, v. 123).

[4] Même exception qu'en français pour la plupart des adverbes formés d'adjectifs *communis generis* en *ant* ou *ent* : *meichamen, prudamen*. C'est la forme française elle-même qu'ils ont revêtue, changeant, comme on vient de voir, *ant* et *ent* en un simple *a* qui a même perdu toute nasalité

ces expressions n'est pas effacée, et que dans *douçomen,* par exemple, on sent vivre encore deux mots distincts [1].

On ne saurait songer à donner ici la liste des adverbes en *men.* Ils sont naturellement en grande quantité, et le nombre n'en est pas limité, la langue n'ayant pas perdu la liberté d'en former de nouveaux. Je noterai seulement que le suffixe *men* ne s'est pas uni seulement à des adjectifs qualificatifs et à des participes [2]: on l'a aussi adjoint à quelques adjectifs pronominaux et même à des particules. Ex. : *talomen; — autromen,* déjà cité tout à l'heure ; — *eissamen* (*ipsa mente*), si usité autrefois, que nous n'avons plus ; — *ensemblomen* [3], que je trouve dans la *Vie de sainte Valérie* (1641), mais que je crois aujourd'hui hors d'usage ; — enfin *coumen* (anc. *comen*), si cet adverbe est bien pour *com-men* (litt. *quomodo mente*).

Dans l'ancienne langue, lorsque deux [4] adverbes en *men* devaient se suivre, on ne donnait souvent cette terminaison qu'à l'un des deux, ordinairement le premier. Ex.: *primamen e subtil* (G. Riquier, p. 214); *cruelmen et amara* (Bartsch *Denkmäler*, 28, 16). Cet usage paraît s'être introduit assez tard et n'avoir pas été général. Je n'en ai remarqué d'exemples que dans des textes des provinces méridionales, Provence, Langue-

[1] La comparaison d'autres adverbes, tels que *autromen*, où *au* reste sans s'affaiblir, avec des mots simples tels que *outoritat, ouviran*, où cette diphthongue, n'ayant pas l'accent, s'est régulièrement changée en *óu*, conduit à la même conclusion, en montrant qu'il y a dans ces adverbes deux accents, et par conséquent deux mots.

[2] Ce dernier cas est plus rare aujourd'hui que dans l'ancienne langue, où l'on trouve des adverbes tels que *tementment. unadamen, desapensadamen, nominativadament, asseguradamen.* Celui-ci se lit encore dans la *Vie de sainte Valérie.* — Sur le modèle de pareils adverbes, nous avons formé abusivement *urousadomen*, *malurousadomen*, qui ne sont pas moins usités, surtout le dernier, que les formes correctes *urousomen, malurousomen*.

[3] *Ensemblomen* pourrait être un abrégé de *ensembladament,* qui existe en vieux français (*ensembledement*, Psautier d'Oxford, 52, 4). Cf. dans *Sancte Agnès*, 870, et ailleurs, *mesclamenz* = *mesclademenz*. On aurait ici l'inverse du cas signalé dans la note précédente

[4] Même quelquefois un plus grand nombre : *realmens o personals o extraordinaria* (*Revue des langues romanes*, II, 96). Mais ici il pourrait bien se faire que *mens* ne gouvernât en réalité que *real.* Voir la note suivante.

doc. Gascogne et Béarn. On constate même quelquefois la suppression complète de *men*, la signification adverbiale s'attachant alors à un simple adjectif féminin. Ex.: *prejatz lo pia* (J. Estève, dans les *Troubadours de Béziers*, p. 83): *lo destregn forts et dura* (*St-Honorat*, p. 163)[1]. *Mala* et *bona*, si usités autrefois, surtout le premier, ne sont pas à citer ici. Le substantif sous-entendu dans ces expressions n'est pas *mens*, mais *hora*.

L'ancienne langue d'oc, comme le français et l'espagnol, ajoutait souvent une *s*[2] à la finale des adverbes et des adjectifs pris adverbialement[3], ce qui permettait de distinguer immédiatement ces derniers, dans la plupart des cas, des adjectifs employés comme tels. Cette *s* fut même ajoutée aux adverbes en *men(t)*. De là, pour ces adverbes, à côté de *men* et *ment*, les autres formes *mens*, *menz*, et *mentz*[4]. Ces dernières survivent encore, à ce qu'il paraît, dans le béarnais.

C. — Locutions adverbiales formées d'un nom et d'une préposition

Ce sont surtout des substantifs qui ont servi à ces formations[5]; mais l'emploi d'adjectifs et même de participes n'est pas rare. Les seules prépositions dont on ait fait usage sont *a*, *de*, *en* et *per*. On en trouve souvent deux réunies devant le même nom.

1° *A*. Nous disons, comme en français, *a pe*, *a chavau*, *a*

[1] D'après ce dernier exemple, on pourrait supposer que quelques-uns, assimilant complétement les deux suffixes adverbiaux *s* et *men*, croyaient que le premier, comme le second, pouvait servir pour plusieurs adjectifs et devait, dans ce cas, exiger que celui auquel il ne s'attachait pas fût au féminin. Cf l'exemple rapporté dans la note précédente.

[2] Sur l'origine de cette *s*, voy. l'ingénieuse explication proposée par M. Littré dans la préface de la *Grammaire historique de la langue française* par A. Brachet, p. VIII.

[3] Les noms unis, en une locution adverbiale, avec une préposition, l'article ou d'autres mots, prenaient aussi quelquefois cette *s* : *lo jors*, *de noiz*, *cad 'ans*, etc.

[4] V. là-dessus le *Donat provençal*, p. 36 de la 2e édition.

[5] On en a déjà vu quelques-unes dans les sections précédentes. Elles y sont en fort petit nombre, les nouveaux adverbes de temps et de lieu s'étant formés en majeure partie par l'adjonction de prépositions aux adverbes latins eux-mêmes.

l'oumbro ; avec un participe, *a l'acela* (*à l'abri*), que plusieurs prononcent *a l'açala,* d'un verbe *acela*, d'ailleurs inusité, dont le simple reste à Tulle, où il a le même sens de *mettre à l'abri*, sous la forme *ciala* (lat. *celare*). Cf., dans l'ancienne langue, *a saubut* et, avec la négation, *a no saubuda.*—Un emploi particulier de la prép. *a* est celui qui consiste à unir en une locution adverbiale deux noms, dont le second n'est que la répétition du premier : *Vis a vî, fûç' a faço, bouci a bouci* (fr. *morceau à morceau*). Dans cet emploi, l'ancienne langue préférait à *a* la conjonction *e*, disant p. ex. : *petit e petit, mot e mot,* etc. C'est ce qui a lieu encore dans quelques dialectes (Montauban : *cap e cap*).

2° *De.* Les locutions composées avec *de* sont plus nombreuses et plus usitées. Elles ont du reste, en général, le même sens, le nom restant le même, que celles qui le sont avec *a*. Ex. : *de pe, de janouei, de sego (de suite), de bigouei, de biai, de traver, de reculou*[1], *de vrai, de segur, de leu* (tombé en désuétude). *De* s'ajoute à *a* dans *datai (de a tail) = complétement, sans réserve ; dopoutas (d'a pautas),* litt. *d' à pattes,* à Tulle. Cf. *dabouro (de a be ora),* déjà mentionné aux adverbes de temps, et l'ancien *daveras.* Même adjonction encore dans *dobouchou (de a bouchou),* locution qui paraît propre aussi, dans notre dialecte, à la variété bas-limousine, et à laquelle correspond en haut limousin *de boucho-den* (cf. v. fr. *adens*).

3° *En.* Cette préposition servait peu autrefois, et sert encore moins aujourd'hui, à former des locutions adverbiales avec des substantifs ou des adjectifs. On a vu dans la première section *en degúnlio.* Ici la principale est *entau = in tali (modo).* Citons encore *en faço, en generau, en brave ôme,* qui paraissent des emprunts au français. *De* s'ajoute à *en* dans *denpè* (fr. *debout*), qui se lit déjà (*denpes*) dans *Blandin de Cornouailles* (vv. 1560, 1627).

[1] Je remarquerai, à l'occasion de cet adverbe, que nous n'avons guère à Nontron de ces substantifs en *ou* = fr *on* (celui-ci est probablement le seul), qui ne se rencontrent jamais que dans de semblables locutions adverbiales. On dit bien quelquefois *a taloun*, mais ceci est imité du français, comme le prouve la nasale de la finale. La variété de Tulle paraît un peu moins pauvre à cet égard. – Le gascon et le provençal ont gardé *de ginoulhous.*

4° *Per* est encore plus rarement employé que *en*. Cette préposition précède *de* dans *per de vrai* (cf. anc. *per daveras*), *per de segur* (aussi *per lou seğur*). *Per cert* et quelques autres locutions semblables qu'on trouve dans les vieux textes sont aujourd'hui hors d'usage.

IV. — Quantité

Je rangerai ici, outre les adverbes de quantité proprement dits, ceux qui expriment en général le degré, la mesure, l'ordre.

1. *Si (sic)*. Cet adverbe a le même sens et les mêmes emplois qu'en français [1]. Composés : *oussi, ensi*, pris du français (anc. *altresi, aissi*). *Ensi* est d'ailleurs peu usité. On préfère *entau*, déjà mentionné dans la section précédente. — *Si* est très-souvent joint à *talomen* : *si talomen fa* = *tellement sot*.

2. *Tan (tantum)*, aussi *ta* ou *to* devant des adjectifs et adverbes. Ex.: *fâ to beu to be* (Foucaud). Composé : *aitant, aita*, qui nous reste dans *eitopau* (anc. *aitapanc*), *eitobe, eitoplo*. Un autre composé, *altretant, atertant*, survit en bas-limousin (*otortan*). A Nontron on dit *outan*, qui paraît emprunté au français (*autant*).

Tan forme avec *soulomen*, pour traduire le latin *solum*, l'expression composée *tan soulomen*, qui est fort ancienne dans la langue, puisqu'on la trouve déjà dans la *Trad. de l'Évangile de saint Jean* (Bartsch, *Chrestom.* 16, 19). Autre exemple limousin de 1377 : *exceptat au compayr tant solamen* (*Limousin historique*, p. 417.) Nous employons aussi, pour traduire la même idée, *soulomen* seul (l'anc. langue *sol*), et la locution elliptique *nou mâ*, qui sera expliquée plus loin.—Joint à *mai, tant* a formé *tant e mai* = fr. *tant et plus*.

[1] L'ancienne langue l'employait aussi très-souvent, à la manière latine, devant le subjonctif, comme formule de souhait. Ex.: *Digas, si Dieus te gart de mal* (*Blandin de Cornouailles*, 1968). Plusieurs se sont mépris sur le vrai sens de ce *si*, où ils ont vu à tort la conjonction *si*. Le second des deux vers suivants de *Flamenca* (1191-2), qui offre côte à côte la conjonction et l'adverbe, en rend sensible la différence :

E qui m'o deu tener a mal
S'ieu sui gelos, si Deus mi sal!

3. *Quan*. Aujourd'hui peu usité en tant qu'adverbe. On le remplace ordinairement par *cambe* (*quantum bene?* ou *quomodo bene?*) = fr. *combien*. Comme corrélatif de *tan*, *quan* a cédé la place à *coumo* et à *que*.

4. *Pau* (anc. *pauc*), de l'adjectif *paucus*, resté comme tel dans l'ancienne langue et qui survit encore dans le féminin *paucho* (propr. *petite*), synonyme de *servante*, en haut-limousin. — A cet adverbe se rattache la locution composée *tan-si-pau* = fr. *tant soit peu*, où *si* est une réduction de *sie* (= *sia*) comme dans *pacinço*, *coucinço*, etc. — Avec la négation, qui quelquefois se supprime, nous avons *gaire*, qu'on trouve aussi employé de temps en temps sans négation dans les anciens textes, mais alors avec sa signification étymologique (*beaucoup*) : *servir petit o gaire* (P. Raimon). — *Pau* répété a formé, comme en français, avec la proposition *a*, la locution *pau a pau*. [1] Synonyme plus usité, *petit à petit* [2]. J'ai déjà noté qu'anciennement *a*, dans ces locutions, était ordinairement remplacé par *e*. *Petit et petit* se lit encore (*Limousin historique*, p. 411) dans un texte limousin du XVe siècle. Un synonyme est *en toumban en levan* (propr. *en tombant et se relevant*), locution qui doit être ancienne, car c'est le seul cas où *levar* soit encore employé, comme il l'était souvent autrefois, dans la signification du *moyen*.

5. *Prou* (anc. *pro*), aussi *assé*, pris du français, bien que l'anc. langue eût *assatz*.

6. *Beücó* (fr. *beaucoup*) [3]. Adverbe étranger à la langue classique, et qui commence à apparaître (avec *gran cop*, que nous n'avons pas) au XVe siècle. Un synonyme de *beücó* est *touplé* (fr. *tout plein*), qui se lit déjà dans les *Leys d'amors* (II, 236). Ex. : *óu ei touplé fachú*. L'ancienne langue, dans le même sens, se servait beaucoup de *massa;* le languedocien et le provençal modernes emploient *fossa* (*force*), qu'a aussi (*forço*) le

[1] La même idée se rendait aussi autrefois, au moyen de la particule distributive *cada* par *cada pauc*, *pauc cada pauc*. En Saintonge, on dit de même encore : *cha peti*.

[2] On remarquera que, dans cette locution, *petit* n'a pas la même forme que lorqu'ils est adjectif (*piti*).

[3] *Molt* (*mout*) est périmé en limousin comme, je crois, dans tous les autres dialectes.

haut limousin. Autre expression ancienne, *granre (ganre)*, qui survit encore dans quelques dialectes (Mende, *gandré;* cf *tendre*).

Un autre équivalent du lat. *multum* est la locution *ne sai quan*, qui signifie proprement *je ne sais combien* et qu'on trouve déjà avec le même sens dans *G. de Rossillon* (2539, 8430). Chez nous, le tout s'étant rassemblé en un seul mot et partant sous un même accent, l'*ai* de *sai* s'affaiblit selon la règle en *ei : neseiquan*. Ex.: *ou minjo neseiquan*. Une variante est *ne saique*, où *sai* ne s'affaiblit pas, parce que c'est le *que* (fr. *quoi*) final qui, au contraire, perd son accent : *ou ei nesaique meichan* = *il est très-méchant*.

L'idée de *multum* se rend encore par *que la tempêto*, *que la mâlo*, *que lou diable*, locutions dans lesquelles *tan* est sous-entendu : *fasio fre que lou diable*.

Mentionnons encore *bien (be)*, *for*, déjà notés dans la section précédente, et *trè* (*très*), emprunté au français dès le XIVe siècle au moins[1]. Ce dernier ne se place que devant les adjectifs et les adverbes pour les mettre au superlatif; mais on préfère, même dans cet emploi, *bien* ou *for*.

7. *Pû* (anc. *pus* et *plus*). Sert principalement à former le comparatif des adjectifs et des adverbes. Joint à un verbe, dans une phrase négative, il marque, comme en français, la cessation de l'action ou de l'état exprimé par ce verbe (*ne lou vese pû; la ne vendro pû*); ou, mais seulement si le verbe est au plus-que-parfait, il rend la même idée que le latin *adhuc : ne l'avio pû vudo, la n'èro pû vengudo*, ce que la plupart traduisent couramment en français, croyant bien parler, par *je ne l'avais plus vue, elle n'était plus venue;* au lieu de *je ne l'avais jamais vue, elle n'était encore jamais venue*.

8. *Mai*. Le latin *magis* avait donné à la fois à la langue d'oc les deux formes *mais* et *mas*, que nous avons conservées l'une et l'autre, mais en assignant à chacune des emplois distincts. *Mai* est adverbe et se joint aux verbes (très-rarement aux adjectifs) : *ou t'aimo mai que me; crèdo enquèro mai !* Il joue aussi, comme on le verra au chapitre de la Conjonction,

[1] Il y en a un exemple de 1365 dans le *Limousin historique*, p. 579.

le rôle de copule (*et*), qui n'est qu'une extension de son emploi normal, car *et* = *de plus*.

Mai forme avec lui-même une locution comparative, *mai que mai*, connue aussi de l'ancienne langue[1], et qui signifie *surtout, principalement* (litt. *plus que plus*). — Autres locutions: *tan mai... tan mai* = (fr. *plus.... plus*) et de même *tan mai... tan min, tan min... tan mai*, ou, sans *tan*, ce qui est plus rare, *mai... mai*, etc.[2]. — Joint au verbe *poudei, mai* prend la préposition *de : n'en pode pâ de mai*.

Quant à *mâ (mas)*, le rôle de conjonction adversative, attribué dès le principe à *magis* par toute la latinité, lui a été exclusivement réservé. Mais il conserve encore celui d'adverbe dans la locution *ne mâ quan*, qui se présente le plus souvent sous une forme elliptique et qui répond au français *ne.. que*[3]. Ex. : *ou ne ser mâ quan per loû autrei* (Foucaud). On a dans cet exemple l'expression complète : *il ne sert pas plus que* (c'est-à-dire *il sert seulement*) *pour les autres*. Mais le plus souvent la conjonction (qui, exprimée, est toujours *quan*, non *que*) est sous-entendue : *ou ne ser mâ per loû autrei*. C'est juste l'inverse de ce qui a lieu en français, où la conjonction est toujours exprimée et, au contraire, l'adverbe *plus* ou son équivalent logique toujours sous-entendu : *ce n'est que ça* = *ce n'est* [*pas plus*] *que ça*, au lieu que *ca n'ei mâ co* = *ca n'ei mâ* [*quan*] *co*.

Nous reproduisons souvent abusivement devant *mâ* la négation déjà placée devant le verbe. Cela a lieu surtout après *re (rien)*: *ou n'aimo re nou mâ l'argen*. Au contraire, nous la supprimons quelquefois complétement, et il peut arriver ainsi que *mâ* reste seul de la locution entière: *se sauvé mâ*

1 Ex.: Que vendo sagramens
E mai que mai las messas.
(Raimond de Cornet.)

2 Dans l'ancienne langue, à *mais* (ou *plus*), etc., dans ces locutions on préposait souvent *on* (fr. *où*) : *on mais.. on mens*, etc. Ces formes, accrues de *de*, persistent dans le Gévaudan (*dounmai*). Sur les confins de notre dialecte (Quercy) et ailleurs on dit *en mai*, où *en* est peut-être une altération de *on* (cf. notre *ente* = *ouute* = *ont*, ci-dessus, p. 164).

3 Nous employons aussi ce *ne. . que*, à l'imitation du français : *ou n'aimo que l'argen*.

quan l'avangardo (Foucaud); *se prengué mâ no louveto.* Il faut remarquer que, le sentiment de la signification étymologique de *ne... mâ, ne.... 'nou mâ*, s'étant effacé, on a été conduit assez naturellement à passer de l'idée précise de différence en plus dans la quantité, contenue dans *mas*, à celle de différence en général, et, par suite, à employer ces expressions dans des phrases telles que : *uno que n'erio mâ de bouei* (Foucaud) = *une (hache) qui n'était pas plus que de bois*, c'est-à-dire qui n'était pas d'*autre matière* que de bois; — *ne finisse mâ* ou *ne finisse nou mâ óuro* = *je ne finis pas plus qu'à présent*, c'est-à-dire je ne finis pas *dans un autre moment* qu'à présent. Ordinairement, dans les cas pareils à celui de ce dernier exemple, *óuro* est sous-entendu, ce qui rend l'analyse plus difficile : *ne finisse mâ, la ne sor nou mâ* (= *elle ne vient que de sortir*). — Enfin, toujours conduit par l'analogie de plus en plus loin du point de départ, on est arrivé à attribuer à *ne.... mâ, nou mâ*, la signification pure et simple de *seulement*, ce qui explique l'emploi de ces locutions dans des phrases comme les suivantes : *la ne mùjo re, la ne beü noumâ; —quan la l'ague nou mâ* = *dès qu'elle l'eut, au moment où elle venait de l'avoir; — tout aco n'embarisso mâ* = *tout cela ne fait qu'embarrasser*[1].

Autrefois la locution *no mas quant*, dans sa forme pleine comme dans sa forme elliptique *no mas*, n'était guère moins usitée qu'aujourd'hui. Mais on ne l'employait pas encore dans les cas pareils à ceux que nous avons étudiés en dernier lieu, et la négation n'était non plus jamais supprimée. Ex. :

Ieu vos am tan, dona, celadamens
Que res *no*l sap *mas quant* ieu et amors.
(Arnaut de Mareuil.)

Au lieu de *quant*, aujourd'hui seul usité en pareil cas, on trouve aussi *que* :

Et anc sol *no* y ac cogastros
Mas que nos tres.
(Guillaume IX.)

[1] Comme *ne... mâ* et *ne... noumâ* ont toujours en français *ne... que* pour correspondant, il est naturel qu'on ait regardé le *que* français comme l'équivalent et l'exacte traduction de notre *mâ* ou *noumâ*. De là des expressions telles que *elle ne sort que, je ne finis que*, qu'on peut surprendre à tout instant, chez nous, dans la bouche des gens peu instruits qui par-

Conjonction sous-entendue :

*No*us aus preyar *mas* en chantan.
(Arnaut de Mareuil.)

Que res *non* o sap *mas* Deus.
(Peire Vidal.)

Qu'en dey blasmar, si dans m'es,
Non mas mon cor leugier fat
(Giraud Riquier.)

Mais l'ancienne langue ne possédait pas seulement, comme nous, la locution négative *no mas quant* (ou *que*) = *non plus* (ou *autrement) que;* elle avait encore la locution positive *mas quant*, le plus souvent réduite à *mas* par l'élision de *quant,* et qui, de sa signification étymologique *plus que,* était passée à celle de *excepté,* par une opération de l'esprit analogue à celle qui a attaché au latin *minus* et *minime* la signification de *non, nullement*[1]. Ex. :

Gran joi en fai lo reis, qui que s'enplor,
E tuh siei enamic gran e menor,
Mas quan cilh noble ome ancianor
(*G. de Rossillon,* v. 6621-3.)

« Tous ses ennemis se réjouissent plus que ces nobles hom-

lent français, et qui ont, par ricochet, passé ensuite dans le patois, car plusieurs disent: *ne finisse que; un bouci de po re que.* Il se pourrait néanmoins que ces expressions se fussent développées dans le français populaire, indépendamment de l'influence limousine. Elles ont, en effet, cours en Angoumois: *rien que, on ne ferme que,* etc. Elles s'expliqueraient naturellement par la même opération intellectuelle que les expressions limousines correspondantes.

[1] Cette analogie devient évidente, si l'on intervertit l'ordre des deux termes de la comparaison établie par *mas quan* et qu'on substitue en conséquence *mens* à *mas;* si, par exemple, au lieu de *a totz valon mas* [*quan* ou *que*] *al seinor,* on dit *al seinor valon mens que a totz.* — C'est aussi par une litote, compliquée d'une ellipse, et qu'on rendra plus sensible de la même manière, je veux dire en substituant *moins* à *ne plus,* qu'il faut expliquer l'emploi de ce dernier adverbe dans les deux cas examinés ci-dessus, pag. 178, et qui en réalité rentrent l'un dans l'autre. *Je ne la vois plus* = *je la vois moins* [*que je ne la voyais*]; *ne la vio pû vudo* (en français limousin, *je ne l'avais plus vue*) = *je l'avais moins vue* [*que je ne la vois*], *moins* des deux parts équivalant à *pas du tout.* On dit réellement du reste, dans le même sens, avec un exact synonyme de *moins* : *ne l'avio jamai tan vudo.*

mes, etc.» On voit clairement qu'il y a ici une espèce de litote pour faire entendre que ces derniers ne prennent pas part à la joie des autres, et qué *mas quan* y équivaut par conséquent à *excepté.*

Avec la conjonction sous-entendue :

A totz valon *mas* al seinor.
(*Flamenca*, 3058.)

Per que tug amador
Son guay e cantador
Mas ieu que plang e plor.
(Bernard de Ventadour.)

E que val viure ses amor
Mas per far enueg a la gen?
(Le même.)

Je trouve encore un exemple pareil, et qui doit s'expliquer comme les précédents, dans un poëte du XVIIe siècle, le sarladais Rousset :

Io crezi que tout me plan
Mas vous, meyssanto.

« Je crois que tout me plaint plus [que] vous », c'est-à-dire « que vous seule ne me plaignez pas. » Mais aujourd'hui, et depuis longtemps sans doute, cet emploi de *mas* (*quan*) dans une phrase affirmative a complétement cessé d'avoir lieu.

9. *Tro* (anc. *trop*). C'est notre seul équivalent de *nimis*. Ce dernier, que l'ancienne langue avait su conserver (*nems*), ne survit aujourd'hui, à ma connaissance, dans aucun dialecte.

10. *Tout,* plus souvent *tout-a-fé,* qui est le français *tout à fait,* traduisent l'idée de *complétement. Dóu tout* (fr. *du tout*), avec la négation, exprime l'idée inverse.

11. *Min* (*minus*). Composés: *ou min, dóu min* (fr. *au moins, du moins*).

12. *Prèque* = fr. *presque*. L'anc. langue avait *cais* (*quasi*), que nous employons quelquefois, à l'exemple du français moderne, sous la forme latine (prononcée *casi*). Pour *à peu près*, nous disons, non *a pau prè,* mais *a pâ prè,* comme si la seconde particule était *plus*, non *paucum*.

13. *Mèmo*, anc. *meesme,* qui sous cette forme ne servait, je

crois, que comme adjectif, le rôle d'adverbe étant rempli par *eis, neis* (*necipsum*). *Mêmo* est d'ailleurs assez peu employé. Dans les phrases négatives, nous préférons le remplacer, quand cela est possible, par l'adjectif *quite*, qu'on fait accorder avec le substantif accompagnant le verbe : *ôu li o mêmo parla ; ou ne lo mêmo pâ visâdo ;* mais *ôu ne lî o pâ douna un quîte veire d'aigo = il ne lui a pas même donné un verre d'eau.*

14. Nous n'avons, pour répondre à la question *quoties*, que des locutions composées de noms de nombre et des substantifs *ve* (*vetz = vicem*), *viage* et *(co colp)*[1] : *no ve, un viage, un co (semel), douâve, dou viâgei, doû co (bis)*, etc. On remarquera que, dans *douâve*, les deux mots se sont unis en un seul et que *ve* a perdu son accent. C'est du moins ce qu'indique la prononciation nontronnaise, où l'*e* final de cette locution est absolument atone ; mais il doit en être autrement à Limoges, car Foucaud en fait une rime masculine.

15. Les adverbes d'ordre et de succession se forment chez nous, comme en français, à l'aide du suffixe *men* ajouté au nom de nombre ordinal : *prumiéromen*, etc. Il faut noter aussi les locutions *d'en prumiè, d'en darei = en premier (lieu), en dernier (lieu)*, ou plutôt *dans les premiers, dans les derniers (temps)*.

DEGRÈS DE COMPARAISON

Le comparatif d'égalité s'exprime par *si* (*óussi*) ou *tan;* celui de supériorié par *pâ* (rarement *mai*), celui d'infériorité par *min*, qui se placent devant l'adverbe. Le rapport entre les deux termes de la comparaison s'établit, dans les deux derniers cas, par *que* seulement ; dans le premier, par *que* ou par *coumo*.

Des anciens comparatifs organiques il ne reste que *miei* (*mielhs*), et *piei* (*pietz*), correspondant respectivement à *be* et à *mau*. *Miei* remplace quelquefois *pâ* dans son rôle de particule comparative, ce qui avait lieu aussi dans l'ancienne langue : *meilh soi pesans c'una grans socha*[2].

[1] Cf. ci-dessus, pag. 169 : *autrei co, cauquei co, couca vé*, etc. = *olim* et *aliquando*.

[2] Au contraire, nous employons de préférence *mai*, synonyme de *plus*.

Dans le Languedoc on a remplacé souvent, sinon toujours, *mielh* par *melhor (milhou)*, c'est-à-dire l'adverbe par l'adjectif correspondant, pris advérbialement. On trouve des exemples de cette substitution dans les textes de cette province dès le XVe siècle.

Le superlatif absolu s'exprime par *bien*, forme française, substitué dans ce rôle à notre *be* trop affaibli, par *trè* (rarement) et par *fort ;* le superlatif relatif, par le comparatif précédé de l'article, qu'on met dans quelques cas au génitif ou au datif : *lou pû douçomen ; óu pû tôt ; dóu miei.*

V. — Affirmation, négation, doute

I. — La particule affirmative *oc*, de laquelle notre langue a pris son nom, se présente chez nous sous la forme *ó ;* mais elle n'est pas souvent employée seule. On la joint ordinairement à *be* (*bene*)[1], plus rarement à *plo* (*plane*), et alors l'*o* s'abrége et, à Nontron, se renforce en *a : abe, aplo*. Quelquefois *plo* s'ajoute à *be : obeplo*. On use souvent aussi, dans le même sens, de *plo* tout seul. Ex. : *piti, plóu-t-eü ? plo, pai, plóu ;* phrase qu'on s'amuse à faire répéter rapidement aux enfants pour leur exercer la langue.

Concurremment avec *o* et ses composés, le limousin emploie aussi *oui* (*voui*), emprunté probablement au français[2].

Pour affirmer en contredisant, nous avons *si*, qui s'emploie ou seul ou avec un verbe. Dans ce dernier cas, il est le plus souvent accompagné de *plo : vou n'avê pas minja ; — si ai plo*. Et de même : *si fau plo, si fai plo, si farai plo*, exemples dans lesquels on voit que le verbe *fâ*, au lieu d'être immobilisé, comme dans le français moderne *si fait*[3], à la 3e pers. du sin-

dans un cas où le français ne fait usage que de *mieux : eimâ mai* = *aimer mieux* (*préférer*).

[1] Ce que faisait d'ailleurs l'ancienne langue. Ex.: *hoc be* dans *Flamenca*, v. 3077, 3233.

[2] On le trouve pourtant quelquefois dans nos anciens textes. Ainsi dans *Flamenca*, v. 2589, *oil o* ; v. 1496, *oi ben*.

[3] Cette expression incorrecte (au moins dans la plupart des cas où on l'emploie), a cours aussi dans notre patois. C'est du français qu'elle nous vient, comme le prouve sa prononciation (*si fé* et non *si fai*). Ex. : *Tu ne sê pâ rengudo. — Si fé.* Régulièrement il faudrait répondre *si sai plo*, comme on fait, du reste, bien plus souvent

gulier de l'ind. présent, s'accorde avec la personne qui affirme, ce qui était aussi la règle dans l'ancienne langue.

Joint à *obé, si* forme *siobé,* qu'on prononce, en contractant *sio,* en un seul mot dissyllabique, et qui répond au français *si fait bien*.

Si forme encore avec le verbe *ei* (*est*) une locution (*siei*) qui s'emploie comme *si* seul et qu'on renforce, soit en la faisant précéder de *mâ : mâ siei* (*mais si*), soit en la faisant suivre de *plo : siei plo* (*sic est plane*).

D'autres expressions affirmatives sont : *certēnomen*, pris au français ; *de segur*, déjà noté aux adverbes de manière ; *ma fô ma fe oc* = fr. *ma foi oui*) ; *tout pariè* (fr. populaire *tout de même*), pour dire qu'on accepte une offre ou une proposition. Notons encore le mot *dōminé*, qui dans certains endroits (par exemple Saint-Pardoux-la-Rivière) sert à exprimer l'assentiment (*c'est vrai, d'accord, oui,* etc.).

II. — La particule négative *non* a pris chez nous, comme en français, une double forme : *nou (noun)*[1], et *ne*, qu'on voit apparaître dès le XIVe siècle dans des documents du Limousin et d'autres provinces. *Ne* sert seulement devant les verbes : *ne vôle pâ*. Quant à *nou*, on ne l'emploie chez nous qu'absolument: mais en bas-limousin il est employé aussi avec les verbes, selon l'usage classique, conservé également dans d'autres dialectes.

On renforce la négation en adjoignant à *ne* ou à *nou*, qui dans ce cas reprend sa nasale finale[2], des substantifs désignant des choses d'importance ou de dimension médiocre : ce sont *pâ*, *pouen* (comme en français) et *gro* (*granum*)[3]. En haut Limousin,

[1] *Noun*, dans certains dialectes, entre autres ceux du bas Languedoc et du Rouergue, peut perdre son *n* initiale, ce qui se remarque aussi dans le sicilien. Ex. : *qu'oun se podou pas dire* (Béziers).

[2] Voy. ci-dessus, t. IV, p. 421, note 2.

[3] L'ancienne langue employait au même usage *ges* (de *genus*), *mija* (*miya*), quelquefois *dorn* et aussi *re* : *ren no sap si dema sera vius* (P. Cardinal). Nous avons conservé *re*, mais seulement comme substantif indéterminé (*la ne so re* = *elle ne sait rien*). — *Ges* (*gis*) persiste tout au moins en bas Languedoc et en Provence. Dans quelques autres contrées on emploie *bouci* et aussi *moussel*, qui rappellent *mija* et *dorn* : *n'es bouci tristo* (Augier Gaillard).

on emploie de la même manière l'expression composée *penpiau* (*pouen un piau = point un cheveu*) : *la n'ei penpiau esurièro* (Foucaud). — *Dóu tout* s'ajoute souvent, comme le français *du tout*, à *pâ* ou à *pouén*.

Dans le provençal moderne et d'autres dialectes méridionaux, ces auxiliaires de la négation ont fini presque toujours par l'éliminer et la suppléer entièrement, comme tous les autres mots (adverbes, pronoms, substantifs), tels que *jamai, re, cap (aucun)*, etc., qui, n'étant plus jamais, ou presque jamais, employés dans des phrases affirmatives, ont pu facilement être considérés comme renfermant nécessairement en eux-mêmes l'idée négative. Cela a lieu aussi quelquefois en limousin, mais très-rarement, sauf dans la région sud-est du dialecte, où la chose est au contraire assez commune.

Ne, comme *si*, se joint à *ei* (*est*) pour former une locution composée, *nei*, qui sert à nier en contestant et qui s'oppose à *siei*. On la fait précéder le plus souvent comme cette dernière de la conjonction *mâ* : *mâ siei; — mâ nei*.

III. — Pour l'expression du doute, nous avons deux locutions composées, dont la première seule nous vient de l'ancienne langue :

1. *Beleü*, aussi *beleü bé* = fr. *peut-être, peut-être bien*. Cf. l'allemand *vielleicht*, qui a le même sens et qui est formé d'éléments de même signification.

2. *Querâque*. Cette dernière locution n'est pas autre chose, étymologiquement, que *hoc erat quod (co era que)*: en sorte qu'elle a d'origine, comme l'expression française (*sans doute*) à laquelle elle correspond, une signification assez différente de celle qu'elle a prise. Cf. en provençal et en languedocien *bessai (bene scio)* et *saique (scio quod)*, qui ne traduisent, non plus, nullement la certitude, mais qui servent seulement à exprimer la probabilité ou même la simple possibilité. — Relativement à la forme, il faut observer que, la prononciation ayant réuni en un seul les trois mots constituants de notre *queraque*, l'accent de *era*, devenu unique, s'est naturellement porté de l'*e* sur l'*a*, qui, par suite, non-seulement ne s'est pas affaibli en *o*, mais encore est devenu long, conformément à la règle de l'*a* tonique paroxyton. En haut Limousin, où existe.

à côté de *ero,* une forme secondaire *erio,* notre locution en a aussi parallèlement une autre, qui est *queriâque.*

CHAPITRE DEUXIÈME

PRÉPOSITION

La préposition a fait moins de pertes que l'adverbe, en passant du latin à la langue d'oc. A côté des anciennes particules de ce genre qui sont restées en usage, nous en avons de nouvelles, formées, soit de noms ou de participes, soit de prépositions ou d'adverbes réunis ensemble. Je ne séparerai pas les unes des autres dans les listes qui vont suivre.

Les prépositions servant à marquer des rapports divers, temps, lieu, cause, etc., on pourrait les classer, comme les adverbes, d'après leur destination. Mais, comme cette destination varie pour plusieurs, une pareille division ne pourrait être faite avec rigueur. Je me bornerai donc à les énumérer suivant l'ordre alphabétique, sauf à m'écarter de cet ordre pour ne pas séparer celles qui ont la même origine ou une signification analogue.

1. *A*, devant les voyelles *ad*[1]. Cette préposition prend à Tulle, devant les consonnes, une *n* euphonique[2], qui quelquefois même s'adjoint un *d* : *ond un ôme = à un homme.*

2. *Avan,* formé de *ab ante.* Le simple *anz* (*ante*), aujourd'hui périmé, n'était qu'adverbe. *Avan* a formé, avec *de, davan,* qui est aussi adverbe. Ce dernier marque un rapport dans l'espace, *avan* un rapport dans le temps. — Composés de *davan* : *per davan, ôu davan de.*

3. *Châ.* C'est le datif de *casa,* par lequel le français a également remplacé *apud.* Cette préposition se trouve déjà plusieurs fois (sous la forme *chas*) dans un des plus anciens

[1] Autres formes anciennes particulières aux dialectes méridionaux : *as, az,* même *atz, adz* dans quelques textes.

[2] Ceci est très-commun dans les dialectes plus méridionaux, comme le languedocien et le provençal. Les exemples en sont déjà très-nombreux dans les textes du XVe siècle. J'en trouve aussi dans des chartes auvergnates du XIIIe et du XIVe siècle. (Voy. Meyer, *Recueil,* p. 171, n° 55, ligne 1 ; *Guerre de Navarre,* à l'appendice, p. 777).

monuments de notre dialecte et de la langue d'oc, la traduction de l'Évangile de saint Jean, et elle est fréquente dans les documents limousins des XIVe-XVIe s. Je ne l'ai pas remarquée dans d'autres textes anciens.—A *casa* se rattachent aussi, dans le provençal moderne, *enco de;* dans le languedocien, *aco de,* synonymes de notre *châ*.

4. *Coumo* (lat. *cum*). L'*o* (= *a*) final est paragogique et relativement récent. Les formes classiques sont *com, cum, con,* très-fréquentes dans quelques textes, par ex. les biographies des troubadours. Le plus ancien exemple que je connaisse de la forme moderne se trouve dans le *Ludus sancti Jacobi,* texte provençal de la fin du XVe s.: *soleta coma los chins* (v. 222).

Coumo a pour synonyme *en*. devant une voyelle *end*, qui n'est autre que l'ancien *am* (*amb, ab* = *apud*), dont l'*a* s'est affaibli, par suite peut-être de quelque confusion avec *en*=*in*. Le même affaiblissement de l'*a* de la préposition *am* se remarque souvent en Provence (*eme, embe*) et en Languedoc [1], où elle a pris également le *d* euphonique (*end*), qui a été muni ensuite d'un *e* paragogique, d'où *ende*.— A Tulle, *am* est encore devenu *on, ond*, et *amb* y persiste sous les formes *ombe* et *embe*.

Le limousin n'emploie *coumo* qu'avec les personnes. Mais *en* sert avec les noms de choses comme avec ceux de personnes: *ou s'en vai en sa fenno; fendre dou bouei end uno chou*.

Outre *coumo* et *en,* nous avons encore *avèque,* pris du français et qui sert aux mêmes usages que dans cette langue.

5. *Countre*. Outre la signification du latin *contra,* d'où elle vient, cette préposition a aussi et plus souvent celle de *juxta, prope*. L'ancien *costa* est périmé et *josta* de même, ainsi que *latz, prop,* et son composé *aprop*. Pour ces deux derniers, nous avons *prè* (*de*) et *aprè*. également anciens d'ailleurs (*pres, apres*). *Aprè* tient lieu de *post,* dont le dérivé (*pei*) n'est plus qu'adverbe, mais seulement en parlant du temps ou pour mar-

[1] On en trouve des exemples dès le XIVe s. Voy., par ex., *Blandin de Cornouailles*, vv. 427, 1463.—Dans la contrée de Toulouse, l'*a* est resté pur : *amb, ambe ;* et, avec *de* préposé, *dam* (*dambe*), formes très-usitées, dont la première donne souvent lieu, par suite de son identité de prononciation avec le *dans* français, à de singuliers quiproquos, dans la bouche de ceux qui mêlent les deux langues.

quer le rang. Au sens de *derrière, post* se rend par *darei (de ad retro) : tu sê darei me.* — Composés de *countre : de countre* (*à côté de*), *encountre* et *à l'encountre de.*

6. *De.* Rend à la fois *de, ex* et *ab. De,* joint à *a,* a donné *da,* forme propre aux dialectes plus méridionaux (Languedoc, Provence) et qui se rencontre souvent dans les textes anciens, même littéraires, de ces dialectes.

7. *Dei,* anc. *des, deis,* aussi *deus (de ipso).* Même sens que le français *dès* : *Dei lou coumensamen* (cf. *Ev. de saint Jean,* 13,33.) Avec *pois, des* forma *despois, deispueys,* aujourd'hui *deipuei, deipei* = fr. *depuis.*

8. *Din* et *dî* (*dintz* et *dis*). Suivi d'une voyelle, *din* prend un *t* euphonique : *din-t-un an.* On dit aussi, mais plus rarement, en gardant l'*s* : *dins un an.* Composé *dedin* (*dedî*), aussi adverbe. J'ai déjà noté la péremption du simple *intz.* Dans l'ancienne langue, *dedins* pouvait signifier, selon qu'on en détachait le *de* ou qu'on ne l'en séparait pas, *dans (in)* ou *de dedans (extra)*[1]. 1er cas : *dedins la gliesa* (*Flamenca,* 2310); 2e cas : *sanz Macobris iyssi de dins son hermitage* (*Saint-Honorat,* p. 34.) Ce dernier emploi de *dedins* se rencontre encore quelquefois en limousin. Ainsi Foucaud : *n'ei pâ quelo de dî l'eitan;* — *cauque omi de dî soun vesinage.*

9. *En* (lat. *in*). Cette préposition a les mêmes emplois que l'*en* français. On voit par un texte du XVIIe siècle, *la Vie de sainte Valérie,* qu'elle pouvait prendre alors le *d* euphonique (*end un beu monumen l'an mey*); mais on ne le lui donne jamais aujourd'hui, afin sans doute d'empêcher qu'elle ne se confonde avec *en* = *am,* qui, devant une voyelle, le reçoit toujours.

10. *Entre* (*inter*). Se présente quelquefois dans la vieille langue sous la forme *antre,* qui n'était pas étrangère au limousin, car on la constate dans de très-anciens textes en ce dialecte. Je ne sais si ce renforcement de l'*e* a lieu aujourd'hui encore en quelques endroits, mais à Nontron et dans tout le rayon que je connais, on ne dit que *entre.*

[1] Et pareillement *dintz.* Ex : *aver trag lo cor d'intz lo ventre* (*Jaufre.*) — Dans quelques textes la préposition *de* est placée de préférence, en pareil cas, pour éviter probablement toute amphibologie, après *dintz.* Ex.: *dintz d'enfer gitat* (Ste-Agnes, 1077); *dinz de la ciptat* (St-Honorat, p. 184); *dinz, de la mar* (*ibid.*, p. 144); etc.

Des synonymes de *entre* sont *permiei* (fr. *parmi*), déjà tel dans l'ancienne langue, et *demei*, probablement de *demest* (*de mixto*), qui se dit en divers lieux, mais non à Nontron. L'ancienne langue avait aussi, avec la signification prépositionnelle, le simple *mest*.

11. *Estiers (exterius)*. Ce suppléant de *prœter* survit encore en bas Limousin. A Nontron on dit *eissetá* (fr. *excepté*)[1]. Une autre façon de rendre *prœter* était d'employer *sal* (de *salvum*), à la manière du français *sauf*. Cet adjectif n'est plus usité de cette sorte que dans la locution consacrée *saumo ta fenno* (voir ci-dessus, t. IV, pag. 76), où il se décline et où, par conséquent, il ne faut pas le considérer comme préposision.

Des équivalents de *estiers* sont les locutions (*ne*).. *mâ quan, nou mâ* (Ex.: *degu nou mâ me = personne excepté moi*), analysées dans le chapitre précédent, et *sôco de*, usitée en haut Limousin, mais que la variété nontronnaise ne connait pas ou ne connaît plus. *Sôco* s'explique facilement, si on en rapproche la forme *sounco* des dialectes plus méridionaux, dont probablement elle dérive et qui est elle-même une altération de *si noun que* (peut-être *si noun que a*, ce qui justifierait l'*o*)[2]. Le *de* de la locution limousine aura été ajouté sans qu'on ait bien su pourquoi, la vraie signification de *sôco* n'étant plus sentie. Cf. du reste les expressions françaises telles que *ce que c'est que de nous*, où *de* après *que* est purement explétif.

12. *Jusqu'a*, qu'on prononce plus souvent *jurqu'a* : anc. *duesque (de usque)*. Un synonyme plus usité en haut Limousin est *deicio, deicho (d'eici a)*[3] : *deicho demo (d'aici a dema)*, litt. *d'ici à demain*. A *d'eici* on ajoute fréquemment *anto*, qui paraît

[1] On trouve, avec l'aphérèse de l'*e* initial, *septal*, dans un texte du XIVe siècle. La vieille langue avait aussi *eissetz*, tiré directement, comme l'italien *ecceto*, de *exceptus*, et *part.* qui est le substantif latin *pars*.

[2] *Sounque* existe concurremment avec *sounquo* dans le languedocien. Le dernier se lit déjà dans Goudouli. Quant à l'expression pleine *si non que*, on la trouve plusieurs fois, avec la signification du *sounque* moderne, dans la version en prose de la *Croisade albigeoise*, dans les *Joyas del gay saber* et dans d'autres textes du XVe siècle. Ex. : *Degu non era escapat, sinon que el* (*Croisade*, p. 22); *sino que capas negras* (*ibid.*, p. 30). Pour la réduction de *noun* à *oun*, voy. ci-dessus, pag. 185.

[3] Synonyme languedocien, formé de la même manière avec *aqui*, *daquio : daquio la gardo* (Augier Gaillard) = *jusqu'à la garde*.

être le même mot que l'*enta* languedocien, dont il sera question un peu plus loin : *deichanto óu foun dóu nâ* (Foucaud). — L'ancien *truesca* reste en bas Limousin sous les deux formes *tresque* et *traiquo*. (Cf. *praito* = *presta*).

Une locution elliptique de signification équivalente est *saique*, qu'on rencontre assez souvent dans les documents limousins des XIVe-XVIe siècles, et que je crois aujourd'hui inusitée. Ex. : *saique a las nossas* (*Lim. hist.*, pag. 413), c'est-à-dire [*de*] *sai* [*trues*] *que a las nossas*. Cf. dans *Flamenca*, v. 119, *de sai Adam*, qui signifie, à la vérité, *depuis* (et non *jusqu'à*) *Adam*, mais qui s'explique par une ellipse semblable.

13. *Mougrá*, anc. *malgrat (de)*. Identique au franç. *malgré*. Ex. : *mougrá sa finesso, mougrá tu*. L'inverse, *grâce à*, se rend par *Deü marce* (proprement *Dieu merci*), locution dans laquelle, grâce à l'habitude de joindre ensemble ces deux mots, la signification du premier a cessé d'être sentie, en sorte que le tout n'en dit pas plus que *marce* tout seul. Ex. : *Deü marce lou boun Dî; Deü marce la bouno Vierjo; Deü marce vou*[1]*;* et même, en mauvaise part, ce qui est aussi quelquefois le cas du français *grâce à : Deü marce lou couqui, la grêlo, lou meichan tem*, etc.[2].

14. *Penden*. Même sens et même origine que le français *pendant : penden la messo*. Remplace *enfra* de la vieille langue, que nous n'avons plus.

15. *Per*. Cette préposition, en limousin, et plus généralement en langue d'oc, traduit à la fois *per* et *pro* du latin, *par* et *pour* du français[3]. On a un exemple curieux de cette double

[1] On dit mieux : *Deu marce la vótro*, ce qui rappelle l'ancienne formule *la vostra merce*. — Je remarquerai que, par suite de l'union en un seul mot de *Deu* et de *marce*, l'accent de ce dernier a reculé de l'*e* final sur l'*a* pénultième : *Deumárce* et non *Deumarcé*.

[2] Même emploi de cette locution en languedocien et en provençal. Ex : *Diou merces la canaillo* (Augier Gaillard) Elle y joue aussi, au moins dans ce dernier dialecte, le rôle de la conjonction *quia : doumaci fasié sis obro* = *parce que*, etc. (*Armana prouvençau*, 1875, pag. 46).

[3] Il est remarquable que ceux qui parlent mal le français, en transportant, comme il est naturel, dans cette langue, les habitudes de la leur, c'est-à-dire en réduisant à une seule les deux prépositions *per* et *pro*, sacrifient non *pro* à *per*, comme en limousin, mais *per* à *pro*. Ex. : *il m'a pris pour la main* ; *j'ai passé pour Limoges*.

signification dans le dicton suivant, que nous appliquons à ceux qui font un mariage d'argent, en jouant aussi sur le double sens de *bé (bec* et *bien) : ón ne la pren pâ per l'âlo, ón la pren per lou bé ;* littéralement : *il ne la prend pas par l'aile, il la prend par le bec* (ou *pour le bien*).

Outre les significations de *par* et de *pour*, notre *per* a encore celle de *à l'époque de*, fr. *à*, appliqué au temps; témoin ce proverbe : *Per sen José, —L'eiroundelo vé ; — Per sen Benei, — Visâ, vou la veirei* [1].

Per forme avec *en* une nouvelle préposition, *en per*, qui est aussi adverbe et qui signifie *en échange, à la place de* [2]. Cette préposition composée a existé aussi en français. Ainsi, on lit dans Élie Vinet *(Antiquités de Saintes et de Barbezieux) : villes desquelles les noms ont été changés en pour les noms des gens de tout le pays.* Il y en a même déjà plusieurs exemples dans *Saint Alexis* et dans le *Psautier d'Oxford.*

Per rend quelquefois à lui seul l'idée de *propter*. Mais l'équivalent le plus ordinairement employé de cette préposition latine est la locution *per l'amour de*, ou, plus fréquemment, sans l'article et avec aphérèse de l'*a, per mour de* [3], dans laquelle, comme dans *Deü marce*, dont la fortune a été pareille et qui exprime à peu près les mêmes rapports, le sens fondamental s'est assez oblitéré pour qu'on puisse l'employer en mauvaise comme en bonne part, avec les noms de choses ou les pronoms neutres, comme avec les noms de personnes. Ex. : *per mour d'aquo.* Des formes plus abrégées de la même locution sont, en languedocien, *permo* et *pramo de.* Sous sa forme pleine, on la rencontre déjà non rarement dans les anciens textes.

16. *Quant a.* Locution que possédait aussi l'ancienne langue.

[1] Autre exemple tiré d'une vieille chanson, dont on remarquera la versification essentiellement populaire :

Quan nou soam *per* Pâquei, nou soum ón printem :
La rôso boutouno, la feü ho s'eiten.

[2] Synonyme *ou lio de*, haut lim. *ou lé de ;* bas lim , *ei lé (et luec de.*

[3] Sur cette locution, voy. encore *Revue des langues romanes* V. 228, *note*, et Ascoli, *Schizzi franco-provenzali*, pag. 42, note 2.

Le plus souvent on dit, par métathèse des consonnes, *tan qu'a*, ce qui est également très-commun dans un dialecte voisin de la langue d'oil (le saintongeais) : *tan qu'a me*. Equivalents : *per en fé de (pour en fait de)*, et *fia per*, qui se joint seulement au pronom *me* :

Te jure sur mo fe
Que, fia per me,
Degu n'en sóubran jamai re.
(Foucaud).

On dit aussi *fio per me*, en affaiblissant l'*a* en *o*. C'est le latin *per me fiat* détourné de sa signification propre, qu'il conserve pourtant quelquefois. Ex. : *degu ne m'aido; qu'ei tou fia* (ou *fio*) *per me*, c'est-à-dire : *personne ne m'aide, c'est tout* per me fiat (*il faut que je fasse tout*).

17. *Seloun*. C'est le français *selon*, entré dans la langue d'oc dès le XVe siècle au moins. On le trouve dans le *Ludus sancti Jacobi (selo)*. L'expression classique, conforme au latin, est *segon*. Je remarque à Montauban *siboun*, qui en provient peut-être, moyennant une mutation inverse de celle qui a, dans *prigoun* = *profundum*, substitué la gutturale à la labiale.

18. *Sen* et *sei* (lat. *sine*). Le premier correspond à *sens*, le second à *ses*, que la vieille langue employait l'un et l'autre, concurremment avec une troisième forme *senes*. On trouve aussi dans les textes languedociens et provençaux *sensa*, aujourd'hui *senso, sense*. L'*s* finale de ces formes est celle dont il a été question au chapitre de l'Adverbe, pag. 175, et qu'avaient aussi reçue plusieurs prépositions. *Sen* et *seis* se montrent déjà très-fréquemment dans les documents limousins du XIVe siècle.

19. *Soû*. De l'adverbe *subtus*, qui, dans le latin de la décadence, remplace déjà quelquefois *sub*. Formes anciennes : *sotz (soz), sos*, aussi *sot*, qui reste en Languedoc et en Provence (*sout, souto*). Le composé *dessoû* (anc. *desotz*), qui est aussi adverbe, n'a, comme déjà souvent dans la vieille langue, que le sens du simple [1] : *Dessoû la taulo*. Cf. *desot la vert foilla (Flamenca*, v. 2679). Synonymes : *joû* et *dejoû*, anc. *jos* et *dejos* :

[1] Foucaud emploie quelquefois *de soû*, comme *de din*, pour exprimer un mouvement vers l'extérieur : *d'ovei tira soun cóu de soû mo den*. Nous dirions aujourd'hui, à Nontron du moins, *de dessoû ma den*.

dejos terra (*Lim. histor,* pag. 634). Le second est aussi adverbe.

20. *Subre* (*super*), anc: *sobre,* et *sur,* plus usité. Ce dernier provient de *sus,* ou a été, peut-être, pris au français Composé : *dessur,* qui est à la fois préposition et adverbe et qui a la même signification que le simple : *dessur lou champ* (*Sainte Valérie*). La vieille langue employait de même *desobre* avec la même valeur que *sobre;* ainsi *Jaufre,* p. 63 *a : desobre la verdor.*

Autrefois *sus* était ordinairement suivi de *en : sus en la testa, sus els pratz* (B. de Born). Le provençal moderne lui adjoint volontiers la préposition *de : sus d'eu = sur lui; sus d'un aubre* (d'Astros, *Poésies provenç.*, p. 51).

21. *Trâ* (*trans*), anc. *tras* = fr. *derrière,* et quelquefois *à côté, joignant.* Ex. : *trâ lou plai = derrière la haie; trâ lou mur = joignant le mur.* Cette préposition n'est jamais employée devant les noms de personnes ou d'animaux. Dans ce cas on se sert, pour la première acception, de *darei, dariê,* bas lim. *dornié.*

22. *Ver* (*versus*), anc. *vers, ves,* ce dernier souvent renforcé en *vas* dans les dialectes méridionaux. Composés: *en ver* (fr. *envers*). *dever (du côté de).*

On trouve dans l'ancienne langue, outre *deves, davas* et *daus* (*dav(e)s*), particuliers, à ce qu'il semble, à la Provence et au Languedoc. Le dernier persiste en Rouergue (voy. Peyrot, *passim*) et sans doute ailleurs.

Un synonyme de *vers* est, en Languedoc et en Gascogne, *enta* (*inde ad* probablement), par aphérèse *ta,* qui a aussi quelquefois le sens de *pour* ou celui de *chez.* Cette préposition se rencontre déjà fréquemment, mais seulement sous la forme pleine, dans les textes anciens de ces provinces : *ental rey* (*Guerre de Navarre,* v. 1382) ; *enta nos = envers nous* (Charte de 1226 dans l'*Hist. du Languedoc,* tom. III, preuves, n° 168). J'ai déjà dit que je crois la retrouver dans le *deichanto* (= *jusqu'à*) du haut Limousin, qui serait alors pour *d'aici enta.* Un synonyme de *enta* qui parait propre à la Gascogne et à la partie la plus voisine du Languedoc est *cap a* (*cat a, cats a*). On les unit quelquefois en une seule locution. Ex. : *enta capat lou porge* (*Armana gascoun,* 1874), ce qui, étymologiquement, revient à *inde ad caput ad porticum.*

23. *Viroun* (anc. *viron, viro*). Cette préposition ne s'applique plus qu'au temps, et elle est rarement employée seule ; on la double presque toujours de *ver : ver viroun mieijour*. On se sert aussi dans le même sens des composés *enviroun, aviroun*. Pour les rapports dans l'espace, on emploie seulement les locutions *a l'enviroun de, óu enviroun de, óutour de,* cette dernière remplaçant l'ancien *entorn*, aujourd'hui périmé.

CHAPITRE TROISIÈME

CONJONCTION

Il ne reste aujourd'hui, et il ne restait déjà dans l'ancienne langue, qu'un petit nombre des conjonctions latines. La plupart de celles qui ont disparu ont été remplacées par des locutions composées dont le premier élément est, soit une préposition ou un adverbe, soit un nom, un pronom ou un participe, ordinairement précédé d'une préposition, et le second la conjonction *que*. Rappelons que plusieurs adverbes jouent aussi, à eux seuls, le rôle de conjonction. C'est particulièrement le cas de tous ceux qui servent à interroger : *ente, quan, coumo, perque*, etc.

Les grammairiens divisent, comme on sait, les conjonctions, d'après leur emploi, en un assez grand nombre de classes (copulatives, adversatives, etc., etc. Il paraît inutile de s'astreindre ici à une rigoureuse classification de ce genre. Je m'attacherai seulement, en énumérant les conjonctions limousines, à mettre, autant que possible, ensemble celles dont la destination est analogue.

1. *E* (lat. *et*). Autrefois aussi *et, ed*, devant les voyelles. Les dialectes méridionaux avaient encore les formes *es, ez* (*etz, edz*). Plusieurs textes du Limousin et du Périgord, depuis le XIIe jusqu'au XVIe siècle, offrent *i* (*y*), qui ne servait que devant les voyelles, plus particulièrement devant *a*. Cette dernière forme se rencontre très-fréquemment dans *Gerard de Rossillon*. On la trouve aussi plusieurs fois dans les *Joyas del gay saber* et dans d'autres textes languedociens moins récents.

A la place de *e*, on emploie aujourd'hui beaucoup plus souvent l'adverbe *mai,* qui parfois, à la vérité, ajoute quelque chose

à l'idée de *et*, mais le plus souvent n'en dit pas davantage : *Jan mai soun frai = Jean et son frère*[1].

On rencontre déjà dans les anciens textes quelques exemples de cet emploi de *mais*. En voici un tiré d'un document limousin de 1371 (*Lim. histor.*, p. 648) : *que puninchatz mays defendatz*. Le suivant, où *mais* a un peu plus de force que n'en aurait *e* à sa place, est pris dans le roman de *Flamenca* (840-1); il est question des cheveux de la comtesse :

Ans son plus blon que non es aurs,
Mais so fon sos meillors thesaurs.

Plus souvent, au lieu de substituer *mais* à *et*, on ajoutait ces deux particules ; ainsi, dans *Flamenca* (v. 4139) :

Ans bels e grans *e mais* cortes;

dans *G. de Rossillon* (v. 8220) :

Ne sai quans n'au auciz *e mais* nafratz.

Cette locution se rencontre fréquemment dans les textes plus récents (*Blandin, Joyas del gay saber*, etc.). Elle est devenue, par le renfoncement de l'*a*[2], *amay*, aujourd'hui si répandu dans tout le Languedoc et les contrées voisines[3], et dont les exemples commencent à abonder dès le XVe siècle. La *Croisade albigeoise* en prose et le *Ludus sancti Jacobi* offrent concurremment les deux formes. Notre *mai* = *et* est souvent renforcé au moyen de *enquèro*, *denquèro* (fr. *encore*). Il équivaut alors au latin *etiam*, dont il peut d'ailleurs suffire, à lui seul, à rendre l'idée.

2. *Ni* (anc. *ni* et *ne*) = lat. *nec*. Cette conjonction renferme en soi une négation dont la langue cessa, dès son premier âge, d'avoir une conscience bien nette. Aussi fut-elle employée

[1] Ledicton suivant offre un exemple de *mai* = *et* unissant deux propositions :

Lou soulei râyo, mai ca plóu ;
Lou boun Di té soun filhóu ;

« Le soleil luit et il pleut; le bon Dieu tient son filleul. » — *Mai* = *et* peut précéder *mai* = *plus*. Ex. : *mil'an mai mai* = *mille ans et plus*.

[2] Cf. *avesque*, *avangeli*, formes secondaires de *evesque*, *evangeli*.

[3] On s'en sert aussi en bas Limousin (*omai*), mais non pas, à ma connaissance du moins, dans les autres variétés du dialecte.

comme simple équivalent de *et*. Ex. : *Si Dieu platz ni a sa maire* (*Ferrabras*, 2358); — *personas singulars deu dich chasteu ni de sas apertenensas* (*Coutumes de Limoges*, p. 628) ; — *en lor poder ne obediensa* (*ibid.*, p. 618). Elle ne gardait en général le sens négatif que dans les phrases où il y avait une autre négation exprimée. Ex. :

E non an gaire escavalcat
Ni non son del castel luinat

(*Jaufre*, p. 140 *b*.)

Aujourd'hui *ni* n'est plus jamais employé que dans de telles phrases, c'est-à-dire qu'il sert exclusivement à unir des propositions négatives. Mais, joint à *mai*, il forme une locution (*ni-mai*), qui équivaut toujours à *et*, et qui tient ainsi lieu, chez nous, de l'*amai* languedocien. Ex. : *lâ belia nimai loû burgau* (Foucaud) ; — *i m'óu an di nimai yóu sâbe* (id.) ; — *li auro de tout nimai mai* (id.). Dans l'ancienne langue, où l'on constate déjà la même union des deux particules, *ni mais* servait aussi quelquefois de copule positive. Ex. :

S'ieu plus que tuit l'autr'amador vos vuelh
Ni mais vos am, es doncx dregz que m'en planha.

(Pons de Capduelh.)

3. *Ou* (lat. *aut*). La forme classique est *o*, diphthonguée plus tard en *óu*, forme nontronnaise, qui s'est ailleurs renforcée en *au*, revenant ainsi à son point de départ. Je trouve déjà *ou* dans un document limousin de 1389[1]. — Nous employons rarement *oú* seul, préférant nous servir des locutions composées *ôube* et *óubetout*, dont la première, aujourd'hui la moins usitée des deux, se rencontre déjà de temps en temps dans les anciens textes. Ex. :

Tro que coms o vescoms *o be* rixs bar.

(*G. de Rossillon*, v 3451.)

La conjonction *óu* se supprime habituellement entre les noms de nombre pris dans un sens indéterminé : *doû trei an* = *deux ou trois ans; fâ soû trei quatre repâ per jour* (Foucaud). Et de même dans la locution *entau entau (de telle ou telle façon); d'autrei lou nâ entau entan (d'autres [ont] le nez ainsi ou ainsi)* (Foucaud).

[1] *Limousin historique*, t. II, p. 44.

4. *Si*. Autre forme *se*. Cette dernière est la plus usitée en bas Limousin. A Nontron, on ne la connaît que dans l'expression consacrée *se Dî plâ = si Deo placet*. L'une et l'autre existaient dans l'ancienne langue ; mais *si* est celle que les troubadours ont préférée.

Uni à la négation, *si* a formé *sinou* (anc. *si no, si non*), qui a les mêmes emplois que le français *sinon* et qui équivaut toujours à une proposition entière[1]. Un équivalent non elliptique est, en haut Limousin, *si couei (co ei = hoc est) de nou*, locution qui s'est probablement développée de celle de l'ancienne langue *si que no*[2], par l'intermédiaire de *si que de nou*, qui en est la forme nontronnaise.

5. *Mâ* (fr. *mais*) remplace *sed* et *verum*. — J'ai déjà dit que des deux formes principales de *magis* en langue d'oc, c'est à la seconde, *mas*, que nous avions réservé le rôle de conjonction adversative[3]. Des formes secondaires de *mas* étaient dans l'ancienne langue *mar, mos, mor*, qui toutes se rencontrent dans *Gérard de Rossillon* et qu'on voit aussi dans d'autres textes. On trouve également quelquefois *ma* sans *s*, comme aujourd'hui.

6. *Pertan*. Cette conjonction composée n'a plus aujourd'hui.

[1] L'idée de *nisi* est rendue par *a min que* (fr. *à moins que*.)

[2] Ex. :

Si d'aisso m'es certana
Autra vetz lau creirai,
O *si que no*, jamai
No creirai crestiana.

(B. de Ventadour.)

[3] On s'expliquera facilement l'attribution à *magis* de ce nouveau rôle, si l'on fait attention que cette particule a ici, au fond, la même signification que lorsqu'elle remplace (voy. ci-dessus, paragr. 1) *et* ou *etiam*. *Il est bon mais vif = il est bon et de plus vif*, avec une idée accessoire d'opposition entre ces deux qualités, qui naît d'elle-même de leur rapprochement. On comprend que cette idée accessoire d'*opposition*, s'ajoutant ainsi à celle d'*addition*, qui est seule au fond contenue dans *magis*, ait fini par devenir la dominante. En limousin, et en général en langue d'oc, la possession de deux formes dérivées de *magis* a permis de conserver à cet adverbe la plénitude de sa signification originaire, en attachant celle-ci à la première (*mai*), et en réservant pour la seconde (*mas*) la signification dérivée et restreinte de *sed*. Mais en français, où la même dualité de forme n'existe pas, *magis* a dû se réduire au second de ces deux rôles, sauf dans la locution *n'en pouvoir mais*, où il conserve sa signification primitive.

comme le français *pourtant*, qui lui correspond, que le sens de *malgré cela, néanmoins*. Ex. : *pertan c'aribo be souven* (Foucaud). Mais autrefois, conformément à l'étymologie, elle signifiait au contraire *à cause de cela*. C'est l'habitude qu'on avait de l'employer surtout dans des propositions négatives, qui a conduit, comme pour *jamais*, à croire que l'idée de négation lui était essentielle et à la détourner ainsi de sa signification normale. La même chose avait eu lieu déjà dans l'ancienne langue de *pero*, qui veut dire proprement *pour cela*, mais que l'on trouve le plus souvent employé au sens de *néanmoins* :

Sap que mortz es e *pero* si combat.
(A. de Mareuil.)

Nous n'avons plus *pero*. Mais le bas-limousin emploie quelquefois de la même manière, c'est-à-dire sans négation exprimée, *per oco*, au sens de *malgré cela*. Voy. Béronie, p. 194 *a*.

Une autre équivalent de *tamen* est la locution *saique de lai* [2], abrégée de *que de sai que de loi*, et déjà mentionnée, sous *çai*, au chapitre des Adverbes. En languedocien et en provençal, on dit beaucoup, dans le même sens, *pamens (pas moins)*.

Citons encore, outre *cependen*, imité du français *cependant*, une expression, *en tout aco* (franç. populaire, *avec tout ça*), que connaissait aussi l'ancienne langue (*ab tot so* [3]) et dans laquelle la signification adversative s'est développée, comme dans *mas*, de la copulative.

Il nous faut enfin mentionner ici de nouveau *si* (lat. *sic*), qui est essentiellement adverbe, mais qui, dans certains cas, joue, comme dans l'ancienne langue [4] et comme en vieux français, le rôle des conjonctions latines *tamen* ou *verum* [5] : *si n'ei co pâ*

[1] Ex. : E pertant nos laissa d'anar
(*Jaufre.*)

[2] *Sai que de lai* est plus rarement employé dans ce sens que dans celui de *enfin, donc, eh bien !* Il traduit aussi, mais plus rarement encore, le fr. *quoiqu'il en soit*, locution dont l'équivalent le plus ordinaire est *sio que sio* (*soit que soit*).

[3] Ex.: Bertran Carbonel (*Denkmäler*, 6, 25) :
Mas ab tot so fan que fol e musart.

[4] Voy.-en deux exemples dans Raynouard, *Lex. rom.*, V. p. 224 *a*.

[5] J'ai déjà signalé plus haut l'emploi de *si (sic)* comme particule affirmative d'opposition, emploi dont celui que je constate ici ne se distingue

tan maleiza (Foucaud). Dans les phrases affirmatives, il est presque toujours accompagné de *plo* ou de *be : qu'ei bien tar, si fóu co plo parti*.

7. *Car* (lat. *quare*), même sens qu'en français. Particule aujourd'hui peu employée. On se sert beaucoup plus de *persoque*.

Car ayant pris la place de *quia*, qui s'était lui-même, dans le latin des bas siècles, substitué à *quod* (*memento quia pulvis es*), on s'explique facilement que le rôle de cette dernière conjonction ait été usurpé aussi par notre *car*, qui signifie ainsi dans les anciens textes non-seulement *parce que*, mais encore *de ce que, à savoir que*. Ex.: Arnaut de Mareuil :

Si conoissetz nius par
Que sia fallimens
Car vos sui benvolens,
Soffretz m'aquest faillir.

Bernard de Ventadour :

So m'auci de dolor
Quar ochaison non ai
De soven anar lai.

Le français *c'est pourquoi* se rendait habituellement par

pas au fond, et comme formule de souhait (dans l'ancienne langue). Cette particule servait aussi quelquefois, mais moins à ce qu'il semble que dans le vieux franç., à unir deux propositions indépendantes, comme aurait fait *et*, ou à marquer la transition de l'une à l'autre. Ainsi, dans *Flamenca*, 257-8 :

Levas d'aqui, *si* la venes
Doncas vezer dedinz sa cambra.

Et dans *Boëce*, v. 59 :

Fez sos mes segre, *silz* fez metre en preso.

Elle conserve cet emploi en Provence, sinon dans le langage courant (ce que je n'ai pas les moyens de vérifier), du moins dans des chants populaires, où elle est aussi quelquefois purement explétive. Voy. le recueil de M. Damase Arbaud, I, pp. 134, 144, 157, etc., et cf. dans des chants français du Forez (*Romania*, IV, 113) :

Sont trois soldats l'ont dérobéie.
Si son père la suit-z-après.

Et encore :

— O mon Dieu, je vous remercie, ainsi que vous, Vierge Marie !
Si son père la voit venir, etc.

perque ou *per so,* placé en tête de la proposition. Nous n'employons plus ainsi ces locutions, et nous les remplaçons dans ce rôle par *óussi, eitaplo, eitabe, eitapau,* locutions composées, dont la dernière emprunte ordinairement à son second élément une nuance négative ou adversative.

8. *Doun,* anc. *donc, doncx, doncas.* Déjà mentionnée parmi les adverbes de temps, cette particule a, comme conjonction, les mêmes emplois qu'en français. Elle a aussi chez nous pour équivalent, *per counsequen*, qui quelquefois s'y ajoute :

E doun per counsequen lo li sauvé la vito.

(Foucaud.)

9. *Coumo,* anc. *coma, com, con* (*quomodo*). Cette conjonction, concurremment avec *que,* sert encore, comme autrefois, à unir les deux termes d'une comparaison d'égalité : *tan gran* ou *si gran coumo soun frai.*

El mon non es ren qu'ieu am tan cum vos.

(Arn. de Mareuil.)

Elle traduit aussi *sicut,* dont l'ancienne langue avait dans *si com* un équivalent plus exact : *qu'ei ariba coumo óu zou vio di.* Elle a enfin quelquefois la signification temporelle de *tandis que, pendant que, lorsque.* Composé : *coumo si* = fr. *comme si*.

10. *Quan* et *quante* (anc. *quant, quan*; lat. *quando*). L'*e* est paragogique comme dans *ounte* et comme l'*o* (*a*) dans les deux *coumo*. On l'élide à volonté devant les voyelles. Un composé de même signification était *lanquan* (*illo anno quando*), qui n'a pas survécu. Synon. d'un emploi plus restreint : *couro* et *courā : la ne so pâ courā la vendrô.*

Quan n'a jamais chez nous, non plus que dans les purs monuments de l'âge classique, d'autre signification que celle de *lorsque;* mais, dans le languedocien et le provençal, cette conjonction a aussi, comme en latin, celle de *vu que, puisque, de ce que,* qu'on lui trouve déjà quelquefois dans des textes anciens de ces provinces. Ex.: *grand joia ay quand ses ayssi vengut* (*Croisade albigeoise* en prose, p. 99); *a lo remerciat quand tanta de pena a volgut prendre* (*id.,* p. 13).

12. *Que,* aussi *qued, quez, ques,* quelquefois *quas,* dans les anciens textes, lat. *quod.* Cette conjonction a les mêmes em-

plois qu'en français. Pour lier les deux termes d'un comparatif d'égalité, elle cède souvent, surtout après *tan,* la place à *coumo.* En pareil cas, la vieille langue employait, de préférence, *quant* (ex.: *an tant de poder quant lo mort n'avia* (*Cout de Limoges,* p. 600)) ; ce qui aujourd'hui n'a plus lieu.

Que a servi, comme en français, à former, avec d'autres mots, beaucoup de locutions conjonctives. J'énumérerai ici les principales :

Dei que, anc. *deis (des, deus) que.* On disait aussi *de se (ce) que,* où *se* est peut-être une forme du pronom *so,* devenue assez commune dans les dialectes modernes. — *Deipuei* (ou *deipei*) *que* = *depuis que* et, autrefois, aussi *après que.* Ex.: *despoy que ho auran comprat* (*Cout. de Limoges,* p. 608).

Avan que, anc. *abans que, anceis que, enans que* et, avec le simple, *aus que.* — *Pû tô que* (fr. *plus tôt* et *plutôt que*). — *Si tô que* et *óussitô que* (anc. *tan tost que*).

Aprè que, peiprè que. L'ancienne langue employait de préférence *despueis que,* ou le simple *pueis (pois) que,* aujourd'hui *peique,* qui n'a conservé, comme le français *puisque,* de sa double signification d'autrefois, que le sens causal, sorti du primitif grâce à la confusion si naturelle, et qui est la source du plus commun des paralogismes, des idées de conséquence et de postériorité.

Deicio que (*d'aissi a que*[1]) = fr. *jusqu'à ce que.* On dit aussi *jusquo que* (Cf. *jusquas que, Crois. albigeoise* en prose, p. 30) et *jusqu'a tan que. Say que* se trouve, avec le même sens, dans des textes limousins du XIVe s., par ex.: *say que V ans sian passat* (*Lim. historique,* p. 622). L'expression ordinaire de cette idée dans l'ancienne langue était *entro que,* plus souvent abrégé en *tro que,* et où l'on sous-entendait habituellement *que.* Ex.:

Tro ve la nuhs escura que tol esgart.
(G. de Rossillon, v. 8670.)

Penden que. Forme toute moderne et imitée du français. Nous disons aussi *tandis que.* L'ancien *mentre que* existe encore en bas Limousin. *Mentre* provient d'ailleurs de la forme plus

[1] *D'ayssi che,* avec ce sens, est dans *Blandin de Cornouailles,* v. 278. Formes analogues de diverses contrées du Languedoc : *d'aquio que, d'aqui que, dinquio* et *dinquios que, duscos que,* etc.

complète *domentre, dementre (dum interim)*, qui avait donné aussi *domens*, plus particulier, à ce qu'il semble, au dialecte provençal. On trouve aussi *enmentre*.

A *inter* et non à *interim* se rattachent *entre que* et *entretan que*, qui ont le même sens que *mentre* et qui ne sont pas rares dans les textes classiques. *Entretan que* se dit encore, mais moins que *entretandi que*. Quant à *entre que*, tombé en désuétude en limousin, il se conserve dans des dialectes plus méridionaux, qui emploient du reste plus souvent *entre* seul, avec l'infinitif, dans le même sens, et aussi dans celui de *dès que, après que*. Ex.: *sega lous blats entre que sou madurs* (Peyrot); — *entr'aveire soupat, avant de s'ana jaire* (le même).

Per que[1] = fr. *pour que, afin que*, et aussi, par suite de la double signification de *per, parce que* et *puisque*. Dans le premier sens on dit encore *per fi que* et mieux *per l'amour que* (*per mour que*). Cette dernière locution signifie également *parce que*, dont nous avons d'ailleurs l'exact équivalent dans *persoque* (quelquefois *perceque*), qui se lit déjà dans les plus anciens textes de notre langue[2]. Une autre expression ancienne des mêmes idées est *per tal que*, encore usitée dans le Languedoc.

Mâ que = *dès que, pourvu que*. (Nous disons aussi *pervu que*, à la française.) Cette locution doit s'expliquer, comme *noumâ, mâquan*, déjà analysés, par une ellipse. L'expression pleine serait *mas so que* = *plus cela que*, c'est-à-dire *cela* (qu'on va dire) *étant de plus*. C'est ce que montre d'ailleurs clairement une expression équivalente de l'ancienne langue, où *so* est tantôt exprimé, tantôt sous-entendu : *ab so que* (littéralement *avec cela que*). Ex. : *am so que sia ses pecat* (*Joyas*, 157); *am que vos batejes* (*Sainte Agnès*, 693). — *Mas que* avait plus souvent autrefois la signification de *puisque*, qu'il partageait avec *poi-*

[1] Ne pas confondre avec *perque* = *pourquoi*, qui est aussi conjonction en même temps qu'adverbe (*dijo me perque tu z'â fai*), comme font quelquefois les gens illettrés de nos provinces méridionales, quand ils parlent français. Cette faute paraît commune dans le Bordelais. Il n'est pas rare d'y entendre dire *pourquoi* au lieu de *parce que*.

[2] A côté de *persoque*, on avait encore la locution pléonastique *per so car*, qui recevait de son dernier élément une signification plus précise.

que et que nous ne lui donnons plus[1]. L'idée de *pourvu que* s'exprimait aussi alors par *sol que*, aujourd'hui hors d'usage.

Quoique, bien que, malgré que. Ces locutions françaises sont aujourd'hui les seuls équivalents de *etsi* qui aient cours à Nontron et aussi, je crois, en haut Limousin. Le bas Limousin en possède une autre, *omai*, qui lui est commune avec le languedocien (*amai*, *emai*), et dans laquelle il faut sous-entendre *que*. Le sens fondamental est *et plus*, d'où l'idée d'opposition s'est développéecomme dans *mas* (voy. ci-dessus p. 199). — Les expressions clasisques de la même idée étaient *sitot* et *si ben*. On avait aussi, pour la prose, *jasiaisso* (*ja sia aisso*) *que*, dont les exemples ne sont pas rares dans les textes limousins des XIVe-XVe siècles. Enfin la poésie employait assez fréquemment dans le même sens la locution *coras que*, qui signifie proprement *à quelle heure que*.

Je clorai la liste de nos principales locutions conjonctives par les deux suivantes, qui sont des plus usitées parmi celles que nous avons formées avec des noms :

De manièro que (on dit aussi *de feisson que*, *de sorto que*) et *de beu que* (mot à mot *de beau que*). Cette dernière correspond au français *tant* ou *à force de*, avec l'infinitif. Ex.: *de beü que l'ei ôro = tant elle est laide; de beü qu'óu tutâvo, óu enfouncé la porto = à force de frapper, il enfonça la porte*.

Remarque. — On a vu que, dans l'ancienne langue, plusieurs des locutions conjonctives qui viennent d'être énumérées rejetaient souvent, quelques-unes presque toujours, au moins en poésie, la conjonction *que*. Telles étaient *pois que*, *mas que*, *tro que*. *Persoque* est, je crois, la seule qui puisse le faire aujourd'hui (*perso vôle î nâ = parce que je veux y aller*), et c'est précisément une de celles qui ne souffraient pas cette ellipse.

[1] Il a celle de *pourvu que* dans les deux ex. suivants, relativement récents, et dont le second est tiré des *Coutumes de Limoges : Mas que tu vuelhas estar am mi* (*Leys d'amors*, II, 240); *mas que eysso se fassa ses frau* (*Lim. hist.*; p. 695). — Je rappellerai ici que dans les textes poétiques, *mas que*, comme *pois que*, laissait toujours, ou presque toujours, sous-entendue la conjonction *que*. Ex. :

E *mas*. K. vos manda, anem en lai.

(G. de Rossillon, v. 3489.)

Au contraire, *que* pouvait avoir à lui seul le sens de quelques-unes des locutions conjonctives qu'il concourait à former, et c'est ce qui a lieu encore de nos jours, où il signifie souvent *afin que, tandis que, au lieu que, parce que, vu que, de manière que, tant que*. Pour des exemples anciens de la plupart de ces significations, voyez Raynouard, *Lex. rom.*, V, 13.

CHAPITRE QUATRIÈME

INTERJECTION

Les interjections proprement dites sont en assez petit nombre. Voici les principales :

O (long et ouvert). On s'en sert quand on adresse de loin la parole à quelqu'un. Il suit ordinairement le verbe *dijà* (*dites*) : *dijà, ò!* — Moins long et moins ouvert à la fois, il exprime la réprobation.

O, très-long et fermé, où l'on entend comme deux *o* dont le second est très-affaibli, exprime la souffrance physique. *A*, prononcé de la même manière, sert au même usage, ainsi que *âi* (monosyllabe).

A, long et très-ouvert : satisfaction. Moins ouvert, il peut exprimer, selon l'intonation, l'étonnement, l'ironie, le mécontentement, la douleur.

E, long et très-ouvert, sert pour appeler. Moins ouvert, il a les mêmes emplois que le français *eh*, et s'associe de même avec l'adverbe *bene : è bé!*

Vouei, joint ordinairement à *vê*, forme contractée de *veez*, impératif pluriel de *veire* : *vouei vê!* C'est probablement l'*oi* de l'ancienne langue. Bas-lim., *boui;* haut-lim., *bouei*. Cette interjection, de signification d'ailleurs peu précise, exprime surtout la surprise moqueuse, l'ironie et le dédain.

Chou a le même emploi que le français *chut*. On le redouble quelquefois.

U et *i* servent seulement pour exciter les animaux et particulièrement les bêtes de somme.

Outre les interjections proprement dites, on emploie encore au même usage d'autres expressions prises des autres parties du discours, et dans la plupart desquelles la signification pri-

mitive a complétement cessé d'être sentie. Je mentionnerai les principales.

Boudî (littéralement *bon Dieu*). Exprime la surprise, l'admiration. Pour invoquer Dieu, on dit *moun Dî* (*Deü*), formule qui sert aussi, surtout précédée de *â*, à exprimer la douleur et, avec une intonation différente, la frayeur, quelquefois une surprise subite, l'ironie, etc.

Pardi, avec *i* bref. Cette expression (littéralement *par Dieu*) signifie *certes*, sans insistance. On n'y sent plus rien qui rappelle un serment. La même chose est à dire de *ma fi* = *ma foi*.

Bounogen ! paubre ! Exclamations analogues au *pecaire* des dialectes plus méridionaux, et par lesquelles on exprime principalement la pitié, mais qui peuvent aussi, surtout le dernier, servir à traduire d'autres sentiments, comme l'étonnement, l'admiration.

Diable. Mêmes emplois qu'en français. L'ancienne langue s'en servait déjà : *e don diables es vengutz ?* (*Jaufre*, p. 151 *b*). Remarquez dans cet exemple l'*s* de *diables*. Est-ce l'*s* adverbiale ou la marque du pluriel ? Dans tous les cas, le haut limousin a une forme très-altérée de cette interjection, *diaurei* (cf. *diaule* en v. fr.), qui renvoie à une forme antérieure en *es* final comme celle-ci. — *Diable* est encore partie essentielle de quelques locutions elliptiques, à tournure imprécative, par lesquelles on exprime la contrariété, le mécontentement de soi-même ou des autres : *Diable te sio* ou *te sio pâ ! Diable me sio* ou *me sio pâ !* ou même, par une ellipse encore plus forte, *diable me pâ !*

Les formules de salutation sont *adî* (*adeü*); *adisiâ* [1] quand on s'adresse à plusieurs ou à quelqu'un qu'on ne tutoie pas; *boun jour; boun sei; bouno né; Dî sio cen* (*Dieu soit céans*), quand on entre dans une maison.

Pour remercier : *merci* ou *marci*, *gramarcei* (ou *gran* a perdu sa nasale). *L'ei* final de ce dernier mot s'explique par une forme antérieure en *es*, qui est en effet fréquente dans les anciens textes. Ex : *Seiner, la vostra gran merces !* (*Jaufre*, 170 *b*).

[1] Formule ancienne dans la langue. Voy. Raynouard, *L. R.*, III, 32, et d'autres exemples dans *Flamenca*, vv. 6880, 7344.

Pour exprimer un souhait, on emploie *pleit-a-Deü* (ou *Dî*), littéralement *plût à Dieu,* qui est une altération de *plagues* ou *plases a Deu,* ou plutôt peut-être de l'expression française.

Pour appeler quelqu'un qu'on tutoie : *vèque* (ou *vâque*), composé de *vé* et de *qui* (*viens ici*). *Qui,* ainsi devenu *que* et dépouillé de son accent, n'a plus été reconnu. Aussi dit-on souvent, par un pléonasme inconscient, *vèque qui.* Une expression de même sens et de composition analogue, mais dont les éléments sont placés dans l'ordre inverse, existe en Languedoc et en Gascogne : *savi (sabi)* = *ça viens.*

Deici (à Tulle), à Nontron *teici,* par renforcement du *d,* proprement *d'eici* = (*hors*) *d'ici,* s'emploie pour chasser les chiens. Pour chasser les chats, on dit *achâ,* les deux *a* bref. — S'il s'agit de mettre quelqu'un dehors, on dit *defôro !*

Pour exciter à l'ouvrage, presser de partir, etc., on se sert, comme en français, des impératifs de *aller* et de *voir.* On y ajoute même souvent l'infinitif de ce dernier verbe : *Anem ! vesam ! vesam veire !*

Le français *assez !* se rend par *ja !* et aussi par *prou!*

La formule de serment la plus ordinaire est, *per moun armo,* ou simplement *moun armo,* où persiste l'ancienne forme de *anima,* devenue *âmo* partout ailleurs. On dit aussi, avec l'adjectif possessif au féminin, *marmo* (*m'arma*), selon l'ancien et correct usage, dont c'est là, si je ne me trompe, la seule trace qui nous reste.

Je m'abstiendrai de relever les jurements. Ils sont en général fort grossiers Je noterai seulement deux ou trois jurons anodins, produits d'altérations inconscientes ou volontaires:

Sangî pour *sang - Dieu;* — *sangiurei* pour *sandiaurei* = *sang-diable* ; — *ma jargoci!* = *mon reniement* (Voy. Ruben, (*Œuvres de Foucaud,* p. 229); — *foutringo;* — *sucre.*

Dans les imprécations où entre *sacré,* c'est toujours sous la forme française que ce mot est employé. On prononce l'*a* très-long, et il arrive souvent, par suite, qu'il attire à lui l'accent de l'*e* final.

C. Chabaneau.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

QUELQUES PROVERBES LANGUEDOCIENS

Recueillis par F.-R. MARTIN

J'emprunte ces proverbes, dont les uns sont inédits et les autres très-connus, à un exemplaire[1] du *Dictionnaire* de l'abbé de Sauvages (Nîmes, 1785; 2 vol. in-8°), ayant appartenu à F.-R. Martin, de Montpellier. C'est sur les marges du *Recueil de maximes et de dictons languedociens ou provençaux* que les écrivit l'auteur des *Fables, contes et autres poésies patoises* (1805), et des *Loisirs d'un Languedocien* (1827).

Le Dr Noulet.

I. Badalia po pa menti. — Se noun vôou manjha, vôou dourmi, — ou de sas amours s'en souvéni [2].
II. Chaca pioch a la coumba.
III. Déman — pourtarâ soun pan.
IV. Emb'un émbas — chacun ïe met lou nas.
V. L'estiou fay dé grans jours et l'hiver pa gayre.
VI. Faou estre tout car ou tout pey.
VII. Fïïa rizouïeyra, — un cam près d'una rivieyra, — una vigna près d'un gran cami, — an toujour fâ paoura fi.
VIII. Habïïas un bouyssou, — semblara un barou.
IX. Lon couma Carema [3].
X. Lous courdougnès soun lous pu maou caoussâs.
XI. Marchan sans arjén, — émbarras de fièyra.
XII. Pascas plojouzas, — ayras granouzas.
XIII. Per la pounja ou per lou talou, — faou qué sé gaste lou sabatou.
XIV. Per Nouè, — miè graniè.
XV. Que fay las pars e que s'engana,— mérita dé mouri de fam.
XVI. Que per Nadaou se soureïa — per Pascas gasta sa légna.
XVII. Qué trèpa — lèpa.
XVIII. Sarda que s'avéouza vèn couma un saoumoun.
XIX. Tel crey dé guïïa Guïïot qué Guïïot lou guïïa.

[1] Aujourd'hui en ma possession — [2] Les deux premiers vers se trouvent tels quels dans Sauvages; Martin a ajouté le troisième. — [3] Placé en face du proverbe: *Lon coumo la crèmo*, p. 381, 2e col., qu'il corrige sans doute.

DEUX NOELS LATINS

Fortuné Pin

Le latin moderne[1] n'a rien produit en France qui égale la constante perfection, la pureté et l'harmonie de la langue que parlèrent Cicéron, Térence et Virgile; il n'a eu ni *Enéide*, ni *Géorgiques*, ni *Commentaires;* mais, en revanche, quelle abondance en œuvres de tout genre, de son origine à la fin du XVIIIe siècle! Quelle variété surtout, depuis la poésie jusqu'à l'histoire, la philosophie, la controverse religieuse et les sciences naturelles; depuis Grégoire de Tours et Erigène jusqu'au cardinal de Polignac! Le poëme d'Ermold le Noir, les hymnes et les séquences d'Adam de Saint-Victor, les lettres d'Héloise, l'*Historia calamitatum* d'Abélard, les œuvres de saint Bernard et des scolastiques du moyen âge, les traités de Descartes et de Gassendi, les poésies du chancelier de l'Hôpital, de Commire et de Santeuil, sont les anneaux divers de cette portion de l'histoire littéraire de la France, qui peut marcher de pair aussi bien avec la littérature à laquelle nous devons Théroulde, Joinville et Jean de Flagy, qu'avec celle qui, aux deux derniers siècles, enfanta Corneille, Fénelon et Montesquieu.

De 1750 à 1789, par suite de la diffusion de plus en plus générale du français, de la suppression de l'ordre des Jésuites et de diverses causes qu'il serait hors de propos d'énumérer ici, date l'abandon du latin. Parlé ou usité sur notre sol depuis la conquête des Gaules, y ayant produit, sans interruption aucune, une multitude d'écrits, il disparaît aux approches de la Révolution. Les poëtes Revers (m. 1798), Blanquet (m. 1803), Geoffroi (m. 1810), Petit-Radel (m. 1815), le P. Viel (m. 1821), en furent les derniers représentants.

Les deux noëls qui suivent se rattachent à cette période de la

[1] Expression tout à fait impropre et que nous n'employons que pour distinguer du latin classique le latin employé en Europe depuis la fin de l'empire d'Occident.

littérature latine en France. Ils sont l'œuvre de Fortuné Pin, d'Apt (1805-1865), avocat, correspondant de l'Académie de Vaucluse, l'un des fondateurs et ensuite le président de la *Société littéraire et scientifique d'Apt*. Issu d'une de ces vieilles familles provençales qu'un travail opiniâtre et soutenu conduisit à l'aisance et à la considération, frère d'Elzéar Pin, l'ancien constituant, Fortuné Pin réussit à la fois et dans la poésie latine et dans la poésie française. Ses *Souvenirs*, publiés en 1870 [1] par les soins de son neveu, M. L. de Berluc-Pérussis [2], attestent une originalité réelle, très-peu commune chez les poëtes français du Midi. Moins nombreux sont ses vers latins, restés en partie inédits. Deux pièces : *Christi Resurrectio* et *Vallis clausæ Fons* (imitation de Delille) ont été imprimées en feuilles aujourd'hui introuvables. Il faut y ajouter les deux noëls que l'on va lire, et c'est tout, croyons-nous. Ces derniers ont eu l'honneur d'une traduction en vers français par M. A. de Boursault, lauréat des *Jeux floraux*, à Paris, et en italien par l'abbé Giuseppe Spera, de Tito (Basilicate).

Disons en terminant que Fortuné Pin ne dédaigna pas la poésie provençale [3], et que les quelques pièces que l'on connaît de lui feraient désirer la publication de celles que sa famille conserve pieusement.

L'élégante et harmonieuse traduction qui accompagne les deux noëls de Pin a obtenu une médaille de bronze aux Jeux floraux célébrés dernièrement à Apt et Monteux, à l'occasion du deuxième jour séculaire de la mort de Saboly.

A. R.-F.

[1] *Souvenirs poétiques*, 1 vol. gr. in-8°, avec le portrait de l'auteur. Bourgane (Vaucluse), 1870.

[2] A qui l'on doit une biographie exacte et complète de l'auteur : *Biographie de Fortuné Pin*; Nice, Gauthier, 1870; in-8°, 31 pages.

[3] On connaît les beaux vers de Mistral :

Au pouèto de Bourgano
Fortuné PIN

Pouèto, dorme en pas à l'oumbro de ta crous,
Car ta memòri es couronnado
Emé li flour qu'as semenado
E que ta fiho, o benurous,
E o-mémo a culido, elo mémo a tranado.

(*Armana* de 1872.)

IN DIE NATALI CHRISTI

Stellarum æternos cœlo suspenderat ignes
Humida nox : passim excubias nocturnus agebat
Pastorum chorus, et vigili statione tenebat
Bethlemios montes et finitimas convalles;
Æthere cùm rupto fragor exauditur, et ecce
Cœlicolûm pennata cohors descendit ab alto,
Auras divini mulcens modulamine cantus,
Ostendensque piis parvam pastoribus urbem.
Nec mora, visura infantis cunabula magni
Exiguam Bethlem pastoria turba petebat.
Ducunt innocuum, reliquis comitantibus, agmen
Tityrus et Lycidas. Lycidas et Tityrus antè
Gaudentes ibant pueri, puerumque canentes,
Delapsum cœlo puerum, regemque, Deumque,
Atque hæc alterno referebant carmina cantu.

LYCIDAS

O quam immensa Dei clementia, Tityre, terras
Respicit, ô quanto tenues dignatur honore
Pastores, quibus ætherei divina ministri
Jussa ferunt, quibus ostendunt cunabula nati!

TITYRUS

Immò ita : non vanos ludunt insomnia sensus,
O Lycida! nos aligeri sacra ora ministri
Æthereique satellitii conspeximus agmen
Scilicet, et dulces excipimus ore loquelas.

LYCIDAS

Ipse suo natum genitor demisit Olympo,
Visurum terras humiles gentemque repostam.
Quo nato, ridebit ager, ridebit et æther,
Sæclaque pacato decurrent aurea mundo.

TITYRUS

Ille suam gentem miseratus ab alto est,
Dilectamque dedit sobolem, quæ nostra piaret

PER CALÈNDO

La niue tèbio, dóu lum eterne de sis astre,
Clarejavo ; vesias, esparpaia, li pastre,
Coume de sentinello, aquimount, aquivau,
Garni de Betelèn li coulet e li vau ;
Subran, l'aire brusis e s'ause un vounvoun d'alo,
Un vòu de serafin dis estello davalo.
Canton ; sa voues divino es siavo coume un mèu.
I pastre ageinouia mostron un paure amèu :
E pèr vèire l'endré mounte, enfant, Diéu s'escounde,
Lèu-lèu à Betelèn, galoi, courre lou mounde.
En tèsto di bergié que landon vers lou jas,
N'aurias remarca dous, Titire e Licidas ;
Li bèu proumié, Titire e Licidas marchavon ;
Enfant èron toui dous, e l'enfantoun cantavon,
L'enfant toumba d'en aut, qu'es un rèi, qu'es un Diéu,
E cantavon eiço, sus un èr agradieu :

LICIDAS

Emé quinto bounta, Diéu, lou soubeiran paire,
Regardo, aperavau, de mesquin pastrihoun,
E ie mando, d'amount, li menistre de l'aire,
Pèr ie 'nsigna l'estable ounte jais soun nistoun.

TITIRE

Noun, d'un sounge van es pas l'abrivado :
Ai vist, de mis iue, l'esperit ala
E dis angeloun la troupo sacrado :
Ai, de mis auriho, ausi soun parla.

LICIDAS

Diéu a manda soun fiéu di celèstis auturo,
E dis ùmbli mourtau vai tremuda lou sort.
Tre que naisse, aire, champ, tout ris dins la naturo
E l'univers en pas revèi li siècle d'or.

TITIRE

A soun poplo Diéu se mostro proupice ;
Pèr nous apara, nous mando soun fiéu.

Crimina, et infandis immersum sordibus orbem,
Eriperet pœnis Erebi, Cœloque locaret.

LYCIDAS

Hoc erat, hoc quod sæpè promiserat olim,
Quod veterum prædicebant oracula vatum ;
Hoc quod conspicuus fundâ citharâque pedoque
Pastorum Jessiades vicinum lusit ad amnem.

TYTIRUS

Hoc, quod nunc longo demùm maturuit ævo.
Induit Omnipotens hominem : sine semine mater
Concipit et castâ de Virgine nascitur infans,
Humano generi lapsoque salutifer orbi.

LYCIDAS

Ipse Deus, Deus ipse suo descendit Olympo,
Ruris et hebræi colles, despectaque Bethles
Natalem legit arva locum ; parvumque cubile
Stramineâque casâ excipitur rex ætheris alti.

TITYRUS

Felices agri, vosque, ô felicia Bethles,
Mœnia quæ gremio in vestro celeste fovetis
Depositum ! vestra æterno memorabitur ævo
Gloria, et ad seros transibit fama nepotes.

LYCIDAS

Quantùm humiles plantas altæ vincunt cyparissi,
Tantùm urbes vinces alias. celeberrima Bethle !
Nec tibi se Tyros, aut Babylon, vicinaque cœlo
Mœnia contulerint Solymes, aut ardua Memphis.

TITYRUS

Sed tu desine jam : sacro successimus antro.
Augusto meritos puero solvamus honores
Poplitibus flexis, necnon violisque rosisque
Mollibus et parvas spargamus baccare cunas.

Lou mounde, long-tèms nega dins lou vice,
Escapo à Cifèr e retourno à Diéu.

LICIDAS

Acò, souvènti-fes, l'avié proumés i sàvi ;
Li proufèto, autre-tèms, nous l'an predich ansin.
Ansin l'entre-veguè, dintre si saume, Dàvi,
Quand soun lut fernissié vers lou flume vesin.

TITIRE

La santo proumesso, encuei, es maduro :
Lou Tout-pouderous pren un cors d'enfant.
Lou vaqui nascu d'uno Vierge puro.
Adusènt la vido i pàuris uman.

LICIDAS

Diéu, Diéu meme, dóu cèu auturous, vòu descèndre
Entre mitan di colo escuro di Jusiéu ;
Es aqui que vai naisse, e pèr brès ie vian prèndre
Uno trousso de fen, eu qu'a 'n sèti de niéu.

TITIRE

Urous Betelèn, o tu qu'as la glòri
De reçaupre un sant depost dins toun sen.
Toun noum restara d'eterno memòri
Enjusqu'au darrié de nòsti felen.

LICIDAS

Coume vian l'auciprès trepassa l'amarino,
Passaras, Betelèn, li plus famous païs.
Que soun, à toun coustat, Soulimo, la vesino
Dóu cèu, Tir, Babilouno e la fièro Menfis?

TITIRE

Assolo-te : sian dins lou sant estable!
Lèu, à la meinado, óufren nòsti cor.
A geinoun davans soun front adourable.
Aclapen de flour la grùpi ounte dor!

LYCIDAS

Vera Deus monuit : jacet in præsepibus infans
Et tener auditur parvo vagitus antro.
Adstant longævusque senex, intactaque mater,
Et terræ bos procumbit, procumbit asellus.

TITYRUS

Blande infans, tibi parva agri munuscula nostri
Porrigimus, meritosque tibi sacramus honores ;
Addimus et carmen ; pariter tu munera et illud
Suscipe, sylvestrem nec dedignare camœnam.

LYCIDAS

Salve, magne puer ; totus diffundit Olympus
Te supra rorem, redolenti cortice myrrha
Defluit, atque Arabes sudant opobalsama rami,
Felicesque tibi palmas protendit Idume.

IN DIE MAGORUM

TITYRUS

Ecce ferunt procul Eoi sua munera Reges,
Et nardum, castumque et venæ divitis aurum,
Et placaturi parvum suffimine numen,
Thuris odorati cumulos, messemque sabæam.

LYCIDAS

Adspice : prælucet rutilum venientibus astrum ;
Ostenditque aperitque viam, et per cæca locorum
Ducit inoffensos sacra ad cunabula gressus.
Illi adsunt, regemque suum dominumque salutant.

TITYRUS

Adspicio, stupeoque ; novum micat æthere sidus,
Astrorumque ignes alios accendit Olympus.

LICIDAS

Diéu nous dìguè verai : vese lou pichoun jaire :
Dins lou marrit casau l'ause jargouneja.
Ve, lou brave peirin ! o la galanto maire !
Regardo, un ase, un buou, à si pèd agroua !

TITIRE

Tè, quàuqui liéurèio, o divin Messio,
Fru de noste bèn, que te dedican.
Saren trop urous se de la pastriho
T'agrado l'óuferto e te plais lou cant.

LICIDAS

Enfantounet gigant, salut ! Subre ta tèsto
Lou cèu largo l'eigagno e raio lou nard siau.
Lis aubre à dous perfum suson pèr te fa fèsto.
Idumèio te porge, urouso, si rampau.

PÈR LI RÈI

TITIRE

Vejaqui li Rèi dóu Levant qu'aduson
Si gènti beloio, or fin, nard sutiéu,
E pièi de mouloun d'encèns pur que fuson,
Meissoun de perfum pèr lou jouve Diéu.

LICIDAS

Regardo, veses pas l'estello esbrihaudanto
Qu'i Rèi esberluga duerbe lou draiòu sour
E li meno, esmóugu, devers la jasso santo ?
Li vaqui, saludant soun Rèi, mèstre dóu jour.

TITIRE

Lou vese, candi ; vese, de tout caire,
S'abra, peramount, de mounde nouvèu ;

Jussa facit tellus, jussis obtemperat æther,
Purior et toto scintillant lumina mundo.

TITYRUS

Qualis puniceis splendor solet esse hyacinthis
Aut ceraso, aut nundùm maturæ solibus uvæ,
Aut lanæ quæ Sidonium mentitur ahenum,
Talis purpura, blande, tuo, puer, exit ab ore.

LYCIDAS

Qualia nocturno collucent sidera cœlo,
Qualis nocturnos micat inter Lucifer ignes,
Aut ponto exoriens primo cùm mane rubet sol,
Tale tui, formose puer, dant lumen ocelli.

F. P.

La terro óubeïs, esclau devèn l'aire,
E milo belu s'escampon dóu cèu.

LICIDAS

Coume vesès rougi grafihoun e jacinto
E, quàsi madura, lis age dóu rasin,
O la lano, tambèn, que lou Sidounen pinto,
Ti bouco, enfantounet, s'empourprisson ansin.

TITIRE

Coume un cèu seren clavela d'estello,
O l'astre Cifèr, grand lum de la niue,
O bèn la primo aubo, alin rouginello,
Tau, bello meina, flamejon tis iue !

A. DE GAGNAUD.

DINS LOU BOS

Dins lou bos, au tems siau de la margarideto,
Quand la niue fai fugi lou calabrun póurous,
Iéu vese, cado souer, uno gento droulleto
Emb'un galant jouvent, couble misterious.

Souto un oume rama, rescoundu per l'oumbreto,
Espinche, pensatiéu, aqueles amourous,
Iuél dins iuél, cor sus cor e sarrats à brasseto;
Ausisse das poutous lou murmur amistous.

E pamens, m'avièn dich : bonur es farfantèlo !
Mès, lou bonur, l'ai vist lusent coumo l'estèlo.
Lou que parlavo antau m'enganavo segur.

S'aqueles longs poutous, ardents mai que la flamo ;
S'aqueles rendès-vous, embriaigariè de l'amo,
N'en soun pas uno provo, ount'es doun lou bonur ?

MAURICE FAURE.

Paris, 6 septembre 1875.

DANS LE BOIS

Dans le bois, au temps serein (*où fleurit*) la marguerite, — quand la nuit fait fuir le crépuscule peureux,— moi, je vois, chaque soir, une charmante jeune fille — avec un beau jeune homme, couple mystérieux.

Sous un ormeau touffu, caché par l'ombre, — j'épie, pensif, ces amoureux, — œil dans œil, cœur sur cœur et serrés l'un contre l'autre; — j'écoute des baisers le doux murmure.

Et cependant on m'avait dit : bonheur est illusion ! — Mais le bonheur, je l'ai vu, brillant comme l'étoile. — Celui qui parlait ainsi me trompait sûrement.

Si ces longs baisers, plus ardents que la flamme ; — si ces rendez-vous, enivrement de l'âme, — n'en sont pas une preuve, où donc est le bonheur ?

MAURICE FAURE.

LOU COUISSI DE L'OME ENDEUTAT[1]

CONTE

—

Marcel, qu'a manjat tout soun be,
Qu'a de déutes uno carrado,
Trovo, un jour, *sus la Passejado*,
Soun camarado Barnabé.
Aqueste, sourne d'ourdinàri,
Aviò'quel jour, d'un legatàri
Que ven d'entarrà soun parent,
L'anado lesto e l'er risent.
— Qu'es acò ? dis lou camarado,
Jamai t'ai pas vist tant galoi !
— N'es pas senso rasou; s'ou soi
Es qu'ai l'espallo descargado
D'un famous pés... Despèi quatre ans
Aviò 'n déute de milo francs;
M'èro un gros trincament de testo.
Amb l'argent de moun *mourestel*
Ai tout pagat, moun boun Marcel;
Amai un quicomet me resto;
Es acò que me met en festo.

L'OREILLER DE L'HOMME ENDETTÉ

CONTE

—

Marcel, qui a mangé tout son bien, — qui a de dettes une charretée, — trouve un jour, *sur la Promenade*, — son camarade Barnabé. — Celui-ci, sombre d'ordinaire. — avait ce jour-là, d'un légataire — qui vient d'enterrer son parent, — l'allure leste et l'air riant. — « Qu'est-ce ? dit le camarade, — jamais je ne t'ai vu aussi jovial?» — « Ce n'est pas sans raison ; si je le suis, — c'est que j'ai l'épaule déchargée — d'un fameux poids.... Depuis quatre ans,— j'avais une dette de mille francs; — cela m'était un grand casse-tête. — Avec l'argent de mon *morestel* — j'ai tout payé, mon bon Marcel, — et même quelque petite chose me reste : — c'est là ce qui me met en fête. — Je ne comprends pas l'homme endetté —

[1] Languedocien, sous-dialecte de Béziers et de ses environs,

Coumpreni pas l'ome endéutat
Que counservo sa gaietat
E dourmis quand lou jour se sarro
Per lou pagament arrestat.
Ieu, per te dire la vertat,
Touto la nèit fasiò tantaro.
— Dourmissi pla touto la nèit,
Dis l'autre, amai la matinado.
Que se revire dins soun lèit
E fague mai d'uno velhado,
Moun créanciè, tout ancious,
Qu'asseguto sous picalhous
Qu'al segu tournarà pus veire.
M'es pas difficile d'ou creire.
Mais lous endéutats, de tout tems,
Pla vestits ou couverts de pelhos,
Ou viscut galois e countens
E dourmit sus sas dos aurelhos.
Per probo e per te diverti,
Te dirai (pèi qu'acò t'estouno)
Ço qu'ai legit dins Suetouno
Ou quauqu'autre libre lati,
D'un chivaliè, grand manlevaire,
Del tems d'Augusto, l'emperaire,
Qu'aviò manjat soun sant-frusqui
E deviò jusqu'à sa flassado.

qui conserve sa gaieté — et dort quand le jour s'approche — pour le payement arrêté. — Moi, pour te dire la vérité, — toute la nuit j'étais dans un état d'agitation.» —« Moi, je dors bien toute la nuit, — dit l'autre, et même la matinée. — Qu'il se retourne dans son lit et qu'il fasse plus d'une veillée, — mon créancier, tout inquiet, — qui poursuit ses écus — que, pour sûr, il ne reverra plus, — il ne m'est pas difficile de le croire. — Mais les endettés, en tout temps, — bien vêtus ou couverts de haillons, — ont vécu gais et contents — et dormi sur leurs deux oreilles.— En preuve et pour te divertir, — je te dirai (puisque cela t'étonne) — ce que j'ai lu dans Suétone — ou quelque autre livre latin, — au sujet d'un chevalier, grand emprunteur, — du temps d'Auguste, l'empereur, — qui avait mangé son saint-frusquin — et devait jusqu'à la couverture de son

Des dous uels dourmissiò pamens
E passavo de bous mouments.....
Tout se veńdet à la cridado
Quand fouguet mort, sounquo un couissi,
Mitat vert, mitat cremezi,
Que vourguet pas croumpà'n pelhaire :
Res de tant salle e tant arnat !....
Venguet un moussu galounat
Que lou croumpet per l'emperaire.
Cadun ne fouguet estounat!
Mai qu'estounat!... S'uno vestalo
Aviò mancat à soun serment
De gardà sa flou virginalo
(Ço qu'arribavo raroment),
Dins Roumo e dins soun vesinage
Se n'en seriò pas tant charrat
Que d'aquel couissi desoundrat,
Croumpat, qual sap per quane usage !
Acò se saget à la fi :
Cesar poudiò pas pus dourmi :
Toujour, malgrat la medicino,
Se derelhavo trop lèu.
Aviò manjat mai d'uno esquino,
Mai d'un rable, mai d'uno lèu
De lebraut, dount la carn negrouso
Passo per estre dourmilhouso

lit.— Des deux yeux il n'en dormait pas moins—et passait de bons moments.... — Tout se vendit à la criée — quand il fut mort, sauf un oreiller, — moitié vert, moitié cramoisi, — que ne voulut pas acheter un chiffonnier. — Impossible de rien voir d'aussi sale et d'aussi piqué par les teignes !... — Il vint un monsieur galonné — qui l'acheta pour l'empereur. — Chacun en fut étonné ! — plus qu'étonné !... Si une vestale — avait manqué à son serment — de garder sa fleur virginale — (ce qui arrivait rarement), — dans Rome et dans son voisinage — il ne s'en serait pas autant parlé — que de cet oreiller en lambeaux, — acheté qui sait pour quel usage ! — Cela se sut à la fin : — César ne pouvait plus dormir; — toujours, malgré la médecine, — il s'éveillait trop tôt. — Il avait mangé plus d'une échine, — plus d'un râble, plus d'un poumon — de levraut, dont la chair noirâtre — passe pour être dormitive. —

Sens mai dourmi ; aviò sannat,
Per estre al diéu del som dounat
En sacrifici, uno carrado
D'agnels e touto uno cabrado.
Dins lous temples, amb lou cap bas,
Lous auguros l'aviòu de-bado
Pregat : Cesar dourmissiò pas.
Carguet counsultà lous ouracles
(Se sap que fòu pas de miracles,
Mais lou mounde pauruc lous crei).
Faguèrou'ntendre que lou rei
Poudriò dourmi la neit entieiro
Amb lou cap sus la couissinieiro
De quauque malurous, d'un gu,
Que, malgrat milo e milo auvàris,
Malgrat la fam, lous tems countràris,
Auriò gardat un som segu.
Atal la couissinieiro raro
Del chivaliè tant endéutat,
Que, des uchès assegutat,
Dourmissiò coumo uno missarro,
Se croumpet . . Mais te dirai pas
Se Sa Majestat imperialo
Sul couissi dourmiguet en pas.
Aget pamens mai de chabenço

sans en dormir davantage ; il avait saigné, — pour être au dieu du sommeil donné — en sacrifice, une charretée — d'agneaux et tout un troupeau de chèvres. — Dans les temples, avec la tête inclinée, — les augures l'avaient en vain — prié : César ne dormait pas. — Il fallut consulter les oracles. — (On sait qu'ils ne font pas des miracles,— mais les gens peureux les croient.)— Ils firent entendre que le roi — pourrait dormir la nuit entière — avec la tête sur la taie de l'oreiller — de quelque malheureux, d'un gueux, — qui, malgré mille et mille accidents, — malgré la faim et les temps contraires, — aurait conservé un sommeil solide. — Ainsi l'oreiller rare du chevalier endetté, — qui, par les huissiers poursuivi, dormait comme un loir, — fut acheté..... Mais je ne te dirai pas — si Sa Majesté impériale — sur l'oreiller dormit en paix.

— Il eut cependant plus de chance — qu'un autre roi persan ou

Qu'un autre rèi persan ou turc
Qu'assegutavo lou malur.
Aqueste, seloun la scienço
De quauque astronomo famous,
Per veire la fi de sa peno.
Deviò metre sus sa coudeno
La camiso d'un ome urous.
Pesto ! d'omes d'aquelo meno
Cal pla cercà, pla furetà,
En tout lioc faire troumpetà,
Per ne trouvà miejo-douchèno.
Ne disi trop... S'en trouvet un :
Sus un moulou de balajun
Dourmissiò joust uno remiso...
Fouguet vite destrassounat,
E dins un ai desboutounat.....
Mais n'aget pas cap de camiso.

GABRIEL AZAÏS.

turc — que poursuivait le malheur. — Celui-ci, d'après la science de quelque astronome fameux, — pour voir la fin de sa peine, — devait mettre sur sa peau — la chemise d'un homme heureux. — Peste ! des hommes de cette espèce, — il faut bien chercher, bien fureter, — en tout lieu faire trompeter, — pour en trouver une demi-douzaine — J'en dis trop.... — Il s'en trouva un : — sur un tas d'ordures, — il dormait sous une remise.... — Il fut vite éveillé — et en moins de rien déboutonné.... — mais il n'eut pas de chemise.

G. AZAÏS.

L'IRANGIÈ[1]

O Prouvença ! nobla terra,
Bela entre mila e sencèra,
Decoun abitou counsents
La fe, l'eime e lou grand sens ;

Gracieusa altant couma óustera,
Chas tu nais, chas tu prouspera,
L'aubre toujour verd que sent
Mai qu'alenada d'encens.

La qu'efantet qu l'a facha
Per amor d'acò t'agacha
Ambe un celestial sourris.

L'Irangiè pot mas li plaire :
Ela es alcop vierja e maire,
El alcop frucha e flouris.

J. Roux,
Curé à Saint-Silvain (Corrèze).

L'ORANGER

O Provence ! noble terre, — sincère et belle entre mille, — où habitent volontiers et d'accord — la foi, le courage et le grand sens ;

Gracieuse autant qu'austère, — chez toi naît, chez toi prospère — l'arbre toujours vert qui sent — plus que le parfum de l'encens.

Celle qui enfanta Celui qui l'a créée— à cause de cela te regarde avec un céleste souris.

L'oranger ne peut que lui plaire : — elle est à la fois vierge et mère, — et lui porte en même temps fleurs et fruits.

J. Roux.
Curé à Saint-Silvain (Corrèze).

[1] Limousin, sous-dialecte de Tulle. Ce sonnet a obtenu une médaille d'argent au concours de Forcalquier.

Au singulier, dans le langage de Tulle et de ses environs, la finale féminine prend le son de l'*o* : *terra, mila* = *terro, milo*.

BIBLIOGRAPHIE

Chrestomathie provençale, accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire, par Karl Bartsch. Troisième édition, revue et corrigée. (Elberfeld, R.-L. Friderichs, éditeur, 1875.)

La deuxième édition de la *Chrestomathie provençale* de M. Bartsch a paru en 1868. Celle-ci n'en diffère pas sensiblement. La composition du recueil, sauf l'addition d'un morceau tiré du mystère de sainte Agnès, est restée la même. Quelques-unes des fautes les plus évidentes qu'avait commises l'éditeur, soit dans l'établissement, soit dans l'interprétation du texte, ont été corrigées. Ainsi on n'y trouve plus les énormités suivantes : *Soleil = terre*[1] pour *so leit = son lit ; s'afauda = se pollue*[2] pour *sa fauda = son giron; eissutz = pain blanc*[3]; *fanc = pouvoir*[4]; *trineada = boisson*[5]; *soleil de mer*[6] pour *soleil de mars*. Mais la critique aurait encore, je pense, beaucoup à faire s'il lui fallait relever tous les mauvais choix de leçons, toutes les corrections téméraires, toutes les interprétations fausses ou arbitraires, et données toujours comme certaines, qui ont passé de la deuxième édition dans la troisième[7]. N'ayant pas le loisir de soumettre celle-ci à un examen particulier et détaillé, je me bornerai à réunir ici quelques-unes des observations[8] que j'avais faites, au hasard de mes lectures ou de mes recherches, sur divers passages de la précédente édition, que je retrouve sans modification ou mal corrigées dans la nouvelle. Pour l'utilité de ceux de mes lecteurs qui ne possèdent que la seconde édition, — et auxquels je ne conseille pas de se mettre en frais pour se procurer la troisième, — je donnerai l'indication de la colonne et de la ligne dans l'une et dans l'autre. Les chiffres afférents à la seconde édition seront placés les derniers et entre parenthèses.

Col. 18, ligne 21 (18, 19). *Ab nou can*. Le ms. porte *jan*. La cor-

[1] Deuxième édition, 23, 34. — [2] *Ibid.*, 327, 45. — [3] *Ibid.*, 188, 3. — [4] *Ibid.*, 386, 24 — [5] *Ibid.*, 395, 13.— [6] *Ibid.*, 94, 9.

[7] Je ne connais pas la 1re édition. Elle a été publiée en 1855, sous le titre de *Provenzalisches Lesebuch*.

[8] Je laisse de côté celles qui concernent les corrections orthographiques dont le sens n'a pas eu à souffrir ou qui n'ont pas eu pour effet d'effacer d'intéressantes particularités dialectales. Mais ces corrections sont aussi, en général, fort arbitraires : témérité et inconséquence, tel est en deux mots le résumé du système orthographique de M. Bartsch.

rection indiquée était donc *chan*, non *can*, qui n'est pas du dialecte dans lequel la pièce a été composée[1].

18,4 (18,2). *Siu jauvit*. C'est aussi la leçon du premier éditeur, M. Paul Meyer. Mais je pense qu'il faut *sin*.

19, 12 (18, 36). *Ja per re no foran*. Il faudrait *n'o*, ce me semble.

19, 26 (19, 19). *Mos fui naz de ma maire*. M. Bartsch change arbitrairement *mos* en *pos*. Le ms. n'est point fautif. *Mos* est pour *mas*: c'est une forme bien connue. Quant à sa signification en cet endroit (*dès que*), quoiqu'elle ne soit pas la plus habituelle, il y en a d'autres exemples. Ainsi plus loin, 187, 42 (186, 25), et dans Raynouard, L. R. I, 565 *b*: Nulla paraula plus que ventz — Non a fre, *mas* passa las dentz. Voy. aussi *Flamenca*, v. 4268. Elle persiste encore dans les dialectes modernes.

20, 18 (19, 33). *Ei en dol e mo cor*. M. Bartsch a encore reproduit ici, sans la corriger, la leçon du premier éditeur[2]. Il fallait *ei eu* (*habeo ego*).

33, 7 (32, 8). *Auriu viih cau musit*. De ce passage de *G. de Rossillon* où M. Bartsch voit quatre adjectifs consécutifs (*léger, vieux, vide, moisi*), sans un seul substantif auquel il les rapporte, M. Paul Meyer a donné dans la *Romania* (IV, 131), en rendant compte de cette troisième édition de la *Chrestomathie*[3], une interprétation bien préférable : *en route! vieux chat-huant moisi*. Je crois pourtant qu'il vaut mieux expliquer *cau* par *caput* (cette forme existe encore dans la Marche limousine) et traduire : *vieux chef moisi*. Pour l'épithète de *moisi*, allusion outrageante aux cheveux blancs de Drausgo, cf. le limousin *chana* (languedocien *canos*) = lat. *canas*, qui signifie les *fleurs*, les moisissures qui se forment sur le vin en vidange.

[1] Voy. d'autres exemples de *j* pour *ch* dans la *Romania*, I, 408. On peut y ajouter le suivant : *dreiuras* = *drecharas*, dans une charte de 1187 (Feuillet, *Layettes du Trésor des Chartes*, n° 344).

[2] M. P. Meyer, *Anciennes Poésies religieuses en langue d'oc;* Paris, 1860. M. Bartsch n'a reproduit qu'un fragment très-court de la plus longue et de la plus intéressante de ces poésies. Je profite de l'occasion qui s'offre ici pour proposer deux ou trois corrections à la partie non reproduite : *V.* 81. *O estan seis fiel*. D'après M. Boucherie, qui a pris autrefois de cette pièce une copie qu'il a bien voulu me communiquer, le ms. porte aussi bien *estau* que *estan*. C'est la première leçon que j'aurais adoptée. Cf. au v. 84, *remanrau*. Il n'y a pas d'autre 3e pers. plur. en *an* (ou *au*) dans la pièce. Quant à *seis fiel*, c'est, je pense, *sei ffiel* qu'il fallait lire. Cf. dans la même pièce, v. 78, *ab bels* pour *ab els*.—246. *E s'auvis ma oraso*. Il faut *esauvis* = *exauce*. — 252. *On om novelesis*. J'écrirais *no velesis* au lieu de voir là, comme M. Meyer, une forme d'un verbe hypothétique *novelesir*.

[3] Je m'associe à toutes les critiques, tant générales que particulières,

36,5 (34, 32) : *devins lo fi* :—36.9 (34. 36) : *lo gran devi*. Dans ces deux passages de *G. de Rossilhon*, M. Bartsch, comme d'habitude, suit la leçon du ms. de Paris. Le ms. d'Oxford, au premier, donne *del vieil elfin* ; au second, *le grant douuin*. M. Meyer conjecture avec raison, je crois (voy. *Romania*, IV, 132), que la leçon du ms. de Paris est une correction de copiste et ne doit pas être la bonne. Je propose *delfin* = fr. *dauphin*. A la forme *douvin* du second passage, dans le ms. d'Oxford, comparez *dóufi*, très-répandu en Limousin comme nom de personne.

48, 13 et 14 (46, 24 et 25). *Charte antérieure à* 1135. Dans cette charte, reproduite ici d'après la copie de M. Teulet (*Layettes du trésor des chartes*), on lit deux fois *filu* au lieu de *filii* (= *fili*), les deux *i* servant à figurer le mouillage de l'*l*. M. Bartsch est d'autant moins excusable de n'avoir pas corrigé dans cette 3e édition la faute de M. Teulet, que la bonne leçon a été donnée depuis deux ans par M. Meyer, dans son excellent *recueil*, p. 165, où la même charte a été publiée.

57,3 et 58 1 (56,9 et 12). Le *quedas* qui se lit en ces deux endroits, et que M Bartsch, contrairement à ses habitudes d'interprétation aventureuse, n'essaye pas d'expliquer, doit vouloir dire *excepté*. C'est probablement le participe passé masculin pluriel d'un verbe *quedar* (*quietare*). Cf. l'espagnol. En Languedoc, comme en d'autres provinces, *quitter* a toute l'étendue de signification du français *laisser*. Il en est de même en Saintonge : *Quittez-le tranquille* : — *quittez-zou là*.

175-182 (173-180). L'extrait de Daude de Prades, ici donné, offre plusieurs exemples de la forme *aun* (= *habent*), que M. Bartsch change toujours en *an*. *Aun* est pourtant une forme très-légitime; elle appartient, à ce qu'il semble, au dialecte languedocien. On la trouve plusieurs fois dans les chartes du *Mémorial des nobles*, publiées par M. Montel dans la *Revue des langues romanes*.

187, 22 (186, 8). *E muratz*. Il fallait écrire *emuratz* (*emmuratz*). *E* ici ne conviendrait pas ; il faudrait *ni*.

189, 11 (188, 3). *Et eissutz*, etc. M. Bartsch, je ne sais sur quel fondement, avait, dans sa 2e édition, traduit ce mot, qui veut dire *sec*, par *pain blanc*. Il en donne aujourd'hui le vrai sens et rétablit le passage, pour la ponctuation comme pour le reste, de manière à le rendre intelligible. Il aurait pu conserver *issutz*, qui est la leçon du ms. (cf. *issir*, de *exire*, à côté de *eissir*), et continuer d'écrire, deux vers plus loin, *tantolhatz* en un seul mot. *Tatouiller* existe avec le sens de *vautrer*, dans le dialecte bourguignon, et peut bien

contenues dans cet excellent article, auquel il me suffira, sans prendre le soin de les reproduire ici, de renvoyer mes lecteurs.

avoir, avec ou sans nasalisation de l'*a*, un correspondant dans des dialectes du Midi.

213, 2 (209, 23). *Entrecapiadamens*. Glossaire : *mutuellement*, ce qui est bien le sens. Je m'étonne que M. Bartsch, ordinairement moins timide, n'ait pas corrigé cette forme barbare en *entrecambiadamens*.

250, 24 (246, 36). *Ni en ren altra non enten*. C'est un vers de *Jaufre*. Aucun des mss. ne donne cet *altra*, qui est une correction arbitraire de l'éditeur. L'un a *ren alte*, les deux autres *ren al re*, qui est la bonne leçon. On a d'autres exemples de cette expression. Ainsi, dans la *Vie de sainte Petronille* (Meyer, *Recueil*, 137, 45) : *No lur respondia ren al re*. Cf. le français *rien autre chose*.

268, 39 (264, 45) : *S'a ditz la dona* ; 306, 41 (301, 18) : *so dis li sancta*. Dans les deux cas, le ms. porte *sa*, qu'il fallait garder. C'est une forme renforcée de *so*, aujourd'hui très-répandue, et dont les exemples dans l'ancienne littérature ne sont pas très-rares. Voy. *Romania*, IV, 339, note 4.

271, 30 (268, 30). *Pui lor fai estiu tot l'an*. La 2e édition porte *estui*. Ce n'est point une faute d'impression, car on lit dans le glossaire : « *estui*, étui, accueil. *Aufnahme*. » La bonne leçon est aujourd'hui rétablie dans le texte ; mais l'article correspondant du glossaire n'a pas été corrigé, probablement parce qu'il ne s'y trouvait pas de chiffre de renvoi, et les élèves de M. Bartsch pourront ainsi, forts de son autorité, continuer à traduire *estui* par *Aufnahme*, et *Aufnahme* par *estui*.

272,2 (268,2). *Estan dolcess' e joven*. Ms. *reven*. Peut-être n'y avait-il rien à changer. *Reven* pourrait être un substantif verbal tiré de *revenir* et signifiant *bonne santé*, ou encore *cequi plaît* (*qui revient*).

285, 13 (281, 3). *El mieu parer*. C'est la leçon du ms. M. Bartsch corrige *al*. Pourquoi ? La substitution du locatif au datif commence à devenir fréquente dans les monuments du déclin de la littérature; elle est aujourd'hui presque générale dans quelques dialectes.

294, 29 (290,29). *L'autrui beutat tein e esfassa*. M. Bartsch n'hésite pas à forger, sur ce *tein*, un verbe *teiner* auquel il attribue le sens d'*éteindre* et qu'il distingue de *tenher*, signifiant *teindre*, comme s'il n'était pas évident que c'est à ce dernier seul que nous avons ici affaire. Le sens est : *elle noircit* (*obscurcit*) *et efface la beauté d'autrui*. M. Bartsch devait d'autant moins s'y méprendre qu'il traduit lui-même par *finster* le participe passé de *tenher*.

305, 41 (300, 28). *Ill i vezitaria*. Il faut *illi* en un seul mot. C'est une forme très-légitime du pronom personnel féminin singulier, comme *li* de l'article, dans la variété méridionale du dialecte provençal.

307, 6 et 8 (302, 6 et 8). *Bezeni, bezenis*, que M. Bartsch remplace par *benezi, benezis*, sont encore des formes provençales qu'il fallait conserver[1].

307, 33 (337, 10). *E lo cors que n'es destruhs.* M. Bartsch supprime *que*. A tort, peut-être. Ce *que* explétif se rencontre ailleurs. C'est un idiotisme aujourd'hui fort répandu, et dont il n'est pas indifférent de constater l'existence à la fin du XIIIe siècle.

311-316 (301-306). Pièce de Folquet de Lunel, dans laquelle M. Bartsch change encore arbitrairement des formes très-légitimes en d'autres qui lui semblent plus correctes. Ainsi *cavayers* en *cavaliers* (pourquoi alors maintient-il, dans la nouvelle de Peire Guilhem, la forme *cavazier*, qui est bien plus extraordinaire ?), *boyers* et *renoyers* en *boviers* et *renoviers*, *esuriers* en *usuriers*.

322, 15 (315, 32). *No val una glan.* Il faut *un aglan*. *Glan* n'a jamais été féminin, et la forme *aglan*, résultant de la prosthèse de l'*a*, est bien connue. C'est la seule qui persiste dans plusieurs dialectes, sinon dans tous.

328, 1 (321,37). *El for luxurios.* Il faudrait, je pense, corriger *fox*.

339, 24 (333, 10). *Trop si banhon.* J'aurais préféré à *trop* le *tro* que donne un autre ms. Les idées se lieraient ainsi beaucoup mieux; il faudrait alors substituer une virgule aux deux points qui terminent le vers précédent.

341, 30 (335, 14). *Deus veser consir.* Peut-être, dit M. B. en note, *deus n'aver consir*. Je pense que la bonne leçon est *deus n'eser* (*esser*), où *deus* = *deu se*.

345, 18 (343, 18). *E plus podon trebalhar.* Ms. *pueys* (= *ensuite*), qui convient beaucoup mieux. Je ne devine pas la raison de ce changement.

345, 19 (343,19). *Fazendas.* La précédente édition portait *fazemias*, barbarisme que M. Bartsch n'avait pas hésité à introduire également dans son glossaire. La vraie leçon est certainement *fazennas*, l'assimilation de *d* à un *n* précédent étant un phénomene assez fréquent dans le dialecte provençal, auquel appartient le morceau où ce mot se trouve[2].

345, 22 (343, 23). *Del plazer de la cara.* J'aurais corrigé *carn*.

349, 28 et 31. *Sos chanz* ; — *sa femna*. *Sos* et *sa*, dans ces deux

[1] Ce sont celles qu'emploie constamment Raymond Féraud dans la *Vie de saint Honorat*.

[2] Le ms. offre une autre forme dialectale que M. Bartsch a également corrigée à tort. C'est *corre* qu'il change en *cor* (343, 28). *Renembra* (344, 6), changé de même mal à propos en *remembra* dans la 2e édition, a été rétabli dans celle-ci.

passages de *Sainte Agnès*, sont des formes de l'article [1]. M. Bartsch, qui, dans son édition de ce mystère, avait cru devoir les rejeter, les rétablit ici avec raison. Mais il aurait fallu les mentionner dans le *Tableau sommaire des flexions*, où on les cherche aussi vainement que dans le glossaire.

362, 21 (356, 17). *Ben arvezatz*. Dans la précédente édition, on lit dans le glossaire, avec référence à ce passage: *arvezatz, propre* (!). Aujourd'hui M. Bartsch corrige *avezatz*. La bonne leçon est certainement celle du ms, qu'il fallait seulement lire *arnezatz* = *harnaché, équipé*. Cf. deux vers plus bas : *los arnes sia bels e politz*.

364, 16 (358, 12). *E mai que may las messas. May que may* ne veut pas dire *à qui mieux mieux*. Cette locution, encore fort usitée, signifie *surtout, principalement*.

364, 18 (358, 14). *Malmerens*. Dans son glossaire, M. B. traduit *malmerir* par *se mal conduire*. La vraie signification est *démériter*.

371, 12 (365, 5). *Cum un dels luocx quel rey volia amar*. M. B. propose de corriger *volia* en *solia*. Aucune correction n'est nécessaire. *Voler*, dans le dialecte provençal, auquel appartient la pièce d'où ce vers est tiré, et dans celui du bas Languedoc, jouait souvent, comme *dever*, le rôle d'un espèce d'auxiliaire. On trouvera de nombreux exemples de cet emploi des deux verbes dans *Sancta Agnes* et le *Ludus sancti Jacobi*. Cf. *Ferabras*, v. 743 : *Per lo bon rey de Fransa que el VOLC lont amar* (= *qu'il aimait*, tout simplement), et dans G. de la Barre (Meyer, *Recueil*, p. 128, v. 96) : *los fey venir els VOLC menar* (= *les mena*).

372, 8 (366, 5). *A sant Loys, vers cors, sans de Masselha*. Il faut effacer la seconde virgule. Voy. *Revue des langues romanes*, t. VII, p. 78. — Dans ses *Denkmæler*, où cette pièce a été publiée en premier lieu, M. Bartsch se demande quel est le personnage ainsi désigné. C'est le second fils du roi Charles le Boiteux, qui fut évêque de Toulouse. Il mourut le 19 août 1297 et fut canonisé vingt ans plus tard. Voy. Lieutaud, *Un troubadour aptésien*, p. 9, 10 et 14.

380, 6 (374, 6). *Si tost Jhesus essa efansa*. Le ms. porte *Si totz*, qui est pour *sitot* = *quoique*. *Si tost* change le sens. C'est un caractère du texte auquel appartient ce vers de faire suivre d'un *z* tout *t* final.

386, 1 (380, 1). *L'effant Jesus vet e manget*. M. Bartsch inscrit ce *vet* parmi les formes de *anar*, comme identique à *vai*. Je crois qu'il se trompe, et que c'est à *beure* qu'il aurait dû le rapporter. *Vet*=*bec*, comme, dans le même texte (*Évangile de l'enfance*), *pret* = *prec* (*Denkmæler*, 274, 16), et *at* = *ac* (*ibid.*, 284, 1 et 33). Voilà pour le *t*. Quant au *v* remplaçant *b*, le même texte offre encore (*ibid.*,

[1] Sur ces formes, voy. la *Revue*, V, 463.

301, 6) *valar* = *balar*, et l'on y trouve aussi la mutation inverse : *bes* = *vetz* (*ibid.*, 303, 18)[1].

386, 23-26 (380, 23-26). *Évangile de l'enfance* :

> L'effant que hier nos ajudet,
> Per so car ren hom nel donet,
> Sapjas que ieu vau fort doptan
> Que haga fag aquel affan.

Au lieu de *haga* et de *affan* dans ce dernier vers, le ms. porte *uaga* et *effant*, à quoi il n'y avait rien à changer. Il fallait seulement écrire *v'aga*. Pour la répétition d'*effant*, comparez le passage suivant du même poëme (Bartsch, *Denkmæler*, 290 5-7 :

> E l'effant Jhesus mantenent,
> Veren del pobol et de la gent,
> Del mur aval l'effan sautet.

Quant à *v'*, il est pour *vo*, forme du pronom neutre dont il y a, si je ne me trompe, un autre exemple dans la même pièce [2], *Chrestomathie*, 387, 8 (381, 8), et *Denkmæler*, 286, 4 :

> Dis Joseph : « Senher, que dizes ? »
> « Senher, *nos* te direm addes. »

Le ms., d'après M. Bartsch, porte *no*, qui ne peut aucunement convenir. Mais je pense qu'il a mal lu et qu'il y a *uo* (*vo*). *Nos* serait dans tous les cas une mauvaise correction, car le verbe peut se passer de sujet, mais il exige un régime et n'en veut d'autre ici que le pronom neutre.

388, 17 (382, 17). *Quem ajas fag venir vessar*. Dans le glossaire, M. B. renvoie à *vezitar*, et, sous ce mot, il mentionne en effet

[1] Dans un autre endroit du même poëme, non reproduit dans la *Chrestomathie*, on lit (*Denkmæler*, 294, 14) : *Del obrador part e vessem*. M. Bartsch considère encore ici *ve* comme une forme altérée de *vai*, en quoi certainement il a tort. *Vessem* (*ve s'en*) signifie *s'en vient* et non pas *s'en va*.

[2] Je n'avais encore remarqué ni l'un ni l'autre quand j'ai réuni les *Notes sur le pronom neutre en provençal*, publiées dans la *Romania* (IV, 338). Ils permettent de reculer de plus d'un siècle la date de la constatation par l'écriture de cette forme remarquable. Le ms. de l'*Évangile de l'enfance* est en effet daté de 1374, et celui du *Ludus sancti Jacobi*, où se trouve l'exemple le plus ancien que j'eusse jusqu'alors observé, n'est, au plus, que de 1495.

notre passage. Il est clair pourtant que *vessar*, ici non plus qu'ailleurs, ne peut être *visitare*. Ce n'est rien autre chose que *vexare*. Le sens est *tourmenter, fatiguer*.

389, 27 (383, 27). *Alors*. Ms. *alons*, qui devait être conservé. Les deux mots ont du reste le même sens. *Alors* est pour *alhors*, et *alons* pour *alhons* (*aliunde*). Ce dernier adverbe se rencontre dans d'autres textes en dialecte provençal, par exemple la *Vie de saint-Honorat*. Cf. *Revue des Langues romanes*, VII, 81.

389, 30 (383, 30). *An cavals uo an carris*. *Uo* devait être écrit *vo*. Ce n'est pas, comme paraît le croire M. Bartsch, le résultat d'une diphthongaison de l'*o* (= *aut*) comme est celle de l'*ŏ* étymologique dans *buou*, *uou*. *U* est bien ici la consonne *v* tenant lieu de l'aspiration, comme le digamma des Éoliens. Cf. ci-dessus, 386, 23, sur *vo* = *o* (*hoc*).

390, 3 (384, 3). *E can fora ben saonat lo cors*. M. Bartsch, dans sa 2e édition, traduisait *saonat* par *rassasié* (il s'agit d'un cadavre !), voyant apparemment dans ce mot une autre forme, obtenue par le changement de *l* en *n*, de *saolat* pour *sadolat*. Aujourd'hui il le traduit par *mûrir*, interprétation tout aussi arbitraire et qui n'est guère mieux appropriée. Il me semble évident que nous avons ici affaire au participe d'un verbe *sabonar* (fr. *savonner*), réduit à *saonar* comme *abondar* à *aondar*.

401, 39 et 402, 34 (395, 39 ; 396, 34). *Passi*. M. Bartsch n'hésite pas à déduire de cette forme un verbe *passir* = *souffrir*. Je ne sais si un tel verbe existe, mais on peut expliquer notre *passi* sans son secours. Nous avons ici tout simplement la 1re personne indicatif présent du verbe *passar*, employé comme nous l'employons encore dans les locutions telles que *passa fauto* (*manquer de*). Ainsi Jasmin (IV, 387) : *D'oubriés, al sarrat, de tout passon nessèro*. Même emploi en catalan : *Y per les penes que passam* (*Goig dels ous*, p. 11.)

409, 41 (403, 41). *Car cla vo avia ganhat*[1]. Leçon du ms. M. Bartsch a corrigé mal à propos *vo* en *o*. Cf. ci-dessus la note sur 386, 23.

409, 36 et 43 (403, 36 et 43). *Declararan; deciayraven*. Formes remarquables qui sont déjà, ou à très-peu près, celles du patois actuel. M. Bartsch les a changées en *ay declarat*, effaçant ainsi l'un des traits les plus saillants de son texte.

410, 41 (404, 41). *Car vos s'es*. Il fallait, sans apostrophe, *vos ses*. Cette forme *ses*, aujourd'hui répandue dans la plupart des dialectes, se trouve dans d'autres textes mêmes plus anciens que celui-ci et d'une langue beaucoup plus pure.

[1] Ce passage et tous ceux qui suivent appartiennent au *Ludus sancti Jacobi*, texte déjà presque à moitié moderne.

410, 43 (404, 43). *E si vos avez confort*. Il faut suppléer *non*. Le sens et la mesure l'exigent.

411, 5 (405, 6). *Entretant que ieu retornaray*. M. Bartsch, ici et ailleurs (177, 1), donne à *entretant* la signification de *autant*. C'est une erreur manifeste. Ce mot veut dire *tandis, en attendant*. Il est encore en usage.

411, 14 (405, 14). *Soleta coma las chins*. M. B., dans son glossaire, n'indique pour *coma* d'autre signification que *comme*. Il en faut conclure qu'il comprend ici *seule comme les chiens*. En quoi certainement il se trompe. *Coma* de ce vers est non *quomodo*, mais *cum* (= *avec*) [1]. Nous disons aujourd'hui *coumo*.

412, 12 (406, 12). *Selo mi sembla*. Dans la 2e édition, *selo* est traduit par *cela* (!). Aujourd'hui il l'est par *à ce que*, ce qui est bien le sens, mais n'explique pas le mot. *Selo* n'est autre chose que le français *selon*, depuis longtemps adopté par la langue d'oc.

Je ferai suivre ces observations de quelques remarques sur le glossaire. Cette partie du livre de M. Bartsch en était et, bien que corrigée en quelques endroits, en est restée la plus défectueuse. Plusieurs des notes ci-dessus ont donné des échantillons assez notables des fautes qu'on y peut trouver. J'en relèverai encore quelques autres, qui achèveront d'édifier le lecteur sur la négligence apportée, quoi qu'il en dise, par M. Bartsch, à la révision comme à l'exécution d'un travail si important, en même temps que sur l'incroyable assurance avec laquelle,

> Inventant aux auteurs des sens inattendus,

il sait trancher les difficultés, réelles ou supposées, des textes qu'il interprète.

« Acampar. *Assembler* (2e édition). » C'est en effet une des significations de ce mot, mais qui ne peut convenir dans le passage auquel on renvoie. La nouvelle édition porte *battre*, qui est absurde. Il fallait *chasser*.

« Alezerar, *charmer*. » On a ici une preuve remarquable des « soins » que M. Bartsch se vante d'avoir donnés à son glossaire et de la peine qu'il a prise pour déterminer le sens des mots qu'il y enregistre. Raynouard traduit *alezerar* par *charmer ses loisirs*, ce qui est en effet à peu près exact. Mais, dans le vocabulaire alphabétique qui termine et résume le *Lexique roman*, on a imprimé seu-

[1] M. Bartsch a méconnu encore cette même préposition (sous la forme *con*) dans un passage de *Sancta Agnes*. Voyez la *Revue*, VII, 76, note 2.

lement « charmer. » et c'est ce que M. Bartsch, sans demander davantage, a ingénument accepté pour la véritable signification.

« Bercar, *rompre*. » Non : ébrécher. Voilà un exemple d'une des fautes que commet le plus souvent M. Bartsch. Au lieu d'indiquer la signification exacte et précise, ce qui presque toujours serait facile, il traduit par des à-peu-près. Non moins fréquemment, parmi toutes les significations d'un mot, il va prendre la plus éloignée du sens fondamental ou courant, sans même se demander si c'est celle qui convient dans les passages auxquels il renvoie. Je mentionnerai, parmi beaucoup d'autres, comme affectés de l'un ou l'autre de ces défauts, les articles de *afix*, *aizivar*, *ajauzir*, *arrenc*, *baratar*, *brotar*, *derramar*, *desazegar*, *erebre*, *espeissar*, *estancar*, *estrunat*, *frunir*, *ganda*, *guirens*, *istancia*, *jonta*, *ramar*, *raüzar*, *recalivar*, *rege*, *rozenda*, *soquet*, *trepei*, *veziatz*.

« Cabrella, *rais de roue*. » Raynouard, que M. Bartsch s'est borné à copier, ne donne à l'appui de cette interprétation d'autre exemple que le suivant, qui est aussi le seul auquel renvoie M. Bartsch :

Del bratz nous pretz una figa,
Que cabrella par de biga.

Mais les vers qui suivent montrent avec évidence que telle ne peut pas être la signification de *cabrella*. Il y est dit, en effet, que le personnage dont il s'agit ne peut étendre son bras :

E portatz lo mal estes,
Obs i auriatz ortiga
Quel enervius[1] estendes.

Cabrella désigne donc, non un objet droit, comme un rais de roue, mais au contraire quelque chose d'anguleux. Il faut le traduire par *chèvre* (machine), comme Rochegude, ou mieux par *chevron*, en entendant ce mot au sens spécial qu'il conserve, métaphoriquement, dans le blason et la langue militaire, et par suite donner ici à *biga*, au lieu de la signification de *char*, seule indiquée par M. Bartsch, celle de *poutre*, qu'il a également.

« Deslejar, *décrier* » Autre exemple de la légèreté de M. Bartsch. Il trouve dans Raynouard «*desleyar, décrier*», et ne cherche pas plus loin. Or une pareille signification ne peut aucunement convenir dans le passage cité. La véritable est *éloigner*, *séparer*, que Rochegude lui aurait fournie.

« Despres, *commun*. » Un point d'interrogation n'eût vraiment pas été de trop; mais M. Bartsch n'abuse pas de ce signe. Peut-

[1] Le ms. porte *enervi vos*, qu'il fallait de préférence corriger en *nervi vos*. Dans le *glossaire* on lit : « enervi, *énervé* », avec renvoi à ce vers. Comment donc M. Bartsch l'explique-t-il ?

être craint-il d'affaiblir, en s'en servant, le prestige du professeur. Le nombre est grand, dans son glossaire, des mots obscurs, quelquefois purement hypothétiques, ainsi expliqués, sans l'apparence d'un doute, « par le procédé facile de la divination [1] ». Voyez, entre autres, *barrufauz*, *berta*, *bestar*, *caramaillier*, *gradiens* (p.-ê. *grad jens*), *magrar*, *pojezada*, *raspaut*, *sera*, *vezis*.

« Espleitar, esplegar, *poursuivre;* réfl. *s'occuper.* » Deux verbes différents sont ici confondus, savoir : *exploiter* et *expliquer.* — La signification de *poursuivre* (une entreprise commencée), que peut avoir, en effet, le premier de ces deux verbes, est la plus éloignée du sens et ne convient pas au passage cité. Quant à celle de *s'occuper*, attribuée à *s'esplegar,* il suffit de lire le vers auquel renvoie M. Bartsch pour y reconnaître avec évidence le sens de *s'expliquer*.

« Espres, *excepté.* » Pas le moins du monde. C'est le français *exprès*. Voici le passage : « E si fonda sa oppinio en dreyt, disen qu'el a cas espres de ley per sa partida. »

« Estaca, *enclos.* » Nullement. La signification, bien évidente, est *lien*, *attache.* Dans sa 2e édition, M. Bartsch avait commis une faute semblable pour *estacar*, qu'il traduisait par *emprisonner*. Il donne aujourd'hui à ce mot son véritable sens : *lier*. Pourquoi donc n'a-t-il pas corrigé en même temps l'article de *estaca ?*

« Estanc, *privé.* » La 2e édition portait *amaigri*, moins éloigné du sens véritable, qui doit être celui de l'italien *stanco*.

« Estirar, *priver.* » Si confiant qu'on puisse être en M. Bartsch, cela ne laisse pas d'étonner un peu. Il n'a pourtant pas inventé cette explication ; il l'a prise dans Raynouard, mais de la même façon à peu près que celle d'*alezerar*, plus haut mentionnée. Raynouard, à l'article d'*estirar*, qu'il traduit par *étirer*, *étendre*, *allonger*, *arracher,* donne pour dernier exemple celui-ci, qui est précisément le même auquel renvoie M. Bartsch :

> ..... Pauc n'i trobaretz paupres ni estiratz
> De vestirs.....

et il traduit : « Peu vous y en trouverez de pauvres et d'*arrachés* (privés) de vêtements. » Mais M. Bartsch, qui, avec toute raison, met un point après *estiratz*, aurait dû rejeter, avec la ponctuation de Raynouard, son interprétation de ce participe. Le sens en doit être simplement *étiré*, c'est-à-dire *amaigri* par la souffrance ou la misère. Nous l'employons encore dans la même signification : *figuro estirádo*.

[1] P. Meyer, article cité.

« Faissa, *marque*. » Voici le passage où le mot se trouve ; il s'agit d'un palefroi :

E per la cropa una faissa
Ac plus blanca que flor de lir.

Il est bien clair que c'est une *marque ;* mais il peut y en avoir de bien des sortes. Celle-ci était sans doute longue et étroite, et c'est ce que le poëte a voulu exprimer par *faissa*, dont le sens propre est *bandelette, bande*.

« Glorir, *tourmenter*. » Je ne devine pas pourquoi M. Bartsch a renoncé à l'interprétation (*engloutir*) donnée par lui de ce mot dans la 2e édition, et qui est certainement ou à très-peu près la véritable. Voici le passage unique auquel il renvoie :

Si cum veramen glorida
Vergen, fustes dals dragons.

Il s'agit de sainte Marguerite, de qui, comme on sait, la légende raconte qu'un dragon lui prit la tête dans sa gueule, mais ne put la dévorer, chassé qu'il fut par un signe de croix de la sainte. Le sens de *engloutir, avaler*, paraît donc assuré. Quant à la forme, il faut ou corriger *glorir* en *glotir*, ou plutôt peut-être le considérer comme dérivé d'une forme secondaire de ce dernier, *glozir*, moyennant mutation de *z* en *r*, phénomène dont il y a d'ailleurs bien d'autres exemples [1].

Mais ou *mas* (*que*). Le sens de *pourvu que* est omis parmi ceux

[1] M. Paul Meyer en a réuni un grand nombre dans une étude très-complète qu'il vient de publier sur ce sujet (*Romania*, IV, 184-194). J'en ajouterai ici, en passant, deux de plus : l'un que j'ai trouvé en feuilletant le *Glossaire occitanien* (*prera* = *presa*), l'autre que je crois voir dans un vers du *Breviari d'amor* :

V. 809. Car a greu pega tocaretz,
Quant es cauda, que *vos layretz*.

Je pense que *vos* est une mauvaise lecture pour *nos* (= *no vos*) et que *layrets* est pour *layzets*, de *layz ir* (*souiller*). Cela donnerait un très-bon sens ; tandis que *vos layretz*, si dans ce dernier mot *r* n'est pas pour *z*, me semble inintelligible. — Le même poëme offre quelques exemples du phénomène inverse (*z* = *r*), également étudié par M. Meyer : *paubrieyza* (v. 1720), *ihezarchia* (v. 2888, 3078, 3105, etc.), *reysavi* (v. 8524), *encamayzar*, variante d'*encamarar* (v. 17939), *aloyzar* (18746), pour *aloyrar*, qui est dans les variantes. Dans un autre ouvrage de l'auteur du *Breviari*, la *Lettre à sa sœur*, je trouve de même *glaiza* pour *glaira* (Bartsch, *Denkmæler*, 82, 16). On sait que Matfre Ermengaud était de Béziers ; or c'est dans une chronique écrite précisément dans cette ville que M. Meyer a relevé le plus d'exemples tant de *r* = *z* que de *z* = *r*.

que M. Bartsch énumère, bien qu'il y eût, au moins deux fois, lieu de le mentionner. Mais on voit par la ponctuation de l'un des passages, 375, 43 (369, 42), où *mas que* a cette signification, que M. Bartsch l'a méconnue. L'autre exemple que j'ai remarqué est col. 363, 28 (357, 20).

« Malanan, *malheureux* », et plus loin : « Malenan, *malade*. » M. Bartsch fait ainsi de deux formes d'un même mot deux mots différents, à signification distincte, et, ce qui montre son inconséquence, il réunit dans le même article *malanansa* et *malenansa*. Comme entre ces derniers, tout est commun entre *malanan* et *malenan*, tant le sens que l'origine. L'homme *malanan* est celui qui *va mal* (*anar*) au physique ou au moral : *malanansa* est l'état de celui qui va mal, et *malan* le mal lui-même.

« Nauja, *ennui* », et plus loin : « Nauza, noisa, nueiza, *bruit, tapage, ennui*. » Dans la 2e édition, *nauja* et *nucja* avaient été réunis dans un même article. Puisque M. Bartsch les sépare aujourd'hui, pourquoi laisse-t-il ensemble *nauza* et *noisa* ? Je pense qu'il aurait dû rejeter *nauza* de son second article et le joindre à *nauja*. Pour l'adjectif correspondant, Raynouard, qui du reste n'a pas non plus *nauja*, ne donne que la forme *nauzos* : mais il y en avait certainement une autre en *j* : *naujos*. Cette dernière subsiste encore en limousin[1] (*naujoû* = *querelleur, chicaneur, tracassier*) à côté du substantif (*naujo*), moins usité.

« Por, *hors, dehors*. » Erreur manifeste. *Por* comme *porro*, d'où il vient, signifie *loin, en avant*.

« Savia, *sagesse* », ne devrait pas être distingué de « Savieza, saviza », qui vient après. Ce sont des formes du même mot. Cf. *camia* et *camisa*, *guia* et *guisa*, etc.

« Sotzmana, *plaisir secret*. » Si on se reporte au passage indiqué, on se demande comment M. Bartsch peut bien l'expliquer, en donnant à *sotzmana* cette interprétation de fantaisie. Il est clair que ce mot forme, avec la proposition *a* qui le précède, une locution adverbiale signifiant tout simplement *sous main, secrètement*, sans idée accessoire de plaisir ou de peine.

« Tocaz, *jeu*. » C'est bientôt dit. Mais les élèves de M. Bartsch, s'ils daignent quelque jour faire à notre langue l'honneur de la choisir, à l'exemple de leur maître, pour instrument de leurs jeux poétiques, feront peut-être bien de chercher un autre équivalent à *Spiel*. Voici le passage sur lequel se fonde cette interprétation hardie :

Eu sai jogar sobre coissi
A toz tocaz.

[1] C'est précisément à un troubadour limousin qu'appartient le seul exemple de *nauja*, relevé par M. Bartsch.

Qui ne voit que *tocaz*, ici comme ailleurs, est simplement le participe passé de *tocar*, et que *a toz tocaz* serait très-exactement rendu en français par *à tout coup porte?*

« Versa, *sorte de poésie.* » Les *Leys d'amors*, qui en énumèrent un si grand nombre, ne mentionnent pas celle-là. Comment M. Bartsch n'a-t-il pas vu que *versa* n'est qu'une expression ironique, forgée par l'auteur qui s'en sert, pour en baptiser plaisamment son œuvre?

« Via, tota via, *toujours.* » *Tota via* peut avoir quelquefois ce sens, mais ce n'est pas l'ordinaire. Cette expression répond beaucoup plus souvent au français *toutefois*, et c'est précisément le cas dans l'unique exemple auquel renvoie M. Bartsch.

Arrivé à la dernière page du livre de M. Bartsch et à la fin de cet article, je crois devoir répéter que je n'ai point visé à relever minutieusement tout ce que j'ai remarqué, à plus forte raison tout ce qu'il peut y avoir de défectueux dans la *Chrestomathie provençale*. On y trouvera donc certainement d'autres fautes, peut-être même de plus graves que celles que j'ai notées[1]. Une telle abondance de pareils défauts diminue singulièrement la valeur d'un livre classique. Aussi ne saurions-nous recommander, à ce titre, à nos lecteurs, le recueil de M. Bartsch[2]. Néanmoins, comme il offre un choix plus copieux qu'aucun autre de textes de tout âge, dont plusieurs seraient autrement inaccessibles à la plupart des travailleurs, il peut rendre encore à nos études de réels services : mais il faut n'en faire usage qu'avec précaution. C'est surtout à l'égard du glossaire que la défiance, une grande défiance, est de rigueur. Le plus sûr serait de n'y avoir jamais recours, si l'on avait à sa disposition Raynouard ou seulement Rochegude.

Camille Chabaneau.

[1] Sans compter celles que je n'ai pas voulu relever après M. Paul Meyer. (Voir la note 3 de la page 228 ci-dessus.)

[2] On a heureusement aujourd'hui, pour le remplacer, le *Recueil d'anciens textes* de M. Paul Meyer, si supérieur à tous égards. La *Revue* a déjà signalé avec éloges (V, 490) cette excellente publication, et il en sera rendu compte moins sommairement dès que le glossaire, qui doit la compléter, aura paru.

Richars li biaus, zum ersten Male herausgegeben von Dr Wendelin Foerster. — Vienne, Alfred Hölder, 1874, in-12.

Ce poëme comprend 5452 vers octosyllabiques. M. F. l'a publié d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque de l'Université de Turin. C'est une bonne édition, faite avec intelligence et sincérité. Je dis avec sincérité, parce que M. F. a toujours indiqué les passages ou les mots qu'il ne comprenait pas ; ce qui d'ailleurs n'a pas dû lui coûter beaucoup, car il n'a guère trouvé de difficultés qu'il n'ait résolues. Presque toujours ses corrections sont justes et ses observations fondées. Il est cependant certains points sur lesquels je ne serais pas d'accord avec lui : v. 3060 et 606, je supprimerais *l'* = *li* : dans le second, je lirais *li vint* : v. 3379, j'écrirais *l'uis* ; v. 1584 et 4916, je conserverais la leçon du ms., l'emploi pléonastique du pronom étant suffisamment assuré par ces deux exemples ; v. 1209, on peut conserver la leçon du ms., comme le prouve celle du v. 2150 que l'éditeur n'a pas changée. M. F. s'est cru obligé de rectifier, autant que possible, toute rime qui se trouvait orthographiquement défectueuse. Ainsi il écrit *hon* v. 438, *gaire* v. 451, *cauchié* v. 983, *La robe* lor armes *aquevre* v. 3359, là où le ms. donne *hons*, *gaires*, *cauchiés*, *les robes* : mais, d'un autre côté, il lit *faites*, v. 2038, d'accord avec la grammaire, contre la rime et le ms. qui donne *faite*. Je crois que le plus sûr eût été de respecter l'orthographe du ms., attendu que, sur ce point, comme sur bien d'autres, il pouvait y avoir une tolérance tacite qui représentait un compromis entre deux tendances contraires. De la sorte, M. F. ne se serait pas trouvé dans la nécessité de supposer un verbe *areposter*, v. 2468, alors qu'il était si simple de lire *a reposte* = *habet repositas*, en faisant remarquer que c'était pour compléter la rime que le copiste avait supprimé l'*s* finale, qu'exigeait la grammaire.

A. B.

L'Apocalypse, ou Revelation de saint Jean, mise en vers françoys avec les deux premiers Pseaumes de David, l'Oraison dominicale en langue d'Albigez et autres belles choses, par Augier Gaillard, rodier de Rabastens en Albigez. à Tvle, par Arnaud de Bernard. 1589. *Fragment reproduit par M.* Soulice, *bibliothécaire de la ville de Pau* — Pau, Veronese, 1874 ; in 8°, 27 pages, avec portrait photographié (tiré à 50 exemplaires).

M. Soulice l'a dit avec raison dans sa claire et substantielle préface : la trouvaille qu'il vient de faire n'ajoutera rien à la réputation

poétique du *rodier*[1] *de Rabastens*. La verve, souvent bien libre, de l'auteur du *Banquet* et des *Amours proudigiouses* ne se laisse nullement deviner dans la traduction de l'*Apocalypse*. Rien de plus incorrect, de plus barbare et de plus rude, que le français de cette dernière. Il justifie amplement la comparaison du *faix de buissons* dont se servait Augier Gaillard lui-même, lorsqu'il rapprochait ses vers *francimans* de ceux de Ronsard et de Desportes.

La portion « en langue d'Albigez », c'est-à-dire en idiome de Rabastens, de la publication de M. S., comprend deux épîtres : une *Als ligeires*, avec l'Oraison dominicale ; l'autre au roi de Navarre (Henri IV), dans laquelle Augier Gaillard raconte comment il a été amené à entreprendre son travail ; un sonnet intitulé *Pregari à Diu* et la traduction du premier et du second des Psaumes de David. M. de Clausade, à la p. 16 des *Poésies languedociennes et françaises d'Augier Gaillard* (Albi, Rodière, 1843, in-12), avait déjà emprunté au *Banquet* la version du premier.

Tout cela est très-faible, et c'est à peine si l'on peut y relever quelques passages faciles et bien rendus. Citons pourtant les vers dans lesquels Duplessis-Mornay engage Augier à laisser « *fadesos et cansous* » et à choisir un sujet qui n'ait rien de profane, « un sujet qui soit emprunté à la Bible. » C'est, lui dit-il, par une flatterie où les désirs du poëte se laissent un peu trop apercevoir, le seul moyen de prendre dans la faveur du roi un rang égal à celui de Du Bartas :

. . . . . Lou Rey aimo tout poble :
El aymo Del Bartas et tout rimayre noble;
Mas los pouetos que fan fadesos et cansous
Lou Rey nouls aimo ges en degunos faissous.
. . . . . .
Tu sabes que lou Rey counoys lou Rey del cel,
El n'a que fa descrich quel nou sio sant et bel.
Per aquo dounc Auge, s'el tés causo possiblo,
Serque calque soubjet que sio dedins la Biblo,
Se tu vos estre aymat coumo aquel Del Bartas ;
Car lous pouetos menteurs, lou Rey nouls aymo pas.

La traduction de l'Apocalypse s'arrête au commencement du troisième chapitre; le seul exemplaire connu jusqu'à présent de l'imprimé de Tulle (Arnaud de Bernard, 1589[2]) était réduit à trente

[1] Rodier, faiseur de roues, charron.

[2] L'imprimerie a-t-elle été introduite à Tulle à cette époque ou bien en 1625, comme on l'avait cru jusqu'ici ? Telle est la question, non encore résolue, que soulève la découverte de M. Soulice

pages, lorsqu'une heureuse fortune le fit tomber entre les mains du bibliothécaire de la ville de Pau. A. R.-F.

Sounet, Souneto e Sounaio de J.-B. Gaut. d'Aix, em'uno sounadisso de Frederi Mistral — — Aix-en-Provence, Remondet-Aubin, 1874; in-12, 128 pages.

Les idiomes de la Provence et de l'ancien comtat Venaissin comptent deux grands dialectes littéraires : le premier, celui d'Avignon et des bords du Rhône, ou plutôt d'Arles, pour parler comme les Provençaux; le second, celui d'Aix, de Marseille et de Salon. Abstraction faite de *Mireio*, de la *Farandoulo*, des *Oubreto* et de la *Miougrano*, qui ont, depuis quelques années, fait pencher la balance en faveur du premier, ces deux dialectes ont un passé d'une richesse à peu près égale : c'est le langage d'Aix, qui, plus ou moins modifié, réclame pour lui Labelaudière, Brueys, Gros, Germain Diouloufet et d'Astros; c'est avec MM. Crousillat, Lieutaud, Bourrelly et Gelu, celui qu'emploie aujourd'hui M. Gaut[1].

L'ensemble du livre dont nous avons à rendre compte nous a quelque peu surpris : si la poésie française, en ce moment sur une sorte de déclin, conserve, après avoir successivement épuisé et rejeté ses formes anciennes, une sorte de vie relative, c'est par l'emploi presque exclusif du rhythme cher à Pétrarque. La poésie provençale n'en est pas là, et cependant c'est tout un volume de sonnets que nous offre aujourd'hui M. Gaut. Les *Sounet* en forment la partie sérieuse; les *Souneto* sont les compositions gracieuses et légères; les *Sounaio* désignent les pièces moqueuses et satiriques, celles où d'ordinaire réussit le mieux l'auteur de la *Bello-Maio* et de *Proumetiéu*.

L'idée n'est pas toujours originale chez M. G , et on comprendra qu'il est difficile qu'il en soit autrement, lorsqu'on saura que son recueil ne compte pas moins de cent quatorze sonnets; la forme trahit même quelquefois des recherches et des négligences fâcheuses. On ne peut cependant contester à l'auteur un véritable talent poétique, une facilité et une fécondité rares, une aptitude singulière à s'exercer sur les sujets les plus divers. L'idée élevée, la simple boutade, le trait d'esprit qui traverse un instant la pensée du félibre, sont également saisis par lui et, qui plus est, suffisamment rendus. Nous le trouvons, au début de son recueil, appelant sur ses vers la grande inspiration :

[1] Après ces deux sous-dialectes, il serait injuste d'oublier tout à fait le niçard, qui possède aujourd'hui nombre de poëtes de talent.

Se clines sus mei cant, Diéu, toun uei pouderous,
Tresanaran d'espèr, e sa voues angelico,
Dei murmur celestiau trespirant la melico,
Coumo un piéuta d'aucèu saran plasènt e dous.

Auran d'alo e d'envanc, voularan auturous,
Dei son paradisen s'acampon la musico :
S'escouton seis ourgueno e sei sutiéu cantico,
Dóu paraulis dóu cèu tastaran l'avans-gous.

F ai rebouli moun sang e regounfla mei veno;
Recaufo moun alen, Segnour, de toun aleno,
Car sèns tu noun se pòu pensa, *trouba*, rima !

Esvartes pas ta fàci, o Diéu ! quand vers tu vèni !
S'agoutarié la fouent de moun pichoun engèni.
De toun sen patriau s'èri un jour desmana !

On le voit ensuite demandant deux sonnets au souvenir d'une jeune fille morte et rappelant, avec une émotion qui aurait gagné à être un peu plus sobre de vers, sa chambre vide et le lit où s'était conservée l'empreinte du beau corps que l'on venait d'en retirer :

. . . . . .
Que jouvènço e qu'espèr la sourno Mouert empouerto !
E pèr leis aclapa sèt pan souto lou sòu !
Dei gràci e dóu belu mai la marco es tant fouerto,
Qu'ai leissa touei sei biais ei ple blanc dóu linçòu.

Lou coussin a plega sout sa poulido tèsto,
E lou trauquet redoun dintre la plumo rèsto.
De sei bras estendu lei trafé soun resta.

Touei lei poulits estè de soun cors, de sa caro,
Mouelon lou matalas e l'embaimon encaro
Dei perfum proumieren de sa fresco bèuta !
. . . . . .

Dido, ta boueno óudour sara vite envoulado :
Bèn lèu s'escarfara ta plasènto moulado :
Moun couer n'en gardara l'amourouso foulié !

Le voici, enfin, établissant en deux sonnets les avantages et les désagréments du tabac, le *sic* et le *non* de la plante introduite en France par Nicot, l'ambassadeur philologue de François II[1] :

[1] On a de Nicot (1559-1600) un dictionnaire : *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne*, imprimé en 1606, et qu'il ne faut pas mépriser.

Taba, fas espeli la joio
Sout l'alo bluro de toun fum ;
Dounes bouen couer e bouenoo voio
'Me lou coungoust de toun perfum.

Chales la pensado ravoio ;
As jamai maucoura degun;
Sèmpre as l'estigançe galoio;
Adues lou bèn-èstre en chascun.

Tei dous pantai poutounon l'amo
En nous emplissènt de calamo,
Duerbes l'esprit pèr lei counsèu.

Siavo pouësio dei paure,
Li a rèn de sourne que noun daure
Toun aflat s'aubourant au Cèu.

Taba sies rèn qu'un dourmitòri.
O bèn, treboules nouéstei nèr :
Nous semoun les lou languitòri
O nous pòutires de travèr.

Mounto pas, toun alo, à la glòri;
Soun oumbro estoumago l'espèr;
Mascares lei pantai d'evòri;
Embrutisses .ou cor e l'èr.

Entraves l'esperit que néisse,
E l'envanc dei gènt dins soun [crèisse;
Nèbles lou couer e la rescun,

Pér feineiantùgi gourrinùgi !...
Dei dous proucès chascun es jùgi :
Taba, sies neitar o pouisoun ?

Nous croyons, par ces quelques citations, avoir donné une idée exacte du livre de M. Gaut. Peut-être pourrait-on souhaiter que, dans une prochaine édition, l'auteur de la *Bello Maio* abandonnât sa division en *sounet, souneto* et *sounaio*, de manière à introduire une sorte de variété d'esprit et d'humeur dans un recueil qui se ressent forcément de la constante uniformité du genre qui y est employé.

A. R.-F.

Lou Libre de la Crous de Prouvènço. En Avignoun, Roumanille. 1874; in-12, 160 pages.

Au mai la davalon,
Au mai mounto.

Telle est la légende de la médaille frappée à l'occasion de l'érection de la Croix de Provence; telle pourrait être en même temps l'épigraphe justifiée du volume où le Comité d'Aix a réuni, sans exception aucune, toutes les pièces provençales qui lui furent envoyées, « les épis magnifiques du blé jaune, comme ceux pauvres et maigres de l'orge [1]. » Rien, en effet, n'est sans prix lorsque c'est le cœur ou la foi qui le donne.

Le *Livre de la Croix* est précédé d'une introduction dont il est inutile de faire l'éloge; elle n'est pas signée, mais tout en elle autorise à nommer un des maîtres-ouvriers de la prose provençale, M. Lieutaud, le savant bibliothécaire de la ville de Marseille et en

[1] *Lou Libre de la Crous*, pag. 32.

même temps l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'érection du monument de Sainte-Victoire. Les poésies viennent ensuite; elles sont dues aux plus grands noms de la langue d'oc. Mistral, Aubanel. Gabriel Azaïs, Tavan, Frizet, Achille Mir, Arnavielle, Bonaparte-Wyse, Verdot, Monné, Crousillat, Pelabon, Alph. Michel, tous les félibres de la Provence et du Languedoc [1] se sont fait honneur d'apporter quelques vers, à la Croix de Provence. Nous ne voudrions rien dire qui ne fût fondé; mais, à supposer que le Concours eût été ouvert à la langue française, eût-on été sûr de rencontrer, l'école poétique de Laprade, de Briseux et même de Coppée mise à part, un empressement semblable ?

L'inscription qui a été choisie est la suivante :

O Crvx ave ! sovrgènt d'inmovrtalo lvmiero !
Emé lov sang d'vn Diév, o testamen escri !
La Provvènço 'a ti pèd se clinè la provmiero :
Assovsto la Provvènço, o crovs de I.-C. !

Il peut en être de plus belles, de plus harmonieuses, de plus parfaites même ; mais ce qu'on ne contestera point. c'est son caractère vraiment épigraphique et digne du monument pour lequel elle a été composée. Son auteur a gardé l'anonyme; il a tenu, selon l'heureuse expression de l'*Armana*, à mettre sa gloire au pied de la Croix.

Les pièces non couronnées pourraient être divisées en trois parties : en premier lieu, celles qui ont été inspirées par la guerre de 1870 et les événements qui suivirent : — ce sont en général les plus faibles ; —en second lieu, les inscriptions moins épigraphiques que littéraires; en troisième lieu, les inscriptions purement épigraphiques. Les lecteurs de la *Revue* nous sauront gré de choisir dans les deux dernières catégories trois pièces dues à MM. Aubanel, Frizet et Mistral.

Ere dins la fourèst un aubre souloumbrous ;
Lou proumié de l'eigagno aviéu li perlo blanco,
Dóu soulèu matinau li poutoun arderous,
E li pichots aucèu cantavon sus mi branco.

Dins ma ramo lou nis trouvavo uno calanco ;
Lou lassige dourmié souto moun oumbro urous ;
Mai à cop de destrau un bourrèu m'espalanco,
E de iéu taio un bos de suplice, uno crous.

[1] Remarquons, en passant, que le sous-dialecte de Montpellier n'est représenté que par une pièce de M. l'abbé Reboul. La *Revue* l'avait déjà donnée (tom. IV pag. 686,, n° d'octobre 1873).

Di brassado e di plour de Jan, di sànti femo.
Siéu encaro brulanto ; ai begu li lagremo,
Lou sang de Diéu, rançoun de l'ome que peris.

De l'infèr siéu l'esfrai, l'espèr dóu Purgatòri :
La mort gagnè 'mé iéu sa darriero vitòri
Lou jour que dins mi bras espirè Jésu-Crist. (T. A.)

O Crist ! vaqui lou Goulgouta
Ounte nòsti bras t'an mounta !
Eila, sus lou roucas, regardo
Ta pietouso Maire, que gardo
Marsiho, l'antico ciéuta !

Sus la colo que tant embaumo,
Dintre li brugas e li flour,
Regardo, eilabas dins la Baumo,
Madaleno escampant si plour,
Esternido pèr la doulour !

De Prouvènço sus toun Calvàri,
As ges de bourrèu asserma.
O Crist ! gardo-nous dis auvàri :
Sian ti disciple bèn-ama ! (M. F.)

Plus aut que lou Mount e que lou Delubre,
Vegues longo-mai, Crous di Prouvençau,
Lis ome en dessouto e Diéu en dessubre,
Mòure à toun entour l'ordre universau.

Aubouro ti bras, Crous de la patrio,
E mete à la sousto aquest terradou,
Ounte sant Lazare e li tres Marìo
Venguèron planta toun bos sauvadou.

Dóu mounde catiéu se l'endourmitòri,
Dins l'oumbro eilavau nous meno au degai,
Treluse eilamount, signau de vitòri,
Per que noun toumben dins lou garagai ! (F. M.)

A. E.— A. R.-F.

A Petrarca !.... per soun Centenaira celebra à la fouan de Vouclusa, lou 18 tgheuyé 1874; par M. Jules Blancard. — Montélimar Cheynet, 1875, 10 pages.

Il semble difficile d'admettre que le grand nom de Pétrarque puisse abriter les passions du jour ; c'est cependant ce qui lui est arrivé dans les quelques quatrains dont on vient de lire le titre.

La *Revue des langues romanes* est trop étroitement fermée au dangereux domaine de la politique, pour que nous eussions songé à parler de la poésie de M. Blancard. Si nous en détachons les vers suivants, c'est parce qu'ils nous permettent de signaler un exemple peu connu, peut-être même tout à fait inconnu, de la persistance de la finale féminine *a* dans le provençal actuel [1] :

Petrarca, moun ami, pouas dire qu'as de veina;
Lis *felibres* dou tgheour te festoun aqu'este an,
Alors que tout lou mounde ei dinn la granda peina
E que la França en dauou créba à mita de fan....

Fauou creire que toun noum ei d'unn bien grand merite,
Ha ! tgheamaï, noun tgheamaï, n'enn faran tant per yeou.
Yun de n'estre tghealoux, ici te felicite,
Car, petcheaïre! ei pas yeou que te faraï lou peou.

Nous nous proposons, du reste, d'y revenir dans un prochain travail.

A. R.-F.

La Partido de Casso à la mar, de Binjamin Fabre.— Beziès, Malinas, 1875, in-8°, 32 pages.

Ce poëme est l'heureux début de M. Fabre; il a obtenu la première médaille d'argent au récent Concours de la *Société archéologique de Béziers*, et son titre, ses vers faciles et abondants, font souvent penser, malgré la différence du fonds, à la *Partido de mar* de l'abbé Martin. Il est écrit en sous-dialecte bittérois.

Le sujet en lui-même n'a pas d'unité bien réelle ; il demanderait une sorte de lien général qui en réunît mieux les diverses parties. Cependant, que d'épisodes pleins d'entrain et de verve, que de détails où le poëte — et aussi le chasseur — se montrent sous le jour le plus vrai, dans ce récit des incidents d'une grande chasse aux environs de Béziers ! L'auteur commence par la description d'une battue aux perdreaux, interrompue par la fuite d'un lapin au travers des vignes :

Lous batteires s'en vòu, prenou cadun soun reng,
E per vignos e camps s'avanssou doussoment.
Ou pas pus lèu passat lou trauc del *Contorolle*,
Que mai d'un perdigal pel sol a fach soun molle ;

[1] Quoique Saint-Paul-Trois-Châteaux soit situé sur le territoire de l'ancienne province du Dauphiné, son idiome, qui est celui de la poésie d

Per un cop de fusil dins soun vol emplastrat,
Rollo coumo un pelhot, mitat esploumassat.
D'autres, coumo l'iglaus, lansats de l'alo drecho,
Engautats en passant d'uno ma maladrecho,
En seguiguent lou vent fusou, lèstes s'en vòu
Sus un pech escartat reveni de la pòu.
Pus lent es un lapin levat dins uno vigno,
Que, sutat per lous chis, vol traversa la ligno :
Patatin ! patatan ! es un fioc de ploutoun ;
Ounte qu'ane passa, pertout sifflo lou ploum.
S'alasso, lou paurot, sas patos venou retos,
E, toucat à la fi, fa quatre candeletos.
Aro cal decida cal es que l'a tuat.
Cridou toutes : « Es iéu ! segù l'ai pas mancat ! »

C'est surtout en de pareil détails que la poésie et l'expression de M. Fabre se condensent, se dégagent tout à fait de l'inexpérience du début et de certains gallicismes parfois inévitables. La grande battue se poursuit cependant. Un vol de perdreaux, puis un lièvre, surprennent les chasseurs. Les railleries pleuvent sur les maladroits :

Coumo l'as perfumat! pourtant te veniò bèl;
De tant qu'a passat ras, t'a quitat lou capèl.
Boum ! aquel es roullat ! l'ai que coupat uno alo ;
Agar-lou que courris, es alai que davalo.
Pim ! pam ! de tout constat : — Es ieu ! — Nou, l'as mancat.
— Quand toun cop es partit, èro dejà toucat !
Es toumbat de pla-n-aut ! — Tout-d'un cop quaucun cridò :
« La lèbre, aqui la lèbre al mièch de la partido !
» Prenès gardo surtout que nous escape pas:
» L'ai visto travessa darrès un argelas.
» A moun cop de fusil, pamens, s'es amourrado !
» Remarcas pla l'endrech, veirés la debourrado ;
» En se ravalejan a pres lou carreirou;
» Se va faire tua, dous coullegos l'i sou. »

Plus loin ce sont les habitants de Vendres, petit village de l'arrondissement de Béziers, qui, effrayés du tumulte de leurs environs, croient à une invasion d'Autrichiens et s'arment en masse. Le maire convoque l'adjoint, le maître d'école et le curé, afin de tenir conseil sur les événements :

Dis al gardo : « Preven l'adjoint e lou curat
» Qu'anan tène counsel al buréu de tabat;

Petrarca, est, à quelques modifications près, identique au langage d'Arles, d'Avignon et des bords du Rhône.

» Oublides pas tabé nostre mestre d'escolo :
» Auren un boun counsel de sa savanto bolo. »
Decidou que, sul cop, toutes lous abitans,
Lous jouves e lousvièlhs, las fennos, lous efans,
Anou barricada l'intrado del vilage;
Per defendre sous bes, que s'armou de courage.
Que portou sul cami de faisses de gabèls,
Leits, coumodos, bufets, araires, tambourèls ;
Que lous qu'òu de fusils lous cargou d'uno balo
E qu'enfin lou tambour batte la generalo.

Vient ensuite la narration des ruses de certains chasseurs:

Lous perdigals crebats sou, per certens cassaires,
— Pretendi vous parla que des michants tiraires, —
Uno bouno ocasiéu de pas èstre capots :
Lou vespre, al randez-vous quand se formo lous lots,
S'avansou lous darriès al miech de l'entourage,
Arrivou tout-pan-just al moument del partage.
En fèt de perdigal, vous mostrou qu'òu lou séu ;
Fòu remarca que l'òu toucat coumo se déu.
Cresou qu'on a pas vist que darrès uno mato,
Lous òu preses miech morts remenant pèd ni pato.

Tel est ce poëme qui, malgré ses défauts, se fait lire avec plaisir du commencement à la fin. Il est précédé d'un envoi à M. Gabriel Azaïs. En lui demandant d'accepter la dédicace de son œuvre, l'auteur conclut par quelques vers d'un tour charmant, et dont nous regretterions de priver le lecteur :

Ah ! se voulias, en recoumpenso,
De guido me servi, vous que loung ne savès,
Vous proumeti 'n retour fosso recouneissenso ;
Ma medalho jamai n'auriò pas de revès.
E se, gracios à vous soi, batejat felibre,
Lous que me legiròu s'estounaròu pas pus
Quand li dirai qu'Azaïs, que parlo coumo 'n libre,
Me tengnèt en batèmo e m'alenèt dessus.

La même facilité de bon aloi, unie cette fois à la joie légitime du poëte couronné, se retrouve dans les derniers vers d'une pièce lue par M. Fabre au banquet de la Société archéologique, et imprimée a la fin de la *Partido de casso à la mar* :

Encaro un cop, Moussus, vous dìsi gramecis !
Lous Roumans, encian tems, d'uno peireto blanco
Aviòu acoustumat de marca 'n jour urous ;
Per marca lou sieis Mai, à moun grat res noun manco :
La medalho d'argent e vostre aculh flatous

A. R.-F.

PÉRIODIQUES

Romania, 13. — P. 161. P. Rajna, *le Origini delle famiglie padovane e l'Epopea carolingia nella Lombardia*. L'auteur s'est proposé d'éclairer les origines les plus reculées du roman chevaleresque en Italie. Il a pris ses matériaux dans un ouvrage resté manuscrit, qui a pour titre *Liber de generatione aliquorum civium urbis Paduæ, tam nobilium quam ignobilium*. Il retrouve dans les fables généalogiques de l'auteur, Giovanni de Nono, les noms des principaux personnages du cycle de Charlemagne, notamment les noms « degli eroi nerbonesi. » Il observe qu'il n'y est jamais fait mention des chevaliers de la Table ronde. D'après lui, c'est dans la Marche de Trévise que la littérature franco-italienne du XIIIe-XIVe siècle a pris naissance; c'est de là qu'elle a rayonné dans toutes les directions, au delà du Pô, au delà de l'Adige et des Apennins, d'où il résulte que la dénomination de *franco-vénitienne,* sous laquelle elle est connue, n'est pas suffisamment exacte. — P. 184. P. Meyer, *du Changement d'*s, z, *en* r, *et d'*r *en* s, z, *dans quelques dialectes de la langue d'oc*. M. P. M. a réuni, pour la constatation de ce fait, un grand nombre d'exemples extraits pour la plupart de documents purement languedociens. Il termine en invitant « les érudits du Midi à contester ou à compléter, à l'aide de notions qui lui manquent, les résultats du présent travail. » — P. 195. J. Cornu, *Chants et contes populaires de la Gruyère*. Travail fait avec soin, qui contient, outre les chants et les contes populaires, un tableau sommaire des flexions du dialecte d'Albeuve et un glossaire. P. 198 « Les voyelles nasales sont *â, ê, ô.* » Cette indication n'est pas assez claire. Faut-il prononcer *ann, enn, onn*, en faisant vibrer l'*n;* ou *en, en, on*, à la française, comme dans mé*chant*, tor*rent*, citr*on?* Dans ce cas on aurait deux notations pour le même son, *en* égalant *an*. P. 202, 203, aux variantes que M. J. C. donne de la chanson de *Jean, petit Jean*, on pourrait joindre la suivante, que j'ai entendu chanter par des personnes de Larochefoucauld (Charente) : — *Quand p'tit Jean s'en vat aux vignes, — Heun! heun! laderala! — Quand p'tit Jean s'en vat aux vignes, — Sa serpette sous son bras*, etc. Petit-Jean éprouve les mêmes mésaventures que dans les chansons citées par M. J. C., mais avec cette différence qu'il a affaire au curé.— *Morbleu! dit-il en colère,—Heun! heun! laderala! — Morbleu! dit-il en colère, — M'sieu le Curé, que fait'-vous là! — Je confesse votre femme. — Heun!.... J'ai bien*

peur qu'elle en mourra. — *Votre soupe est dans l'armoire,* — *Heun!*..... — *Avec le p'tit morceau de lard.* — *Le chat emporte la soupe,* — *Heun!*.... — *Avec le p'tit morceau de lard.* — *It fit une fricassée,* — *Heun!*... —*De grenouill' et de lumas* (limaçons)— *Heun!*... — *Les lumas montraient les cornes,* — *Heun!*... — *Les grenouill' criaient : Cornard!* P. 243, au lieu de *encura,* ne devrait-on pas écrire *en cura* = *en curat,* le seigneur curé, monsieur le curé? P. 244, *gna,* faute d'impression pour *guna.* P. 251, *ll* équivalant en gruérin à *cl* latin, M. J. C. aurait dû orthographier *xenahlle*, clochette, = *signaculum*, signaclum, et non *xenalle.*— P. 253. *Mélanges* : 1° *Étymologies* de l'esp. *aguinaldo*, du lad. *balchar*, de l'ital. *balenare*, du basengad. *chalaverna*, du prov. *pairol*, du lad. *tschadun*, de l'ital. *voto*, fr. *vide*, par H. Schuchardt ; du fr. *vide, vider*, par V. Thomsen ; 2° *lexar* et *dexar*, par J. Tailhan ; 3° *Un prologue inédit de Guiron le Courtois*, par P. Rajna. — P. 267. *Questions sur le poëme de la croisade albigeoise.* M. P. Meyer, chargé par la Société de l'Histoire de France de préparer une nouvelle édition de ce poëme, s'adresse aux lecteurs compétents pour l'aider à trouver la solution de plusieurs difficultés qu'il leur signale. Il ajoute avec raison que « bien souvent la correction, longuement et vainement cherchée par l'un, s'offre pour ainsi dire d'elle-même aux yeux d'un autre.» Nous ne pouvons que souhaiter que son appel soit entendu. P. 278. *Comptes rendus:* 1° L. Favre, *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, ou Glossaire de la langue françoise, depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV, par La Curne de Sainte-Palaye. (P. M.) Compte rendu défavorable; 2° Hugo Andresen, *Ueber den Einfluss von Metrum,* Assonanz und Reim auf die Sprache der altfranzœsischen Dichter. Compte rendu très-détaillé, où M. G. P. suit de fort près les procédés de critique de l'auteur. P. 282. « Quel que soit le sens précis de *revire*, que M. Andresen identifie à notre *révère*, dans le vers 15734 de *Troie*, ce mot n'est pas altéré pour la rime, puisqu'il se trouve tel quel dans la Chronique de Beneeit (v. 21071), en dehors de la rime. » Observation fort juste, que je suis heureux de pouvoir confirmer par l'exemple suivant, extrait du poëme encore inédit d'Etienne de Fougères : — Por mal home ne port tirant — Dreit jugement n'aut *revirant* (v. 425).P. 285, M.G.P. a encore raison de faire ses réserves sur les conclusions de M. A. relativement à l'emploi du participe passé. Ainsi aux exemples qu'il cite du participe passé mis au masculin, quoique se rapportant à un nom féminin, on peut en joindre d'autres en aussi grand nombre et qui n'ont rien à démêler avec les nécessités du rhythme ou de la rime, puisqu'ils appartiennent à un texte en prose, au *Psautier de Montebourg* (*alias* d'Oxford): E tutes

les coses qu'il unques ferat serunt *fait* prospres. Ps. 1, 4. *Seignet* est sur nus la lumiere del tuen vult. Ps. IV, 7. E tutes les cornes des peccheurs confraindrai, e serunt *exalced* les cornes del juste. Ps. LXXIV, 10. Aovrant tei la tue main, tutes coses serunt *aempli* de bunté. Ps. CIII, 29. La corne de lui sera *exalcé* en glorie. Ps. CXI, 8. Tunc *raempliz* est de joie nostre buche. Ps. CXXV, 2° Nen est *repost* la meie buche de tei. Ps. CXXXVIII, 14. M. G. P. semble croire que « tous ceux qui se sont jusqu'ici occupés de l'histoire de notre langue » (p. 286) ont commis la même erreur que M. A., d'après lequel l'ancienne langue aurait, comme la moderne, distingué le pluriel du subjonctif présent de celui de l'indicatif par l'insertion de l'*i* parasite : *nous chantons, que nous chantions*. Cette particularité avait été déjà signalée par M. Chabaneau dans son *Histoire et théorie de la conjugaison française*, p. 63. De mon côté, dans mon *Mémoire sur le dialecte poitevin au XIIIe siècle*, je n'avais donné aux paradigmes du subjonctif présent que les formes sèches *om, ez*, seules usitées dans les sermons qui ont servi de base à ce travail, v. les p. 259 et 261 ; 3° Milà y Fontanals, *Estudios de lengua catalana* (A.-M.-F.), article très-favorable ; 4° Scheffer-Boichorst, *Florentiner Studien* : 5° A. Mussafia *Cinque Sonetti antichi* ; 6° A. Eberhardi in Joannis de Alta Silva libro qui inscribitur Dolopathos emendationum spicilegium (G. P.). — P. 292. *Périodiques*. — P. 301. *Chronique* : Nous remercions la rédaction de la *Romania* d'avoir bien voulu se faire représenter à notre fête philologique et littéraire du 31 mars 1875. Nous la remercions aussi de la manière dont elle a accueilli notre pétition relative à la création de chaires de philologie romane.

A. B.

Chronique saintongeaise. (St-Jean-d'Angély, Lemarié, 10 fr. par an). — Cette revue, qui paraît deux fois par semaine à Saint-Jean-d'Angély, contient d'intéressants articles sur divers points d'histoire locale, des poésies françaises quelquefois fort remarquables et enfin, de temps à autre, des pièces saintongeaises en prose et en vers. Les numéros de mars nous offrent un sonnet, *Ma Veugnhe*, signé des initiales E. H. et d'une conclusion aussi malicieuse que spirituelle, avec une très-agréable traduction de la *Nourriça endourmida* ; celle-ci par M. Pierre Jonain, auteur lui-même d'un *Dictionnaire du patois saintongeais* (suivi de chansons populaires), d'un travail lexicographique sur des *Vestiges du langage saintongeais* et d'autres publications purement françaises.

Nos lecteurs languedociens tiendront à connaître la transforma-

tion saintongeaise du motif dialogué que l'on attribue ordinairement à l'abbé Morel [1],

Récitatif: Madeleine, ine neut, trouvoit dormî si bon
Qu'ale n'entendoit pas brailler son nourrijheon.
Meis Piarrot, déveillé, chantit çhèle chanson :

Berceuse :
Do do, vins donc, Dormitoire,
Do do, vins à mon petiot !

Récitatif: I' b'rçoit, i' b'rçoit, de poure que le qu'naille
Attrapisse dau mau, yé disoit çheu coupllet :

Eveill' te donc, Madeleine !
Le petit est jhors d'haleine,
Tu le çhitte égosiller (*bis*):
Ne veux-tu pas t'éveiller ? } *bis*

Do do, vins donc, Dormitoire,
Do do, vins à mon petiot !

Ihe b'rce y at mais d'ine heure,
P'r le faire ensoumeiller ;
Mais t'rjhou, t'rjhou i' plleure !
Veux-tu donc pas t'éveiller ? } *bis*

Do do, vins donc, Dormitoire ;
Do do, vins à mon petiot.

Complainte :
Malhureux çhi se marie
C'me i' m'avant marié ! } *bis*

Ma femme et moun héritier
Me mein'rant au c'mentière !
Pas de cesse à ma misère !
T'rjhou, me faut jharailler.

Refrain :
Malhureux çhi se marie
C'me i' m'avant marié ! } *bis*

Quand la femme est endormie
Ol est le drôlat çhi crie ;
Et, quand jh' l'avons fait teiser,
Nout' fumèl' de r'coumencer
A m' fair' damner !

[1] Il est probable que cette pièce remonte au moins à la fin du XVIIe siècle. On attribue encore à Montpellier, à l'abbé Morel, la jolie chanson qui commence ainsi:

Aou lèva de l'aourora.
Dins un pradét dé flous, etc.

Voyez *Obras d'Augusta et dé Cyrilla Rigaud.* Montpellier, 1845, in-12. p. 177

Refrain : Malhureux çhi se marie
C'me i' m'avant marié ! } *bis*

Morale: Bin proû que Piarrot feit rire,
Charghé de femme et d'enfant,
Veu'riant be, si l'ousiant dire (*bis*),
N'en être çhitte en b'rçant.

Refrain : Malhureux çhi se marie
C'me ol est qu'im mariyant! } *bis*

A. R.-F.

CHRONIQUE

La *Société pour l'étude des langues romanes* a vu, depuis un an, des vides de plus en plus nombreux se produire parmi ses membres. Elle a perdu successivement : MM. J.-T. Bory, ancien maire de Marseille, à qui les provençalisants doivent une réédition de la touchante *Cantinella* de la Madeleine, chantée à Marseille le jour de Pâques jusques en 1712 ; l'abbé Vayssier, supérieur du petit séminaire de Belmont, qui fut un de nos collaborateurs : il laisse diverses poésies et un *Dictionnaire rouergat* que la *Société des sciences et lettres de l'Aveyron* va publier; Eugène Massoubre, directeur du journal *l'Echo de la Dordogne* et l'un des fondateurs de la *Société archéologique du Périgord*; l'abbé Peyret, traducteur languedocien des *Bucoliques* de Virgile; Chauvet, de Vichy, poëte, numismate, archéologue, et en même temps infatigable collectionneur de documents sur la langue et l'histoire du Midi; l'abbé Léon Vinas, curé de Jonquières, M. Brunet de Presle, de l'Institut, etc.

La perte la plus cruelle, celle que ressentiront surtout ceux qui ont pu connaître et apprécier de près les rares qualités de l'homme et du poëte, a été celle de M. Octavien Bringuier, mort le 10 septembre dernier, des suites d'une maladie dont le dénoûment n'était malheureusement que trop prévu.

M. Octavien Bringuier était à peine âgé de quarante-six ans ; mais dans le *Roumieu*, dans *Prouvença*, dans *Un michant rêve*, dans le *brinde* à l'union des races latines, qu'il porta lors du Concours du 31 mars, il avait donné d'éclatantes preuves d'un talent que le temps n'infirmera pas ; il avait rétabli comme langue le sous-dialecte de Montpellier, presque tombé avant lui à l'état de patois. A côté des félibres de la Provence, de Mistral, d'Aubanel, de Roumanille et de Tavan, il avait su se créer une place éminente de poëte languedocien, un genre original ne relevant que de lui-même.

Ajoutons qu'Octavien Bringuier était aussi un linguiste. Le Ministre de l'instruction publique lui avait confié, en 1873, la mission de reconnaître les limites respectives de la langue d'oc et de la langue d'oil. De concert avec un autre membre de la *Société des*

langues romanes, Bringuier avait mené à bonne fin la première partie de cette mission scientifique, et les résultats acquis avaient été si concluants qu'elle lui avait été renouvelée en 1874 et en 1875. Les atteintes du mal qui devait l'emporter avaient seules pu le distraire de ce travail difficile et délicat entre tous.

La *Revue des langues romanes* donnera du reste, dans son prochain fascicule, une notice biographique sur la vie et les travaux de Bringuier [1].

*
* *

Le Concours du mardi de Pâques de l'an 1878 s'annonce sous les auspices les meilleurs. Nous faisions connaître, à la Chronique du dernier numéro de la *Revue*, les deux grands prix de M. de Quintana y Combis et leur destination. La *Société des langues romanes* doit aujourd'hui remercier M. de Berluc-Pérussis et l'*Académie du Sonnet*, d'Aix-en-Provence, du don d'une médaille d'or, à décerner au meilleur sonnet en langue d'oc (le catalan compris); la *Société scientifique et littéraire* d'Apt, d'un bouquet de violettes en argent (prix Fortuné Pin), à une œuvre dramatique en provençal, tirée de l'histoire de la Provence ou de celle de la ville d'Apt; l'*Aube* de Marseille, d'une médaille de vermeil, à une étude en prose sur la seconde invasion de Charles-Quint en Provence (juillet-août et septembre 1536); la *Société archéologique* de Béziers, enfin, d'un rameau de chêne en argent, à l'auteur du meilleur mémoire qui, *en prenant pour base l'orthographe des troubadours*, relèvera les principales altérations qui, depuis qu'ils ont cessé de chanter, se sont glissées dans les idiomes de la langue d'oc, et proposera un système d'orthographe et d'accentuation applicable à ces divers idiomes, en laissant à chaque dialecte les formes qui le caractérisent.

La Société des langues romanes met, elle, en première ligne, une étude sur les anciens dialectes de la langue d'oc au moyen âge, et leurs rapports avec les dialectes actuels. Un prix de cinq cents francs sera décerné.

En ce qui touche plus spécialement l'histoire, une somme de mille francs sera attribuée au meilleur travail concernant l'état social du midi de la France pendant le XIIIe siècle.

Les concurrents choisiront, à leur gré, le sujet de leur ouvrage. Toutefois la Société préférerait que leurs travaux eussent pour objet une des transformations que subirent les pays de langue d'oc par suite de leur réunion à la France.

Ainsi, il est généralement admis que, par l'effet de la conquête, les idiomes du Midi subirent de profondes modifications; que la poésie indigène perdit son caractère propre; que les sénéchaussées de la Couronne administrèrent le Midi dans des vues entièrement différentes de celles qui avaient inspiré l'administration de la féodalité méridionale; que les grandes familles du Midi furent sur bien des points supplantées par la noblesse du Nord; que l'architecture romane fit place à l'architecture ogivale, etc., etc.

On pourrait étudier, soit séparément, soit d'ensemble, ces diverses transformations, en recherchant, au sujet de chacune d'elles,

[1] L'abondance des matières nous oblige à renvoyer également au numéro de janvier la notice sur M. l'abbé Vinas.

quelle était la situation du Midi avant la conquête et ce qu'elle est devenue ensuite.

Un membre résidant a, enfin, mis à la disposition de la Société un objet d'art offert au meilleur poëme en languedocien ou en catalan, sur une légende ou un fait de l'histoire des pays de langue d'oc au moyen âge. L'auteur devra adopter, soit les formes métriques de la poésie populaire du Midi, celles des chants de l'*Escriveta* et de la *Pourcairouna,* par exemple; soit celles qui sont particulières à la Catalogne; soit enfin celles du roman de *Fiérabras* ou de la *Vie de saint Amant* de Rodez, c'est-à-dire le vers de douze syllabes divisé en tirades monorimes plus ou moins longues.

Les manuscrits devront être adressés avant le 1er novembre 1877, au secrétaire de la *Société des Langues romanes,* à Montpellier.

On trouvera d'autres détails sur ces divers prix dans le programme détaillé qui fait suite à la relation du Concours du 31 mars.

*
* *

Nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs de la *Revue* que M. Camille Chabaneau, membre de la *Société des langues romanes,* a été nommé officier d'académie.

*
* *

Notre collaborateur, le docteur Noulet, vient de publier dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse,* et d'après un manuscrit du XIVe siècle en sa possession, une *Vie de sainte Marguerite (Vida de santa Margarida),* en vers, restée inconnue jusqu'à ce jour. Ce petit poëme, qui compte 569 vers octosyllabiques, présente de curieuses particularités de prononciation locale. M. Noulet a fait suivre son édition d'un glossaire de quelques acceptions qui manquent aux lexiques actuels.

Nous aurons naturellement à revenir de nouveau sur une publication aussi intéressante.

*
* *

Les félibres languedociens (il eût été peut-être mieux de choisir un terme plus généralement accepté et connu de toutes les régions où la langue d'oc est parlée) se sont réunis à Montpellier, le 4 novembre, sous la présidence de M. Cantagrel, vice-président de la *Société des langues romanes.* Ils étaient convoqués à l'effet de délibérer sur la fondation d'une association des *félibres du Languedoc,* qui existerait à côté de celle des *félibres de la Provence.* Assistaient à cette réunion : MM. A. Arnavielle (d'Alais), E. Gleizes (d'Azillanet), Clair Gleizes, le docteur Coste (de Saint-André-de-Sangonis), le docteur Roux (de Lunel-Viel), Antonin Glaize (de Montpellier), Ch. de Villeneuve-Esclapon, C. Laforgue (de Quarante), Cavailler, Langlade, etc. La fondation de la nouvelle Société a été décidée en principe, et le bureau ainsi constitué : MM. Gabriel Azaïs, président; Ch. de Tourtoulon et Camille Laforgue, vice-présidents; Arnavielle, trésorier et secrétaire. L'*Armagna cevenòu,* qui à partir de 1876, se transforme en *Armana de Lengado,* devient l'organe des félibres languedociens.

La Société établie le 4 novembre se rattache, nous l'avons dit, à celle des félibres de la Provence. Plus tard, dans la pensée des

des fondateurs, des Sociétés semblables pourront être formées en Gascogne, en Béarn, en Limousin et même en Catalogne. Elles se résumeront en une association de cinquante membres, qui seront les mainteneurs du félibrige, sous la présidence de Mistral.

M. Gabriel Azaïs, qu'une indisposition retenait à Béziers, n'avait pu assister à la séance. Avant de se séparer, les membres présents ont tenu à l'aviser, au moyen d'une lettre collective, de sa nomination à la présidence de la nouvelle Société.

« Ils ont voulu, était-il dit dans cette lettre, reconnaître ainsi » ce que vous doivent depuis plus de trente ans la littérature et la » poésie néo-romanes, ce que la langue du midi de la France attend » encore de vos efforts pour sa restauration et son entier rétablisse- » ment. »

Il est impossible de ne pas s'associer à un hommage et à des paroles aussi justement méritées.

*
* *

La *Société des langues romanes* publiera prochainement un recueil de *Proverbes et dictons du Béarn*, par M. Lespy, ainsi qu'un choix de *Novelle popolari genovese*, par M. Giuseppe Pitré, de Palerme, dont on connaît les nombreux et importants travaux sur la poésie et la littérature populaire de la Sicile.

*
* *

Le Concours ouvert par la *Société littéraire et scientifique* d'Apt, à l'occasion du deuxième jour séculaire de la mort de Saboly, devait avoir lieu le 25 juillet ; il fut ensuite remis au 31. Des fêtes populaires et l'érection d'un monument au noëliste provençal le complétèrent à Monteux les 29, 30 et 31 août suivants. Le rapport sur les pièces qui ont concouru est de Félix Gras ; parmi les lauréats figurent MM. Tavan, Frizet, le frère Théobald, Monné, etc. Un poëte qui n'était guère connu jusqu'ici que par des œuvres françaises, M. Aimé Giron, du Puy-en-Vélay, s'y est révélé félibre dans un noël admirable de fond et de forme.

Le défaut d'espace et aussi le compte rendu spécial que nous donnerons plus tard des deux solennités d'Apt et de Forcalquier nous interdisent toute digression sur celui-ci, qui comptera par plus d'un côté dans les souvenirs de la Provence. Ses fêtes religieuses et poétiques à la fois, les discours d'Aubanel, de M. de Berluc-Pérussis, du comte de Villeneuve-Esclapon, le sermon provençal de l'abbé Terris, le cantique de Frizet :

La Prouvènço te suplico
Dins soun viei e dous parla,

la représentation du drame : *lei Mouro*, de Gaut, et la présence, enfin, d'un grand nombre de félibres languedociens et provençaux, MM. Roumanille, Gaut, Tavan, Lieutaud, Arnavielle, Verdot, Paul Barbe, Roumieux, etc., qui y assistaient avec Mistral, ont marqué le Concours de Forcalquier d'un caractère tout particulier, inconnu jusqu'ici aux précédentes assises littéraires d'outre-Rhône.

C'est au milieu de ces fêtes que la triste nouvelle de la mort d'Octavien Bringuier arriva dans l'ancienne capitale de la haute Provence. Par un témoignage de sympathie aussi délicat que touchant, tous les félibres présents à Forcalquier se dépouillèrent de

leurs pervenches et les remirent au délégué de la *Société des langues romanes*, M. Cavallier, le priant de les déposer en leur nom sur la tombe de l'auteur de *Petrarca* et du *Roumieu*.

***

M. Marius Bourrelly va faire paraître prochainement le deuxième volume de sa *Traduction des Fables de La Fontaine en vers provençaux*. Nous ne doutons pas qu'il n'ait le même succès que le premier.

***

En annonçant, dans le dernier fascicule de la *Revue*, la prochaine publication des *Isclo d'or*, de *l'Estanc de Lort* et de la *Cansou de la Lauseto*, nous avons omis de dire que le poème de Félix Gras : *li Carbounié*, qui obtint au Concours du 31 mars le premier prix de la section de poésie, paraîtrait avant la fin du mois de janvier prochain (Roumanille, libraire-éditeur, rue Saint-Agricol, à Avignon) en un volume in-8° d'environ 450 pages. Il sera accompagné de la traduction française.

Un poëte languedocien qui a été le contemporain de la première renaissance de la langue d'oc.—on trouve déjà une épître de lui dans les *Berses patoises de J. Azaïs*. — M. Melchior Barthez, auteur du *Glossaire languedocien français-latin* de l'arrondissement de Saint-Pons, prépare, de son côté, le recueil de ses poésies complètes. Elles formeront deux volumes.

Quaucas fablas en verses lemousis : tel est enfin le titre d'un troisième recueil qu'un membre de la Société, M l'abbé Joseph Roux, auteur de pièces couronnées à Avignon, à Apt, à Béziers, et dernièrement encore à Forcalquier, va publier par voie de souscription. Ainsi, après la Provence, après le Languedoc, c'est la terre des Bernard de Ventadour et des Gaucelme Faydit qui s'éveille au parler que Mistral appelait si heureusement le *parlà nadalenc* au Concours du 31 mars.

Le recueil de M. J. Roux (un beau volume in-12, 3 fr.) sera accompagné d'une traduction française et de notes explicatives.

Qu'il nous soit, à cette occasion, permis de recommander une fois de plus, aux amis de la poésie provençale, et aussi de la véritable poésie, l'admirable recueil d'Alphonse Tavan : *Amour e Plour*, qui paraîtra sous peu en un volume in-12 (3 fr 50; sur papier de Hollande, 10 fr.) On souscrit chez le Trésorier et le Secrétaire de la *Société des langues romanes*, ainsi que dans les bureaux de l'Imprimerie centrale du Midi.

***

Nous avons à signaler, parmi les publications récentes en langue d'oc : *la Cansou de la lauseto*, poésies languedociennes, par Achille Mir (avec la traduction française); Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, in-12, LX-320 pages;— Vaschalde : *Anthologie patoise du Vivarais (Documents inédits)*; Montpellier, Coulet, in-8°, 48 pages; — J.-B. Gaut : *lei Mouro, dramo en tres ate e en vers, mescla de cantadisso;* Aix, Remondet-Aubin, in-12, 95 pages; — Comte de Villeneuve-Esclapon : *Raport sus lou Councours de Fourcauquié;* Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, in-8°, 14 pages; — T. Au-

banel : *Discours i Jo flourau tengu dins la vilo coumtalo de Fourcauquié*, 11-12-13-14 de setèmbre 1875 (avec la traduction française); Avignon, Aubanel frères, in-8°, 31 pages; — Félix Gras : *Raport sus li Jo flourau d'At* (25 juliet 1875) (avec la traduction française); Avignon, Maillet, in-8°, 15 pages; — *La Fée des Pyrénées, ou l'Inondation de Toulouse, ode en vers romans, avec notes et version française;* Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, in-8°, 12 pages; — Achille Mir : *l'Inoundaciu, cant de dol* (*al proufit das inoundats*); Carcassonne, Polère, 1 page in-4°; — Charles Gros : *l'Inoundatioun dé l'Héraou en* 1875 (*aou proufit das inoundas daou départamen*); Montpellier, Cabirou, in-8°, 8 pages, etc.

*
* *

Il nous arrive de Béziers deux recueils de poésie française (*Contes : les Deux Baisers, le Merle, la Foire de Saint-Aphrodise*, par Auguste Baluffe : Avignon, Seguin, in-16, 32 pages ; et *Au quartier latin*, par Frédéric Donnadieu : Paris, Jouaust, in-12, 19 pages), que nous regretterions de ne pas mentionner ici. Les trois contes de M. Baluffe sont écrits dans cette langue souple, facile et imagée, qu'ont si bien appréciée les lecteurs des *Vibrations* et des *Cigarettes*. De tout autre nature sont le sujet et l'inspiration du petit poëme de M. Donnadieu : c'est la narration d'une triste et douloureuse histoire parisienne ; mais les vers émus, les traits heureux que l'on y rencontre à chaque page, justifient pleinement la tentative de l'auteur, dont on n'avait lu jusqu'ici que de très-remarquables poésies en langue d'oc.

*
* *

Diverses circonstances ont retardé jusqu'ici la publication des comptes rendus de *las Fados en Cerenos*, par M. Paul Félix ; des poésies de Junior Sans, de Béziers, et du premier volume des Fables de Lafontaine traduites en vers provençaux, par M. Marius Bourrelly.

Ces omissions seront réparées dans le prochain numéro de la *Revue*, qui donnera également un compte rendu de la *Cansou de la Lauseto*, d'Achille Mir.

Publications concernant l'histoire, la littérature et l'archéologie des provinces du midi de la France

Coomans, *Au pied des Pyrénées. Impressions de voyage.* Bruxelles, Bauvais. In-8°, VI-112 pages.

Bladé, *Études géographiques sur la vallée d'Andorre.* Paris, Baer. In-8°, IX-110 pages et carte.

Gonnard, *Mémoires sur les zéolithes de l'Auvergne.* Clermont, Ducros. Paris. In-8°, 96 pages et planches

Lagreze (de), *le Château de Lourdes et la grotte de l'apparition. Curiosités préhistoriques et pyrénéennes ; domination romaine ; domination des Anglais dans la Bigorre*, etc., 3e édition. Tarbes, Telmon. In-8°, 262 pages.

G. Charvet, *les Voies romaines chez les Volkes Arecomiques.* Alais. In-8°, 132 pages avec carte.

Bargès (l'abbé), *Notice sur un autel antique, dédié à Jupiter, découvert à Saint-Zacharie (Var)*, etc. Paris. In-8°, 48 pages.

Aurès, *l'Œnochoé du musée de Nîmes. Notes accompagnées de quelques détails sur les mesures romaines de capacité*, etc. Nîmes. In-8°, 28 pages et planches.

Lecoy de la Marche. *le Roi René, sa vie, son administration, ses travaux artistiques et littéraires, d'après des documents inédits*. Paris, Didot. 2 vol. in-8°, XVI-1056 pages.

David, *Vie de Henri IV*. Paris, de Soye. In-8°, 61 pages.

De Monbrison. *Un gascon du XVIe siècle. Le premier duc d'Épernon*. Paris, Claye. In-8°, 47 pages.

Exécutions de camisards faites à Nîmes, du 26 juillet 1702 au 22 mai 1705: Journal d'un bourgeois de Nîmes, publié et annoté par A. de Lamothe, archiviste du Gard. Nîmes, Catelan. In-8°, 28 pages.

Lamothe (de), *l'Apothéose de M. Dumonchel, évêque schismatique du département du Gard, par Benoît Saussine* (reproduction annotée de l'édition de 1791). Nîmes, Catelan. In-8°, 40 pages.

Pont, *Histoire de la terre privilégiée, anciennement connue sous le nom de pays de Kercorb, canton de Chalabre (Aude). Coup d'œil, notions et détails sur la contrée, notamment sur la commune de Rivel*. Paris, Dumoulin. In-8°, VII-424 pages, fig. et cart.

Lenthéric, *les Villes mortes du golfe de Lion: Illiberis, Ruscino, Narbon, Agde, Maguelone, Aigues-Mortes, Arles, les Saintes-Maries*. Paris, Plon. In-12, avec cartes.

Balasque, *Études historiques sur la ville de Bayonne*, tom. III. Bayonne, Lassere. In-8°, VI-642 pages.

Fabregat, *Annales municipales de la ville de Béziers*, tom. II. Béziers, Rivière. In-8°, 392 pages.

Cauvet, *Étude historique sur Fontfroide, abbaye de l'ordre de Cîteaux, de 1093 à 1790*. Paris, Durand. In 8°, XVI-624 pages.

Vinas (l'abbé), *Visite rétrospective à Saint-Guilhem-du-Désert. Monographie de Gellone*. Montpellier, Seguin. In-12, XX-223 pages.

Desribes (l'abbé), *Histoire de l'Église d'Ambert*. Clermont, Thibaud. In-12, XII-203 pages.

Cantel *Monographie de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, à Marseille*. Marseille. In-8°, 22 pages.

Timond-David, *les Archives paroissiales de Marseille aux XVIe et XVIIe siècles*. Marseille, Olive. In-8°, 56 pages.

Léon Gaudin, *Catalogue de la bibliothèque de la ville de Montpellier (Musée-Fabre)*. Montpellier, Grollier. In-8°, XXVI-643 pages.

Bertin (H.), *les Petits Coins de Marseille*. Marseille, Société des bibliophiles de Provence. In-16, X-119 pages.

Lieutaud (l'abbé), *la Saint-Antoine à Mornas* (Vaucluse). Marseille, Boy. In-8°.

De Lamothe (A.), *Promenades d'un curieux dans Nîmes. L'oratoire de la Fontaine de Saint-Baudile, la légende, les trois sources. Famille des Aton. Inventaire du mobilier d'un hermite. Le tombeau chrétien*, etc. Nîmes, Catelan. In-12.

Le Droit du seigneur au pays de Béarn. Pau, Ribaut. In-8°, 13 pag.

Barthe, *le Bon Vieux Temps en Béarn*. Pau, Veronèse. In-16, 56 pages.

(*Polybiblion, Revue des questions historiques*, etc.)

A.-F.-F.

Errata du numéro de Janvier-Avril-Juillet 1875

Petit traité de médecine.— P. 63 lig. 17, muz, pez, *lisez :* muz pez.
— lig. 29, aschiver, *lisez:* a schiver (Chabaneau).
P. 69, lig. 23, herhe, *lisez :* herbe.
— lig. 25, cholet, *ajoutez :* chou, pr. caulet (Chabaneau).
Poésies de dom Guérin.— P. 89, lig. 22, du ballon, *lisez :* de ballon.
P. 103, lig. 15, pag. 167, *lisez :* pag. 67.
Lettres à Grégoire. — P. 112, lig. 27, Adorons tou, *lisez :* Adorons tous.
P. 118, lig. 36, Marou, *lisez :* Marcou.
Histoire des patois. — P. 206, lig. 27, Gondelin, *lisez :* Gondelin.
P. 213, lig. 8, le maï, *lisez* : les maï.
Le Sémen-Contra de Mounreal. — P. 225, le Semet-Contra, *lisez* le Sémen-Contra.
Chants populaires du Languedoc. — P. 264, lig. 20, arri, ar, *lisez :* Arri, arri.
P. 270, lig. 18, Maillanes, *lisez :* Maillane.
P. 295, lig. 21, lou ritou, *lisez* : le ritou (même rectification à la ligne 23).
Énigmes populaires. — P. 315, lig. 37, Moroi, *lisez* : Moros.
P. 323, lig. 40, colpotage, *lisez :* colportage.
P. 328, lig. 30, *la Bugada*, lisez : *la Bugado.*
P. 338, lig. 31, *populari*, lisez : *popolari.*
La Canço de Catalunya.—P. 355, lig. 5, li diuhem, *lisez :* li diuhen.
Lou Partage de la terro. — P. 357, lig. 4, Eu cridant, *lisez :* Eu cridant.
— lig. 5 fantasiè, *lisez* fantaisiè.
Lous Destorbis del mariage de Bibal. — P. 363, lou destorbis, *lisez* : lous destorbis.
Poésies couronnées au Centenaire. — P. 385, lig. 33, Sèvre, *lisez* : Sèvres
P. 390, lig. 35, Li doux, *lisez* : Li dous.
— lig. 39, *après* : olivier, *ajoutez* : en argent.
P. 392, lig. 16, A. Virdot, *lisez* : A. Verdot.
P. 400, lig. 12, celastials, *lisez* : celestials.
Bulletin bibliographique de la langue d'oc. — P. 429, lig. 16, natiou nala, *lisez* : natiounalo.
P. 433, lig. 7, brespas, *lisez :* brespes.
P. 438, lig. 2, de 1870 à 1874, *lisez :* de 1871 à 1874.
Chronique. — P. 464, lig. 24, de Riez, *lisez :* de Toulon.
Errata. — P. 474, lig. 18, Sainte-Palage, *lisez :* Sainte-Palaye.

Le gérant : Ernest HAMELIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU HUITIÈME VOLUME

DIALECTES ANCIENS

De la Date possible du roman de «Flamenca» (Ch. Revillout.) 5
Étude sur quelques mots nouveaux d'une charte landaise de 1268 ou 1269. (Alart.) 19
Notes critiques sur quelques textes provençaux (suite). II. Blandin de Cornouailles. (C. Chabaneau.) 31
Documents sur la langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne (suite). (Alart.) 48

DIALECTES MODERNES

Lettres à Grégoire sur les patois de France (suite). (A. Gazier.) 71
Las Noças de Jauselou Roubi, par Moussu Richard. (Ch. Revillout.) 114
Lettres et poésies inédites de l'abbé Nérie. (S. Léotard.)... 139
Grammaire limousine (suite). (C. Chabaneau.) 159
Quelques proverbes languedociens recueillis par F.-R. Martin (le docteur Noulet) 209
Deux Noëls latins.—Fortuné Pin. (Alph. Roque-Ferrier.) 212-213
In die natali Christi —Pèr Calèndo. (Fortuné Pin, A. de Gagnaud) 212-213
In die Magorum — Pèr li Reì (Fortuné Pin, A. de Gagnaud) 216-217
Dins lou bos. (Maurice Faure) 220
Lou Couissi de l'ome endéutat. (Gabriel Azaïs.) 221
L'Irangiè. (L'abbé Joseph Roux.) 226

BIBLIOGRAPHIE

Chrestomathie provençale, etc., par Karl Bartsch. (C. Chabaneau.) 227
Richars li biaus, etc., par M. W. Fœrster. (A. Boucherie.). 241
L'Apocalypse, ou révélation de saint Jean, etc., par Augier Gaillard; *fragment reproduit* par M. Soulice. (Alph. Roque-Ferrier.) 241

Sounet, Souneto e Sounaio de J.-B. Gaut. (Alph. Roque-Ferrier.) 243
Lou Libre de la Crous de Prouvenço. (Adelphe Espagne,—Alph. Roque-Ferrier.) 245
A Petrarca!... par Jules Blancard. (Alph. Roque-Ferrier.) 247
La Partido de casso à la mar, de Binjamin Fabre. (Alph. Roque-Ferrier.) 248

PÉRIODIQUES

Romania. (A. Boucherie.) 251
Chronique saintongeaise. (Alph. Roque-Ferrier) 253
Chronique (A. R.-F.) 255
Errata 262
Table des matières 263

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

LE CONCOURS

PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

DE L'ANNÉE 1875

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
RICATEAU, HAMELIN ET Cie

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

LE CONCOURS

PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

DE L'ANNÉE 1875

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ETUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS
A LA LIBRAIRIE DE A. FRANCK
(VIEWEG, propriétaire)
67, RUE RICHELIEU, 67

M DCCC LXXV

LE CONCOURS

PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

DE 1875

L'idée première du Concours de Montpellier surgit à la suite des fêtes du Centenaire de Pétrarque. A l'occasion de cette grande solennité provençale, la *Société des langues romanes* avait offert un prix consistant en un rameau d'olivier en argent, que le jury d'Arles décerna à M. Frizet. Les délais d'admission furent nécessairement très-courts, et cependant les envois arrivèrent nombreux, surtout de la Catalogne et de Barcelone. Il était donc permis d'espérer un succès le jour où la Société aurait à préparer suffisamment une solennité de ce genre. L'exemple de la *Société archéologique* de Béziers, dont les Concours annuels de l'Ascension sont toujours si suivis, était là pour le prouver, sans que la moindre contestation fût possible.

Il y avait néanmoins à tenir compte d'une innovation qui ne semblait pas sans péril. Tandis que les Académies de Provence n'admettaient que la poésie, il s'agissait cette fois d'adjoindre la philologie à cette dernière; une innovation très-heureuse, mais qui accrut encore, s'il est possible, les craintes de quelques personnes, y appela la prose, restée jusqu'ici sans la moindre mention dans tous les concours : enfin ce n'était plus seulement le dialecte de la Provence et des bords du Rhône, l'idiome que les *félibres* ont presque constitué à l'état de langue littéraire, que l'on appelait dans la lice, c'étaient tous les grands dialectes du midi de la France : le provençal, le languedocien, le gascon, le dauphinois, le limousin et le béarnais; les uns à peine employés, d'autres peu connus; c'était encore

le catalan de l'ancien comté de Barcelone et les idiomes qui se rattachent directement à lui dans la province de Valence et les îles Baléares.

Selon le projet primitif, le Concours devait coïncider avec les réunions des deux Congrès viticole et séricicole qui eurent lieu au mois d'octobre 1874, et qui attirèrent à Montpellier tant d'hommes éminents de la France, de l'Espagne et de l'Italie. La chose ne put malheureusement aboutir : les fêtes d'Avignon se terminaient à peine, et il n'était guère probable que le programme de la Société fût sérieusement rempli en trois ou quatre mois. Les délais eussent été à la rigueur suffisants pour la poésie, mais la philologie et la prose, les deux parties les plus nouvelles du Concours, celles pour lesquelles il était nécessaire de réussir, à peine de compromettre dès le début les Concours ultérieurs, eussent échoué. Après diverses hésitations, la distribution des prix resta fixée au lundi de Pâques de l'année 1875 [1]. Il y avait dans cette date, rapprochée de la légende gravée sur le sceau de la Société : *S'ez escondutz mas non es mortz*, une sorte de coïncidence, à demi symbolique, à demi religieuse, qui ne pouvait manquer d'être remarquée par quelques *félibres*, épris de l'étonnant épanouissement de leur poésie et de leur langue, et qui le fut en effet.

Le programme, définitivement arrêté le 26 août 1874, annonçait que, dans la séance solennelle qu'elle tiendrait le lundi de Pâques de l'année suivante, la *Société des langues romanes* décernerait des prix :

Au meilleur travail philologique (géographie dialectale, grammaire, phonétique, étude d'un dialecte particulier, préparation d'un texte inédit ou peu connu) sur la langue d'oc ancienne ou moderne, le catalan compris ;

A la meilleure pièce de poésie (ode, poëme, stances, hymne, sonnet, fable, etc.), en langue d'oc ;

Au meilleur écrit en prose (histoire générale ou particulière, roman, nouvelle, étude de mœurs, etc.), en langue d'oc. Tous les dialectes du midi de la France, ainsi que le catalan, le

[1] Une décision ultérieure la retarda encore de deux jours, en la renvoyant au mercredi de Pâques, 31 mars.

valencien et les idiomes baléares, étaient admis à concourir pour la deuxième et la troisième fondation. Le français l'était naturellement pour la première.

Les manuscrits devaient être adressées avant le 20 mars, terme de rigueur.

La Société laissait à dessein toute latidude touchant le choix du genre à traiter, soit pour la philologie, soit pour la prose, soit pour la poésie : elle annonçait que les envois des concurrents seraient subdivisés en différentes catégories, d'après leur genre, et que des prix distincts étaient affectés à chacun de ceux-ci.

On le voit, ce programme était des plus larges, si large même qu'il était à craindre que le Concours n'en fût compromis. Absence de travaux sérieux, provoquée par la multiplicité des genres admis, ou bien, en cas de succès, disproportion entre le nombre des envois et celui des prix à distribuer : telles étaient les deux alternatives à courir.

Ni la première, ni la seconde ne se réalisèrent. Dès le 15 mars, et bien avant le délai de rigueur fixé par la Société, d'heureuses indiscrétions permirent de savoir que le Concours avait réussi au delà des espérances de ses promoteurs. On sut que la philologie avait eu un travail capital sur les dialectes franco-provençaux de l'Est, travail dû à l'un des maîtres de la philologie italienne ; un poëme inédit écrit dans la langue des troubadours et récemment publié en entier ; la poésie, divers recueils en provençal et en languedocien, avec un poëme en douze chants que quelques félibres plaçaient à côté de *Mirèio* et de *Calendau*, ces deux chefs-d'œuvre, l'un de grâce naïvement inspirée, l'autre de puissance et d'effort persévérant et soutenu. Le Concours de prose avait donné une traduction de l'*Imitation de J.-Ch.*, une *Histoire de la ville d'Eyguières*, trois romans, dont un des plus considérables par sa donnée historique comme par son importance, et enfin (ce que l'on avait peine à persuader aux sceptiques) un travail scientifique sur les charbonnages des Bouches-du-Rhône. C'était un succès tel, qu'il n'était plus à craindre que la prose, jusque-là complétement négligée, manquât désormais à la langue d'oc. Le 20 mars, les envois de toute catégorie s'élevaient au chiffre total de soixante-quinze; les pièces, à celui de cent quarante-cinq.

Pour examiner un ensemble aussi considérable, trois Commissions spéciales, la première de philologie, la deuxième de poésie, la troisième de prose, furent instituées. Elles comprenaient tous ceux des membres de la Société que leurs études rendaient plus propres à l'accomplissement de cette tâche délicate. La présidence de la première fut décernée à l'éditeur des *Troubadours de Béziers* et du *Breviari d'amor*, M. Gabriel Azaïs ; celle de la seconde, à M. Théodore Aubanel ; celle de la troisième, à M. Roumanille, dont les *Oubreto* ont été le premier modèle, classique et populaire à la fois, de prose provençale.

Etaient membres de la Commission de philologie : MM. Alart, à Perpignan ; Cantagrel, Charvet, à Alais ; Chabaneau, à Cognac ; Elisée Déandreis, Marius Durrand, le docteur Espagne, Kühnholtz-Lordat père, le docteur Noulet, à Toulouse ; Planchon, Revillout, l'abbé Léon Vinas, à Jonquières, et Boucherie, rapporteur ;

De la Commission de poésie : MM. Octavien Bringuier, à Lunel ; Alfred Bruyas, Frédéric Donnadieu, à Béziers ; François Fournier ; Gaut, à Aix ; Guizard père ; Paul Glaize, Gaussinel, Gaidan, a Nimes : Ernest Hamelin, Louis Lambert, Achille Montel, Louis Roumieux, à Beaucaire ; Alph. Roque-Ferrier, et Antonin Glaize, rapporteur ;

De la Commission de prose : MM. Barlet, Cavallier, Fabrége, le docteur Elphége Hamelin, Léon Gaudin, Camille Laforgue, à Quarante ; S. Léotard, le docteur Mazel, à Nimes ; Mie-Keittinger, le docteur Pourquié, Ernest Roussel, à Nimes ; Charles de Tourtoulon, Hilarion Vigouroux, et Henri Delpech, rapporteur.

Des trois présidents désignés, M. Gabriel Azaïs seul se rendit à Montpellier le 22 mars, jour indiqué pour la réunion des Jurys. Les circonstances retinrent à Avignon l'auteur de la *Miougrano entre-duberto*, et un deuil de famille des plus douloureux, la mort de son père, puis celle de sa mère, dans l'espace de quelques jours, empêchèrent M. Roumanille de venir prendre sa part des travaux de la Société. En leur absence, les deux Commissions de prose et de poésie nommèrent pour vice-présidents : MM. Ernest Roussel, de l'Académie du Gard, et Octavien Bringuier.

La tâche des Jurys fut aussi longue que minutieuse : six séances furent consacrées, dans la journée du 22 mars, à la lecture et à l'examen des pièces envoyées. Le soir, une assemblée générale des trois Commissions, tenue à la mairie sous la présidence de M. Gabriel Azaïs, classa définitivement les travaux examinés par les Jurys spéciaux et attribua, hors concours, le premier prix de poésie au poëme *li Carbounié*, de Félix Gras.

Grâce à une subvention de deux cents francs, votée par le Conseil général de l'Hérault ; à une autre de pareille somme, offerte par l'Administration municipale de Montpellier ; au don de deux objets d'art, la *Vénus d'Arles* et la *Polymnie ;* grâce surtout à celui d'une médaille d'or offerte par M. Camille Laforgue, de Quarante ; à celui d'une seconde médaille d'or donnée par un anonyme, la Société put récompenser tous les travaux méritants qui lui avaient été adressés.

II

Comme le Concours dont elle avait pris l'initiative était à la fois philologique et littéraire, la Société crut que le choix de ses deux présidents devait répondre à la double nécessité qu'elle avait voulu satisfaire, et qui avait été la règle constante des travaux de tous ses membres, depuis la fondation de la *Revue*. Les deux présidents étaient dès lors naturellement indiqués. Ce ne pouvaient être que MM. Egger et Mistral : le premier, un des maitres de l'érudition française ; le second, la personnification la plus haute et la plus vivante de la poésie provençale actuelle, tous les deux membres et collaborateurs de la Société.

Les vice-présidents étaient : pour la France, MM. Gaston Paris et Michel Bréal, professeurs au Collége de France, et Paul Meyer, professeur de l'École des chartes ; pour l'Espagne, le poëte et historien catalan Victor Balaguer, ancien ministre *de ultramar*, aujourd'hui président du tribunal des comptes à Madrid ; Albert de Quintana y Combis, l'auteur du *Dies iræ* du *Castell de Montgri* et de la *Canso del comte d'Urgell*, qui avait récemment fait admettre tous les dialectes du Midi aux Jeux floraux de la langue catalane, et enfin Milà y Fon-

tanals, dont on sait les nombreux travaux sur les chants populaires de la Catalogne, la poésie héroïque de la Castille, les troubadours en Espagne, etc. Le savant professeur de l'Université de Barcelone est encore poëte, et poëte aussi original que savamment inspiré, dans la *Canso del pros Bernat* et dans la *Complanta d'en Guilhem*.

Dès le 29, M. Milà, venu par terre de Barcelone, était à Montpellier. MM. Egger, Gaston Paris et Michel Bréal, y arrivèrent dans la matinée. Ce fut, quelques heures après, le tour de MM. Mistral, Lieutaud, Alphonse Tavan, Félix Gras, A. Michel; puis, dans la soirée du 29 et la journée du 30, les poëtes du Languedoc : Albert Arnavielle, Gleizes (d'Azillanet), Achille Mir, Gaidan, L. Roumieux, le pasteur Fesquet, toute une pléiade de littérateurs, de savants et d'amis, que la double fête annoncée pour le 31 avait réunis dans une pensée commune: la renaissance de la vieille langue du Midi et de ses dialectes naguère encore si dédaignés.

Bien d'autres, de la Catalogne, du Limousin et du Languedoc, que l'éloignement ou les circonstances détournèrent du même rendez-vous, écrivaient à leur amis pour leur témoigner tous les regrets qu'ils ressentaient: pour leur dire, comme le faisait l'un d'eux à l'exemple de Gimon:

O qu'un troun cure leis afaire
Que, just e just après-deman,
Me fan manca, mei gai counfraire,
De vous ana touca la man !

Il fallut regretter aussi l'absence de M. Paul Meyer, qu'un deuil de famille retint à Paris, et celle de M. Victor Balaguer, à qui les péripéties de la guerre civile espagnole ne permirent pas de quitter Madrid.

La matinée du 30 fut consacrée à visiter le musée Fabre et les collections de la galerie Bruyas, celles de la Bibliothèque de la ville et les principaux monuments de Montpellier. Le soir, une séance réunit à l'hôtel de ville, sous la présidence de M. Charles Revillout, MM. Egger, Mistral, Milà y Fontanals, Michel Bréal, Gaston Paris, l'abbé Lieutaud, Alphonse Tavan, Félix Gras, Albert Arnavielle, Alph. Michel, Auguste Verdot, Louis Roumieux, Bringuier, de Tourtoulon, Boucherie,

de Villeneuve-Esclapon, Antonin Glaize, Paul Glaize, Henri Delpech, le docteur Espagne, Barlet, Fournier, Ernest Hamelin, le docteur Elphége Hamelin, Lacrouzette-Bellonnet, Thénard, le pasteur Corbière, Marius Durrand, Jules Gaussinel, Autié, Déandreis, etc. La séance, annoncée pour huit heures, commença à neuf en réalité. Une communication de M. de Tourtoulon, sur des vers inédits de Raphaël possédés par un membre de la Société, M. Chaber, et rapprochés de la publication italienne de M. Ariodante Mariani, en occupa la première partie. Louis Roumieux, à peine relevé d'une maladie qu'on avait crue un moment mortelle, dit ensuite *l'Amour e la Mort*, que ne lui auraient certainement pas attribué ceux qui connaissent seulement de lui le poëte railleur de la *Rampelado;* Félix Gras, un sonnet, *lou Rose;* Alphonse Michel, deux fragments de son poëme sur l'*Immortalité de l'âme;* Auguste Verdot, *A Eyguières;* Tavan, une des plus belles pièces du recueil qui devait lui valoir, le lendemain, le prix du Conseil général de l'Hérault; M. Mistral, un des nombreux morceaux qu'il a disséminés çà et là dans l'*Armana*, dans les *Prouvençalo* et ailleurs : la *Coumunioun di Sant,* petit chef-d'œuvre de poésie mystique; M. Milà, enfin, le commencement de la *Canso del pros Bernat,* récit des prouesses du paladin « *au bras de fer, au cœur loyal* », qui mérita la main de la fille du comte de Jaca, en chassant les Maures des pays de Ribagorza et de Pallars. Le savant professeur disait très-spirituellement qu'il tenait d'autant plus à ses vers, qu'il était, de tous les poëtes présents à cette réunion, celui qui en avait le moins composé.

Mais le fait le plus marquant de la séance, celui qui devait donner à la fête du lendemain son caractère, non plus seulement philologique et provençal, mais latin dans toute l'acception du mot, fut la lecture de deux dépêches de M. de Quintana y Combis. L'ancien président des Jeux floraux de la langue catalane, un moment absent de Barcelone, n'avait pu recevoir à temps la lettre qui l'invitait à assister au Concours. Par la première de ces dépêches, il en témoignait ses plus vifs regrets à M. le professeur Revillout. Dans la seconde, il disait à Mistral :

« Barcelone, 30 mars 1875.

» Frère et maître, je suis absent à regret, mais mon âme entière est avec vous. Offrez en mon nom un prix pour le prochain Concours de la Société. Le thème sera *la Chanson du Latin*. Toutes les langues romanes seront admises à concourir. Aux félibres j'envoie mon amour et ma foi.

» Albert de Quintana. »

Dire l'émotion que suscita cette dépêche serait chose difficile. Elle était inattendue, et cependant elle répondait si absolument aux idées de tous, que ce fut sans délibération aucune, d'un accord unanime et spontané, que la proposition qu'elle contenait fut acceptée. La Société décida immédiatement que le prix offert par M. de Quintana, et qui consistait en une coupe symbolique en argent, serait distribué en séance solennelle du second de ses Concours triennaux, c'est-à-dire le mardi de Pâques de l'année 1878.

Les fêtes du Centenaire, à Avignon, avaient déjà vu des Français, des Provençaux, des Italiens et des Catalans, réunis dans un rapprochement fraternel, par le culte commun d'une grande mémoire, et M. de Quintana n'y avait pas peu contribué pour sa part ; mais c'était la première fois que se manifestait la pensée d'un chant commun à tous les peuples de race latine, Espagnols, Français, Roumains, Brésiliens ou Provençaux, leur servant de ralliement en Europe, en Amérique, en Asie, partout où les vicissitudes du passé ont jeté quelques membres de la famille romane. M. de Quintana comprit que ce ne pouvait pas être au moule banal et faux du chant national officiel qu'il fallait demander cette pièce, dans laquelle quelques Catalans virent dès lors, avec plus d'enthousiasme que de raison, mais non sans raison cependant, le symbole d'une confédération future, la préparation à l'établissement d'une sorte de Latium plus vaste et plus populeux que l'ancien [1]. L'oubli des divisions anciennes ou actuelles, les dangers communs qui menacent les nations latines, et surtout la recherche de ce que leurs annales possèdent de plus élevé, de plus universellement grand, pouvait seule

[1] Dans un article très-remarquable, le *Journal des Débats*, numéro du 13 avril, crut devoir signaler l'importance éventuelle de l'idée de M. de Quintana.

donner une poésie qui rappelât sans désavantage quelques-uns des *chants de nation* de l'Europe : *le roi Christian* du Danemark, la *Marche d'Arthur* de la Bretagne et du pays de Galles, par exemple ; ou bien, dans un ordre moins élevé, ce chant à la poésie si naïve et si simple d'une des provinces de la vieille France : *En revenant des noces, bien las, bien fatigué... Chante, rossignol; chante, si tu as le cœur gai.....* devenu, par une transformation qui n'a pas été tout à fait imméritée, le chant presque national des Français du Canada. C'est là ce que désirait le poëte, et c'était à sa pensée que la Société s'unit par la dépêche suivante :

« La Société des langues romanes, et tous les frères latins réunis à Montpellier, remercient M. de Quintana pour son offre gracieuse et sa grande et cordiale idée.

» Egger, F. Mistral.»

L'auteur du *Dies iræ* de Montgri la recevait à Barcelone le lendemain, presque au moment où s'ouvrait à Montpellier la séance solennelle du Concours.

III

Celle-ci devait avoir lieu à la Salle des Concerts, à deux heures de l'après-midi. Une heure avant, une foule empressée, au milieu de laquelle les dames se trouvaient en très-grand nombre, occupait cette salle et celle qui y donne accès. Les pervenches dont tous les *félibres,* malgré la saison encore peu avancée, avaient orné leurs boutonnières, étaient à ce moment, et non sans quelque nuance de surprise, l'objet de l'attention générale. Bien peu de personnes savaient à Montpellier que la pervenche est la fleur préférée des *félibres,* l'emblème de la Provence actuelle.

On signalait parmi les lauréats MM. Alphonse Tavan, l'abbé Lieutaud, Félix Gras, Alphonse Michel, le pasteur Fesquet, l'abbé Terris, le comte de Villeneuve-Esclapon, Albert Arnavielle, Achille Mir, Langlade, Gleizes (d'Azillanet), le docteur Coste, le docteur Roux, Auguste Verdot, Ch. Gros, etc. ;

Parmi les membres de la Société, MM. Ernest Roussel, président honoraire de l'Académie du Gard ; Louis Roumieux, vice-consul d'Espagne, à Beaucaire; l'abbé Léon Vinas, curé de Jonquières; Gleizes, d'Arles; Gaidan, de Nimes; Jules Pagézy, ancien maire de Montpellier, ancien député au Corps législatif; Planchon, directeur de l'École de pharmacie ; Gabriel Azaïs, secrétaire de la Société archéologique de Béziers ; Jules Gaussinel, Marius Durrand, Élisée Déandreis, Paul Glaize, Camille Laforgue (de Quarante), Octavien Bringuier, Charles de Tourtoulon, Ernest Hamelin, François Fournier, le général Domergue, le docteur Espagne, Cavallier, le docteur Elphége Hamelin, Itier, Barlet, Thénard, Chaussinand, etc.

MM. Bouisson, député à l'Assemblée nationale; Frédéric de la Combe, maire de la ville de Montpellier; Loubers, procureur de la République; Germain, doyen de la Faculté des lettres; Gaston Bazille, vice-président de la Société d'agriculture; le docteur Léon Coste, conseiller municipal; l'abbé Besson, aumônier du Lycée, ainsi que beaucoup de membres de la magistrature, du clergé et des sociétés savantes de la ville, avaient pris place sur les siéges disposés au devant de l'estrade d'honneur.

A deux heures, le bureau de la Société, composé de MM. Egger et Mistral, présidents du Concours ; Révillout, professeur à la Faculté des lettres, président de la Société; Milá y Fontanals, Michel Bréal et Gaston Paris, vice-présidents ; des trois rapporteurs des Jurys de philologie, de prose et de poésie : MM. Boucherie, Henri Delpech et Antonin Glaize; du Trésorier et du Secrétaire de la Société, entra en séance.

M. Révillout prit immédiatement la parole et prononça le discours suivant, dans lequel, après avoir souhaité la bienvenue aux deux présidents du concours, il déterminait le but que la *Société des langues romanes* s'était proposé par l'établissement de ces assises littéraires et philologiques :

« Mesdames, Messieurs,

» Avant de céder la place aux deux hommes éminents qui ont bien voulu accepter la présidence de notre Concours, permettez-moi de vous expliquer, en quelques mots, pour-

quoi nous avons tenu à inaugurer cette fête intellectuelle sous leur double patronage.

» Fondée en 1869 par cinq personnes courageuses[1], qui ont eu foi dans la puissance et la fécondité de l'initiative privée, notre Société s'est proposé, dès son origine, deux objets qui lui sont également à cœur: établir, d'une part, dans la plus ancienne et la plus célèbre capitale scientifique du Midi, un centre pour l'étude comparée des langues romanes; servir, d'une autre, le mouvement de renaissance littéraire qui, sous le nom de *felibrige*, est parti de la Provence et des bords du Rhône: telles sont les deux idées qui l'ont inspirée; et je suis persuadé qu'elle doit à ce double programme le succès de ses modestes, mais persévérants efforts.

» En instituant, l'automne dernier, un Concours à la fois philologique et littéraire, la Société s'est encore montrée fidèle au double esprit qui l'anime ; et les érudits, les poëtes qui lui ont fait l'honneur de lui présenter leurs productions, sont, comme elle, avec des rôles divers, les ouvriers d'une même œuvre. Etudier les caractères et les éléments constitutifs des idiomes, mettre ces idiomes en œuvre et les vivifier par l'art de la poésie, n'est-ce pas concourir au même but et, sous des formes différentes, arriver aux mêmes résultats ? N'est-ce pas sauver les vieilles langues populaires de la destruction et de l'oubli ?

» Ne vous étonnez donc pas, Messieurs, si, pour obéir jusqu'au bout à la même pensée, la Société, dans la composition du bureau de son premier Concours, a voulu faire appel au dévouement simultané des philologues et des littérateurs. Elle a choisi pour vice-présidents des linguistes connus dans toute l'Europe, comme MM. Michel Bréal, Milà y Fontanals, Gaston Paris et Paul Meyer ; des poëtes aimés et populaires, comme MM. Balaguer et de Quintana; et par ces choix, qui ne se sont arrêtés ni aux Pyrénées, ni à la Loire, elle a montré que, pour être méridionale, elle n'est pas exclusive, mais véritablement romane, romane dans le sens le plus large et le plus

(1) MM. Camboulìu, professeur à la Faculté des lettres, mort au mois d'octobre 1869 ; — Achille Montel, Charles de Tourtoulon, Boucherie et Paul Glaize.

général du mot, et qu'elle s'intéresse à l'étude de toutes les langues néo-latines.

» Ce qui le prouve d'une manière bien plus éloquente, c'est la présence à ce bureau de nos deux illustres présidents. L'un, dans lequel je salue avec reconnaissance un maître de ma jeunesse, est une des gloires de l'érudition française. Il fait revivre à la Sorbonne et à l'Institut le profond savoir et l'atticisme élégant de Boissonade, et, en venant ici nous appuyer de son autorité scientifique, il obéit aux généreuses tendances de son caractère et aux habitudes bienveillantes de toute sa vie : à Montpellier comme à Paris, il encourage des débuts et protége des espérances.

» L'autre, Messieurs, son nom est dans toutes vos bouches ; vous le cherchez des yeux et vos oreilles sont avides de l'entendre, car il est pour vous plus qu'un poëte : c'est le vaillant défenseur de vos traditions et de votre langue, de votre passé et de votre avenir poétiques. A vos yeux, *Mireille, Esterelle, Vincent* et *Calendal* ne sont pas seulement de vivantes et immortelles figures : ce sont les croyances, ce sont les coutumes, ce sont les mœurs, c'est le langage, enfin c'est la patrie méridionale qui se réveille et rejette, rayonnante et inspirée, le lourd et froid linceul qui l'étouffait depuis six cents ans.

» Hâtons-nous d'ajouter que ce poëte est encore un linguiste de premier ordre. Cette langue si riche, si sonore et si colorée, qu'il a fait revivre, il en connaît tous les secrets; il l'a étudiée en amoureux et en artiste ; il la maîtrise et la transforme, parce qu'il en sait toutes les forces, et que, dans un commerce de tous les jours, il en a surpris les plus intimes délicatesses.

» C'est que dans l'art, la science et l'inspiration se donnent la main et se soutiennent l'une par l'autre : cette union féconde et nécessaire, nous avons voulu la représenter en faisant asseoir à côté l'un de l'autre M. Mistral et M. Egger, l'héritier des maîtres du *gai savoir* auprès du docte et lumineux interprète de l'antiquité grecque et latine. Car, si l'auteur de *Mireille* veut bien m'autoriser à détourner un moment le sens d'une de ces strophes ardentes où respire avec une fière énergie son patriotisme provençal, ne peut-on pas dire de la science et de la poésie que l'une est *la forte*, et l'autre *la belle*. Les grands poëtes ne les ont jamais séparées. Ainsi le tendre et sensible

Virgile était l'un des hommes les plus savants de son siècle ; ainsi le sublime Alighieri a fait une encyclopédie vivante de sa *Divine Comédie ;* ainsi l'harmonieux Pétrarque se présente à la postérité les deux mains pleines : tenant, dans l'une, ses *Sonnets* et ses *Canzones*, dans l'autre les *Lettres* et les *Discours* de Cicéron, dérobés aux vers et à la moisissure par son docte et pieux amour.

»Mais, Messieurs, vous avez hâte d'entendre nos hôtes illustres. Cette impatience légitime, je la partage et ne veux pas la mettre à une trop longue épreuve. Permettez-moi pourtant de compléter, avant de finir, mais en lui rendant son sens naturel et national, la citation de *Mireille,* à laquelle je faisais allusion tout à l'heure.

»Au moment où le bon roi René, le dernier prince indépendant de la Provence, lègue par son testament ses Etats à la France, il s'adresse ainsi à la patrie nouvelle qu'il vient de donner à son peuple :

— « Franço, emé tu meno ta sorre !
Digué soun darrié rèi, iéu more.
Gandissès-vous ensèn alin vers l'aveni,
Au grand prefa que vous appello.....
Tu siés la forto, élo es la bello;
Veirès fugi la niue rebello
Davans la resplendour de vosti front uni[1] ! »

»Ces sympathiques et généreuses paroles, c'est le moment de les faire entendre dans cette fête littéraire, alors que, pour la seconde fois en moins d'une année, les Français du Nord viennent resserrer avec les Français du Midi leur fraternelle alliance.

»A notre mère commune meurtrie et mutilée, à notre chère et malheureuse patrie qui gémit, comme Rebecca, de sentir ses enfants s'entrechoquer dans son sein, répétons, répétons sans cesse les nobles vers du poëte de la Provence, ces vers de concorde et d'amour, et, forte de l'union libre et cordiale

[1] « France, avec toi, conduis ta sœur ! — dit son dernier roi, je meurs ! — Dirigez-vous ensemble là-bas vers l'avenir, — à la grande tâche qui vous appelle.... —Tu es la forte, elle est la belle; — vous verrez la nuit rebelle fuir — devant la splendeur de vos fronts réunis. »

de son Nord et de son Midi, la France verra les ténèbres qui couvrent aujourd'hui sa couronne de gloire.

« Fuir devant la splendeur de leurs fronts réunis ! »

M. Egger prit la parole après M. Révillout, et, dans un exorde familier, dont quelques traits saisirent aussitôt l'attention de l'auditoire, commença par s'excuser de ce que les nombreux témoignages de bienveillance qu'il avait reçus depuis son arrivée à Montpellier, le plaisir même qu'il avait éprouvé en entendant les félibres réciter leurs vers provençaux, ne lui avaient pas permis d'apporter un discours écrit. Remerciant ensuite la Société de l'accueil qu'elle lui avait fait, à lui et à ses collègues MM. Michel Bréal et Gaston Paris, il rappela, avec la sûreté d'érudition qui lui est habituelle, et les analogies de l'institution moderne des congrès avec certaines institutions de l'ancienne Hellade, et celles des deux poésies grecque et provençale. La sympathique attention et les applaudissements qui avaient constamment accompagné les paroles du professeur à la Sorbonne redoublèrent lorsqu'on le vit tendre à Mistral, qui la serra avec effusion, une main dans laquelle « malgré le progrès de l'âge, circulait, dit l'orateur, un sang animé du plus vif patriotisme français » :

« Je dois d'abord, dit-il, me défendre des trop abondants éloges dont m'a comblé la parole affectueuse de M. le président Révillout; puis j'ai hâte de confier à l'Assemblée, aussi brièvement, aussi simplement qu'il me sera possible, deux pensées qui depuis bien longtemps me préoccupent, devant cette renaissance de l'activité scientifique et littéraire dont les départements du Midi nous donnent aujourd'hui l'éclatant spectacle.

» Il y a huit ans déjà, au congrès d'Aix, je me croyais appelé à faire voir combien nos études d'historiens et d'antiquaires nous préparent naturellement à jouir d'une fête comme celle où nous sommes ici conviés. L'occasion alors me sembla opportune, et elle l'est aujourd'hui plus que jamais, de signaler l'heureuse analogie de cette institution moderne des Congrès avec certaines institutions de l'ancienne Grèce. La vieille Hellade était, comme nous, divisée en groupes de populations

parlant chacun son dialecte propre, et n'oubliant pas pour cela qu'ils appartenaient tous à la même famille. Un citoyen d'Athènes ne devait pas comprendre sans peine le grec qu'on parlait à Mégare, c'est-à-dire à quelques lieues de sa ville natale. Le dorien du Péloponèse et celui de la Sicile, l'éolien de Lesbos, ne lui étaient pas plus familiers; mais ces diversités, qui répondaient aux divisions mêmes du sol et qui entretenaient trop souvent, non l'émulation, mais la lutte des intérêts commerciaux et des passions politiques, étaient dominées par l'esprit commun de l'hellénisme, et le génie hellénique défendait obstinément son unité, sa nationalité, contre toute invasion étrangère. Il les défendit avec succès et avec gloire contre l'Orient, au temps des guerres médiques. Il réussit longtemps à les maintenir contre l'ambition de la Macédoine, qui d'ailleurs était elle-même un peuple de race grecque.

» Jusque sous la domination romaine, ce puissant esprit, qui jeta tant d'éclat dans les sciences et dans les arts, et qui se montra fécond au milieu des plus cruelles discordes civiles, tint en échec le génie rude et dominateur de la ville conquérante qui devait opprimer et pacifier le monde occidental. Or une des institutions qui marquent le mieux cette obstination de l'hellénisme, c'est celle des *panégyries,* ou fêtes périodiques, consacrées à des concours pour les exercices du corps et de l'intelligence ; ces fêtes s'accomplissaient sous la protection d'une trêve sacrée. Alors tous déposaient les armes; alors les dissensions étaient suspendues ; alors, au milieu de sacrifices faits en commun aux mêmes dieux, les cœurs se rapprochaient, les vieilles alliances étaient renouvelées, et il s'en préparait de nouvelles. Dans ces solennités, à la fois patriotiques et religieuses, se retrempait le sentiment d'une antique et indissoluble fraternité. N'est-ce pas là précisément l'inspiration qui a produit ces fêtes patriotiques et littéraires de la Provence, auxquelles j'ai pour la seconde fois l'honneur et le bonheur de prendre part. Des Alpes aux Pyrénées et à la Loire, vous êtes divisés, Messieurs, par le langage; vous l'êtes quelquefois, surtout vous l'avez été, par les intérêts commerciaux et politiques, comme l'étaient jadis les Hellènes depuis les côtes de l'Asie mineure jusqu'à l'Espagne, siége de

leurs extrêmes colonies. Mais, comme les Grecs, vous aimez à vous défendre contre l'esprit de division, en renouvelant le pacte fraternel dans ces Congrès et par ces Concours où la science et l'art s'accordent pour le consacrer. Ainsi nul n'est mieux appelé à comprendre cet effort, à l'encourager de toutes ses sympathies, qu'un humaniste de l'Université de France, voué par profession à vivre en un commerce journalier avec l'hellénisme.

» D'autre part, si l'étude de l'antiquité nous introduit, ou plutôt nous ramène, aux institutions qui, comme celle-ci, entretiennent à la fois l'esprit d'union et l'amour des arts, j'aime à vous dire combien me touche le spectacle de votre littérature méridionale, si vivante et si populaire au sens le plus élevé de ce mot. Hier encore, votre poëte Frédéric Mistral me rappelait, avec une flatteuse bienveillance, que les Grecs aussi avaient eu des poëtes et des chants populaires ; il me signalait la charmante *chanson de l'Hirondelle,* par laquelle les jeunes enfants des Rhodiens saluaient le retour du printemps. Hélas ! il nous reste quelques débris à peine de cette fraîche et naïve poésie.

»Théocrite, en ses meilleures idylles, ne la représente pas dans toute sa verdeur et sa simplicité. Il faut presque remonter jusqu'à Homère, pour retrouver, dans ces grandes scènes de la vie héroïque, le poëte en communauté d'inspiration avec la foule, qu'il émeut par sa parole à la fois simple et naturelle, et forte par moments jusqu'au sublime !

» Eh bien! cette poésie associée au rhythme de la lyre primitive, il me semble que je la comprends mieux depuis que j'ai entendu (c'était hier) votre poëte aimé réciter, chanter même quelques-unes des belles stances, dont le refrain, repris en chœur comme d'un élan spontané, par ses auditeurs, multiplie et réchauffe encore les accents et comme les vibrations de cette puissante musique. Que Mistral soit remercié ! soyez-le tous, Messieurs, pour la leçon qu'est venue recevoir chez vous un philologue, modeste interprète des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il en conservera le pieux souvenir, et il espère bien en faire profit, à son tour, pour ses auditeurs parisiens.

» Il faut vraiment que je m'excuse de retarder pour vous, par complaisance pour mes études personnelles, le plaisir d'en-

tendre mon collègue en cette présidence. Mais, parmi les souvenirs de la Grèce que réveille en moi la présente solennité, il en est un encore que je voudrais vous rappeler.

» Notre Cabinet national, à Paris, possède un petit monument d'antiquité, originaire d'une ville grecque de la Provence, qui prend pour moi, au milieu de vous, un intérêt nouveau : c'est une main de bronze, sur laquelle on lit, gravés en grec d'un caractère fort ancien, ces mots: *Symbolon pros Ouelaunious,* c'est-à-dire, *gage d'hospitalité* ou *d'alliance avec les Vélauniens.* Les Vélauniens sont une de ces rudes populations des Alpes que réduisit l'empereur Auguste, et dont le nom figurait jadis sur l'arc de triomphe de la Turbie. Nous avons là le document authentique d'un de ces pactes internationaux qui reliaient jadis entre eux des peuples fort divers sans doute par la culture, par les mœurs, par le langage, mais que reliaient aussi les saintes institutions de l'hospitalité antique. M'inspirant de ce noble et touchant souvenir de concorde et d'amitié, je tends à Frédéric Mistral, non pas une froide main de bronze, mais la main où, malgré le progrès de l'âge, circule encore un sang animé des plus vifs sentiments du patriotisme français. En la personne de mon honoré collègue, j'offre ce gage d'alliance à tous ceux qui se sont ici, de tous les points du Midi et du Nord, d'au delà des Alpes et des Pyrénées, réunis pour cimenter ensemble les liens d'une fidèle fraternité entre les races latines. Nous sommes venus tous à cette fête, parce que nous nous sentions amis ; nous en sortirons plus amis encore.»

Il nous serait difficile d'analyser le discours de Mistral, qui fut, sans contredit, l'événement de la séance. Ce discours, écrit dans une prose facile, souple et imagée, relevée çà et là de traits incisifs et mordants, fut, du commencement à la fin, un plaidoyer pour la langue d'oc, que l'auteur de *Mirèille* qualifiait très-heureusement de *parlà nadalenc* et à la conservation de laquelle il priait les assistants de travailler. L'orateur était, surtout à ce point de vue, le maître de l'auditoire, et les applaudissements de celui-ci éclatèrent avec une sorte de passion lorsque, après avoir dit que le véritable patriotisme découlait de l'attachement à sa famille et que « les » meilleurs soldats n'étaient pas ceux qui chantaient et criail-

» laient après boire, mais ceux qui pleuraient en laissant leur » maison », il exhorta ses auditeurs à relever tout ce qui fait germer les grandes âmes : la religion, les traditions, les souvenances nationales, la langue du Midi, et, famille par famille, cité par cité, province par province, à rivaliser d'étude, de travail et d'amour, pour élever diversement le nom de France.

Voici, en son entier, cet éloquent discours :

Midame, Messiès [1],

» Vaqui uno vinteno d'an que se travaio proun pèr reveni e counserva la lengo naturalo dóu Miejour de la Franço e dóu Nord de l'Espagno. Quàuquis ome, rebelle au nivèu implacable de la centralisacioun, assajèron proumié de rèndre au prouvençau la vido literàri. Reüssiguèron, fau lou dire, bèucop mies que ço que cresien. Pièi forço bràvi gènt, esmougu d'afecioun pèr lou parla de soun enfanço, ajudèron li Felibre, tant que poudien, e chasco vilo dóu Miejour a-de-rèng ie faguè de fèsto. Mount-pelié à soun tour, Mount-pelié, lou fougau de la sciènci miejournalo, a vougu douna vuei soun testimòni trelusènt à nosto Causo.

» Sèmblo dounc, au-jour-d'uei, dins aquest roumavage ounte soun acampa tant d'esperit valènt, arriba de pertout, de Paris e de Barcilouno, pèr ounoura l'acord e lou mantenemen de tóuti li lengo roumano, sèmblo que devrian nous rejouï sènso

[1] Mesdames, Messieurs,

Voilà vingt ans que l'on s'évertue pour raviver et conserver la langue naturelle du midi de la France et du nord de l'Espagne. Quelques hommes, rebelles au niveau implacable de la centralisation, essayèrent d'abord de rendre au provençal la vie littéraire. Ils réussirent, disons-le, au delà de leurs espérances. Puis, beaucoup de braves gens, émus d'affection pour leur parler natal, aidèrent les Félibres tant qu'ils pouvaient, et chaque ville du Midi, tour à tour, leur fit des fêtes. Montpellier, à son tour, Montpellier, le foyer de la science méridionale, a voulu donner aujourd'hui son témoignage éclatant à notre Cause.

Il semble donc aujourd'hui, dans ce concours où sont réunis tant d'esprits vaillants arrivés de partout, de Paris et de Barcelone, pour honorer l'accord et le maintien de toutes les langues romanes;

regrèt... E pamens dins lou cor nous rèsto uno doulour, cousènto a dire. Mai recularen pas, car jamai trouvaren uno óucasioun plus bello, un counsistòri mai eminènt, un auditóri mai amistous.

»Messiés, mau-grat li fèsto, li manifestacioun, li triounfle que vènon abriva, de-longo e de tout biais, lou galant mouvemen de nosto Reneissènço, sian fourça de counveni que nosto lengo d'O, se gagno de respèt dins lou mounde di letro, vai en perdènt, ai las! dins lis usage de la foulo.

»Li campagno, li mountagno, aquéli maire-grand de la poupulacioun, gardon encaro, lou sabèn, e gardaran toustèms, lou fièr e dous parla de la naturo sempiterno. Mai dins li vilo mouvedisso, ounte mai que jamai l'esperit de nouvèuta meno e courroump lou poplc, es quàsi un desounour de garda li coustumo, tradicioun e parla de nòsti davancié; de talo sorto que pertout, au teatre, au palais, à l'escolo, à la glèiso, se fai à nosto lengo uno guerro incounsciènto, mai pamens journadiero, e à la fin mourtalo.

»I'a, lou mai, cinquanto an, que pèr tout lou Miejour li capelan prechavon dins la lengo dóu Miejour; dins chasque

il semble que notre joie devrait être sans mélange.... Et pourtant dans le cœur une douleur nous reste, cuisante à dire. Mais nous ne reculerons pas ; car jamais nous ne trouverons une occasion plus belle, un consistoire plus éminent, un auditoire plus sympathique.

Messieurs, malgré les fêtes, les manifestations, les triomphes, qui viennent accélérer, continuellement et de toute manière, le mouvement de notre Renaissance, il nous est force d'avouer que, si notre langue d'Oc a gagné en respect dans le monde des lettres, elle va perdant, hélas ! dans les usages de la foule.

Les campagnes, les montagnes, ces grand'mères de la population, gardent encore, nous le savons, et garderont toujours, le fier et doux parler de l'éternelle nature. Mais, dans les villes remuantes, où, plus que jamais, l'esprit de nouveauté mène et corrompt le peuple, c'est presque un déshonneur que de garder les mœurs, les traditions et le langage des ancêtres; de telle sorte que partout, au théâtre, au palais, à l'école, à l'église, on fait à notre langue une guerre inconsciente, mais pourtant journalière, et à la fin mortelle.

Il y a cinquante ans au plus que, par tout le Midi, les curés prêchaient encore dans la langue du Midi; dans chaque diocèse, on

dioucèsi ensignavon la dóutrino à la bono apoustoulico, e lou sant Evangéli se fasié simple emé li simple.

»Au-jour-d'uei, en Prouvènço, aleva quàuqui vièi prèire, que soun, devèn lou dire, l'ounour dóu sacerdòci e lou soulas dóu Felibrige, lou Clergié noun sort plus gaire de la lengo academico.

»Un di darriés evesque prouvençau, l'ilustre foundatour de l'ordre dis Oublat, Mounsegne de Mazenod, noble pèr la neissènço e grand pèr la vertu, dins si predicacioun au mitan di vilage, e meme dins li vilo, à-z-Ais, en plen Marsiho, emplegavo, Messiés, la puro lengo prouvençalo, e soun auto elouquènci largavo dins li cor la paraulo de Diéu emé l'amour de la patrìo. Dison qu'à si vièi jour, quand fasié si tournado pastouralo, recoumandavo sèmpre i jóuini capelan de parla prouvençau en cadiero; mai, ço qu'es triste a dire, nòsti jóuini vicàri, entre que lou sant ome avié vira lou pèd, recoumençavon mai de precha coume à Paris.

»La religioun i'a-ti gagna? Es uno causo forço doutouso.

»D'ounte vèn dounc aquéu mesprés que, generalisa dins li classo bourgeso, menaço à l'ouro d'uei de degaia lou pople?

enseignait le catéchisme à la bonne apostolique, et le saint Évangile se faisait simple avec les simples.

Aujourd'hui, en Provence, hormis quelques vieux prêtres, qui sont, nous devons le dire, l'honneur du sacerdoce et la consolation du *Félibrige*, le clergé ne sort plus guère de la langue académique.

Un des derniers évêques provençaux, l'illustre fondateur de l'ordre des Oblats, Mgr de Mazenod, noble par la naissance et grand par la vertu, dans ses prédications au milieu des villages et même dans les villes, à Aix, en plein Marseille, Messieurs, employait la pure langue provençale, et sa haute éloquence épanchait dans les cœurs la parole de Dieu avec l'amour de la patrie. On dit que, dans sa vieillesse, lorsqu'il faisait ses tournées pastorales, il recommandait sans cesse aux jeunes prêtres de parler provençal dans la chaire; mais, chose triste à dire! nos jeunes vicaires, dès que le saint évêque était parti, recommençaient de plus belle à prêcher comme à Paris.

La religion y a-t-elle gagné? C'est une chose très-douteuse.

D'où vient donc ce mépris qui, généralisé dans les classes bourgeoises, menace maintenant de nous gâter le peuple? D'où vient-il,

D'ounte vèn aquéu descrid, qu'au-jour-d'uei mai-que-mai, estrangis nosto lengo au mitan de la raço ounte s'es coungreiado ?

»Vèn-ti de l'óupressioun, toujour que mai creissènto, dóu cèntre parisen? Vèn-ti dóu revoulun que li camin de ferre sèmblon avé proudu dins li coumunicacioun ? Vèn-ti de la manìo que l'on a dins aquest siècle de voulé tout aplana e de voulé que tóuti marchon la memo causo, pènson la memo causo, parlon la memo causo ?

»I'a d'acò, emai dóu rèsto. Mai, en cavant plus founs, veici ço que trouvan : la vanita e lou nescige. Tóuti, pèr un besoun qu'es legitime e naturau, voulèn nous auboura au-dessus dóu mouloun. Soulamen, li valènt escalon sus lis alo de sa propro valour, e lis autre, aquéli feble que n'an pas lou bon sèn d'esta siau à sa plaço, volon à touto forço parèisse mai que ço que soun. Quau es pas d'un bon oustau, dison, fau que se n'en fague : « Li moussu parlon francés ! e zóu ! parlen francés, semblaren de moussu. » Es dounc la vanita, mesquino vanita de pervengu o d'ignourènt, que fai que tant d'arlèri abandounon ansin la lengo de si paire.

ce décri qui, de nos jours plus que jamais, rend étrangère notre langue au milieu de la race où elle se créa ?

Vient-il de l'oppression, de plus en plus croissante, du centre parisien ? Vient-il du tourbillon que les chemins de fer semblent avoir produit dans les communications ? Vient-il de la manie que l'on a, dans ce siècle, de vouloir tout niveler et de vouloir que tous nous marchions la même chose, nous pensions la même chose, nous parlions la même chose ?

Il y a de cela, et d'autre chose aussi. Mais, en creusant au fond, nous trouvons la vanité et la sottise. Tous, par un besoin légitime d'ailleurs et naturel, nous voulons nous élever au-dessus de la masse. Seulement, les vaillants s'élèvent sur les ailes de leur propre valeur, et les autres, les faibles, qui n'ont pas le bon sens de se tenir tranquilles à leur place, veulent à toute force paraître plus qu'ils ne sont. Qui n'a pas bon air, dit-on, doit tâcher de le prendre. « Les *Messieurs* parlent français ! Eh bien ! parlons français, nous passerons pour des *Messieurs*. » C'est donc la vanité, mesquine vanité de parvenus ou d'ignorants, qui fait que tant de sots abandonnent ainsi la langue de leurs pères.

»Rabelais, dins soun libre, bouto en sceno un estudiant que venié de Paris e que contro-fasié lou lengage francés.

« J'entends bien, dist Pantagruel, tu es Limosin pour tout »potaige, et tu veulx icy contrefaire le Parisian. Or viens cza »que je te donne un tour de pigne. Lors le print à la gorge, »luy disant : Tu escorches le latin; par saint Jean, je te feray »escorcher le regnard, car je t'escorcheray tout vif. Lors »commença le paoure Limosin à dire : *Vè, digo, gentilastre, »oh! saint Marsau, ajudas-mi! hau! hau! leissas acò, au noum de »Diéus! e noun me toucas gro!* A quoy dist Pantagruel : A ceste »heure parles tu naturellement. Et ainsi le laissa. »

»Ai ! se lis agantavon ansin pèr lou galet tóuti li Limousin, Gascoun o Prouvençau, que fan semblant de plus saché parlà coume nous-autre, quant n'i'a pas que cridarien : *Leissas aco, au noum de Diéu!*

»Contro nautre i'a tambèn un prejujat absurde, aquest d'eici : l'usage coustumié dóu lengage prouvençau empacho lou francés d'èstre parla coume se dèu. Vaqui ço que vous dison au-jour-d'uei forço mounde, e principalamen lis ensignaire dóu jouvènt. Anas vèire quinto lougico !

Rabelais, dans son livre, met en scène un étudiant qui venait de Paris et qui contrefaisait le langage français.

« J'entendz bien, dist Pantagruel, tu es Limosin pour tout potaige, et tu veulx icy contrefaire le Parisian. Or viens cza que je te donne un tour de pigne.» Lors le print à la gorge, luy disant: « Tu escorches le latin; par saint Jean, je te feray escorcher le regnard, car je t'escorcheray tout vif.» Lors commença le paoure Limosin à dire: *Vè! digo, gentilastre, ho saint Marsau! Ajudas-mi, hau! hau! laissas acò au noum de Diéus! e noun me toucas gro!* A quoy dist Pantagruel : « A ceste heure parles tu naturellement.» Et ainsi le laissa.»

Ah ! si on les prenait comme cela par la gorge, tous les Limousins, Gascons ou Provençaux, qui affectent de ne plus savoir parler comme nous autres, combien crieraient aussi : *Laissas acò. au noum de Diéus!*

Contre nous il existe en plus un préjugé absurde, le voici : l'usage habituel du provençal empêche le français d'être parlé correctement; voilà ce que vous disent aujourd'hui beaucoup de gens, et particulièrement les éducateurs de la jeunesse.

Vous allez voir quelle logique !

» Dins lis escolo, dins li coulège, a bèl ime s'apren li lengo vivo emai li morto, lou francés, lou latin, lou gregau, l'alemand, l'anglés, l'italian, l'espagnòu, etc. Es dounc recouneigu, e bèn recouneigu, qu'aquélis idiomo, pèr estrange, pèr aspre, pèr embouious que siegon, au-lio de nouire à l'ensignamen, relargon au countràri l'esperit de l'escoulan e l'acoustumon à pensa mai pouderousamen e mai sutilamen.

» Lou prouvençau, Messiés, parèis qu'a de vice particulié : lou prouvençau soulet, lou prouvençau maudi, lou prouvençau pamens qu'es l'enfant de la terro e que vai à l'armado e pago sis impos, lou prouvençau tout soul es prouscri de pertout... Aquelo lengo d'O, grando voues istourico, signau de nosto raço, mirau de nosto glòri, que vous-autre, ourgueious, courounas piousamen, à l'escolo la coussejon e ie barron la porto au nas...

» Avès tóuti vist, segur, un espetacle que fai traire peno : es un pichot marrias, escapa de l'escolo, o' no damiseloto que sort dóu couvènt, e qu'en tournant dins soun oustau an l'èr de plus saché parla coume à l'oustau ; de talo sorto que lou paire, que la maire, que lou paure segne-grand, que se soun esquicha pèr estruire l'enfant, o bèn fau que se mostron inferiour

Dans les écoles, dans les colléges, on apprend pêle-mêle les langues vivantes et mortes : le français, le latin, le grec, l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, etc. Il est donc reconnu, bien reconnu, que ces idiomes-là, si étranges, si âpres, si difficiles soient-ils, loin de nuire à l'enseignement, élargissent au contraire l'esprit de l'écolier et l'exercent à penser avec plus de puissance et de sagacité.

Le provençal, paraît-il, a des vices particuliers ; car le provençal seul, le provençal maudit, le provençal, pourtant, qui est l'enfant du sol et qui va à l'armée et qui paye ses impôts, le provençal tout seul est proscrit de partout... Cette langue d'Oc, Messieurs, grande voix historique, signe de notre race, miroir de notre gloire, que vous autres, avec orgueil, couronnez pieusement, à l'école on la chasse et on lui ferme la porte au nez. .

Vous avez tous été témoins d'un spectacle pénible : c'est un petit garçon échappé de l'école, ou une pensionnaire qui sort du couvent, et qui, en retournant dans la famille, ont l'air d'avoir désappris le parler de la famille; à tel point que le père, que la mère, que le pauvre vieil aïeul, qui se sont pressurés pour éduquer l'enfant,

a-n-éu en ie parlant, pecaire, dins sa lengo famihero, o que se desnaturon e se ridiculison en estroupiant la lengo de l'escolo e dóu couvènt.

» Vaqui perqué, Messiés, i' a' no vinteno d'an, quand cantavian Mirèio, au mitan dis araire de l'oustau peirenau, n'avian pas tort de dire :

Vole qu'en glòri fugue aussado
Coume uno rèino, e caressado
Pèr nosto lengo mespresado,
Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas !

» Messiés, sian pas eici pèr nous bressa 'mé de cansoun ; sian eici, m'es avis, pèr de prepaus serious, e crese pas de vous desplaire en vous fasènt ausi quàuqui paraulo grèvo.

» La Franço, lou sabès, n'a pas toujour clina la tèsto subre soun cor doulènt ; la Franço, nosto maire, es estado pèr tèms la rèino di nacioun, pèr lis art de la pas e pèr aquéli de la guerro... Mai d'aquéu tèms, lou mounde vivié mai naturau e l'on avié pas crento de parla coume sa maire, e l'on rougissié pas de soun vilage, e, pèr ama la Franço, noun èro pas necite de parla francihot ; car, que l'on s'apelèsse lou chivalié d'Assas

sont obligés, ou bien de se montrer inférieurs en lui parlant leur langue familière, ou de se *dénaturer* et ridiculiser en écorchant la langue de l'école et du couvent.

Voilà pourquoi, Messieurs, il y a déjà vingt ans, quand nous chantions *Mireille*, au milieu des charrues de la maison paternelle, nous n'avions pas tort de dire :

Je veux qu'en gloire elle soit élevée — comme une reine, et caressée — par notre langue méprisée, — car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et habitants des *mas* !

Nous ne sommes pas ici pour nous bercer de chansons ; nous sommes ici, Messieurs, pour des propos sérieux, et je ne crois pas vous déplaire en vous faisant ouïr quelques paroles graves.

La France, vous le savez, n'a pas toujours penché la tête sur son cœur endolori ; la France, notre mère, a été autrefois la reine des nations, par les arts de la paix et par ceux de la guerre... Mais le monde, en ce temps-là, vivait plus naturel, et l'on n'avait pas honte de s'exprimer comme sa mère, et l'on ne rougissait pas de son village, et, pour aimer la France, il n'était pas nécessaire de balbutier français. Car, que l'on s'appelât le chevalier d'Assas ou le

o lou tambour d'Arcolo, quand falié parti, l'on partié, e quand falié mouri, l'on mourié !

»E voulès uno provo dóu respèt que l'on avié pèr nosto lengo poupulàri, i'a pas tres quart de siècle ? Entre man, l'autre jour, avian un pichot libre que pourtavo aquest titre : « La Coustitucien franceso, traducho, counfourmamen ei de- » crèt de l'Assemblado naciounalo coustituènto, en lengo prou- » vençalo, e presentado à l'Assemblado legislativo, par François » Bouche, membre de l'Assemblée Constituante (Paris, Impri- » merie nationale, 1792). »

»Dounc en aquelo epoco, ounte li sentimen, aspiracioun e crid de la nacioun franceso se traguèron en cor, e libramen coume jamai, en aquelo epoco soulènno ounte chasco coumuno escriguè soun caié, li legislatour de Franço noun desdegnavon pas de parla au pople dins sa lengo, e tambèn Prouvençau, Bretoun o Alsacian, lou pople respoundié.

»Messiés, l'óubliden pas, l'amour de la patrio n'es pas lou resultat d'uno óupinioun, ni d'un decrèt, ni d'uno modo. Lou grand patrioutisme nais de l'estacamen que l'on a pèr soun endré, pèr si coustumo, pèr sa famiho ; e li meiour sóudard,

tambour d'Arcole, quand il fallait partir, on partait ; quand il fallait mourir, on mourait.

'Et vent-on une preuve du respect que l'on avait pour notre langue populaire, il n'y a pas trois quarts de siècle? Entre les mains, l'autre jour, nous avions un petit livre qui portait ce titre : *la Coustitucien franceso, traducho, counfourmamen ei decrèt de l'Assemblado naciounalo coustituènto, en lengo prouvençalo e presentado à l'Assem- blado legislativo*, par François Bouche, membre de l'Assemblée constituante (Paris, Imprimerie nationale, 1792).

Donc, à cette époque, où les sentiments, aspirations et cris de la nation française éclatèrent en chœur et librement comme jamais, à cette époque solennelle où l'on vit chaque commune écrire son *cahier*, les législateurs de France ne dédaignaient point de parler au peuple en sa langue ; et aussi Provençal, Breton ou Alsacien, le peuple répondait.

Messieurs, ne l'oublions pas, l'amour de la patrie n'est pas le résultat d'une opinion, ni d'un décret, ni d'une mode. Le grand patriotisme nait de l'attachement que l'on a pour son pays, pour ses coutumes, pour sa famille; et les meilleurs soldats, croyez-m'en, ne

cresès-lou, soun pas aquéli que canton e que bramon après avé begu, es aquéli que plouron en quitant soun oustau.

»Pèr counsequènt, Messiés, se voulèn releva nosto pauro patrio, releven ço que fai greia li patrioto : la religioun, li tradicioun, li souvenènço naciounalo, la vièio lengo dóu païs! e, ciéuta pèr ciéuta, prouvinço pèr prouvinço, rivalisen d'estùdi, de travai e d'ounour, pèr enaura diversamen lou noum de Françe.

»Es ansin autre-tèms que la pichoto Grèço, mau-grat si lèi diverso, si coustumo despariero, si noumbrous dialèite, si lucho interiouro, prouduguè dins quàuqui siècle talamen de vertu, de grandour, de lumiero, de civilisacioun, que n'en sian au-jour-d'uei encaro esbalauvi.

Midamo, Messiés,

»A passa tèms, quand venié la fèsto de Calèndo, li parènt s'acampavon à la taulado de Nadau. N'i' a que fasien cènt lègo, que passavon la mar, que travessavon coumbo e serre, pèr veni se recaufa, au-mens uno fes l'an, à la souco nadalenco.

sont pas ceux qui chantent et criaillent après avoir bu, mais ce sont ceux qui pleurent en quittant leur foyer.

Par conséquent, Messieurs, si nous voulons relever notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer les patriotes : la religion, les traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays; et, cité par cité, province par province, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur, pour exalter diversement le nom de France.

C'est ainsi, autrefois, que la petite Grèce, malgré ses lois diverses, ses coutumes dissemblables, ses nombreux dialectes, ses luttes intestines, produisit dans quelques siècles tant de vertu, de grandeur, de lumière, de civilisation, que nous en sommes, aujourd'hui encore, éblouis.

Mesdames, Messieurs,

Jadis, lorsque la fête des *Calendes* arrivait, les parents se réunissaient à la table de Noël. Il en est qui faisaient cent lieues, qui franchissaient la mer, qui traversaient monts et plaines, pour venir se réchauffer, au moins une fois l'an, avec les aïeux, avec les frères, à la souche de Noël...

»Eh bèn ! fasen ansin ! revenen, de tèms en tèms, à noste parla nadalen.

»Mau-grat li prevencioun,e bravant li desden de la mouderno sufisènci, anen nous regala vers nosto bello e douço lengo ; e aqui, emé li rèire qu'an signa de soun sang nòsti legèndo glouriouso, e aqui eme li fraire, Catalan, Cevenòu, Limousin, Prouvençau, Dóufinen o Gascoun, retrempen-nous i sànti font que batejèron nosto raço, beven ensèn piousamen à nosto coupo de famiho, e canten tóuti lou nouvè de nosto Reneissènço ! »

L'allocution de M. Mistral terminée, M. Boucherie prit la parole et, au nom de la Commission de philologie, exposa dans les termes suivants les résultats de la première partie du Concours ; la proclamation des lauréats eut lieu immédiatement après :

« Messieurs,

» La *Société des langues romanes* a institué, il y a quelques mois, un concours philologique et littéraire dont nous allons vous faire connaître les résultats.

» En ce qui concerne la philologie, elle avait décidé que des prix seraient décernés « au meilleur travail philologique (géo-» graphie dialectale, grammaire, phonétique, préparation » d'un texte inédit ou peu connu, étude d'un dialecte particu-» lier, etc.) sur la langue d'oc ancienne ou moderne, le catalan » compris. »

» Comme l'intervalle était très-court entre le jour où cette décision avait été prise et celui où devait avoir lieu la distribution des récompenses, la *Société des langues romanes* avait, à dessein, laissé toute latitude aux concurrents sur le choix

Eh bien ! faisons ainsi : revenons, de temps en temps, à notre parler natal. Malgré les préventions, et bravant les dédains de la moderne suffisance, allons nous régaler chez notre belle et douce langue ; et là, avec les ancêtres qui ont signé de leur sang nos légendes glorieuses, et là avec les frères, Catalans, Cévenols, Limousins, Provençaux, Dauphinois ou Gascons, retrempons-nous aux fonts baptismaux de notre race, buvons pieusement à notre coupe de famille, et ensemble chantons le noël de notre Renaissance !

des sujets à traiter. Sage précaution, qui, malgré l'abstention volontaire et facile à comprendre de nos collaborateurs habituels, nous a valu une abondante moisson d'œuvres sérieuses. Six mémoires, que nous désignerons pour plus de commodité par les six premières lettres de l'alphabet, ont été envoyés à la Commission de philologie, dont j'ai l'honneur d'être le rapporteur.

» Le mémoire **A**, qui a pour épigraphe « *Fiat lux !* » et pour titre « de l'*U* roman», est une dissertation dirigée contre certaines particularités de l'orthographe adoptée par les félibres. L'auteur voudrait que la diphthongue *ou*, quand elle vient après une voyelle, fût figurée par un *u* marqué de l'accent grave. Il oublie que c'est là une question plutôt typographique que philologique, sur laquelle d'ailleurs l'expérience a prononcé, et, nous pouvons ajouter, en faveur des félibres. Néanmoins, comme ce travail renferme parfois d'utiles observations de détail, la Commission a jugé qu'elle devait lui accorder une mention.

» Le mémoire **B** a pour titre : *Bachiquèlo e Prouverbi sus la luno,* et pour épigraphe : « *A risco de passa pèr un luna.* » Il est écrit en provençal (sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône). Le fond en est sérieux et relevé par une forme littéraire, humoristique même.

» L'auteur a recueilli, en partie d'après les livres, en partie d'après ses souvenirs, les proverbes, les comparaisons et les métaphores populaires dont la lune est l'objet, et il a cherché à en expliquer la signification. Il est loin d'être complet et ne semble pas, du reste, y prétendre. Ainsi, entre autres dictons oubliés, on peut citer celui-ci : *Faire de blad de luno,* connu déjà au XVIIe siècle et qui sert à désigner, en Provence, les courses nocturnes de deux amoureux. Il ne relève pas non plus la superstition de l'homme de la lune, superstition si répandue dans tout le Midi, qu'elle a donné lieu à deux vers que les enfants répètent quelquefois :

Veja dins la luna Barnat,
Que lou dimenche a trabalhat.

» Malgré ses lacunes, ce travail est fort curieux, bien écrit et mérite des encouragements. — Il lui a été accordé une médaille de bronze.

» L'auteur est M. Jean Brunet, d'Avignon.

» Le mémoire C, intitulé *Currandas rossellonèsas*, se divise en trois parties. Dans la première, l'auteur a parfaitement indiqué le rôle et, jusqu'à un certain point, l'origine des *correntes* du Roussillon; il a seulement oublié, parmi les causes qui leur ont donné naissance, les pèlerinages (surtout celui de Saint-Ferréol, près de Céret), lesquels depuis longtemps ne sont que des parties de plaisir. La seconde partie comprend des *correntes* populaires, au nombre de trente-neuf; et la troisième, des *correntes* composées par l'auteur même du mémoire, et que nous devons nous contenter de mentionner parce qu'elles n'intéressent pas directement la science. Les premières, celles qui sont le produit spontané de l'imagination populaire, ont été fort exactement reproduites. Mais on doit regretter que bon nombre d'autres aient été omises à cause de leur trivialité ou de leur incorrection. La philologie, comme la médecine, ne doit reculer devant aucun détail. Qu'on élague de certains recueils imprimés qui ne sont pas destinés exclusivement aux hommes de science tout ce qui choque la pudeur ou simplement la délicatesse, mais qu'on fasse exception pour les travaux manuscrits comme est celui que nous analysons. Et, puisque nous en sommes aux critiques, il en est une plus grave que nous sommes obligé d'adresser à l'auteur. Dans son *Avant-propos,* il affirme que « nul ne parle » plus la vraie langue catalane en Roussillon » et « que ce dialecte » ne se compose que de catalan francisé.» C'est le contraire qui est vrai, c'est-à-dire que le dialecte roussillonnais se rapproche bien plus de l'ancien catalan que la langue actuelle de la Catalogne. Cette conservation de l'ancien catalan, perdu en Catalogne et permanent en Roussillon, constitue un phénomène des plus singuliers; mais c'est un fait réel, fait reconnu d'ailleurs par les Catalans érudits, qui, familiarisés avec l'ancienne langue, peuvent la rapprocher du roussillonnais. On doit observer aussi que l'auteur n'a pas toujours employé l'orthographe la plus correcte. Ainsi celle qu'il adopte pour son titre même est défectueuse : *courante* se dit en Roussillon *correnta*, et non *curranda*. En résumé, l'*Avant-propos* est complet, sauf l'omission indiquée; bien fait et exact, excepté en ce qui concerne la prétendue francisation du dialecte roussillonnais.

Quant au recueil de *correntes* vraiment populaires, nous avons déjà dit et nous ne pouvons que répéter qu'il a été fait avec la plus scrupuleuse exactitude. L'auteur a donc droit, lui aussi, à nos encouragements. Il s'appelle M. Courtais, instituteur à Banyuls-sur-Mer.

» Le mémoire **D** a pour titre *Études du sous-dialecte languedocien du canton de La Salle-Saint-Pierre,* et pour épigraphe : « *Pro patriâ.* » La première partie est intitulée : *Affinités du languedocien ;* la seconde, *Grammaire languedocienne ;* la troisième contient une liste de *doublets ou formes divergentes du languedocien.* Après avoir fait un tableau exact et rapide des mœurs des Cévenols et de l'influence chaque jour plus pénétrante du français sur leur dialecte, l'auteur donne de celui-ci trois échantillons, dont l'un en prose (c'est une traduction de la première églogue de Virgile). Puis il aborde les problèmes les plus ardus de la philologie comparée et remonte jusqu'aux époques primitives. Il expose longuement les affinités qu'il croit reconnaître entre le languedocien d'un côté, l'hébreu, les idiomes celtiques et les idiomes tudesques, de l'autre.

» Pour ce qui concerne les rapprochements que l'auteur établit avec l'hébreu, la Commission se déclare incompétente et ne peut que s'incliner devant les arrêts de la science moderne, qui repousse ces tentatives. Quant aux affinités qu'il retrouve ou croit retrouver entre le languedocien et les idiomes dits *celtiques,* il ne faut pas oublier qu'elles peuvent n'être qu'apparentes et provenir d'un emprunt faits par ceux-ci au latin. Et on doit ajouter que, dans tous les cas, elles sont, ainsi que les affinités avec le tudesque, communes à tous les dialectes de notre pays, et que la plupart sont déjà consignées dans les travaux de nos lexicographes.

» La seconde partie, celle qui comprend la grammaire, est soignée et suffisamment complète. On peut cependant y relever des contradictions et des inadvertances. Ainsi le participe présent du verbe *estre* est tour à tour *estan* et *esten ;* l'infinitif languedocien correspondant au latin *habere* est tantôt *avé,* tantôt *avedre,* et cela sans aucune observation de la part de l'auteur.

» La troisième partie nous a paru être la meilleure. Les doublets, et parfois les triplets, qu'elle contient sont nombreux

et présentent des phénomènes phoniques très-intéressants. Quelques-uns se sont glissés là par erreur. Ainsi *espia* et *espîncha,* épier, ne pouvant se rattacher à un même original latin, ne sont pas de véritables doublets. Il en est de même de *lour* et de *orre,* hideux, qui viennent, le premier, de *luridus:* le second, de *horridus.* L'auteur connaît bien l'accentuation latine et les principales lois de l'étymologie, mais il n'en tient pas toujours suffisamment compte, comme lorsqu'il dérive *dezen,* dixième, de *decimus; tebès,* tiède, de *tepidus,* au lieu de les ramener, l'un à *decenus,* l'autre à *tepescens.*

» Pour conclure, nous dirons que l'auteur, en se resserrant, en ne donnant que des étymologies sûres, en laissant surtout de côté ce qui a rapport aux affinités avec l'hébreu et les langues autres que le latin, en se bornant, en un mot, à exposer les formes déclinables et la grammaire, et à constituer la liste des doublets du dialecte de La Salle Saint-Pierre, aurait pu faire une œuvre irréprochable, une de ces monographies si appréciées des savants, pour lesquels elles ont la valeur de documents authentiques, dont on peut se servir en toute confiance. Mais, en faisant la part de la critique, la Commission estime que cette étude a de la valeur et qu'elle sera utilement consultée par les philologues, dont l'attention se portera surtout sur le dictionnaire des doublets.

» L'auteur est M. Fesquet, pasteur à Colognac (Gard). Il lui a été accordé une médaille d'argent.

» La Commission tient aussi à faire ressortir l'énergie méritante de M. Fesquet, qui a pu rendre fructueuses pour la science des études entreprises dans des conditions bien peu favorables. Car il ne faut pas perdre de vue qu'il n'a pour guides et pour compagnons de ses travaux que les livres de sa bibliothèque, et qu'il est complétement privé de ces ressources intellectuelles qu'on trouve dans les grandes villes ou dans les centres scientifiques.

» Le mémoire **E** est imprimé; il contient la *Vida de sant Honorat,* légende en vers provençaux, par Raymond Féraud, troubadour niçois du XIIIe siècle, publiée pour la première fois en son entier par les soins et aux frais de la *Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes,* avec de nombreuses notes explicatives par M. Sardou, membre de ladite Société. Nice,

in-8°. — L'importance du poëme de Raymond Féraud pour l'histoire de l'épopée provençale est bien connue : il contient des récits sur Charlemagne et divers personnages liés à sa légende. Des recherches sur les sources de ces récits semblaient commandées à un éditeur de notre poëte ; on doit regretter que M. Sardou n'en ait fait aucune, lorsqu'il pouvait prendre pour point de départ les indications contenues dans l'*Histoire poétique de Charlemagne,* de M. Gaston Paris.

» On a souvent cité les vers dans lesquels Raymond Féraud, au commencement de son ouvrage, réclame l'indulgence du lecteur, en déclarant que « *sa lenga non es — De dreg proensalés.* » M. Sardou ne croit pas à la sincérité du poëte, et pense, avec M. Auguste Carlone, dont il cite les paroles, « que » ce n'est qu'une coquetterie d'auteur », et qu'au contraire Féraud a écrit en maître *lo dreg proensal.* C'est une opinion qui ne sera certainement pas partagée par ceux qui sont versés dans la connaissance du provençal classique. M. Sardou n'a point visé à donner une édition critique. Cela étant, il faut le féliciter d'avoir reproduit de préférence le manuscrit de M. Guessard, le meilleur des quatre qu'il a connus, et d'en avoir amélioré le texte avec celui des autres. On doit regretter seulement qu'il n'ait pas recouru plus souvent à ces auxiliaires. Le texte est accompagné de très-nombreuses notes, qui ont pour objet d'expliquer les mots ou les passages difficiles. L'interprétation de M. Sardou est assez généralement satisfaisante ; mais plusieurs de ces notes révèlent une connaissance insuffisante de la langue, particulièrement de la grammaire. Il nous a paru que la copie de M. Sardou — et c'est là une observation fort importante — était exacte, et qu'en général on pouvait s'y fier, malgré quelques fautes de lecture.

» Nous pensons donc que, tout en tenant compte des imperfections précédemment signalées, on doit lui savoir gré, premièrement, d'avoir donné de Raymond Féraud une édition qui rendra un vrai service, en mettant à la portée de tous, dans un texte en somme exact et lisible, un monument très-intéressant de notre littérature; et, en second lieu, d'avoir su choisir, parmi les manuscrit qui s'offraient à lui, celui qui paraît être le meilleur. A ces divers titres, M. Sardou mérite notre

reconnaissance, et la *Société des langues romanes* lui accorde une médaille de vermeil.

» Le mémoire **F** est un ouvrage imprimé comme le précédent, écrit en italien, et dont l'auteur est M. le professeur Ascoli, de Milan. Il a pour titre : Esquisses franco-provençales. — L'a *latin dans le territoire franco-provençal.*

» L'auteur commence par indiquer le sujet, les limites et les sources de cette étude. Il appelle franco-provençal un type de langue qui à certains caractères spécifiques joint un plus grand nombre d'autres caractères qui lui sont communs en partie avec le français, en partie avec le provençal. Il lui donne pour limite approximative une ligne qui embrasse le nord du Dauphiné (département de l'Isère), une partie, peut-être la plus grande, du Lyonnais ; le sud de la Bourgogne (département de l'Ain) ; s'allonge dans la direction du nord jusque dans la Lorraine, puis se replie vers le sud, prélevant ainsi une longue bande de terrain sur les départements du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône et des Vosges, et englobant presque toute la Suisse romande et la Savoie tout entière.

» M. Ascoli est le premier qui ait songé à grouper ainsi en une seule famille ces dialectes, que l'on partageait jusqu'à présent entre le français et le provençal. Parmi ceux qui s'en sont occupés avant lui, les uns, comme Champollion-Figeac, avaient remarqué l'identité de quelques-uns de ces dialectes ; les autres, comme Schnakenburg, avaient signalé certaines différences qui les séparaient de leurs voisins de Provence, notamment celles qu'on remarque entre les dialectes du nord et du sud du Dauphiné. Mais aucun n'avait songé à les classer selon les méthodes nouvelles et à en former un ensemble.

» Le présent travail n'est que la première des vingt-deux sections dont se composera l'ouvrage complet. On voit par là quelle en est l'importance et quelle en sera l'étendue quand il sera terminé.

» Cette première section est précédée d'une notice bibliographique où l'auteur indique scrupuleusement ses sources, invitant ainsi le lecteur compétent, non-seulement à contrôler la valeur des ouvrages dont il s'est servi, mais encore à lui faire connaître ceux qui peuvent lui manquer.

» Il aborde ensuite la démonstration de sa thèse. Il commence par les transformations de l'*a* latin, et remarque que le phénomène le plus caractéristique des dialectes franco-provençaux est le changement de *a* tonique latin, précédé du son palatal, en *ie*, *i*, *e*, là où le provençal conserve cet *a* originel que le français, de son côté, change uniformément en *e*. Puis, département par département, il passe en revue d'abord les dialectes purement provençaux; en second lieu, ceux qu'il appelle franco-provençaux ; en troisième lieu, ceux-là mêmes qui, appartenant au domaine français, présentent cependant des traces de l'influence franco-provençale. Il pénètre avec ces derniers jusqu'à Namur, jusqu'au Pas-de-Calais.

» Observons en passant qu'il ne parle pas de l'*a* atone placé dans le corps d'un mot, omission volontaire sans doute, mais qu'il n'eût pas été superflu d'indiquer ni même d'expliquer.

» Ces études de détail sont conduites avec toute la sûreté de main, avec toute la prudence qu'exigeait l'emploi de documents aussi peu certains que ces textes à orthographe variable et personnelle dont il était obligé de se contenter, et dont il est le premier à signaler l'insuffisance.

» Mais il a paru à la Commission que le titre adopté par l'auteur pouvait faire naître de fausses idées dans l'esprit du lecteur, qui serait tenté au premier abord de regarder les dialectes qu'il comprend sous l'appellation de franco-provençaux comme également mélangés de français et de provençal, ce qui ne serait pas tout à fait exact. Au risque d'empiéter sur ses conclusions, M. Ascoli aurait peut-être bien fait d'indiquer tout d'abord les deux grandes différences qui séparent les dialectes de la langue d'oc de ceux de la langue d'oïl : nous voulons parler de l'*e* vraiment muet, tel que l'emploie la conversation courante, et de la nasale non vibrante qui sont propres au français. Nous savons tous que c'est à cela que se distinguent entre eux les Français du Nord et ceux du Midi. Dans cette circonstance, comme dans bien d'autres, la science n'a qu'à s'inspirer de l'usage, quitte à l'expliquer et à le régulariser. Si sur quelques points on trouve un mélange de l'*e* vraiment muet et d'une autre voyelle atone, telle que *a*, par exemple, on doit voir quelle est celle des deux voyelles atones dont l'emploi est le

plus fréquent, et rattacher, selon le cas, le dialecte ainsi mélangé à la langue d'oc ou à la langue d'oïl.

» Ce principe a été admis par nos confrères MM. de Tourtoulon et O. Bringuier. Ils en ont fait le point de départ de leurs observations pendant le cours de leur mission philologique à travers les provinces de l'Ouest et du Centre. Si on l'appliquait aux dialectes de l'Est, il faudrait en faire deux groupes distincts : l'un qui comprendrait les Vosges, la Haute-Saône et le Doubs: l'autre qui s'étendrait sur tout le reste du territoire franco-provençal. On pourrait, en imitant la technologie de la *rose des vents*, appeler les dialectes du premier groupe *franco-franco-provençaux*, et ceux du groupe sud, dialectes *provenço-provenço-français*. On aurait ainsi l'avantage de se conformer à la classification depuis longtemps créée par l'usage populaire, qui, d'accord avec l'histoire, divise la France romane en deux grandes familles linguistiques, et en même temps de reconnaître la parenté très-réelle qui rattache entre eux ces dialectes quasi-intermédiaires.

» Ces réserves faites, on ne peut qu'approuver les explications du savant philologue et les rapprochements qu'il établit entre les nombreux sous-dialectes qui s'étendent de l'Isère à la Meuse. Il est remarquable qu'il ait pu discerner, comme il l'a fait, le lien si peu visible qui les unit, surtout si l'on songe combien peu nombreux et peu précis sont les documents qu'il a pu consulter. Et nous ne pouvons que souhaiter que des explorateurs attentifs et bien préparés aillent sur les lieux recueillir les phénomènes phoniques dont la constatation authentique importe tant aux études de philologie comparée. Ils n'auront, du reste, qu'à s'inspirer de l'exemple qu'il leur a donné lui-même en écrivant ses *Saggi ladini*, et qu'il leur donne encore aujourd'hui en composant le travail dont nous venons de donner une trop rapide analyse.

» Nous devons ajouter que notre Société est heureuse de pouvoir décerner la première de ses récompenses à un travail aussi neuf et aussi sérieux, et qu'elle considère comme un honneur d'avoir eu à apprécier, pour ses débuts, les prémisses d'une œuvre qui s'annonce comme devant être l'une des plus importantes d'un des maîtres de la philologie romane et de la philologie comparée.

« La médaille d'or a été décernée à M. le professeur Ascoli. »

M. Henri Delpech reçut à son tour la parole, et, au nom de la Commission de prose, rendit compte de la deuxième partie du Concours dans les termes suivants :

» Mesdames, Messieurs,

» La *Société des langues romanes* a voulu inaugurer un genre de Concours encore inconnu parmi nous : un Concours d'ouvrages en prose.

» Cette tentative n'était pas sans difficultés.

» Dépourvue du charme de la forme poétique, la prose ne peut compenser son infériorité relative que par le mérite des idées, l'utilité pratique des productions ; et l'on pouvait se demander si nos idiomes populaires possédaient encore un vocabulaire assez riche pour satisfaire aux exigences d'une littérature sérieuse. Les concurrents ont paru deviner nos préoccupations et se donner le mot pour y répondre. Par la variété et l'importance de leurs travaux, ils ont prouvé que la prose romane se prête à toutes les opérations de l'esprit. Religion, histoire, science même, tout a pris sous leur plume un nouvel essor.

» Nos deux médailles d'or ont été décernées à une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par la Société marseillaise de l'*Aube provençale*, et à une *Histoire d'Eyguières*, par M. Michel, de cette ville.

» Pour l'*Imitation de Jésus-Christ*, on ne saurait croire avec quel bonheur d'expression l'idiome provençal a su rendre la simplicité touchante, l'émotion contenue, qui font tour à tour le charme de ce livre sublime. Une citation peut seule en donner l'idée.

» Nous connaissons le passage éloquent du premier livre, où l'auteur s'émeut en contemplant l'inanité des choses d'ici-bas : « Vanité des vanités, vanité des richesses, vanité des hon-» neurs et des plaisirs grossiers et de tout ce qui traîne après » soi sa redoutable expiation, vanité de la vie qui s'inquiète » peu d'être honnête, pourvu qu'elle soit longue; vanité du » présent qui s'étourdit sur l'avenir, et vanité de ce qui passe » en méprisant ce qui est éternel ! » etc.....

» En voici la traduction : *Vanita dounc de courre après de richesso que s'esvalissoun e de se li fisa! — Vanita perèu de susta leis ounour e s'enaussá eis àuti plaço! — Vanita de segui lei caprìci de la car e d'enveja ço qu'un jour deu nous adurre un dur castigamèn! — Vanita de desira 'no loungo vido sènso se soucita que siègue boueno! — Vanita de s'arresta à la vido d'aro e de pas s'óucupa de la vido à veni! — Vanita d'ama ço que fuge tant vite e de pas courre mounte nous espère uno joio senso fin!— Remèmbro-te, remèmbro-te souvèn, ço que se dis que l'uei n'a jamai proun vist e l'aurilho jamai proun ausi!....*»

» Grâce à la *Société de l'Aube*, le peuple provençal pourra lire dans son idiome ce magnifique passage et méditer ses enseignements. Grâce à elle, la *Société des langues romanes* peut inaugurer ses Concours en couronnant une œuvre de bienfaisance morale, qui portera bonheur à ses travaux.

» Quand, de cette touchante lecture, on passe à celle de l'*Histoire d'Eyguières,* on est frappé de la flexibilité avec laquelle l'idiome provençal, après avoir satisfait aux nuances délicates de la méditation ascétique, sait trouver les formules les plus précises de la narration et de la critique historique.

» Eyguières, petite ville de Provence, a été mêlée à notre histoire nationale, et particulièrement à nos guerres religieuses, d'une façon pleine d'intérêt pour notre Midi. L'auteur raconte ces péripéties dans un premier volume de deux cent trente-deux pages, qui joint au charme d'un style rapide et coloré les qualités plus solides d'une forte critique, appuyée sur un grand nombre de textes inédits. Outre les richesses que ce livre ajoute à notre histoire générale, chacun comprend l'avantage qu'il peut y avoir à entretenir notre peuple de ses traditions, à le passionner pour son glorieux passé, ne fût-ce que pour obtenir plus aisément de lui les sacrifices que peut exiger son avenir.

» Les difficultés qu'ont eu à surmonter nos concurrents en prose romane ont dû être plus grandes encore pour le troisième ouvrage couronné, lequel n'est rien moins qu'un travail de vulgarisation scientifique.

» M. Blanchin, de Bouilladisse, a pu, sans s'affranchir un seul instant des termes de la plus exacte terminologie provençale, exposer l'histoire de l'industrie du charbonnage, qui fait vivre

une partie de la population des Bouches-du-Rhône. Il a su exposer, avec une précision merveilleuse, non-seulement les origines géologiques, mais les moindres détails techniques de cette exploitation industrielle. Les rudes travailleurs auxquels il s'adresse peuvent aujourd'hui admirer, dans leur idiome, les merveilles de la science et apprécier son utilité pratique.

» Une médaille de vermeil sera la juste récompense de cette généreuse tentative.

» Après la traduction religieuse, l'histoire, la vulgarisation scientifique, voici venir maintenant un roman historique.

» M. le comte Christian de Villeneuve-Esclapon, d'Aix, a su tirer des souvenirs les plus glorieux de son ancienne famille un roman relatif à la Provence du XIIIe siècle. Chacun connaît la poétique légende du *Roumieu*, ce pèlerin qui, rapportant de Palestine une profonde connaissance des hommes et des choses, mit toute cette expérience au service des seigneurs provençaux, fort maltraités par la fortune. Après avoir, par son habile administration, rétabli l'ordre, restauré les finances, ravivé la prospérité, le *Roumieu*, se vit accusé par la jalousie d'avoir amassé dans sa besace un trésor détourné des fonds de l'Etat. Son ingrat souverain osa exiger un examen public de cette besace mystérieuse, où l'on ne retrouva que le bâton et les coquilles du pèlerin. Le prince, détrompé, s'empressait d'offrir une réparation publique; mais le calomnié avait assez de l'inconstance humaine. Reprenant son bâton, il s'éloigna l'âme ulcérée, et depuis nul ne l'a revu.

» L'ouvrage que M. de Villeneuve a tiré de cette thèse de l'ingratitude des cours n'est pas entièrement terminé. Nous devons donc faire nos réserves sur le plan et l'ensemble de l'intrigue. Mais la Société a entendu récompenser par une médaille de vermeil les qualités du style, l'étude des caractères, l'art des descriptions et des dialogues; elle a surtout voulu encourager les tendances historiques de ce travail. L'histoire de notre Midi abonde en péripéties émouvantes, qui, développées par une main habile, pourraient intéresser notre peuple à ses traditions et l'attacher à sa vie publique. C'est là ce que la Société a entendu dire par le don d'une médaille de vermeil à M. de Villeneuve.

Dans le genre plus modeste de la *nouvelle*, M. Arnavielle,

d'Alais, a aussi mérité une médaille de vermeil par un court spécimen de ce que peut l'idiome rayol pour donner au récit une forme touchante et poétique. Son sujet est l'histoire des *amours de Pierre et de Simonette*, une variété de celles de Paul et de Virginie. La poésie des descriptions, la finesse des détails, la délicatesse des sentiments, rappellent un peu l'école de Bernardin de Saint-Pierre et un peu trop celle de Florian.

» Notre joyeux Midi aurait manqué à son génie héréditaire, s'il n'avait envoyé quelqu'un de ces contes drolatiques qui font le charme de nos veillées des champs. Ici, une observation singulière : les deux régions entre lesquelles s'élève Montpellier ont paru entendre différemment le comique. Les contes écrits du côté de la Provence semblent le mettre dans les idées et les situations plutôt que dans la forme (tel est le récit de *Nanoun e Sidòni*, par M. Victor Bourrelly, de Rousset). Ceux, au contraire, qui nous viennent du haut Languedoc et des frontières de la Gascogne, brillent moins par l'originalité des incidents que par la vigueur du récit et le pittoresque des expressions. Tel est le conte intitulé *le Curé et les Fèves*, écrit par M. Vaur, de Campagnan, en rouergat de Najac, et surtout la *Messo de Ladern*, envoyée par M. Mir, de Carcassonne. Ce dernier mérite même une mention spéciale.

» Il y a du Rabelais dans sa langue nerveuse et féconde, qui semble remonter plusieurs siècles pour retrouver dans son passé des formules en rapport avec l'intensité de son émotion. Tout cela est si bien marqué au coin de la langue d'oc, que M. Mir n'est jamais plus clair que lorsqu'il invente. Dans sa *Messo de Ladern*, qui n'est qu'une variété du *Lutrin*, l'auteur décrit le timbre de voix, la méthode de chant de ses personnages comiques, avec une variété de termes qui laisse loin derrière elle la langue italienne, si riche cependant par son vocabulaire de critique musicale. Nous avons compté dans un seul passage jusqu'à dix-neuf expressions techniques sur la manière dont les chanteurs émettent le son tour à tour : *à batsacados, en perlezat, en broudariès, à la santareleto, en amaserat, en destacat, à nasico-sourdino, en brounzinadis, en tremouladisso, à boues-engoulido, en bentoulet-mourtinous, al rebiscouladet, à pichon-roubinet, à miejo-restanco, à touto-l'aigo, à plo gargalhol, en gorjo-birat, à la boulado, a la destimbourlado.*

» Ce sont ces considérations qui ont amené la Société à décerner une médaille d'argent à M. Mir, une médaille de bronze à M. Victor Bourrelly, une mention honorable à M. Vaur.

» Au-dessous de ces différents genres littéraires très-caractérisés, la Société a encore distingué, à raison de leur mérite philologique, un certain nombre d'ouvrages qui affectent la forme plus indécise de la simple narration.

» C'est pour ce motif que le travail écrit en limousin par M. l'abbé Roux, de Tulle, intitulé *Un tros de l'istorio de ma vilo* a obtenu une médaille de bronze. Une autre médaille de bronze a été décernée à M. Maurel, de Marseille, pour son charmant récit intitulé *lou Buòu de la Fèsto de Diéu.*

» Il nous est aussi recommandé de mentionner de la façon la plus honorable la causerie provençale de M. Alphonse Tavan, sur *Font-Segugno,* ce charmant domaine où est éclos le Félibrige, ainsi que la collection de proverbes provençaux, mise en ordre par M. Mazières, de Marseille, sous le nom de *Counsèu de moun signe grand.*

» Pour être juste avec tous les concurrents, nous devons enfin déclarer que, mentionnés ou non, tous, sans exception, ont produit des œuvres d'une irréprochable pureté d'idiome. Il devient évident que la grande entreprise de nos glorieux félibres a ramené notre vieille langue d'oc à son ancienne forme. Ce n'est point un idiome, c'est une langue littéraire dans toute la valeur du mot.

» Et maintenant, Messieurs, demandons-nous quel est le résultat de ce premier Concours en prose romane.

» Au point de vue philologique, il apporte peut-être un élément de solution à un grave problème. On a souvent prétendu que la langue latine était, au treizième siècle, le seul idiome usité pour la prose sérieuse. Si, cependant, de cette prose romane, appauvrie par cinq cents ans de persécution, les lauréats du dix-neuvième siècle ont su tirer de quoi suffire à toutes les exigences de la pensée moderne, n'est-il pas naturel d'en conclure, *à fortiori,* qu'elle pouvait suffire à tout au treizième siècle, alors qu'elle était le langage usuel du monde élégant et lettré ?

» En finissant, qu'il nous soit permis de considérer aussi nos Concours de prose au point de vue de leur utilité pratique.

» En Provence, le peuple ne se contente pas de parler sa langue, il la lit : témoin l'*Armana prouvençau*, qui est vendu dans les campagnes à près de dix mille exemplaires. Ne sera-t-il pas précieux pour ces populations de pouvoir, dans leur idiome, méditer la sagesse si pratique et si simple de l'*Imitation de Jésus-Christ*, admirer les merveilles de l'industrie moderne que leur expose le livre *des Charbonnages*, suivre dans l'*Histoire d'Eyguières* les péripéties de leur existence nationale ? Nous demandons tous à décentraliser nos provinces sans les désunir. Quel plus heureux moyen de porter notre peuple à aimer son pays que de lui faire aimer sa langue? En apprenant ses gloires passées, il se passionnera sans doute pour son avenir et les grands devoirs qu'il impose. Il n'aimera que mieux cette mère-patrie, qui sait laisser à chaque race sa place au soleil et admirer tour à tour les vers de Lamartine et ceux de Mistral. »

Lorsque le rapporteur de la Commission de prose eut terminé sa lecture, MM. l'abbé Lieutaud, au nom de la Société *l'Aube provençale*, Alphonse Michel, Christian de Villeneuve-Esclapon, Albert Arnavielle et Achille Mir, vinrent successivement recevoir des mains des deux présidents les prix qui leur avaient été accordés.

Il se produisit alors un fait qui, en marquant encore plus, s'il est possible, le caractère que le télégramme de M. de Quintana avait donné la veille à la fête, devait par le sentiment unanime qu'il fit naître, écarter de bien des esprits un reproche adressé fort injustement aux Félibres, celui de susciter dans notre Midi des germes de division, de séparatisme même, s'il faut dire le mot. Avant de passer à la lecture du rapport de la Commission de poésie, le plus long et le plus important de beaucoup, M. Mistral prit un moment la parole pour annoncer, aux applaudissements des assistants, que le prix fondé par M. de Quintana, pour la *Chanson du Latin*, serait distribué au second concours de la société, c'est-à-dire le mardi de Pâques de l'an 1878. Il avait à peine terminé sa communication, qu'une dépêche italienne était remise à M. Egger. Elle venait de M. le professeur Ascoli, de Milan, celui-là même qui avait obtenu le premier prix de philologie, et fut traduite ainsi par M. Gaston Paris :

« J'ai peine de ne pouvoir prendre part autrement que par l'es-
» prit à une solennité aussi grande. Je vous remercie de nouveau
» de tout l'honneur que vous m'avez fait. Vive la fraternité latine!
» Vivent la France d'oc et la France d'oil!

» Ascoli. »

On peut juger si ce témoignage de sympathie d'un des linguistes les plus distingués de l'Italie et de l'Europe, arrivant ainsi à une réunion qui comptait des représentants des idiomes entre lesquels on voudrait établir une dualité sans fondement comme sans justification; si ce témoignage, dis-je, qui unissait dans un même souhait de concorde et de prospérité les deux grandes langues de la France et leurs littératures, souleva de vifs applaudissements. Ils ne cessèrent qu'au moment où les deux présidents donnèrent la parole au rapporteur du Jury de poésie. M. Antonin Glaize s'exprima en ces termes :

» Mesdames, Messieurs,

» La *Société pour l'étude des Langues romanes* n'a pas voulu, — elle n'a pas dû, — pour rester fidèle à sa mission, s'en tenir aux recherches sur les origines, les lois, la constitution des langues qu'elle s'est proposé d'étudier. A côté de ces recherches générales, elle a fait, depuis le jour de sa fondation, une large place aux manifestations actuelles et vivantes du langage, et ses colonnes ont été ouvertes à tous ceux qui chantent et qui parlent. La même idée a présidé à nos Concours, inaugurés si heureusement aujourd'hui, grâce à votre sympathie, grâce à la bienveillance de notre Conseil général et de notre Conseil municipal, grâce à l'appui du monde savant, si brillamment représenté dans cette solennité; grâce enfin à la présence de l'illustre poëte qui est, parmi nous, la personnification en même temps que la gloire de notre belle et harmonieuse langue du Midi ; de celui qui, lorsqu'il s'est agi de réveiller en nous le goût de cette langue abandonnée, ne s'est pas contenté d'en redire les beautés, d'en tracer un portrait fidèle, et, après l'avoir démontée pièce par pièce, d'en étaler le squelette devant le public savant de l'amphithéâtre, mais qui est allé droit à la tombe où elle était ensevelie, qui a soufflé sur elle, et, la prenant pour ainsi dire par la main,

l'a montrée ressuscitée, debout en plein soleil, et a crié au monde ravi : Admirez, la voici !!

» Eh bien ! nous aussi, cher maître, devant cette assemblée nous venons dire après vous et comme vous : La voici ! — Car, tandis que, vous et les vôtres, la tirant hors des ombres du passé, vous la conduisiez triomphalement vers la région de la pleine lumière, d'autres, descendus de la sphère sereine qu'habite la science, s'étaient mis en route pour l'aller contempler dans son repos et son sommeil séculaire ; — et voilà que, partis de différents points, vous vous êtes rencontrés en chemin, et cette solennité d'aujourd'hui, ce concours, cette assemblée, cette fête, c'est la célébration, c'est en même temps le fruit de cette rencontre féconde.

» Fête heureuse ! fête bénie ! Tous ceux que les chants retentissants de la Provence ont, comme la trompette de Josaphat, arrachés à la nuit centenaire qui pesait sur eux,— depuis les sommets des Alpes, jusqu'aux pieds des Pyrénées,— tous ont entendu notre appel ; la Gascogne, le Périgord, le Limousin, le Languedoc, la Provence, nous ont député leurs représentants. Nos frères de Catalogne, à travers la mer, à travers les montagnes, ont répondu à notre voix. Ah ! qu'ils en reçoivent ici, dans la personne de notre honorable vice-président, nos profonds remerciements ; mais, qu'ils le sachent aussi, nous n'avons jamais douté d'eux. Il y a entre eux et nous des souvenirs et des traditions qui valent un lien de famille. Et d'ailleurs, chaque fois que notre main s'est ouverte, ont-ils jamais hésité à venir y poser leur main, pour s'unir avec nous dans une étreinte fraternelle.

» Inauguré sous ces heureux auspices, notre Concours de poésie ne pouvait que donner d'excellents résultats. Ceux que nous avons obtenus ont dépassé toutes nos espérances. Notre Jury, composé de membres choisis dans les différentes régions où se parle la langue d'oc, a eu à examiner un poëme épique, un poëme descriptif et plus de cent vingt pièces appartenant aux genres les plus divers. Dans trois séances consécutives, tenues le 22 mars 1875, ce Jury a scrupuleusement rempli sa tâche ; tâche longue et laborieuse, mais dont la difficulté a souvent été compensée par le charme que nous trouvions dans nos travaux eux-mêmes.

» C'est son jugement que je viens vous faire connaître, et je tâcherai de ne pas abuser de votre bienveillante attention.

» Deux conditions étaient imposées aux poëtes concurrents : les pièces devaient être inédites ; elles devaient, en outre, être écrites dans un des idiomes de la langue d'oc ou de la langue catalane, y compris le dialecte valencien et le dialecte baléare.

» La Société se réservait le droit de classer par genres les différentes pièces qu'elle recevrait.

» Nous croyons qu'il faut, dans les choses de l'esprit, et surtout en poésie, se garder avec soin de l'abus des classifications. Nous nous contenterons de former cinq groupes, d'après l'importance des œuvres et la nature des sujets. Ces groupes sont : 1° les poëmes de longue haleine ; 2° les recueils de pièces diverses émanées d'un même auteur ; 3° la poésie lyrique ; 4° les poëmes, contes, satires et fables ; 5° les sonnets et les pièces délicates ou légères qui s'en rapprochent.

*
* *

Au lum que Diéu alargo au mounde
Mi proumié cant iéu li semounde !
Souléu, reî de l'azur ! au front dóu Troubadour
Que toun dardai en ausso bounde ;
Car siéu qu'un cigaloun que cante, i'a tres jour,
Subre lis amelié dóu gigant Mont-Ventour.

C'est ainsi, c'est avec ce fier élan que le félibre Félix Gras adresse son invocation, non plus, selon la tradition classique, à la Muse qui siége sur les sommets inaccessibles, mais à la lumière, véritable muse de cette langue éclose aux rayons du soleil, et qui a grandi entre l'azur du ciel radieux et l'azur de la mer harmonieuse. Et, certes, il fallait au poëte toute la splendeur de notre ciel, tout l'éclat de notre sereine lumière, pour éclairer dans leurs proportions grandioses les figures puissantes, la nature superbe et sauvage à la fois qui apparaissent dans les douze chants des *Carbounié*. Chaque poëte vraiment digne de ce nom a sa manière qui lui est propre : celui-ci est large et abondant, cet autre excelle dans les délicatesses du sentiment ; Félix Gras, lui, fait grand. Et cependant le héros de son épopée n'est rien de plus qu'un simple charbonnier. Mais, pour trouver l'analogue du *valent Reginèu*, il faut

remonter aux créations les plus héroïques de l'esprit humain, à ces romans de chevalerie où le défenseur du droit et de la justice, animé d'un amour saint et profond, vivant et combattant pour la réalisation d'un idéal instinctif, — idéal inconnu, hélas ! à notre époque, — passe en semant sur ses pas, pour ainsi dire, les exploits à mains pleines. Transporter cette création destemps chevaleresques sur les penchants escarpés et touffus du Ventoux, à un siècle à peine en deçà de nous, au sein d'un milieu exclusivement rustique, et dans une langue ardente, vigoureuse, pleine de chaleur, de tendresse, de grandeur surtout ; nous montrer dans l'amant de la belle Annonciade comme un autre Renaud de Montauban ou un autre Gérard de Roussillon pris dans les rangs du peuple de la campagne, aussi vaillant, aussi généreux, aussi fort que ses devanciers, mais plus vrai, puisqu'il vit dans la réalité contemporaine : voilà ce qu'a osé entreprendre Félix Gras, ou plutôt, disons-le tout de suite, voilà ce qu'il a fait.

» Ce poëme est prêt pour l'impression; le public sera bientôt appelé à ratifier notre verdict ; et, nous n'en doutons pas, le jour où ce livre paraîtra, le public dira avec nous, — vous permettez, cher maître, que j'ose le prédire, et vous, mon cher Gras, vous vous souviendrez, ce jour-là, que j'ai été le premier à le proclamer : — la Provence avait jusqu'ici deux épopées dignes d'elle : *Mireio* et *Calendau;* elle en a maintenant une troisième : *li Carbounié.*

» Décerner à Félix Gras la première de nos récompenses, c'était justice. Toutefois, un scrupule est venu nous arrêter. Ce poëme est depuis longtemps sur le métier ; ses proportions dépassent celles qu'on est habitué à trouver dans une œuvre soumise à un Concours pareil au nôtre ; il commande, pour ainsi dire, la récompense plutôt qu'il ne la sollicite. Était-il juste de le faire concourir avec d'autres œuvres plus modestes et d'une tout autre nature. Nous avons cru, après mûre réflexion, devoir mettre à part le poëme des *Carbounié* et lui décerner, *hors concours,* un des objets d'art dont nous pouvons disposer : *la Vénus d'Arles,* offerte par un membre de la Société.

» M. Langlade, de Lansargues (Hérault), a obtenu un autre objet d'art, *la Polymnie,* offerte par un membre résidant. En

écrivant un poëme descriptif en quatre chants, l'auteur a fait à la fois une œuvre remarquable et un véritable tour de force poétique. Décrire purement et simplement ce que vous connaissez tous, un étang de nos pays, et, par la seule puissance de l'imagination, en tirer, sans sortir de la nature et de la vérité, une série de tableaux animés, charmants, colorés, intéressants, cela semble impossible : Langlade y est parvenu pourtant, et avec un rare bonheur. C'est que Langlade voit, sent, comprend la nature en poëte; la sincérité de l'inspiration est servie, chez lui, par un sentiment profond et spontané des ressources de la langue. On dit souvent des poëtes de la langue d'oc : Pourquoi donc n'écrivent-ils pas en français? Cette question, qui fait sourire tous ceux qui se sont occupés de la science du langage au point de vue psychologique, trouve une réponse dans le poëme que nous couronnons aujourd'hui. Pour l'écrire, il faut deux choses, dont une au moins manquera toujours à tout autre qu'à l'un de ceux-là qui parlent la langue populaire : il faut la naïveté des impressions d'abord, et puis l'abondance et la richesse des détails particuliers, secondées par la richesse et l'abondance correspondante des expressions qu'a créées cette population même qui vit là, à côté de cet étang, comme auprès d'un ami. C'est grâce à ces ressources de son dialecte et de l'idiome propre à la localité qu'il habite, que Langlade a pu, disons le mot, élever un étang, qui en soi n'a rien de bien intéressant, à la hauteur d'un héros de poëme. Ai-je besoin de vous dire après cela, Messieurs, que Langlade est un simple paysan, qui a le goût instinctif de la poésie : j'entends de la poésie véritable, et non simplement des vers plus ou moins habilement alignés. Vous l'avez deviné d'avance, il n'y a qu'un des enfants de la région que baigne l'étang de Lort qui puisse avoir l'idée d'écrire cette œuvre. — Et c'est un titre de gloire pour notre langue, le plus évident, le plus indiscutable de tous, qu'il n'y a qu'elle qui permette à l'esprit une création du genre de celle-ci, modeste il est vrai, mais qui, pour le pays qui a eu le bonheur de l'inspirer, est une véritable richesse.

» Un troisième poëme nous a été envoyé : *Picambril*, par M. Paul Barbe, de Buzet (Haute-Garonne). Ce poëme, écrit avec facilité, a une qualité qui devient rare : il veut être gai,

et il y réussit. Mais il a été édité déjà et, par suite, ne peut concourir pour nos récompenses.

*
* *

» Nous avons reçu, de deux auteurs différents, deux séries assez considérables de pièces.

» La première série en comprend une vingtaine, qui sont destinées, avec d'autres précédemment publiées, à former un livre sous ce titre : *Amour e Plour*. Nous les avons lues avec un attrait toujours croissant. Nous y avons trouvé une profondeur et une sincérité de sentiment qui donnent à cette œuvre un caractère particulier : ce n'est pas un livre, c'est une âme qui s'ouvre pour ainsi dire tout entière. Toute arrière-pensée d'art et de travail y disparaît, pour faire place à une émotion intime et contenue, qui se trahit plutôt qu'elle ne s'exprime. A mesure que nous lisions, nous nous sentions saisis par un attendrissement irrésistible et nous devinions le nom de l'auteur. Et quel autre que toi, ô mon ami Tavan ! quel autre pouvait dire son inconsolable douleur, ses espérances brisées, avec cet accent de réalité poignante ? Quel autre pouvait écrire ces pages inimitables, où chaque mot semble sorti d'un pleur tombé de tes yeux. Rassure-toi, je n'en dirai pas davantage : il est des blessures dont celui-là seul a le droit de parler qui les porte au fond de son cœur. Mais sache-le pourtant, le jour où ce livre, que tes amis te réclament avec instance, aura enfin paru, ce jour-là celles que tu pleures auront, pour garder leur mémoire, un monument tel qu'il n'en fut jamais sculpté ni dans la pierre, ni dans le marbre. Et tant que sur la terre de Provence on parlera ta langue, tant qu'il y aura des infortunes semblables à la tienne, tant que les cœurs souffrants aimeront à confondre leurs angoisses pour les partager, comme si les mettre en commun, hélas ! c'était les diminuer; tant que l'on goûtera ici-bas la pieuse volupté des larmes, ô poëte de l'éternel regret ! le nom de ta femme chérie, le nom de ta fille adorée, ne périront jamais !

» Nous avons décerné à M. Alphonse Tavan le prix du Conseil général.

» La seconde série comprend plus de trente pièces, qui doivent également, jointes à d'autres, être publiées sous ce titre : *la Cansoun de la Lauseto*. L'auteur est M. Achille Mir.

» Un naturel exquis, une étude approfondie de la langue, un art délicat à en déployer toute la richesse, à en faire goûter toute la saine et piquante saveur, joints aux précieuses qualités d'un moraliste ingénieux, voilà les mérites si divers et si rares qui signalent ce recueil à l'attention du public. M. Mir manie la langue en véritable maître. Il avait droit à une de nos principales récompenses ; aussi avons-nous été unanimes à lui attribuer notre première médaille d'or, offerte par la ville de Montpellier.

*
* *

» J'arrive à la poésie lyrique, et je prends ici ces mots dans leur acception la plus large. Grâce au bouquet poétique qui nous a été envoyé de la Catalogne et de Mayorque, ce groupe est un de ceux qui font le plus honneur à notre Concours. Le Jury a placé en première ligne *la Festa major,* de M. Joseph Marti-Folguera, de Barcelone. Le sujet est malheureusement loin d'être nouveau : c'est une jeune fille enlevée par une mort prématurée à l'amour de sa mère et de son fiancé, alors que tout lui souriait en ce monde. Mais, par la mise en œuvre, par le charme avec lequel il développe son thème, M. Folguera a fait une œuvre touchante, pleine de grâce, de sentiment, de naturel; sa poésie est harmonieuse, sa langue d'une grande pureté. Il a obtenu une médaille d'or, offerte par un membre de la Société.

» L'ode intitulée *l'Aubo* a reçu une médaille d'argent. L'auteur, dès le début, s'élève sur les sommets où règne l'enthousiasme et sait, grâce à un remarquable talent, s'y maintenir. Heureux celui à qui on ne saurait reprocher qu'une trop grande persistance dans l'élévation ; mais il en est ainsi de notre faible humanité, que, dans ces régions éthérées où le sol manque, on ne saurait planer longtemps sans effleurer l'écueil de l'uniformité. L'auteur est M. Louis Enrione, de Marseille : il le dit, du moins, et, puisqu'il le dit, nous devons le croire.

» Cette ode a concouru avec l'ode intitulée *l'Eraut,* dont l'auteur manie le style lyrique avec une aisance parfaite. Mais il s'est laissé entraîner si loin par son cœur et son ardeur poétique, que certaine Compagnie et certaines personnes dont le nom se trouve mêlé à ses vers se sont crues, par respect pour la vérité telle que leur modestie la leur montre,

obligées de réclamer la suppression d'un assez long passage. Et l'abbé Aberlenc n'a obtenu qu'après M. Enrione une seconde médaille d'argent.

» Une autre médaille d'argent à M. Fesquet, pasteur à Colognac (Gard). Il a présenté au Concours une traduction du Cantique des Cantiques, *l'Ymne des Ymnes*, écrite dans un des idiomes des Cévennes. La traduction, tout en restant littérale, conserve, sous la naïveté des expressions et les tours heureux de la phrase, le grand sentiment de passion lyrique qui anime l'original.

» M. Matheu y Fornels, de Barcelone, a envoyé une pièce intitulée *l'Ombra del Rey*. Le sujet est saisissant et traité avec grandeur. Cette ballade, où l'on sent l'inspiration de Quintana, a obtenu une médaille de bronze.

» Trois médailles de bronze ont été attribuées: la première, entre toutes les médailles décernées pour la poésie lyrique, à M. Martinet, de Reus (province de Tarragone), pour sa pièce intitulée *A la llenga catalana;* la seconde, à M. l'abbé Joseph Tarouji, de Palma (Mayorque), pour la pièce intitulée *A ma patria;* la troisième, à M. Lorenzo de Cabanyes, de Barcelone, pour l'ode *Al Déu de las armadas*. Ces trois odes se distinguent par l'élévation de la pensée et la richesse du développement ; la dernière, spécialement, par une recherche de style poussée parfois, il faut le dire, jusqu'à l'obscurité.

» M. Auguste Verdot, de Marseille, a obtenu également une médaille de bronze pour sa traduction de l'hymne *Pange lingua* en vers provençaux ; cette traduction est d'une fidélité irréprochable. Enfin à M. Roux, de Lunel-Viel (Hérault), nous avons accordé une mention pour sa *Preiera de l'enfant à sa levada*. Cette pièce, inspirée par Lamartine, aurait certainement obtenu une médaille, si l'auteur avait su toujours respecter le caractère de simplicité naïve qu'on s'attend à trouver dans un sujet pareil, surtout lorsqu'il est traité dans un des idiomes du Midi.

* * *

» En tête des poëmes, c'est encore la langue catalane que nous retrouvons. M. Felip Pirozzini y Marti, de Barcelone, a écrit, en assonances, une de ces chroniques où, dans un style sobre et concis, les Catalans savent si fièrement ressusciter

les temps héroïques de leur patrie. Il a poétiquement et fidèlement traduit un des chapitres de la chronique de Jacme Ier, où se trouve racontée la mort du vaillant *Pero Ahones*. M. Pirozzini a obtenu une médaille d'argent.

» M. Auguste Chastanet, de la Bachellerie (Dordogne), nous a envoyé un conte dans le sous-dialecte périgourdin, intitulé *lous Bouqueis de la Jano*. C'est le début de l'auteur ; il donne les plus grandes espérances. Les premières pages de ce conte sont charmantes, pleines de simplicité, de naturel et de grâce à la fois. Mais, si le style se soutient jusqu'au bout, la composition faillit à la fin. C'est une idée bizarre que celle de faire gagner l'épaulette aux quatre frères de Jeanne, qui ont déjà eu à gagner leur fortune, comme si, pour se faire une carrière, il ne suffisait pas de devenir négociant, propriétaire, peintre, et qu'il fallût nécessairement être par surcroît capitaine. Tout en accordant une médaille de bronze à M. Chastanet, nous tenons à le féliciter de cet heureux début et à lui promettre pour l'avenir des succès éclatants.

» En dehors de ces deux médailles, six médailles de bronze ont été décernées par le jury.

» C'est d'abord à M. Marius Bourelly, de Marseille, pour son poëme *Belaud de la Belaudiero*, histoire de ce célèbre aventurier du XVIe siècle, écrite d'un style facile, souple, élégant, et où l'on reconnaît la main d'un maître ouvrier. Si M. Marius Bourelly n'a pas obtenu une médaille d'argent, la faute en est uniquement à Belaud de la Belaudière lui-même, qui ne lui a pas, dans toute sa vie aventureuse, fourni une matière digne du talent de l'auteur.

» *Lou Proucès de Carmentran, vo Uno niue de dimècre-cendre en Avignoun*, est un conte dont le titre indique suffisamment le sujet. Il est écrit d'une manière charmante, avec une rare vivacité d'allure. Son seul tort est d'être coupé brusquement par un dénoûment trop épisodique. L'auteur est M. Placide Cappeau, de Roquemaure (Gard). Mais qu'il se garde, à l'avenir, de croire écrire dans l'idiome du haut Languedoc ; malgré l'emploi de quelques mots d'une origine française, il parle un bel et bon provençal.

M. Gleizes, d'Azillanet (Hérault), a retracé dans quatre chants (*As camps*) une série de tableaux empruntés aux travaux

et aux occupations de la campagne durant les diverses saisons de l'année. Nous ne sommes pas les premiers à féliciter M. Gleizes de l'heureuse recherche de ses expressions et de l'aisance parfaite de son idiome.

» *Lou Bedel d'or* est une satire de M. Cocural, de Saint-Chély-d'Aubrac (Aveyron). Elle est pleine de verve et de traits piquants. Le portrait du plaideur est surtout pris sur nature. Il est vrai que, dans l'Aveyron, les modèles, dit-on, ne manquent pas. En sa qualité de juge de paix, M. Cocural doit en savoir quelque chose.

» M. l'abbé Roux, de Saint-Sylvain (Corrèze), a donné, dans *la Veuvo* et *Cop de troumpeto,* deux excellents spécimens de la poésie limousine.

» Enfin le frère Théobald, des Écoles chrétiennes, dans l'*Istòri d'un aglan*, a déployé une élégance facile et correcte, qui eût certainement obtenu une récompense supérieure, si elle avait été appliquée à un autre sujet présentant plus d'unité, plus de cohésion entre ses diverses parties.

» Nous devons ici signaler un poëme de M. Melchior Barthez, de Saint-Pons, auquel nous n'avons pas cru pouvoir accorder une médaille, malgré le talent, d'ailleurs bien connu, de l'auteur. Le sujet de ce poëme est d'une nature telle, qu'il était difficile d'en consacrer le choix par une récompense : il s'agit du récit trop fidèle d'une exécution capitale.

» Trois autres mentions ont été décernées à des pièces qui, tout en révélant un véritable talent chez leurs auteurs, restent néanmoins imparfaites. Ce sont : *lou Carrassié,* de M. Etienne de Miquel-Carnot, d'Azillanet; *lou Retour de l'Estudiant,* de M. Charles Coste, de Saint-André-de-Sangonis, et deux fables de M. Gros, de Montpellier. En nommant notre compatriote, qu'il me soit permis d'insister un moment : M. Gros a de l'imagination, de la verve. S'il veut étudier les maîtres et chercher à donner un ton plus littéraire à sa pensée, il peut enrichir la liste des poëtes montpelliérains dont le nom échappe à l'oubli.

*
* *

» Il nous reste à parler du sonnet. Naturellement il y a toujours des sonnets dans un Concours, et naturellement aussi il

est rare qu'il y en ait de bons. En dehors de ceux qui sont compris dans les recueils de Tavan et de Mir, nous avons eu la chance d'en trouver deux excellents, dans deux genres différents. Le premier, de M. Frizet, de Pernes (Vaucluse), est intitulé *lou Proumié Poutoun*. Il s'agit du premier baiser qui se soit donné sur la terre, du premier baiser de nos premiers parents. Il me suffira d'en dire un seul mot : ce sonnet est de ceux qui valent un long poëme. M. Frizet a obtenu une médaille d'argent.

» Le sonnet intitulée *l'Acamp di tres Acadèmi*, de M. de Berluc-Perussis, est d'un tout autre genre. Il est bien mené, leste, railleur et mordant; trop mordant même. L'auteur y lance, contre une Compagnie de fondation récente, des insinuations qui ont éveillé nos scrupules. Dans l'*esfraious endormitòri* de trois Académies réunies, c'est à celle du Sonnet qu'il réserve le privilége de plonger ses auditeurs dans une douce léthargie. Or, juste au moment où cette accusation excitait chez nous une indignation légitime, nous venions de prendre connaissance de quelques stances charmantes de M. de Gagnaud, intitulées *Moun oustalet*, qui n'ont qu'un seul défaut, le défaut le plus rare de tous, celui d'être trop courtes. Et il se trouve justement que M. de Gagnaud est un des fondateurs de l'Académie du Sonnet et l'un des rédacteurs de l'almanach du même nom. Il nous a suffi de lire ces stances charmantes pour que nous fussions pris d'une noble résolution : celle de venger, dans la personne de leur auteur, l'honneur de son Académie. Et, dût M. de Berluc ne jamais pardonner à M. de Gagnaud, c'est celui-ci qui a obtenu une médaille de bronze. M. de Berluc devra marcher derrière lui, s'il le peut, et se contenter d'une mention honorable.

» Une dernière mention, pour finir, à M. Paul des Hébrides, pour sa *Bressarelo*, écrite d'un style aisé, qui se joue des difficultés du rhythme. La *Bressarelo* n'a qu'un tort, celui de trop rappeler, par le sujet et par la coupe de la strophe, une berceuse charmante de Frizet.

» Tel est, Messieurs, le résultat de nos travaux. Nous n'avons pu, dans ce court résumé, que vous indiquer en courant les impressions que nous avons ressenties, trop rapidement sans aucun doute, pour vous les faire partager. Nous voudrions

tout au moins vous laisser, en terminant, un désir : celui de vous en rendre compte par vous-même. Ce n'est qu'en étudiant de près le beau langage dont nous favorisons les efforts que l'on peut comprendre tout ce qu'il renferme de ressources pour l'expression de l'idée et quel fécond instrument sa restauration peut donner à la pensée humaine. Pour la poésie surtout, quand à nos langues vieillies par l'usage, privées presque entièrement de sonorité, où l'accent tend chaque jour à disparaître, où la rime ne donne plus que l'écho affaibli d'une musique lointaine et n'est plus guère qu'une difficulté à vaincre, un obstacle à franchir : quand à ces langues on compare ces idiomes sonores où la voix roule sur des flots de syllabes fortement accentuées, où les diphthongues, pleines et nourries, relèvent à chaque instant la parole qui tombe: où la rime fournit une harmonie abondante, qui est, à elle seule, un charme puissant pour l'oreille, on comprend alors qu'il se trouve des défenseurs de ce trésor égaré si longtemps, qui veulent empêcher qu'il ne périsse de nouveau, et qu'on s'efforce d'en ouvrir les richesses à tous ceux qui saisissent le rapport intime qui lie la pensée à son expression.

» Il suffirait, Messieurs, d'une étude même superficielle des dialectes de notre Midi, pour que l'on arrivât à partager nos convictions. Mais, quelque facile, quelque attrayante que soit cette étude, nous ne devons pas nous dissimuler que nos efforts trouveront encore longtemps, — non pas ici certainement, votre présence est pour nous une garantie certaine, un encouragement précieux, mais au dehors, — une résistance que rien ne justifie. Les préjugés sont bien puissants ici-bas, et il en existe contre nous de cent espèces différentes. Or, il ne faut pas l'oublier, une des facultés de l'homme, la plus privilégiée même, puisque c'est celle-là qui le distingue au point de vue intellectuel de tout ce qui est au-dessous de lui, c'est la faculté de juger les choses qu'il ne connaît pas. »

Le trait final du rapport était aussi vif qu'inattendu ; néanmoins l'auditoire en saisit immédiatement toute la portée : le secret de l'opposition établie à dessein entre l'auteur des strophes *A moun oustalet* et celui du sonnet *l'Acamp di tres*

Acadèmi[1] fut également connu bien vite. M. de Gagnaud, l'un des fondateurs de l'Académie du Sonnet, n'était autre que M. L. de Berluc-Perussis, d'Aix, qui avait pris quelques mois auparavant une part décisive aux fêtes du centenaire de Pétrarque. Ce ne fut pas là, du reste, le seul pseudonyme du Concours, puisque le Martinet, de Reus (Catalogne), qui obtenait une médaille de bronze pour l'ode *A la llengua catalana*, avait déjà, sous son nom véritable, Marti Folguera, obtenu la seconde médaille d'or de la section de poésie. Il en était de même de MM. Paul des Hébrides et Enrione, en qui l'on eut bientôt reconnu MM. l'abbé Terris, de Carpentras, et Jean Monné, de Marseille. Ce dernier n'assistait pas à la séance.

On vit successivement, à l'appel de leurs noms, Félix Gras, Alphonse Tavan, Langlade, Auguste Verdot, le docteur Roux, Charles Gros, recevoir des mains des présidents les objets d'art ou les médailles qui leur avaient été décernés. Les lauréats étaient, selon l'usage, couronnés de la main des dames, et ce fut de celles de sa fille que le félibre d'Escales, comme Achille Mir aime à s'appeler, reçut la médaille d'or attribuée à sa *Can-*

[1] Voici ce sonnet, qui est écrit en sous-dialecte d'Aix et dont une traduction ne pourrait qu'altérer la malicieuse et spirituelle poésie :

Quinte esfraious endourmitòri * !
Tres Acadèmi, bèu bon Diéu!
Uno sarié trop, paure iéu ;
Mai tres!... fugen dins quauco bòri !

Car se caduno, fiéu à fiéu.
Vèn vuja 'ici soun escritòri,
Lou mai segur de nosto istòri
Es qu'esto sero sian plus viéu !...

Mai s'espauten pas : — pèr fourtuno,
Di tres sorre n'en sabès uno
Que canto à vous meraviha ;

E, se vous endor la cadeto **,
La tresenco, emé sa masseto.
Es aqui pèr vous reviha.

* Legi dins uno felibrejado ounte s'èron acampa quàuqui sòci di tres Acadèmi di Felibre, dóu Sounet e dóu Tambourin. — ** L'autour d'aquèsti vers representavo la dóu Sounet. (*Notes de l'auteur*).

sou de la Lauseto. Gleizes (d'Azillanet), mentionné quelques instants auparavant pour la pièce *As camps,* vint retirer, au milieu des sympathiques applaudissements de l'auditoire, le prix qu'avait obtenu, sous le pseudonyme d'Etienne de Miquet-Carnot, son fils Albert Gleizes, élève du petit séminaire de Carcassonne et malade à ce moment-là.

La distribution des récompenses terminée, Mistral pria Félix Gras de réciter un morceau de son grand poëme. L'auteur des *Carbounié* monta sur l'estrade d'honneur et dit ces strophes d'une fière et nerveuse poésie, les seules que l'heure avancée ait permis de lire à la séance :

« Aperalin, dintre la Nesco[1],
Ounte sèmpre cour l'aigo fresco,
Entre dous baus taia, clafi de bouissounas,
Ounte li pastre pènjon l'esco
Pèr aganta li merle à bè jaune e negras,
Reginèu descendié, d'amarun lou cor ras....

» Lou souleias marco dès ouro,
E, coumo fai douço tempouro,
L'on ause li cop-double i vòu de perdigau,
O bèn au loup qu'un chin aubouro,
E di granjo eilalin s'auson canta li gau,
Reloge di bouié quand lou tèms noun es siau.

» Maj aujourd' uei lou soulèu briho :
Cigalo, parpaioun, abiho,

[1] Là-bas, là-bas, dans la Nesque, — là où sans cesse court l'eau fraîche, — entre deux rochers abrupts couverts de grands buissons, — où les pâtres suspendent l'appât — pour prendre les merles au bec jaune, au plumage noir, — Réginel descendait, le cœur plein d'amertume.

Le soleil marque dix heures, — et, comme il fait douce température, — on entend les doubles coups (*de fusil*) aux volées de perdreaux — ou au loup qu'un chien lève, — et des granges lointaines on entend chanter les coqs, — horloges des bouviers, quand le temps n'est pas serein.

Mais aujourd'hui le soleil brille ; — cigales, papillons, abeilles,— voltigent de toute part. Et cependant Réginel,—comme une jeune

Voulastron de pertout. E pamens Reginèu
Plouro coumo uno jouino fiho.
Palinello. li flour dis uba sèns soulèu
Soun trempado d'eigagno e sengluton coume éu.

» Alor la Nesco mai prefoundo
Se duerb. Li baus, coumo lis oundo
De la mar Roujo, alor qu'èro un tèms miraclous,
S'enauron à-n-un cop de froundo,
Fan un enqueissamen gigant, espetaclous,
Au riéu cascarelet e mai qu'un rai courous.

» Pèr abéura li dindouleto,
Pèr refresca quauqui floureto,
Pèr de dire qu'aqui vouliés un pichot riéu,
Naturo, en quau res fai lingueto,
Cinq lègo de mountagno as trauca coumo un nieu :
Que soun grand, que soun bèu, ti caprice, o moun Diéu !

» O Naturo meravihouso!
O causo eterno, miraclouso !
Di toumple d'aquest mounde i toumple dóu cèu blu,
Parai, que toun amo es tant blouso,
Que de l'ome i'a rèn, mai rèn que la vertu
Que posque fièramen èstre en raro emé tu !

fille, pleure. — Pâles, les fleurs des versants du nord sans soleil — sont trempées de rosée et sanglotent comme lui.

Alors la Nesque plus profonde — s'entr'ouvre. Les rochers, comme les ondes — de la mer Rouge alors que c'était un temps de miracles, — se dressent à la portée d'un coup de fronde. — font un encaissement gigantesque — au ruisseau caqueteur et plus limpide qu'un rayon.

Pour abreuver les hirondelles. — pour rafraîchir quelques pauvres fleurs, — parce que tu voulais là un petit ruisseau, — Nature, toi qui n'as rien à envier, — tu as tranché comme un nuage cinq lieues de montagne ! Qu'ils sont grands, qu'ils sont beaux, tes caprices, ô mon Dieu !

O Nature merveilleuse ! — ô chose miraculeuse, éternelle ! — des abîmes de ce monde aux abîmes du ciel bleu, — n'est-ce pas ? ton âme est si sereine — qu'il n'y a de l'homme que la vertu — — qui puisse avec fierté se comparer avec toi !...

» E de vertu fara sa plego,
L'enfant qu' à ti pèd se boulego ;
Es encaro un jouvènt, un vigourous plantun :
Mai l'aubre buto e se desplego,
E dounara de flour, de frucho e de perfum,
E. fièr, espandira soun ounour en plen lum.

» Déuran sus éu s'enta li raço,
E, se lis ome sus si traço
Noun volon camina, vendran quauque matin,
Coume de vòu de tartarasso,
Li barbare dóu Nord doumta lou sòu latin,
E li pople atupi beisaran lou patin ! »

Il était bien près de six heures, lorsque les deux présidents du Concours déclarèrent que la séance était levée.

IV

A sept heures et demie du soir, un banquet de plus de soixante couverts réunissait dans les salons de l'hôtel Biscarrat les hôtes de la Société. Aux membres de celle-ci, aux lauréats, aux présidents et vice-présidents du Concours, s'étaient joints MM. Bouisson, député à l'Assemblée nationale ; Frédéric de la Combe, maire de la ville de Montpellier ; Germain, doyen de la Faculté des lettres ; Gaston Bazille, vice-président de la Société d'agriculture; Carou et Bonnet, de la Société archéologique de Béziers ; Loubers, procureur de la République ; d'Estienne de Saint-Jean, etc., etc. Sur la table d'honneur, au devant des présidents du Concours, avaient été placés la

Et de vertu il fera récolte abondante, — l'enfant qui se meut à tes pieds. — Il est encore un jouvenceau, un plançon vigoureux ; — mais l'arbre pousse et se déploie ; — il donnera des fleurs, des fruits et des senteurs. — Lui, fier, épanouira son honneur en pleine lumière.

Les races devront se greffer sur lui ; — et, si les hommes sur ses traces — ne veulent point marcher, quelque matin, viendront, — comme des bandes de vautours, — les barbares du Nord dompter le sol latin. — et ils baiseront le babouin, les peuples stupéfaits !...

Venus d'Arles et le cratère décerné à Tavan; aux extrémités, des représentations, assez bien figurées, de la tour des Pins et du Château d'eau du Peyrou. Le *bénédicité* fut récité par M. l'abbé Lieutaud en langue provençale.

Dire que la plus franche et la plus entière cordialité ne cessa de présider au repas et d'animer les conversations serait banal, mais en même temps aussi exact que possible. Les convives avaient dû à l'attention de M. le docteur Espagne, l'un des membres de la Commission de la fête, de trouver, chacun à sa place, la carte du menu, rédigée en languedocien pour la circonstance. Cette pièce ne fut certainement pas un des moindres succès de la soirée; aussi nous saura-t-on quelque gré de ne pas l'avoir oubliée ici :

Soupa prouvençala[1]

Apetissadisses

Ravetas de Latas.
Pastissous de Beziès,
Saucissot d'Arle,
Burre de Sant-Sauvaire,
Artichauts de las Aubas,
Lucas de Gignac,
Anchoias de Seta,
Arcèlis de l'estanc de Tau.

Intradas grassas

Entre-costa à la Bourdelesa,
Perdigals à la Catalana.
Guinda facida à la trufa d'Aubais,
Cambajou dau Larzac as pichots [peses],
Terrina de Perigord.

Peis e Marèia

Roumb à l'alholi,
Bastioun de nourmans au burre de Mountpeliè,

1 *Soupe provençale*

Hors-d'œuvre (litt. appétissants)

Radis de Lattes, — Petits pâtés de Béziers, — Saucisson d'Arles, — Beurre de Saint-Sauveur, — Artichauts des Aubes, — Olives de Gignac, — Anchois de Cette, — Clovisses de l'étang de Thau.

Entrées au gras

Entre-côte à la Bordelaise, — Perdreaux à la Catalane, — Dinde farcie aux truffes d'Aubais, Jambon du Larzac aux petits pois.
Terrine de Périgord.

Poisson et marée

Turbot à l'aïoli, — Anguille de l'Hérault, — Truite de Saint-Guilhem. —

Anguiala d'Erau, Crouquetas de civadas.
Troucha de Sant-Guilhem

Cop dau mitan

Roustits

Pavouns dau bos de Fount-Magna, Gibiè d'aiga de Magalouna,
Pintardas grassas de Pezenàs, Courriolas dau Maupàs.

Entre-plats

Ensalada bigarrada
La tourre das Pins, Un gabèl de vigna,
Froumage jalat à l'ananàs, Una pèça mountada en cieunes.

Desser aparelhat

Cafè à l'aiga-ardent de Sant-Andrieu.
Liquous douças e liquous fortas.

VIS

Langlada. — Sant-Jordi. — Castel-nôu-dau-Papa. — Grand Medoc. — Ermitage. — Clareta seca d'Aspiran. — Muscats de Frountignan e de Lunel. — Paulhan. — Sant-Perai grumous.

Bastion de homards au beurre de Montpellier,— Croquettes de crevettes.

Coup du milieu

Rôtis

Paons du bois de Font-Magne,— Pintades grasses de Pézenas,— Gibier d'eau de Maguelone,— Pluviers du Maupas.

Entremets

Salade italienne (*litt.*, bigarrée), — La Tour des Pins, — Fromage glacé à l'ananas, — Un sarment de vigne,— Une pièce montée en cygnes.

Dessert assorti

Café à l'eau-de-vie de Saint-André, — Liqueurs douces et liqueurs fortes.

VINS

Langlade, — Saint-Georges,— Châteauneuf-du-Pape,— Grand Médoc,— Hermitage, — Clairette sèche d'Aspirau, — Muscats de Frontignan et de Lunel,— Paulhan, — Saint-Péray mousseux.

Après le dessert, M. Charles Revillout, président de la Société, se leva et porta en ces termes la santé de MM. Egger et Mistral :

« Je ne serais point embarrassé pour faire l'éloge des deux illustres Présidents de notre Concours, mais je ne veux pas que mes louanges, dictées par l'estime et l'admiration, soient accusées d'être inspirées par l'affection et la flatterie. Je me borne donc à ces simples mots : A MM. Egger et Mistral ! »

M. Mistral répondit par le toast provençal suivant, adressé à M. Ch. Revillout et à M. E. Egger :

« Iéu pourtarai un brinde à Moussu Revillout e à Moussu Egger :

» A M. Carle Revillout, lou savènt presidènt de la *Soucieta di lengo roumano,* qu'au plus fort de nosto lucho, es vengu nous pourgi, e coume proufessour e coume istourian, sa doublo autourita de letru eminènt, e que tant graciousamen nous fai lis ounour d'aquesto maje-fèsto !

» A M. Emile Egger, lou valènt filoulogue, membre renoumena de l'Istitut de Franço, que noun a bataia de faire dous cènt lègo pèr adurre à nosto Causo la favour de sa sciènci e de soun ilustracioun, e que, l'avès ausi, nous parlant de la Grèço mai assignadamen que ço que pourrian nautre parla de la Prouvènço, a bèn vougu nous dire que fasian, li Felibre, ço que fasien li Grè pèr sa patrio e pèr sa lengo ! »

« Je porterai un toast à M. Revillout et à M. Egger : A M. Charles Revillout, le savant président de la *Société des langues romanes*, qui, au plus fort de notre lutte, est venu nous offrir, et comme professeur et comme historien, sa double autorité de lettré éminent, et qui si gracieusement nous fait les honneurs de cette grande fête !

A M. Émile Egger, l'infatigable philologue, le membre renommé de l'Institut de France, qui n'a pas disputé de faire deux cents lieues pour apporter à notre cause la faveur de sa science et de son illustration, et qui,— vous l'avez entendu,— nous parlant de la Grèce mieux que nous ne pourrions, nous, parler de la Provence, a bien voulu nous dire que nous faisions, les félibres, ce que faisaient les Grecs pour leur patrie et pour leur langue !

Après que M. E. Egger eut répondu aux deux toasts de MM. Revillout et Mistral, par quelques paroles toutes pleines du fin esprit d'à-propos et de la courtoisie qui lui sont ordinaires, M. Gabriel Azaïs, qui avait, huit jours auparavant, présidé avec tant de justesse et d'impartialité le jury de philologie, et ensuite la réunion des trois jurys en assemblée générale, rappela aux assistants le poëte des *Vesprados de Clairac,* par le sonnet languedocien suivant, qu'il improvisa à la prière de l'abbé Lieutaud :

Brindi à l'amistouso coumpagno [1],
As sabents venguts de Paris,
A lou que nous mando l'Espagno,
A Mistral, ieu, paure apendris ;

As felibres, que la mountagno
Tant pla que la coumbo abaris:
Gais roussignols que senso cagno
Cantou 'n la lengo del païs ;

La gento lengo maternalo
Que s'enauro quand tout davalo,
Qu'aimou Mountpeliè e Beziès.

La gardaren puro e sens taco.
Per l'aparà, se cap l'ataco,
Saren pas ni courts, ni coustiès.

Ce fut ensuite au tour de M. l'abbé Lieutaud lui-même. Le savant bibliothécaire de la ville de Marseille est incontestablement un des maîtres de la prose provençale, qu'il manie avec une souplesse et une flexibilité bien rares. Dans une improvisation qui, malgré son étendue, ne cessa d'intéresser ses

[1] Je porte un toast à l'amicale compagnie, — aux savants venus de Paris, — à celui que nous envoie l'Espagne, — à Mistral, moi, pauvre apprenti ;

Aux félibres, que la montagne — aussi bien que la plaine produit; — gais rossignols qui, sans paresse, — chantent dans la langue du pays ;

La gentille langue maternelle.— qui s'élève quand tout descend, — qu'aiment Montpellier et Béziers.

Nous la garderons pure et sans tache.— Pour la défendre, si quelqu'un l'attaque, — nous ne serons ni en deçà ni de côté !

auditeurs, il commença par rappeler une des légendes qui ont cours sur l'origine de Montpellier, et, l'appliquant très-heureusement à la France et à l'Espagne d'abord, à la Catalogne et à la Provence ensuite, il but à l'union des « deux grands peuples latins » et à l'amitié réciproque des savants qui, de Paris et de Barcelone, étaient venus mettre leur main dans la main des *félibres* et des savants de la Provence :

« Un[1] dis ome que fan lou mai lume en la ciéutat de Mount-pelliè, Messiès, un dis istourian li plus saberu dóu Miejour, Mounsen German, decan de la Faculta di letro, acoumenço l'istóri de voste païs pèr lou raconte d'aquesto misteriouso legèndo :

» Aiguilous, comte de Magalouno, se permenavo un jour dins la Vau-fèro, rode adounc sóuvertous, arèbre, abouscassi, vuei un di grand cartié de vosto vilo.

» Veniè, dins l'esfraiouso sournièro de la sèuvo ramudo, descata li secret de l'esdevenidou, accoumpagna d'un Jusiòu, pouderous emmascaire.

» Subran, o mereviho! foro de terro pounchejon dos primi jitello que, en un vira-d'iue, creisson, escalon, vènon dous aubre estendènt de pèrtout, larg e dru, si rampau. Pièi la grueio se duerb, li pège se rejougnon, li branco plan-planet s'entremesclon ; se foundon à chapau li dous aubre l'un dins l'autre et lèu fan plus qu'un soulet aubras, auturous e fort mai que mai.

[1] Une des lumières de la ville de Montpellier. Messieurs, un des historiens les plus savants du Midi, M. Germain, doyen de la Faculté des lettres, commence l'histoire de votre pays par le récit de cette mystérieuse légende :

Aigulf, comte de Maguelone, se promenait un jour dans la Valfère, alors lieu sauvage, âpre, inculte, aujourd'hui grand quartier de votre ville.

Il venait, dans l'effrayante obscurité de l'épaisse forêt, découvrir les secrets de l'avenir, accompagné d'un Juif, qui était un puissant magicien.

Tout à coup, ô merveille! hors de terre surgissent deux bourgeons, qui en un clin d'œil croissent, s'élèvent et deviennent deux arbres étendant partout, larges et forts, leurs rameaux. Puis l'écorce s'ouvre, les troncs se rejoignent, les branches s'entre-mêlent doucement ; les deux arbres se fondent petit à petit l'un dans l'autre, et bientôt ils n'en font plus qu'un seul, énorme, élevé et puissant par-dessus tout.

» Enterin, dos genti piéucello se mostron, bello coumo un sòu, poulido coume doș Driado : iue blu, caro angelico, courouno d'or sus la testo, e cantant coume d'ourgueno. — Tournamai, li vaqui que s'avançon, s'aprochon, s'embrasson, se counfoundon l'uno emé l'autro, e noun resto à la fin au pèd dóu soulet aubras qu'uno souleto piéucello, graciouso, avenènto e galanto coume uno chato d'Arle o de Mount-peliè.

» E bèn ! es vuei, Messiès, après mai de milo an, e quasimen au meme rode, es vuei que se devèn l'entrelusido antico.

» Es vuei que Franço e Espagno, tant bèn representado eicito pèr sis ome d'èlei, fan plus qu'un cor e qu'uno amo, coumo li dous aubret un soul aubras !

»Es vuei que Catalougno e Prouvènço, — li dos chato sempre galanto e cantarello, — s'embrasson e se counfoundon pèr noun faire qu'uno literaturo, qu'un pople, qu'uno famiho, qu'un couble frairenau.

»Vaqui ço que destrihavo lou comte Aiguilous, dins la nèblo de l'aveni.

» Vaqui ço que. à bèus iue vesènt. davans nautre se fai e se coumplis.

Pendant ce temps, deux jeunes filles apparaissent, belles comme un soleil, jolies comme deux Dryades : yeux bleus, visage angélique, couronne d'or sur la tête et chantant comme des sirènes. — De nouvèau, voilà qu'elles s'avancent, s'approchent, s'embrassent, se confondent l'une avec l'autre, et il ne reste à la fin, au pied du seul arbre, qu'une seule vierge, gracieuse, avenante et aimable comme une jeune fille d'Arles ou de Montpellier. »

Eh bien ! c'est aujourd'hui, Messieurs, après plus de mille ans et presque au même endroit, c'est aujourd'hui que s'accomplit la vision antique.

C'est aujourd'hui que la France et l'Espagne, si bien représentées ici par leurs hommes d'élite, ne font plus qu'un cœur et qu'une âme, comme les deux arbrisseaux un seul arbre géant !

C'est aujourd'hui que Catalogne et Provence, — les deux jeunes filles toujours aimables et joyeuses, — s'embrassent et se confondent pour ne faire qu'une littérature, qu'un peuple, qu'une famille, qu'un couple fraternel.

Voilà ce que distinguait le comte Aigulf dans les brouillards de l'avenir.

Voilà ce qui se fait et s'accomplit sous nos yeux.

»Tambèn aro, siam urous mai que mai ; aro, nosto amo jogo dóu vioulon ; aro la joio desboundo ; e iéu, mesquin, au noum di felibre de Prouvènço, iéu brinde, Messiès, à la couralo amistanço di savènt requist que, de Paris e de Barcilouno, soun vengu metre sa man dins nosto man, soun cor sus noste cor, e i'an senti boumbi lou meme sang, lou meme vanc !

» Iéu brinde subretout à l'unioun longo-mai duradouiro de la Franço e de l'Espagno, dous grand pople latin ; iéu brinde à la frairesso eternalo de Prouvènço e de Catalougno, que n'a pas coumença vuei, que n'aura jamai fin, e que—se noun vous alassave,— me metriè encaro en bouco de paraulo que-noun-sai.»

Les applaudissements et aussi la prière de continuer accueillirent ces paroles. L'orateur reprit :

»E bèn ! Messiès, d'abord que lou voulès, countuniarai, e noun sara li paraulo ni lis idèio que me faran fauto. Quau pourriè cala, quand parlo de sa maire e de la Prouvènço ?

» Segur, Messiès, n'es pas de vuei qu'acoumenço nosto istòri frairenalo ; sian pas, nautre, coumo la berigoulo que nais en un moumenet, senso ajudo, senso coumpagno, e que l'endeman se passis.

Aussi nous sommes maintenant heureux plus qu'on ne peut dire ; maintenant notre âme est ivre de joie (*littéralement :* joue du violon), maintenant l'allégresse déborde, et moi, petit, au nom des félibres de la Provence, je bois, Messieurs, à la cordiale amitié des savants d'élite qui, de Paris et de Barcelone, sont venus mettre leur main dans notre main, leur cœur sur notre cœur, et y ont senti battre le même sang, le même élan (*d'affection*).

Je bois surtout à l'union à jamais durable de la France et de l'Espagne, deux grands peuples latins ! Je bois à l'éternelle fraternité de la Provence et de la Catalogne, qui n'a pas commencé aujourd'hui, qui n'aura jamais fin, et qui,—si je ne vous fatiguais point,—me mettrait encore à la bouche des paroles tant et plus.....

Eh bien ! Messieurs, puisque vous le voulez, je continuerai, et ce ne seront ni les paroles, ni les idées qui me feront défaut. Qui pourrait cesser lorsqu'il parle de sa mère et de la Provence ?

Certes, Messieurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que commence notre histoire fraternelle ; nous ne sommes pas, nous, comme le champignon, qui naît en un instant, sans aide, sans compagne, et qui le lendemain se flétrit.

»Darriè nautre, Messiès, avem milo an : milo an d'istòri e de grandsome, milo an de literaturo e de troubadour, milo an de counpanejaje dins la glòri e li lagremo. Es acò que vous esplico, Messiès, noste envanc, pariè au gigant de la fablo, que se sentiè reviscoula dins la lucho cade cop que toucavo la terro, sa maire.

»Oh ! tambèn, bràvi felibre, laissem pas peri aqueli grandi remenbranço que fan noste chale, nosto glòri, nosto forço.

»Souvenem-se di jour d'antan, ounte li prince catalan coumandavon à Mount-pelié e dins la Prouvènço e mounte la bandièro di pau cremesin d'Aragoun floutejavo sus li tourre de Barcilouno, de-z-Ais, de Four-cauquié e de vosto noblo ciéutat.

»Remembrem-se de Jaume lou Counquistadour, nascu dins vosti bàrri. — saventamen mes en sa lusour pèr noste ami e voste ciéutadan, lou saberu Mounsen Carle de Tourtouloun, que siéu urous de tira en passant de l'escuresino ounte amo tant, vuei subretout, à s'amaga. Souvenès-vous que Jaume, lou rei d'Aragoun, lou segnour de Mount-pelié, lou conquistaire di Balearo, espèro encaro, après sieis cèns an, un marbre dins vosto ciéutat.

Derrière nous, Messieurs, nous avons mille ans : mille ans d'histoire et de grands hommes, mille ans de littérature et de poètes, mille ans d'union dans la gloire et dans les larmes. C'est ce qui vous explique, Messieurs, notre élan, pareil au géant de la fable qui se sentait revivre dans la lutte chaque fois qu'il touchait la terre, sa mère.

Ne laissons donc pas, ô chers félibres ! ne laissons pas périr ces grands souvenirs qui font notre bonheur, notre gloire, notre force. Souvenons-nous des jours d'autrefois, où les princes catalans commandaient à Montpellier et dans la Provence, et où la bannière aux pals d'Aragon flottait sur les tours de Barcelone, d'Aix, de Forcalquier et de votre noble cité.

Souvenons-nous de Jacques le Conquérant, né dans vos murs, si savamment mis en lumière par notre ami et votre concitoyen le savant M. Charles de Tourtoulon, que je suis heureux de tirer en passant de l'obscurité où il aime tant, aujourd'hui surtout, à se cacher. Souvenez-vous que Jacques, le roi d'Aragon, le seigneur de Montpellier, le conquérant des Baléares, attend encore, après six cents ans, un marbre dans votre cité.

»E sus vosto ribo de mar, aquelo gleiso pouetico de Magalouno, qu'abarigué li troubaire, acatè tant de glòri, e qu'un de nosti coulègo, Mounsen Fabrejo, vèn de rabiha, mé tant de goust, la laissares-ti mudo? Ie voudres-ti pas faire, su'n escritèu, resouna tournamai la lengo de Daudes de Prades e faire ansin tresana l'amo dóu viei canounge?

» O Messiés! se vouliéu countunia d'aquèu biai à degruna vosti glóri e li nostro, de parla sariéu jamai las, e moun paraulis n'auriè gis de fin.

»Adounc, coumo d'enfant pious qu'acampon emé respèt touti li relicle de si paire, acampem li relais marcant de nostis analo; e, pèr n'en faire dura toustèms la memòri, pertout mounte sara nascu un grand ome, pertout mounte se sara passa quicon de grand, de bèu, de noble, d'enaurant, pausem, Messiès, pausem touti, chascun dins soun païs e de soun caire, uno pèiro parlarello, un marbre escri ounte lou pople posque aprene soun istòri dins sa lengo, e saupre que sis àvi i'an laissa de noblis eisemple à segui.

»Ansin fasem, nautre, en Prouvènço: la grand crous que s'aubouro giganto dins lou cèu ie prègo Diéu dins nosto lengo: es

Et sur le rivage de votre mer, cette poétique église de Maguelone qui abrita les troubadours, cacha tant de gloire, et qu'un de nos collègues, M. Fabrége, vient de restaurer avec tant de goût, la laisserez-vous muette? Ne voudrez-vous pas y faire retentir de nouveau, sur une inscription, la langue de Deudes de Prades, et faire ainsi tressaillir l'âme du vieux chanoine?

Oh! Messieurs, si je voulais continuer de cette manière à égrener vos gloires et les nôtres, je ne serais jamais las de parler, et mes paroles n'auraient nulle fin.

Donc, comme des fils pieux qui recueillent avec respect toutes les reliques de leurs peres, recueillons les étapes remarquables de nos annales; et, pour en faire durer en tous temps la mémoire, partout où il se sera passé quelque chose de grand, de beau, de noble, quelque chose qui élève, posons, Messieurs, posons tous, chacun dans notre pays et de notre côté, une pierre parlante, un marbre écrit, où le peuple puisse apprendre son histoire dans sa langue et sache que ses aïeux lui ont laissé de nobles exemples à suivre.

Ainsi faisons-nous en Provence: la grande croix qui s'élève, gigantesque, dans le ciel, y prie Dieu dans notre langue. C'est dans

dins nosto lengo que lou pais lausara Nosto-Damo de Prouvènço sus soun doume fourcauquieren.

»Ansin fasièn antan Léngadò, Gascougno, Pirenèu, Roussihoun e Catalougno.

»Ansin faguem d'aro-en-la e que longo-mai, que pertout, la pèiro mantengue nosto istòri, lause li rèire, emplegue la lengo, e done au pople, — que la bèura dis iue, — li grands ensignamen d'un passa glourious.

Il était difficile de mieux rappeler le temps où les pals des armes d'Aragon flottaient à la fois sur les tours de Barcelone, de Forcalquier, d'Aix et de Montpellier; difficile aussi de satisfaire plus complétement ses auditeurs. M. Lieutaud finissait à peine, lorsque M. Bringuier, complétant la pensée du bibliothécaire de la ville de Marseille et celle de M. de Quintana, dont le nom était à ce moment sur toutes les lèvres, porta, en des strophes d'une facture souvent cornélienne, le *brinde* suivant à l'union de tous les peuples de langue romane :

» Quand nostres goubelets serièn couma de tinas[1].
Amics, lous vouidarian à las raças latinas,
Que pèr devisa an pres : « Ni flaugnards, ni felouns » :
Raças que l'engema au prougrès acoumpagna.
As Latins de la libra Elvecia! as Valouns!
A la Roumania ! à l'Espagna,

notre langue que le pays louera Notre-Dame de Provence sur son dôme de Forcalquier.

Ainsi faisaient autrefois le Languedoc, la Gascogne, les Pyrénées, le Roussillon et la Catalogne.

Ainsi faisons à partir d'aujourd'hui, et que sans cesse, que partout, la pierre maintienne notre histoire, loue les aïeux, emploie la langue et donne au peuple, — qui la boira des yeux, — les grands enseignements d'un passé glorieux !

[1] Quand nos verres seraient comme des cuves, — amis, nous les viderions aux races latines, — qui pour devise ont pris : « Ni flatteurs, ni félons! » — races que le génie au progrès accompagne. — Aux Romans de la libre Helvétie ! aux Vallons ! — à la Roumanie ! à l'Espagne, — qui, dans ses soucis, ne perdant

Qu'en sous laguis, perdent pa'n pèu de sa grandou,
De soun antica gloria enaussa encar l'ounou !

» A sa valenta sorre, à la bèla patrìa
Das Vascòs, das Camoens : à la Lusitanìa!
Au Brasil, la boulhenta e frìanda nacioun,
Engourgada dau lach de las raças latinas!
La gouluda ! en poumpant sa civilisacioun,
Ie fasié sannà las tetinas.
Ioi, desensauvagida, es fiera de sa lèi :
N'a lou drech, car ie fai tant d'ounou qu'à soun rèi.

» A la terra sacrada e santa : à l'Italìa !
Se noun ère Francés, te voudriei pèr patrìa,
Sòu ounte un pople-rèi a passejat sous dieus,
Brès ounte lou viel mounde a fach sa renaissença.
Lous rais qu'an caufejat nostras obras soun tieus.
Tout peris, sauve la semença
Qu'as, semenaire grand, dins ta prousperitat
E tous alargaments, trach' à l'umanitat.

» França, à tus, que noun ause encanà dins moun brinde !
Es pas fauta d'amour, mais d'un pensament linde

pas un fétu de sa grandeur, — élève encore l'honneur de son antique gloire !

A sa vaillante sœur, à la belle patrie — des Vasco, des Camoens : à la Lusitanie ! — Au Brésil ! la brillante et bouillante nation, — nourrie du lait des races latines ! — La gloutonne ! en suçant leur civilisation, — elle leur faisait saigner les mamelles. — Aujourd'hui, dépouillée de toute sauvagerie, elle est fière de ses lois : — elle en a le droit, car elles lui font autant d'honneur qu'à son roi.

A la terre sacrée et sainte : à l'Italie ! — Si je n'étais Français, je te voudrais pour patrie. — sol où un peuple-roi a promené ses dieux, — berceau où le vieux monde a fait sa renaissance. — Les rayons qui ont réchauffé nos œuvres sont tiens. — Tout périt, sauf la semence — que tu as, semeur grand, dans ta prospérité — et tes largesses, jetée à l'humanité.

France, à toi, que je n'ose exalter dans mon toast ! — Ce n'est pas faute d'amour, mais d'une pensée claire — et de l'idée belle

E de l'idèia bèla escalant au pus naut :
Fauta d'acò pus grand que tous serres aupestres
Qu'avièn Danta, Petrarca, e qu'an quittat, lous mestres,
Au jouvent qu'a faeh *Calendau !*

» Aquel n'auriè de lèus pèr esaltà la França,
Despioi sa resplendou jusca dins la manjança
Qu'un pople traite e nud ie jitèt en passant
Diriè tabé, sans gau d'idèia belicousa,
Mais pèr derevelhà la sava dourmilhousa
De las naciouns de nostre sang :

« Roumans, faguen pas qu'un ! Sèn toutes fraire e sorre ;
» E gara qu'à quaucun de nautres ie maucore !
» Se voulèn ioi gardà lou timou dau vaissèu
» Que l'alé dau bon Dieus passeja en miè lou mounde,
» De traval e de pas se voulèn nostre abounde,
» Seguen ce que tenièn lous litous : un faissèu ! »

M. Lieutaud avait rappelé tout d'abord ce que l'histoire du Midi doit à M. Germain, et ensuite, à la fin de son toast, la mémoire du prince législateur et conquérant que l'Aragon reçut de Montpellier au XIIIe siècle. M. Milà y Fontanals vint à son tour réveiller, au nom de la Catalogne, les souvenirs dont s'était inspiré M. l'abbé Lieutaud au nom de la Provence. En buvant à la ville de Montpellier, en rappelant qu'en 1838 il

s'élevant au plus haut ; — faute de ces choses plus grandes que tes pics alpestres, — (de ces choses) qu'avaient Dante, Pétrarque, et qu'eux, les maîtres, ont laissées — au jeune (poëte) qui a fait *Calendal !*

Celui-là en aurait des poumons pour exalter la France, — depuis sa splendeur jusque dans la vermine — qu'en passant lui jeta un peuple traître et cruel. — Il dirait aussi, sans désir d'idée guerrière, — mais pour réveiller la sève endormie des nations de notre sang :

« Romans, ne faisons qu'un ! Nous sommes tous frères et sœurs, — et gare si à quelqu'un de nous il arrive malheur ! — Si nous voulons garder le timon du vaisseau — que le souffle de Dieu promène au milieu du monde, — si nous voulons être rassasiés de paix et de travail, — soyons ce que tenaient les licteurs : un faisceau ! »

put y connaitre pour la première fois les ouvrages de Raynouard, il témoigna, lui aussi, de la haute estime en laquelle sont tenus, de l'autre côté des Pyrénées, les travaux de l'éminent doyen de notre Faculté des lettres :

» Brindo per la ciutat de Montpelier, per aquesta hermosa ciutat, germana de Barcelona, com ella un jorn famosa per son comers y sa industria.

»Sé que teniu (y'ns ho ha dit la fama enllá los Pirineus) un cronista com pochs n'y haja entre 'ls de una població determinada, lo senyor Germain, autor de las *Historias de la comuna y del comers de Montpeller ;* mes vos diré, no sense un poch de vergonya, qu'encara no conech aquestas obras com deuriá. Y aixis de vostras gestas tan sols puch recordar lo que tot hom sap :

»Que regnaren à Montpeller senyors molt illustres y que fins n'hy hagué un qui casá ab filla d'emperador ;

»Que nasqué à Montpeller lo mes gran rey de Aragó, la qual biografia si que la coneixem be, com la conneixeu vosaltres, per l'exellent llibre de un egregi fundador de la Societat que avuy está de festa ;

»Que Montpeller prensentá una bella mostra de aquells bur-

[1] Je bois à la cité de Montpellier, cette belle cité, sœur de Barcelone, comme elle jadis fameuse par son commerce et son industrie.

Je sais que vous avez (la renommée nous l'a dit au delà des Pyrénées) un annaliste comme peu de villes en ont : M. Germain, auteur de l'*Histoire de la commune* et de celle *du commerce de Montpellier ;* mais je vous dirai, non sans un peu de honte, que je ne connais pas encore ces œuvres comme je le devrais. Aussi, de vos annales, je veux seulement rappeler ce que tout homme sait :

Qu'autrefois régnaient à Montpellier des seigneurs très-illustres et qu'il y en eut un qui se maria avec une fille d'empereur;

Qu'il naquit à Montpellier le plus grand roi d'Aragon, dont nous connaissons bien la biographie, comme vous la connaissez, vous, par l'excellent livre d'un des distingués fondateurs de la Société qui nous donne aujourd'hui cette fête ;

Que Montpellier a offert un bel exemple de ces bourgeois du

gesos de la etat mitjana, plens de fé religiosa y de amor al travall, no massa mansos en veritat, pero qu'en los millors dias de sa historia sabian unir l'esperit d'independencia ab la feeltat deguda al Princep;

»Y finalment que al esplendor mercantil si afegi lo cientifich (y ara s'hi va afegint mes y mes lo literari), y qu'en especial la vostra escola hipocratica fou tinguda per la primera del mon. A ella acudiren molts famosos fills d'Espanya, com, per exemple, los grans botánichs Johan y Josep Salvador de Barcelona, y en ella s'educaren professors espanyols qu'encara viuhen.

Permeteu-me recordar que en 1838 trovi en aquesta ciutat dos amics estudiants, y que en ella pogu isatisfer un viu desitx juvenil y quasi infantil : lo de poderregistrar los tomos de Raynouard, nom que no sona gens malament en aquesta diada.

» Brindo donchs per la ciutat de Montpeller, y pera que aquesta festa estrenye mes y mes los llassos que de tant antich temps lligan la vostra patria y la meva.»

Ce fut par quelques paroles d'une spirituelle courtoisie, par une allocution chaleureuse en languedocien, que MM. F. de la

moyen âge, pleins de foi religieuse et d'amour du travail peu traitables quelquefois, mais qui, dans les meilleurs jours de leur histoire, surent unir l'esprit d'indépendance à la fidélité due au prince;

Et finalement, qu'à l'éclat du commerce se joignit celui de la science (maintenant il s'y joint de plus en plus celui de la littérature), et qu'en particulier votre école hippocratique fut connue pour la première du monde A elle accoururent beaucoup d'illustres fils de l'Espagne, comme par exemple les grands botanistes Jean et Joseph Salvador, de Barcelone, et en elle étudièrent bien des professeurs espagnols qui vivent encore.

Permettez-moi de rappeler qu'en 1838, j'y trouvai deux de mes amis venus pour étudier, et que j'y pus satisfaire un vif désir de jeunesse, je dirais presque d'enfance: celui de pouvoir parcourir les volumes de Raynouard, nom qui ne me semble pas déplacé dans cette journée.

Je bois donc à la cité de Montpellier, et aussi pour que cette fête resserre de plus en plus les liens qui, depuis un temps si reculé, réunissent votre patrie et la mienne.

Combe et Henri Delpech répondirent successivement, au nom de la ville de Montpellier et au nom de la Société, au professeur à l'Université de Barcelone. Tous les deux rappelèrent la vieille fraternité des deux villes, les liens communs qui les avaient unies autrefois, et que l'on se promit mutuellement de resserrer.

« Je remercie, dit en substance le Maire de la ville de Montpellier, l'honorable professeur Milá y Fontanals des paroles si cordiales qu'il vient de prononcer. Il rehausse, par sa présence au milieu de nous, cette fête du *gai savoir* où nous avons vu les promoteurs du mouvement félibresque, les brillants poëtes qui l'entretiennent, et à leur tête leur maître à tous, l'illustre Mistral, prendre place à côté des représentants les plus élevés de la science philologique française. Qu'il soit permis au Maire de la ville de Montpellier de s'associer, lui aussi, à la solennité de ce jour. Vous êtes, Messieurs, le symbole de l'union du nord et du midi de la France, indissolublement liés par la même pensée de patriotisme ; vous êtes encore mus par un sentiment que l'on ne peut trop mettre en honneur : le culte désintéressé du beau, qui, de l'autre côté des Pyrénées, a suscité une renaissance catalane sœur de la renaissance romano-provençale. En s'inspirant des mêmes sentiments, elle a tenu à entretenir les traditions communes de langue, d'histoire et de mœurs qui, depuis tant de siècles, existent entre le midi de la France et la Catalogne, et, s'il m'est permis de les considérer à un point de vue plus particulier, entre la ville de Montpellier et celle de Barcelone. M. Milá y Fontanals vient de les rappeler en des termes qui ne pourraient être meilleurs. Qu'il reçoive ici l'assurance que je ferai tous mes efforts pour continuer ces traditions et pour les accroître encore. »

M. Boucherie prit ensuite la parole et porta un toast à M. Gaston Paris, qui, « de concert avec M. Paul Meyer, a restitué à la France des études que l'on croyait jusqu'alors du domaine exclusif de l'Allemagne et des savants d'outre-Rhin. » M. Gaston Paris répondit par un toast à la *Société des langues romanes* et au développement des recherches philologi-

ques. MM. Gras, Ernest Roussel, Boucherie, Montel et Antonin Glaize, burent au félibrige et à Roumanille, Chabaneau, Paul Meyer et Aubanel, absents ; M. Déandreis, à M. de Tourtoulon ; M. Arnavielle, à la poésie provençale, qui, au-dessus des querelles de parti, avait su si bien réunir tant d'esprits venus de tous les côtés politiques ; M. Paul Glaize, aux progrès de la philologie générale, trop négligée en France, malgré l'avance qu'elle a gagnée depuis quelques années, et à M. Michel Bréal, une de ses lumières les plus autorisées.

En répondant à M. Paul Glaize, en demandant que des chaires de langue d'oc fussent créées dans toutes les Facultés des lettres du Midi, ou tout au moins dans celles de Toulouse, d'Aix et de Montpellier, trois villes que leurs traditions historiques et littéraires désignent plus particulièrement, M. Bréal remarqua, avec beaucoup d'esprit, qu'il en était de la philologie provençale comme de la philologie générale :

« N'est-il pas étrange, dit-il, qu'un grand pays comme le nôtre néglige à ce point son passé. Que, pour l'étude de la littérature provençale, la plus ancienne et la plus originale de l'Europe du moyen âge, il n'ait presque rien fait ? Dans toute la France, il y a seulement deux chaires de provençal : l'une à l'École des Chartes, qui est une école fermée ; l'autre au Collége de France (depuis longtemps elle n'est pas occupée). C'est ici, c'est dans le Midi, où la langue d'oc est restée vivante, qu'on devrait pouvoir faire cette étude. A ce sujet, il me revient à la mémoire un mot de Goëthe dans *Wilhelm Meister :* « qu'il faut aller apprendre les choses là où à l'enseignement du maître vient se joindre celui du milieu.

» Voulez-vous apprendre la minéralogie ? Allez dans les » montagnes, où tout vous entretient des minéraux, où les » hommes eux-mêmes sont de nature montagneuse, et, pareils » aux antiques pygmées, vivent dans le sein de la terre, à la » recherche de la veine métallifère ! »

» Voulez-vous (dirai-je) apprendre la littérature des troubadours ? Allez l'apprendre à Montpellier, à Aix, à Toulouse, où la langue d'oc résonne harmonieuse dans la bouche du peuple ; où chaque paysan, chaque journalier qui passe, est un texte provençal à déchiffrer. Ne serait-ce pas un lieu d'étude aussi favorable que Rostock, Iéna ou Heidelberg ? Je vou-

drais que, dans ces chaires, on prît la littérature provençale par son côté érudit ; qu'on y débattît les questions controversées de philologie et d'histoire littéraire, et qu'on maintînt ainsi le lien avec l'Europe savante. Quant à la littérature provençale moderne, je m'en fie à la sympathie irrésistible qu'elle exerce; je m'en fie à vous pour la faire connaître et aimer. »

Puis vint le tour de la poésie et de M. Mistral tout le premier. Devant l'insistance générale, le poëte de Maillane ne put refuser de répéter les couplets de *Magali*. Roumieux, toujours intarissable de verve et de gaieté, chanta ensuite son *Maset de Mèste Roumiéu,* dont tous les assistants accompagnaient le refrain :

Lou maset de Mèste Roumiéu
Es un maset coume n'i'a gaire;
Bèn segur, dins tout lou terraire,
Se n'en vei ges coume lou siéu.

Puis ce furent Tavan, avec les strophes admirables de *Brouiamèn;* Alphonse Michel, avec deux chansons du *Flasquet;* Mir, avec son *Amouriè d'Escalos,* d'un souffle rustique si large et si vrai, et de nouveau Mistral, avec le chant de la Coupe :

Prouvènçau, vèici la coupo
Que nous vèn di Catalan.

Les convives se retirèrent sur les paroles suivantes de M. Mila, qui n'avaient certainement pas besoin de l'excuse très-spirituelle qui leur servait de conclusion :

»Permettez-moi d'essayer quelques paroles en langue française pour vous remercier, au nom de mes amis et de mes compatriotes. Je suis ici le seul Catalan, le seul Espagnol, je pense; je dois donc me regarder comme une sorte de *synecdoque* accidentelle, représentant au milieu de vous, et nos dignes confrères Victor Balaguer et Albert de Quintana, et les poëtes de Catalogne et de Mayorque que vous avez honorés de vos suffrages. Je sais que les uns et les autres ont regretté vivement de n'avoir pu venir; je suis certain que leurs regrets

seraient encore plus vifs, s'il leur était possible de voir la cordialité, l'animation et la splendeur de la fête.

» Je n'en dirai pas plus, car je craindrais, en continuant, de parler une langue que peut-être, tout philologues que vous êtes, vous ne pourriez plus comprendre. »

V

La fête du 31 mars eut le, lendemain, son épilogue obligé : une visite aux lieux où fut jadis Maguelone. De l'antique cité détruite par Charles Martel en 737 et relevée par l'évêque Arnaud au XIe siècle, il ne reste, par un singulier retour des choses, que quelques débris et une église se dressant mutilée au milieu de vastes plantations de vignes. A cette église elle-même, que d'anciennes traditions disent avoir été bâtie sur les lieux où Simon le lépreux, venu en Gaule avec les premiers apôtres de la Provence, avait annoncé l'Évangile ; que le Pape Urbain II, de retour du concile de Clermont en 1096, bénit ainsi que l'île entière et ses habitants, les vivants et les trépassés, était échu un pire sort peut-être que celui de Maguelone. Convertie depuis plus de cinquante ans en grenier, à foin, elle voyait ses ornements, ses sculptures, ses tombeaux, disparaître petit à petit.

Le zèle d'un membre de la *Société pour l'étude des langues romanes* a permis, en 1875, de rendre au culte l'église des Gumildus, des Fredol et des Pellicier. Avec un respect vraiment intelligent des choses archéologiques, un désintéressement bien rare et d'autant plus digne de remarque, M. Fabrége a consacré un temps et des sommes très-considérables à consolider, à restaurer et à rétablir autant qu'il était en lui le monument dont il est l'heureux propriétaire, et qu'avant de quitter Montpellier les hôtes de la Société tenaient à visiter.

Le 1er avril, Mistral, l'abbé Lieutaud, le comte de Villeneuve, Félix Gras, Verdot, presque tous les félibres,

raça flourida
Que vôu quità quicon après aquesta vida,

comme le disait à ce propos un de nos poëtes[1], partaient avec quelques membres de la Société : MM. Antonin Glaize, Gaston Paris, Michel Bréal, Milà y Fontanals, docteur Planchon, se dirigeant sur Maguelone par la station naissante de Palavas.

Les honneurs de l'hospitalité leur furent faits par M. Fabrége. La presqu'île de Maguelone, assez justement comparée de loin à une arche sur les eaux[2] ; le petit oratoire situé à côté de l'église, le portail en marbre de celle-ci, la terrasse d'où la vue domine un immense horizon de mer, les tombes épiscopales, l'inscription en vers léonins, où Bernard de Treviers — à qui l'on attribue le roman de *Pierre de Provence* — promet le pardon de leurs fautes à tous ceux qui les laveront dans « la source des larmes », furent tour à tour, dans ce pèlerinage religieux, archéologique et historique, l'objet de l'attention ou de l'admiration des visiteurs. La vieille église était prête à ce moment pour la réconciliation solennelle que devait, le 14 juin suivant, opérer l'évêque de Montpellier, au milieu d'une grande affluence de population.

Le retour eut lieu le soir même. Le lendemain, félibres, savants et philologues quittaient Montpellier, emportant le meilleur souvenir de l'accueil qu'ils y avaient trouvé, et la persuasion que le second concours — celui du *Chant du Latin* — ne ferait qu'accroître et développer encore les promesses du premier. Tout, en effet, dans les trois jours qui venaient de s'écouler, avait vérifié la justesse de ces paroles si heureuses de M. Egger : « Nous sommes venus à cette fête parce » que nous nous sentions amis ; nous en sortirons plus amis » encore [3]. »

[1] M. Coulet de Montpellier.

[2] V. Thomas, *Montpellier, tableau historique*, etc., p. 274.

[3] Il faut rattacher au Concours du 31 mars une conférence sur les *Mœurs des troubadours*, faite en avril, dans les salons du Cercle artistique de Montpellier, par M. Henri Delpech.

L'action des troubadours sur les sentiments et les idées de leurs contemporains ; la conception de l'amour, souvent si élevée, mais quelquefois si dangereuse, que s'approprièrent la plupart de ces poëtes ; l'influence, en somme bienfaisante, qu'ils exercèrent aux XIIe et XIIIe siècles, furent exposées avec un très-remarquable esprit d'analyse et de critique. Ce fut surtout en étudiant les vies de quelques troubadours, et principa-

lement l'histoire de Gaubert de Puegsibot, la mort de Guillem de Cabestanh, les vers de la Comtesse de Die, les mésaventures de Raymond de Miraval et de Savary de Mauléon, que M. Delpech put faire apprécier combien était juste et vrai le jugement qu'il porta sur la littérature du midi de la France au moyen âge et sur les causes qui, indépendamment de la croisade des Albigeois, devaient en amener la trop prompte disparition

APPENDICE

Nos lecteurs nous en voudraient d'avoir négligé la spirituelle lettre monorime qui suit. Ce fut à l'occasion d'un des mets mentionnés sur la carte du menu du 31 mars, qu'elle fut composée par l'un des membres de la Commission de la fête, celui-là même qui avait pris la plus grande part à la rédaction languedocienne de ce menu :

D'el-mèmes, Biscarrat venguet ier à l'oustau :
Sap pas ounte pescà d'anguialas de l'Érau ;
N'a dedins la cabessa un martel sens egau ;
Sembla que de soun four ie brounzis lou fougau.
I'ai dich que per acò caliè pas veni bau
E que pourian belèu pourtà remedi au mau.
Car Siadous [1], d'Aspiran, qu'au Rec [2] a soun casau,
— Siadous que pot està, cabussaire reiau.
Cinc minutas jout l'aiga e ne remountà siau. —
Ras das moulis teuliès [3] counouis dau flume un traue,
Que regourga à moulous d'aquel groumand bestiau.
L'anguiala mesa à l'aste es quicon de fricaud ;
De nou'n mandà'n paniè Siadous se farà gau.
Ne regalaren doune, ambe Egger e Mistrau,
Per lou trente-un mars, lou poble felibrau.

Aqueste vers es fiac, crese qu'acò's pas faus,

Escrich lou vint de mars, vigila de Rampau.

A. E

[1] Pêcheur d'anguilles d'Aspiran. — [2] Logé dans la rue du *Rec*, c'est-à-dire du Ruisseau. — [3] Les moulins de Garrigues, à 1400 mètres d'Aspiran, sur la rive droite de l'Hérault. Une tuilerie existe à côté de ces moulins.

EXTRAITS

DES PIÈCES COURONNÉES

PROSE

DE L'IMITACIEN DÓU CRIST [1]

I. *Qu me seguis noun camino dins la sournièro*, dis lou Segnour.

Acò's lei paraulo de Noueste-Segne que nous counvidon de retraire sa vido e sei manièro se voulem esse, de bouen, endóutrina e deliéura de tout avuglamen de couer.

Adounc noueste estùdi siègne subre tout de nous bouta en tèsto la vido de Jesus-Crist.

II. La dóutrino dóu Crist passo toutei lei dóutrino dei Sant, e qu la coumprendrié de founs, li atroubarié uno mauno escoundudo.

Mai arribo en proun que, à fouesso d'ausi l'Evangéli, n'en fan plus cas, dóumaci n'an pas l'esperit de Jesus.

Qu vòu entendre e saboura en plen lei paraulo dóu Crist se dèu estudia à moula touto sa vido sus la siéuno.

III. Que te sert de disputa sus la Ternita, se noun as l'umilita e que li desplaignes?

De tout segur n'es pas lei bellei resoun que fan sant e juste ; souleto, la vido vertuouso nous fai ama dóu Bouen Diéu.

Estime mai senti la countricien que de n'en saupre l'esplicacien.

Se sabiès de pèr couer touto la Biblo e lei paraulo de toutei lei sàvi, de que te servirié tout acò sènso l'amour e la gràci de Diéu?

Vanita dei vanita, e tout es vanita, fouero ama Diéu e lou servi soulet.

Eicò 's la sagesso majouralo, de s'endraïa pèr lou mesprés dóu mounde devers lou reiaume paradisen.

IV. Adounc, es vanita de courre après de richesso que s'esvalisson e de se li fisa ;

Vanita perèu de susta leis ounour e de s'enaussa eis auiei plaço ;

Vanita de segui lèi caprici de la car e d'enveja ço qu'un jour dèu nous aduerre un dur castigamen ;

Vanita de desira uno longo vido e se pas soucita que siègne boueno ;

[1] Provençal, sous-dialecte d'Aix.

Vanita de s'arresta à la vido d'aro e se pas avisa de la vido à-veni ;

Vanita d'ama ço que fuge tant lèu e de pas courre mounte nous espèro uno joio senso fin.

V. Remembro-te souvèn ço que se dis : que l'ui n'a jamai proun vist e l'auriho jamai proun ausi.

Adounc estùdi-te à derraba de toun couer l'afecien pèr li cavo d'aquest mounde e te revira devers aquelei de l'autre.

Que, qu seguis sa sensualita embrute sa counsciènci, e perde la gràci de Diéu[1].

.....

II. Un còup n'i en avié un qu'èro souven en balans, entre la crento e l'espèr. Une vòuto, tout maucouera, s'anè amourra en pregant dins la glèiso davans un autar, em'acò se pensavo, e disié : « Oh ! se sabiéu de teni 'njusquo au bout ! »

Subran ausiguè dintre èu-mème aquesto divino replico : « E bèn, se lou sabiès, de que fariès?.... Fai aro ço que voudriès faire adounc, e te poues tene segur de toun coup.

Tout-d'un-tèms assoula e reviscoula, se laissè ana à la voulounta divino e sei trànsi s'esvaliguèron.

Aguè piei plus envejo d'ana cava curiousamen ço qu'avié d'estre, mai s'apliquè à miès estudia lou bouen plasé de Diué e sa puro voulounta pèr acoumença e feni la grand obro[2].

....

VI. Remembro-te de la resoulucien qu'antan prenguères e que l'eisemple dóu Crist en crous te siègue de-longo davans.

Segur, poues avé crento d'estudia la vido de Jesus-Crist, d'abor que te siès pas encaro assaja de la retraire, amai siègues desempièi lontèms dins lou draiòu de la devoucien.

Lou religious que s'aprefoundis devoutamen dins la trasque santo vido e passien de Noueste-Segne, l'i atrouvara l'abounde de tout, l'utile e lou necessàri, e n'es pas necite que cerque rèn mies que Jesus.

Oh ! se Jesus crucifica intravo dins noueste couer, coumo lèu e de fouus sariam en dóutrina[3] !

.....

XI. Oh ! que chale, s'aviam ren aurre à faire qu'à lausa lou Segnour noueste Diéu, de tout noueste couer e de touto nouesto bouco !

Oh ! se n'èro jamai necite de manja, de bèure, de dourmi, e que pousquèsses sempre lausa Diéu e t'óucupa que de cavo esperitalo ! De quand sariès plus urous qu'aro, — encadena que siès en toutei lei besoun de la car ?

Basto aquelei necessita noun sieguèsson ! mai tant soulamen recebessiam lou viéure esperitau de l'amo, que tastam malurousamen pas proun souven[4].

[1] Livre I, ch. 1 — [2] Livre I, ch. 25. — [3] Liv. I ch. 25, — [4] Liv. I, ch. 25.

. . . . . .

I. *Lou reiaume de Diéu es en dedins de vautre*, dis lou Segnour.

Saches mespresa lei cávo d'enfouero e t'adouna ei cavo de dintre, e veiras veni en toun amo lou règne de Diéu.

Que lou règne de Diéu es pas e joio en l'Esperit-Sant, e lei mescresènt noun l'encapon.

Reviro-te de tout toun couer de-vèrs Diéu; laisso ista aquest miserable mounde, e toun amo atroubara lou repaus.

Jesus vendra vers tu, te moustrant soun soulas, se dins tu li alestisses un pausadou digne d'èu.

Touto sa glòri e sa bèuta es dintre, e es aqui qu'èu se chalo.

A l'ome rejoun, frequento soun sei vesito, dous soun parla, agradiéu soun soulas, grando sa pas, e sa familiareta mai-que-mai merevihouso.

II. Dau ! amo fidèlo, paro toun couer pèr aquel espous que se coungousto de veni vers tu e de li demoura.

Car ansin parlo : « Se quaucun m'amo, gardara ma paraulo e vendrem devers èu, e dins èu farem pauseto. »

Duerbe adounc ta pouerto au Crist, e barro-la en tout autre.

Tre qu'auras lou Crist, saras riche e n'auras proun.

Èu sara toun prouvimen e toun mandadis fidèu en touto cavo ; ansin n'auras plus besoun de te fisa eis ome.

Car leis ome viron lèu, e lèu se desafeciounon ; lou Crist, èu, rèsto eternamen e ajudo pouderousamen fin qu'au bout [1].

. . . . . .

IV. De qu'espinches eicito à toun entour, d'abor qu'eiçò n'es pas lou rode de toun repaus ?

Es dins lei part celestialo que dèu esse ta demouero, e es coumo un viajaire que te fau arregarda toutei lei cavo terrenalo.

Tout s'esvalis, e tu ensèm amé tout lou resto. Aviso-te de te li estaca, que noun siègues aganta e perigues.

Devers l'Autisme s'auboure ta pensado e ta preguièro s'enaure de longo vers Jesus-Crist.

Se noun sabes aprefoundi lei resoun fino e celestialo, pauso-te dins la passien de Jesus, e dins sei plago sacrado plai-te d'establi ta demouero.

Que se t'encourres devoutamen devers lei plago e lei preciouso nafraduro de Jesus, te sentiras grandamen afourti dins tei treboulamen, t'enchautaras gaire dóu mespres deis ome, e facilamen patiras lei paraulo dei mau-parlo.

V. Noueste-Segne perèu sieguè en aquest mounde mespresa pèr leis ome, enviróuta de la plus grando misèri, laissa pèr sei couneissent e seis ami au mitan deis óutrâgi.

[1] Livre II, ch. 1.

Noueste-Segne a vougu pati e esse mespresa, e tu t'auses plagne de quaucaren?

Noueste-Segne agué d'enemi e de couentro-istaire, e tu voues agué rèn que d'ami e de benfasèire?

D'ounte tiraras la courouno de ta paciènci se t'arribo pas un soulet auvàri?

Se voues ges agué de countràri, coumo saras l'ami de Noueste-Segne?

Lucho emé Jesus e pèr Jesus, se emé Jesus voues regna[1]

. . . . . .

1. Urouso l'amo qu'escouto lou Segnour quand li parlo dintre, e tèn de sa bouco lou parlamen de counsoulacien.

Urouso leis auriho que se duerbon ei divin murmur e se tapon ei vounvoun d'aquest mounde.

Urouso, segur, leis auriho qu'escouton pas li voues brusissento de defouero, mai la verita que leis endóutrino dins lou couer.

Urous leis ui que se plugon ei cavo esteriouro e s'aplicon à vèire lou founs de soun amo.

Urous qu s'aprefoundis en soun couer, e cade jour s'estùdio e s'alestis, pèr de sants eisercìci, à coumprene lei mistèri dei manièro divino.

Urous qu trefoulis de s'óucupa de Diéu e de touti leis emboui d'aquest mounde se póutiro.

Fai-li atencien, o moun amo! e barro lei pouerto de ta car pèr que toun nteriour pouesque ausi ço que dira lou Segnour toun Diéu[2].

. . . . . .

1. Segnour, quunte es moun asseguranço en aquesto vido? Quunte es moun plus grand soulas en tout ço que se vei souto la capo dóu soulèu?

N'es-ti pas vous, Segnour moun Diéu, que vouesto misericòrdi es enfenido?

Mounte siéu-ti ben esta sènso vous? E couro ai-ti pouscu m'atrouba mau, vous en li isten?

M'agrado mai esse paure pèr vous, que riche sènso vous.

Ame miès esse pelerin en terro emé vous, que d'agué lou Cèu senso vous.

Mounte sias, aquito es lou Cèu, e mounté noun sias, aquito es la mouert e l'infèr.

Sias touto moun envejo, e es pèr acò que me fau de longo gensa, crida e prega devers vous.

Finalamen, noun me pouedi fisa en plen à degun pèr me secouri à prepaus dins mei necessita, fouero de vous, vous soulet, o moun Diéu!

(1) Livr. II, ch. I. — [2] Livre III, ch. I.

Vous, sias moun espèr: vous, moun asseguranço; vous, moun soulas; vous, moun tout segur en touto cavo.

II. Toutei cèrcon lou siéu; vous, cèrcas escassamen moun salut e moun avançamen, e pèr iéu viras tout en bèn.

E amai me laissés toumba en tentacien e en auvàri de touto meno, arrenjas tout acò pèr moun proufié, vousqu'avès coustumo de prouva vouesteis ami de milo biais.

En aquelo esprovo devès pas n'esse mens ama e lausa, que se m'emplissias de vouestei celestei counsoulacien.

III. En vous dounc, Segnour moun Diéu, pause tout moun espèr e moun refùgi; en vous boute toutei meis àrsi e mei treboulèri, doumaci atròbi que flaquige e chanjamen en tout ço que vese fouero de vous.

Car fouesso ami avançaran ren, gaiardeis ajuedo me pourran pas servi, ni savi counseiè me douna d'utilo responso, ni libre de dóutour m'assoula, ni remèdi m'assani, ni endret agradiéu e escoundu m'assousta, se vous-meme noun m'assistas, m'ajudas, m'afourtissès, m'assoulas, m'aprenès e me paras.

Car tout ço que à l'èr de pourgi pas e bouenur, sènso vous n'es rèn e de segur douno ges de felicita vertadiero.

Adounc, sias la fin de toutei lei bèn, la cimo dóu camin, la fouen dei bellei resoun.

Se fisa en vous subre tout es lou plus grand soulas de toute vouestei servitour.

Sus vous mei ui soun arresta; en vous me fise, o moun Diéu! paire de touto misericòrdi!

V. Benissès e santificas moun amo de vouesto celestialo benedicien, pèrque vengue vouesto santo demouèro, lou sèti de vouesto eterno glòri, e s'atrobe rèn dins lou temple ounte voulès veni que fague mau eis ui de vouesto majesta.

Segound la grandour de vouesto bounta e l'infinita de vouestei misericòrdi, regardas-me; e acourdas la preguièro de voueste paure servitour, despatria luen de vous dins la founsour de l'oumbro de la mouert.

Assoustas e gardas l'amo de voueste pichoun servitour entre toutei lei dangié d'aquesto miserablo vido, e, coumpaneja de vouesto gràci, menas-me pèr lou camin de la pas dins la patrio de l'eternalo e esblèugento felicita. Ansin siègue [1].

La Société
l'Aube provençale, de Marseille.

[1] Livre III, chap. 59.

ISTÒRI DE LA VILO D'EIGUIÈRO [1]

. . . . . .

Lou gouvèr de la coumuno s'èro toujour fa d'une manièro veritablamen patriarcalo, e se fasié 'ncaro ansin d'aquéu tèms : au son de la campano, tóuti li capoulié de famiho se rendien dins lou fort, qu'èro atenènt au castèu e que servié d'oustau coumunau. Aqui li sendi fasien li prepousicion necito; pièi lou pople discutavo e voutavo.

Dins aquéli sesiho se tratavo de tout ço qu'interessavo la coumunauta : se voutavo li taio, li capitacioun e lis àutris impost ; se noumavo lis ouficié municipau, li banié o gardo dóu terraire, lis espitalié o gardo de l'espitau, li mèstre d'escolo, li mège o medecin, li bailo o sajo-femo ; s'ourdounavo ço que falié pèr la gàrdi de l'endré, pèr li ceremounié o fèsto publico, pèr la santa e la segureta dis abitant ; s'arrendavo, se croumpavo, se vendié ; e, pèr tout dire, se fasié tout ço qu'èro utile e necessàri dins l'interèst generau.

Tóuti lis an, lou proumié dimenche dóu mes de mai, lou pople noumavo li magistrat municipau e lis ouficié dèla coumuno, valènt à dire tres sendi, un clavaire o tresaurié, quatre auditour de comte, e dous o quatre estimadour publi. Tóuti li qu'èron nouma prestavon quatecant, entre li man dóu baile o lio-tenènt de juge, e sus li Sàntis Escrituro, sarramen de bèn servi e gouverna la causo publico. Intravon, pièi, en founcioun, e n'en avien pèr un an.

Li sendi, qu'à parti dóu 7 de mai 1542 prenguèron lou titre de conse, devien acampa lou Counsèu de vilo, presida li sesiho, prepausa li causo sus li qualo falié delibera, e faire eisecuta li deliberacioun presso pèr lou pople.

Lou clavaire o tresaurié toucavo lis imposicioun de touto naturo voutado pèr lou Counsèu, e pagavo, sus lis ordre di sendi, li despenso coumunalo.

Lis auditour de comte verificavon li registre e papié dóu clavaire e di sendi.

Lis estimadour vesitavon li terro dins li qualo se proudusié quauque auvàri, e fasien l'estimo dóu doumage quand n'i 'en avié.

. . . . . .

Lou capitàni de Sant-Verume èro ço qu'èron dins d'autre païs, lou prince d'amour o l'abat de la jouvènço : es èu que menavo e coumandavo la jouventuro dins li fèsto e ceremounié publico ; au printèms, fasié planta li mai ; pèr li fèsto de Nouvè, fasié distribuï lou pan signa, e reçaupié lis estreno di mai coume lou proudu dóu pan benesi. Quouro quauque juvenome anavo prene femo deforo, e que, fièr e countènt, à soun oustau l'adusié, lou capitàni de Sant-Verume

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

i'anavo à l'endavans, segui di jouvènt dóu capitanage que fasien la bravado, e, après un coumplimen de benvengudo, qu'èro souvènt lou meme, à la nòvi presentavo un galant bouquet sus un plat d'estam, ounte toumbavon, tin-tin, lis estreno dóu nòvi. Quouro quauque véuse o quauco véuso se remaridavo, zou! mai d'estreno dins lou plat d'estam dóu capitàni, se noun voulié que se faguèsse chereverin nòu vèspre à-de-rèng souto si fenèstro!

E tout aquel argènt servié, pièi, pèr la fèsto dóu grand sant Verume, qu'es lou patroun de l'endré; e lou capitàni metié de sa pòchi tout ço que mancavo, quand, pèr cop d'asard, n'i 'avié pas proun. Tambèn lou capitanage èro counsidera coume uno cargo publico; èro lou proumié pas dins lou camin que menavo i founcioun municipalo: e s'es jamai vist, en Eiguiero, nouma pèr conse de gènt que noun aguèsson passa per aqui[1].

. . . . . .

Lou treboulèri de la ligo noun se faguè senti 'n Eiguièro qu'à l'óucasioun di grandi despenso que falié faire pèr lou lògi di gènt d'armo, e pèr teni tèsto i countribucioun de touto meno que lou parlamen de Prouvenço, li coumandant di troupo, lou duque de Savoio e li gouvernaire de la prouvinço, eisegissien, à tour de role, di pàuri poupulacioun: l'un demandavo d'ome, l'autre d'argènt; aqueste voulié de fen, de paio, de civado; aquèu reclamavo d'òli, de vin, de blad; e tóuti menaçavon de veni sacreja lou terraire e lou vilage se noun ie fournissien sèns tarda ço que demandavon. I'avié pas de mitan, falié s'eisecuta riboun-ribagno. Tambèn, li conse èron toujour dins l'òli bouiènt. Pensas un pau!

En l'an 1586[2], la despenso di coumpagnié de Moussu de Gòut e de Moussu de la Bruiero, qu'èron cantounado en Eiguièro, mountavo à 400 flourin pèr jour! e, tantost mai, tant tost mens, acò durè peraqui dès an!!..

Es verai que, de tèms en tèms, lis Estat de Prouvènço dounavon quaucarèn; mai, outro que li soumo ansin dounado representavon jamai la despenso facho, à la cargo de la coumunauta restavo toujou 'no pèrdo d'interèst e de frès que finissié pèr la rouïna: falié que la coumunauta faguèsse lis avanço de tout, e noun poudié li faire sènso emprunta. Noun soulamen l'argènt coustavo forço, mai se n'en trouvavo pas toujour. En 1592[3], la coumuno empruntè milo escu 'n de

[1] Lis autour de la *Statistique des Bouches-du-Rhône* (t. 3. p. 233.) dison qu'en Eiguiero i 'avié douge damisello chausido pèr li douge juvenome dóu capitanage, e qu'aquéli douge parèu, nouma *mignot* et *mignoto*, fasien l'ournamen principaou dóu grand courtège. Avèn rèn pouscu trouva sus aquelo modo, et noun es poussible à nautre d'afourti s'eisistavo debon, o s'avié 'speli tout simplamen dins l'imaginacioun pouetico dis escrivan que venen de nouma.

[2] Archives munic., B. B. 5, délib. du 16 marz 1586. — [3] Archives munic. B. B. 5, fol. 187.

coundicioun escrasanto : lou vint pèr cent la proumiero annado ; lou vuech e mie lis autro. En 1594[1], noun poudènt trouva de prestaire en quènti coundicioun que fuguèsse, lou Counsèu óufriguè de paga 'n naturo, en bestiàri subretout, li countribucioun de guerro impausado pèr li coumandant de troupo.

Lou lògi di gènt d'armo èro autant rouinous pèr li particulié que lou rèsto poudié l'èstre pèr la coumunauta. La coumuno passavo is habitant : 10 sòu pèr li cavalié, 14 sòu pèr li fantassin. Aquéli soumo fuguèron trouvado insufisènto, e lou Counsèu decidè que, « pèr fin que lis habitant noun sieguèsson » rouina de-founs », la tausso èro pourtado :

Pèr chasque gènt d'armo à chivau, à 50 sòu pèr jour, siègue 10 sòu de civado, 6 de fen o de paio, 10 de pan, 8 de vin, 10 de car e de pitanso, 6 de lògi ;

Pèr chasque soudar à pèd, à 16 sòu pèr jour, siègue 5 sòu de pan, 4 de vin, 4 de car o de pitanso, 3 de lògi.

Es bon d'esplica que, dins la tausso di gènt d'armo à chivau, èro coumpresso aquelo dóu varlet à pèd, que chascun d'éli noun mancavo d'agué [2].

Aquelo aumentacioun noun sufisié 'ncaro, e lis abitant n'en èron toujour dóu siéu, ço que naturalamen i 'agradavo gaire. Pèr fin d'esquiva lou fais, n'en manquè pas qu'abandounèron lou vilage e s'en anèron demoura 'n bastido. Mai lou Counsèu decidè [3] que li gent d'armo sarien, de preferènci, mes à la cargo d'aquéli qu'avien quita lou vilage o que lou quitarien souto uno escampo o souto uno autro. Aquelo mesuro energico faguè 'ntourna dins l'endré lis abitant que n'en èron sourti, e levè l'idèio is autre de s'en ana.

Pamens, lou fais venènt de mai en mai grèu, lou Counsèu decidè, lou 30 de juiet 1595[4], que lou ciéutadin Jan Roubaud s'acaminarié vèrs Brignolo pèr suplica lou duque d'Espernoun d'agué pieta di pàuris Eigueren. Jan Roubaud faguè soun viage, mai s'entournè coume èro parti.

Entremen la despaciènci prenguè lis abitant, que faguèron menaço de se rebella contro li gènt d'armo. Acò vesènt, li conse acampèron lou Counsèu e ie remoustrèron que li coumpagnié dóu comte de Suze èron dins l'endré desempièi mai de dous an, que la coumunauta devié mai de cinquanto milo escu, e que la populacioun èro à bout de forço e de paciènci. Adounc li conse invitèron lou Counsèu à vèire de tira la coumuno d'un tant marrit pas ; e lou Counsèu, estènt d'avis unanime que falié n'en fini 'no bono fes pèr tóuti, decidè que[5], « tre sourti » de la sesiho, lou baile, li conse, lou capitàni de Sant-Verume » e tres o quatre dis aparènt de l'endré, s'acaminarien vèrs

[1] Archives munic., B B., délib. 24 mai. — [2] Archiv. munic., B. B. 6, délib. du 25 juillet 1595. — [3] Archiv. mun., B. B. 6, délib. du 8 août 1594. — [4] Archiv. munic., B. B. 6, délib. des 30 juillet et 24 août 1595. — [5] Archiv. munic., B B. 6.

» lou coumandant di troupo, e lou suplicarien d'escriéure au » comte de Suze pèr que retirèsse sis ome dins tres jour au » pus tard, *senoun*, apounde la deliberacioun, *la poupulacioun ie » coupara li viéure, e lis embandira de grat vo de forço.*»

Li mandadou dóu Counsèu faguèron sa coumessioun [1], e lou comte de Suze retirè sis ome. Lou Comte recounciguè-ti que la demando èro justo? Aguè-ti pòu que la populacioun, enmaliciado pèr la misèri, jouguèsse quauque marrit tour i sóudar? Noun se saup la resoun que lou decidè; d'aiour, lis Eiguieren n'en demandavon pas tant: uno fes li sóudar parti, noun se souciavon dóu rèsto.

Quand s'apasimè lou treboulèri de la ligo, la coumunauta d'Eiguièro se trouvè 'ndéutado de cinquanto milo escu [2], soumo enormo pèr l'epoco! Pamens, emé lou tèms e la paciènci, tout acò se paguè.

Lis àutri coumunauta de la prouvinço èron dins uno situacioun analogo; e, coume li que i' èro degu poudien faire empresouna li conse di coumunauta que ie devien, lou Parlamen e lis Estat de Prouvènço, pèr fin que lou gouvèr di vilo e bourgado noun se desourganisèsse pertout, faguèron arrèst e ourdounanço [3] pourtant que li creditour di coumunauta noun poudrien faire metre en presoun lou proumié di tres conse. D'aquéu biais, restavo toujour quaucun pèr gouverna la coumuno.

Aquelo favour fagué 'nveja la plaço de proumié conse. Jan Roubaud e Miquèu Estève se la disputèron dins lis eleicioun counsulàri dóu 11 de mai 1597 [4]: Roubaud aguè lou mai de voues; Estève èro mai encian qu'èu dins li cargo municipalo; l'un e l'autre voulien èstre proumié conse. Lou Counsèu, après uno longo discussioun, refresca en cas de besoun lis enciàni coustumo e li vièi privilege de la coumunauta, decidè que lou mai encian dins li cargo municipalo à tout autre devié se preferi. Miquèu Estève fuguè doun prouclama proumié conse d'Eiguièro.

La resoun que pourtavo li gènt à voulé la plaço de proumié conse fasié que tout lou mounde rebutavo lis autre. Lis eleicioun counsulàri faguèron alor menado segoun lou caprice dóu moumen pulèu qu'en visto de l'interèst generau. Es-ti pas verai que, dins lis eleicioun de 1599, lou Counsèu de vilo anè jusqu'à nouma [5] pèr segound conse Estève de Sabran, qu'avié quita lou païs desempièi uno vinteno d'an? Aqueste proutestè contro une semblablo nouminacioun, e lou Parlamen de Prouvènço, pèr arrèst dóu 21 de mai 1599, ourdounè que lou counsèu generau d'Eiguièro tournarié s'acampa pèr elegi 'n segound conse au lioc e plaço de Moussu de Sabran.

Alph. Michel.

[1] Archiv. munic., B. B. 6, délib. du 11 mai 1597.— [2] Archiv. munic., B. B. 6, délib. du 3 octobre 1596. — [3] Archiv. munic., B. B. 6, délib. du 11 mai 1597.— [4] Archiv. munic., B. B. 6. — [5] Archiv. munic., B. B. 6, délib. du 2 mai.

LI CARBOUNAGE DI BOUCO-DÓU-ROSE [1]

I'a escassamen dous cents an, aquéu qu'aurié agu un tros de carboun de pèiro à la man e qu'aurié di : Em'acò d'aqui lou fèrri, l'acié, li matèri li plus duro, se toursiran coume de ciero ;

Em'acò prendran l'aigo d'un vala, meme d'un flume, e lou gandiran subre li colo ;

Em'aco, vous baiaran alin liuen, à dos, cinq, dès lègo, de lum, mounte, emé lou meme mouc, aurés tant de clarour qu'emé dès calèn ;

Em'aco d'aqui baiaran is estofo li plus mistoulino li coulour li plus requisto e li mai tendrouleto que nous baion li plus bélli flour ;

D'acò n'en tiraran un jus pèr assani li chancre o bèn li plago li plus marrido, e vous engardara de la gangrèno e adounc de la mort! — aurian tóuti respoundu : Vaqui un ome que fau manda i foui.

. . . . . .

A la coumençanço dóu mounde, aquéli que legisson dins li roco nous fan assaupre qu'après la proumièro gruèio envispado à l'entour de la terro, lou tèms venguè abrasa ; l'aigo trajié à bro e l'amousfèro èro cargado de gas acide carbounique. Acò èro l'encauso que de fourèst espetaclouso d'aubre requist vuei pèr nautre se i'agradavou tant. I pèd d'aquéli bèus aubre e espesso coumo de pèu de matre, de planto de touto merço, abrivado pèr la calour e l'aigo que i'èron à jabo, butavon à visto d'iue. Mai aquelo proumièro grueio èro minço e lou fiò de dessouto la gansaiavo de longo.

M'acò, aquéli fourèst giganto intravou plan-plan dintre la terro que s'abaissavo e s'entredurbié.

Un cop qu'aquelo encountrado s'èro aprefoundido, lis aigo que courrien sus li pendis di colo en espurgant e rouigant sus soun camin, pau à pau adusien dins aqueu bachas aquéli nito que soun vuei li saifre, li chisto, li caucàri. A la fin, à la forço de carreja, escoundien pièi souto soun espessour aqueli plano abouscassido.

Enterin qu'aquelo obro se fasié touto plan-planeto, arribavo de cop que la terro enmaliciado anounciavo pèr d'orre bourroulamen de soun ventras qu'un esprovant terrible s'anavo desclaure.

Subran li serre di mountagno trantraion, pièi s'estrasson. Dóu fin founs de l'avenc, emé forço s'enauron, enfioucado, de colo entièro e buton tout ço que ie contro-isto. Alor la caro de la terro es refacho : lou plan fugis davans l'auturo, li fou-

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

rèst se prefoundon, lis aigo s'entremudon, de flume envabra se precipiton emé ràbi subre li péndis enroucassi, e dins soun lamp furiéu rabaion, roucassoun roucas e baus entiè, e li bandisson en reboumbant sus aquéli sèuve engourgido. Dins aquelo pousicioun, li fourèst pausado entre un baus de chiste, de grès e de caucàri, èron destregnido que-noun-sai pèr aquéu pes gigant que i'èro dessubre.

Es ansin qu'aquéu mouloun de vegetau fugué 'ncadena entre li tres elemen, d'esquichage, de calour e de bagnaduro, necite à sa fourmacioun en carbono en se destilant.

Es adounc dins aquéu grand labouradou de la naturo que lou carboun s'alestissiè pèr servi i felen di centenàri esdevenidou.

. . . . . .

Coumo noste let n'es pas de nous entreva de tóuti li carboun e li carbounièro, parlaren soulamen d'un de si jas, aquéu que s'atrobo au cor de la Prouvènço.

Aquéu bassin es cencha pèr la ribièro de Lar, l'estanc de Berro, li mountagno de l'Estaco, de l'Estello e de Garlaban, e pièi finalamen pèr la ribièro de l'Uvèuno.

En tirant uno rego dóu trelus au tremount, valènt-à-dire desempièi Très enjusqu'au Martègue, e uno autro de l'Uba à l'Adret, desempiei a-z-Ais enjusqu'à Roco-Vaire, se pòu caneja l'estendudo d'aquéu bassin, canejage que douno quasimen 214 kiloumèstre au carra.

Aquéu bassin a dous pendis prencipau : un i Rispo, devers la ribièro de Lar; l'autre is aureto, devers la ribièro de l'Uvèuno.

Lou desseparamen di grandis aigo es fa pèr uno colo espaludo que porto soun cresten à 753 mèstre dins l'espàci. S'enausso sus la caumo de la Poumo, entre la vau de Lar, lou bassin de Marsiho e la vau de l'Uvèuno. Tóuti li colo o coulet que s'aubouron sus lou bassin carbounié soun esta fa davans la terro carbounièro. Li mountagno li mai de remarco soun :

1° L'Ouripo, que fai la raro de la cadeno de Regagnas, i Rispo ; — tiro soun escai-noum di Rouman, e, segound de viéi dire, èro sus li counfigno dis *Albicoi* di *Saluvi* de la vau de Lar.

2° Lou Garlaban, que desseparo la vau de l'Uvèuno dóu bassin de Marsiho : quand li serre d'aquéu mount soun ennevouli, se dis :

Quand Garlaban a soun capèu,
Prèn ti biasso e vai-t-en lèu.

3° La cadeno de l'Estello, entre aquéu bassin e aquéu de Gardano. Es amor que sis ajust fan l'estello que i'an douna aquéu noum.

Es subre li las d'aquéli mountagno e sa cabucello de grès que soun pausa li listèu de carboun.

Un Marsihés que chincherin partènt de la Plano arribarié enjusqu'Aubagno; que pièi, prenènt à man seneco, seguirié la coustièro de l'Uvèuno en passant pèr Roco-Vaire, e que de cade caire espincharié lou terradou, veirié sus soun camin de païsage mai que bèu emé uno brueio estounanto.

Mai, se liogo de segui sèmpre l'Uvèuno tiro mai sus sa gaucho e qu'enregue devers Bouiadisso, arribara quàuqui cènt pas plus liuen à la caumo de la Poumo.

Aquito belèu lou làngui l'agantara e d'esperèu se repassara: « Mai mounte soun aquéli pradarié tant verdouleto, aquélis oulivié enginouflia, aquelo frucho qu'espalanco lis aubre, aquéli liéume tant fres, aqueli cachouflié, aquéli tapenié que, i'a uno vòuto, prenien pèr l'iue? Liogo de tant de drudige, vese eicito que pèiro à trapeja, de pinatèu estransi, quàuqui rouve, de ginèsto e forço ferigoulo; — un païs tout bèu just fa pèr li lapin, li garroun, li lèbre e li reinard.»

Se pièi buto sus lou pus aut mourre dóu planestèu, se capitara a-n-un rode enaura mai de quatre cènt mèstre subremar.

Coumo un peresous que se dereviho, s'esparpaiara e sara 'smóugu davans lou tablèu que se semoundra'n-èu.

Alor tau qu'un richas abrasama coucha pèr la fam de l'or, éu se gandira dóu caire dóu tremount e escalara, lou cor batènt, la colo escalabrouso qu'empacho Sant-Savournin de veire Mimet. Pas plus lèu aura tèsteja sus lou cresten, qu'a sis iue esbalurga se moustrara subran uno vasto e majestouso visto.

Proumié, uno rancaredo loungarudo part de si pèd, e, s'estirant devers l'adret, vai ajougne Garlaban. Sus soun pendis ventoula pèr lou pounènt, de mourre capelu, enfousqui pèr l'oumbrino, de vièi pinsot, mounte la calaumo n'es treboulado que pèr lou cant dóu merle, s'estendon alin à bel èime; plus liuen, li bastido de la vesinanço de Marsiho, samenado arrage e reviscoulado pèr lou soulèu de la Prouvènço.

Pièi l'antico Foucèio, emé si grandi pajo d'istòri, sa courpouranço auturouso, s'estalouiro à sis iue espanta.

Sa bluio mar — aquelo routo balançarello sèmpre lèsto à durbi sis erso i bastimen bouscaire de la fourtuno o de la vido — jais alin, apereilalin enjusqu'au pount mounte l'iue crei que s'embessouno emé li nivo, e mounte lou soulèu n'en marco la raro em'no lamo d'or.

Dóu las dis aurasso se destacon, à l'acoumençanço, li vilajoun de Mimet, Simiano e Gardano, lou porto-aigo de Rocofavour, emé sis àutis arcado, Riau-tort que douno sis aigo lindo à la ciéuta fouceiano. Pièi uno aigo semo se fai veire lusènto e aplanado coume un mirau, emé quàuqui barquet que se ie permenon assegura: es l'estanc de Berro; plus liuen, la mar, la mar longo-mai.

Aro, dóu caire de l'Uba. Ais, la capitalo de la Prouvènço, Couchado à l'abri de valounado abouscassido, enarcant dins l'espàci li ficheiroun de-si clouchié, espincho la majourado de nòsti mountagno de basso Prouvènço, Santo-Ventùri.

Aplanta au mitan de mountagnolo, de coulet, de couletoun, aquéu mount arèbre escalabrous s'anbouro gigant, e mostro soun esquino blavo e pelado au roudelet baumelu que farandoulejo à soun entour. Es à si pèd que jaison, en terro de Pourrièro, lis oussaio teutonno engrunado pèr Marius, la fes qu'arrenja en chourmo destrùssi aquéli barbare venguèron agarri nosto bello Prouvènço.

Sus lou mitan d'aquelo rancaredo aspro e pounchudo, uno estratificacioun se destaco rouginello e a lou biais d'un frountan escrincela pèr lou grand Puget : es lou cengle de Rousset. Piéi se fan veire: li vilage de Rousset, Puei-loubié, Très, Fuvèu e entre-mitan, coumo uno serp blaveto que se giblo e se regiblo, pèr fugi de-vers la mar, la ribièro de Lar, tout d'endret que porton d'esperéli la remembranço di Rouman. Au fin founs de la visto, li pourtau de Blieu, li mountagno dóu Luberoun, cenchon aquéu tableu, e courron en s'estirant devers lou Rose, dóu tems que lis Aup s'agouloupon enfrejoulido dins soun eternalo jargo de nèu.

Aro, dóu caire dóu trelus de l'eisserò e de l'adret, à perdo de visto, n'es que colo, mourre, coumbo, vau, mescle de roco pelado, pinedo, eusièro, que s'esperloungon à baudre devers lou mount Aurelian. Darrié aquelo grosso colo mounte isto dejà lou silènci dóu desert, se vei la santo Baumo encaro mai sòuvertouso. Es aqui que Madaleno, la grand pecairis, s'anè merfoundre en lagremo pèr s'amerita lou perdoun que soun Segne i'avié semoundu. E bèn ! es i pèd d'aquéu piue majestous, au mitan de si roucassiho e coumo de cibot estraia, que se veson Cadóulivo, Sant-Savournin, Greasco e Brecouedo, tóuti pausa au bèu mitan dóu jas carbounié. Antan dins aquéli coulet e vau sauvajun, raramen que se veguèsse d'autre trafé que li draio clapeirouso mounte lou bardot carrejavo, en s'arrenant, dins lis ensàrri, lou fumié pèr lou bèn e per n'adurre lou pau de cese e d'òrdi que lou terraire rendié, vo pèr la pauriho, au vièsti espeiandra, vanegant à travès li pinedo, coumbo e vabre, pèr ana buscaia.

Es dins aquéli vabre esterle que dos Coumpanié alucrido soun vengudo adurre la vido e lou ben-èstre.

. . . . . .

Dins cado bando i'a dous *gratoire*, un *faseire de carboun*, un *emplisseire de coufin*, un *roucassié* e un *tout-obro*.

Li dous gratoire descausson emé l'escoudo ; lou tai fa d'un caire, van acoumença de l'autre.

Lou tout-obro rabaio la terro de carboun, e l'emplissèire

n'emplis li coufin, que cargo sus l'esquino dóu mendit pèr n'en coumoula li beno.

Lou roucassié vèn pièi, qu'engruno lou roucas, n'en rabaio li massacan e fai si rangle. De fes li rangle soun pas proun pèr regi lou lintau ; adoun meton de pounchié en bos de pin e lis embessounon,subre-tout mounte i'a de partènt e de sautadour.

Quand lou roucas es piei enmuraia, lou faseire de carboun fai soun *blu* e sa *meneto*, e l'emplisseire tiro dóu mouloun à bèl eime. Arribo perèu que li taio soun un pau luencho dóu camin de fèrri. La coumpanié di Bouco-dóu-Rose pauso adoun de fren idroulic o de fren mouvedis, pèr adurre lou carboun de l'androuno à la beno en chantié. Aquito, enterin que lou mendit l'a plus aisa, n'espargno de pichot, dóumaci manquarien.

. . . . . .

Frédéric Blanchin.

LOU ROUMIEU[1]

Dins lou nord de la Prouvènço, au nous de la Sturo, li grandis Aup se divison en dos branco que descèndon de-vers lou miejour, en cercant lou soulèu pèr recaufa si tèsto ennevassado.

D'aquéli branco l'uno, prenènt la gaucho, vai audessus, de Gèno se religa `mé lis Apenin; l'autro, prenènt la drecho, vèn au countràri fini dins li plano arlatenco. Tres o quatre cop chanjo de noum, segound la fantasié di pople e di gèougrafe : Aup de Prouvènço, — de Barcilouneto à Vènço; Esterèu e Mauro, — de Vènço à Sant-Meissemin; Trevaresso, — de Sant-Meissemin à Seloun; Aupiho, — de Seloun à-n-Arle... Sis aspèt, soun bessai enca mai divers que si noum : de-vers Barcilouneto si roucas s'enauron gigantesc e vesti d'un mantèu eternamen blanc, à tres milo pèd au-dessus de l'Ubai, o que se precepito laugiero coume l'aucèu o resclantissènto coume lou tron dins li vau prefoundo, en rouigant sènso repaus li pèd de pourfire dóu gigant.

Plus bas aparèis, courounado de viéi moustié, à clastro escrincelado, de castelas en rouino, antan mèstre di còu e di camin ; à si flanc s'empegon Sèino, la ciéuta dis Uganaud, Cóumars, Moustié emé sa capello, Castelano la glouriouso, Entrevau, coume de nis d'aucèu i branco d'un aubre ; dóu caire d'Arle, ferouge e nus, si roucas bevon lou soulèu e se laisson taia pèr douna'n palais reiau i prince di Baus.

Enfin, Aup de Prouvènço, Esterèu, Trevaresso o Aupiho, toujour viho de proche o de liuen sus la Durènço, e gèni

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

prouteitour de sa ribo gaucho, ie mando l'Ubaio, la Blèuno, l'Asso, dóu tèms que Leberoun, Luro e lis Aup Dóufinen abarisson e gardon sa ribo drecho.

D'aquéli mountagno lou plus bèl endré es bessai l'Esterèu, valènt à dire la part coumpresso entre Vènço e Draguignan. Si piue, qu'esbrihaudon coume l'or, traucon un cèu quouro blu, quouro purpuren; contro si apèns e sus sis planestèu crèisson de fourèst tenebrouso de pin, de frais, de roures; e, dins si carreiroun resquihous coume vèire, s'ausis que lou pas dóu cassaire o lis ourlamen di chin que secuton la damo o lou singlié. De baumo prefoundo e'scoundudo au mitan di grands aubre se duerbon dins li roucas coume pèr servi de recatadou i bèsti fèro em'i bregand. Quouro sus la tepo entendès laleja l'eigueto d'un riéu argentau, quouro boumbi dins si lie de pèiro li gaudre descaussana; quouro vous arrestas pèr esconta la cansouneto que zounzouno lou roussignòu dins l'aubriho, quouro sus vòsti tèsto vesès virouieja lis aiglo.

Li colo, li roucas, li piue, semblon jita à l'asard sus la terro en un mescladis sublime. Li vau s'esperlongon en se toursènt; li camin, quouro s'esperdon entre li pin e sus lou bord di riéu, quouro escalon contro li rancaredo tant aut e tant dre que fan esfrai au vouiajour. Aquélis endré ferouge, desert e fantasti, se pòu dire, sèmblo que la naturo li faguè pèr acata dins l'oumbro de si fourèst li sacrifice saunous di vièi Ligour e li soucieta misteriouso de l'age mejan.

Vuei li cantoun li mai secrèt de l'Esterèu soun couneissu de tóuti lis ome de Cano o de Frejus; mai antan, nòsti paire sourtènt gaire de si vilage, pèr pichot que siguèsson, noun aurias pouscu trouba à quàuqui lègo dins la baisso un ome que vous ensignèsse li camin de la *Mountagno*, coume ie disien. Fau apoundre qu'uno terrour superstitiouso lis aliunchavo de l'Esterèu. Se racountavo à la vihado, souto la chaminèio dóu castelan coume à l'entour dóu fiò que beluguejavo au mitan de l'oustaloun dóu paure, que de fado en raubo blanco trevavon li fourèst, e'ncantavon li vouiajour imprudènt, que lis elemen i'èron soumés, qu'abitavon emé si calignaire de castelas de maubre dessubre lis aut cresten, e milo àutri meraviho espelido de l'imaginacioun poupulàri. Li segnour, deja proun civilisa dins lou Miejour, risien d'aquéli conte, tout en li racountant, mai lou pople ie cresié bessai autant coume à l'Evangéli.

Lou verai es que, au siècle tregen, dins l'Esterèu e dins touto la Prouvènço levanteso e gavoto, li segnour, li conse e lis abat, bèn que soumés à l'óumage de-vers li prince barcilounen qu'alor regnavon à-z-Ais, noun recouneissien d'autourita audessus de la siéuno. Souvènt en guerro entre éli, s'acampavon tóuti contro li comte-rèi de Prouvènço, entre vèire sa liberta en dangié, e en 1216, degun s'èro encaro atrouva de proun

fort sus lou sèti coumtan pèr li bouta dins l'ordre. Tambèn dins tòutis aquéli païs, li camin èron sèmpre enmalicia pèr de bando armado, e jamai lou vouiajour poudié saupre s'arribarié en vido à la fin de sa courso.

Èro en pantaiant-un pau di fado e forço di bregand de quau à tòuti li moumen l'iue poudié lusi i recouide dóu bos, qu'un vèspre d'abriéu 1216, dous ome caminavon sus la routo que, passant pèr la mountagno, vai dóu Puget à Vènço. Lou proumié poudié avé quaranto o quaranto-cinq an; sa caro èro rufo bessai, mai franco e un pau galejarello; dins tout soun èr i'avié de nèrvi e de forço. Sus lis espalo pourtavo uno rouliero blanco à grandi rego bluio, que lou fasié recounèisse pèr un païsan dóu caire de Draguignan. Soun coumpagnoun poudié avé sege an tout au mai; soun vèsti èro lou meme qu'aquéu dóu païsan, mai bèn diferènt èro soun èr. De trenello de péu brun oundejavon sus soun coui blanc coume lou porre; souto soun front sounjarèu, sis iue negrejavon coume un jai; si det cherescle èron pulèu fa pèr voulastreja sus li courdello de l'arpo que pèr brandi l'eissado o teni lou bastoun dóu bailepastre... Sus sa figuro entiero i' avié quaucarèn de triste e de pensatiéu.

En aquest moument, avién tòuti dous l'èr de cerca. Lou plus vièi s'arrestè 'no passado coume pèr regarda lou camin qu'avien deja fa, dóu tèms que l'autre, lóugié coume un cat, escalè à travès di rounmio e di pèiro enjusqu'au daut de la rancaredo que douminavo la routo.

— Bèn, Ramoun, qu'as vist? demandè lou proumié au jouvènt, que davalavo en se retenènt emé li man i branco di pinatèu.

— Se ie vèi rèn : lis aubre empachon la visto. Tout-beujust s'apercevon eilabas,—e dóu det moustravo lou pounènt— dos tourriho blanco.

En aquésti mot, l'ome frounsiguè lis usso e devenguè 'n pau pale :

— Vese à pau près ounte sian, diguè, marchen!.. Faudra bèn qu'à la perfin trouven quauque vilage.

En acabant eiçò, reprenguè sa courso emé soun coumpagnoun, qu'avèn vist que ie disié Ramoun.

— Ouzias, demandè aqueste, sias dounc jamai vengu eici, que vous siegues ansin esmarra?

— Ai passa la mountagno que dous cop, en anant dis Arc au Puget.

Pas d'aqueste caire, alor?

— Nàni, dóu coustat de Nico. Mai aro dison que lou vièi escumerga Berin óucupo aquelo routo eme si bregand; emé l'argènt qu'ai dins ma taiolo, ai ges d'envejo de lou rescountra!

— L'oste vous a di qu'eici i'avié ges de bregand?

— L'oste m'a di que va cresié... Mai lis oste ! se ie parlas blanc, parlon blanc: se ie parlas negre, parlon negre... A vist qu'aviéu envejo de parti, m'a di : « Partès ! vous arribara ges de mau... Li bregand soun pas d'aquéu coustat ! » Pièi, se m'arribo malur, dira 'en quau vendra l'escouta : « L'aviéu bèn di que i'arribarié quaucarèn, mai jamai m'a vougu crèire.» Emé tóuti sis entre-signe, ai perdu moun camin e noun sai ounte arribarai dins aquest païs dóu diable !

— Boutas, en marchant toujour davans nautre, arribaren en quauque endré mounte nous ensignaran mounte sian.

— Qu'arribaren en quauque endré, acò's segur ; mai que nous ensignaran noste camin, acò's un autre afaire. Tu, Ramoun, sies jouine, mai nàutri n'en sabèn — e de grosso — sus li vilajoun de la mountagno !

— Verai ! Digas, que sabès de tant terrible? Que vous an racounta?

Ouzias arregardè tout à l'entour, coume pèr vèire se degun l'escoutavo ; pièi, beissant la voues :

— D'abord i' a que li gènt de la mountagno soun toujour esta marrit pèr lis estrangié...

— Hoi !

— Forço gènt que i' èron mounta, jamai n'an descendu; e'n acò i' a rèn d'estounant.

— Perqué ?

— Dison qu'aquéli gènt adoron lou diable !

Ramoun esclafiguè lou rire :

— Quau vous a di tout acò?

— Tóuti lou dison is Arc, e as bèl à galeja, i' a rèn de plus verai. Tounin lou Goi mai que d'un cop m'a racounta qu'un vèspre, en estènt qu'èro ana vèire un de si cousin à Sant-Janet, aqueste sourtè de l'oustau en ie disènt que rintrarié pas avans dos o tres ouro e' n ie recoumandant de noun lou segui. Just pèr acò, Tounin aguè envejo de sourti e d'ana vèire de-que fasiè soun cousin.

Adounc s'esbignè de l'oustau e d'escoundoun se boutè à marcha darrié éu. Au bout d'uno passado, se devinè au mitan d'un bos espés ; de tout coustat venié de mounde, e, sènso que lou veguèsson, Tounin lis espinchavo.

Chascun dins la man tenié un pegoun, e la niue èro enluminado.... Quand i' aguè aqui quàsi cinq cènt persouno, apareissè 'no fremo vestido de blanc qu'èro uno fado : parlè longtèms à la foulo e ie faguè un gros sermoun : ie diguè qu'èro l'esclavo de l'Esperit dóu mau, mai que lou triounfle de la lumiero aprouchavo e qu'avié 'nfin trouva l'ome que devié sauva lou pople de Diéu.

Tounin m'a counfessa qu'èro à mita mort de la pòu que la fado lou veguèsse darrié soun aubre ; tremoulavo di ped en-jusqu'à la racino di pèu.... Alor, la fado aguènt fini de parla,

prenguè pèr la man e aduguè au mitan de tòutis un ome tout cubert d'armo negro em'un panacho rouge..... Figuro-te qu'èro lou diable !

— Hoi !

— Tounin, de l'esfrai, sourtè sènso brut de la fourèst e, sènso regarda meme l'oustau de soun cousin, revenguè drech is Arc.

— Alor creses que i'a de fado ?

— Se lou crese ? Quand te dise que Tounin n'a vist uno !

— Bèn, iéu la voudriéu vèire, aquelo fado !

— Taiso-te, que sabon tout ço que disèn.

— Lou gros malur !

— Poudrien te prene au mot....

— Mai iéu noun demande res aurre.

— Que ie vos doune ?

— Ie demanda...

— De-que ?

— Tout ço que me fai fauto... de lanço, d'espaso, un castèu coume aquéu qu'ai vist adès au-dessus di pin... Verai, sarié trop bèu.

E beissant la voues : — En estènt riche, poudès tout ausa ; mai paure, istas nè davans tout lou mounde.

E, coume disié acò, si gauto s'enflourèron e sis iue negre beluguejèron coume un carboun.

Pamens lou soulèu trecoulavo e lou cèu s'enmantelavo de niéu sourne. Tèms en tèms un uiau lampejavo dins la liunchour, e, sèmpre que mai, lou tron semblavo proche. L'aire venié lourd, espés ; lis aucèu esfraia pèr l'anóuncio de la tempèsto s'escoundien, emé de long plagnun, dins li branco dis aubre o dins li trau di roucas. Tambèn Ouzias e soun coumpagnoun preissavon toujour que mai lou pas, pèr arriva davans la niue dins quauque endré mounte ie dounèsson la retirado.

Lou draiòu que seguissien s'aloungavo au mitan d'uno vau estrecho que douminavon a gaucho uno rancaredo aspro e auto, à drecho de colo ounte lou pin creissié fin e óudourous entre li roucassiho. Tout-en-un-cop la vau venguè plus larjo, li colo se durbèron, e nòsti vouiajour aperceguèron uno ribiero que coulavo tranquilo e mudo dins la plano. Au travès di branco, l'on vesié bluieja soun aigo. Sus soun bord s'enauravo un castelas negre e triste, qu'un bras de la ribiero encenturavo.

De tourre de pèiro vièio coume Adam, d'èstro auto e garnido emé de barro de ferre, de porto sarrado, l'ourizoun de roucas e de pin, lis erso que tout-bèu-just lou vènt acoumençavo de lis agita e que venien batre li foundamento, tout semblavo faire d'aquelo demoro, perdudo coume uno isclo au mitan de la mar majouro, l'oustau de la malancounié.

....

Comte Ch. de Villeneuve-Esclapon.

L'AMOUROUS DE SIMOUNETO

.....

Lou jouvent a pres uno draio à man drecho, e vejaqui que soun pas molo, — soun cor li bat pus rede e soun regard vai se clavela, à travès las brancos, sus l'arquieiro d'un mas qu'es à cent pas d'aqui. Unes tres ou quatre vasets de flous e piei un escrouncèl de campanetos enfestoulissou aquel fenestrou. Mais ades-aro per Peire la pus poulido de las flous ie manco: badaire, a bèu espincha, Simouneto, aquelo qu'aimo, pareis pas! Es pamens l'ouro acoustumado que la drolo se vei, ouro souventos fes davançado de noste amourous, per veire Simouneto, entre lou saut dau liè, droubi sa vitro e estroupa sous ridelets blancs; per la veire mourreja 'n pau à la fenestro, per la veire varaieja 'n recatant, tout cansounejant, sa cambroto. Aquelo visto soulo i'ero un chale que noun sai! Piei s'enanavo, lou cor deleita, vers la jouncho que l'esperavo à la vilo, en empourtant de gaieta per touto sa journado. L'endeman mati n'ero la memo causo; — emb'acò pas mai, car Peire aviè 'n el la timido vergougno d'un amourous jouinas. Aimavo embé passieu; mais auriè pulèu entreprés d'avera la luno embé la man que de s'asarta de parla à Simouneto, e meme de li fa couneisse en res que l'aimavo.

.....

Avès saique devigna qu'uno de las jouinos filhos ero Simouneto, Simouneto qu'embé Mariquet, uno amigo de sa vesinanço, se soun levados davanchouro, per fa cerco e sout-tira de la lamo dau coutèl las bonos erbos de printems que se manjou 'n ensalado. — E dins las faudos reboundados s'acampavou repounchou, perd-toun-tems, douceto e chicoureio amaro. Mais ben mai amaro que la chicourèio, Peire l'amourous auriè trouba la lengo de sa poulido, s'aviè pougu ausi lou perpaus de las dos jouvos!

— Adoune, Simouneto, aquel jouine ome ven aici cado mati?

— Oi, ma migo, coumo t'ou dise. Lou proumiè cop que lou devistère de ma cambro, n'en prenguère pas cas; amai faguèsse jo de se rescondre de ieu, se boutave lou nas à la fenestro. Mais, quand lous autres jours lou veguère fa tourna la memo coumedio, adoune....

— Te pensères que veniè per te veire, que deviè t'aima?

— Aube acò, lou paure nèci! Mais, amai siago matiniè, se lèvo pa 'ncaro prou d'ouro; que se jamai ieu aime, acò sara pas el, Mariquet.

[1] Languedocien, sous-dialecte d'Alais.

— Perqué?... A l'er bravet, aquel garçou.

— Piei-que te counven, prend-lou per tu. Vai! te lou done, lou pelegre, senso regret e senso t'en demanda gramecis, que te fau pas aqui 'no belo dono.

— Se veniè per Mariquet coumo ven per Simouneto, belèu... E piei, ieu, l'amour es pas moun soucit.

....

A la passejado d'en Pradariè, lou mourre croucarèl de Simouneto saguè vist d'un jouine e bèu moussu e que l'agradè.

Aqueste moussu que disèn moulè pas dins la besougno coumo lou brave Peire. Es vrai que sas vistos sus la jouvo n'erou pas las memos; ou veiren pus tard. Que que n'en siè, un jour la maire Simouno à Peire diguè:

— Peire, sabes pas? maridan Simouneto. Quand te disian qu'aviès pas prou manja de soupo! Mais, vai! te laguies pas, te faren tasta las drageiros.

Sus lou cop, lou paure jouve saguè tout estabourdi; venguè pale coumo un mort. Emb'acò, se mestrejant, demandè:

— E'mbé quau maridas Simouneto?

— Emb'un bon partit per nautres, amai que nosto filho ague encaro prou quicon davans elo, respoundeguè la maire d'un er sucra.... Es lou fil Bastido, dau Mercat. Simouneto sara 'no damo de la vilo. Deves lou counouisse, lou fil Bastido, Peire.

— Se lou counouisse! faguè Peire d'ausido. Voulès marida Simouneto emb'aquel michant sujèt?...

— Agachas lou jalousot! aqui diguè lou paire Simoun. Coumo es trasso de lengo!

Peire n'en quinquè pas uno; mais espinchè Simouneto, que courduravo ras de la vitro. La pichoto, touto roujo de ço que veniè de se dire, levavo pas lous uiels de soun traval.

....

— Ah! tè! tè! vejaici lou bèu nòvi!

— Vai! n'as manca de belos, aquesto serado!

— Eh! be! l'as passado embé ta bloundino?

— Me n'en parles pas! sou-faguè adounc Bastido, en s'assetant embé sous camarados. Nàni, l'ai pas trop passado, amai s'en manco! Mais, enfin, cau jouga soun role de nòvi jusqu'au bout.

— També quanto ideio t'a pres aqui de te marida, tu, lou bon coumpan de la roio?

— De-que vos?... Un jour d'enuè vau ben uno garbelado d'escuts. N'i' aura 'qui per tourna mena belo vido embé lous amis.

— E coussi lous Simouns, que passou pas per douna lou lard as cats, te bailou lus drolo coumo acò? Car nous as agu

di qu'aviès cauca tout toun de-que, lous dès milo escuts dau cousta de ta maire....

— Chut ! qu'ai fa creire as viels qu'ere encaro riche, coupè plan Bastido. Boutas ! menarai la besougno d'un biais qu'au darriè moument pourran pas requieula. Malurousament, jusquos aro, aquelo pepio de Simouneto se ie presto pas trop.

.....

Mais de-qu'a di Mariquet à Simouneto, qu'aquesto n'en souris ! I'a di :

— Te recordes-ti de i'a 'n au, tau jour coumo iuei ? E me diriès-ti tourna : — Vai ! te lou done senso regret e senso t'en demanda gramecis, que te fau pas aqui 'no belo dono ?

E Simouneto i'a respoundu :

— Vos pas te taisa, michanto ! En diguent acò, quau pensavo que l'amour se mesclariè de la partido !

Entrament, Peire, recata coumo un miquelet e preissa coumo un nòvi, Peire ven guincha de tems en tems vers la cambro mounte i'a las drolos ; — i'es toujour avis que lou capelan deu espera.

Albert Arnavielle.

LA MESSO DE LADERN [1]

.....

D'aquelo ouro en davans, la cervelo de la nauto countro batèt la generalo. Adieu, som-som; adieu, repaus. Sus las laissos, dins lous tiradous, se vesiò que moulouns de taquetos carrados; auriòs dit de vols de mouscos en broucheto. Un tap de cieure moullat à l'escaire fasiò founcieu d'estampadouiro.

L'Annetou, sa mouliè, un furbec de prumier ordre, mais douço coumo uno amello ensucrado, quand la bourrado i' aviò passat, touto sasido de pòu, brullèt uno candelo sus l'auta de Nosto-Damo, per fi que lou çaucle de l'eime petèsse pas à founs à soun Francesou.

« Bouno Maire assoustarelo, disiò de ginoulhous la fenno descounssoulado, te plandriò pas moun bèl anèl d'or de las espousalhos se trasiòs lou martinet dal cap desturmenat de moun paure ome ! Quuno vido de crebo-cor despei dos semanados ! A taulo, m'espepisso lous milhounis boucis e machego qu'amé las dents de davans coumo un counil, el qu'auriò manjat de frejals ! De cops que i'a, se debrembo jusquos à beure d'aigo soulo, quand pensi que ne vouliò pas soulomen per refresca lous embuts ! Parlo pas pus ; ris pas gaire mai, e sas

[1] Languedocien, sous-dialecte du Narbonnais (Escales et ses environs). Ladern est un petit village du canton de Saint-Hilaire, dans l'arrondissement de Limoux (Aude).

amagnagados roupilhoun al debrembiè. Pus de relais, tout lou batant dal jour e de la neit; sa ma va, ven à dreito, à gaucho, coumo uno naveto de teisseire; e quand trobo pas lou *ré-mi-fa-sol*, que cerco coumo uno espillo menudo, fa tripet e se descrestiano coumo un sacre-moun-amo, el qu'ei vist autant doucet coumo un agnelou ! »

. . . . . .

Lou grand jour es arribat! Jour soulemne, subre-bèl e flori ! Lou sourel lusis sus Ladern dins touto sa belasso glorio, e lous canous de las cheminieiros mandoun d'espiralos de fum que se van mescla à las brumos argentados e rousencos dal cèl.

La campano escascalhado gisclo en dansant sul clouquié coumo uno folho. Las bouitos, quessados de poudro, fan tremoula lous carrèus das finestrages; e sus la plaço dal reloge, lous rolloments das tambours, lous cops de timbalos, lou sagan de las raflos e de las coumedìos à dous sòus, vous fan tressauta d'un pan sus la calado que chamboto joust la planto das peds.

Lou vilajot enfestoulit s'es mudat en vilo. Desparavissas-vous, parets de Ladern, per daissa passa pus amplomen t las colhos d'estrangès que rajoun das quatre caires, e que s'espremissoun à la porto coumo las fedos que van à la pindourlo garnido de vinasso.

. . . . . .

Qu'ero bel, Jan Francés, amé sa teleto aliscado ! Unos bragos de basin goufrat à bando i tibavoun sus poumpils coumo un parel de caussous nòus; de *soupiès,* dous courrejous, estiravoun lous cuichals sus d'escarpins de pel brounzado, guingassounats e floucats de dous pamats de cabilieiro larjo. De la badago al cabilha, l'escavaduro daissavo blueja lous debasses à costo de melou.

L'abit de la noço à 'congo d'agasso, qu'i poutounejavo lous talous, ero courounat d'un coulet rampart, à bistorto, picat e repicat, amé soun noum joust la doubluro coulou de verdet e de rouvil. De boutous en couire alusentit, formo campaneto, fugission sus dos rengos cap à las espallos. Un gilet rouge de coulindrou, amé dos anglesos coumo de tampos de bufet, i passavo l'abit as flancs e de prou, de faiçou talo que soun boumbet repetelhat semblavo en presou dins uno cinto de pourcatiè. La cadeno de la mostro en crisocal, oundrado d'un gousset embrunat d'argent e d'uno lentilho à facietos que poudiò servi de palet, i batiò sus ginouls coumo un balanciè de pendulo. Un tour de col balenat, veritable carcan, i teniò lous els à quinze passes davans el e daissavo foronisa dous triangles de camiso, pus retes que de tolo, qu'i levavoun las aurelhos en l'aire. Se lous pabilhous sannavoun pas, es que lou quèr ero tanat e dur.

Lou capèl ero espetaclous, n'i aviò per metre las mas sul cap en cridant toujour : Jesus !!... Representas-vous un canou ou un grand tuièu de pouelo, ame d'alos d'un travès de det. La pus laugeiro ventarinado menaçavo de descoufa Jan Francés, fourçat de tene l'aploumb per trebimba pas joust la tourro. Aviò fait fieiro à Sant-Ilari per refourma lou veteran à pounieiro, tout engloutit e coulou d'esco, qu'aviò pas panat la retraito, après set ans de campagno.

. . . . . .

Achille Mir.

LOU MALAN[1]

Detalh de ço que se passet à Tula en l'an M CCC XLVIII (1348) d'après l'istoria escricha e la tradicieu viventa

« Annus 1348 infamis fuit, non solùm » propter bella quæ regionem nostram » turbabant, sed in primis propter fa- » mem e pestilentiam.. . »

(Steph. Baluzii, *Historia tutelensis*, p. 199.)

Lou rei Davi, fourçat de chausi entre la guerra, la famina e la pesta, se decidèt per aquesta, que li doustèt dins tres jours mai de mounde ben abel que la guerra e la fam ei cop.

La paura cieutat de Tula, ma maire nouiriça, n'auguèt pas lou soucilh de se prounounça per ni countra; car, tapla guerra, famina e pesta mai que mai, venguèrou s'acharni de sega après ela.

Alienor! Alienor! nostra Aquitania, moun Lemousi pas mins auguerou en tu noun una maire, mas una meirastra! Pourteras en Angleterra nostra pas, nostra richessa, nostra grandour, e toun Enri nous prenguèt per grand-mercé tout lou sang de nostras venas, toutas las gramenas de nostres els!

Aquela guerra durèt tres cents ans e mai mai. La famina, la pestilesa passerou viste ; ela demourèt couma lou cadre quand lou tablèu i's pus. Nous atijarem pas à la countà pount per pount. Lassarioi mai que ieu. Sufis de dire que la vila, cenjuda pei coumte de Derby, Enri de Lancastre, nebout dei rei Edouart III, toumbèt ei pouder deus Anglés un an eital avans la grand famina ; pei lèu delieurada gracia ei coumte d'Armagnac, gouvernadour pei rei Felip de touta l'Aquitania, gracia eitabé ei valent Eimeri, segnour de Mortamar, capitani general dei naut e bas Lemousi, fuguèt pus tard represa tantes cops à la grand desplaseuça, vous pensàs, deus paures Tulauts

[1] Limousin, sous-dialecte des environs de Tulle.

L'*a* au singulier de la finale féminine = *o* : *guerra*, *pesta*, *paura*, se prononcent *guerro*, *pesto*, *pauro*.

nostres pepés[1], que drubint chasque ves lours portas à reire-cor endurerou tant e tant, couma ne fai fe de sobra lou nostre prouverbe : « *Meschant couma un Anglés!* »

Disem enquera : « *Mauvas couma una journada sens pa.* » Lous dous prouverbes soun counteiraus, imagène. D'eitan que ne fuguèt una famina couma n'i'a mas lounja, entieira e cruenta que n'es res de z-ou dire.

Tout l'iver pleuguèt, pleuguèt, pleuguèt ! Lou mounde disiòu (car se chal be counsoula amb ce que n'an espèra, senoun amb ce que noun pousseda) : *Serem lèu à la prima, e, s'a Dieu plais, aurem dei brave tems!* » Baste lou dire ! la prima changèt pas de l'iver. Tout lou printems pleuguèt, pleuguèt, pleuguèt ! Res ne poussava, e lou bouci de vianda que tudelava per ci per lai pouirissiò à vista d'el. Lous jardis, trempes couma serbas, estavou de frucha, lous prats decessavou pas de bougnà dins una aiga patoulhousa, e las terras n'erou mas un grand gaulhàs ounte lous essoufles e las granoulhas coungruavou al lech deus roussignols, ounte frouchavou per toutas espijas jounes e glaujas ! L'escoulada, pei la couadissa, escouminjerou las vignas ; de rasim, pas un quite gru.

. . . . . .

Touts soufriguerou ; lous riches ne veguerou eitant couma lous paures, e mema mai per esse mins aprivadats à la fam, mins avesats à la nouirridura groussieira. La campagna, touchada per la diseta, redoulèt, s'embaussèt dins la vila, e lous Tulauts, que n'aviòu pas prou per ieus, partagerou ab tant, couma aqueus vesitaires de malastre, e venguessou mas deus crestiàs !

Ple de malas bestias afangaladas espingou per la vila, montou e davalou lous barris ; e mema enardidas, enfurounadas pei besoung que rancura lous omes, n'agafou mai que d'un. Urous lous que mouriguerou eital ! Lous partints n'erou pas de plange couma lous demourants. Per aquestes res n'era prou dur, prou fade, prou pudent ! Se mingèt ço que s'era jamai minjat.

Lous mai friands boutavou ambé plasé à lours dents tals boucis que de davans n'auriòu ausat ni supà, ni sinà, ni quitament agachà. D'autres que lous ches rousigavou las ossas de peus chamis e memament de cementeri. Lou Pe Sent Clar e lou Ro deus malaudes, lous dous cementeris d'adounc, veguerou de las grandas abouminacieus, e, per tout dire, un cop fuguèt que lou mounde s'agachavou amb un aire que beilava tremoulasou.

. . . . . .

Las egleisas se clafissiòu de morts e de mourents. L'*alleluia* se taisèt mema lou jour de Paschas. Lous pestres, gates de fatiga, vincits de malour, podou mas tout ci-mai dessarà las potas per sanglouti lou *De profundis*.

[1] Aïeux.

Dei blad, long-tems esperat, achatat defora, arribèt couma l'atendiòu pus. La vita, la santat, la joia, intrèrou couma el. Lou cor ne risiò à touts. Chadun pensava lou malan achabat, quand una darrieira desfourtuna, mai crusa que toutas, estounèt, venciguèt aquel paure poble de Tula que degun desfeci, sembla, deviò pus ni venci ni estounà.

Un jour dei mes de jun, ei Trech, entre la Fount de Lausana e la Fount-deus-Amourous, tout d'un cop per un tems sere, cande, un ausèl toumba dei cial couma una peira e mor. Lou poble s'atroupela. L'ausèl passa de ma en ma : « D'ount ve ? Couma s'apela? » L'un dis eital, un autre dis autrament... Degun n'a pòu, degun se n'avisa e lou malur es ati. Lous que l'òu pimpaugnat sentou lèu un mal-esse estrange per tout lou cors, e couma s'arrestou à parlà, couma se permenou, couma se botou à taula, n'òu mas lou tems de durbi la boucha, de virà couma una voulha lourda e de toumbà redes-morts. E lou vere s'escampa e la mourtaudat aumenta : « La mort negra ! » veti l'universala cridada. De la crous de Bar à Pouissat, de Champèus ei gourg de la Bela-Filha ; à las Coundaminas, ei Pe-Pinsou, à las Vignotas, ei Bos-Mounguè, ei Pe-d'Eschalas, à la Marca, à l'Estabournia, ei Chami Nòu, ei Pilou, sus la routa d'Espagna, dins la Barrieira, ei Lioun d'Or, ei Barri d'Alvergne à Sent Bernat, à Tras Sent Peire, à la Ribieira, à las Portas-Chanac, à la Gibranda, pertout dins la vila e peus alentours, pertout s'auve mas idoulà: « La mort negra ! la mort negra ! la mort negra ! »

La vila sembla un grand espital, clafit de morts, de mourents. Couma destrià lous cadabres? Lous malautes òu la chara pala eitant e ne boujou gaire mai ! O mourtaudat famousa, qu'alanderas tas alas, couma l'Ange esterminadour, per toutas las vilas d'Europa, que bouteras en dol Petrarca, en i'empourtant sa Lauro ! O coulèra dei Segne Dieu ! que n'espargneras ges la Patria deus troubaires, deus Papas, deus Chivaliès, nimai la vila ounte sei nascut !.... Qu t'auriò resistit qu se sio sauvat, se nostra santa religieu n'auguèsse pourtat pei devé evesque, pestres e mouines, que toutes, couma atertant de paires fasiòu mas anà, veni, counsoulà, counfessà l'un, estremouncià l'autre, velhà aqueste, prechà per touts e per chascun. Lou Moustiè, l'egleisa de Sent-Julià, toutas las chapelas, se durbiguerou aus malaudes, toujour meijous de pregeria, ara meijous de charitat, dous cops meijous de Dieu ! L'ardour era granda, eitant couma lou traval à fa. Tout era à coumba javela; e couma i'aviò mas una plaja, i'aviò mas un plang ; la mala-mort, trop valenta meissounieira, se pausava jamai, e soun flagèl toujour batiò la foula couma blad en granja. Degun se parava de pati, senoun de mouri. Mai que deus tres quarts passavou de malaudia à vita fenida, e couma dis un encian prouverbe :

En l'an mila tres cents cranta-uech.
Sus cent s'en sauvava pas uech.

Tourna 'n santat era 'n privilege rare. Riche e paure, joune e vielh, genious e nesci, grand e petiot, ome e femna, la pesta, avugla emai sourda, tabastava sus touts sens arestada ni chausida. Penchàs la tèsta, e mourès, belas vierjas, flous plenas de gracia e d'esclat ! E vous autras mairas, couichàs-vous countra vostres efants dins lou cros que serò vostre lièt....

« Mas, dirés, perqué demouravou ati, dins aquesta vila mourtrieira ? Ac'era lou cop d'anà defora, loung, ben loung, querre un aire pur e reviscoulant !.... » Vous crese be ! mas fugi n'es poussible. Una chadena de gens d'arma, desplejada à l'entour de la vila, empacha qu que siò de passà...

L'abbé Joseph Roux (de Tulle).

NANOUN E SIDONI[1]

Èro pa 'nquiet, mèste Sidòni. Sa fremo èro veuso d'un proumié quand se maridèron à Vau-venargo, eila darrié Santo-Ventùri.

Gaire après lou sacramen, descendèron la grand couelo e venguèron faire tèsto à Margaian. Mèste Sidòni èro un enginaire nimerò un : travaiavo à près fa, en roumpènt de campas tres jour de la semano, e leis autrei tres jour fasié lei viàgi de Marsiho : èro lou messagié de souto barro.

Un dissate de matin que mèste Sidòni èro au viàgi, Nanoun (li disien Nanoun à la Vau-venarguenco) entendè manda de pèiro au fenestroun. Lei pouerto an ges de martèu dins lou terraire de Peiloubié : vaquito perqué fau manda de pèiro.

— Qu l'a 'n bas? cridè Nanon esfraiado. — Un paure travaiadou bèn las, un oubrié que vèn de Paris e que vous demandarié.....

— Que dias, l'ome?... que venès dóu Paradis?.....

— Ai noun..... noun....

— Sabès que mi dien Nanoun ? Alor va crèsi que venès dóu Paradis.

— Oui, oui, bravo fremo, vèni dóu Paradis.

Nanoun, que tout bèu just se desparpelavo, subran s'atrenco à soun biais, e dins un virai d'uei, la vaquito que duerbe la pouerto.

— Intras.... Digas-mi lèu, vous que venès dóu Paradis, faguè la Vau-venarguenco, se couneissès moun proumier ome, moun paure Bàqui ?

[1] Provençal, sous-dialecte d'Aix et de Marseille.

— Ai bello de vous! coumo voulès pas que lou counèissi?

— Digas-mi s'es urous?... Que fa dins l'autre mounde? digas. ...

— Fa, pecaire! ço que fasié avans mouri. Que voulès?.... l'a de peno en pertout.

— O moun paure Bàqui! Dèves pas mau esse espeiandra, se fas adaut lou rebroundaire....? Se li mandàvi uno vèsto, vous n'en cargarias?

— Voulountié... tout ço que voudrès, li pourtarai.

— Mi farès bèn plesi.... Ai pòu encaro d'uno cavo..... Me sòungi que deu pas esse tròup carga de mounedo; que n'en dias?

— Auriéu pa'usa vous va dire, respoundè l'estafié; mai perqué me metès au camin, vous dirai, boueno fremo, qu'a ni sòu ni maio. L'autre jour plouravo, en parlant de vous.

Lei lagremo venguèron eis uei de Nanoun.

— Si sian espargna quaucarèn emé Sidòni, si li va mandàvi?

— Oh!... vous respouéndi qu'en recebènt la vèsto recebra l'argènt, fagué lou rejoui. E pouédi vous dire que se la vèsto li fa plesi, l'argènt li fara ges de peno.

— Sidòni se fachara pas; va fariéu pèr éu.

Nanoun pourgissé au farcejaire de pan, de vin e de froumàgi.

— Dóu tems que vau cerca l'argènt, venguè, manjarès uno crousto e beurès un còup.

E Nanoun anè prene lei cent escu dins lou gardo-raubo.

— Vès! Moussu, fagué Nanoun en plourant, mi rendès un gros servìci. Fès li saupre que l'ai jamai óublida; dounas-li aquélei quauquei sòu e digas-li que sian pas malurous, que, vidoun vidau, seloun la vido lou journau, e que bèn de segur n'a fouesso de pus mau louja que nautre.

Lou Parisien dóu Paradis sounjavo: aqueste n'es un d'oustau!....

Prometè à Nanoun, en la remerciant, de rèn óublida; li diguè adiéu, sourté e alounguè lou pas, en prenènt lou travès de Couquiho.

La Vau-venarguenco, en lou vesènt landa, si fasié:

— Moun paure Bàqui, coumo vas este countènt!

Ero dès ouro de matin quand arribè Sidòni.

— Se sabies, Sidòni? li fa Nanoun. Vé! fau pas que te fâches. V'auriéu fa pèr tu: ai manda ta vesto de velous à Bàqui... e l'ai...

— A Bàqui?

— O: à Bàqui.

— Te sies leissado enfla, ma bello; e qu li l'a pourtado, la vèsto, à Bàqui?

— Es un ome dóu Paradis qu'es vengu dóu caire deis agau.

L'a vist l'autre jour e m'a douna de sei nouvello. Dis que adamount es rebroundaire, coumo v'èro à Vau-venargo..... que a ni sòu ni maio... que plouro..... que.... que sâbi iéu? Talamen que l'ai douna lei cènt escu dóu gardo-raubo.

— Ah ! pèr lou còup ! cridè Sidòni, s'èro ista que la vèsto, paciènci encaro ! mai li douna l'argènt, acò passo la rego. Te cresiéu pas tant cougourdo, Nanoun. Bouto! lou troubarai, toun messagié dóu Paradis. Quouro a parti? De mounte es que s'es envoula?

— A mounta dóu degoutau. Se s'es pas entravessa, déu avé passa Baile, e sarié à la bastido dei masco ; anavo d'un bouen pas.

Sidòni encambo soun gimerri, e lou vaquito en rèn de tèms de dela dóu trincas. A leissa à drecho Suboroco, l'Estang, Còuquiho, e arribavo ei vigno de Baile, quand ves mounta vers lou Barda un ome qu'a l'èr pressa e qu'a une vèsto de velous.

— Acò 's acò, si dis. Estaco soun muéu au pèd d'un rouve, mounto, en courrènt e en boufant, lou proumié coulet, e arribo adaut tout susarènt, au mitan dei mourven ; mai de Parisen, pas mai que sus la man.

Lou gaiard, que l'avié vist veni, li fè lou coupo-cuéu, descendè pèr l'aluba, arribè vers lou rouve, encambè la bèsti; e adiéu, moun ome !

Quand aguè coumprés, Sidòni, que lou lairre avié descampa, descendè vers lou rouve ; troubè l'aubre, mai de gimerri, lou pante ! n'en aguè pius. Piei veguè aperalin, de dela de Móurèli, un cavalié que s'amusavo pas ei contour.

Revenguè à Margaian, Sidòni, espaloufi coumo uno galino bagnado.

— Qu'as fa ? li diguè Nanoun, l'as aganta, toun moussu ?

— O, l'ai aganta.

— E lou muéu?... mounte es lou muéu?

— Lou muéu ?

— O lou mueu... que n'en as fa ?

— E bèn, vé ! Nanoun, ti vau dire lou fin mot : ai coumpres qu'aquel ome èro pressa, e mi siéu di : Que faras ?.. Li vau douna lou muéu, e li sara pulèu. E l'ai douna lou muéu, sènso li parla dóu rèsto.

S'es toujour di à Margaian que, pèr acò, Sidòni e Nanoun s'èron jamai cerca reno.

Victor Bourrelly.

LOU BUOU DE LA FESTO DE DIÉU [1]

. . . . . .

Dins un tèms. aquelei mème Franchiman tarounejavon lei Marsihés sus lou buòu que se vèsie 'n testo de la proucessien de la Fèsto de Diéu. Aqueste buòu aviè lei bano touteis aliscado de ginesto, e pourtavo sus soun rable, recurbi d'uno bello flansado, un pichot drole ei gauto boufido, bras e cambo nuso, vesti d'uno pèu d'agneloun, coumo se ves sant Jan dins lei tablèu de la Santo Famiho ; avié 'no courouno daurado sus la tèsto; teniè dins sa man senestro uno pichoto bandiero, e de sa man drecho dounavo en toutei sa benedicien. A soun entour l'aviè quatre gros bouchié vesti coumo de briquetian : coutihoun court en damas de touto coulour, braio courto, basse blanc de sedo, sabato bloucado, camiso plissado, centuro de sedo à franjo d'or, capèu galouna garni de plumo : èron toutei plen de riban e tenien à la man de garbeto de flour. Dounavon un pau d'èr eis encian drouide, quand anavon sacrifica quauco bèsti requisto.

. . . . . .

A parti dóu dilun davans aquelo bello festo, lei bouchié acoumençavon de barrula touto la vilo, après d'agué fa vesito en toutei leis autourita. Lou cortègi caminavo au soun dei galoubet 'me dei tambourin. Se fasié dins aquéu la cuiheto dei sòu pèr ajuda la despenso à paga, qu'èro proun fouarto. Diran pas qu'aqueste buòu èro carga dóu malan de cadun; bèn lou countràri, lou curbissien de flour e lou fasien intra dins leis oustau, perque n'en faguèsse lou tour, e que li laissèsse un presèn que pourtavo bouenur. De pòu qu'aquelo permenado aguèsse pas proun alassa la bèsti, e pèr qu'à la proucessien li prenguèsse pas quauque revertigò, lou menavon la veiho, à soulèu tremount, souto lei barri, e lou fasien courre fin que boufèsse à plus pousqué se teni dré. Vaqui coume va qu'èro tant pauva tout lou tèms de la proucessien e que caminavo plan-planet en tèsto dei cors de mestié.

Ant. Maurel.

[1] Provençal, sous-dialecte d'Aix et de Marseille.

POÉSIE

LI CARBOUNIÉ [1]

(EXTRAIT DU IVe CHANT)

..... Oursan, de tèms en tèms, espincho
Lou piue de la roco escarincho
Que porto Verdoulié coume un nis d'aubanèu.
Ounte chasque matin se chincho
La bello Anounciado, amour de Reginèu,
E bèlo lou grand jour ount reçaupra l'anèu.

Quand, lou matin, mount e planuro
Encaro soun dins la sournuro,
La grangeto eilamount coume un blound espigau
Esbalauvis subre l'auturo,
Car di grands Aup aqui lou soulèu fai qu'un saut
E demoro un moumen sènso escleira li vau.

Mau-grat li vise de la touno
Qu'entrambon l'èstro, la chatouno
Emé si dous bras nus duerbe li contro-vènt,
E zóu ! lou soulèu la poutouno
Sus la bouco, e pertout ! Ah ! coume bèn souvènt
Reginèu emé l'astre arribavon ensèn,

E tóuti dous à la brasseto
Voulien teni la chatouneto !...
Mai vuei es liuen, ben liuen, lou jouvènt tant ama !
Vaqui perqué tèn plus la veto
Soun camisoun nousa. Car éu èro afama
E de poutoun jamai se sarié desmama.

Es liuen ! vaqui perqué la bello
Coume un agneloun qu'a fam bèlo ;
Vaqui perqué l'on vèi li perlo de si plour
Toumba de si blóusi prunello.
Res l'ause, res la vèi, e i'a rèn que li flour,
Lis aiglo e lou soulèu, que sabon sa doulour.

Vaqui perqué dintre la pielo
Dóu pous, alin, nosto piéucello

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

Vai plus mira soun front ni soun còu mistoulin ;
E laisso brama lis agnello
De fam dintre lou jas, e rèsto lou matin
A sa fenèstro, l'iue fissa d'aperalin !

Vaqui perqué, simplamen messo,
Vai plus qu'à la proumiero messo
E s'entourno bèn lèu à l'oustau pèr ploura.
Plouro, e pamens tèn la proumesso,
Tèn meme un sarramen : Reginèu i'a jura,
Lou jour que i'a douna si bèu pendènt daura;

Vaqui perqué subre sa taulo
A tra si chèino, e flour de maulo
Porto lou coutihoun e lou fichu mau-clot.
En res adrèisso la paraulo :
Lou silènci se roump qu'au brut de sis esclop.
La maire, que coumpren, toumbo de plour à flot.

Vaqui perqué d'Anounciado
Se parlo plus à la vihado :
Lou paire trauco un brusc, li fiéu fan de licoui
Pèr li menoun; desvariado,
Elo fielo au cantoun; pèr un manche de fouit,
Lou pastre em 'un coutèu alisco un brout de bouis.

Es liuen ! vaqui perqué la troupo
De maufatan — trempo sa soupo
Avau sout lou nóuguié. Mai piéi, quand vèn l'errour,
Chascun, plega dintre sa roupo,
S'envai pèr estudia lis us e li countour
Di méndri carreiròu que menon sus l'autour.

Res, eilamount, n'aguè l'idèio
Que n'en voulien mai qu'i bourrèio.
E disié, lou bon paire : « Acò 's de pàuri gènt
Fau pamens que si chamincio
Agon soun tros de bos aqueste ivèr que vèn.
Ço qu'au paure dounan, lèu o tard Diéu lou rènd.»

Mai lou brave ome se troumpavo :
D'enterin que lis aparavo
E li fasié passa pèr de gènt malurous,
Oursan, lou gus, lis acampavo
Dessouto lou nóuguié... Boufo lou Rau afrous
Que coucho dins lou cèu de nivoulas noumbrous :

Mai, de sa voues, Oursan doumino
L'aragan qu'enjusqu'i racino
Esbrando la fourèst, desbausso li roucas.
Dóu mounde lou pivèu cracino

Bessai ! Siblo lou vènt à travès dóu bouscas.
Veici ço qu'Oursan dis : « Crese qu'es vuei lou cas

De prouficha de la tempèsto
Pèr gagna l'en-aut de la tèsto
Que porto Verdoulié. L'esquino de camèu
A tres draiòu en zistoun-zèsto
Qu'arribon dins la vau en partènt dóu cimèu.
Li dirias tres uiau que davalon dóu cèu.

Fai tèms negras, lou vènt s'eigrejo
Coume lou Rose quand carrejo;
Lou cèu de nivoulas es mai que mai carga :
E se vous rouigo un pau l'envejo,
Es lou moumen, ami, mounte fau se targa
Contro demoun e Diéu ! Sian de tigre alarga ! »

Sis iue sèmblon dous age d'ùnio,
Soun foro tèsto. Ansin countùnio :
« Se vous sias un moumen leissa gagna de pòu,
Espóussas vuei vosto petugno,
Vai boumbi voste sang : remembras-vous qu'un fòu,
Un farot, Reginèu, nous faguè mordre sòu

A Sant-Lambert, à cop de tanco.
Es proun verai qu'a roumpu d'anco,
D'esquino emai de bras; mais erian de lebraud.
Coume li mouine de Segnanco
Mourrejon, quand l'abat n'en douno lou signau,
Nous sian agroumouli pèr beisa li caiau.

Oh ! quand ie pènse, que tourturo !
Sènte que l'òdi me móuturo
E me rouigo lou fèu. Siéu pale coume gip
De vèire amount subre l'auturo
A dous pas, sout ma man, lou bonur ie pourgi
La chato la plus bello ! Oh ! de pieta n'ai gi ! »

E quand a di, de bonur quilo;
D'un barriquet garo l'espilo,
E souto lou rajòu aparo soun toupin,
Que béu tout ras tres cop de-filo.
E quand di bouco emai dóu nas raco lou vin,
Passo, en renegant Diéu, la gerlo à soun vesin.

Quand an begu, l'Ourso s'aubouro
En trantaiant e dis : « Es l'ouro !
Cargas la limousino e seguirés que iéu.
Noun óublidés qu'ai dos amouro.
E di bono, au founs dóu canoun de moun fusiéu :
Lou que quinco, lou fau peta coume un couniéu !..»

La troupo mounto emé grand peno
Vers lou cimèu de la cadeno.
E, coume se dóu crime avié 'n pressentimen,
Lou marin blanc se descadeno,
Sèmpre que mai feroun.... Or, i' avié qu'un moumen
Qu'à Verdoulié dourmien tóuti tranquilamen.

E nosto bello Anounciado
S'èro deja desabihado :
Fasié soun proumié som. Pèr li brin e li bran
Dóu vènt, la chato èro bressado.
Que sounjavo ? noun sai. Sabe qu'à chasque istant,
En sourrisènt, trasié de poutoun 'mé la man.

E foro de sa camisolo
Avien sourti de nosto drolo
Li poulit sen ardit, qu'avien, si mameloun,
Chascun uno rousenco auriolo.
De la Luno es ansin aurioula lou front blound,
Quand passo eilamoundaut darrié 'n clar nivouloun.

Félix Gras

AMOUR E PLOUR[1]

DEDICAÇO

A MA PAURO FEMO APOULÒNI DESIRADO, QU'ES EMÈ DIÈU

A tu, ma pauro femo,
Touti mi cant e mi lagremo.

Noste imenèu lusènt e flòri,
Tant lèu desfa,
Jamai, jamai, de ma memòri
Sara'scafa.
Moun amo de tu recassavo
Tant de bonur ;
Toun cor sus ma vido escampavo
L'amour tout pur !
Amour, bonur... O caro femo !
M'as tout douna;

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

Reçaup li vers que mi lagremo
Au debana.
Reçaup mi pensamen requiste,
Grèu e toucant;
A tu mi vers galois e triste,
Tóuti mi cant!

Marsiho, 26 setèmbre 18...

A. . . . . .

EN IE DOUNANT MOUN RETRA

T'aduse moun retra : regardo : siéu bèn iéu !
Iéu, felibre amourous que ta bèuta pivello,
E qu'un vèspre, moun cor t'a presso pèr l'estello
Que trauco la niue sourno e lèu coucho li niéu !

Astre, divesso o femo, escouto : se poudiéu,
Sariés miéuno toutaro !... Au mens, ma touto bello,
Que moun image posque intra dins ta capello,
E contro la paret se chala près dóu tiéu !

Mai avans qu'au clavèu encadra me palaise,
D'uno poutouno tèndro estreno-me... ben d'aise;
La niue, sout toun couissin despause-me bèn plan,

E, lou matin, repres pèr ta man mistoulino,
Ane, pièi, m'amaga souto la mousselino
Que tant poulidamen acato ti sen blanc !

CANT D'AMOUR

D'abord que moun amour t'agrado,
Que m'as douna ta fe sacrado,
Que vos, gènto flour, m'embauma ;
Jouvo, d'abord que vos m'ama,
A ti geinoun, ma segnouresso,
Me proustèrne... Moun amo es presso
D'un sant treboulimen ; ai lou cor trespourta !...
E, bello, moun cor es ma liro ;
E quant i'a que pèr tu souspiro ?...
Mai vuei toun dous regard m'espiro...
Amigo, escouto-me, moun cor te vai canta.

Lou proumié cop que te veguère,
Oh ! la poulido ! me diguère...
E, coume dise, un rai d'amour
Dins moun amo se faguè jour.
— Aro, aquéu rai es uno flamo
Que fai flamba touto moun amo, —
Mai vole repassa noste amour d'en proumié :
Dins mi pantai, iéu te belave,
Iéu te risiéu, iéu te parlave ;
E lou mati, quand me levave,
Toun image toujour, toujour me revenié.

Un jour, pamens, me languiguère
E vers toun mas me gandiguère.
M'aviés douna de pougnesoun ;
De te miès vèire aviéu besoun.
Ero matin, tout-bèu-just l'aubo
Espandissié sa fresco raubo....
E souto ta fenestro ère aqui tout relènt
Quand, m'ensouvèn, la durbiguères.
Un pau crentouso me veguères :
Venguères roujo e... t'estremères...
E tout candi restère, en tenènt moun alen.

Chato, voste cor se devino
Sus vòsti gauto cremesino :
En amirant toun còu de la,
Tis iue que parlon, m'an parla ;
E, sus ta fàci risouleto,
I'avié de tèndri parauleto !...
Vo, moun amour t'agrado !... E 'nchusela d'aquéu vin,
Pèr te segui, ma touto bello,
Emé lou cor que me barbello,
Auriéu mounta dins lis estello,
Senoun, en t'apelant sariéu mort en camin.

Li jour venènt e semanado,
Venguère mai la matinado,
En esperant l'urous moumen,
Teni la fenèstro d'amen :
Coume li flour de ta baragno
Que s'espandisson à l'eigagno,
Bello, quand pareissiés, moun cor s'espandissié :
E tout countènt te saludave,
En l'èr moun moucadou brandave ;
E pièi,'mé la man te mandave
Li pouloun que pèr tu moun cor espelissié.

Pièi, de iéu aguères plus crento...
Mai fasen lèu, que ma memènto
Repasso tout, s'arrèsto en tout,
E moun cant n'aurié gens de bout.
Es uno douço benurango
De remounta l'acoumençanço
De nòstis amoureto, e l'amo se coumplais
I fres retra d'aquéu bel age,
Tout plen de poulit pantaiage ;
Li proumié mot de calignage
Se i 'mprimo dedins e s'escafon jamai.

Un vèspre dounc qu'anaves quèrre
D'aigo à la font, te rescountrère ;
Lou ceu, vers lou soulèu tremount,
Ero tout rouge aperamount ;
E iéu redise qu'anounciavo
De noste amour l'aubeto siavo.
— Bon vèspre, te diguère, anas dounc à la font
Touto souleto? Sias de plagne ;
Permetès que vous acoumpagne,
E, de pòu que l'aigo vous bagne,
Apararai pèr vous. — Gramaci, sias bèn bon.

Me respoundères, rouginello.
— La niue se fai, madamisello,
E d'aquéu bos un loup maudit,
Pèr vous manja poudrié sourti ;
E sachès que si dènt crudello
Devoron sèmpre li plus bello.
— Oh ! de loup n'en i' a gens, faguères en risènt,
Car n'es pas liuencho la bastido ;
E pièi, se fau èstre poulido
Pèr cregne d'èstre devourido,
Jouvènt, iéu n'ai pas pòu, e di loup risque rèn.

— Voste mirau vous a troumpado ;
Noun ma visto s'eis atrapado,
Reprenguère plan-plan. Mai noun
Sias moudèsto, acò se vèi proun....
E pièi que ren vous doune crènto,
Siéu emè vous, bravo jouvènto ;
E se loup vo voulur s'avançavon, lèu-lèu
Fariéu fugi bèstio emai laire,
Car vole pas que voste amaire
Aguèsse à vous ploura, pecaire !....
— D'amaire n'en ai gens, diguères-tu. — Belèu,

Diguère iéu: car, sus moun amo,
Sabe quaucun, iéu, que vous amo....
E me teisère... Lou falié:
Uno lagremo me venié....
Nòsti regard se rescountrèron
E nòsti cor se coumprenguèron....
Mai erian à la font i'avié deja de tèms ;
I'avié degun. L'aigo rajavo
E dins la conco perlejavo,
E tóuti dous nous espouscavo !....
Aviés qu'uno dourgueto, e lèu aguère plen.

Amoundaut la luno raiavo
E dins la font se miraiavo ;
E di reineto e di grihet
La cansouneto grandissié ;
Nautre, asseta l'un contro l'autre,
Avian souci rèn que de nautre.
— Iéu t'ame, te disiéu pèr la centièmo fes;
Iéu t'ame, o moun amigo bello !
E, sus moun regard que te bèlo,
Abèisso, abèisso ta parpello!
Toun amour, me lou fau, e lou volé à tout pres.

Tu me disiés : — Ti parauleto
Me rendon touto tremouleto ;
Mai de t'entèndre ai tan plesi
Que voudriéu à toujour t'ausi ;
E toun regard, noun as pres gardo ?
Me pivello, quand me regardo.
Moun amour, me disiés, te l'ai deja douna:
Car, o jouvent ! tre te counèstre,
Moun cor t'avié chausi pèr mèstre,
E dins uno mar de ben-èstre
Aro s'aproufoundis que nous sian resouna. —

Niue benesido, font amado,
D'aquelo oureto fourtunado,
Long-tèms parai, vous souvendrés.
Mai en degun n'en parlarès ?
Gardas e nòsti resouneto
E nòsti tèndri poutouneto !....
Amigo, desempièi s'es passa ben de jour !
E noste fio se recalivo ;
Coume aquelo niue claro e vivo
Nòsti journado an gens de nivo.
Imen, arribo lèu courouna noste amour !

D'abord que moun amour t'agrado,
Que m'as douna ta fe sacrado,
Que vos, gènto flour, m'embauma;
Jouvo, d'abord que vos m'ama,
D'aquéu bonur tout fres e flòri
Ièu ai vougu canta l'istòri.

Dison que tout s'espèrd, que lou tèms que s'encour
Amosso pièi touto flamado.
Se nosto ardour, ma bèn-amado,
Avié besoun d'èstre aflamado,
Ensen repetaren aqueste cant d'amour.

PREIERO PÈR MA FEMO MOURÈNTO

Segnour, dounas-me ço que vous demande, e que ma preiero e mi crid s'aubouron en jusqu'à vous!

(Davi. saume CIV, 1.)

O moun Diéu! que sias lou paire
Di pichot coume di grand,
Tournas-vous de vers moun caire:
Moun segren me peso tant!

Quau escourtara mi peno?
Quau entendra ma doulour,
E de dessus ma cadeno
Alaujara lou fais lourd?

Quau sus ma plago marrido
Vejara lou baume dous?
Quau vers moun amo que crido
Vendra d'un èr pièiadous?

Quau dóu cop que me menaço
Poudra desvira la man,
E rèndre ansin à ma faço
Sa serenita d'antan?

Moun Diéu! lou sabès, lou mounde
Au malur noun coumpatis:
D'éu, lou lagremous s'escounde,
Em'éu lou paure patis.

Pèr la gròio e la fourtuno
Lou mounde es afeciouna;
Mai moun plagnun l'empourtuno
E m'a lèu abandouna.

E pièi, que pourien me faire
Si dóutour e si catau ?
Or, sapiènço, som, pecaire !
Pas ren pèr gari moun mau.

Adounc, ma souleto espèro,
O moun Diéu ! la mete en vous;
Vous que, pèr sauva la terro,
Voste Fiéu i'espiro en crous.

Vous que jitas vosto cagno
Sus lou front de l'arrougant,
E lou mesquin que se lagno
Sèmpre ie pourgès la man.

Vous que disès à Lazàri :
Lèvo-te, qu'as proun dourmi !
E, i'estrassant lou susàri,
Lou rendès à sis ami.

— La jouino e bello coumpagno,
Segnour, que m'avès douna,
Qu'espouscavo douço eigagno
Sus mis an afourtuna,

Ma couloumbo amistadouso,
Lou meiour plat de ma fam,
Moun amigo, moun espouso,
La maire de moun enfant,

Es malauto, e bèn malauto...
Sa maire fai que ploura ;
Soun front brulo, soun pous sauto :
Res, plus res auso espera.

Segnour, emai fugue indigne
De vòsti méndri bounta,
Pèr elo fasès un signe
E rendès-ie la santa.

Rougna, 25 setèmbre 1868.

EPITAFI DE MA PAURO FEMO

(Cementèri de Rougna)

Lou proumié cop que m'acouchère,
Deviéu mouri. Diéu me gardè;
Mai l'enfant qu'au jour meteguère,
Lou bèu pichot que nous mandé,

Pas gaire après, sènso sa maire,
Eici-dedins es vengu jaire.
Lou segoun cop tout anè bèn :
Aguère uno bello chatouno,
E ie dounave tout ensèn
Moun la, moun sang e mi poutouno !...
Mai Diéu m'a di que n'i'avié proun,
E siéu vengudo à moun pichoun.

Rougna, 27 setèmbre 1868.

—

A MI VERS

Nosto jouncho es fenido : es mièjour emai passo.
Muso n'i'a proun, moun amo es lasso !...
Anen nous jaire au pausadou ;
Pèr de cant miéu nourrit moun cor en van s'assajo ;
A nosto obro ajusten uno darnièro pajo,
E noste libre, fermen-lou.

Adounc, vaqui li vers oute ai veja ma vido ! —
Vous vaqui, troupo esbalausido,
O mis enfant ! vous vaqui dounc !
Encaro un cop voulès esmòure ma tendresso;
Avans de me quita, voulès uno caresso ?
Tenès, vejaqui mi poutoun !

Vejaqui mi poutoun, e partès, qu'ei subre-ouro ;
Anas-vous en mounte se plouro :
Mounte se plouro sarès bèn.
Anas cèrca l'enfant, anas trouva la femo,
Disès-ie : « Sias l'amour, nautre sian li lagremo :
L'amour e li plour van ensèn ! »

Fugissès li catau qu'emé desden mèstrejon
Si manèfle que li flatejon,
Li auturous, lis mescresènt ;
Anas-vous-en au champ ounte l'amo gasaio,
Ounte tout ço que viéu, canto, prègo, travaio,
Ounte Diéu se vèi e s'entend !

Anfos Tavan.

L'ESTANC DE LORT [1]

(EXTRAITS DU Ier CHANT)

Es dins soun plen, lou creis s'aflanca.
Pausa la gauta, pescadou,
E laissa està dins la calanca
Toun prim e laugè barquetou.
Mais, se la pesca te couvida,
Crei-me, raseja lou bord; car,
Quand l'estanc a tant d'espandida,
Es pas pus l'estanc, es la mar.
Couma ela, a sas boumbourinadas,
A de rauquiges, de bourjous,
E de viravauts, e d'oundadas,
E de cops de tems esfraious.
Malur à tus, paure pescaire,
S'en largant vela, dau rouncaire
N'as pas devistat lou signau,
Dins la parada que s'esquicha,
Entre la roucalha aqui d'aut!
Se lou magistrau te i'assipa
Au largue, aval lion dau boulàs,
Sies erous d'avedre bon bras;
Car, amai tombes banc de vela,
Amai assoulides l'estrop,
Se noun te tene ben d'apro,
La capa au vent larg que rampela,
Pos prega Dieu, Madona e Sants.
Aval ta femna e tous enfants
Que lou gros tems mes en alerta,
D'a-ginouls sus lou boutarèl
Veiran ta beta descouberta,
Presa per banda ou per cantèl,
Ou sus lou plan ou travirada,
Barrullant au grat de l'oundada.
Pioi ailalin tout s'avalis:
Paura femna e paures manits!
.....

[1] Languedocien, sous-dialecte de Montpellier (Lansargues et ses environs).

Crei-me, quand las aigas sou plenas,
Amai que lou tems siague siau,
Cassa, se vos, à las pantenas
E laissa-me ta barca au pau,
Se vos pas que res noun t'avengue.
Maugrat mous dires, quand per cas
Te prendrà quauque ratigàs,
De Valadiè te n'en souvengue,
De Valadiè, lou Perolen.
Aquel d'aqui l'era, cassaire :
Era engincous e bon menaire
Tant à la vèla couma au rem.
Que de fes devès la rudèla
L'an agut vist, à plena vèla,
Acoutissent lous gafarots !
Emb tant de força marinava
Que lous marins lous pus farots
N'ausavou pas prene parada.
Pecaire ! lou paure mesquin,
Sa benurança saguet courta,
Cauiè be qu'en fasent ansin,
Cauqu'una ie saguesse courta.
Un jour s'enbarca à Castilhoun;
Lou vent de bas boufava e proun,
Lous cabaniès ie disien : « Resta,
» Lou tems es fossa ennevoulit;
» Davans que siague nioch-falit,
» D'asard se i'aurà pas countesta. »
— « Acò, s'ou dis en galejant,
» Sarà, crese de marin blanc,
» E pioi, tournarai de bona oura. »
Partis. Quand es sus lou mitan,
Lou vent ressauta dau levant.....
Desempioi sa femna lou ploura !...
Quand las aigas an desmairat,
Que fague bèu, que l'aura bousque,
Que l'estanc siague linde ou fousque,
Vous counselhe d'endarrairà
Lous plasés qu'en d'autres tems dona.
Es vrai que sa bèutat vous sona ;
Mais, sariè lis couma un miral,
Couma as jours de granda bounança,
Qu'en lou devistant dau terral,
L'iol jouta la parpela dansa
De soun trelus qu'enbalausis.
— « Beu tems d'iver, adounc se dis !
Ai ! quante bon jour de fichouira !»
Se de lion lou gau vous bourdouira,

Es be quicon mai de pus fort
Quand vous capitàs sus lou bord,
Que soun biais vesiat vous fai lega,
Lou cor, las mans an petelega.
Tout es aqui dins lou barquet,
E rem, e fichouira, e rouquet,
La man despart ela ou aganta.
— « An, disès, arriba que planta !
Cau que passe ma fantasiè ! »
.....
Ansin que tus, trefoulissien
Dous forts tasquejaires d'anguila.
I'aviè Periè, lou paure Mila,
Dos testas verdas, e disien :
— « Sian per Carema e granda velha ;
» Segur que dona Balareia
» Sarà de soupada à l'oustau.
» Se pescave un gros apougau,
» Desoundrariè pas nosta taula. »
Couma lou faire e la paraula
En eles dous era tout un,
Sounjou pas fossa de tems : un
Aganta e brandis la partega ;
L'autre, assetat sus lou palhòu,
Peses tancats au carcagnòu,
A remà lèu-lèu se boulega.
L'aiga sembla d'argent foundut.
Dins lou cros lou mai rescoundut,
De tant que lou sourel dardalha,
Dau chouchou se veiriè la dralha.
Mais no, lou chouchou vau trop pauc
Lou margagnoun ou l'apougau,
Rai; sa car es fossa agoustousa ;
....
Lous dous amics van de brivada,
Targant lou regard vers lou sòu
Quand tout d'un cop, dins lou briòu,
Milou devista una boufada !
— « Boudieu, Noste-Segne, quante un !
S'esclama en fiscant la partega.
De fet, aval dins lou limpun,
Un bout de quouetassa boulega;
Pioi, una cana per delai,
La bauma ounte chauma e se jai
La bestia craumousa e sadoula.
Plan-plan lou ficheirou trascoula.
Dins l'aiga sembla retoussit,
Lou tascaire de reda-força ;

Manda lou cop e sent croussi
L'animaudas que se bigorsa,
Ansin qu'un moustrous serpatàs
Au tour das longs pounchouns bertats.
Mais, de l'afecioun que i'anavou,
Lous pescaires n'avien pas vist
Lous nibous que se derrabavou
D'ounte lou magistrau salis.
. . . . . .
Avien pecat. Mau i'en prenguèt;
Lou cop de tems lous susprenguèt
Tout juste au moument que tierçavou ;
E l'apougau que tirassavou
Ie descapèt dins lou rambal ;
Pioi l'oire ven, lous amadiès.
En van manejou l'agoutal,
Una autra monta en cavalieira,
E la barca e lous pescadous
Dau gourg van canà las founsous.
Per bonur, lous an vist de terra ;
Per bonur, se i'es atroubat
Lou soul que poudiè lous sauvà
De la mort qu'alin lous espera.
Mais cau es aquel afrountous
Que dins sa pichota barqueta
A l'estanc ven faire lengueta
E se trufà de soun courous ?
Es Lalet. Cau voulès que siague?
Lou pichot matelot Lalet.
Aquel e soun amic Salet
. . . . . .
Lalet, qu'au rem degus pot segre,
Dins soun cruvèl de nose alegre,
Au lion fasiè lou cop de man.
Lou vent boufava dau levant,
Talament fol que s'espetava.
Poudien pas causi milhou tems,
Car la cassa que reboucava
Tout-escàs se mountava à vent.
. . . . . .
Per malur, au cop de miech-jour,
Dau pounent s'auboura una raissa
Embe trounadas e groupats ;
Lou tems se prend, de pertout fuma
Embourgnats de ploja e de gruma,
Nostes cassaires agroupats
A las bandas, per se mantène,
S'en van à la garda de Dieu.

E toutes dous, passat bon brieu,
Sabou pas à deque s'en tene :
An perdut soun esprit present.
Salet, lou pús proche de terra,
Per un foulet ben lèu se sent,
Panlevat dan rode a-n-ounte era,
Pioi escampat sus lou moutàs.
Era sauve, aquel.— « Mais, gaitàs,
S'ou disien lous de la guerita,
» De qu'es acò qu'embe aquel tems,
» Juste en plen estanc se capita?
» Quoura devista lou perdent
» Mousegut per la remoulina,
» Quoura de pounchas rebecina
» E quoura on lou vei varalhant
» Sus l'ounda couma un tros de sieure?
» Es-ti peissàs, moustre ou crestian?
» S'es crestian, a proun fach de vieure.
....
» Ou saupren leù. D'en capoulieira
» Diriàs que seguis la dressieira;
» I'anan? sarà ce que sarà ».
Vague. Ie soun dins una coussa
E trobou Lalet que s'espoussa
Dins soun nega-fol aterrat :
E pioi, s'assetant sus lou tèune,
Desplega un moucèl de pan tèune.
Lou crousteja e d'un branle gai :
— » Ou vesès, n'en sarà pas mai :
» Oh ! n'en veiren d'autras encara. »
E, tout disent acò, se carra
Couma un capitani de mar
Qu'auriè tengut testa à Jan Bart.
....
Entre que las aigas sou plenas
Cassaire, cassa à las pantenas,
E laissa-me ta barca au pau.
E tus, pescadou, resta siau.
Entrament que l'estanc repoufa
Que lou magistrau crana e boufa.
Se vos fa quicom de toun cors,
Adouba toun moure-de-por,
Sarcis tous ars, pega ta barca,
Fougueja toun rem que s'enarca,
As pas long-tems à trefouli,
Lou magistrau a lèu falit :
Tres jours lou mai, e pioi s'escana.
Se pot que reprengue au vent drech :

Mais, vengue à boufa tramountana,
Entre que sentirà lou frech,
Lou veiras recercà la cauma.
De long de la mar enrebat,
Couma un lasert davans sa bauma
Que dau sourel beu lou rebat.
Adounc de longua, au largue! au largue!
Escampa toun rasal sens pòu ;
Cassaire, escandalha toun cargue,
Ara ou jamai no, faràs bòu.
Aqueste cop sara pas blanca ;
Cala toun las de tamaris,
Çai vai veni de cassa blanca
Couma ome vieu n'a pancà vist !

A. Langlade.

LA CANSOU DE LA LAUSETO [1]

A LA FELIBRETO

QUE VOLI PAS NOUMA

Lou soulel atudo sa flamo
Dins las brumos grisos dal cèl;
L'aubre se despelho de ramo;
Mut es lou gril, mut es l'aucèl.

Lou rèc, sens erbeto flourido,
Rennat, cascalhejo pas mai;
Al buc, l'abelho enretesido
Se refaudis jusquos a mai.

Lous parpalhols soun sens aletos;
Lous ventoulets se soun founduts.
Pus de pounpouns ni pascaletos
Dins lous prats ras dal sòu tounduts.

Touto flour das cams es passido,
Arrancado dal pecoulet :

[1] Languedocien, sous-dialecte du Narbonnais (Escales et ses environs).

Digo-me dounc ount as culhido
La qu'enflairo toun *Nadalet* ?

Que disés, viergeto adourado ?
As raiouns de quunt soulelhet
S'es espandido mirgalhado,
Per embauma coumo en julhet ?

E de sa counqueto mignouno
Rajo de mèl tant sabourous,
Qu'on vei l'*Abelho*[1] de Narbouno
N'enfanfarna sous alirous.

Dins l'ort qu'asagoun las angetos,
Passeges la neit e lou jour,
Avouo-me vo !... Tas souretos
T'an fait present d'aquelo flour.

Perlo benasido de filho,
Angelou desalat dal Cèl,
A nostris els toun amo brilho,
Escampant d'encés e de mèl!

A-N-UNO DAMO DE PASSAGE

Damo fino, damo mannado,
Dins soun amo, lou troubadour
Benasis milo fes lou jour
Qu'à sous els vesents t'a moustrado.

Que passo vite la velhado
Ount sios la perlo d'or, la flour,
Quand ta maneto, faito al tour,
Sul pianò fa la galaupado.

Coussi, bloundo estèlo dal Nord,
Que pourtan toutis dins lou cor,
As pas toun brès en Carcassouno !

L'iroundèlo amigo, al printems
Aparis, rejouis un tems :
Atal sarà de ta persouno.

---

[1] Journal de Narbonne qui avait publié ce noël.

A DOUS AMICS

QUE M'AVION MENAÇAT D'UNO SATIRO, SE RIMAVI PAS EN FRANÇES

Coussi voulès, amics, que brise moun sanaire,
Ma boudego, moun flajoulet,
Ount bufi, sens ourgul, lous aires que ma maire
Me cantavo tout jouvenet ?

Lou paraulì mairal remembro lou vilage,
Lou bounur das premieris jours :
Lous fadegets, lous jocs, que soun de tout mainage
Lous belis tresors, las amours !

Ei pas mous dets prou fis per pinça la guitarro !
Me butés pas al francimand ;
Soulomen d'i pensa perdi touto ma charro,
Me sentissi pas pus de van.

E per que dounc voulès que delaisse la Muso
Que m'a rendut fol amourous ?
Porto que de burèl, mais jamai nou rafuso
Sas caressos à mous poutous.

Bras dessus, bras dejoust, fasèn la passejado
A l'oumbro dal valoun sacrat.
Deboundo lou grifoul : à pleno regalado,
Bevi soun neitar ensucrat.

E l'abandounariò per douna mas pensados
A d'autros filhos d'Apoulloun,
Qu'ame d'arraco-cor me farion d'embrassados
A me gibra das peds al frount !

Sarion fièris, se pot ; pourtarion raubos belos
Sus de talhos de fouissoulous :
Ah ! trop souvent vesen que soun las enfidelos
Qu'an capèls, mantouls de velous !

Vous autris, finaudèls, courtisas la coumtesso,
Que de cops vend car sas favous !
Ieu demori fidèl à la simplo pastresso :
M'amiralhi dins sous elhous !

LA SOURCO DE LA FABLO

Lou darnìè jour d'aquel age tant bèl,
Ount las callos toutos roustidos,
Las cocos, las poumos coufidos,
Per l'ome toumbavoun dal cèl,
La Messourgo troubèt la Vertat endourmido.
Sul cop e sens faiçous, l'ardido
De sa raubo de nèu despelho la Vertat,
Se la cargo e s'en va rouda la patenteino.
Lou mounde, ravit, avuclat,
De soun vestit à faus esclat,
Sus la terro la noumèt reino.
Adieu vergougno, ounestetat!
Adieu l'inoucenço premieiro !...
Nudo coumo un ver, la Vertat
Sioguèt forobandido al miech de la carriciro.
Prechavo, l'escoutavoun pas;
Aviò bèl parla d'or, dision qu'estravagavo ;
S'a la preguieiro s'acatavo,
Jusquos lou bourmousot i fasio'n pan de nas.
Rambalhado de porto en porto,
La pauro Vertat, miecho morto,
Lous els rajentadis de plours,
Anèt dins un desert per i feni sous jours.
Sus un bouissou trobo agafado
Uno raubeto bigarrado.
Sourris en l'arrancant ; s'en masco vitoment,
E tourno demescounescudo
'Cò das omes. Pertout sioguèt la pla vengudo :
Sous pus grands enemics i fasion coumpliment.
Desempei la Vertat, milo fes pus aimablo,
Se paro dal noum de la Fablo.

LOU POULI

Dins l'estable d'un grand segnou,
Lusent sus las quatre façados,
Ount brilhavoun rastèls e bridos argentados,
Éro nascut un chavalou.
Jamai bestiolo tant mannado :
Pèl negre de jaiet, un mourre fait al tour.

La damo dal castèl n'èro vengudo fado ;
Auriò pas passat un soul jour
Sens i fa quauquo amagnagado.
Es be mai, dal noum de Ratou
Amistousoment l'apelavo.
Dins lou clot de sa ma, pus mouflo que'l coutou,
Lou groumand, que de fes manjavo !
Aquel tems ero bèl, mais durèt pas toujour :
Las ouros dal bounur galaupoun à la filo.
Per abita la grando vilo,
Lou segnou quitèt soun sejour.
Dins las mas d'un fermiè, que risiò qu'à-prou peno,
Per malur lou chaval toumbèt.
Lou goujat, en pensant qu'èro de bouno meno,
Sens se counsulta lou mountèt.
Lou mal acoustumat fa boulinga la sèlo,
S'escalabro pertout, se piqueto tout court,
E, d'un ruguet, aquel falourd
Al cavaliè 'stendut enfounso uno coustèlo.
Pensas se lou fermiè crenguèt de lou maca.
Talèu que lou pousquèt embarra dins l'estable,
Grands cops de rastelats, i' caressèt lou rable.
D'uno vous de trouncire à lou faire arruca,
Bramavo, vieulet de coulero :
« Couqui ! marrit capoun ! troutaras à la fiero. »
De fèt, tres jours après, sens cerca lou darniè,
Lou vendèt a-n-un mouliniè.
Aqueste i'espoulsèt sul rastèl de l'esquino
Dos grossos sacos de farino.
Coumo acò dal fermiè, moussu faguèt lou fièr :
Uno saco sioguèt crevado
E la farino escampilhado ;
Lou gros fouet nousilhut i'espelhinsèt lou quèr.
Lou mouliniè furious, en sacrejant recargo ;
Cinglo, recinglo lou bardou ;
S'i quilho de plen vol, s'arregusso la margo,
E, sus la bourro de Ratou,
Flieu ! flau ! jogo la serenado,
En t'-i cridant : « Pendard ! segur l'as pas panado. »
Ratou, gimblat dal pés, brounchèt e parrabast.
En se levant, disiò : « Qu'es duro, la ficelo !
« Va vesi que trop tard :

..... *A lou que vol pas sèlo.*
» *Dieus douno bast.* »

LOU GUIRAUT-PESCAIRE

Sus lous bords d'un estanc ount l'aigo clairejavo,
Un Guiraut-pescaire gueitavo.
Dins las gaugnos das rocs, lous peisses escarnits
Roundoment s'eroun rejunits.
Lou bourrèl i disiò de soun toun pus doucille,
En se bagnant lous peds jusquos al cabilha :
— « Amics, cresès belèu que vous volgue engulha ?
» Anas, ei l'estoumac tranquille ;
» Sens crento poudès varalha. »
Lou couqui l'aviò trul ! Despei la davant-velho
Picoutejavo erbo amai felho.
— « Oh ! se couneissiòs mous proujèts !
» Veni tant soulomen vesita mous sujèts
» Per i'acourda gracio sus gracio »,
Countunièt d'uno vous tres cops pus bounifacio.
« Passiounat per la pas, veni, caris amics,
» Puni lous passo-dreits que souvent as petits
« Fan lous grosses d'aqueste mounde.
» Aprouchas-vous, parlas vite, braves peissous ;
« Que cadun aici se debounde
» Sens cap de geino ni faiçons....
» Qu'es acò ? tout es mut ! Pas un, un soul que vengo ! »
Al pus naut d'un piboul de fresc assimatat,
Uno agasso qu'aviò 'scoutat
I cridèt : — « *Es la pòu qu'i cacheto la lengo.* »

Achille Mir

LA FESTA MAJOR[1]

I

Fa temps que té malaltia
la povilla de ca-Valls ;
al capsal del llit la mare
no fa res mes que plorar.

[1] Catalan.

— « Ja repican, mare meva ;
la festa majó' es demá ;
¿ no sentíu com van pe'l poble
collas de fadrins cantant?

Jo'm vull llevar, mare meva ;
mon promes m'está anyorant ;
si sab mi no balla á la plassa,
¿ ab quin' altra ballará ?

Lo vestit de las diadas
es lo que m' he de posar ;
¡ endressada ab tal vestit
vaig ballá' ab ell l'any passat !

Las arrecadas han d'ésser
las qu'ell me va regalar ;
sinó son aquellas, mare,
no cal que me'n portéu cap.

¡ Quinas riatllas que sento !
¡ quinas ballas que farán !
¡ quantas fadrinas que passan !
mare, deixáum'hi anar. »

La nina esguarda á sa mare,
mitj-riguent, plena d'afany ;
la mare esguarda al Sant-Cristo,
llagrimejant raig á raig.

Y se senten fent tonada
veus de cors enimorats :
son los fadrinets que venen,
venen pe'l carrer, cantant.

Ja han girat la cantonada,
ja se senten mes los cants ;
ja la jovensana colla
es al devant de ca-Valls.

Llavors la povre malalta
sembla que's vulgui axecar.
— « Aturáuvos, aturáuvos ;
aném y cantem plegats. »

Peró 'ls fadrins no la senten,
y passan que passarán.

y la tonada s'allunya
com un aucell que se'n va.

II

Festa major benvolguda,
ja fa un any que t'anyorém ;
veniu tú y la primavera,
totas dosetas ensemps.

Se fon la neu de las serras ;
rumbejan los violers ;
esclata un axam de rosas
á cada petó del vent.

En cap lloch del mon s' hi troba,
en cap lloch tant bé de Déu ;
aquí si que un hom' pot viure
sens que calgui anyorá' 'l cel.

Al meu poble hi ha balladas
hont hi va tot lo jovent ;
sa y enllá esguarts y amoretas
d'abondó com los ramells.

Hermosa cada fadrina
fa brasset ab son promés ;
oh ! ¡ bé son tots aquells joves,
papallons d'un bon verger !

Mes ay ! un fadrí sospira
y está allunyat dells demés ;
esguardáu bé sas parpellas,
rojas y humidas las té.

En un recó de la plassa,
ombrívol y trist s'asséu ;
ni dels que ballan s'adona,
ni 'l to de la cobla sent.

De sopte paran las ballas,
los crits, la gatzara, 'l pler ;
fadrins y ninas fan rengla
al capdevall d'un carrer.

Per lo carrer ve un enterro
voltat de llarch seguiment ;

la caixa es blanca y gornida
de ponzellas de roser.

Lo fadrí que sol estava,
esclata en plors, fa un gemech,
s'alsa, vers la caixa corre
y diu : « Me'n vull anà' al cel! »

Y á ca-Valls en trista cambra,
devant d'una negra creu,
ajonollada una mare
plora y resa tot ensemps.

La malalta ja está bona ;
per ella no sofríu gens.
eixa nit miréu l'espay ;
hi veuréu un estel mes.

J. Martí y Folguera.

PERO AHONES [1]

Pe'l desìg esparonat
y l' ambició per senyera,
ab seixanta cavallers
n'Ahones va á fer la guerra.
Ab lo Bisbe son germá
avinença tenen feta ;
de lluytar per llur profit
contra lo Rey de Valencia,
y si bé sab que á Terol
lo Rey d' Aragó l' espera
(puix tres setmanes fa ja
va citarhi á la noblesa)
no vol juntá' ab les del Rey
sa senyorial bandera,
ni dels castells guanyats vol
que lo séu Rey se'n gaudesca.
Y aixis va, tot fantasiant,

[1] Catalan.

fent trotar son cavall negre,
y ja li pinta 'l desìg
castells y viles sostmeses,
quan prop Calamoxta vèu
aixecars' gran polsaguera
qu' un estol de cavallers
deixa vèure al desvaneixers'.
—¿No 'm diriau, en Martí,
si coneixèu als qui vénen?
— Es, si no m' engany, senyor,
del Rey Jaume la senyera.
— En mal punt los hem trovats;
¡si trencar camí poguessem!...
— No podriam, que ja 'l Rey
de parlarvos vos fa senya.
Y envers lo Rey tot anant
sent n' Ahones forta pena,
puix perduts vèu los castells
que poch ans ben séus se 'ls creya.
— Pero Ahones, diuli 'l Rey;
¿què us fèu prop de la frontera?
— Anam en terra d' alarbs,
en contra 'l Rey de Valencia.
— Parlarvos d' açó volem,
veniu, donchs, á Burbaguena.
— Senyor, prechvos no 'm tardáu,
mon germá, 'l Bisbe, m' espera.
— N' Ahones, poch vos tardam
per vindre ab Nos una leuga:
Veniuhi ab los cavallers
ço que dirvos hem, que ho senten.—
Malgrat n' Ahones cedeix
que 'l turmenta la superbia,
mas tot dihent que li plau
va ab lo Rey á Burbaguena.
Y 'ls d' Ahones y 'ls del Rey,
si be fills tots d' una terra,
segons s' esguardan entre ells
forasters y enamichs semblan.

. . . . . .

F. Pirozzini y Martí.

L'AUBO[1]

A L'AUBO PROUVENÇALO[2]

La niue vai e lou jour vèn.

Aubouren nòstis amo en-jusqu'à Diéu ! Es l'ouro
De s'abéura de caste amour :
Di poutoun de la Muso ai senti la cremour ;
De la joio moun amo plouro,
E i'a plus rèn que la desflouro,
Aro que de l'iver an fugi li brumour !

Aro que lou front blous de l'Aubo clarinello
Parèis dins lou cèu trelusènt,
E que, dins l'estrambord de moun cor fernissènt,
Vese sus la mar blanquinello
De l'Amour póuja la pinello,
E li pople vers éu courre trefoulissènt !

Aubo de la Prouvènço ! Aubo de la patrio !
De toun front mostro-nous li rai ! —
Dins soun malastre, dins soun dòu, dins soun varai,
Lou pople, espèro, te destrio ;
O soulas ! qu'à noste azur briho !
Lou pople, vers ta lus, abrasama se trai !

Lou pople a fam de tu, coume la sabo morto
A fam di poutoun de l'estiéu ; —
Coume au fio calourènt dóu grand soulèu de Diéu,
La naturo tresano. — Forto,
Béu la vido que recounforto
La nacioun, e tresano à toun fio renadiéu. —

Li cimo dóu Ventour, li causse di Ceveno,
Resplendisson de ta clarta ;
Sies lou rebat divin de la santo Bèuta,
E, tre te vèire, dins li veno
Lou sang boui, e dins nautre aveno
L'amour de la patrio e de la liberta !

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.
[2] L'*Aubo prouvençalo* es uno Soucieta literàri prouvençalo establido, à Marsiho, pèr l'estùdi e l'espandimen de nosto lengo. (*Noto de l'auteur.*)

. . . . . .

Disias, o Mescresènt : « La Souleiado es morto ! —
» Es toumba, lou cimbèu di fort ! » —
Mai Diéu de soun amour inoundo nòsti cor,
Nosto Fe briho enca plus forto,
E Mount-pelié nous recounforto,
En nous cridant : « S'es escoundut, mai noun es mort !

Noun, es pas mort ! Soun fio dardaio eterne, e cremo,
E, calourènt mai que jamai,
Marido si caresso i poutouno de mai :
— O desbord de vido supremo ! —
Vers éu nosto amo ardènto remo,
Vers éu, qu'es la flambour dóu celèste Verai ! —

Es pas mort ! Vès, — i cimo ounte la niue mestrejo,
L'Aubo se mostro ! - Clarinèu,
Lou jour coussejo l'oumbro ; e, dins l'espàci, lèu !
Tre que sa flamo d'or clarejo,
Lou mounde tresanant s'eigrejo,
E s'escrido : Es la Vido ! Es l'Amo ! Es lou Soulèu ! —

Es lou Soulèu ! — Venès, à sa vivo esluciado,
Durbi vòsti pitre arderous.
O vautre ! de l'Idèio e dóu Bèu amourous !
Diéu lou vòu ! — Venès ! — A raiado,
L'Amour trai sis escandihado !
Venès ! o meissounié ! que nòsti blad soun rous !

Diéu lou vòu ! Que lou Pople, à-n-aquèu crid sauvaire,
De joio e de fe trespourta,
Se descadène ardènt e mescle soun canta
Au cant divin de si troubaire.
E, tóutis ensèn, triounflaire,
Qu'entounon, davans Diéu, l'inne de Liberta ! !

L. Enrione (J. Monné).

LOU PROUMIÉ POUTOUN [1]

Initium amoris.

Lou mounde èro tout nòu. Adam e sa coumpagno
Vivien despièi un jour dins l'Eden embauma ;

[1] Provençal, sous dialecte d'Avignon et des bords du Rhône

Sabien pancaro bèn ço qu'es que de s'ama;
Estrenavon li flour, lou soulèu e l'eigagno !

Mai lou segound matin, quand la verdo campagno
Se revihè sout l'iue de l'astre abrasama,
Rescountrèron toui dous si regard aflama
E ie venguè subran coumo uno douço lagno !

Alor en meme tèms, sènso saupre perqué,
Dins lis èr atupi si bouco se cerquèron
E, s'estènt atrouvado, un moumen se touquèron !

A-n-aqueu brut divin lou mounde restè quet :
Aplanta sus si brout lis aucèu escoutèron...
E lis ange, jalous, d'eilamount regardèron !....

M. Frizet.

L'UMNE DES UMNES[1]

« On veut trouver la vie dans ce qu'on aime. »
(St. Augustin.)

I

La Sulamido Que ta bouco mi poutounege !
Car tas caressos ieu envege.
Toun espiguet es bonoulent,
Toun noum flairo coumo l'enguen,
E per aco t'aimou las jouves.
Tiro-mi ves tus jout lous rouves ;
Ai deugut ana ves lou rei :
« Veni, m'o ditz; dejout ma lei
Pos ti gausi, embé ieu rire.
Afourti que si pot pas dire
Dous lou vi coumo toun amour.
Veni que t'aimarai toujour. »
Bruno sui, ô Jerusalencos !
Mais mai que tendos Kedarencos
E que ridèus de Salamou
Plai ma bristoulado coulou.
Piei pode b'estre coulourado,
Que lou sourel m'o regardado
Quand mous fraires per ieu marrits
M'òu mandado garda las vits.

[1] Languedocien (Cognac et ses environs).

Mais ma vit, ieu, l'ai pas gardado!
O tus, de cau vole estre aimado,
Digo ounte paisses toun troupèl;
Ounte, abrigat d'un vert ramèl,
Jases sus lou miejour. Sens estre
Preso à rouda dins lou campestre,
Lien de tous coumpans passarai
E ves tus à cousso vendrai!

Las femnos Perque pos pas estre emblausido,
Tus, entre las femnos poulido,
Seguis dounc las fedos de tras
E marcho fins que troubaras,
En butant tas cabros, per chestres,
Lous pastres dins las tendos mestres.

II

. . . . . .

La Sulamido Escoutas! Aco's sus lou serre
Lou mieune aimat que mi ven querre!
Vo mounts e colos trenpassant,
Coumo uno gazelo raidant.
Darriès de l'oustau el s'arresto,
Per lou cledas passo la testo
E fo pinchou. Vese brilha
Sous iels e si met à parla :
Levo-ti, sou-dis, moun aimado,
La sasou d'iver es passado ;
Des plejoires sen deslieurats,
I'o de flouretos dins lous prats.
Veni, qu'aro pertout si canto.
Enlai s'ausis la voutz toucanto
De la tourtouro as recantous
La figuieiro fo sous bourrous.
Sus la colo, la vigno en taro,
Coumenço d'embasma la naro.
Migo, levo-ti per veni,
O ma pouloumo, sens freni,
Dejout la roco qu'es baumudo ;
E que de ieu siague entendudo
Ta douço voutz, e qu'esmougut,
Remire toun vist counougut;
Toun vist, quand saras desvelado,
Ma tant poulido, moun aimado.

Lous fraires Coucho rainards e rainardous
Que venou degasta las flous,
Las flous qu'adeja fo la vigno!

. . . . . .

La Sulamido La niech cercave sus moun jas
L'amic que li troubère pas.
Mi levère dounc : per carrieiros,
Per plaços e per escoussieiros,
Sens lou trouba vau lou cercant.
Per asar, tout en caminant,
Rescountrère en vilo la gardo :
« Digas, lou qu'aime si retardo;
L'aurias pas vist? » E, lèu après
Lous avedre laissats darriès,
Moun tant aimat, ieu, devistère ;
Adounc per la man lou prenguère
E lou daissère pas ana.
Ieu, voulici davans lou mena
Dedins la cambro de ma maire,
Ounte de ieu filhèt, pecaire.
Agarrigues pas moun amour;
S'encaro es pas vengut soun jour,
Vous en pregue, Jerusalencos,
Per las gazelos mountagnencos!

III

....

Salamoun Coumo tus, migo, n'io pas gaire :
Sies poulido, sies moun amour.
Darriès toun vèu semblou toujour
Tous iels lous iels de la pouloumo ;
Tous pèusses mi pareissou coumo
Lou bel e fouligau cabrat
Que s'ajasso sus Galaad.
Mais tas dents blancos e menudos
Sou coumo de fedos toundudos
Qu'ensemble tornou de la fous,
Toutos maires d'agnèls bessous.
Ta bouco semblo carminado;
Toun parla mai que mai m'agrado.
Tas gautos, jout lou vèu baissat,
Sou d'un poulit rouge encarnat.
Toun col es, dessus las auturos,
La tourre pleno d'armaduros,
Ounte si pot veire penjats
Milo escuts en tieiro alignats
Toutes paveses de ferouges.
Tes tetinos mi sou d'anouges
Entre lous elis pasturgant.
En lou fresc del jour esperant
Anarai al mount de la mirro,
Al piech ount l'essés si respiro.

Que sies perfacho en ta beutat,
Migo, en tus res noun es tarat!
....

La Sulamido Dourmissiei: velhavo moun cor
Quand l'aimat arribet dins l'ort.
« Doubris-mi, sou-dis, sies ma vido,
Ma pouloumo, moun adoumplido!
D'aigage ieu semble acatat;
Sus moun pèu la niech o plourat. —
Doubris! — Mais sui desabilhado:
Coussi lèu sariei azegado?
Ai lavat mous peses al rieu
E vos que lous salligue ieu?»
Quand per la fenestro passavo
La man de l'aimat, boulegavo
Per el moun cor. A moun aimat
Venguère doubri lou cledat:
Mas mans de mirro degoutèrou
E mous dets enguentats ragèrou
Sus lous garniments del beroul.
Veniei doubri, mais el adoul
Seguèt p'aqui davans la porto!
Enfadesido e miejo morto
A causo qu'el m'aviè parlat,
Lou cerquère de tout coustat
Sens lou trouba. Ieu lou sounere,
Respoundèt pas. L'anave querre,
Quand dins la vilo si troubèt
La gacho qu'orro m'atupèt,
Quand lous gardos mi desvelèrou
E fosso de mau mi faguèrou.
Jerusalencos, se troubas
L'amic causo de moun percas,
De que li dirés? Qu'amourouso,
A causo d'el soui malerouso!

IV

... .

La Sulamido Ieu davalère dins lou vau,
Ves lous nouguiès, per veire un pauc
Se la vigno gaire getavo,
Se lou mieugranié bo flairavo.
Mais moun cor trop lien mi butèt;
Ailas! el mi despartiguèt
Des carris de ma gent ardido.

Las Sulamidos Reven, reven, ô Sulamido!
Reven, reven, que ti veguen!
Ce qu'en elo tant es plasent,

Es soun gaubi, quand sus l'auturo
Danso e trepo embé vesiaduro.

SALAMOUN Qu'emb soun caussament tous penous
Sou poulits, filho al sang courous!
En veguent toun anco redouno
Ieu pense al coula que faissouno
L'ome enjincous; mais un tarou
Qu'espandis uno bono audou
Es ta talho; e toun se m'o l'aire
De moulous de blad en un caire,
D'elis brilhans environats.
Atambé dous lusents bichats,
Pasturgant dessus las coulinos,
Sou lou retrach de tas tetinos.
Toun col, coumo l'evori blanc,
Fo'no toureto. De l'estanc
Que vo d'Héseboun à la porto
De Beth-Rabbim, en quauco sorto,
Tous iels lindes òu la clarou.
Cau vei de toun nas la roundou
Penso à la tourre libanenco
Virado ves la damasenco.
Ta testo retrais al Carmèl,
E toun pèu de coulou roussèl
Al pourpris de rei, quand si cèlo
Dejout uno fino garbèlo.
Que siès galhardo, moun amour,
Agradanto e lifro toujour!
De la paumo as lou port, poulido.
Ta peitrino desenclausido
Fo veire de datils dous lians.
Dise ieu : des ramèls penjants
Agantarai sautant la pigno!
Que siè toun se coumo uno vigno
Ount lou rasim es estacat;
Que siè toun alè perfumat
Coumo la poumo cidounenco,
E ta bouqueto coumo uno enco
D'ounte lou bon vi rajarò
Per l'aimat quand s'assoupirò.

LA SULAMIDO A moun aimat mi sui dounado,
Ves el vo touto ma pensado.
Veni, veni, moun tant aimat!
Quand del jour veiren la clartat,
Anaren as camps per nous jaire
Jout lou ciprès; anaren faire
Un tour dedins lou vignarés.

Aqui veiren se i'o pas ges
De proubajos que lèu sourtigou
A las vits de flous qu'espeligou,
Se lou mieugraniè flouris pas;
Aqui tus iei moun cor auras.
La mandrigoulo es embasmado,
Aven de frucho à panieirado,
De vielho e de nouvèlo, amic,
A las portos de nostre vic :
La t'ai gardado. Oh ! se ma maire
T'aviè nourrit, s'eres moun fraire,
Deforo ieu ti cercariei
E sens crento t'abrassariei
Sens jamai, embé malincougno,
Mi veire pleno de vergougno.
A moun oustau per ieu menat
Ti veiriès à plec abeurat
De vi bo touto la semano
E de moust fatz emb de mieugrano.
Que pause sus toun bras garèl
Ma testo e sarro-mi, fisèl,
De toun bras drech. Coumpagnos, aro
Redoublés pas ma peno amaro ;
Derevelhés pas moun amour
Davans que siè vengut soun jour !

V

....

La Sulamido Jout la poumieiro t'ai gagnat.
Es aqui que t'o fisançat
La que t'o fatz, la qu'es ta maire.
Commo un sagèl, se vos mi plaire,
Prend-mi sus toun bras, sus toun cor.
L'amour es fort coumo la mort
E la douço amistat, sa sorre,
Fermo coumo l'anfer tant orre !
L'amour es lou fioc lampejant :
Qu'as pas jamai vist s'amoussant,
Jout las aigos que lou coubrissou.
.. ..

Le pasteur Fesquet.

L'ERAUT [1]

O Muso ! aigrejo-te ! fau tournamai canta :
Dau felibre galoi, de bonur espanta,
Brusis la vous armounìouso ;
Lous jocs dau Gai-Sabé tournamai sou duberts.
Aval dins Mount-peliè, vese das lausiès verds
Flouteja la ramo courouso.

Anen, zou ! canten doune en l'ónou de l'Eraut !
Verai, ma vous es breto e moun toun un pau rauc :
Siei qu'un efant de las Cevenos;
Mais, s'ai jamai sachu traire un inne valen,
De moun parla mairal pamens l'amour ardent
Enfloco lou sang dins mas venos.

Es per amor d'acò que, troubaire, ai ausa
Pessuga ma zambougno, Eraut, per te lausa,
Tu qu'a la lengo enamourado
De tout tems dins lou mounde as fa trelus tant bèu,
E n'en fas dardaia, iuei, lou nouvèl calèu
En n'empurant l'escandilhado.

Es tu qu'au Mejan Age, au mitan dau sagan,
Quand lous omes dau Nord, coumo un brut d'auragan,
Boumbissièu sus noste terraire,
Es tu que dins un boul de vido e d'estrambord,
De nostes fiers ajòus enauraves lou cor,
A la vous de l'ardent troubaire.

Coume un rai de sourel, estrassant lou tems sour,
De sa vous fermissento, el, sus tout lou Miejour,
Revieudavo l'espèr dins l'amo.
Beziès e Carcassouno, à l'ardou de sous cants,
Vesièu creisse à cha pau au cor de sous efants
O liberta ! ta puro flamo.

Dins la guerro o la pas, adounc s'espandissiè
La lengo dau païs ; de pertout s'ausissiè,
Tals que d'aucèls dins la ramado,
Lous troubaires d'elèi enaura lus cansous,
E lou mounde vesiè dau Gai-Sabé las flous
Faire sempre belo pourado.

Mais, uno fes passa lous bèus jours, piei venguè

[1] Languedocien, sous-dialecte d'Alais.

L'ivèr e sa magagno, e tout s'esvaniguè ;
Cantè plus, la gaio aucelino,
Qu'uno aurasso de mort boufavo d'eilamount;
E l'astre patriau, quand venguè soun tremount,
S'esquilhè dins la nivoulino.
....

L'Abbé E. Aberlenc.

LOUS BOUQUEIS DE LA JANA [1]

Un lendoumà de Notra-Dama-d'Ou,
Quatre frais, touts pariès de figura e de talha,
A coutat de lur pai, qu'era vitit de dòu,
Parlaven sur un banc, au ped d'una muralha.
Lou pai lur disiò : « Mous amis,
L'aucèu n'a pas toujour de que fa 'na gourjada
E las saumas n'an pas touts lous jours de civada.
Mas las belhas, mas las fermis,
Que travalhen touta l'annada;
Se moquen de l'eitieu couma de la jalada.
Entau ne fai pas lou lusert
La pissa-rata, ni la serp,
Que se sarren lou flanc e passen sens ventrada
Lou grand careime de l'iver.
Que nous sert de minjà notre sadour si, quante
Lou printems boueissa lous graniès,
N'i'a pus ni lard ni pa, ni vi sur la taula ante,
S'eichaudaven lous cousiniès ?
Eicoutàs-me : Dempei que votra mai ei morta
(N'i pense jamai sens sufri),
Ai cinc mainageis à nurri.
Si votra pita sor qu'à guet ans n'ei pas forta,
Vous ou sès touts dau mens dau pus joine à l'ainat.
Sès touts fiers ; la peitrena ei bouna,
E l'ei vieu couma un ei de mouna,
E dau ped lesteis couma un chat
Que vai d'un soulet saut de la cava au jucat.
Aura, qu'ei lou moment de purà, paubreis droleis.
Qu'ei lou moment de se quità
E de parti per 'nà goustà
Alhours lous viròus e lous boleis,

[1] Périgourdin (Mussidan et ses environs).— L'*a* au singulier (fina e féminine) = o. *Figura*, *talha*, se prononcent *figuro*, *talho*.

Veiqui per vous touts
Quauqueis sòus ; partajats-lous.
Embrassàs-me e boun vouiage !
Dins dies ans, jour per jour, sias tournats. Lou pus sage,
Lou pus abille en soun meitiè,
Queuqui sirò moun eiritiè.
— Adieu, dounc, Adieu, pai !» disserant is.

La Jana

Lur pita sor, couma is partian deijà
Daissèt sa quonoulha de lana
E soun fusèu que n'en era charjat.
« Ah ! jamai pus belèu vous veirai, disiò-t-ela,
Mas si fau se quita dins queu triste moment,
Disset-ela en purant jous sa coueifa de tela,
En souveni de iou prenès caqui dau men.»
E, lesta couma una sensillia,
Tout en seguent, la paubra filha,
Lou grand vargiè toujour nete e toujour semnat :
« Pierre, prend co d'aqui, disset-ela à l'ainat;
E tu, Francei, e tu, Batista,
E tu, Jacque, prenès. Sirai jamai si trista
Dins lous grands jours d'eitieu, dins lous longs seis d'iver,
Quand pensarai qu'aubludàs pas la Jana;
E siò, sur terra, siò sur mer,
Gardàs moun souveni couma una bouna grana. »

Lous frais, tristeis couma la mort,
En gemant couma fai lou vent dins la pinieira,
Embrasseran lur pita sor.
Pierre aviò sus sa boutounieira
Un eipija de blat lusenta couma l'or,
E Francei sur la soua pourtava
Un pitit bout
De chanebou;
Batista, d'un lauriè tout flurit se carrava,
E lou pus joine aussi d'una rosa bien brava.

Tanlèu surtis de la maijou
Ante quatre routas passaven,
Chacun prenguet la soua. Las quatres routes naven :
A Bourdèus, à Lioun, à Toulousa, à Paris,
E chacun d'is s'en vai soulet pel lou païs.

Peire, la jamba poussieirousa,
Coumo aprechava de Toulousa,
Eipiava soun eipija, e disiò : « Blat dau cèu,
Eipija blounda, gru roussèu,
Souveni de ma sor, cousselha-me, t'en prège.
Dieu t'a facha barbuda, as pla de la rasou.

Tira-me de l'aiga ou me nège
Que vau-iou fa? dija-me-z-ou. »
Leidounc, couma si quela cipija era animada,
Peire entendet 'na vouas, douça couma lous vents,
Que bressen las flours dau printems :
« Las flours se plasen dins la prada,
Lou blat sur lous seilhous, lou lusert dins lou plai,
Ante flurit lou mei de mai,
La tourtre dins lou boueis e, sur la vits felhada,
Lou linot qu'a tacat de rouge soun parpai,
Las pus bravas chansous s'auven dins lou vilage;
La filha gui ei pus genta e lou garçou pus sage
E lou bounur ei qui pur tot que lai. »

Peire vesiò Toulousa au louen e s'aprechava.
S'aretèt cop-sec. Restam qui,
Disset-eu, en boueissant sa jauta que rivavo,
T'ai bien couprei, pitit bouquet, merci.

Au bout d'una granda semana,
Francès entrèt dins Lioun, soun flouquèu
De chanebou sur soun chapèu.
Lou paubre bouquet de la Jana
Era tant sec couma un brouchou,
E Francei li disset : « Flouquèu de chanebou,
N'i'a pas d'argent chas iou mai que chas tus de saba,
E lou pus sec de nous autreis qu'ei iou.
La cherbe e lou bounhur, tout coumença e tout chaba.»
— Paubre einoucent, paubre garçou !
Fau pas parlà de ça qu'un counei gaire,
Lou cementeri prend pai, mai, toutoun, nebout
Medeci mai roudiè, fauchaire, meitivaire,
E lou teissiè couma lou cherbenaire;
Rede couma un bilhou, chacun s'en vai purri
Au bout d'un chami sens viradas,
Entre quatre pos mau juntadas ;
Mas la cherbe pot pas mouri.
Qu'ei quand davala au tei que sa vita coumença,
Couma fai lou jitou que trauca sa semença,
L'un me fai soulelhà, l'autre me fai nejà.
Cambe d'os m'an cassat votras bargueis, bargieiras ?
Me penchenent à cop de barra e fau plejà
Mous paubreis piaus de cent mila manieras.
Vira, fusèu;
Roula, gussèu;
Sauta, naveta;
Brundis, meitiè;
Urdis, teissiè;
Marchand, pleja ; courdiè, tors ; marin, galafeta.

Sur lou batèu,
Sur lou vaissèu,
Ufla-te, vèla.
E sur la tèla
Couma un martèu
Tuta, peitèu
Bourra sur ela.
Cours, gulha, fai segre lou fiau
Pus fort qu'una chadena e rede couma un pau;
Cable, porta un fardèu; corda, mounta las selhas.
L'aubra, quand l'acha l'a mourdut,
Fai lou guinchà, fai lou toumbà charjat de felhas.
. . . . . .
Un pau pus flocha
Sona la clocha.
Fai sechà lou linge eitendut.
Permena-te dins las poulelhas;
Fai credà lou chaucha-grapau.
Morcha de fouen, eitufla à las aurelhas
De la jument e dau chavau,
Rand-lous legiès couma las belhas.
Endurmès-vous dins mous lingòus,
Reinas, bourgesas e bargieiras;
Entourtilhàs-vous sur lurs còus,
Tulleis e dentelas legieiras.
Lou pelhaire, à la fi,
Me prend. Paubre pitit.
Per tu qu' ei pla finit,
Disen las mainagieiras;
Tu que fugueras de boun bri,
A degun aura fas enveia.
— Paubras sotas ! jamai ne more tout entiè ;
Parte pelha, torne papiè,
Lusent e blanc couma neveia. —
. . . . . .

Auguste Chastanet.

LOU PROUCÈS DE CARMENTRAN[1]

Moun bon, moun bèu, moun brave e benura litour,
— Tóuti li bèn dóu tèms fugon, baste, à ta sousto !—
Se siès di despichous qu'un parla gras desgousto,
Vires pas lou fuiet. Doumaci que l'autour,

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

Senso jamai sourti d'uno limito ounèsto,
A degu parla gras d'uno fort grasso fèsto
Qué se passo un jour gras e lou pus gras di jour.
Se siés pamens tenta, se te fau que d'eisemple
Pèr metre ta counçiènci e moun obro à soun dré,
N'as que de naseja quauque pau dins lou temple
Di grand literatour de tóuti lis endré :
Pren Gœthe l'Alemand, pren lou Frances Racine,
Li delicat, parai, ie viron pas l'esquino, —
Eh bèn ! ie trouvaras ce qu'ai de pus risqua;
A leva que mis ase, un pau miéu eduqua
Que si chin[1] e que si carogno de sourcièro[2],
Fan rèn que dins l'oumbrun e rèn que pèr carrièro.
Ço qu'éli fan s'un tiatre ensouleia de gaz.
Aro, moun paure ami, se vos faire lou pas,
Se n'as plus de remord e se plus rèn t'arrèsto,
Podes te i' asarta sèns te tapa lou nas.
E se, te sentènt san di pèd jusqu'à la tèsto,
Mangés bon, beves fres e degerisses bèn,
Te metes pas, crei-me, gaire en peno dóu resto;
Pèr ana jusqu'au bout, risques quasimen rèn !
....

Placide Cappeau.

BELAUD DE LA BELAUDIERO[3]

Coupas leis alo d'un aucèu,
Per que vole plus dins lei cèu ;
Tre qu'aura leis alo coupado,
En l'er prendra plus sa voulado :
De pròchi l'ausirés canta.
Mai de que dré, dins uno gàbi,
Pèr li faire veni la ràbi,
Li raubarias sa liberta ?

Belaud, emé la gaugno palo,
Eu, qu'amavo l'èr e l'espai,
Pèr poudé despleiga seis alo,
E qu'èro toujour lèst e gai ;

[1] *Les Plaideurs.* — [2] *Faust.*
[3] Provençal, sous-dialecte d'Aix et de Marseille.

En presoun, de longo cantavo,
Un moumènt dous e l'autre amar ;
A sa vidasso de soudard,
Em' à sa jouvènço pensavo.

Ei bellei chato d'Avignoun
Revenien sempre sei pensado :
Villo de passatèms gloutoun,
De soulas, dau cèu benurado !
Mei vièis ami dóu tems passa,
Ounte sias, Saunié lou dansaire,
Berardi, Mernié, moun coumpaire,
E tant d'autre que l'i'ai leissa ?...

Bèu Carpentras, leis andouieto
De toun aubergisto Damian,
D'alin, me fan enca ligueto ;
Co d'éu, l'i'avié de ris autian.
E tu, poulido Reimouneto,
Bello Arlatènco eis uei fendu,
Ounte lou sero èrian rendu
Pèr te veire... e béure fiheto.

Salut à mei bouen eadet d'Ai !
Martin, Gautié, que ma jambougno
Cantourejavo tant e mai
Dins lei banquet, sènso vergougno :
Vièi Jué de la Fèsto de Diéu !
Dóu rei Reinié, dóu Mejan Agi,
Eici m'estrégni lou gavàgi,
Noun sàbi se siéu mouert o viéu!

En debanant aquelo escagno
De souveni, dins sa presoun,
Fasié de castèu en Espagno,
D'*obros e rimos!* de cansoun.
O bello lengo de Prouvènco !
As agu toujour lou poudé
D'aduerre, sus lou bout dei det,
A teis enfant forço e paciènço.

Sènso tu, qu saup quand de còup
Auriéu trouba la vido amaro ;
Dóu moument que me fasié pòu,
Cantàvi, coumo uno chincharro :
En cantant, pensas plus en rèn.
Es ansin que la Belaudiero.

Sènso soulèu, dins la sourniero,
Enduravo peno e tourmènt.
. . . . . .

Marius Bourrelly.

AS CAMS

L'ESTIEU

« ... Quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux ! »
(Fénélon.)

Jès ! quuno secado !
D'aigo, pas en loc !
Ma gorjo empastado
Boulis à grand foc.
Las founts soun taridos.
Lous recs soun à sec:
O ! calous marridos !
Nous metès à plec !

La caud estaseno :
Sien en plen estieu.
Ne perdi l'aleno,
Soui mai mort que vieu.

La rastoulho brullo,
La peiro boulis;
La coulobro es rullo,
Res l'estrementis.
La cigalo canto
Soun re-re, ra-ra;
Lou lausert s'espanto,
Tourno s'embarra.

La caud estaseno:
Sien en plen estieu.

[1] Languedocien (Minervois, Azillanet et ses environs).

Ne perdi l'aleno,
Soui mai mort que vieu.

Lou rainard s'acato:
Finto la perdis
Que joust uno mato
Cougo dins soun nis.
La gragnoto poulso
Al ran d'un grapaut,
E la talpo beulso :
Es mari, fa caud.

La caud estaseno:
Sien en plen estieu,
Ne perdi l'aleno,
Soui mai mort que vieu.

Lou capela volo,
Lou greule dourmis;
Un taissou redolo
Al ped d'un ciris;
Moustelo e faïño
Gaitoun lou verdous;
L'abelho mutino,
Volo sus las flous.

La caud estaseno :
Sien en plen estieu.
Ne perdi l'aleno,
Soui mai mort que vieu.

Sestros fourmiguetos,
Pe'l rastoul segat,
Fasoun de renguetos,
En tirant lou blad.
Per las carabenos,
Demest lou sourais,
L'agram, las lacenos,
Lou rat prend repais.

La caud estaseno :
Sien en plen estieu.
Ne perdi l'aleno,
Soui mai mort que vieu.

La reineto, fado,
Mounto per l'oulieu;
La Prego-Bernado
Prego lou boun Dieu:

Lou ric prend pitanço,
Lou crabit fa'n saut :
Pel terme, tout danso:
Ieu, soui mort de caud.

La caud estaseno:
Sien en plen estieu.
Ne perdi l'aleno,
Soui mai mort que vieu

Tout dins la naturo,
Tout aici n'es fier,
E la caud m'aturro;
Vengo lèu l'iver.
Qu'aquelo manjanço.
Pieuses e mouissals,
Fague pus bounbanço
Dins nostris oustals.

La caud estaseno:
Sien en plen estieu.
Ne perdi l'aleno,
Soui mai mort que vieu.

E. Gleizes

A LA LLENGUA CATALANA[1]

Encar hi ha cors que pregan no mes que en e tal

Encare vius ! ja 't sento ! debades gents estranyas
oh santa llengua nostra, t' enmortallaven ja;
lo cor, la llar, la casa, las valls y las montanyas,
y tot, y fins lo cel nos parla en catalá.

Ets mes bonica y dolsa que'ls cants del fadrinatge,
mes pura y mes llayrosa que 'l serenet de maig,
peró si cridas *¡guerra !* mes forta que l'oratge
quan bat l'espessa pluja que cau á raig á raig.

No hi ha lloch á la terra, per amagat que sia,
que alguna volta oh Parla, no 't senti ressoná' :
per tot arréu hont viuhen fills de la patria mia,
per tot arréu se plauhen parlar en catalá.

[1] Catalan.

¡ Y qu'es dols allá enrera del mar, en llunyas terras,
pe'l catalá que's troba ferit d'anyorament,
sentí' la veu amiga que amplena nostras serras,
pogué' parlá' una estona sens traduhir l'accent !

Oh Llengua, n'ets tan dolsa, que tú la parla foras
que 'l cor esculliría sinó 'n tingués encar ;
tú fas blanir lo ferro quan planys y quan t'anyoras,
tú fas alsar las pedras quan cridas á lluytar.

Ja sé que per combátre 't s'axeca vil creuhada ;
peró per mes que rebis bravadas de veri
tú reviurás joyosa ; pot la tempesta irada
ser llarga, peró sempre ve l'arch de sant Martí.

¿ No heu vist que quan se posa una rira estreta,
si enferfeguéu de pedras y herbam lo pas tapat,
tota escumosa y blanca l'aygua 's revolca inquieta,
fins que 'ls costats esbotza y corre ab llivertat ?

Quan mes vulgan que mori la nostra Parla bella,
nos semblará mes dolsa, rebrá molt mes condol ;
la flor es mes bonica quan surt de la ponzella ;
quan surt dels núvols negres es mes lluent lo sol.

No tingas por, oh Llengua, per tú no mor lo dia ;
res podrán fer las collas que volen ton esglay ;
per mes furienta y llarga que la ventada sia,
los roures balandreja, peró no 'ls trenca may.
. . . . . .

Oh Llengua catalana ! oh Llengua dels meus avis !
mes dolsa que las brescas y que 'ls petons d'amor ;
jamay ta mel, oh Llengua, rebujaran mos llavis ;
te tinch com l'esperansa, á mitj á mitj del cor.

Jamay puch oblidarte ; los anys de ma infantesa,
las oracions primeras que l'ayre al cel s'endú,
las festas de ma patria, ma gloria, ma bonesa,
tot lo que mes estimo, tot m' ho recordas tú.

Pe'l gran amor que 't guarda, mon cor no té may treva;
totas mas poesias son catalans recors ;
y si mil cors me déssin, oh santa Parla meva,
ben catalans, t' ho juro, serian tots mil cors.
. . . . . .

MARTINET (MARTI Y FOLGUERA).

L'OMBRA DEL REY

—

..... La pátria
Sencera's trova aquí.

Quan les dotze campanades
de la nit, cayent pausades,
fan la terra estremordir,
de la tomba hont reposa
rebatentse en l'ampla llosa
van un mort á desxondir.

Ab sa espasa qu'arrossega,
sa corona que llampega
á la Mort faria por;
en lo llarch de sa ossamenta
bé s'hi vèu l'ombra valenta
d'aquell Rey conqueridor.

La portada desbarrota,
surt y mira y corra y trota
cavallé' en son pensament;
passa 'l mont, la vall, la plana,
de mitxjorn á tramontana,
de llevant fins á ponent.

Ab son vol d'águila altiva,
atravessa 'l mar y arriva
de Mallorca á n'als rocalls:
y mirant l'antich realme,
trova temples, dins de Palma,
qu'axecáren sos vassals.

Vá á Valencia la florida,
la sultana conquerida,
lo palau de ses amors;
la vèu plena d'or y sedes,
d'odorants tarongeredes,
y da palmes y de flors.

Quan ab pena se n'allunya,
passa l'aspra Catalunya
qu'un volcá li encén al pit:

[1] Catalan.

mira l'ample de la terra
y arreu trova pits de ferre
y arreu sent son esperit.

Y se 'n baxa á Tarragona,
apretantse la corona
de tres pobles fortament ;
á sa tomba torna á jaure
y la llosa dexa caure
aplanada, tot dihent :

— Rey en Jaume, Rey y pare,
los tres fills viuhen encara
y tots tres servan ta lley ;
tots veneran ta memoria,
tots ab gotx cantan ta gloria,
tots encara 't diuhen Rey.

Mentres serven tots ma sava
y ma llengua, *tot y esclava*,
guarden pura y sens'afront ;
des ma tomba arreconada,
per la sòrt de ma fillada
vetllaré, malgrat al món;

Mes si un jorn se desconexen,
si á estrangers jamay servexen,
jou d'esclaus los posarán ;
mes devall ma cendra irada,
los estranys sols trossejada
ma corona hi trovarán.

Desembre del 1873.

F. Matheu y Fornells.

LOU VEDEL D'OR[1]

Atal es Chiconel. L'alto mai que la bijo
Pracouò bufo per el ; lous gents que tracassijo,
Lasses de supourtà sus l'esquino un tal fais,
Reguinnou qu'alque couop e li virou lou cais.
Mais lous renegoments lou randou pas madeple :
I's trop acoustumat e li cal un boun teffe,

[1] Rouergat

Capable d'engendra proucès e d'argent round ;
Lou gagno mai d'un couop en presentant soun frount,
En lour risent al nas ; las gents qu'atal prouvoco
Li mandou trop souvent ou lou poung ou la broco :
— Boun ! boun ! acouò me val cent escuts, s'ou dis el.
Aquel ser, en efet, davans que lou soulel
Dins lou se de la mar aval courrio se jaire,
Noste ome dins soun liech atabé se vo traire ;
Gardo lou cap plegat e la nuech e lou jour,
E quand qualqu'un lou vich, i laugno de doulour :
Mais, per de couops, n'a pas gisses ou res que valho.
Après sieis ou set jours, moussu quito la palho ;
Cito que l'o batut, causis soun avoucat,
Crompo qualques temouèns, e, lou jour indicat,
El desplego soun cap, presento touto grosso
As uels del tribunal uno innoucento bouosso,
Uno loupio, per moio, aljado de vint ans,
Que despiei li a gagnat mai de tres milo francs.
Pracouó se n'es partit laugè d'or, la chicano
D'escuts ni mai d'amits ramplis pas la cabano.
E quand anet al cel plaija lou paradis,
Soun boursicot soulet disiò : *De profundis.*

. . . . . .

Cocural.

TRADUCTION DU *PANGE LINGUA* [1]

Canto, o lengo ! lou mistèri
D'aquéu glourious Cors Sant
Na d'un sen sèns vitupèri ;
Canto lou precious sang
Que lou Mèstre dis empèri
Versè pèr redeme Adam.

Presènt dóu Cèu à la terro,
Fiéu d'uno Vierge vengu,
A parla, coume un Diéu qu'èro,
Davans lou mounde esmougu,
E clava sa vido austèro
D'un miracle incouneigu.

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

Dins la vihado darnièro,
Emé si Douge entaula,
Pèr lou viéure e la preguiero,
Sus la lèi s'estènt regla,
Eu-meme à la bando entiero
Se douno, celestiau plat.

Verbe incarna, sa paraulo
En sa car chanjo lou pan ;
Lou Crist tremudo sus taulo
Lou vin en soun propre sang :
E dins nosto langour aulo,
La Fe regis tout cor franc.

Crestian, clinen dounc la tèsto
Davans tant grand Sacramen ;
Qu'au lum di nouvèlli fèsto
Toumbe l'encian reglamen :
E qu'uno Fe manifèsto,
Preste ajudo au sentimen !

Au Paire que toustèms amo,
Au Fiéu de predileicioun,
Lausenjo, joio dis amo,
Forço, ounour, saludacioun :
A l'Esprit na de si flamo
Parièri benedicioun !

Auguste Verdot.

LA VEUVA [1]

De las mourtalhas de campagna,
Qu n'a jamai vist n'a res vist.
En pourtant lou defunt cal purà l'acoumpagna !
Tout se found, tout se mor, mai que mai la frairagna.
Talèu fenis l'oufice : « A l'auberge e dei vi. »
E l'un calcula e l'autre goualha ;
Un autre vouida sus la toualha
Sa boursa ufla de bels escuts ;
Un autre courtisa Bachus ;
Un autre..... Pode pas tout dire.

[1] Limousin, sous-dialecte des environs de Tulle. Voir la note de la page 107

Puravou benabel, atertant volou rire.....
La veuva soula risiò pas ;
Una tanta s'aprauma : « E puras, embecila !
» De que siert de fa tant de bila ?
» Ané ! fai aunour ei repàs !..... »
Ignore si la veuva aviò sus la cousciença
Qualca res à se reprouchà,
Mais purava a ples uels sens poudé s'empachà.
— « Tu ne vos doune prene patiença ?
— Ah ! s'ou dis la veuva, fau be !
» Mas me voudrò, Patienço ? a-n-un tant brave be. »
I'aviò dins un autra perofia
Un garçou riche, e pas renou
Couma Patiença era soun nou,
Faguèt dire aquela petofia [1].

Paures parents que nous leissas,
Que sès oublidats lèu, que sès lèu remplaçats !

L'abbé Joseph Roux (de Tulle).

ISTORI D'UN AGLAN [2]

En aquéu tèms, dins un terraire
Que baiso lou Rose landaire,
Se vesié, gaiardas, gaire liuen d'Aramoun,
Un roure em'un riche brancage,
Que mesclavo soun verd fuciage
Em'aquéu d'un nouguié planta' l'aclin d'un mount.

Pèr éu èro toujour grand fèsto.
Ah ! poudié brama la tempèsto !
La chavano negrasso e lou brut dòu mistrau,
E la jalado treboulino,
Que despueio plano e coulino,
Te ie fasien pas mai que l'alèn d'un rigau.

Mai — iéu vous lou dise — uno annado,
Que fuguè gaire bèn granado,

[1] « Chez nos paysans, les enterrements sont ordinairement suivis d'un » repas.... Il est à peu près d'étiquette de proposer un nouvel époux ou » une seconde femme au veuf ou à la veuve. » (Béronie, *Dictionnaire du patois du bas Limousin*, p. 152, 153.)

[2] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

Noste chaine gigant, que sèmpre se vesié
Carga de frucho rousinello
A vous rempli cènt canestello,
Aquel an fugué'sterle e'n pau malancounié.

Soulamen, amount vers sa cimo,
Au bout d'uno broutiero primo,
Se pousquè destriha un aglan tout soulet,
Que lou soulèu amaduravo
E que lou ventoulet bressavo,
Dóu tèms que dins soun nis couvavo l'aucelet.

Un vèspre, uno blanco couloumbo
— Vengudo d'uno liuencho coumbo —
Fatigado, s'ajouco i branco de l'aubras;
Pièi, au bout d'un moumen destriho,
Dessouto la verdo ramiho,
L'aglan boulegadis, soul proudu dóu blacas.

L'inmaculado créaturo,
Que vèi pèr elo becaduro,
S'en aprocho emé joio e lou mete à soun bè.
Quand, eila, de la Bartalasso,
Arribo uno orro tartarasso
Que sus l'aucèu de Diéu coume l'uiau toumbè.

La couloumbeto esbalausido,
Em' esfors s'escapo espaurido
Di cro de l'aucelas. Aqui vers lou dougan
Dóu Rose que sèmpre varaio,
La matrassado touto en aio,
De soun bè, d'eilamount leissè toumba l'aglan.

. . . . . .

Le Frère Théobald, (des Ecoles chrétiennes).

MOUN OUSTALET[1]

A FREDÉRI MISTRAL

I'a pas, dis Aup en jusqu'au Rose,
Castèu que me fague tant gau

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

Qu'aquest galant pichot oustau.
Que dirias un cruvèu de nose.

Entre ma maire e ma meina,
Quauquis ami e forço libre,
Aqui, cade ivèr, vive libre,
Emé *Mirèio* e l'*Armana*.

En plen lou soulèu ie dardaio :
Larg coume la man, lou jardin
Es enbeima de jaussemin
Qu'escalon de long di muraio.

I'a ni marqueso, ni pourtau,
Ni souisse arma d'uno alebardo ;
En passant degun l'arregardo,
Degun dis : Aqui rèsto un tau.

E pamens, o moun gènt oustau!
Devendras un oustau de marco :
Es eicito que de Petrarco
Durbiguerian lou festenau .
E sies un palais de mounarco,
Aro qu'as assousta Mistrau [1].

A. de Gagnaud (L. de Berluc-Perussis).

A-z-ais, lou 19 de mars 1875.

A MA PATRIA [2]

Desde ton trono escumos,
Desde ta cadira d'algues,
Reb mes tendres cantories,
Mes senzilles codolades.
(***)

Ben hajas, Illa preciosa,
Que ets per mi l'estel de l'auba :
Terra de les ones filla,
Mallorca mia, ¡ben hajas!

Oh sant niu de ma naxença,
Jardinet de los meus pares,
Que 'l Creador fa florir
Pera la nostra alegransa.

[1] Sesiho dóu 19 d'abriéu 1874. — Felibrejado dóu 29 de febrié 1875.
[2] Mayorquin.

En tu ma vida transcorre
Sots l'ombra de purs boscatjes,
Feliç, y no coneguda
Com la llum per les montanyes.

Oh ma nina garrideta,
Que 'l trajo verdós estampas
De la mar de Catalunya
Dintre lo mirall de plata.

Dexa que ab mes cançonetes,
Ab mes tendres codolades,
Sobre 'l teu front virginal
Estampi jo una besada.

Voldría esser trovador
D'armonies elevades ;
Y, al portal de tos castells,
O entre 'ls rams de les cabanes,

A la claror de la lluna,
Los oratjols respirantne
Que alzimars y garriguelles
De bosch en bosch embalsaman,

Jo cantaria tes glories,
Tes antigues recordances,
Les riqueses de ton sòyl,
La bellesa de tes gracies.

Voldría esser trovador,
Y, ab l'harpa mia daurada,
Rodejat de les donzelles,
Amor lo cor meu vessantne,

De tos fills ponderaría
Gestes de l'edat passada,
De nostra Avior la noblesa,
La generosa constancia.

De tos fills admiraría
Lo seny dreturer, qu'exalça,
La paciencia, qu'enriqueix,
La fe, qu' hermosea l'ánima.

D'aquexos senzills pagesos
Que 't colturan, bella Patria,

Cantaría la fortesa,
Y les costums, qu' heretaren

De sos avis de la Grecia,
Del Marroch ó de l'Italia,
Pels prohoms de Catalunya,
Temps després, santificades....

¡Ay Deu de mon cor! un dia
¿Per qué no enceneu la flama
De l'inspiració en mon pit,
Y del geni la llum santa?

¿Per qué, Bellesa eternal,
De Poesía les ales
No té mon enginy? Ab elles
Volar podria espayantme.

De les ciutats á les viles,
De los pujols á les planes,
De la mar á los torrents,
De los cims á les marjades....

Exos torrentols de Lluch,
De Valldemossa 'ls paratjes,
Los taronjerals de Sóller,
¡Oh Deu! vostra gloria cantan.

Y la cantan les ermites
Que, entre pinars y fullatje,
Alçan llur pobreta creu,
Llurs aspiracions cristianes.

Y la cantan exes coves
D'Artá, que 'ls setgles formaren,
Y aqueix blau Puig d'En Torrella
Que dins les boyres s'amaga....

¡Qué n'ets de rica, ma terra!,
¡Qué n'ets de llayrosa y gaya!
Ab ametlerars y pins,
Ab oliverars y mates,

Ab estols de pagesetes
Vestint com l'edat mitjana;
Semblas una blanca rosa
De verts llorers ombrejada.

. . . . . .

L'abbé J. Taronji.

AL DEU DE LES ARMADES

Ab l'ardidesa que humiliat aixeca
Mortal lo cor de qui ton Nom adora
Pobre fill teu,
Eix foch rodant encés del throne 'l seca,
D'ests serafins l'amor lo cor accora,
Mon Senyor Dèu.

Durará molt ta ira? Jo de raça
Vench expedit: si castich n'es la guerra
Del qui pecá,
Digasme que haig de fer? Aci la maça,
Aci la Creu; cathólica es ma terra:
Sum Cathalá.

Si haig de lluytar, jo lluytaré ab l'ajuda
Del Salvador del poble Israëlita
Pe'l Regne etern
Del quis diu qu'Es y estat y may no's muda,
Tè de la mort les claus, dels cels qu'habita
Y del infern.

« Ell lluytará ab nosaltres » la fe 'm vala,
Ab son senyal prou saben com s'hi lluyta
Los Cathalans;
Tota l'Espanya seguirá fent gala
De sa grandesa: si « Al Alarb » acuyta
Ja era à les mans.

De gestes de prodigi permetere
Gloriós lo rendiment ¡ teua la gloria!
De la rahó,
Assi en la nua espasa tant jo espere
Com en lo cor en Dèu y haurá victoria
Nostre penó.

Tres voltes arborat lo travessavas,
Oh toledá Archebisbe, al que hi brodaren
Vermella Creu
Pe'l llarch de la batalla de les Navas:
Mas, lliure, de sagetes s'hi clauaren
Del pal arreu.

Clavijo y Mérida: al llumenós prompte
L'Apostol fill del tro guiáus, l'espasa

Roija de sanch.
Dos cavallers esprits dels Maurs dan compte
La victoria á Simancas duints á casa,
Lla'l Soldat Sanct.

Dels cims als valls d'Ausena 'l Rey davalla
Comanat qui s'hauria á Covadonga :
Del camp vençut
Ja les sagetes tornan se ab la malla
Dels sagetans, pinthi un Lleó y allonga
Baltech lo escut.

Nostre sanct Jordi ens ajudá á Valencia
Y la Creu dels Cathólichs pren Granada
Lluhent' al Cel,
Mostras, gran Dèu ¡ Tu sol gran ! l'assistencia
En lo combat : Ah ! encar una vegada
Lluyta pe'l fel.

Tos enemichs ès duhen la venjança
Dant al fel braç divina fortalesa,
Tu lo esforçat,
Tes criatures canten t'alabança,
Dèu sol lo bo, inmortal, de rigidesa
Mas Dèu irat.

Bregue la bestia enllá perque passible
Lo Redimit adoració li fasse
A Heracli 'l Sol ;
Sol Dèu totpoderós dins lo impossible
Pot que la Creu com l'Arca la mar passe
Ab ton estol.

En aquell temps Tu, contra'ls Chananeus,
Fins les estrelles posas en batalla
Del firmament
Y disparares contra 'ls Amorrheus
Pluja de pedra seca per metralla,
Los llamps y 'l vent ;

Tu, qui gitant espasa matadora
Ques maten fas en mig del Medianita
Los esquadrons,
Altra farás legió « fulminadora »
O les xurriaques caygan d'altre Scita
So'ls gamfanons.

Ara adormit á est poble que contemples
Des dalt ton throne immens de infinits astres :

« Alçat » diusli
« Alçats vostres banderes que d'exemples
Prous n'heu rebuts, via fora á llurs rastres;
No's jau aci. »

Ta veu desperta 'l ferre al quin s'hi aferra
Qui deslliurar sabere en Alemanya
L'Emperatriu,
Quis conquestaren berberesca terra
Y les Mallorques, feren la campanya
Qual recort viu.

Per ton Sepulcre de la Terra-Sancta
Ab gran colp d'ells, lo Compte y En Godofre
Lo de Billó :
Ta gloria com ton poble aci baix canta
Prega la teua, quan les armes t'ofre,
Benedicció.

Si dels Romans lo sceptre combateren
Y fins á Murcia conquestar anaren
Terres endins,
Tu saps, Senyor, si les banderes eren
De nostres quatre Barres que aterraren
Als Sarrahins.

Fos de batalla en mar que retentia
Dels secgles en la nit per maravella
Combat naval
M'aparegué en galees, qui n'eixia
Enlayravas com anima á l'estrella
Matutinal.

De la Ciutat de Dèu och la campana !..
Jo lluytaré pe'l Regne de justicia
Y Redempció,
Per la Creu lluytaré la Sobirana
Quens dui d'un cativeri de perdicia,
La Religió.

. . . . . .

L. de Cabanyes.

LISTE GÉNÉRALE

DES PRIX

PROGRAMME

DU CONCOURS

DE 1878

LISTE GÉNÉRALE
DES PRIX

PHILOLOGIE

Une médaille d'or

A M. ASCOLI, directeur de l'*Archivio glottologico italiano*, à Milan (Italie), pour la première partie de l'ouvrage (imprimé): *Schizzi franco-provenzali*.

Une médaille de vermeil

A M. A.-L. SARDOU, président de la Société des sciences et lettres de Nice, pour l'ouvrage (imprimé) : *la Vida de sant Honorat*, légende en vers provençaux, par Raymonp Féraud, troubadour niçois du XIIIe siècle.

Une médaille d'argent

A M. FESQUET, pasteur, à Colognac (Gard), pour l'ouvrage : *Etude du sous-dialecte languedocien du canton de la Salle-Saint-Pierre (Gard)*.

Une médaille de bronze

A M. Pierre COURTAIS, instituteur, à Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales), pour le travail : *Carrandas rosselonèsas*.

Une médaille de bronze

A M. Jean BRUNET, à Avignon, pour le travail : *Bachiquèlo e Prouvèrbi sus la luno*.

Une mention

A M. Émile NÉGRIN, à Nice, pour le travail: *de l'U roman.*

PROSE

Une médaille d'or

(Prix de la ville de Montpellier)

A la Société *l'Aube provençale*, de Marseille, pour la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ : Imitacien dôu Crist, virado pèr lou proumié côup dôu latin en lengo prouvençalo.*

Une médaille d'or

(Prix offert par M. Laforgue, de Quarante)

A M. Alphonse MICHEL, à Fayence (Var), pour la première partie d'une *Istòri de la vilo d'Eiguiero (en Prouvènço).*

Une médaille de vermeil

A M. F. BLANCHIN, à Bouilladisse, par Auriol (Bouches-du-Rhône), pour un travail: *li Carbounage di Bouco-dôu-Rose.*

Une médaille de vermeil

A M. le comte Christian de VILLENEUVE-ESCLAPON, à Montpellier, pour un roman historique : *lou Roumiéu.*

Une médaille de vermeil

A M. Albert ARNAVIELLE, à Alais (Gard), pour une nouvelle : l'*Amourous de Simouneto.*

Une médaille d'argent

A M. Achille MIR, à Carcassonne, pour un roman : *la Messo de Ladern.*

Une médaille de bronze

A M. l'abbé Joseph ROUX, à Saint-Sylvain (Corrèze), pour une étude historique : *Un tros de l'istorio de ma vilo natalo : lou Malan.*

Une médaille de bronze

A M. Victor BOURRELLY, à Rousset, par Trets (Bouches-du-Rhône), pour le conte : *Nanoun e Sidòni*.

Une médaille de bronze

A M. MAUREL, à Marseille, pour le travail : *lou Buòu de la Fèsto de Diéu*.

Une mention

A M. Alphonse TAVAN, à Marseille, pour l'étude : *Font-Segugno e lou Felibrige*.

Une mention

A M. Léopold VAUR, à Campagnan (Hérault), pour le conte : *lou Ritou e las Fabos*.

Une mention

A M. MAZIÈRES, à Marseille, pour les *Counsèu de moun signe-grand*.

POÉSIE

HORS CONCOURS

Un bronze : la Vénus d'Arles

(Prix offert par un Membre de la Société)

A M. Félix GRAS, à Villeneuve-lez-Avignon (Gard), pour un poëme en douze chants: *li Carbouniè*.

Un cratère (vase consacré à Bacchus)

(Prix du Conseil général de l'Hérault)

A M. Alphonse TAVAN, à Marseille, pour un recueil de poésies : *Amour e Plour* (les pièces inédites).

Un bronze : la Polymnie

(Prix offert par un Membre de la Société)

A M. A. LANGLADE, à Lansargues (Hérault), pour un poëme en quatre chants : *l'Estanc de Lort*.

Une médaille d'or

(Prix de la ville de Montpellier)

A M. Achille MIR, à Carcassonne, pour un recueil de poésies : *la Cansou de la lauseto* (les pièces inédites).

Une médaille d'or

(Prix offert par un Membre de la Société)

A M. MARTI Y FOLGUERA, à Barcelone (Espagne), pour une poésie : *la Festa major*.

Une médaille d'argent

A M. PIROZZINI Y MARTI, à Barcelone (Espagne), pour un récit historique, en vers : *Pero Ahones*.

Une médaille d'argent

A M. L. ENRIONE[1], à Marseille, pour une ode : *l'Aubo*.

Une médaille d'argent

A M. Malachie FRIZET, à Pernes (Vaucluse), pour un sonnet : *lou Proumié Poutoun*.

Une médaille d'argent

A M. FESQUET, pasteur, à Colognac (Gard), pour une traduction en vers du *Cantique des cantiques : l'Umne des umnes*.

Une médaille d'argent

A M. l'abbé Ernest ABERLENC, à Uzès (Gard), pour une ode : *l'Eraut*.

Une médaille de bronze

A M. CHASTANET, à la Bachellerie (Dordogne), pour un poëme : *lous Bouqueis de la Jana*.

Une médaille de bronze

A M. Placide CAPPEAU, à Roquemaure (Gard), pour la poésie : *lou Proucès de Carmentran*.

[1] M. Jean Monné, à Marseille.

Une médaille de bronze

A M. Marius BOURRELLY, à Marseille, pour la poésie : *Belaud de la Belaudièro.*

Une médaille de bronze

A M. E. GLEIZES, à Azillanet (Hérault), pour le poëme : *As Camps.*

Une médaille de bronze

A M. MARTINET[1], à Reus (Espagne), pour l'ode *à la Llengua catalana.*

Une médaille de bronze

A M. MATHÈU Y FORNELLS, à Barcelone (Espagne), pour la poésie : *l'Ombra del Rey.*

Une médaille de bronze

A M. COCURAL, juge de paix, à Saint-Chély-d'Aubrac (Aveyron), pour la satire : *lou Bedel d'or.*

Une médaille de bronze

A M. Auguste VERDOT, à Marseille, pour la traduction de l'hymne *Pange lingua.*

Une médaille de bronze

A M. l'abbé Joseph ROUX, à Saint-Sylvain (Corrèze), pour une fable : *la Veuva,* et une poésie: *Cop de troumpeta.*

Une médaille de bronze

A M. le Frère THÉOBALD, des Ecoles chrétiennes, à Avignon, pour le poëme : *Istòri d'un aglan.*

Une médaille de bronze

A M. DE GAGNAUD[2], à Aix, pour une poésie : *Moun oustalet.*

Une médaille de bronze

A M. l'abbé J. TARONJI, à Palma (île de Mayorque), pour une poésie : *A ma patria.*

[1] M. Marti y Folguera, à Barcelone.
[2] M. L. de Brue-Perussis, à Aix.

Une médaille de bronze

A M. L. de CABANYES, à Barcelone (Espagne), pour une poésie : *Al Dèu de les armadas.*

Une mention

A M. DE BERLUC-PERUSSIS, à Aix, pour un sonnet ; *l'Acamp di tres Acadèmi.*

Une mention

A M. le Dr ROUX, à Lunel-Viel (Hérault), pour la poésie : *Preieira de l'enfant à sa levada.*

Une mention

A M. Paul des HEBRIDES[1], à Carpentras (Vaucluse), pour une poésie : *la Bressarello.*

Une mention

A M. Etienne de MIQUEL-CARNOT[2], à Azillanet (Hérault) pour une poésie : *lou Carassiè.*

Une mention

A M. Melchior BARTHEZ, à Saint-Pons (Hérault), pour un poëme : *lou 23 d'otobre 1845.*

Une mention

A M. le Dr COSTE, à Saint-André-de-Sangonis (Hérault), pour une poésie : *lou Retour d'un estudiant.*

Une mention

A M. Charles GROS, à Montpellier, pour une fable : *lou Perdigal e lou Rainard.*

Non admis à concourir

Picambril, poëme toulousain en quatre chants, par Paul Barbe, précédé d'une lettre provençale de Louis Roumieux. Toulouse, Bompard, 1875, in-8°, 75 pag. (150 p.)

(Mentionné néanmoins au rapport.)

[1] M. l'abbé Paul Terris, à Carpentras.

[2] M. Albert Gleizes, élève du petit séminaire de Carcassonne.

PROGRAMME DU CONCOURS DE 1878

Le mardi de Pâques de 1878, — année qui coïncide avec le second millénaire de la fondation d'Aix en Provence, — la *Société des langues romanes* décernera à Montpellier, dans la séance solennelle du deuxième de ses concours triennaux, des prix aux meilleurs travaux philologiques sur les idiomes actuels de la France et de la Catalogne, ainsi qu'aux meilleures pièces de poésie et de prose en langue d'oc, ancienne ou moderne.

Tous les dialectes du midi de la France, le catalan, le valencien et le mayorquin, sont admis à concourir.

Parmi les prix de philologie plus spécialement indiqués aux concurrents :

Le premier, consistant en une somme de cinq cents francs, sera décerné à l'auteur du meilleur travail sur les dialectes anciens de la langue d'oc (le catalan compris), comparés avec les dialectes populaires qui leur ont succédé dans le midi de la France ou en Catalogne;

Le second, un rameau de chêne en argent, offert par la *Société archéologique, scientifique et littéraire* de Béziers, sera décerné en son nom à l'auteur du meilleur mémoire qui, *en prenant pour base l'orthographe des troubadours*, relèvera les principales altérations introduites, depuis le XVIe siècle, dans les idiomes des pays de langue d'oc, et proposera un système d'orthographe et d'accentuation applicable à ces divers idiomes, en laissant à chacun d'eux les formes qui le caractérisent.

Cinq médailles en vermeil seront, en outre, attribuées par la *Société des langues romanes*, aux meilleures monographies de sous-dialectes actuels du midi de la France; ou bien aux meilleurs glossaires en langue d'oc moderne, le catalan compris, des acceptions spéciales (substantifs, adjectifs, verbes, locutions particulières, etc.) à une ou à plusieurs branches, soit de l'agriculture, soit de l'industrie, soit des sciences; tel que serait, par exemple, un vocabulaire des termes propres au labourage, au jardinage et à la culture de la vigne, ou même encore une liste complète des superstitions médicales, ou celle des noms vulgaires des étoiles dans les diverses régions du Midi.

Parmi les prix de poésie :

Le premier, donné par M. A. de Quintana y Combis, président des Jeux floraux de Barcelone, en 1874, et qui consiste en une cigale en or, sera attribué au meilleur poëme écrit dans un des dialectes du midi de la France, sur un sujet tiré de l'histoire des peuples de race latine ;

Le second, une pervenche en argent, donnée par les félibres provençaux, à la meilleure poésie — poëme, drame, ode, etc., — en catalan ou en langue d'oc, sur Jacme le Conquérant, roi d'Aragon et seigneur de Montpellier au XIIIe siècle;

Le troisième, un bouquet de violettes en argent (prix Fortuné Pin), donné par la *Société scientifique et littéraire* d'Apt, à la meilleure œuvre dramatique, en provençal, sur un sujet tiré de l'histoire de la Provence ou de celle de la ville d'Apt;

Le quatrième, une médaille en or donnée par l'*Académie du Sonnet*, d'Aix, au meilleur sonnet en langue d'oc, le catalan compris, sur la Méditerranée, considérée comme la mer autour de laquelle se sont groupés les différents peuples d'origine romane, ou sur tout autre sujet laissé au choix des concurrents ;

Le cinquième, une reproduction de l'*Amazone* du musée Pio-Clémentin, au meilleur poëme en languedocien ou en catalan, sur une légende ou un fait de l'histoire des pays de langue d'Oc au moyen âge. L'auteur devra adopter, soit les formes métriques de la poésie populaire du Midi, celles des chants de l'*Escriveta* ou de la *Pourcairouna* par exemple ; soit celles qui sont particulières à la Catalogne ; soit enfin celles du roman de *Fierabras* ou de la vie de *saint Amant de Rodez*, c'est-à-dire le vers de douze syllabes divisé en tirades monorimes, plus ou moins longues ;

Le sixième, une médaille en argent, donnée par la Société l'*Aube*, à Marseille, à une série de chants militaires en vers provençaux octosyllabiques (avec la notation musicale, si les concurrents le jugent à propos). Le sujet de ces chants est à prendre, soit dans l'histoire, soit dans la légende ; toutefois l'un d'entre eux devra nécessairement être une marche ;

Le septième, une médaille en or, à une suite de récits en vers (tous les dialectes de la langue d'oc et le catalan admis) embrassant les diverses traditions légendaires qui ont cours sur les origines du christianisme dans la Gaule méridionale. Ainsi les trois Maries abordant en Provence, le martyre de Simon le lépreux à Maguelone, la mort de la Magdeleine à la Sainte Baume, la prédication des Saintes Maries dans les Alpines et leurs effigies sur le rocher des Baux, le voyage de Joseph d'Arimathie en Angleterre, le séjour de Pilate sur les bords du Rhône, etc., etc.

Parmi les prix de prose :

Le premier, consistant en une somme de mille francs, sera décerné au meilleur travail relatif à l'état du Midi pendant le XIIIe siècle.

Dans cet ordre d'idées, les concurrents choisiront à leur gré le sujet de leur ouvrage. Toutefois, la Société préférerait que leurs travaux eussent pour objet une des transformations que subirent les pays de langue d'oc par suite de leur réunion à la France.

Ainsi il est généralement admis que, par l'effet de la conquête, les idiomes du Midi subirent de profondes modifications; que la poésie indigène perdit son caractère propre; que les sénéchaussées de la couronne administrèrent le Midi dans des vues entièrement différentes de celles qui avaient inspiré l'administration de la féodalité méridionale; que les grandes familles du Midi furent sur bien des points supplantées par la noblesse du Nord; que l'architecture romane fit place à l'architecture ogivale, etc., etc.

On pourrait ainsi étudier, soit séparément, soit d'ensemble, ces diverses transformations, en recherchant, au sujet de chacune d'elles, quelle était la situation du Midi avant la conquête et ce qu'elle est devenue ensuite.

Dans le cas où les travaux présentés paraîtraient insuffisants, la Société se réserve de renvoyer au prochain Concours l'attribution de son prix, et de n'accorder que des médailles d'or à titre d'encouragement.

Le second, une médaille en vermeil, donnée par l'*Aube*, à l'auteur du meilleur travail provençal sur l'invasion de Charles-Quint en Provence (juillet, août et septembre 1536). En étudiant principalement tout ce qui se rapporte aux épisodes de la Tour du Muy, du siége de Marseille et du moulin d'Auriol, les concurrents devront réunir en appendice les extraits des mémoires de l'époque, imprimés ou inédits, et s'attacher à tracer, aussi exactement que possible, l'itinéraire de Charles-Quint pendant l'invasion. Il leur est recommandé de dépouiller soigneusement les archives des localités traversées par l'armée espagnole, et d'indiquer, quelle que soit leur importance, tous les documents qui pourraient faire mieux connaître, en même temps que cet itinéraire, l'état de la Provence en 1536.

Le troisième, une médaille en or donnée par M. Laforgue (de Quarante), à l'auteur de la meilleure monographie historique, en languedocien, d'un château-fort, d'une abbaye ou d'une ville du Languedoc.

Le quatrième, une médaille en or, sera décerné à la meilleure étude en français sur la littérature latine (ouvrages d'ima-

gination, de philosophie, d'histoire, etc.) dans le midi de la France, jusqu'à la fin XVIIIe siècle.

Enfin, à l'occasion de ce concours, un grand prix, qui est encore dû à M. de Quintana y Combis et qui consiste en une coupe symbolique en argent, sera décerné à l'auteur de la meilleure pièce de poésie sur le thème suivant: *le Chant du Latin*, ou autrement dit *de la race latine*.

Les concurrents devront considérer cette pièce, dont la longueur ne doit pas être bien considérable, et pour laquelle le catalan, la langue d'oc, le français et toutes les langues romanes sans exception, sont admis à concourir, comme une sorte de *chant de race*, pouvant, au moyen de traductions sur le même rhythme, devenir commun à tous les peuples qui parlent actuellement un idiome dérivé de l'ancienne langue de Rome.

Ils auront, en outre, à indiquer d'une manière précise la langue ou le dialecte employés dans leurs compositions.

Les manuscrits du *Chant du Latin* (avec la notation musicale des paroles, si les auteurs le jugent à propos) devront être adressés *franco*, avant le 1er mars 1877, terme de rigueur, au Secrétaire de la *Société des langues romanes*, à Montpellier. Pour les autres prix, le délai d'envoi est fixé au 1er novembre de la même année. Chaque copie portera une épigraphe, qui sera répétée sur l'enveloppe du billet cacheté, contenant le nom et l'indication du domicile de l'auteur.

Les travaux inédits seront seuls admis à concourir; toutefois les prix de la section de philologie pourront être attribués à des ouvrages imprimés du 1er janvier 1875 au 1er janvier 1877.

La Société se réserve de faire traduire dans toutes les langues romanes le *Chant du Latin* qui aura été couronné, et de modifier ou même de changer la notation musicale des paroles. En cas de concours pour ces deux objets, un programme spécial serait annoncé avant le 1er juin 1877.

Les manuscrits envoyés seront acquis aux archives de la Société, qui aura le droit de publier, soit dans la *Revue des langues romanes*, soit à part, tout ou partie des pièces couronnées.

La langue française est admise en principe pour tous les prix du concours, sauf pour ceux sur lesquels il y a disposition contraire.

Le Secrétaire,

Alphonse Roque-Ferrier.

PROGRAMA DEL CONCURS DE 1878

Lo dimars de Pasqua de 1878, — any que coincideix ab lo segon milenari de la fundació d'Aix en Provensa, — la « Societat de las llenguas romànicas » adjudicará á Montpeller, en la sessió solemne del segon de sos concursos trienals, premis als mellors traballs filológichs sobre 'ls idiomas actuals de Provensa y Catalunya, com també á las mellors poesias y trevalls en prosa en llengua d'Oc antiga ó moderna.

Tots los dialectes del mitjdia de Fransa, 'l catalá, 'l valenciá y 'l mallorquí, son admesos en concurs.

Entre 'ls premis de filologia que mes especialment s'indican als obtants:

Lo primer, consistent en la cantitat de cinch cents franchs, será adjudicat al autor del mellor traball sobre 'ls dialectes antichs de la llengua d'Oc (comprenenthi 'l catalá) comparats ab los dialectes populars que 'ls han substituit en lo mitjdia de Fransa ó á Catalunya.

Lo segon, un RAM DE ROURE D'ARGENT, ofert par la « Societat arqueológica, científica y literaria » de Béziers, será adjudicat en son nom al autor de la mellor memoria que, prenent per base la ortografía dels trobadors fasse notar las principals alteracions introduhidas desde 'l setzé segle, en los idiomas dels paissos de llengua d'Oc, y propose un sistema d'ortografía y d'accent applicable á aquestos diferents idiomas deixant á cada hu d' ells las formas que 'l caracterise.

A mes, se donarán per la « Societat de llenguas romànicas » cinch medallas de plata daurada á las mellors monografías dels sub-dialectes actuals del mitjdia de Fransa; ó be als mellors glosaris en llengua d'Oc moderna, comprenenthi'l catalá, de las acepcions especials (substantius, adjectius, adverbis, locucions particulars, etc.) á una ó á varias brancas, ja sian d'agricultura, industria ó ciencias, tal com seria per exemple un vocavulari dels termes propis al conreu de la jardineria y 'l traball de las vinyas, ó be una llista completa de las supersticions medicinals, ó la dels noms vulgars de las estrellas en las diferentas regions del mitjdia.

Entre 'ls premis de poesia:

Lo primer, ofert per D. Albert de Quintana, president dels Jochs Florals de la Llengua Catalana en 1874, y que consisteix en UNA CIGALA D'OR, s'adjudicará al mellor poema escrit

en un dels dialectes del mitjdia de Fransa sobre algun fet de la historia dels pobles de rassa llatina.

Lo segon una PERVINCA D'ARGENT, ofert pels felibres provensals, á la mellor poesia — poema, oda, drama, etc. — en catalá ó en llengua d'Oc, sobre Jaume 'l Conquistador, rey d'Aragó y senyor de Montpeller.

Lo tercer, un POM DE VIOLAS BOSCANAS d'argent, premi Fortuné Pin ofert per la « Societat cientifica y literaria » d'Apt á la mellor obra dramática, en provensal, sobre un fet de la historia de Provensa ó de la ciutat d' Apt.

Lo quart, una MEDALLA D'OR oferta per la « Academia del Sonet » al mellor sonet en llengua d'Oc, comprenenthi 'l catalá, sobre 'l Mediterrani, considerat com la mar al entorn de la qual s'han agrupat los diferents pobles d'origen románich ó sobre altre assumpto á elecció dels poetas.

Lo quint, una reproducció de la AMASSONA del museo Pio Clementí, al mellor poema en llengua d'Oc ó en catalá, sobre una llegenda ó un fet de la historia dels paissos de llengua d'Oc en la etat mitjana. L'autor deurá adoptar be sia las formas mètricas de la poesia popular del mitjdia, la dels cants de la Escriveta ó de la Porqueirola per exemple, ó be las que son particulars de Catalunya, ó be en fi las de Fierebras ó la vida de Sant Amant de Rodez, es á dir los versos de dotze silabas divididas en estrofas monoritmicas mes ó menys llargas.

Lo sisè, una MEDALLA D'ARGENT, ofrena de la societat l'*Auba* de Marsella, á una colecció de cants militars en versos provensals octossilábichs (ab la notació musical si 'ls concurrents ho jutjan necessari): l'assumpto d'aqueixos cants s'ha de cercar ó be en la historia ó en la llegenda : l' un deurá ser de totas maneras una marxa.

Lo setè, una MEDALLA D'OR, á una colecció de relacions en vers, essenthi admesos tots los dialectes de la llengua d'Oc y 'l catalá, abrassant las diferents tradicions llegendarias comunas sobre 'ls orígens del cristianisme en la Galia meridional, tals com las tres Marias desembarcant á Provensa, lo martiri de Simon lo leprós á Magalona, la mort de la Magdalena en la Santa Bauma, la predicació de las santas Marias en los petits Alpes y las sevas efigies en la roca de Bax, lo viatje de Joseph d'Arimatia á Inglaterra, la entrada de Pilat á las voras del Ródano etc. etc.

Entre 'ls premis de prosa:

Lo primer, consistent en la cantitat de MIL FRANCHS, se donará al mellor traball sobre l'estat del Mitjdia durant lo segle XIII.

Dintre aquest tema, los concurrents eligiran á son gust l'assumpto de l'obra. Ab tot, la Societat preferiria que 'ls seus traballs tinguessen per objecte una de las transformaci ons que

experimentaren los paissos de llengua d'Oc com á consequencia de sa unió á Fransa.

Es generalment admès que, per efecte de la conquista, los idiomas del Mitjdia sofriren fondas modificacions; que la poesia indígena perdé son carácter propi: que los senescalats de la Corona varen administrar lo Mitjdia baix punts de vista del tot diferents d'aquells qu'havian inspirat la administració del feudalisme meridional; que las grans familias del Mitjdia foren en molts punts prostergadas per la noblesa del Nort; que la arquitectura romana feu lloch á la arquitectura ojival, etc. etc.

Aixi mateix se podria estudiar, ja sia separadament, ja en conjunt, aquestas varias transformacions, investigant á propósit de cada una, quina era la situació del Mitjdia avans de la conquista y la que va tenir després.

En cas de que'ls traballs presentats fossen insuficients, la Societat se reserva deixar pel próxim concurs la adjudicació de son premi y no concedir mes que medallas d'or á títol d'estímul.

Lo segon, una MEDALLA DE PLATA DAURADA, oferta per l'*Auba*, al autor del mellor traball provensal sobre la invasió de Cárles V á Provensa (juliol, agost y setembre 1536). Estudiant principalment tot lo que fasse referencia als episodis de Torre de Muy, del siti de Marsella y del Molí d'Auriol, los concurrents deurán reunir en apèndix los extrets de las memorias de la època impresas ó inèditas y subjectarse á trassar lo mes exactament possible l'itinerari de Cárles V durant la invasió. Se 'ls recomana escorcollar los arxius de las localitats que atravessá lo exército espanyol, é indicar, sia la que sia, la seva importancia, tots aquells documents que mellor pugan dar á conèixer, al mateix temps que aquest itinerari, l'estat de la Provensa en 1536.

Lo tercer, una MEDALLA D'OR, present de Mr. Laforgue (de Quarante), al autor de la mellor monografía histórica en llengua d'Oc, sobre un castell, monastir ó una ciutat del Languedoc.

Lo quart, una MEDALLA D'OR, será adjudicat al mellor estudi en idioma francès sobre la literatura llatina (obras d' imaginació, de filosofía, de historia etc.) en lo mitjdia de Fransa fins á l'acabar lo sigle XVIII.

Per fi, ab motiu d'aquest concurs, será adjudicat un gran premi (degut á D. Albert de Quintana, consistent en una COPA SIMBÓLICA DE PLATA, al autor de la mellor poesia sobre 'l següent tema: *lo Cant del Llati*, ó sia *de la rassa llatina*.

Los qui hi concorren deurán considerar aquesta poesia, que no deu esser molt llarga, y que podrá ser escrita en catalá, en llengua d'Oc, en francès ó en qualsevulla de las llenguas

romanas, com una especie de cant de rassa, ab l' objecte de que, per medi de traduccions sobre l' mateix ritme, puga esser comuna á tots los pobles que actualment parlan un idioma derivat de la antigua llengua romana.

Dehuen, ademés, indicar d' una manera precisa la llengua ó dialectes empleats en sas composicions.

Los manuscrits del *Cant del Llati* (ab la notació musical de las paraulas, si 'l autors ho jutjan convenient) se deurán dirigir, franchs de ports, avans del primer de mars de 1877, terme de rigor, al Secretari de la *Societat de las llenguas romanas,* á Montpeller. Per los altres premis, lo terme d'envio es ficsat al primer de novembre del mateix any. Cada copia portará un lema, que será repetit en la carpeta del plech tancat, contenint lo nom y 'l domicili del autor.

Unicament serán admesos los trevalls inèdits ; ab tot, los premis de la secció de filologia se podrán donar á obras impresas desde 'l primer de janer de 1875 al primer de janer de 1877.

La Societat se reserva 'l dret de fer traduhir à totas las llenguas románicas lo *Cant del Llati* que surte premiat, y fins cambiar la notació musical de las paraulas. En cas de concurs per estos dos objectes, será anunciat avans del primer de juny de 1877 un programa especial.

Los manuscrits enviats s'arxivarán per la Societat, la qual tindrá 'l dret de publicar, be sia en la *Revista de Llenguas Románicas*, be á part, tots ó alguns dels traballs premiats.

La llengua francesa es admesa en principi á tots los premis del concurs, esceptuant aquells pels que hi ha disposicions contrarias.

LO SECRETARI,

ANFOS ROQUE-FERRIER.

LE CHANT DU LATIN

PROGRAMMES PARTICULIERS

LE CHANT DU LATIN

PROGRAMMES PARTICULIERS

ASSABÉ

Estent que dins dous ans se coumplirà lou segound milanari de la foundacioun d'Ais-en-Prouvença, la *Soucietat roumana* decernirà en Mount-peliè, lou bèu dimars pascau de 1878, un vase d'argent au troubaire qu'aurà rimat en quanta parladura latina que siegue,—espagnola, catalana, roumena, italiana, pourtugalesa ou francesa, — la milhouna *Cansou de la raça latina*.

Aquel pres es un doun d'En Albert de Quintana, de Barcelouna, e longa-mai n'en garde l'ounou !

Agradariè au dounaire amai à la *Soucietat* que la *Cansou dau Latin* seguesse escricha couma se deviè 'n jour estre lou cant frairenau de toutes lous poples que parloun una lenga sourtida de la vielha lenga de Rouma.

Siè dounc d'asaupre que fins au 1è de mars 1877, cada troubaire pourrà mandà soun obra, embé la musica de las paraulas tant ben, au Secretari de la *Soucietat de las lengas roumanas*, en Mount-peliè, per estre aqui judicada e premiada, se n'es meritanta.

Lou noum, la demora e lou titoulet de l'autou, seran marcats dins un plec claus e sagellat.

La Soucietat se garda lou drech de fa tournà en touta lenga roumana lou *Cant dau Latin* qu'aurà flourejat, amai de cambia l'aire de las paraulas. Se manten encara lou drech d'estampa las peças d'aqueles Jocs Flouraus, en acoumençant per la qu'aurà gagnat la joia dau vase d'argent.

PROGRAMME

Le mardi de Pâques de l'an 1878, — année qui coïncide avec le second millenaire de la fondation d'Aix en Provence, — la *Société des langues romanes* décernera à Montpellier, dans la séance solennelle du deuxième de ses concours triennaux, une coupe symbolique en argent à l'auteur de la meilleure poésie sur le thème suivant : le *Chant du Latin* ou *de la race latine*.

Ce prix est offert par M. Albert de Quintana y Combis, président des Jeux floraux de Barcelone, en 1874, et le catalan, l'espagnol, l'italien, le français, ainsi que tous les idiomes néo-latins sans exception, sont admis à concourir.

La *Société des langues romanes* désire que l'on considère cette pièce, dont la longueur ne doit pas être bien considérable, comme une sorte de chant de race pouvant, au moyen de traductions sur le même rhythme, devenir commun à tous les peuples qui parlent actuellement un idiome dérivé de l'ancienne langue de Rome.

Les manuscrits du *Chant du Latin* (avec la notation musicale, si les auteurs le jugent à propos devront être adressés *franco,* avant le 1er mars 1877, au secrétaire de la *Société des langues romanes*, à Montpellier. Chaque copie portera une épigraphe, qui sera répétée sur l'enveloppe du billet cacheté, contenant le nom et l'indication du domicile de l'auteur.

Les pièces inédites seront seules admises.

La Société se réserve de faire traduire dans toutes les langues romanes le *Chant du Latin* qui aura été couronné, et de modifier ou même de changer la notation musicale des paroles. En cas de concours pour ces deux objets, un programme spécial serait annoncé avant le 1er juin 1877.

Les manuscrits envoyés seront acquis aux archives de la *Société des langues romanes*, qui aura le droit de publier, en même temps que la pièce couronnée, toutes celles qui lui paraîtraient dignes d'être livrées à l'impression.

PROGRAMA [1]

El tercer dia de Páscua de 1878, — año que coincide con el bi-miliário de la fundacion de Aix-en-Provence, — la *Sociedad de las lenguas romanas*, en la sesion solemne del segundo de sus concursos trienales, concederá una copa simbólica de plata al autor de la mejor poesia sobre el tema *el Canto del Latino*, o *de la raza latina*.

A este prémio, ofrecido por el E. Sr. D. Alberto de Quintana, presidente de los Juegos florales de la lengua catalana en Barcelona, el año de 1874, el español, el catalan, el provenzal, el francés, todas las lenguas latinas, sin escepcion, podran concurrir.

La *Sociedad de las lenguas romanas* desea que se considere este trabajo, cuya estension debe ser limitada, como un *canto de raza,* pudiendo, por médio de traducciones rítmicas, llegar á ser comun á todos los pueblos que hablan actualmente idiomas derivados de la antigua lengua del Lácio.

Los que concurran deberan indicar con toda precision la lengua o dialecto de que se sirvan.

Los manuscritos del *Canto del Latino* podran ir acompañados de la notacion musical correspondiente. Deberan dirigirse *franco*, antes del 1 marzo de 1877, término preciso, al Secretario de la *Sociedad de las lenguas romanas*, en Monpeller (Francia).

Cada manuscrito contendrá un epigrafe repetido en la cubierta del pliego que encierre el nombre del autor, y las señas de su domicilio.

Los trabajos deben ser inéditos.

La Sociedad se reserva el derecho de traduccion en todas las lenguas romanas del *Canto del Latino* que obtenga el prémio, y aun de modificar ó cambiar la notacion musical de las palabras si la llevaren. En caso de abrirse un concurso de traduccion y música, se anunciará en un programa especial antes del 1° júnio de 1877.

Los manuscritos enviados seran depositados en los archivos de la Sociedad, que se reserva el derecho de publicar, á la par que la poesia premiada, aquellas que á su juicio sean dignas de ello.

[1] Traduction espagnole, par M. de Quintana y Combis.

PROGRAMMA [1]

Il martedì di pasqua del 1878, che è l'anno in cui si compie il secondo millennario dalla fondazione di Aix per opera de' Romani, la *Società delle lingue romane*, nella solenne seduta del secondo de' suoi concorsi triennali, da tenersi in Monpellieri, darà in premio *una coppa simbolica, d'argento,* all'autore della miglior poesia sul tema seguente : il *Canto del Latino,* o *della razza latina.*

A questo premio, offerto da S. E. l'ill. sign. de Quintana y Combis, presidente dei Giuochi florali della lingua catalana in Barcellona nel 1874, possono ugualmente concorrere la lingua italiana, la provenzale, la catalana, la francese, e gli idiomi o dialetti romani tutti quanti.

La *Società delle lingue romane* desidera che codesta poesia sia come un canto comune delle genti latine, sì che possa, per mezzo di traduzioni sul medesimo ritmo, accomunarsi a tutti i popoli, la cui presente favella sia una derivazione dell'antica lingua di Roma.

I concorrenti indicheranno, con precisione, la lingua o il dialetto in cui sia composta la poesia che presentano al concorso.

Non potrà essere presentata alcuna poesia che non sia inedita.

Alle parole potrà anch'essere aggiunta la musica del *Canto del Latino.*

I manoscritti si faranno pervenire *franchi*, non più tardi del 1° marzo 1877, al *Segretario della Società delle lingue romane, in Monpellieri.* In testa d'ogni manoscritto dovrà trovarsi un'epigrafe, e questa essere riprodotta sulla busta suggellata, in cui si conterrà la scheda col nome dell'autore e l'indicazione del suo domicilio.

La Società si riserva il diritto di far tradurre, in tutte le lingue romane, il *Canto del Latino* che sarà stato premiato, come pure di modificarne o anche di mutarne l'accompagnamento musicale che ci fosse aggiunto. E dato che si stabilisse di aprir concorso anche per codeste traduzioni o riduzioni, se ne pubblicherebbe uno speciale programma il 1° giugno 1877.

Non si restituiranno i manoscritti mandati al concorso; ma si deporranno nell' archivio della Società. La quale avrà il diritto di pubblicare, sia nella *Rivista delle lingue romane,* sia separatamente, la poesia che sarà stata premiata.

[1] Traduction italienne, par M. Ascoli, de Milan.

PROGRAMA[1]

O terceiro dia de Pascoa de 1878, anno que coincide com o bi-miliário da fundação de Aix em Provensa, a *Sociedade das linguas romanas* na sessão solemne do segundo dos seus concursos trienales, concederá uma copa symbólica de metal precioso ou artistica, aò autor da melhor poesía sobre o tema *o Canto do Latinò* ou da *rasa latina*. A este premio offerecido pelo Exc^mo^ Sr D. Alberto de Quintana, presidente dos Juegos florales da lingua catalana em Barcelona no anno de 1874, o hespanhol o catalan, o provensal, o francés, todas as linguas latinas sem escepção poderaò concurrir.

A *Sociedade das linguas romanas* deseja que se considere este trabalho, cuja extenção deve ser limitada, como um canto de rasa pôdendo por meio de traducções ritmicas, chegar a ser comun a todos os povos que fallão actualmente idiomas derivados da antiga lingua do Lácio.

Os que concurrão deverão indicar com toda precisão a lingua ou dialecto de que se sirvão. Os manuscriptos do *Canto do Latino* pôderão hir accompanhados da nota musical correspondente. Deverão dirigirse *franco,* antes do dia 1° de março de 1877, *término preciso,* ão Secretario da *Sociedade das linguas romanas,* em Monpeller (França).

Cada manuscripto contendrá um epygrafe repettido na coberta do sobrescripto que encierre o nome do autor e a direcção do seu domicilio.

Os trabalhos devem ser inéditos.

A Sociedade se reserva o direito de traducção em todas as linguas romanas do *Canto do Latino* que obtenha o premio, e tambem de modificar ou cambiar a notação musical das palavras se a levarem.

No caso de abrirse um concurso de traducção et música se anunciará em um programa especial antes de 1° junho de 1877.

Os manuscriptos enviados serão depózitados nos archivos da Sociedade, que se reserva o direito de publicar, ão mesmo tempo que a poesia premiada, aquellas que ão seu parecer sejão dignas de tal mercé.

[1] Traduction portugaise

PROGRAMMA [1]

In martia Pascilor din 1878, — an quare coincide cu bimillenaria anniversare a fundatiunii cetatii *Aquae Sextiae* (Aix en Provence) de cotre Romani, — *Societatea limbelor romane* va decerne la Montpellier, în sedintia solemna a quellui de al doi-lea al seu concurs triennal, una cupa mare symbolica de argint, ca premiu autorului quellei mai bune poesie pe thema urmatore : *Cantul Lantinului,* sau altfel di *Cantul gintii latine.*

Pentru aquest premiu, — quare este offerit de Excellentia sa D. A. de Quintana y Combis, president al Jocurilor florali alle limbei catalane, de la Barcelona, în 1874. — limba româna, francese, catalana, italiana, provençale, si tote limbele latine sunt admise la concurs.

Societatea limbelor romane doresce qua aqueasta poesia, quare nu trebue se fia pré lunga, se se considere ca un fel de cant de ginte, putêndu, gratia a numerose traductiuni pe a quellasi rhythmu, se deviia un cant commun tutulor populilor quari vorbescu asta-di un idiom derivat din vechia limba a Romei.

Concurrentii sunt invitati a indicà, într'un mod precis, de quare limba sau dialect se vor fi servit.

Manuscriptele poesiei *Cantul Latinului* potu chiar fi însoçite de notatiunea musicale a unei arie potrivita cu vorbele.

E neapparat qua manuscriptele se fia adressate *franco* înainte de 1 marte 1877 (ultim termen de rigore), cotre Secretarul Societatii (A Monsieur le Secrétaire de la Société des langues romanes, à Montpellier, France).

Manuscriptul va purtà una epigrapha, quare va fi copiata si pe un plic sigillat quare se contiia scris numele si adressa autorului.

Poesiele trâmise cata se fia inedite.

Societatea îsi reserva dreptul de a face se se traduca în tote limbele romane *Cantul Latinului* quare va fi premiat, si de a modificà sau chiar schimbà notatiunea musicale a ariei. In casu quand s'ar face un nou concurs pentru aqueste doe ultime obiecte, un nou program special va fi annunciat nainte de 1 iuniu 1877.

Manuscriptele trâmise nu se vor mai restitui, ci vor fi depuse în archivele Societatii, quare va avé dreptul de a publicà, una data cu bucata premiata, si tote aquellea quari ise vor paré quo merita de a fi imprimate.

[1] Traduction roumaine, par M. le Dr Obédénare, de la *Société academique roumaine* de Bucarest.

PROGRAMA[1]

El martedì de Pasqua del mila e vottcent settantott, che l'è el agnche la citaa de *Aix* in Provensa la compiss i do milla agn dedopo che l'è fondada, la *Societaa di lengu romann* de Montpellier la ghavarà ona gran sedutta per dagh un bel càlis d'argent à l'autor de la pussée bella poesia sora sto sogett: *el Cant del Latin*, o vero sia la *Canson de la r... latina.*

Sto premmi l'è on regal del lustrissem scior don Albert de Quintana y Combis, propi quell che staa president de la bella festa de Barcelona in del mila vottcent settanta quàtter. Se pò concor in italian, in spagneou, in portoghes e in tutti lenguagg e i dialett che nassuu del latin.

La *Societaa di lengu romann* la voraria che sta poesia la fuss minga tropp longa, e che la fudess scritta in manera de podè vess tradutta in tutt i lenguagg che vegnuu fœura de quel che parlàven i noster vecc de Romma in di temp indree. Così la diventaria la canson de tucc i pòpol de rassa latina.

Quij che concorarà faran el piasè de dì ciar e nett in che lengua o in che dialett han voruu scriv. Se vœuren, podaran mett insemma a la poesia anca la mùsica che dev compagnà i paroll. Ma che ghe sia o che no ghe sia la mùsica, la *Canson del Latin* la dev rivà a Montpellier al pussée tard per el primm del mes de mars del 1877 : bisogna mandalla al scior Segretari de la *Societaa di lingu romann.*

In scimma a la poesia ghe dev vess on *epìgrafe* che copiaran anca su l'*anvlopp* del beliett ben sigilaa in dove ghe sarà dent el nomm el cognomm e l'indiriss del poetta.

Se ricev minga i poesij che giamò sta stampaa.

La Societaa la se riserva el diritt de fa tradù in tutt i lengu romann la canson che ciaparà el premmi, e de fa quaj cambiament in la mùsica, o anca, se la ghe salta, de mudalla de scimma in fond.

La Societaa la mettarà in di so archivi tutt i manoscritt che ghe mandaran e la podarà publicà minga domà la poesia che ghavarà vu el premmi ma anca i alter che ghe pararan degn de vess stampaa.

[1] Traduction milanaise, par M. Pietro Preda, professeur à l'Académie de Neufchâtel (Suisse).

PRUGRAMMA[1]

Lu Màrtiri ddoppu Pasqua di lu 1878, chi fa dumila anni la cità di Aix 'n Pruvenza, la *Suciità di li lingui rumanischi* a Mumpileri, 'nta la siduta sullenni di lu secunnu sò cuncursu d'ogni tri anni, assignirà 'na coppa significativa d'argentu achidd'oturi chi saprà fari la megghiu puisia supra lu suggettu *Cantu di lu Latinu*, o lu *di la razza latina*.

Stu premiu l'ha distinatu sò 'Ccillenza, Don Albertu di Quintana e Combis, chi fu prisidenti di li Jochi di li ciuri di la lingua catalana a Barcillona, l'annu 1874; e cci pò cuncurriri ogni pirsuna scrivennu in italianu, spagnolu, francisi, purtughisi e, senza eccizioni, 'n qualunqui lingua chi nasciu di lu latinu.

La *Suciità di li lingui rumanischi* voli chi sta puisia — ca un duvria essiri tanta longa — fussi cunsiddirata comu un cantu di razza: putennu succèdiri chi traducènnusi cu lu stissu sonu. addivintassi cumuni pri tutti li lingui chi vinniru di l'antica lingua rumana.

Cui cuncurri havi a fari sapiri chiaramenti in quali lingua o dialettu voli scriviri.

Li manuscritti di lu *Cantu di la razza latina* si ponnu accumpagnari cu li noti musicali di li paroli ; e s'hannu a mànnari *franchi* di posta, prima chi vinissi lu 1u di marzu 1877, termini pricisu, a lu Sigritariu di la *Suciità di li lingui rumanischi*, a Mumpileri (Francia). Ogni manuscrittu purtirà 'na scrizioni, chi divi essiri ripituta 'nta lu supracarta di 'na littra siggillata, unni cc'è lu nnomu e l'abitazioni di l'oturi.

Li puisii chi si mannirannu, 'un hannu duvutu essiri stampati mai. La Suciità si riserba di fari vutari 'n tutti li lingui rumanischi lu *Cantu di la razza latina* chi sarrà primiatu, e di adattari o di canciari comu cridirà megghiu li noti musicali di li paroli. 'N casu di cuncursu pi st'oggettu, sarà stampatu un avvisu a posta prima di lu 1u di giugnu 1877.

Li mss. mannati 'un si tornanu cchiui, pirchi vannu a l'archivi di la Suciità, chi havi puru lu drittu di stampari, oltri la puisia primiata, l'àutri puisii chi cci parirannu digni d'essiri stampati.

[1] Traduction sicilienne, par M. J Pitré. de Palerme.

PROGRAMM[1]

Mardi zieva Pasqua del ann 1878, quel coincida con il prüm millaisem daspö la fondaziun della citted Aix nella Provinza, arcognuoschero la *Societed dellas linguas romaunas*, a Montpellier, in seduta solenna ün calisch symbolicamaing ornò al autur della megldra poesia supra il thema: *la Melodia del Latin* u *della raça latina*.

Il romauntsch, l'italiaun, il spagnöl, il frances, portugais e tuott oters dialects dellas linguas neolatinas — sainz' exeptiun — paun concuorrer sün quaist premi.

La *Societed dellas linguas romaunas* giavüscha cha quist poëm, quel non daja esser mema estais, vegna considerò scu üna qualited chaunt populär, il quel pò esser tradüt nels divers dialects da tuottas las linguas derivantas della lingua dels vegls romauns.

Ils concuorrents dajan exactamaing preciser il dialect tres ells rappresentò.

Il text pò esser accompagnò da remarcas musicalas.

Ils manuscrits vegnan tramiss franco avaunt il I marz 1877, scu ultim termin, al Secretari della *Societed dellas linguas romaunas*, a Montpellier (Frauntscha).

Ogni manuscrit portero ün motto, chi as ripetta sülla cuverta della charta serreda accompagnatoria, la quela contegna il nom e domicil del autur.

Tuottas lavuors dajan esser original — dimena na aunchia stampedas.

La Societed as reserva il drett da tradür e publicher ultra la poesia premieda eir otras lavuors da merit, scu eir, da modificher u cambier las remarcas musicalas dels singuls pleds.

Ils manuscrits vegnan depositòs nel archiv della Societed.

[1] Traduction rumonsche (haute Engadine), par Mlle Colani, de Saint-Moritz.

Errata

—

Le Concours philologique et littéraire. — P. 5. l. 26, d'autres, *lisez* les autres. — P. 6, l. 19, *s'ez*, *l. ses.* — P. 10, l. 5, *Bernat. l. Bernart.* — Même rectification p. 11, l. 22. — P. 10, l. 6, *Guilhem, l. Guillem* — P. 10, l. 20, leur amis, *l.* leurs amis. — P. 17, l. 21, appello. *l.* apello. — P. 22, l. 9, midame, *l.* midamo — P. 34, l. 6, *Etudes, l. Etude* — P. 36, l. 37, les manuscrit, *l.* les manuscrits. — P 44, l. 9, *un tros de l'istorio de ma vilo, l un tros de l'istoria de ma vita, lou Malan.* — P. 48, l. 23, amelié, *l* amellié ; mont, *l.* mount. — P. 51 l. 38, *Cansoun, l. Cansou* — P. 53. l. 21, *al Deu de las armadas, l. al Deu de les armades* — P. 54. l. 7, *de la Jano, l. de la Jana* — P. 55. l. 5, *lou Bedel.* l. *lou Vedel ;* l. 12, *la Veuvo* et *Cop de troumpeto, l. la Veuva* et *Cop de troumpeta.* — P. 56, l. 14-15, *endormitori, l. endourmitori* — P. 58, l 8. Marti Folguera, *l.* Marti y Folguera. — P. 68, l. 18, siau, *l.* siam — P. 72, l. 18, trach', *l.* tracha.— P 75 l. 13. pogu isatisfer, *l.* pogui satisfer —P. 80, l. 3, docteur Planchon, *l.* le docteur Planchon.

De l'Imitacien dôu Crist.— P. 86. l. 22. Diné, *l.* Diéu; l. 37. XI, *l.* IX. — P. 87, l. 44, plus grando, *l.* plus graud.—P. 88, l. 43, pouedi, *l.* pouede.

Istôri de la vilo d'Eiguièro. — P. 90, l. 7, prepousicion, *lisez* prepousicioun. — P. 91 l. 31-32, tant tost. *l.* tantost ; l. 43, *mignot et mignoto, l. mignot e mignoto ;* — l 44, principaou, *l.* principau ; — l. 45, et noun es, *l.* e noun es. —P 92, l. 16, pitanso, *l.* pitanço.

Li Carbounage — P 94, l. 39, esprovant, *lisez* espravant. — P. 95, l. 3, rabaion, roucassoun roucas *l.* rabaion roucassoun, roucas. — l. 4, sèuve, *l* sèuvo.—P. 97. ll. 13-14 frountan, *l.* frountau.

L'Amourous de Simouneto. — P 104, l. 33, uiels, *lisez* iuels.

La Messo de Ladern. — P. 105, l 9, après : un furbec de prumier ordre, *ajoutez :* un pauc mourrudo. — P 106, l. 42, embrunat, *l.* embrumat.

Lou Malan. — P. 108. l. 10, noun pousseda, *lisez* n'an pousseda. —Id., l. 11, Baste, *l.* Basta. — Id., l. 17, al lech, *l.* el lech. — Id , l 36, plasé, *l.* plaser.—Id., l. 38, rousigavou, *l.* ronsicavou. — Id., l. 44. egleisas, *l.* egleijas. — Id., l. 46, vincits. *l.* venchits. — P. 109, l. 1, longtemps, *l.* loung-temps —Id., l. 4, crusa *l.* crueia.— Id., l. 5 venciguet, *l.* venchiguet. — Id., l. 6, venci, *l.* venchi. — Id., l. 28, malautes, *l.* malaudes. — Id., l. 32, Lauro, *l.* Laura. — Id., l. 32, Segne, *l.* Segnour. — Id., l. 36, devé, *l.* dever. — Id., l. 36. toutes, *l.* touts — Id., l. 39, egle sa, *l.* egleija. — Id., l. 40, ara, *l.* aura. — Id., l. 41, traval, *l.* trebal. — P. 110. l. 3, era'n, *l* era un. — Id., l. 4, jôune, *l.* jôune. — Id., l. 7. flous, *l.* flours.

Lou Buou de la fèsto de Diéu.— P. 113 l. 22, cortegi, *lisez* courtegi ;— l. 23, se fasié dins aquéu, *l.* se fasié dins aquéu tems.

Li Carbouniè. — P. 114, l. 33, l'ause, *lisez* l'auso.

Amour e plour. — P. 118, l. 21, despause-me, *lisez* despauso-me. — P. 120, l. 11, se l'emprimo, *l.* se l'emprimon ; — l. 36, mai noun. *l.* mai, noun. — P. 122, l. 22, escourtara, *l.* escoutara. — P. 123, l. 3, sapiènço, som, *l.* sapiènci, soun.— P. 124 l. 18, oute, *l.* ounte — l. 32, li auturous, lis mescresent. *l.* lis auturous, li mescresent ; — l. 36. Anfos, *l.* Alphonse.

L'Estanc de Lort. — P. 125, l. 26, te tene, *lisez* te tenes. — P. 126, l. 16. Emb tant de forsa marinava, *l.* Embe tant forta marinada. — P. 128, l. 15, lous amadiès, *l.* lous amadieira.

La Festa Major. — P 136, l. 7, si sab, *lisez* si ab.

L'Umne des Umnes.—P. 143 l. 40. vist, *lisez* vis (même faute à corriger, l. 41). — P. 145, l. 35, soui, *l.* sui.

Lous Bouqueis de la Jana.—P. 149, l 15, l'aucèu, *lisez* l'ausèn ; — l. 18, touta l'annada ; *l.* touta l'annada. — l. 25, sur la taula ante, supprimez la virgule.— P. 150, l. 6, eiritiè, *l* eiretiè.— Id., l. 10. quonoulha, l. quounoulha — Id., l. 29, sus, *l.* sur. — P. 151, l. 13, pur tot, *l.* pus tot ; — l. 16, rivavo, *l.* rivava ;— l. 40, me penchenent, *l.* me penchenen.

Lou Proucès de Carmentran.—P. 153, l. 14, s'un tiatre, *lisez* su'n tiatre.

Belaud de la Belaudiero. — P. 154, l. 8, dau cèu, *lisez* dóu cèu.

As Camps. — P. 155, l. 6, *as cams, l. as camps.*

A la lengua catalana. — P. 157, l. 26, t'enmortallaven ja, *lisez* t'enmortallavan ja. — P 158. l. 13, rira, *l.* riera ; — l. 34, guarda, *l.* guardo ; — l. 35, recors, *l.* remors.

La Veuva. — P. 162, l. 34 vouida, *lisez* bouida. — P. 163, l. 5, aunour l. ounour ; — l. 9, Patiença, *l.* pacienca (même rectification l 14); l 11, Patiençó. *l.* Paciença.

A ma patria. — P. 166, l. 19, alzimars, *lisez* aizinars.

Liste générale des prix - P. 174, l. 31-32. *l'istorio de ma vilo natalo, l. l'istoria de ma vila natala.* — P. 177. l. 15, *Bodel, l. Vedel.* —

TABLE

Pages

I. — Préliminaires du Concours. — Composition et travaux des jurys de philologie, de prose et de poésie..... 5

II. — Séance du 30 mars à l'hôtel de ville de Montpellier. — M. de Quintana y Combis et le *Chant du Latin*..... 9

III. — Séance du 31 mars. — Discours de MM. Revillout, Egger et Mistral. — Rapports de MM. Boucherie et Henri Delpech. — Télégramme de M. Ascoli. — Rapport de M. Antonin Glaize. — Sonnet de M. de Berluc-Perussis. — Fragment du poëme des *Carbounié*..... 13

IV. — Banquet du 31 mars. — Menu languedocien du repas. Toasts de MM. Revillout et Mistral. — Sonnet lu par M. Gabriel Azaïs. — Toast de M. l'abbé Lieutaud. — Poésie de M. Bringuier. — Toast de M. Milá y Fontanals. Réponse de M. F. de la Combe, maire de la ville de Montpellier. — Toast de M. Michel Bréal..... 61

V. — Visite à Maguelone le 1er avril. — Conférence de M. H. Delpech sur les *Mœurs des troubadours*..... 79

Appendice. — Pièce monorime sur le banquet du 31 mars, par M. Adelphe Espagne..... 8[illegible]

Extraits des pièces couronnées. **Prose.** — *L'Imitacien dóu Crist*, traduite par la Société *l'Aube prourençale*, de Marseille..... 85

Istòri de la vilo d'Eiguièro, par M. Alph. Michel..... 90

Li Carbounage di Bouco-dóu-Rose, par M. Blanchin..... 94

Lou Roumiéu, par M. le comte de Villeneuve-Esclapon..... 98

L'Amourous de Simouneto, par M. A. Arnavielle..... 103

La Messo de Ladern, par M. Achille Mir..... 105

Lou Malan, par M. l'abbé Joseph Roux..... 107

Nanoun et Sidòni, par M. Victor Bourrelly..... 110

Lou Buòu de la fèsto de Diéu, par M. Ant. Maurel..... 113

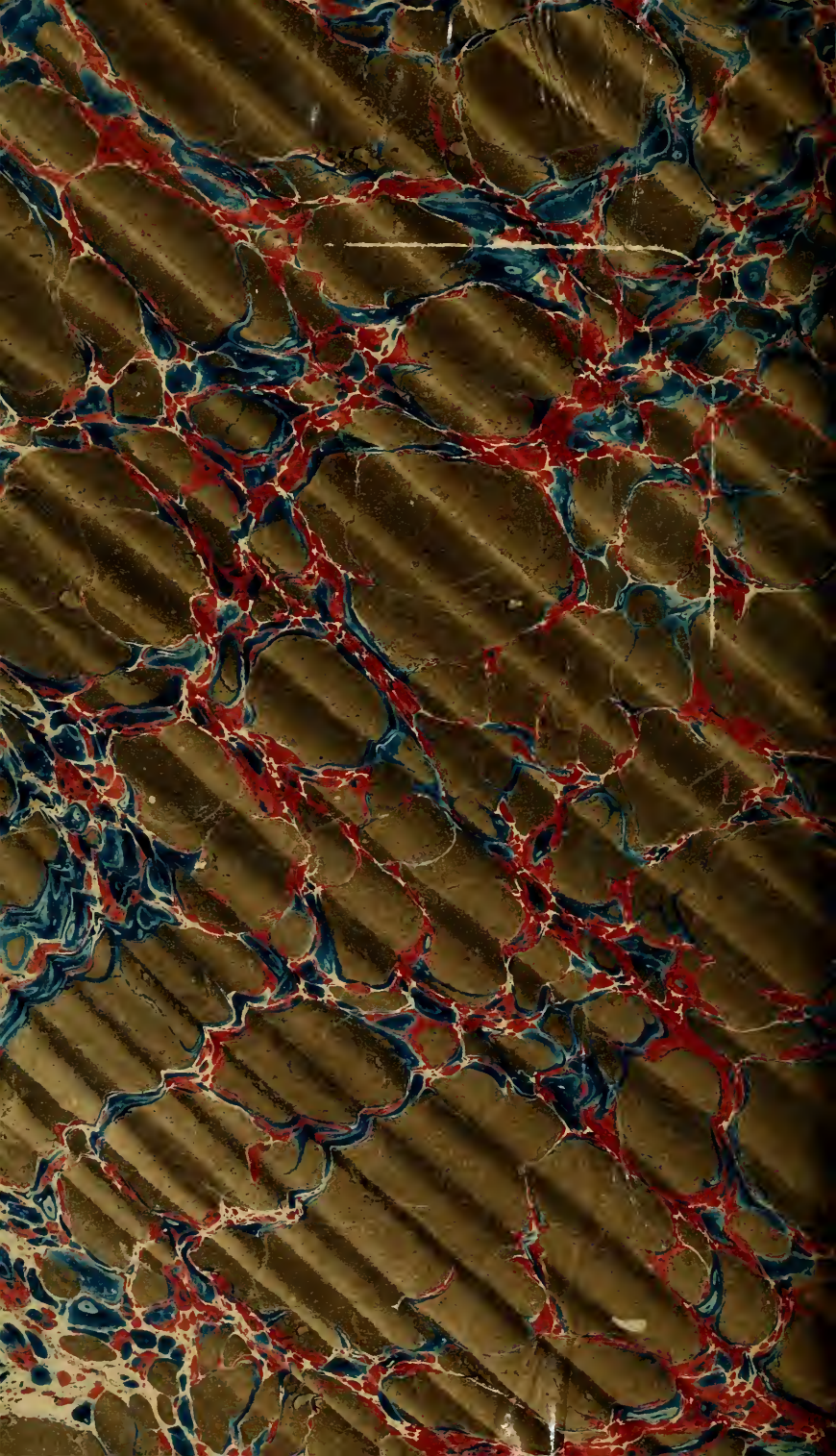
Poésie. — *Li Carbounié*, par M. Félix Gras..... 114

Amour e plour : I. *Dedicaco à ma pauro femo qu'es emé Diéu.* II. *A.., en ie dounant moun retra.* III. *Cant d'amour.* IV. *Preiero pèr ma femo mourènto.* V. *Epitàfi de ma pauro femo.* VI. *A mi vers*, par M. Alph. Tavan..... 117

L'Estanc de Lort, par M. Langlade..... 1[illegible]

Pages

La Cansou de la lauseto : I. *A la felibreto que voli pas nouma.* II. *A-n-uno damo de passage.* III. *A dous amics* IV. *La Sourço de la fablo.* V. *Lou Pouli.* VI. *Lou Guiraut-pescaire,* par M. Achille Mir..... 130
La Festa major, par M. Marti y Folguera..... 135
Pero Ahones, par M. Pirozzini y Marti..... 138
L'Aubo, par M. L. Enrione (J. Monné)..... 140
Lou Proumié Poutoun, par M. M. Frizet..... 141
L'Umne des umnes, par M. le pasteur Fesquet..... 142
L'Eraut, par M. l'abbé E. Aberlenc..... 148
Lous Bouqueis de la Jana, par M. A. Chastanet..... 149
Lou Proucès de Carmentran, par M. Pl. Cappeau..... 152
Belaud de la Belaudiero, par M. Marius Bourrelly..... 153
As Camps, par M. E. Gleizes..... 155
A la llengua catalana, par M. Martinet (Marti y Folguera)... 157
L'Ombra del rey, par M. Math. y Fornells..... 159
Lou Vedel d'or, par M. Cocural..... 160
Traduction du Pange lingua, par M. Verdot..... 161
La Veuva, par M. l'abbé Joseph Roux..... 162
Istòri d'un aglan, par le frère Théobald (des Écoles chrétiennes)..... 163
Moun oustalet, par M. A. de Gagnaud (L. de Berluc-Perussis). 164
A ma patria, par M. l'abbé Taronji..... 165
Al Deu de les armades, par M. L. de Cabanyes..... 168
Liste générale des prix..... 171
Programme général du concours de 1878..... 179
Programme du concours de 1878 (traduction catalane)..... 183
Programmes du Chant du Latin..... 187
Programme en langue d'oc..... 189
Programme français..... 190
Programme espagnol, traduit par M. de Quintana y Combis.. 191
Programme italien, traduit par M. Ascoli..... 192
Programme portugais..... 193
Programme roumain, traduit par M. le docteur Obédénare.. 194
Programme milanais, traduit par M. Pietro Preda..... 195
Programme sicilien, traduit par M. Pitré..... 196
Programme rumonsche, traduit par Mlle Colani..... 197
Errata..... 198
Table..... 201



PC
2
R4
t.8

Revue des langues romanes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY